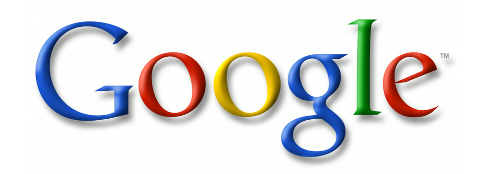
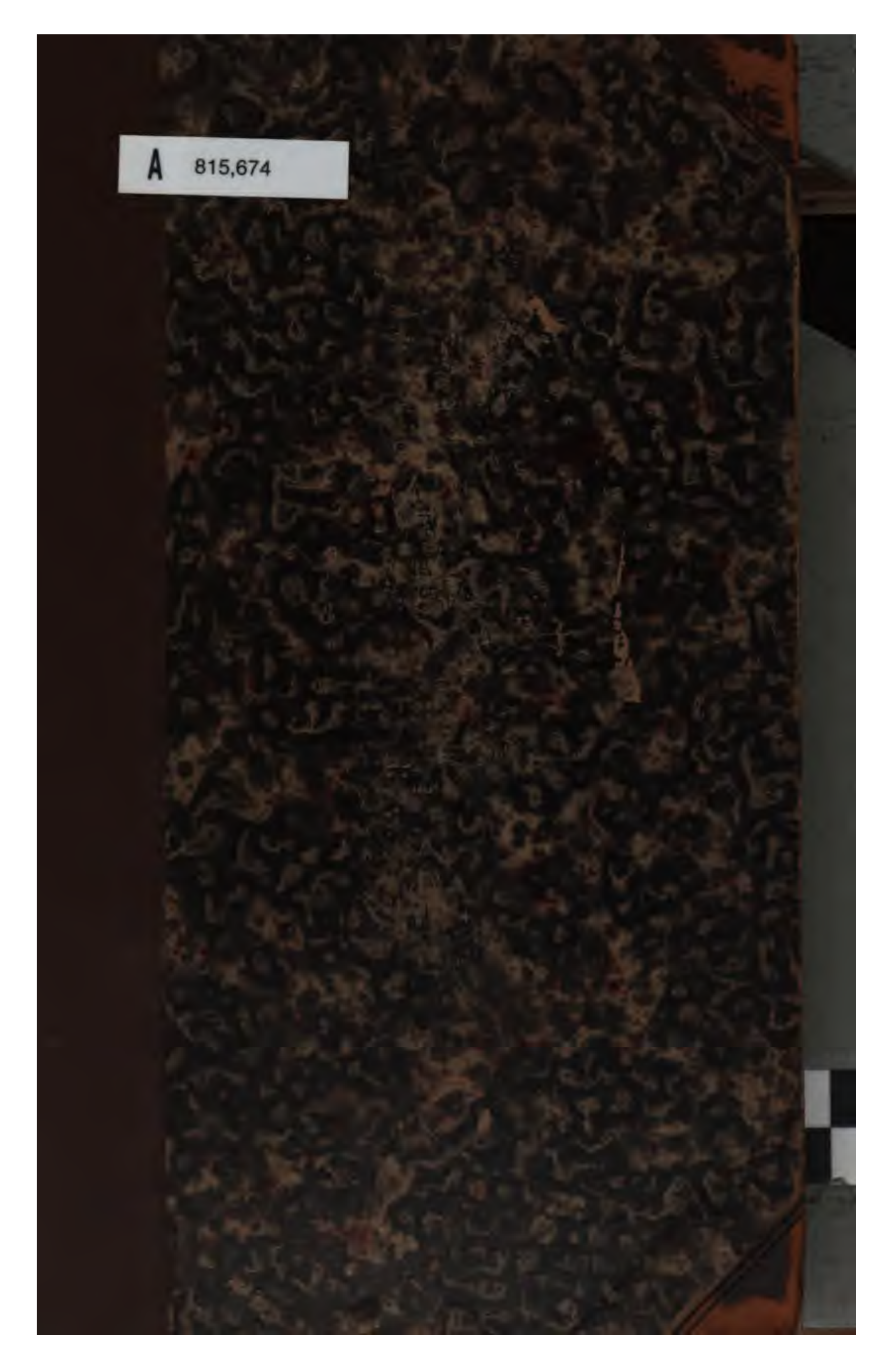
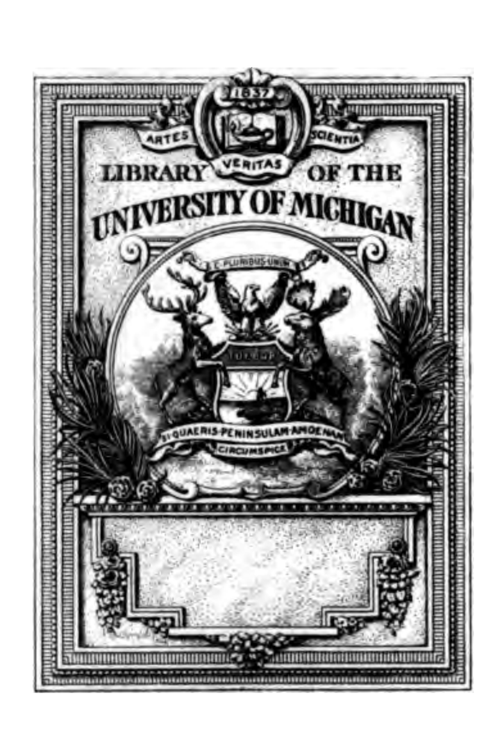



A 815,674


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DICTIONNAIRE RAISONNÉ

DE

PHILOSOPHIE MORALE

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
DE
PHILOSOPHIE
MORALE

PAR

H. ROUX-FERRAND
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1883

PRÉFACE

Cet ouvrage est le fruit d'un demi-siècle de lectures et de méditations.

Commencé aux premières lueurs de mon intelligence et de mon cœur qui me disaient, par une sorte d'instinct, que la vie morale est la seule digne de l'homme, la seule qui rafraîchisse et console, je le termine, après soixante années d'épreuves, avec la même idée, basée cette fois sur l'étude et l'expérience de la vie.

Il existe plusieurs dictionnaires de philosophie ; chacun a eu son but spécial : celui de Bayle est le doute ; en toute chose, il trouve des motifs d'affirmer et de nier ; il cherche le point vulnérable de tout système philosophique, de toute religion, de toute morale. Diderot et d'Alembert fondaient, peu de temps après, un monument immense qu'on appela l'*Encyclopédie* ou le *Tableau des connaissances humaines*, sorte de tour de Babel où le bien et le mal, la vérité et l'erreur se coudoient à chaque page. Toutefois, l'erreur et le mal y dominent. C'était l'esprit de l'époque.

Voltaire, enfin, eut l'idée d'un *Dictionnaire philoso-*

phique, écrit dans le seul but d'*écraser l'***infâme** ! c'est-à-dire de détruire la douce et bienfaisante religion chrétienne, qui, depuis dix-neuf cents ans, moralise l'humanité et la conduit dans les voies du progrès.

D'autres sont entrés dans cette voie, en suivant la pente de leurs études, de leur esprit et du milieu dans lequel ils ont vécu; j'ai pensé que je pouvais y entrer aussi, mais avec un but contraire aux philosophes du XVIIIe siècle.

Montrer ce que l'humanité doit au Christianisme ne peut être qu'une œuvre utile, la vérité ne peut que gagner à être mise en lumière, même par une main inhabile ou une plume médiocre. Il suffit qu'elle soit impartiale et consciencieuse.

Arrière donc tout système préconçu, tout parti-pris, toute passion mesquine ou haineuse ! Ce livre, fruit de longues recherches et de méditations sérieuses, est, comme les *Essais de Michel Montaigne*, « un livre de » bonne foy. »

S'il se rencontre sur ma route un raisonnement fort et concluant, une preuve solide, je les reproduis « en rendant à César ce qui est à César ». Dans un ouvrage de cette nature, fait par un seul homme, il n'est guère possible que cet homme tire tout de son propre fond. Il est alors obligé de recourir aux maîtres de toutes les nations et de tous les siècles, mais il doit faire connaître les sources où il a puisé (1).

N'ayant, en aucune façon, la prétention de faire un dictionnaire historique ou biographique, je me suis borné à esquisser la vie des hommes qui se sont occupés de philosophie morale ou religieuse, comme Confucius, Zoroastre, Socrate, Platon, Cicéron, parmi les anciens;

(1) Si je cite textuellement, je fais précéder la citation d'un trait —; si je ne prends que des fragments, je les indique par des guillemets « ..... » ou par des notes au bas des pages. Enfin, si c'est un simple résumé, si je n'ai pris que les idées générales, je le dis aussi. Ce qui appartient en propre à l'auteur doit toujours venir en première ligne, les citations suivent pour corroborer l'idée première.

Abélard, Montaigne, François de Sales, dans le moyen âge; Descartes, Pascal, Reid ou Dugald-Stewart, dans les temps modernes ; encore l'ai-je fait d'une manière sommaire, plutôt pour indiquer les sources où l'on peut puiser que pour résumer leur vie et leur doctrine.

Je commence chaque article par la définition exacte du mot, d'après les meilleurs lexiques; j'y joins des observations raisonnées et plus étendues sur la portée, la valeur et l'application de ce mot à la philosophie morale; puis, viennent les citations, c'est-à-dire l'opinion des auteurs anciens et modernes, de quelque autorité, sur le même sujet.

Cette mine inépuisable qu'on appelle le cœur humain a été fouillée par d'illustres écrivains; je ne sache pas qu'aucun l'ait encore fait à ce point de vue : montrer les bienfaits dont le Christianisme a doté le monde moral.

Je m'explique : J'admets que l'homme comprenne que le sensualisme est une doctrine fausse, que la sagesse ancienne est une transaction vicieuse, que le spiritualisme est incomplet, quelle loi suivra-t-il? Le renoncement à lui-même, l'abnégation, l'amour du bien. — Soit !... Mais où prendra-t-il la force pour cette abnégation? Comment parviendra-t-il à faire ce bien qu'il aime ? Peut-il, pour servir une abstraction, sacrifier son corps, souffrir, faire taire ses appétits, ses passions et souvent les plus doux sentiments ? — Non, une idée, une abstraction, quelque admirables qu'elles paraissent, n'ont pas cette puissance. Il n'aurait jamais cru à la possibilité d'un pareil sacrifice, si l'exemple ne lui en eût été donné avec le précepte, s'il ne lui eût été démontré *humainement* que le passage dans ce monde est une épreuve et que la mort du corps est le commencement de la vie de l'âme.

Alors seulement, il a pu comprendre l'espérance et la charité; alors seulement, il a su être patient sans apathie, courageux sans orgueil, humble sans lâcheté. C'est que le mystère de l'humilité et de la souffrance

lui a été expliqué. Le Christ, avec l'enseignement, lui a donné le modèle.

On ne sera point étonné de ne pas trouver dans ce dictionnaire les mots *abstraction, aperception, intuition, syndérèse, modalité, ontologie, identité, monade,* etc., car nous n'avons pas à nous occuper de la science purement métaphysique, comme l'ont fait récemment quelques professeurs éminents de l'Université (1). Tout ici doit être clair et à la portée de la majorité des lecteurs pour lesquels j'écris.

(1) V. le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*; 6 vol. in-8.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ

DE

PHILOSOPHIE MORALE

A

Abandon. — Avec des idées nouvelles, les mots changent souvent de signification. D'après les anciens dictionnaires le mot *abandon* signifiait seulement indolence, négligence de ses intérêts. Le Christianisme a fait de ce mot le synonyme de résignation en l'appliquant à la volonté de Dieu. *Abandon* n'a plus été que le renoncement à soi. « Il faut vivre, a dit Bourdaloue, dans un plein abandon de soi-même à la volonté de Dieu. » « Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large et en liberté, dit à son tour Fénelon, c'est cet abandon à la Providence. »

Le grain de blé devient épi, le gland prend les proportions du chêne, la pluie rafraîchit la terre, le soleil éclaire le monde, les constellations se balancent autour de ces globes dans un admirable ensemble, sans que rien trouble cette magnifique harmonie. C'est que la main de Dieu, qui les a créés, n'y trouve point d'obstacles; aussi le poète a-t-il pu dire :

Cœli enarrant gloriam Dei.

Pourquoi n'en est-il pas de même de l'homme?

C'est que Dieu a voulu le faire libre et que, trompé par ses sens, par ses passions, il abuse de sa liberté et laisse le bonheur pour l'ombre, l'avenir pour le présent et l'éternité pour le temps.

Il n'y a donc qu'une chose sage en ce monde, sage et ration-

nelle en même temps : l'*abandon*. L'abandon complet et sans retour sur soi-même. Quand on a accompli tous ses devoirs, on ne goûte de vrai repos, de vrai bonheur qu'en cet état de l'âme.

Avec l'abandon, on goûte, au lieu des passions et des poisons que la Société distille incessamment, une paix, une douceur qui surpasse tout ce qui, en tout autre état, peut être senti et goûté de plus consolant.

Mais il faut pour cela nous défier des consolations qui nous viennent des hommes. Elles sont passagères et souvent trompeuses.

Ne rejetons pas sur les exigences de notre position, de nos fonctions, de notre famille, l'obstacle à notre abandon à Dieu... Ne peut-on se donner à lui et se laisser guider au milieu des embarras du monde, aussi bien que dans la solitude? Notre faiblesse et nos fautes ne nous font-elles pas sentir au contraire le besoin que nous avons de sa main toute puissante?

Le meilleur moyen de réparer une faute, c'est, au moment où on s'en aperçoit, de jeter un simple regard vers Dieu, de s'en repentir et de se replonger en lui, comme dans un asile inaccessible à l'ennemi. Puis marcher avec courage, comme si on n'était pas tombé.

Nous ne sommes troublés, inquiets, découragés que lorsque nous hésitons à nous abandonner. C'est un fait facile à vérifier; qu'il porte donc ses fruits.

Travaillons à modérer notre vivacité, même pour le bien. Tout ce que nous faisons humainement et de nous-mêmes est souvent de travers; mais que cette idée ne nous conduise pas au découragement, ce serait une misère plus grande que les autres.

Il y a dans l'homme un fonds inépuisable d'orgueil; combattons cette tendance.

Laissons les *riens* pour posséder le *tout;* vivons jour à jour, heure à heure, sans soucis, sans désirs, sans prévoyance inquiète et sans crainte. Donnons-nous à Dieu avec cette confiance parfaite qu'il demande de nous. Quand il nous console, c'est que cela nous est utile; quand il nous afflige, c'est qu'il voit que cela nous est nécessaire; acceptons avec reconnaissance et respectons ce qu'il nous envoie.

Abattement. — Langueur de l'âme; affaiblisse-

ment des forces morales; tristesse profonde et prolongée.

L'abattement est souvent pire que sa cause : il met le comble à nos maux en nous enlevant les moyens d'y remédier. C'est la tristesse à sa dernière limite; c'est un mal de l'âme qui plonge sa victime dans un abîme sans fond, et qui produit quelquefois le plus terrible phénomène moral que l'on puisse redouter : la folie.

Quand elle n'arrive pas, l'abattement peut se terminer par la ruine du corps; c'est un mal secret qui mine sourdement jusqu'aux organisations les plus fortes. C'est un poison lent qui s'inocule peu à peu dans les veines. Les forces diminuent, la fraîcheur se fane, la vie languit et finit par s'éteindre, comme une lampe dont l'huile est épuisée : *multos enim occidit tristitia* (1).

Abbaye. — Communauté monastique.

C'est en Orient qu'est née la vie monastique. Elle ne s'introduisit en Occident que vers le milieu du ve siècle. Dans l'origine, moines et abbés étaient laïques; plus tard, ils appartinrent au clergé. Il faut distinguer les abbayes des simples monastères. Lorsque le goût de la vie monastique eût donné naissance à des ordres nombreux, le nom d'abbé, d'abord réservé au supérieur de chaque monastère, fut appliqué au chef des fractions de l'ordre et le nom d'*abbaye* désigna les monastères les plus importants.

Parmi les abbayes qui occupent un rang dans l'histoire on cite celles de Cluny, de Citeaux, de Prémontré et de Sept-Fons en France, de Fulde et de Cowey en Allemagne, de Saint-Gall en Suisse, du Mont-Cassin en Italie et de Westminster en Angleterre.

Les abbayes ont rendu de grands services à l'agriculture, aux sciences et aux lettres. On doit constater, avec M. de Montalembert, « la mise en culture, par leurs mains, de tant de déserts et de tant de forêts, la conservation de tant de monuments historiques... » Celles des Bénédictins, surtout, furent de grands foyers littéraires.

L'Almanach royal de 1787 compte 649 abbayes; elles ont toujours été un centre d'instruction religieuse ou de bienfaisance.

Abbé. — Ce mot, dérivé du syriaque, signifie *Père*.

(1) *Eccles.*, XXX, 25.

Dans l'origine un abbé était seulement le supérieur d'un monastère religieux érigé en abbaye. Aujourd'hui ce titre a un sens plus étendu : c'est une appellation commune à ceux qui sont engagés dans les ordres.

Abélard. — Moine, théologien et philosophe, né en 1079, mort en 1142. L'étendue de son savoir, son éloquence, ses leçons dans les écoles de Paris, ses controverses avec Guillaume de Champeaux, avec saint Bernard au concile de Châlons et les péripéties romanesques de sa vie, que nous n'avons pas à raconter ici, ont rendu son nom très célèbre.

Il enseigna avec le plus grand succès la philosophie scolastique à Melun, à Corbeil et à Paris où il comptait plus de trois mille auditeurs.

Il attaqua dans ses leçons la doctrine du *Réalisme* et celle du *Nominalisme* pour y substituer le système du *Conceptualisme* qui tenait le milieu et était comme un compromis entre les deux doctrines. Il abandonna plus tard l'étude de la philosophie pour se consacrer à la théologie; mais il fut accusé d'avoir émis des opinions hétérodoxes et condamné par deux conciles.

Plus tard, Pierre le Vénérable le fit rentrer en grâce près du Saint-Siège. Il se retira alors au prieuré de Saint-Marcel où il s'éteignit dans le recueillement et la solitude.

Abélard est considéré comme le principal fondateur de la philosophie du moyen âge (1).

Académie. — Ce nom fut donné par les Athéniens à une promenade ornée d'oliviers et de platanes dont l'emplacement avait été légué à la République par un contemporain de Thésée nommé *Academus*.

Platon qui possédait, dans le voisinage, un petit domaine, y ouvrit une école de philosophie où une société de savants, d'artistes et de poètes venait entendre ses leçons.

Après lui Speusippe, Xénocrate et plus tard Arcésilas, Carnéades, Clitomaque, Philon, etc., fondèrent, sous le même nom, d'autres réunions dans lesquelles on s'occupait de philosophie, préconisant et soutenant tour à tour le Spiritualisme et le Sen-

(1) V. la *Vie d'Abélard* par Charles de Rémusat. 1845.

sualisme, le Probabilisme, le Scepticisme, l'Ecclectisme, le Syncratisme, le Mysticisme, etc.

L'*Académie française* fut fondée, en 1635, deux mille ans après, par lettres patentes de Louis XIII. Son principal but était de composer un dictionnaire qui fixât la langue. Richelieu est le véritable fondateur de l'Académie française.

Parmi les plus célèbres philosophes qui en ont fait partie, nous citerons Bossuet, Fénelon, Montesquieu, d'Alembert, Condillac, le comte Ferrand, de Bonald, Droz, de Ségur, Royer-Collard, Rémusat et Guizot.

Si le nombre en est restreint, c'est que la Philosophie a, moins que les Lettres, ambitionné cette distinction.

Accablement. — L'accablement du corps vient de maladie ou de fatigue. L'accablement de l'esprit est un état de l'âme qui succombe sous le poids de ses peines.

L'accablement et l'abattement produisent le découragement qui est aussi une faiblesse de l'âme, et nous fait abandonner une entreprise commencée en nous ôtant le courage nécessaire pour la mener à bonne fin.

L'adversité qui abat les cœurs faibles grandit les âmes fortes; elle élève les caractères qu'elle ne dégrade pas (1).

Age. — Puisque la considération est la seule indemnité de la vieillesse, tâchons de devenir plus respectables à mesure que nous devenons moins aimables.

Dans la jeunesse évitons la fougue des passions, dans l'âge mûr les spéculations malsaines d'argent ou d'ambition, et dans la vieillesse enfin essayons de nous faire pardonner nos infirmités par beaucoup de bienveillance, de douce gaîté et d'abnégation. Quand on ne peut plus vivre pour soi, il faut savoir vivre pour les autres.

— Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

(Boileau).

Aigreur. — Disposition d'esprit et d'humeur qui porte à

(1) V. *abattement*.

faire ou à dire des choses blessantes. — C'est le contraire de la bienveillance. Cette dernière vient à bout de résistances que l'aigreur rend invincibles.

L'aigreur est un défaut que le *vrai* chrétien ne connaît pas.

Alembert (D'). — Philosophe français du XVIIIe siècle. Il naquit à Paris en 1717 et fut abandonné dès sa naissance. Recueilli par la police et confié à un pauvre vitrier, il répondit par la plus vive affection aux soins qu'on lui prodigua et refusa d'aller chez sa mère, Mme de Tencin, quand il apprit le secret de sa naissance.

Il ressentit, encore jeune, une vive passion pour les mathématiques et publia, à 22 ans, de savants mémoires qui le firent admettre à l'Académie des sciences en 1741. S'il n'était pas sorti de cette voie nous n'en parlerions pas ici, mais il fut, avec Diderot, l'un des fondateurs de l'Encyclopédie dont il rédigea le discours préliminaire qui grandit encore sa réputation. Devenu membre et secrétaire perpétuel de l'Académie française, il composa de nombreux ouvrages, parmi lesquels des éléments et des mélanges de philosophie.

Il est mort en 1783, à l'âge de 66 ans.

Ambition.— Désir excessif des honneurs, de la puissance et de la gloire. Recherche des dignités, passion qui nous pousse à monter toujours et à étendre la sphère de notre pouvoir.

Bacon distinguait trois sortes d'ambition : celle de gouverner un peuple et d'en faire l'instrument de ses desseins, celle d'assurer à son pays la suprématie sur tous les autres, enfin celle d'élever l'humanité tout entière, en augmentant le trésor de ses connaissances. Il en est malheureusement de moins nobles... mais, quoiqu'elle soit, en général, considérée comme un vice de notre nature, l'ambition est parfois la source de quelques vertus. La moralité et la légitimité de l'ambition dépendent du but qu'elle poursuit et des moyens dont elle use : « Il y a et il y aura toujours des ambitieux, dit M. Prévost-Paradol, car l'ambition est un élément essentiel des sociétés. Dans un pays libre l'ambition est éloquente, active, utile au pays ; elle s'avoue et cherche à se légitimer, en même temps qu'à se satisfaire. Il y a eu des ambi-

tieux en Angleterre qui s'appelaient Pitt, Fox, Canning ; il y en a eu en Perse et en Chine qui n'ont point de nom, parce que les premiers agrandissent leur pays et que les seconds n'agrandissent que leur fortune. »

Lorsque l'ambition s'empare de l'âme, elle y étouffe tout autre sentiment. Elle a cela de commun avec les autres passions qu'elle promet le bonheur sans le donner jamais.

Ambroise (St). — Père de l'Eglise latine, né à Trèves, vers l'an 340. Élu évêque de Milan par le peuple, il fut sacré en 374 et signala son épiscopat par un zèle ferme et éclairé, il résista à l'impératrice Justine qui favorisait les Ariens, les fit condamner au concile d'Aquilée et refusa l'entrée de l'église de Milan à l'empereur Théodose jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence du massacre de Thessalonique. Il vendit les vases sacrés pour racheter les captifs.

Saint Ambroise mourut en 397 ; il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue le *Traité des devoirs,* qui a été traduit en français sous le titre de *Morale des ecclésiastiques*. St Augustin, qui reçut de lui le baptême, le dépeint comme le modèle de cet épiscopat chrétien qui était, à cette époque de barbarie, la seule magistrature digne de ce nom.

Ame. — L'âme est ce qui sent, pense et veut; c'est le sujet de toutes les modifications affectives, intellectuelles et volontaires que la conscience nous révèle et qu'elle nous montre réunies dans un principe un et identique, dont tous les phénomènes ne sont que des modes divers, des développements et des manifestations.

Quelle est la nature de ce principe ? Est-il distinct de la matière ? La physiologie est contrainte d'avouer que la pensée provient d'une substance différente du corps, et la philosophie que la nutrition et la sensation reviennent à une substance différente de l'esprit ?

Il faut reconnaître comme appartenant à l'âme tout ce que la conscience saisit et embrasse dans sa puissante unité.

Dans la sensation, l'âme est passive ; dans les opérations intellectuelles, elle est active. Ces opérations sont de deux sortes : celles de l'entendement et celles de la volonté.

Les opérations de l'entendement sont au nombre de trois : la pensée, le raisonnement, le jugement.

La volonté suppose la liberté. Il y a cette différence entre l'entendement et la volonté que cette dernière est libre, tandis que l'entendement ne l'est pas ; quelques sophistes ont voulu nier la liberté de l'homme, mais ce n'est pas sérieux et eux-mêmes y croient si peu qu'ils s'emporteront contre vous si vous les frappez et qu'ils ne s'emporteront pas contre une tuile que le vent aura fait tomber sur leur tête... Ils reconnaissent donc la liberté, dont ils cherchent à effacer le sentiment profondément gravé dans nos âmes.

L'âme étant immatérielle ne peut périr : la destruction n'est que la séparation des parties essentielles qui composent un être ; l'âme n'ayant pas de parties ne peut se décomposer.

On a tiré de l'état des enfants, des malades et des vieillards un argument contre l'existence de l'âme... mais l'âme ne peut être altérée dans son essence par le mauvais état de l'instrument ; elle attend qu'il puisse servir et est condamnée jusque-là à l'inertie. Ainsi, le brouillard, qui cache le soleil, ne lui enlève ni son foyer de lumière, ni sa chaleur. A mesure qu'il se dissipe, cet astre se montre aux yeux et les éblouit. Par la même raison, une fièvre cérébrale ou la caducité peuvent déranger les facultés intellectuelles. L'homme étant un être complexe, l'harmonie entre l'âme et le corps doit être parfaite. La mémoire et la réflexion ajoutent à ses facultés ; de là la supériorité de l'homme sur l'enfant ; mais, la vieillesse arrivant, la mémoire se perd, de là son infériorité sur l'âge mûr. Les facultés affectives peuvent rester les mêmes, celles de l'intelligence décroissent.

« On peut ne pas approfondir l'opinion de Copernic, dit Pascal, mais il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. »

Cela nous importe si fort, en effet, et nous touche si profondément qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence à ce sujet. Toutes nos actions, toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura ou non une autre vie, qu'il est impossible de faire une démarche sensée, si ce n'est en la réglant là-dessus.

Or, le doute est-il raisonnablement permis? Tout ne nous dit-il pas que si notre corps appartient à l'univers, duquel il tire à chaque instant les matériaux qui le composent, et qu'il lui rend par la mort, notre âme est à nous, elle est *nous?*

La volonté qui, s'affranchissant de l'empire des mouvements organiques, triomphe de la sensation, est la preuve irrécusable de l'immatérialité de l'âme et de sa supériorité sur le corps : une mère veille depuis plusieurs nuits son enfant malade, son corps tombe de fatigue et de sommeil ; son amour la tient pourtant éveillée. Le besoin de dormir, le désir plus fort de ne pas dormir peuvent-ils provenir d'une même source? Est-ce le corps qui veut le contraire de ce qu'il veut?

Si l'âme mourait avec le corps, si notre vie était son but à elle-même, son principe et sa fin, elle serait la condition de toute jouissance. Dès lors la nécessité d'obéir au devoir qui, en certaines circonstances, ordonne de se sacrifier, ne serait qu'une contradiction à l'essence de notre être, une tyrannique absurdité; la résignation ne serait que de l'impuissance et de la faiblesse. Il y a cependant plus que cela : ainsi, par exemple, à force de malheurs, de réflexion et de conformité à la volonté de Dieu, Louis XVI et sa royale sœur en étaient arrivés à cet état de sublime indifférence où l'homme, impartial entre la crainte et l'espoir, n'a de préférence que pour la décision d'en haut. Etat surnaturel de notre âme où l'humanité s'élevant au-dessus de ses propres désirs, brave les coups de la fortune, ne souffre que de son corps et n'a plus de volonté que celle de la Providence. « La Philosophie avait donné ces conseils, dans les revers, aux sages de l'antiquité, le Christianisme a fait de cette résignation un dogme et en a donné, du haut de la croix, l'exemple au monde nouveau (1). »

Dans le courant de la vie humaine, rien n'est but et tout est moyen ; le but est donc à la fin, c'est-à-dire à la mort... Rien ne prouve mieux l'immortalité de l'âme : manger, c'est nourrir son corps, moyen de vivre. — Dormir, ce n'est pas vivre apparemment, mais c'est un moyen de réparer ses forces. — Étudier, c'est orner son intelligence pour l'avenir, c'est acquérir le moyen

(1) Lamartine.

de passer la vie plus agréablement. — Travailler, c'est prendre le moyen de gagner l'or nécessaire à l'existence...

Qu'est-ce donc que cette vie (qui occupe cependant toutes nos pensées) pour qu'on attache de l'importance à ses plus sérieuses vicissitudes ? Qu'est-ce que la pauvreté, le malheur, sinon des accidents de position et de forme dans l'immensité des siècles, épreuves nécessaires d'une âme mal affermie ou conditions de l'ordre universel. Ces accidents, qui brisent le courage, doivent concourir peut-être, dans le plan sublime de la création, à l'ensemble de sa merveilleuse harmonie. Ce qui est est ce qui doit être puisque Dieu l'a permis. Nous ne savons pas pourquoi il l'a permis, nous ne pouvons le savoir, mais ce que nous ne savons pas, Dieu le sait.

Si nous voulions accumuler les preuves de l'immortalité de l'âme, nous n'aurions qu'à parcourir les ouvrages des écrivains chrétiens depuis les Pères de l'Église, mais nous n'avons pas besoin de tant d'efforts pour convaincre nos lecteurs. Néanmoins qu'ils nous permettent un argument tout nouveau puisé dans une découverte récente : *le chloroforme*.

Si, comme le prétend la philosophie matérialiste, « l'âme est un composé d'atômes fins et déliés (1)... » Cette âme toute matérielle ne fait qu'un avec le corps, elle doit dès lors souffrir quand il souffre... S'il en est ainsi, comment se fait-il que l'âme fasse des rêves dorés et soit en extase quand on mutile le corps ? Les nerfs sont coupés par le chirurgien, le sang s'écoule, un membre se sépare du tronc et elle jouit au moment d'une si affreuse mutilation ! Ceci est prouvé par des expériences répétées.

Supposons maintenant la rupture d'un artère indispensable, le corps n'est plus dans les conditions qui constituent sa vie ; pourquoi l'âme, qui jouissait et était séparée du corps par les sensations, mourrait-elle avec lui ? Ne semble-t-il pas plus rationnel et plus conséquent de croire qu'elle s'enfuit au plus tôt, ravie d'être débarrassée d'une enveloppe à laquelle elle doit tous ses ennuis, toutes ses souillures et avec laquelle elle n'a cessé d'être en lutte !

Socrate semblait avoir deviné cette séparation lorsqu'il disait : « Quand l'âme parvient à s'affranchir des sens et qu'elle examine

(1) Épicure.

elle-même les choses, alors elle se porte à ce qui est pur, éternel, immuable; elle y reste attachée, comme étant de même nature, aussi longtemps qu'elle a la force de demeurer isolée; ses égarements cessent, elle est toujours la même. En se rendant indépendante des passions, en ne se départant jamais de ce qui est vrai et divin, l'âme acquiert la conviction qu'elle doit vivre ainsi tant qu'elle est dans cette vie et qu'après la mort elle ira se réunir à ce qui lui est semblable et sera délivrée des maux de l'humanité... »

Terminons ces réflexions par une page, aussi éloquente que vraie, tirée du livre *du Devoir* de Jules Simon :

« Les martyrs les plus à plaindre ne sont pas ceux qui meurent tragiquement et dont l'histoire arrache des pleurs : il y a des infortunes moins visibles, des douleurs de chaque jour, des déceptions sans cesse renouvelées, des amitiés trahies, des injustices subies; supplices obscurs et sans nom qui durent soixante ans et n'obtiennent pas même cette dernière des consolations humaines : la pitié! Quand une vie s'est ainsi traînée si longtemps de douleurs en douleurs jusqu'à la mort, que lui réserve Dieu pour récompense? Sera-ce le néant? Lui qui a vu la lutte et la victoire intérieure, qui sait la fidélité au devoir et qui a mesuré ce qu'elle a coûté, quand il a refusé à cette âme blessée un bonheur, un répit, une lueur dans ces ténèbres, n'a-t-il rien à lui dire au moment où la force lui manque pour souffrir plus longtemps? Oh! si : la religion veille sur le lit de mort, elle murmure à l'oreille du mourant des paroles d'immortalité. Il a souffert de la misère, il a aimé sans être compris, il a créé de grandes œuvres qu'on a rejetées avec dédain ; le monde n'a voulu ni de son cœur, ni de son génie... La religion lui répète qu'un père l'attend au delà du tombeau, un père qui l'a éprouvé, qui maintenant le bénit et qui va le recevoir fatigué de la route, brisé, torturé, à bout de force, mais renaissant pour une vie nouvelle... Voilà le véritable oreiller pour s'endormir du dernier sommeil.

Mais... disparaître en perdant le souvenir de son identité, n'est-ce pas encore mourir! *S'absorber* dans le sein de Dieu n'est qu'une contradiction et une absurdité. Est-ce qu'un être fini peut se fondre avec l'infini de manière que ces deux êtres, unis ensemble, n'en fassent plus qu'un seul? Quelle différence y a-t-il entre cette absorption et l'anéantissement? Si Dieu est la substance

unique, il ne reste rien de moi après que ma conscience s'est éteinte ; et quelle plus triste équivoque que d'appeler cette mort *immortalité*, ou de proposer ce néant du cœur et de la pensée comme une récompense !

Nous retrouvons là le panthéisme, et nous le retrouvons aussi dénué de preuves, aussi contradictoire et aussi cruel. Oui, c'est une cruelle doctrine qui nous dispute également le présent et l'avenir, qui fait de ce monde un rêve au lieu d'une réalité, et, au moment où nous nous éveillons, nous détruit.

L'immortalité à laquelle nous croyons n'est donc pas cette immortalité dérisoire de la substance qui rend l'immortalité inutile, la peine et la récompense impossibles et qui ne repose que sur des non sens et des contradictions, c'est l'immortalité de ce qui constitue l'homme : de son cœur et de son esprit. En un mot, c'est l'immortalité de la personne. Au moment venu, le trépas jette son ombre sur nous, le monde disparaît et nous nous retrouvons tout entier de l'autre côté de la tombe. »

— L'aspiration instinctive de l'homme vers l'infini n'indique-t-elle pas qu'il doit y avoir pour lui quelque chose après la mort ? L'homme est en marche vers l'infini, qui lui échappe toujours et que toujours il poursuit. Il le conçoit, il le sent, il le porte, en lui-même. Comment sa fin serait-elle ailleurs ? De là cette universelle espérance d'une autre vie dont témoignent tous les cultes, toutes les poésies, toutes les traditions. Nous tendons à l'infini de toutes nos puissances; la mort vient interrompre cette destinée qui cherche son terme ; elle la surprend inachevée. Il est donc vrai qu'il y a quelque chose après la mort, puisqu'à la mort, en nous rien n'est terminé... Tous les êtres créés atteignent leur fin ; l'homme seul n'atteindrait pas la sienne ! La plus noble des créatures serait la plus maltraitée ! Mais un être qui demeurerait incomplet, qui n'atteindrait pas la fin que tous ses instincts proclament, serait un monstre dans l'ordre éternel ! problème bien autrement difficile que les *difficultés* qu'on élève contre l'immortalité de l'âme ! (V. Cousin.)

— Le mot âme vient du latin : souffle, vie, *anima !* elle est le siège de la sensibilité, de l'entendement et de la volonté.

L'âme soutient le corps aux prises avec la douleur et la mort;

plus elle s'élève, moins le corps a de besoins ; il baisse avec l'âge, mais non pas l'âme, par laquelle nous aimons ; elle n'a point d'âge.

(Lacordaire.)

— Tout tombe, disparaît et finit ici-bas.
A ces biens passagers ne nous attachons pas.
Tout vieillit et tout meurt, tout, excepté notre âme
Qui ne perdra jamais sa chaleur et sa flamme...

. . . .

Ranime-toi, mon cœur, et que cette pensée
Soit un baume divin, une douce rosée :
Oui, nous retrouverons nos parents, nos amis ;
Plus d'adieux ! pour toujours nous serons réunis !

(Marie de Beauval).

Amitié. — Affection mêlée d'estime, attachement de deux personnes, l'une pour l'autre.

Les facultés les plus précieuses de l'âme sont l'intelligence et l'amour. L'amour divin est le plus pur, le plus noble, mais il ne peut être le seul : l'homme est né sociable ; de là la famille et ses devoirs ; de là l'amour paternel, l'amour filial, qui lient l'homme à l'homme par des liens indissolubles.

Mais les liens de famille sont-ils les seuls permis ?

Indépendamment de cette charité qui embrasse et confond tous nos semblables, est-il défendu à l'homme de choisir parmi les âmes d'élite une âme qui comprenne la sienne et devienne meilleure à son contact, comme il s'améliore au sien ? Non, certes, une pareille idée serait impie. Le respect vient se placer entre le père et le fils, l'intérêt entre les frères, le choix est donc permis, et toute amitié, même celle qui existe entre les sexes différents, sera excellente, si elle a son lien en Dieu, si elle tend vers Dieu. C'est sans doute cette pensée qui excita saint François de Sales à s'écrier : « Oh ! qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au ciel, d'apprendre à s'entrechérir en ce monde, comme nous ferons éternellement en l'autre ! Le baume délicieux de la piété distille de l'un des cœurs en l'autre par une continuelle participation, et l'on peut dire que Dieu a répandu sur cette amitié sa bénédiction et la vie, jusqu'aux siècles des siècles ! »

Tout ne meurt pas en effet avec nous et quand l'enveloppe des

sens est rompue, meilleure est l'amitié dégagée des liens terrestres. « Plusieurs vous diront, ajoute ce saint, qui avait compris tout ce qu'il y a de pur et d'excellent dans cette liaison de deux âmes, et ce besoin de verser dans un cœur ami le trop plein d'affection dont le Créateur a doué les meilleures natures, plusieurs vous diront qu'il ne faut avoir aucune sorte de particulière affection, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies et les propos; mais ils se trompent en leurs conseils, sinon pour les habitants des monastères, qui ont des règles plus sévères, au moins pour les mondains. Il leur est nécessaire à eux de s'allier les uns aux autres par une sainte amitié ; car, par icelle, ils s'a-niment, ils s'aydent, ils s'entreportent au bien, et si ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas le soin de se prester la main, ceux qui sont ès chemins scabreux et glissants s'entretiennent l'un l'autre pour cheminer plus sûrement... »

Quelle douce explication du plus doux des sentiments ! Le fort aime le faible et l'aide en son chemin, le faible s'appuie sur le bras du fort et le bénit de son appui.

C'est là l'amitié chrétienne, la seule qui, dégagée des sens, ennoblisse l'âme.

Sans elle nous languissons dans notre isolement, tourmentés par la conscience de ce que nous sommes et de ce qui nous manque ; empressés, dès que nous avons reconnu chez un être de notre espèce des sentiments semblables aux nôtres, de nous en rapprocher par l'amitié, d'unir à nous cette autre existence qui paraît nous appartenir, puisqu'elle nous est semblable. Aussitôt que deux individus se sont rencontrés dans une même pensée, en eux s'élève une disposition d'affection, légère, s'ils se tiennent par ce seul fil, mais toujours plus forte à mesure que se manifestent entre eux plus d'idées conformes et capables de les réunir dans une volonté commune. Il n'est personne qui, en aimant, ne se soit senti agité du besoin d'aimer d'avantage. L'énergie de notre affection s'irritait de son insuffisance et nous découvrait des immensités d'amour, auxquelles nous ne sentions que la force d'aspirer, et non la possibilité d'atteindre.

Placés à ce point de vue, l'amitié ne peut réellement exister qu'entre des êtres bons et purs.

L'intérêt qui unit les méchants, les désunit bientôt : un brigand

n'a pas d'amis, il n'a que des complices; l'homme bon et faible au contraire, a toujours besoin de ces paroles de vie, qui soutiennent un cœur prêt à défaillir dans les misères humaines.

Une amitié fausse flattera les passions, trouvera une excuse à le faiblesse; une amitié vraie montrera les écueils, fera voir le port et guidera la barque du pêcheur à travers les flots écumeux; et si, au lieu d'une mer agitée, c'est sur une eau belle et limpide que vogue la barque, d'autres charmes saisissent l'âme et la captivent.

Alors, comme le dit l'évêque d'Hippone : « C'est un échange de bienveillance et d'enjouement, dissentiments rares et sans aigreur, léger assaisonnement de contradiction qui relève la fadeur d'une trop constante uniformité, instruction réciproque; tout autant de foyers où les esprits se confondent et se réduisent à l'unité... »

Que sont les joies du monde comparées à celles-là? Que sont les plaisirs dévorants de l'ambition, les plaisirs de la table, qui nous assimilent à la brute, les plaisirs de l'imagination, qui s'évanouissent en fumée, les plaisirs de l'esprit, qui nous font des envieux... quand ils ne nous font pas des ennemis?

En élevant ainsi l'amitié à la hauteur des plus nobles sentiments, est-ce à dire qu'elle n'a pas ses travers, ses exigences, ses jalousies, ses déceptions! Non, certes; et ce serait trop présumer de l'humaine créature. L'amitié peut avoir ses jalousies comme elle a ses préférences, car sans cela elle ne serait pas amitié, mais ses jalousies n'ont rien d'amer, rien de sombre, et si un repli de rose suffit pour la blesser, un sourire bienveillant la ramène.

C'est que, si l'amour est une passion, l'amitié est un sentiment; c'est que l'un naît du caprice, l'autre de la réflexion. On parle de ses déceptions! C'est, hélas! qu'il n'y a de durable que ces amitiés, *en présence desquelles Dieu nous aime.*

Celles-là sont pures, délicieuses au souvenir, et ne s'effacent jamais. Aussi l'amitié, la véritable amitié ne peut exister qu'entre des âmes privilégiées, qui sachent et puissent faire abstraction du *moi* et des sens, et des petites passions qu'ils excitent, pour se dévouer en entier, et ne faire de deux vies qu'une vie. La mort est alors la seule séparation possible, et, sans le secours, sans l'idée de Dieu, elle est affreuse. Aussi Augustin disait-il avant sa

conversion, lorsqu'il perdit le compagnon de ses études et de ses plaisirs : « Je ne trouvai de consolation que dans mes larmes, qui, ayant succédé à mon ami, étaient devenues les seules délices de ma vie ! » S'il eût alors connu Dieu et ses joies ineffables, au lieu de dire à cet ami un éternel et désolant adieu, il lui eût tendu la main, avec ces mots si doux du christianisme : Au revoir dans le ciel.

Sans la vertu, point d'amitié : sommes-nous unis par l'intérêt? l'intérêt cesse, le contrat est rompu ; par les plaisirs? l'âge arrive, le charme cesse, le contrat est rompu ; par les opinions, les partis? la position change, l'opinion se divise, le contrat est rompu.

Un moraliste a dit que ce qui faisait l'amitié, c'était l'abnégation de rang, de fortune, de talent, c'était le consentement mutuel à effacer l'infériorité de son ami, ou à jouir de sa supériorité. Aussi, d'après lui, « l'amitié d'une femme pour un homme, est l'amitié parfaite, le plus grand des biens, le plus doux lien de la vie, le plus désintéressé, le plus exempt de rivalités et d'orages, s'il ne se transforme pas... »

Cet aquiescement à une complète égalité, cet entier abandon d'amour-propre, est une grande difficulté entre deux hommes, et même entre deux femmes, bien qu'elles aient un cœur plus tendre, une jouissance réelle et un doux échange plutôt qu'un sacrifice entre un homme et une femme ; et ces mots que j'ai soulignés, ces mots si vrais dans la bouche d'un moraliste païen, n'existent plus, si nous parlons d'une amitié vraiment chrétienne. Il est des mystères d'adorable chasteté, dont le paganisme et la philosophie railleuse de nos jours se rient, parce qu'ils ne peuvent les comprendre ; mais demandez-le aux Pères de l'Église, à Massillon, à Fénelon, à François de Sales, et ils vous le diront dans le plus saint et le plus suave langage, dans un langage qui ira droit à votre cœur.

— Après la Sagesse, je regarde l'amitié comme le plus riche présent que nous fassent les Dieux immortels. D'autres préfèrent l'opulence, d'autres la santé, d'autres la puissance, d'autres les honneurs et plusieurs même la volupté. Ce dernier est le partage des brutes, et à l'égard du reste, ce sont choses fragiles, incertaines et qui dépendent moins de notre prudence que de la fortune et de ses caprices.

Quant à ceux qui comptent la vertu pour le bien suprême, ils ont grande raison. Mais la vertu même est ce qui fait naître l'amitié ; elle en est le soutien ; et il ne peut y avoir d'amitié sans vertu. (Cicéron.)

— L'amour naît du caprice et l'amitié de la réflexion. C'est pour cela que l'amitié est un sentiment et l'amour une passion. (Saint Amand.)

— En amitié, il y a deux biens principaux : le premier c'est d'aimer, le second de se confier. Pour jouir de ces deux biens, il faut de la bonté pour aimer, de l'estime pour avoir confiance. Travaillez à être content de vous-même et vous trouverez un ami dont vous serez content ; aimez et vous serez aimé. (De Ségur.)

— Un bon livre est le meilleur des amis ; il ne révèle pas vos secrets et il enseigne la sagesse. (*Maximes des Orientaux.*)

— Enlever l'amitié de la vie, c'est comme si l'on retirait le soleil de la terre. (Cicéron.)

— Dans toutes les tristesses, l'amitié est comme l'ange de la terre, qui essuie les larmes et relève l'âme abattue, en lui donnant le courage et la résignation. (Wiseman.)

— Les paroles affectueuses sont les bourgeons de la vraie amitié, les actes en sont les fruits. (Saint Jure.)

— Un véritable ami est un frère que nous nous sommes choisi. (J. Droz.)

— L'amitié est le plus parfait des sentiments de l'homme parce qu'il est le plus libre, le plus pur et le plus profond. (Lacordaire.)

Amour. — L'amour est un mouvement sympathique qui nous porte vers une chose divine, idéale ou humaine.

Considéré dans toute l'étendue de sa signification, l'amour est cette puissance universelle et intime, mystérieuse et infinie, qui anime tous les êtres de la création, qui féconde et vivifie tous les germes de la nature et préside à l'harmonie des sociétés.

Tous les phénomènes de la vie organique, toutes les tendances de la vie morale démontrent la prévoyance et la sagesse de Dieu ; c'est l'amour qui relie les sociétés humaines, qui crée la famille, charme et embellit le foyer domestique. L'amour est la base de la religion. C'est ainsi qu'il faut comprendre ces simples et su-

blimes paroles de l'Évangile : « Aimez Dieu par-dessus toute chose et votre prochain comme vous-même. »

L'homme est né pour aimer ; sa nature l'y porte, et, s'il s'en écarte, il n'accomplit pas sa destinée. Mais, pour être dans le vrai, il faut l'accomplir dans de certaines limites et se garder de faire d'un sentiment licite une passion perfide qui ruine l'âme et le corps.

Cet immense besoin d'aimer nous le ressentons tous, alors que la sève de la jeunesse coule rapide et brûlante dans nos veines, et s'il n'est retenu par l'éducation, par la réflexion, par la piété, il nous conduit au précipice.

S'il se laisse entraîner, c'en est fait de son repos, de son bonheur, car si la racine de l'amour est douce, le fruit est toujours amer.

La radice ha soave, il frutto amaro...

Les anciens eux-mêmes l'ont avoué, aux siècles où l'on divinisait la passion sous toutes les formes et nous voyons Ovide s'écrier : *Principium dulce est, sed finis amoris amarus...*

A bien plus forte raison quand on a reconnu que Dieu seul avait droit à ce culte et que seul il donnait en retour un bonheur sans mélange d'amertume.

C'est que l'égoïsme est la base de tout amour humain et le sacrifice, l'abnégation, le dévouement sont les bases de l'amour divin.

— L'amour divin est la source de toutes les vertus, l'amour purement humain est une effervescence passagère.

(Massillon.)

Amour divin. — La religion n'est guère autre chose que l'amour, son siège est dans le cœur (1). La plus grave des erreurs est de faire de la religion une affaire d'intelligence qui doit être décidée à force de raisonnement et de subtilités. Le raisonnement peut conduire au doute, car il s'arrête devant un mystère que l'esprit se sent impuissant à comprendre et plus encore à expliquer. Le cœur ne doute pas et surtout ne désespère jamais. Voilà

(1) Dieu est amour, et celui qui ne le voit pas ainsi ne le connaît pas. (St Jean.)

pourquoi il y a plus de religion dans le sexe le plus faible et le plus aimant. Là où l'on trouve le plus d'amour, d'abnégation, de dévouement, on trouve aussi plus de religion.

Mais aimer Dieu, dira-t-on, est-ce aimer autre chose qu'une idée, une abstraction ? Aimer Dieu, répondrai-je, c'est aussi aimer l'humanité, c'est se dévouer pour elle, c'est sacrifier les exigences de ses sens à cet amour immense et infini : Si Dieu était ce ciel parsemé d'étoiles, cette prairie émaillée de fleurs, s'il était ce frère, cet ami, cette beauté périssable et fragile, nous l'aimerions, et parce qu'il est la source infinie de toutes les perfections, parce que toute beauté n'est qu'un épanchement de ses rayons, notre cœur demeurerait froid et stérile ?... Non, pour être invisible à nos sens, Dieu n'en est pas moins visible au cœur : Partout où le fini nous trompe, l'infini nous console.

En naissant nous espérons ; la réalité nous échappe, nous nous réfugions dans le rêve, dans l'avenir. Le rêve s'accomplit, l'avenir arrive ; il est terne, décoloré ; l'illusion se dissipe et l'âme se prend à rêver de nouveau jusqu'au moment où, dégagée du corps, qui la tient captive, elle vit de sa seule vie et se confond dans l'amour immense qui l'a créée, sans perdre cependant le souvenir, dernier lien qu'elle conserve avec la terre où elle a vécu, lien que notre cœur nous demande et que l'Écriture nous promet.

L'amour qui a son siège dans les sens n'en mérite pas le nom ; c'est du sensualisme et de l'égoïsme. Ce n'est pas de cet amour qu'il peut être question ici, mais de l'amour *vrai* qui nous porte au grand, au beau et au bien.

Mais celui-là encore, s'il a pour objet une créature, il s'amoindrit et s'éteint vite, comme tout ce qui est humain. Il s'agrandit au contraire en s'appliquant à Dieu. Au lieu de se plaire dans le fini, il se dilate dans l'infini. Pourquoi alors ne nous jetons-nous pas vers ce dernier amour ? C'est qu'*il faut subir les conséquences de notre nature.* C'est aussi, pour nous servir de l'éloquente parole d'un écrivain que nous aimons à citer (1), c'est que nous ne le connaissons pas : Si Dieu se dévoilait à nos regards dans tout l'éclat de ses perfections, personne n'hésiterait à le

(1) Auguste Nicolas.

reconnaître ; nous nous jetterions tous alors dans son sein comme dans l'Océan de la beauté et de la vie ; mais parce qu'il est caché derrière ses œuvres, nous sommes portés à prendre le change, à borner aux créatures le mouvement d'amour qu'il nous a imprimé pour aller à lui et à éparpiller sur elles les immenses trésors de notre intelligence et de notre cœur. Et comme, de toutes les créatures, nous sommes les plus riches par nos facultés, c'est vers nous que nous commençons à tourner nos complaisances et nos idolâtries, d'où nous les prodiguons ensuite à tout ce qui peut nous charmer, seulement il s'égare en se laissant aller à l'attrait que Dieu a répandu sur ses ouvrages et qui est comme un rayon de sa beauté ; au lieu de nous servir de cet attrait pour remonter à son principe et d'aller du rayon au foyer, des créatures au créateur, nous les lui substituons, nous en faisons les instruments de notre infidélité, qui ne tardent pas à devenir ceux de notre infortune, en ne nous laissant, après quelques rapides éclairs de jouissance, que l'indigence et le néant.

— L'amour n'est pas cette violente aspiration vers un être créé : c'est l'aspiration de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces insatiables désirs qui nous consument ; nous leur cherchons un but autour de nous et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous ; il nous faut le ciel et nous ne l'avons pas. C'est pourquoi nous le cherchons dans une créature semblable à nous et nous dépensons pour elle toute cette énergie qui nous avait été donnée pour un plus noble usage. Nous refusons à Dieu le sentiment de l'adoration, sentiment qui fut mis en nous pour retourner à Dieu seul ; nous le reportons sur un être faible qui devient le Dieu de notre culte idolâtre... Aussi, quand tombe le voile et que la créature se montre chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, nous sommes effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole... et puis nous en cherchons une autre ! car il nous faut aimer et nous nous trompons encore souvent, jusqu'au jour où, désabusés, éclairés,

purifiés, nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre, et nous élevons vers Dieu l'hommage enthousiaste et pur que nous n'aurions dû adresser qu'à lui seul. (S***)

Si nous n'aimions que Dieu, la pauvreté et les richesses, la santé et la maladie, la vie et la mort, toutes les vicissitudes de ce monde nous seraient indifférentes, parce que nous les verrions toutes en Dieu qui les ordonne ou les permet avec une infinie sagesse.

(St Fr. de Sales).

Amour conjugal. — Ce sentiment est l'un des plus doux de notre vie, mais pour le rendre tel il y a de grands devoirs à accomplir...

En contractant cette union qui doit durer autant que nous, il faut prendre la résolution de rendre heureuse la compagne qui nous donne son existence et abandonne sa famille et jusqu'à son nom pour le fondre avec le nôtre.

Mais hélas ! cette loi est-elle toujours observée ? Un grand nombre de mariages, même ceux qu'une affection mutuelle a cimentés, ont des suites malheureuses et une fin déplorable. A quoi cela tient-il? A ce qu'aucun des deux époux n'a compris ses devoirs: les goûts, les passions, le caractère, l'intérêt, la différence des natures viennent apporter des obstacles et des chagrins là où semblait devoir régner le bonheur.

Disons-le toutefois : la faute en est le plus souvent au chef de la communauté ; la femme est naturellement douce, reconnaissante, disposée à aimer l'homme qui l'estime, la protège et l'entoure de son affection. Mais elle est aussi susceptible qu'aimante et pardonne difficilement des infidélités ou de graves défauts.

Pour ne pas perdre ses droits à l'amour et au respect de sa compagne, l'homme doit donc se respecter lui-même et mettre tous ses soins à rappeler à la femme qu'elle a près d'elle un ami, à lui faire oublier qu'elle a un maître. Il doit être pour elle un exemple et un soutien.

Mais la femme n'a-t-elle pas, de son côté, des devoirs sacrés à remplir ? La fidélité, la chasteté sont-elles les seules vertus dont son mari puisse lui demander compte ? Non certes ! Les vertus secondaires qui font le bonheur du ménage sont souvent oubliées et la femme ne voit pas assez que c'est à cet oubli

qu'elles doivent la désunion et les chagrins de leur vie.

Malheureusement, la société est le plus souvent complice de leur faute : elle met au nombre des devoirs des usages qui les font presque toujours oublier.

L'union conjugale, dit avec raison Cellerier, est la base de l'édifice social. Elle fait le bonheur des familles particulières dont se compose la grande famille de l'État; elle décide pour l'homme du sort de la vie présente et étend son influence jusque sur la vie future.

L'amitié est sans doute un des premiers biens, mais peut-on comparer ses douceurs à celles d'un heureux ménage? Où est l'ami qui soit là dans tous les moments, toujours à notre portée, de qui l'on soit le premier intérêt, la première pensée? A qui l'on puisse dévoiler toutes ses faiblesses et se montrer tout entier, sans craindre d'affaiblir l'estime, fondement de son affection? Où est l'ami de qui l'on puisse tout attendre et tout recevoir, sans être jamais retenu par la discrétion? Ce qui serait chez des amis vertu supérieure, dévouement extraordinaire, c'est ce que des époux font tous les jours, sans qu'on songe à s'en étonner.

L'union conjugale est la mieux faite pour l'homme, la mieux assortie à ses besoins. Pour la faire comprendre, envisageons-la en elle-même : elle est la plus intime, la plus parfaite, la plus durable des associations. Elle met en commun tous les intérêts de fortune, d'amour-propre ; la gloire ou l'humiliation de l'un rejaillit sur l'autre; les peines et les plaisirs sont de moitié, non seulement parce que la sympathie les fait partager, mais parce qu'on les éprouve ensemble. C'est une même vie dans laquelle deux êtres se trouvent réunis.

— L'amour, tel que le conçoivent les jeunes cœurs existe-t-il dans le mariage? Non certainement. L'amour conjugal n'est point cette passion impétueuse, mutine, subjugante, qui naît dans l'effervescence des sens, s'apaise avec eux et se consume par sa propre violence. L'expérience de la vie et ses devoirs ont pris la place de la passion. L'homme a appris à vaincre avec courage la mauvaise fortune et à s'imposer les travaux nécessaires pour assurer l'existence et le bien-être de sa compagne. L'amour conjugal apprendra à celle-ci l'art précieux et difficile de plaire tous

les jours à son époux, en cultivant ses talents, son esprit, et en établissant dans sa demeure l'ordre qui embellit le plus humble réduit. Bientôt cette communauté d'intérêts, cette solidarité des actions, tout concourt à unir leurs cœurs des mille liens d'une sympathie qu'un sentiment plus doux encore, l'amour des enfants, vient fortifier. (E. Voyart).

Amour filial. — L'amour filial n'est pas seulement un sentiment; c'est encore un devoir, une dette de reconnaissance.

Est-il une obligation plus douce que de chérir ceux à qui nous devons le jour? Mais, il faut le dire, notre piété envers eux s'accroît par le respect que leurs vertus nous inspirent. « Celui qui honore son père, dit l'Écriture, trouvera lui-même sa joie dans ses enfants, et il sera exaucé au jour de sa prière. » Par contre, elle maudit celui qui n'accomplit pas ce devoir : « Combien est infâme celui qui abandonne son père et maudit de Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mère. »

L'amour filial est notre premier code moral et religieux. C'est lui qui nous fait faire le doux apprentissage de nos devoirs envers Dieu. De là cette affection un peu craintive, mais passionnée, cette profonde gratitude, cette soumission respectueuse, mais tendre que les anciens révéraient sous le nom de piété filiale.

Amour paternel. — L'amour paternel est inné en nous; la nature l'a mis dans nos cœurs comme la loi la plus douce à accomplir et l'a étendu jusqu'aux animaux; mais en même temps quel devoir pour l'homme qui pense et ne s'en tient pas aux inspirations de la nature! Le plus sûr moyen de comprendre tout ce que doit être l'amour paternel, c'est de réunir les traits les plus aimables et les plus frappants de l'amour divin : l'amour paternel doit être désintéressé, il est tendre et plein de charme; il est indulgent dans sa sévérité même; il sait fortifier la faiblesse, réveiller le courage, ranimer l'espérance, écarter les obstacles ou donner la force de les vaincre; tout disposer enfin pour rendre nos enfants heureux de ce bonheur que donne la vertu... « Quelle mission que celle de faire épanouir ces faibles intelligences, de dresser ces volontés naissantes pour leur assurer la connaissance

et l'amour de cet être infini qu'on ne peut connaître sans l'aimer, qu'on ne peut aimer sans être heureux ! »

A ces paroles si vraies d'Ambroise Rendu, ajoutons ces quelques lignes d'un philosophe de nos jours :

« Il faut que l'âme de l'enfant apprenne à sentir et à penser dans le voisinage de l'âme paternelle. Les croyances et les souvenirs qu'il puisera à cette source ne s'effaceront jamais entièrement; ce sera comme le fond de sa pensée et de son cœur. S'il ne trouve près de son berceau que d'honnêtes exemples, des paroles douces et affectueuses, si les traditions de famille ne lui apprennent que la sainteté des mœurs, il n'est pas à craindre qu'il oublie jamais ses devoirs. »

En général, nous ne voyons dans l'éducation des enfants qu'un moyen d'arriver à une carrière; quand nous avons assuré leur fortune, nous nous croyons quitte envers eux et nous mourons tranquilles. Tout au plus, leur donnons-nous quelques sentences banales sur la vertu ou la probité, trop souvent démenties par nos exemples ! Après cela on dit volontiers : « J'ai mis mon fils en état de faire son chemin. » Ne vaudrait-il pas mieux pouvoir dire : « Je l'ai préparé à faire son devoir dans quelque circonstance qu'il se trouve ? »

— Les parents doivent, autant qu'il est en leur pouvoir, fournir à leurs enfants tous les avantages en rapport avec leur condition, mais ils doivent éviter d'encourager l'oisiveté. Les enfants sont trop souvent traités comme des jouets. Que l'on ne s'imagine pas que l'éducation morale soit peu essentielle au début de la vie. Elle ne saurait commencer trop tôt. (J. Beattie).

Amour du pays. — Que le berceau de notre enfance soit fertile ou aride, qu'il soit embelli par des monuments grandioses, animé par une riche civilisation ou pauvre, isolé au sein des Alpes, au bord de l'Océan, le même amour nous y attache, car cet amour a sa source dans les premières impressions que notre cœur a ressenties dans ces jours où la jeunesse embellit tout de ses douces illusions... Plus tard, les illusions se sont enfuies, une réalité décolorée a pris leur place et c'est au milieu de nos chagrins, souvent à travers nos larmes, que nous voyons, que nous jugeons les lieux où le destin a jeté notre vieillesse.

S'il n'est pas de sentiment plus moral, plus doux, plus irréprochable que l'amour du pays, il n'est pas de maladie plus poignante et plus touchante à la fois que la nostalgie. Rien de si à plaindre que cette âme aimante, pauvre fleur qui se dessèche et dépérit loin du sol qui l'a vue naître, de l'arbre qui l'a abritée, de la main qui a soutenu sa première tige ! tous les soins tardifs sont impuissants à ranimer la fleur, aucune consolation humaine ne peut apporter de remède à l'âme. Elle évoque ses amis perdus, elle regrette le foyer de la famille, l'air, l'odeur de l'atmosphère, un je ne sais quoi dont le souvenir est enivrant et qu'on ne retrouve plus ; elle regrette jusqu'aux objets inanimés qui ont partagé ses destinées ; une partie d'elle-même reste attachée à la couche où a reposé son bonheur, où a souffert son infortune.

L'histoire nous donne de ce sentiment des preuves innombrables : on lit dans Thacydide que Thémistocle, banni de son pays, pria en mourant ses amis de porter ses restes dans l'Attique, au lieu de sa naissance, pour les inhumer secrètement. Tant que les Juifs demeurèrent en pays étranger, ils ne cessaient de pleurer Sion dont ils aimaient jusqu'aux pierres dispersées : « O Jérusalem, disaient-ils, comment puis-je jamais t'oublier ! » (1). « J'habite l'Ile d'Ithaque, dit Ulysse, la plus pauvre et la plus petite des îles de la Grèce, son sol est âpre, mais il a nourri ma jeunesse... » Homère retrace avec amour les mœurs de l'Ionie qui le vit naître. « Quoi de plus beau que Rome ! disait Ovide, quoi de plus affreux que les rivages des Scythes ! et pourtant le barbare fuit Rome pour revenir en Scythie (2). » Le paysan d'Islande, où l'on n'est occupé qu'à disputer sa vie à une nature ingrate, n'oublie jamais son *bœr* (3), malgré les privations, les volcans, les tremblements de terre ; son île est pour lui « la plus belle contrée qu'éclaire le soleil ! » On a vu des Islandais, transportés dans nos grandes villes, y mourir sous l'influence de la nostalgie ; tout le luxe de notre civilisation était sans charme pour eux ; il leur fallait la vue de leurs lacs, de leurs falaises et

(1) Psaume CXXXVI.

(2) Quid meliùs Româ ? Scythico quid littore pejus ! hàc tamen ex illâ barbaros urba fugit !

(3) Sa maison.

les récits des temps anciens pendant les longues soirées d'hiver, quand la tempête gronde sur le *bœr* couvert de neige. L'un d'eux refusa le séjour de l'Italie en s'écriant : « Pourrai-je dire aux ossements de mes pères : Levez-vous et suivez-moi dans une terre étrangère ? » On a vu des Groenlandais, conduits en Europe, s'échapper sur de frêles canots et s'exposer à une mort presque certaine pour revoir leur pays, terre stérile où règnent des glaces éternelles. L'habitant de l'Helvétie regrette, même sous le beau ciel de Naples, ses précipices et ses montagnes neigeuses, et il n'a souvent fallu aux soldats enrôlés au service de l'étranger, pour les pousser à la désertion, que l'expression plaintive de leur chant national (1), entendu par hasard.

« Tant qu'on habite son pays, dit avec autant de vérité que de sentiment un éminent magistrat du midi de la France (2), on s'imagine que les rues vous sont indifférentes, que ces fenêtres, ces toits de brique rouge ne vous sont rien, que ces arbres sont les premiers venus, que ces pavés ne sont que des pierres, mais plus tard, quand on n'y est plus, que la folie de la jeunesse vous a fait abandonner *le pays*, on s'aperçoit que ces rues vous sont chères, que ces toits, ces fenêtres vous manquent, que ces arbres sont vos bien aimés, et qu'on a laissé de ses entrailles, de son sang et de son cœur dans ces pavés raboteux... ces lieux qu'on ne voit plus, qu'on ne reverra peut-être jamais et dont on a gardé l'image, prennent alors, en effet, un charme douloureux ; ils vous reviennent avec la mélancolie d'une apparition ; on les aime, on les invoque tels qu'ils sont et l'on ne veut rien y changer, car on tient à la figure de la patrie, comme on tient au visage de sa mère bien-aimée. »

De là cette amère tristesse qui nous suit dans les pays lointains et contre laquelle Dieu nous offre cependant un remède.

Si, au sein de cette tristesse, nous ne voyons que le passé pour le regretter et le présent pour le maudire, si l'idée d'un céleste avenir ne vient pas nous consoler, oh ! alors malheur à nous, car nous mourrons comme nous avons vécu, dans les angoisses du désespoir ; mais si, au contraire, nous nous persuadons bien que

(1) Le ranz des vaches.
(2) M. Sorbier, premier président de la cour d'Agen.

notre passage dans ce monde est un exil, si nous nous considérons comme des voyageurs qui atteindront le port après un long et pénible trajet, si nous croyons que cette terre, quelle que soit sa beauté, sa fécondité, sa richesse, n'est belle, féconde et riche que par cette chaleur qui vient d'en haut, cette rosée qui tombe du ciel, ce soleil qui éclaire tant de mondes... alors, nous tournerons les yeux vers la patrie promise aux justes et la terre sera oubliée ; alors nous aurons retrouvé le bonheur que nous croyons à jamais perdu : la montagne ne se dressera plus menaçante devant nous, la plaine ne nous paraîtra plus monotone, l'immensité de la mer n'épouvantera plus notre âme, le sombre voile d'un ciel de plomb n'attristera plus notre cœur, car la vie sera derrière la montagne, au-delà des mers, au-dessus des nuages, elle sera avec Dieu !

Amour-propre. — L'amour-propre est une réunion de mots qui n'a point de sens dans la langue chrétienne. C'est un ressort qui se développe dans le monde et se rouille dans la solitude. Il demande un théâtre, un auditoire, des bravos.

Ce ressort est utile quelquefois à l'éducation de l'enfant et même à la vie de l'homme, mais il s'agit de le bien placer. Dans les bagnes, l'amour-propre se vante du vol, du sang versé et de la récidive ; il y a là l'aristocratie du crime... et il n'est pas rare d'y voir les hommes s'y pousser, d'échelons en échelons, à une perfection dont le dernier terme est l'échafaud.

Ailleurs on a vu des héros d'amour-propre mourir pour avoir bu une bouteille d'alcool ou mangé une oie après dîner, des hommes plus glorieux de ne rouler sous la table qu'une demi-heure après les autres, que Napoléon d'avoir gagné la bataille de Marengo ou Jean-Jacques d'avoir écrit le *Contrat social*.

L'amour-propre, par une singulière aberration d'esprit, se trompe quelquefois d'objet : c'est ainsi qu'on a vu un des plus grands ministres de notre époque, un homme d'État très sérieux, mettre son amour-propre à chanter la musique de Gluck et de Sacchini... et le malheureux chantait faux !...

Dieu nous a créés avec deux amours : l'un pour lui, qui est infini ; l'autre pour nous qui a débordé et est souvent resté seul, en grandissant outre-mesure. Il naît de là une fausseté perpé-

tuelle. Pour nous faire bien venir des autres, nous flattons leur amour-propre, et, retournant ensuite vers le nôtre qui souffre, nous prenons notre revanche aussitôt qu'ils n'y sont plus, de telle sorte que notre union ici-bas n'est fondée que sur une mutuelle tromperie. Aussi, observe Pascal, peu d'amitiés subsisteraient si chacun savait ce que son ami dit de lui quand il n'est pas là, quoiqu'il en parle *alors* sincèrement.

— La nature de l'amour-propre est de n'aimer que soi ; mais il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misère. Il veut être grand et il se voit petit ; il veut être heureux et il se voit misérable ; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion ou leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion, car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend de ses défauts. Il désirerait l'anéantir et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il le peut, dans sa connaissance et dans celle des autres ; c'est-à-dire qu'il met tous ses soins à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir ni qu'on les voie, ni qu'on les lui fasse voir. (Pascal).

Antipathie. — Mouvement aveugle et instinctif qui nous éloigne d'une personne que nous voyons pour la première fois. Lorsque nous la connaissons, ce mouvement est motivé ou peut se motiver ; alors ce n'est plus de l'antipathie, mais de l'envie ou de la haine.

Est-ce un sentiment ? tient-il à l'âme ou au corps ? Dans tous les cas, il est prudent de ne pas trop l'écouter et de juger avec plus de maturité la personne qui nous l'inspire.

— L'antipathie est une haine qui vient souvent sans cause et ne raisonne pas. (Vauvenargues).

— Rien ne dépend de nous dans l'antipathie, tout ce que nous pouvons faire est de la dissimuler. (Guizot).

Apathie. — Sorte d'inertie morale ; absence de toute activité, de toute énergie.

L'apathie était presque une vertu pour les Stoïciens qui consi-

déraient la sensibilité, l'ardeur morale et toute passion comme un obstacle au bien, une maladie de l'âme. L'apathie Stoïcienne est donc tout autre chose que la résignation chrétienne, bien qu'elle ait quelquefois les mêmes apparences. Cette dernière n'est que la patience et la soumission aux volontés de Dieu. — Voyez *Résignation.*

Apocalypse. — Livre du Nouveau Testament, contenant les révélations de St Jean l'Évangéliste dans l'Ile de Patmos.

Le livre de l'Apocalypse est divisé en trois parties : la première contient une instruction adressée aux Évêques de l'Asie Mineure ; la seconde renferme la description des persécutions que l'Église devait souffrir. On trouve décrit, dans la dernière, le bonheur de l'Église triomphante.

C'est essentiellement un livre de mystère. Les plus grands hommes de toutes les époques ont mis leur gloire à traiter ce sujet important et tous ont travaillé à l'éclaircir. Newton l'a commenté. « Les beautés de l'Apocalypse, dit Bossuet, quoiqu'on ne les aperçoive que confusément, gagnent le cœur. On est sollicité à pénétrer plus avant dans le secret d'un livre dont la seule écorce répand tant de lumières et de consolations. »

— L'apocalypse est une extase écrite. (Balzac).

Apocryphe. — Inconnu, caché, douteux ; qui ne mérite pas une confiance entière.

Il n'est usité que pour les livres et les auteurs dont l'autorité est douteuse.

Le troisième et le quatrième livre d'Esdras sont apocryphes.

Apôtres. — De *αποστολος*, envoyé, messager.

L'Église appelle ainsi ceux des disciples que Jésus-Christ a chargé de prêcher son Évangile par toute la terre. Ils étaient au nombre de douze. Réduits à onze par la mort de Judas, qui se suicida par désespoir, après sa trahison, il fut remplacé par Matthieu, auquel vint s'adjoindre saint Paul, après sa conversion sur le chemin de Damas. Ce dernier reçut, ainsi que Barnabé, la mission d'aller prêcher la foi aux gentils.

— Jésus-Christ choisit ses apôtres parmi les pauvres et les simples. (Lacordaire.)

Arianisme. — Arius, prêtre de l'église d'Alexandrie, enseignait que le fils de Dieu est fait et créé, c'est-à-dire tiré du Néant, qu'il n'est point égal à son père, ni de la même substance : qu'il n'a pas toujours existé et que, bien que la plus parfaite des créatures, il a été capable de vices et de vertus par son libre-arbitre.

Arius fut condamné dans le concile de Nicée en 325, anathématisé et exilé ; mais, soutenu par Eusèbe, évêque de Nicomédie, il parvint à se concilier la faveur de l'empereur Constantin qui le rétablit dans Alexandrie.

Il mourut à Constantinople, en 336, à l'âge de 76 ans.

Sa doctrine fit des progrès après sa mort et balança un moment la puissance du Catholicisme chez les Goths, les Vandales, les Bourguignons et les Lombards. Elle s'éteignit dans le VIIe siècle, après l'abjuration d'Aribert, dernier roi Arien des Lombards.

Depuis Luther, l'arianisme s'est reproduit sous de nouvelles formes et notamment sous celle du *Socinianisme* qui a eu pour défenseurs Servet, Socin, etc.

Servet, poursuivi par l'archevêque de Vienne, se réfugia à Genève, où Calvin, lui-même, l'accusa d'hérésie et le fit condamner au feu. Il fut brulé vif, le 26 octobre 1553. Socin, plus heureux, mourut paisiblement à Zurich, après avoir fait en Pologne de nombreux prosélytes.

Aristote. — Aristote est l'un des trois plus célèbres philosophes de la Grèce et de toute l'antiquité. On a dit de lui qu'il n'avait rien ignoré de ce que les anciens avaient pu connaître et il nous a transmis la science la plus positive de cette époque reculée.

Il naquit à Stagire, en Macédoine, 354 ans avant Jésus-Christ. L'étude fut de très bonne heure sa seule passion ; il y acquit cette complexion mélancolique et méditative qu'il a toujours conservée. La profondeur et la méthode sévère qu'il mit dans ses écrits forment leur principal caractère. Émule de Platon, on dit qu'une secrète rivalité ne tarda point à s'élever entre son maître et lui,

et, en effet, leurs opinions philosophiques partaient de principes trop différents pour qu'ils restassent amis. L'amour-propre, qui se glisse dans tous les cœurs humains, y fut probablement aussi pour quelque chose.

La morale d'Aristote est un résumé exact et simple des principes les plus purs pour la conduite des hommes. Il cherche quelle est la fin de l'homme et il ne trouve son bonheur absolu ni dans les plaisirs des sens, ni dans les richesses, ni même dans la vertu, mais dans la réunion de tous ces éléments et dans la modération.

Aristote réduit à deux moteurs principaux, le plaisir et la douleur, les effets ordinaires de nos actions. Il explique comment la vertu s'acquiert et entre ensuite dans ce qu'il appelle *les instruments du bonheur.*

Il diffère de Platon en ce que ce dernier a plus d'enthousiasme pour le beau et le bien, et qu'il a, lui-même, un raisonnement méthodique et froid. En outre Platon n'admet pas que toute notre félicité soit dans le monde actuel ; il croit à une autre existence. Aristote, au contraire, ne voit rien au-delà de la vie présente. En psychologie, il classe les facultés de l'âme ; en logique, il passe en revue les différentes formes du raisonnement ; en théodicée, il fonde la démonstration de l'existence de Dieu sur la continuité du mouvement et le présente comme la fin et le but du monde ; en morale, il ramène toute vertu à l'équilibre entre les passions ; en politique, il assigne pour fin à la société l'utilité.

Platon et Aristote diffèrent autant sur *la méthode* et la majeure partie des connaissances métaphysiques, mais ce sont des matières hors de notre sujet et nous ne pouvons, dans ces courtes biographies, parler avec étendue des opinions philosophiques de chacun. Il suffit d'indiquer les points essentiels.

Aristote nous a laissé des ouvrages sans nombre. Parmi ceux qui ont rapport à la philosophie morale, nous citerons : *le traité de l'âme, la philosophie pratique, la morale, les vertus et les vices.*

Arnauld. — Né à Paris en 1612, mort à Liège en 1694. Après de fortes études théologiques, où il se pénétra des idées de saint Augustin sur la grâce, il fut admis au nombre des docteurs en Sorbonne. Nous ne parlerons pas de ses querelles théologiques avec les Jésuites. Considéré comme philosophe, il ap-

partient à l'école cartésienne, distinguant la théologie et la philosophie, la foi et la raison, sans assujétir l'une à l'autre.

De tous les travaux philosophiques d'Arnauld, le plus célèbre est *l'art de penser*. Aussitôt qu'il eût paru, il devint classique dans les écoles d'Allemagne et d'Angleterre, comme dans celles de France, où il a remplacé les ouvrages un peu indigestes de *la scholastique* qui l'avaient précédé.

La Théodicée lui doit d'excellentes recherches sur l'action de la Providence en ce monde.

Athéisme. — Doctrine philosophique qui regarde comme une fiction la conception d'un Dieu personnel, créateur et maître tout-puissant du monde.

Dans un sens plus restreint, le mot athéisme s'applique exclusivement aux doctrines qui voient dans la matière le principe unique de tous les êtres. Alors, il se sépare du *Positivisme* qui déclare vaine toute recherche des causes premières et du *Panthéisme* qui substitue à la *matière* d'autres abstractions, telles que la substance, l'idée, la volonté, etc.

« Le spectacle de la nature, dit M. Paul Janet, nous offre trois degrés d'êtres différents : la matière brute, obéissant à des lois mécaniques, à des combinaisons fatales et mathémathiques, se développant, en apparence, sans raison et sans but ; la vie, dont le caractère le plus saillant est une combinaison de moyens appropriés à une fin, qui manifeste par conséquent l'idée d'un but, atteint par une activité qui s'ignore ; enfin les êtres intelligents qui poursuivent le but avec réflexion et volonté. A ces trois classes d'êtres correspondent trois conceptions différentes du principe des choses: les athées conçoivent la cause suprême comme une force aveugle ; les panthéistes, comme une vie inconsciente ; les théistes, comme une pensée et une volonté... »

L'Athéisme, dans notre XIXe siècle, se présente sous un autre aspect : ce n'est plus un fait exceptionnel, une sorte d'anomalie dans le développement historique, mais le terme d'une double évolution de l'humanité, théologique ou scientifique. Il se pose hardiment comme l'affranchissement de l'esprit, l'expression de la dignité et de la conscience humaine. Il nous montre la science substituant les *lois* aux *causes*, les *propriétés* aux *forces*,

la logique n'acceptant que la certitude et l'expérience, morale indépendante de toute souveraineté divine, relevant des lois inhérentes à la nature humaine et non de la volonté d'un Dieu. Nous n'irons pas plus loin dans cet exposé des doctrines matérialistes de notre époque, il suffit de les énoncer ici, nous essaierons d'y répondre au mot Dieu.

— Si l'on ne goûte que des lèvres les sciences naturelles, on peut être conduit à l'Athéisme; mais, en s'abreuvant pleinement à cette féconde source de philosophie, on est *invinciblement* ramené à la divinité. (Bacon).

— L'Athéisme appauvrit l'humanité et lui ôta les plus grands biens : Dieu, l'âme et l'immortalité. (Bossuet).

— Nul esprit qui admet un ordre universel ne peut se déclarer athée sans se contredire. (Dolfus).

— L'Athéisme semble faire quelques progrès en France. Supposons un moment qu'au lieu d'être une erreur, l'Athéisme soit une vérité, que deviennent l'espérance du pauvre, la patience du malheureux, la consolation du mourant ?... Tout cela est détruit et remplacé par le désespoir ou la folie. Le peuple, qu'on a la prétention d'éclairer, en sera-t-il plus heureux ? (R.-F.).

Augustin (Saint). — Le plus célèbre des Pères de l'Église, né à Tageste, en Afrique, en 354. Il fut envoyé, après ses études, à Carthage, où ses mœurs se corrompirent. Il adopta les croyances du Manichéisme, mais touché des discours de saint Ambroise et ému des larmes de sa mère, sainte Monique, il se fit baptiser à Milan, distribua ses biens aux pauvres et fut ordonné prêtre en 391. Il est mort, évêque d'Hippone, à l'âge de 76 ans.

Saint Augustin est l'un des écrivains les plus féconds de l'Église latine. Ses ouvrages les plus remarquables sont *ses confessions, la vie heureuse, le traité du libre-arbitre* et *la cité de Dieu*. Dans ce dernier il traite à fond de l'Église de Jésus-Christ, de son origine et de son but; il raconte l'histoire de la religion depuis la création, il décrit la résurrection et pressent le jugement dernier, les peines et les récompenses éternelles. On remarque dans les ouvrages de saint Augustin une grande connaissance des anciens et

surtout de Platon qu'il affectionne particulièrement, et avec lequel il se rencontre sur plusieurs points de la philosophie que le Christianisme n'a pas détruits. Ils témoignent d'une vaste érudition, d'une connaissance étendue de la philosophie ancienne, d'un esprit enthousiaste et sincère. En somme, le génie de saint Augustin est l'un des plus beaux qui aient honoré l'Église.

Avarice. — Amour immodéré des richesses, non pour en jouir, mais pour les posséder.

Le chrétien ne doit pas connaître l'avarice : les seuls trésors qu'il amasse sont des trésors de charité. Il veut de l'or, mais c'est pour le faire tomber en pluie bienfaisante sur la cabane du pauvre.

Comme l'avare, il se prive, mais pour donner. Sa table n'a jamais de superflu, mais l'indigent a le nécessaire. Ses habits sont parfois usés, mais son ami, le pauvre, a un vêtement de laine, sous lequel la fièvre du froid ne vient plus l'atteindre, et il jouit. Il jouit, comme l'avare, par son épargne, par ses privations... Heureuse avarice que Dieu bénit!

Voyez ce vieillard cassé dont les traits amaigris trahissent la souffrance; une idée fixe l'absorbe, le poursuit. Il ne mange qu'à demi, il ne dort plus; il faut bien qu'il accroisse son trésor; il faut bien qu'il le garde; c'est sa vie. Son existence est dans cet amas de métal caché sous terre ou fermé sous les verroux.

Voyez ce vieux curé dont la figure réjouie respire la bonté : sa table est plus que frugale; sa soutane est en lambeaux; les rideaux manquent aux croisées; mais l'orphelin qu'il élève a du pain, un asile, et son bonheur est là.

Ces deux vieillards ont mené la même vie, vie de privations et de misère. L'un a tout enfoui et il a toujours souffert; il meurt, la rage au cœur, de laisser sa richesse à un héritier qui se jette sur sa proie en maudissant celui qui la lui a fait attendre si longtemps. L'autre a tout donné, mais son cœur s'est dilaté à chaque don; et il meurt la sérénité sur le front, le sourire sur les lèvres, au milieu des bénédictions et des larmes, en consolant ses pauvres et leur montrant le ciel qui les attend. C'est sa dernière charité, et la meilleure.

— Les avares ne sont pas moins ennemis d'eux-mêmes que des autres, l'esclave destiné à tirer de l'or de la mine et celui qui le cache éprouvent un sort à peu près pareil... La réputation d'avare s'acquiert plus par l'économie dans les petites choses qu'en s'épargnant des dépenses considérables. Lequel est le pire d'être dans le besoin, la bourse bien garnie ou la bourse vide.

(Pope).

— Parmi les passions, l'avarice est la plus vile, parce que la possession et non l'emploi de l'or est son unique fin. L'avare se fait pauvre par crainte de le devenir; il n'est utile que lorsqu'il meurt. (Massias).

— L'avare est, à la fois, un malheureux qui ne mérite pas qu'on le plaigne, un coupable qui se punit sans se corriger, un insensé qui déifie l'or comme s'il constituait tous les biens ensemble à lui seul, alors qu'il est le moyen d'en acquérir.

(Ch. Malo).

B

Bacon. — Philosophe anglais, né à Londres en 1561, mort en 1626, à la suite d'expériences de physique auxquelles il se livrait avec trop d'ardeur.

Bacon, encore jeune, nourrissait le dessein de réformer les sciences, mais la vie publique l'en détourna longtemps. Revenu à ses études favorites, il essaya de substituer aux hypothèses et aux argumentations subtiles, alors en usage, l'observation, l'expérience et l'induction. Il est le père de la philosophie expérimentale.

Bacon a écrit des ouvrages de jurisprudence et de morale qui jouissent, en Angleterre surtout, d'une grande réputation.

Voici le jugement qu'ont porté sur lui quelques philosophes célèbres :

Descartes : Vous désirez savoir un moyen de faire des expériences utiles. Sur cela, je n'ai rien à dire après ce que Verulam

en a écrit (on appelait souvent Bacon *Verulam* pour le distinguer du moine Roger Bacon qui vivait au XIII[e] siècle).

Gassendi : Par une résolution héroïque, Bacon a osé s'ouvrir une route inconnue qui fondera une philosophie nouvelle et parfaite.

Hooke : Personne, excepté l'incomparable Verulam, n'a eu l'idée d'un art pour la direction de l'esprit.

Leibnitz : C'est Verulam qui, des divagations aériennes et de l'espace imaginaire, rappela la philosophie à l'utilité de la vie.

Vico : On ne saurait louer assez le grand Bacon de Verulam d'avoir enseigné la méthode et l'usage de l'induction, etc., etc.

Balmès. — Philosophe catholique, né en Catalogne en 1810, mort en 1848.

La philosophie morale lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *l'art du bon sens, l'art d'arriver au vrai, la philosophie fondamentale,* etc.

Baptême. — De βαπτισμα : immersion, purification. Sacrement de la loi chrétienne qui opère la régénération spirituelle des hommes par l'ablution avec de l'eau, accompagnée de l'invocation à la Sainte Trinité.

Le baptême, dit le Concile de Trente, a été institué par Jésus-Christ comme la *Confirmation,* l'*Eucharistie,* la *Pénitence,* l'*Extrême-onction*, l'*Ordre* et le *Mariage.*

Ce sont les sept Sacrements (v. ce mot).

Basile (Saint). — Évêque de Césarée en Cappadoce ; né en 329, mort en 379.

Après avoir fait ses études dans la province du Pont, avec un grand succès, Basile suivit à Constantinople les leçons de Libarrius, le plus célèbre rhéteur de son temps. Au sortir de cette école, il fut se perfectionner à Athènes où il se lia d'une étroite amitié avec Grégoire de Naziance. Il remplit pendant quelque temps une chaire de rhétorique et se distingua au barreau, qu'il quitta pour se consacrer entièrement à Dieu. Il reçut le baptême

en 357, distribua son bien aux pauvres et parcourut les monastères de Syrie, de Mésopotamie et d'Égypte.

Ordonné prêtre par Eusèbe en 364 il s'adonna à la prédication et composa divers ouvrages parmi lesquels nous ne citerons que sa *morale* traduite par l'abbé Leroy, en 1663.

Bayle. — Bayle (Pierre) est né dans le comté de Foix, en 1647. Son père, ministre protestant, fut son premier instituteur. Il entra plus tard au collège des Jésuites et se fit catholique ; mais il rentra, 17 ans après, dans la communion protestante.

Libre de toute occupation obligée, mais sentant la nécessité de travailler pour donner un aliment à l'activité de son esprit, il se livra à la composition de son *grand dictionnaire historique et critique*, dont il publia la première édition en 1696.

Bayle fut, au siècle de Louis XIV, ce qu'avait été Pyrrhon dans l'antiquité et Montaigne au XVI[e] siècle : le plus célèbre des sceptiques : « Mon talent, disait-il lui-même, est de former des doutes, » aussi ne savait-il presque rien en physique; cette science était trop certaine pour lui. Il ignorait, ou voulait ignorer, même la découverte de Newton. L'extrême vivacité de son esprit s'accommodait peu (il en convient) de la méthode et de l'ordre. Il aimait à promener son imagination sur tous les objets, sans se soucier de leur liaison.

Il mourut, la plume à la main, en 1706, à 59 ans.

On cite une réponse au cardinal de Polignac qui le peint en entier : celui-ci lui ayant demandé quelle était, parmi les sectes de la Hollande, celle à laquelle il était le plus attaché : « Je suis protestant, répliqua Bayle. — Je le sais, mais êtes-vous luthérien, calviniste, anglican? — Non, je suis *protestant,* car je proteste contre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, quand cela me paraît contraire à la raison. »

« Je ne suis, dit-il ailleurs, que *Jupiter — assemble — nues* ; mon talent est de former des doutes. Le meilleur moyen de ne se jamais mettre en contradiction avec soi-même est de ne jamais rien affirmer. »

Bayle est, on le voit, le scepticisme incarné.

Beauté. — La beauté physique est une réunion de formes,

de contours et de couleurs qui plaît à l'œil et fait naître l'admiration.

La beauté morale est celle de l'âme, des sentiments, des actions.

« Il y a dans les vérités de la religion, dit Bossuet, une beauté divine qui les rend aimables. »

D'après Platon, notre âme possède en elle l'idée du beau archétype, image de la divinité. Les choses sont d'autant plus belles qu'elles participent davantage de Dieu.

Aristote définit la beauté : une réunion des idées de grandeur, d'ordre et d'unité.

Leibnitz déclare simplement que le beau est ce qui plaît et le laid ce qui déplaît.

Polyclète la place dans la parfaite proportion des parties.

Les définitions de la beauté sont donc très variées. L'homme seul la connaît et l'apprécie, parce qu'il est seul capable de saisir les rapports harmoniques des choses. Cette faculté de sentir et de comprendre le vrai beau constitue l'*Esthétique*.

— Ce serait en vain que l'homme prétendrait atteindre au faîte du beau et du bon si la puissance suprême n'avait déposé en lui un rayon d'intelligence, si nous ne cherchions pas à suivre ces voies d'unité, d'harmonie, de beauté, d'ordre et de proportion que nous observons dans les plus merveilleuses productions de la divinité. Aussi, comme l'âme n'est jamais mieux réglée que par l'harmonie de la justice; la beauté, la régularité, la symétrie et les plus nobles attributs du génie sont le résultat de cette recherche du vrai et du beau dans la nature. (Virey).

Bias. — L'un des sept sages de la Grèce, en Ionie, vers l'an 570 avant Jésus-Christ.

Contrairement à la plupart des philosophes, Bias s'abstint de toute recherche sur la divinité et la création. Il condamnait même les spéculations philosophiques. Sa morale était surtout pratique; il consacra sa grande fortune à de nobles actions, en la dédaignant pour son propre compte. Aussi disait-il volontiers : « Je porte tout avec moi. »

Bias mourut à un âge avancé, en plaidant pour l'un de ses amis et fut très regretté de ses compatriotes.

Bible. — La Bible est la collection des Saintes Écritures considérées comme base de la religion révélée. Elle est le grand monument historique de la religion au sein de laquelle est né le Christianisme.

La Bible n'est pas, comme l'Iliade ou l'Odyssée, un poème où l'homme raconte et chante les aventures de ses Dieux mêlées à ses propres aventures. C'est un dialogue entre Dieu et l'homme personnifié dans le peuple hébreu. C'est, d'une part, la volonté et l'action divine; de l'autre, la liberté et la foi humaine.

Dieu a inspiré à Moïse les lois qui règlent les devoirs de l'homme, mais il a laissé aux savants la découverte des lois qui président à l'ordre des mondes. Les Livres saints parlent selon ce que pensent et peuvent comprendre les générations auxquelles ils s'adressent : « Beaucoup de choses, dit saint Jérôme, sont racontées dans les écritures *selon le jugement des temps où elles se sont passées,* et non selon ce que contenait la vérité. »

Plus on pénètre dans l'étude des Livres saints, plus l'inspiration divine y devient manifeste; mais l'interprétation en est devenue, par suite des innombrables traductions qui en ont été faites, difficile et incertaine.

Bien. — Dans son acception la plus générale, le Bien est l'accomplissement de toutes les lois qui régissent l'univers, c'est l'ordre qui préside à l'ensemble des phénomènes dont l'enchaînement constitue la nature.

En ce qui concerne l'homme, le Bien est l'accomplissement normal de sa destinée. Les actions qu'il fait et celles que les autres font ne sont bonnes ou mauvaises que par leur concours ou leur opposition à l'ordre général.

A peine sommes-nous nés que le spectacle de l'univers inspire à notre raison cette grande pensée, que chaque être a sa destination spéciale; elle grandit avec nous et l'expérience la confirme. *Chaque être,* ainsi que le dit Jouffroy, *a son chemin et son rôle,* selon son organisation, son sexe et sa position sociale.

L'ordre et le bien sont donc une même chose : dans chaque être, l'accomplissement de sa destinée; dans l'univers, l'accomplissement de toutes les destinées; c'est-à-dire ce que Dieu a conçu.

Les forces, par leur nature, tendent à se développer, la matière à rester ce qu'elle est. Le développement est la destinée et le bien des premières, l'inertie est la destination des autres.

Mais les forces intelligentes sont souvent, par leur liberté même, en contradiction les unes avec les autres; au lieu de se développer parallèlement elles se montrent et se choquent; elles sont l'une pour l'autre un obstacle, un empêchement. De là la lutte ou le sacrifice : ce que l'un fait dans l'œuvre générale est le bien, ce que l'autre fait dans le sens contraire est le mal. Le mal est donc pour chaque être l'imperfection de l'œuvre à laquelle la nature le destine.

Le propre des natures raisonnables est de comprendre le bien, comme celui des natures sensibles est de le sentir. Le bien n'est donc pas la satisfaction d'un devoir aveugle, il est l'accomplissement de l'ordre universel en nous, et de même qu'il est nécessaire à notre nature, agréable à notre sensibilité, il devient respectable pour notre raison, parce qu'elle y voit l'ordre. Si notre instinct et notre sensibilité sont individuels et égoïstes, notre raison est impartiale; elle préfère le bien à l'individu, parce que l'individu n'a de prix à ses yeux que comme instrument de l'ordre général (voyez le mot *Ordre*).

Nous l'avons dit : Seul, parmi les êtres créés, l'homme est libre de faire le bien ou le mal, seul, il est maître de ne pas concourir à l'ordre général de l'univers, est-ce à dire qu'il ne doive s'occuper que de lui? Non, certes; en fut-il plus malheureux, son devoir serait de s'oublier pour ses semblables. Mais, loin de là, c'est son bien qu'il y trouverait, d'abord comme membre de cette société pour laquelle il travaillerait; ensuite, parce qu'il en acquerrait de la considération à ses propres yeux comme à ceux de ses compatriotes; enfin, parce qu'il ne serait plus sujet à ces mécomptes éternels qu'on éprouve en n'agissant que dans la seule vue de son intérêt personnel.

Il n'est pas une situation sociale dans laquelle on n'ait l'occasion de faire le bien. Dans telle classe que le sort nous ait fait naître, notre destinée est entre nos mains : nous serons heureux ou malheureux selon que nous serons vertueux, éclairés, égoïstes, envieux ou méchants. Quelle noble mission que celle des puissants de la terre! Objets de toutes les sollicitudes, ils n'ont à

s'occuper que du bien général, à exercer le noble patronage que la société leur a délégué. Voilà leur destination, la seule qui puisse les honorer et les rendre dignes de vénération. Et si, au lieu de cette vue généreuse, ils songent encore à eux, si l'ambition les dévore, s'ils écoutent la vanité ou la voix des plaisirs, si la sensualité ou l'orgueil s'emparent de leur âme, c'en est fait de leur bonheur, de leur avenir, de leur gloire. Maudits par leurs contemporains, oubliés de la postérité, ils recueilleront le fruit de leurs funestes erreurs.

En résumé, le bien a été la pensée du Créateur, il doit être celle des hommes, et le malheur est le lot de ceux qui ne la comprennent pas ou qui, la comprenant, ne s'y conforment pas de tout cœur.

Bienfaisance. — Action ou habitude de faire du bien.

Quel usage plus doux pourriez-vous faire de votre opulence et de votre pouvoir? dit Massillon; et en effet vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? Mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir, autour de vous, multiplier à l'infini vos serviteurs? Mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent. Habiter des palais somptueux? Les soucis et les chagrins viennent y habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? La variété des ressources tarit bientôt, tout s'épuise; il faut revenir sur ses pas et recommencer ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire...

Employez vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, jamais satisfaits : ils vous montreront la joie, mais ne la laisseront pas dans votre cœur. Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour de leur naissance eût été la nuit éternelle de leur tombeau; vous sentirez alors le plaisir d'être né grand; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul pri-

vilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous entoure est pour les autres ; ce plaisir-là est pour vous seul. Tout le reste a ses amertumes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point ; plus on le goûte, plus on se sent digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre et on y devient insensible, mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte dans notre âme ce plaisir doux et secret, et le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs de la vie, le rend ici plus sensible.

— La bienfaisance est le bonheur de la vertu, il n'y en a point de plus grand et de plus assuré. (Bernardin de St-Pierre).

— La bienfaisance est un besoin de l'âme : heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux, l'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts ; malheureux, elle charme et suspend nos misères ; on ressent moins ses maux en consolant ses frères. (X).

Bienséance. — La bienséance exprime un rapport moral entre une action, une expression et une idée de modestie, de grâce ou de pudeur. La convenance n'exprime qu'un rapport avec les usages. On peut choquer les convenances sans être sot ou vicieux, on ne manque à la bienséance que par ignorance ou grossièreté.

Bienveillance. — La bienveillance n'est pas une vertu. Elle naît du caractère. Inconnue à certains êtres, malheureusement organisés, elle est naturelle à l'homme bon et quelque peu civilisé. Aussi n'est-ce pas de cette bienveillance innée que je veux m'occuper, mais de celle qui s'acquiert, de celle que donne le Christianisme.

Celle-là est indépendante de l'humeur, du caprice, des événements ; elle est stable autant que l'autre est passagère et prompte à s'enfuir à la première occasion.

Dégagée du *moi,* elle est toute à celui qui a besoin de nous ; heureuse de lui être utile, de le distraire de ses maux, elle écoute

avec bonheur le récit des chagrins qu'elle peut amoindrir, comme celui des plaisirs qu'elle ne peut partager.

C'est une aumône encore que le *savoir écouter;* c'est l'aumône qu'on fait aux riches, qui en sont d'autant plus avides qu'en général tout leur est chagrin : « J'ai fait aujourd'hui une bonne action, disait Champfort, moi, pauvre, souffrant et affligé, j'ai consolé un homme comblé de tous les dons de la naissance, de la fortune et de la santé... »

Ce fait, qui se renouvelle si souvent, que prouve-t-il? — Que le chagrin n'a pas de réalité, que c'est notre imagination qui le crée en créant des chimères que nous nous prenons à adorer avec d'autant plus de passion que nous ne pouvons les posséder.

Et pourtant le bonheur, le vrai bonheur est là, près de nous, dans cette chambre d'ouvriers sans feu, sans meubles, que nous fuyons comme un objet de dégoût et où nous trouverions le remède à nos peines imaginaires, la source d'un bonheur tout nouveau, si nous savions vaincre notre répugnance et y entrer avec le sourire de la bienveillance.

La bienveillance n'est pas douce seulement aux infortunés; elle rapproche les esprits aigris, ramène les cœurs endurcis, console et attache les inférieurs, encourage le mérite timide, rend plus doux et plus forts les nœuds de l'amitié.

On ne sait pas assez quelle est la puissance d'un sourire bienveillant : il peut éteindre la haine profonde qu'a trop souvent le triste privilège de faire naître le sourire caustique et railleur du monde.

Mais, répétons-le, pour être vrai : cette bienveillance constante, inaltérable, est impossible sans le secours de Dieu.

Si notre âme n'est elle-même calme et purifiée, comment portera-t-elle le calme dans le cœur de nos frères? Pourrons-nous donner ce que nous n'avons pas?

Le cœur troublé par les passions est inhabile à offrir autre chose que le reflet de ces passions, et le sourire factice qu'il donne est de l'hypocrisie.

— La bienveillance est la fleur de l'amitié.

(Bernardin de St-Pierre).

Bonald (De). — Philosophe français, né dans le Rouergue, en 1754, mort en 1840.

Ses œuvres politiques sont toutes consacrées à la défense ou à la consolidation du trône des Bourbons, ses œuvres littéraires ou philosophiques à la défense de la religion.

La philosophie du XVIIIe siècle n'avait cherché la glorification de la race humaine que dans les facultés de la nature ; M. de Bonald ne la trouve que dans le Christianisme. La philosophie du XVIIIe siècle avait conclu à la jouissance, M. de Bonald conclut au sacrifice...

Des critiques malveillants, parmi lesquels se place J. Chénier, attachent à son nom les épithètes d'*obscur*, d'*inintelligible*, la vérité est que, sauf quelques abstractions, ses ouvrages sont clairs pour ceux qui veulent se donner la peine de méditer et de réfléchir.

Bonheur. — La plupart des sectes de la philosophie ancienne bornaient l'homme à lui-même. Socrate plaçait le bonheur dans la vertu et la tranquillité de l'âme. — Épicure l'attachait à la volupté exempte du trouble des passions. — Pyrrhon voulait soustraire l'homme au joug de l'opinion pour le délivrer de l'assujettissement du devoir, et cette liberté qui livre l'âme à l'*instinct* lui paraissait la source du bonheur. — Le sévère Épictète lui-même renfermait les désirs dans le cercle des plus étroites espérances. Sa félicité négative, isolée, empreinte d'une désolante sécheresse, consistait dans un vain amour-propre, une sorte de jouissance de soi-même exempte à la fois de peines et de plaisirs. Toute sa doctrine pourrait se réduire à ce point : Parmi les choses, les unes dépendent de nous, nos actions, les autres en sont indépendantes. Portons tous nos soins à rectifier les premières, mais il est insensé de rechercher ou de fuir les autres, puisqu'elles ne dépendent pas de nous. En deux mots : *sustine et abstine*, supportez les peines et privez-vous de plaisirs.

Telle est cette sagesse antique tant prônée, qui accorde tout à la force de l'homme, en fait le centre et le levier du monde, et lui retire Dieu.

Bien autre est la sagesse chrétienne qui donne tout à Dieu, même nos infortunes : notre santé ruinée, nos biens perdus, notre vie calomniée, l'abandon de nos amis, l'ingratitude de nos en-

fants sont des coups de sa main, des mesures de sa Providence. Mais, dira-t-on, si ce sont nos fautes qui ont attiré sur nous nos malheurs, comment Dieu l'a-t-il voulu? Comment y prend-il part? Qu'a-t-il de commun avec le crime ou le péché?

Le problème de la volonté de Dieu et de la liberté de l'homme est résolu, nous n'y reviendrons pas (1). Si l'homme a le germe du péché, il a aussi l'instrument du salut, à lui de faire son choix! Mais si Dieu ne fait pas le crime, il fait au moins nos chagrins, c'est bien à LUI qu'ils appartiennent! — Nous ne le nions pas, et c'est cette idée qui faisait Job s'écrier : Le Seigneur m'avait tout donné, santé, fortune, enfants, le Seigneur m'a tout ôté : que le nom du Seigneur soit béni! Job le pauvre, le misérable, l'affligé, serait-il sans ces épreuves au nombre des élus? Le temps lui a valu l'éternité.

Dieu, souverainement bon, procède à tout ce qu'il fait avec la plus profonde sagesse. Ne nous troublons donc pas dans les adversités dont nous sommes assaillis, puisque nous savons que, envoyées pour nous éprouver, elles ne peuvent dépasser nos forces.

Êtres faibles et vains, que serions-nous sans tribulations? Le patient, impitoyablement torturé par le chirurgien, lui livre ses membres et supporte sa douleur dans l'espoir douteux de recouvrer une santé perdue,... et si Dieu veut faire de nous son image, nous nous roidissons épouvantés et furieux contre ses coups, sans songer que c'est notre beauté, notre santé morale qui doit en être le résultat.

C'est parce que les cieux ne font aucune résistance aux impressions de l'intelligence qui les gouverne, que leurs mouvements

(1) La liberté de l'homme est consacrée en principe dans tous les écrits des saints Pères. Saint Justin, Tatien, Origène la montrent liée à tous les attributs de Dieu et à la tête de toutes les prérogatives de l'homme. Les contradictions apparentes qu'on rencontre dans les textes de l'Écriture ne forment pas d'assez puissantes objections pour altérer la pureté d'un dogme dont la croyance est nécessaire au repos de l'âme, au développement de toutes ses facultés morales, et dont l'altération détruit toute la dignité de la nature humaine.

Voir sur cette importante question le *Traité du libre arbitre* par S. Ephrem; Origène. Περι αρχων ou *le Livre des principes*; S. Cyprien, *Traité de l'Unité de l'Église*; Tertullien, livres contre Marcion, etc. (V. le mot *Prescience*).

sont si magnifiques, si réglés, si utiles, qu'ils publient si hautement la gloire de Dieu (1) et que, par leur influence et par la succession invariable des jours et des nuits, ils conservent l'ordre dans tout l'univers. S'ils résistaient à ces impressions, et si, au lieu de suivre le mouvement qui leur est donné, ils en suivaient un autre, bientôt ils tomberaient dans le plus étrange désordre.

Eh bien! il en est de même dans la sphère morale : lorsque la volonté de l'homme se laisse gouverner par celle de Dieu, tout ce qui est dans ce petit monde, toutes les facultés de son âme sont dans la plus parfaite harmonie; sa volonté s'écarte-t-elle de celle de son Créateur, le désordre est partout et le malheur le suit.

A ne considérer que l'humaine nature, il y a opposition inconciliable entre l'idée de souffrance, d'humiliation, de misère, et l'idée de bonheur... Pour sentir cette douceur si contraire à nos sens, à nos passions, à tout ce qu'il y a d'humain en nous, il faut un renoncement complet aux biens de la terre, aux consolations du monde; ce renoncement parfait est difficile, et cependant une réflexion bien simple devrait nous y amener : rien ne nous arrive que par la volonté de Dieu, et Dieu n'est-il pas toute bonté, comme il est toute grandeur et toute puissance?

A l'aide de cette conviction nous vivrions avec Dieu comme avec un père tendre et bienveillant, et nous serions aveuglément soumis à ses volontés.

A l'aide de cette conviction nous recevrions les amertumes et les joies, l'infamie et les honneurs, les louanges et la calomnie, avec une égale résignation.

A l'aide de cette conviction, l'ingratitude de nos enfants, de nos meilleurs amis serait, non un bonheur, car Dieu n'ordonne pas l'impossible, mais une preuve de plus de la fragilité du cœur humain et de l'immensité du cœur de Dieu qui a des consolations pour toutes les infortunes...

Mais, pourrait-on m'objecter, si Dieu est supérieur à tout, s'il remplit de joie l'homme qu'il frappe, si le cœur déborde de délices au milieu des tourments quand la foi et la grâce le soutiennent, que peut l'homme abandonné à lui-même, en proie à ces sécheresses désolantes qui le rendent incapable d'une seule

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei.*

bonne pensée? Oh! c'est alors surtout qu'il faut persévérer et prier, car c'est là l'état le plus cruel; c'est le plus méritoire aussi, et il nous vaudra plus tard des joies infinies si nous ne succombons pas. Acceptons-le donc comme le malade accepte de la main du médecin un breuvage amer dont l'effet immédiat est le dégoût et le résultat la santé. C'est encore un combat, car tout est combat dans la vie, et sans combat pas de victoire, pas de mérite, pas de joie. Le combat, qu'il ait lieu contre nos infortunes, contre nos passions, nos langueurs, notre découragement, nos incrédulités même, le combat est la loi de notre existence; cette loi est la conséquence naturelle de la liberté de l'homme, et quel est celui de nous qui voudrait échanger ses périls et sa gloire contre le dogme abrutissant de la fatalité?

Si la force nous manque pour porter tant de maux accumulés sur notre faible nature, éloignons l'idée de l'avenir, qui les rend plus poignants et en accroît l'intensité. Rejetons du fardeau ce qu'y ajoute l'imagination, vivons au jour le jour... La journée de l'infortuné n'est pas plus difficile à supporter que celle de l'*homme heureux;* à chacun sa tâche : à l'un le travail, à l'autre l'ennui, à l'un un repas modeste et de l'appétit, à l'autre une table somptueuse et la satiété; à l'un l'espérance d'une vie meilleure, à l'autre la crainte de la mort; à l'un la conscience d'un devoir accompli, à l'autre la lassitude et le dégoût...

Lorsque l'éducation, les devoirs de famille, la religion et la morale ne poussent pas au bien, ne servent pas de garde-fou, l'esprit et le cœur humain, sans frein et sans mors, courent à l'aventure et ne savent plus que faire de la vie. Alors on se livre à toutes les passions, à tous les vices; on en invente, on n'estime que ce qui est nouveau, et le nouveau c'est le raffinement, l'excès, l'abus.

Il n'y a peut-être de moral et d'honnête que les petites joies et les petits bonheurs relatifs, assez faciles à obtenir, même au milieu des situations les plus tristes et les plus douloureuses.

Dans les hôpitaux, dit un docteur célèbre, j'ai vu des malades se faire des joies avec une fleur qu'ils cultivaient, avec de petits travaux que la maladie leur rendait possibles. J'ai vu bien des malades heureux des paroles consolantes et chrétiennes d'une sœur de Charité. Dans l'adversité, la tendresse d'un ami,

un faible rayon d'espérance fait palpiter et sourire le cœur.

Comme l'air prend plus de place quand il n'est pas comprimé, ainsi les petits ennuis deviennent de grands chagrins dans la tête de l'homme qui ne connaît pas la souffrance. Que seraient les contrariétés du riche oisif, pour celui qui vient de perdre santé, fortune, honneur, famille? Eh bien! ce riche oisif croit souffrir parce que le temps aura dérangé une partie de plaisir ou que son tailleur aura mal coupé son habit. Il se plaint; sa plainte n'excite, il est vrai, que le sarcasme, mais il se plaint et souffre souvent réellement.

S'il se disait : Je suis riche, bien portant, jeune et honoré, j'ai des années de bonheur devant moi : il serait vite consolé; mais il ne se dit pas cela, et il accuse le sort de lui être contraire. Ou donc est son bonheur *en ce moment?* et ce moment se renouvelle à chaque contrariété, c'est-à-dire tous les jours, dix fois par jour... car, ainsi que le dit l'*Imitation*, disposez tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il faut souffrir quelque chose...

Si l'homme sérieusement malheureux sait ne voir que la journée que Dieu lui impose, il aura moins de mécompte, car il ne s'est pas fait d'illusion; il vivra d'heure en heure, portant le poids de la vie sans se plaindre.

La journée est donc la même pour le malheureux et le privilégié de la fortune; c'est l'avenir qui fait la différence... Mais, hélas! l'avenir est bien incertain. Qui sait le degré de misère qui attend celui que le monde a vu jusque-là comblé des dons de la Providence? Il se réjouit de sa santé : il peut être écrasé au bout de son rêve et rapporté chez lui avec des années de souffrance pour l'avenir. Il se félicite de sa richesse : une faillite peut le ruiner et forcer au travail sa main inhabile. Il se complaît dans le pouvoir : la moindre révolution politique peut le faire descendre du faîte, et la calomnie l'atteindre dans son orgueil d'honnête homme...

Qui sait, au contraire, ce que Dieu, dans sa justice et sa bonté, réserve à celui qu'il a frappé et qui a subi l'épreuve avec résignation? Si le monde et le temps lui échappent, il a l'éternité.

Ne voyons donc pas plus loin que la journée, et disons avec la sœur martyre du roi martyr : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui,

ô mon Dieu ? Je n'en sais rien ; tout ce que je sais c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé et ordonné de toute éternité. Cela me suffit, j'adore vos desseins éternels et impénétrables et je m'y soumets de tout mon cœur. »

— Le meilleur argument en faveur des vérités du Christianisme, c'est le bonheur intérieur dont jouit le chrétien *sincère*... un esprit libre, une humeur égale et douce, un visage content exprimant au dehors l'ordre et la paix du dedans. (Mme Swetchine).

— Si on demande où est le bonheur, si on le cherche sans le trouver jamais, c'est qu'on en a fait un fantôme, ouvrage de l'imagination et non de la nature, c'est qu'on le place dans une sphère qui n'est pas la sienne. L'imagination dit à une jeunesse exaltée que le bonheur est dans l'agitation, l'inconstance et la nouveauté ; que ce qui lui manque est toujours meilleur que ce qu'elle possède, que l'inquiétude même du désir est la preuve qu'elle n'a pas trouvé ce qui doit le fixer, que tant que l'espérance est trompée le changement est légitime... Enfin, l'imagination engendre au sein même de l'opulence cet essaim renaissant de goûts capricieux, de prétentions frivoles, de fantaisies passionnées, espèces d'insectes légers, éphémères et dévorants qui ne laissent aucun repos. (Marmontel).

— Le bonheur n'est que la santé de l'âme. (Barthelemy).

— Quand il n'est pas réglé par la religion le bonheur n'est qu'un éclair ; il semble ne briller que pour annoncer l'orage. (Ségur).

— Le bonheur est le bien qui résulte de tous les autres biens : la perfection dans la vertu. (Platon).

— N'entretenez pas de votre bonheur un homme moins heureux que vous. (Pythagore).

— Ne l'oublions jamais : à la ville, au village,
Le plaisir le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux l'homme a besoin d'autrui.
Il ne vit qu'à moitié s'il ne vit que pour lui.

(Delille).

— Il faut, ici-bas, que nous achetions les instants de bonheur par des sacrifices continuels ; ce qui a trop de suite nous fatigue et nous ennuie, même le bonheur.

Il ne faut à l'homme pour être heureux ni richesses, ni dignités ; le strict nécessaire suffit au corps, la culture désintéressée des lettres suffit à l'esprit, l'accomplissement du devoir à la conscience. (Lacordaire).

Bonnet. — Philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720, mort en 1793.

Destiné par ses parents à la jurisprudence, ses goûts le portèrent vers l'histoire naturelle dans l'étude de laquelle il ne tarda pas à se faire un nom. Plus tard, il s'occupa de psychologie et de palingénésie. Voici le résumé très succinct de son système, qui s'éloigne du christianisme, bien qu'il fit profession d'être très religieux :

« Que devient l'homme à sa mort? se demande-t-il d'abord, et il répond, comme Leibnitz, par la grande loi de *la continuité*. L'homme est immortel, mais son âme ne doit pas cesser d'être unie à un corps. Donc, l'homme *tout entier* doit survivre à cette vie : « la mort est une préparation à une métamorphose qui doit faire jouir l'homme d'une vie nouvelle et meilleure, mais son corps sera un corps nouveau qui existe déjà en germe dans le corps actuel. La mort ne fait que le dégager et le développer... »

Ne pouvant aller plus avant dans cette étude, nous renvoyons à la palingénésie de Bonnet qui ne manque ni d'intérêt, ni de talent, mais qui est le fruit d'une imagination brillante... un peu égarée.

Bonté. — La bonté est une qualité morale qui porte à faire le bien, à être doux, complaisant, humain, indulgent.

Il en est de plusieurs sortes, ou plutôt qui proviennent de sources diverses : ainsi on distingue la bonté du cœur, de celle du caractère. Le *bourru bienfaisant* dérive de la première, la seconde, au contraire, ne blesse jamais. Lorsqu'elle embrasse toute l'espèce humaine, elle devient *philanthropie* ou *charité*, selon qu'elle est plus ou moins désintéressée et empreinte de sentiments religieux.

— Si nous considérons *la bonté* dans le Créateur de toutes choses et que nous jetions les yeux sur l'univers animé, nous re-

marquons deux espèces d'êtres bien distincts : l'homme et les animaux privés de raison. Pour ces derniers, on ne peut s'empêcher de reconnaître une sollicitude, qui a placé chaque espèce au milieu de ce qui est nécessaire à ses besoins et qui a attaché à la satisfaction de ces besoins autant de jouissances.

L'homme, au premier abord, ne paraît pas aussi bien partagé et ses chances de souffrances semblent plus multipliées. Mais il faut observer que la plupart des maux qui l'affligent viennent par sa faute et qu'il pourrait les éviter. Les autres sont moins nombreuses qu'on ne le dit et la plupart sont inhérentes à l'ordre général de l'univers par des causes que notre faible intelligence ne peut découvrir.

D'un autre côté, l'homme oublie facilement des années entières de bonheur pour ne se souvenir que du mal présent. Il n'est point de besoins et de facultés dont l'exercice *régulier* ne soit accompagné d'un sentiment de plaisir.

Si l'on reconnaît la liberté dans l'homme, n'est-il pas juste qu'il soit puni de ses fautes et récompensé de ses vertus ? S'il ne l'est pas toujours en ce monde, il le sera dans l'autre et c'est là une des meilleures preuves d'une vie future. On ne peut en effet admettre que notre existence soit complète ici-bas ; et, si elle ne l'est pas, notre condition présente s'explique, et les maux qu'elle entraîne avec elle ne doivent plus nous apparaître que comme une préparation à des biens véritables. Pour que le bonheur soit mérité dans une autre vie, il fallait que nous dussions nous soumettre à certaines lois et que nous eussions à vaincre des obstacles pour nous y conformer. Il fallait, pour que la justice s'exerçât, que l'homme y eût des droits qu'on pût ou respecter ou fouler aux pieds. Il fallait pour la patience et la résignation, des maux à supporter ; pour le courage, des dangers à surmonter ; pour la bienfaisance, des peines à soulager ; pour la clémence, des injures à pardonner...

Ainsi, les désordres apparents du monde moral deviennent autant d'occasions de vertu, et, ici comme ailleurs, notre bonheur est le but que s'est proposé le Créateur : un bonheur *mérité*...

(C. M. Paffe).

— C'est la bonté qui donne à la physionomie humaine son premier et invincible charme. (Lacordaire).

— Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

(Gresset).

— La beauté plaît, l'esprit amuse, la sensibilité passionne, la bonté seule attache. (La Rochefoucault).

— La bonté d'un vieillard est sa coquetterie,
C'est le dernier rayon sur sa face flétrie.

(E. Augier).

Borromée (Charles) **(St.)** — Cardinal, archevêque de Milan, né en 1538, mort en 1584.

Appelé à Rome par le pape Pie IV, il fut revêtu de la pourpre dès l'âge de 23 ans. Il fut l'âme du Concile de Trente et s'attacha surtout à réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Église. On lui doit le célèbre Catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Trente.*

Nommé archevêque de Milan, il se démit de ses autres charges pour résider dans son diocèse.

Lors de la peste qui désola Milan, en 1576, il porta partout des consolations et des secours, et mourut, à 46 ans, épuisé par les fatigues de son épiscopat.

Il fut canonisé sous le pontificat de Paul V. Charles Borromée fut aussi un écrivain : Il a laissé des manuscrits qui forment aujourd'hui cinq volumes in-folio et parmi lesquels on remarque quelques ouvrages de morale et les *Actes de l'Église de Milan.*

Bossuet. — Jacques-Benigne Bossuet est né à Dijon le 27 septembre 1627. Sa famille avait un rang très honorable dans la magistrature.

Une grande aptitude à tout apprendre et une mémoire prodigieuse favorisèrent ses études. Son père, bien qu'il eût déjà sept enfants, n'hésita pas à le faire entrer au collège des Jésuites, et bientôt ces derniers lui parlèrent avec enthousiasme de leur nouvel élève. Il n'osait cependant pas se livrer avec trop de confiance à l'espoir que ces louanges faisaient naître, lorsqu'une singulière circonstance vint lui dévoiler, non-seulement l'intelligence hors ligne, mais encore la vocation de son fils : la *Bible* fut pour Bossuet ce que les *éléments d'Euclide* avaient été pour

Pascal, le *traité de l'homme* pour Malebranche et une ode de Malherbe pour La Fontaine : le hasard l'offrit à ses yeux dans le cabinet de son père, il en lut avidement quelques pages et demanda la permission de l'emporter. L'émotion qu'il éprouva à cette lecture fut indicible : la poésie antique et toute la littérature profane pâlirent devant ces grandes figures qui exaltaient son imagination...

Bossuet, à peine âgé de dix-huit ans, avait déjà reçu la tonsure et de nouveaux devoirs vinrent bientôt après resserrer les liens qui l'attachaient à l'Église. Le 24 novembre 1640, il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Metz ; mais bien que chanoine, il vint à Paris continuer ses études et il y arriva le jour où l'on y portait Richelieu mourant.

Malgré sa grande jeunesse, Bossuet ne tarda pas à se faire un nom à la cour ; on parlait, jusque dans l'intimité de l'hôtel Rambouillet, de la prodigieuse facilité du jeune ecclésiastique, et l'évêque de Lisieux, après l'avoir entendu, s'écria : « Ce jeune homme sera une des plus grandes lumières de l'Église. »

Au mois de septembre 1648, il reçut le sous-diaconat des mains de l'évêque de Langres. Il se livra pendant plusieurs années à l'étude de la théologie, et reçut le bonnet de docteur en 1652. Il avait vingt-cinq ans, et se consacra dès lors, avec un absolu dévouement, à la défense de la religion.

En 1661, après bien des années de méditations, il fut admis à prêcher devant Louis XIV qui fut si frappé de son éloquence qu'il fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Ce fut dans la période de 1661 à 1669 qu'il eût le bonheur de ramener Turenne et Dangeau à la religion. Ce dernier a raconté quelle marche avait suivie Bossuet pour détruire ses erreurs.

Le 13 septembre 1669, Bossuet fut nommé évêque de Condorre ; en 1670, le roi le choisit pour élever l'héritier du trône de France et le 8 juin 1671, l'Académie lui ouvrit ses portes. Ces divers honneurs trouvèrent le prélat fidèle à cette noble alliance de la religion, de la philosophie et des lettres, qui caractérisait son talent et remplissait sa vie.

En réfléchissant sur les différentes branches des sciences humaines qu'il était convenable de faire étudier à son élève, il fut conduit à écrire un traité sur *la connaissance de Dieu et de soi-*

même. Il semble avoir posé en l'écrivant les bornes de l'entendement humain. Jamais aucun philosophe n'a été plus clair, plus élégant et plus sublime ; jamais il n'a été plus consolant dans ses espérances et complet dans ses preuves.

Lorsque l'éducation du Dauphin fut terminée, Bossuet reprit ses études favorites et bientôt après, Louis XIV le nomma évêque de Meaux. Au milieu de ses occupations pastorales, il trouva encore le temps d'organiser des conférences et des missions, de faire un catéchisme diocésain et de publier de nombreux écrits sur la communion pascale. Sa correspondance spirituelle y occupa aussi une grande place; ce qu'on remarque surtout dans cette partie de ses œuvres, c'est le sentiment de patience inaltérable, d'indulgence et de bonté qui y respire et qui montre Bossuet sous un point de vue qui semble avoir échappé aux regards de la postérité. C'est à sa sollicitude pour les religieuses de son diocèse que les lettres chrétiennes doivent *les élévations sur les mystères* et *les méditations sur l'Évangile*. Peu de temps après, en 1688, il publia un grand ouvrage contre la Réforme : l'*Histoire des variations de l'Eglise protestante*. Rien de plus fort n'a jamais été dit pour ramener les dissidents au sein de l'Église mère.

Nous parlerons peu de la partie vulnérable de cette vie si pleine ; elle sort de notre sujet, et on a peine à concevoir aujourd'hui l'importance que la France entière attachait à cette affaire : il s'agit du *quiétisme* et de madame Guyon.

La dévotion mystique de cette femme passionnée séduisait alors la cour et la ville ; madame de Maintenon l'avait introduite à Saint-Cyr, l'évêque de Chartres fit naître dans son esprit quelques scrupules, elle désira que Bossuet, l'évêque de Châlons et le supérieur de Saint-Sulpice examinassent les livres et les opinions de l'illuminée. Fénelon se fit près d'eux l'interprète de ce langage bizarre et essaya de démontrer qu'au fond c'était la doctrine qu'avaient professée les mystiques approuvés par l'Eglise, saint François-de-Sales, sainte Thérèse, etc.

Après plusieurs conférences, les trois commissaires rédigèrent trente-six articles qui contenaient la condamnation de madame Guyon.

Chacun prit parti selon sa croyance, ses passions et ses préjugés ; les regards se portaient sur Rome qui faisait attendre un

jugement que toutes les parties provoquaient avec impatience, ainsi que Louis XIV. Ce souverain, fatigué d'attendre, adressa à Rome un mémoire qui se croisa avec le bref d'Innocent XII qui condamnait le livre de *l'explication des maximes des saints.*

Fénelon se soumit aussitôt et annonça en chaire cette *soumission sans réserve au bref du Saint Père.* Telle fut la fin de cette longue suite de scènes si animées qui avaient fait tant de bruit et auxquelles succéda tout à coup un silence absolu.

Cette lutte fut le dernier acte saillant de Bossuet. L'illustre évêque, fatigué des travaux de son ministère, et d'une étude constante, tomba malade en 1703, la veille de l'Assomption. Après quelques jours de souffrances cruelles on le ramena de Versailles à Paris, dans son hôtel, rue Sainte-Anne, près de l'église Saint-Roch. Sa santé sembla renaître, mais ce fut momentané, les douleurs occasionnées par *la pierre* se firent ressentir avec les plus sinistres accidents ; il perdit la parole et mourut enfin le 12 avril, sans agonie.

Bossuet, Père de l'Eglise par la parole et l'instruction, est un modèle de morale chrétienne par l'austérité de ses mœurs. Simple évêque de l'une des églises les plus obscures de la catholicité, il a été le conseil de l'Eglise entière et l'appui de la religion pour laquelle il a combattu pendant un demi siècle (1). »

Bouddha.— Nom asiatique du fondateur du Bouddhisme, dans l'Inde, de celui qui est arrivé à la possession de la Bouddhi *(Science parfaite).*

Son vrai nom était Çakia, parce qu'il était de la famille des Çakyas. Lorsque le désir d'atteindre à la perfection morale l'eut déterminé à se rendre dans le désert, il reçut le nom de *Mouni* (solitaire). De là les noms de Çakia-Mouni par lesquels il est désigné.

La tradition ne donne pas d'une manière précise l'époque où il véçut; elle varie du VIIe au XIe siècle avant Jésus-Christ. M. Barthelémy Saint-Hilaire a écrit la vie de Bouddha, que nous ne pouvons donner ici. Il suffira d'une citation pour faire connaître

(1) V. la vie de Bossuet par Roux-Ferrand, placée en tête du *discours sur l'histoire universelle.* — (Collection Chaix, 1864).

sa pensée et sa détermination de fonder une religion. « Les trois mondes, disait-il avec quelque mélancolie, le monde des Dieux, celui des *Assouras* et celui des hommes, sont brûlés par les douleurs de la vieillesse et de la maladie. La vie d'une créature est semblable à l'éclair des cieux. Comme le torrent qui descend de la montagne, elle coule avec une irrésistible vitesse. Par le fait de l'ignorance, les hommes roulent en ce monde, de même que tourne la roue d'un potier. Le désir toujours accompagné de crainte et de misère est la racine des douleurs. La maladie ravit aux êtres leur lustre et fait décliner les sens, le corps et les forces; elle amène le temps de la mort et de la transmigration. La créature la plus aimable et la plus aimée disparaît pour toujours. Le sage, en y réfléchissant, s'aperçoit que tout composé, toute agrégation, n'est que le vide qui, seul, est immuable... »

Arrivé à l'âge d'homme, il s'échappa du palais de son père, se dépouilla de ses riches vêtements et resta six années dans la solitude et la méditation, ne prenant pour nourriture que quelques grains de sésanne par jour. La tradition raconte qu'arrivé dans un endroit nommé Baddhimenda (arbre de l'intelligence) il fit vœu de ne pas se lever avant d'avoir reçu l'intelligence suprême. Il resta assis un jour et une nuit, sans mouvement, et ce fut à la dernière veille que, s'étant revêtu de la qualité de Bouddha, il atteignit la triple science, le secret des destinées et du salut universel. Il avait trouvé l'*absolu*. Une religion nouvelle était fondée...

Voici les principales bases de cette religion :

1° La douleur est inséparable de l'existence.

2° La naissance, en ce monde, a pour causes les passions d'une existence précédente.

3° La suppression des passions est la seule voie pour échapper aux existences ultérieures, à la loi de la transmigration et par conséquent à la douleur.

4° Il faut écarter les obstacles qui s'opposent à cette suppression, à cette extinction des désirs et des passions.

Le quatrième point était le plus important quant à l'application pratique, d'où ressort ce principe que nul ne doit faire à autrui aucun tort qui puisse l'arrêter dans sa marche vers la perfection, c'est-à-dire *la suppression de la passion*.



Il y a deux rédactions des livres canoniques du Bouddhisme : l'une en sanscrit, découverte par M. Hodyson, dans l'un des monastères du Népaul ; l'autre, que possèdent les prêtres du Ceylan. Elles diffèrent dans les expressions, mais s'accordent sur le fond.

« La doctrine de Çakia-Mouni, dit Eugène Burnouf, reposait sur une opinion, admise comme un fait, c'est que le monde visible est dans un perpétuel changement, que la mort succède à la vie et la vie à la mort ; que l'homme, comme tout ce qui l'entoure, roule dans le cercle éternel de la transmigration ; qu'il passe successivement par toutes les formes de la vie, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus parfaites, que la place qu'il occupe, dans la vaste échelle des êtres vivants, dépend du mérite des actions qu'il accomplit en ce monde, et qu'ainsi, l'homme vertueux doit, après cette vie, renaître avec un corps divin et le coupable avec un corps de damné ; que les récompenses du ciel et les punitions de l'enfer n'ont qu'une durée limitée, comme tout ce qui est dans le monde ; que le temps épuise le mérite des actions vertueuses, comme il efface la faute des mauvaises et que la loi fatale du changement ramène sur la terre le Dieu et le damné pour les mettre de nouveau à l'épreuve... »

L'espérance que Çakia apportait aux hommes, c'était la possibilité d'échapper à la loi de la transmigration, en entrant, après la mort, dans ce qu'il appelait le *Nirvana,* c'est-à-dire l'*anéantissement!* Un signe précurseur annonçait, dès cette vie, l'homme prédestiné à cette délivrance, c'était la possession d'une science illimitée qui leur donnait la vue nette du monde tel qu'il est, c'est-à-dire la connaissance des lois physiques et morales ; et pour y arriver, la pratique des six perfections transcendantes : l'aumône, l'énergie, la pureté, la science, la patience, la charité...

Voilà, il faut l'avouer, de bien grandes vertus pour une si triste espérance !

Cette doctrine de l'enfance des nations ne fait-elle pas sentir le bienfait et le progrès moral apporté par le Christianisme ?

Bourdaloue. — Bourdaloue, né à Bourges, en 1632, est mort en 1704.

Il entra dans la Société de Jésus à l'âge de seize ans et y

occupa successivement des chaires de philosophie, de théolo et de morale. Ses supérieurs reconnaissant en lui un grand tal de prédication, le dirigèrent dans cette voie et il s'y fit bien une réputation telle que Louis XIV disait de lui : « Je préfère redites du Père Bourdaloue aux choses nouvelles d'un autre. » Bossuet : « cet homme sera mon maître en tont. »

Quoiqu'il en soit, Bourdaloue eût le talent de se faire appréc à la fois des grands et du peuple, en prêchant une morale sév avec autant de force que d'éloquence et de clarté.

Il n'est resté de lui que ses sermons, mais la morale peut p ser abondamment à cette précieuse source.

Brahmanisme. — Religion de l'Hindoustan, plus e core que le Bouddhisme. Son histoire, dont les origines se p dent dans celle des plus anciens peuples de l'Asie, est intimem liée à celle du peuple Indien, mais elle n'a guère été connue q depuis l'étude plus approfondie de la langue Sanskrite.

Le Brahmanisme reconnaît un être suprême, mais passif, i mobile, et qui n'agit que par l'intermédiaire de Brahma, Vis nou et Shiva, qui représentent la puissance, la sagesse et la j tice.

Le Brahmanisme admet la métempsycose, dogme de la tra migration des âmes et par conséquent l'immortalité de l'âm mais faussée dans son principe. Les brahmanes sont partagés différentes castes, à la suite desquelles se traînent les malheure *parias* dont les Indous fuyent le contact avec horreur. Ils se co posent des hommes exclus de leur caste par un motif quelconq et condamnés à une solitude absolue.

Le culte brahmanique est rempli de superstitions ; quelqu unes sont révoltantes, les autres ne sont que ridicules. Parmi premières est la loi bien connue qui oblige les veuves à souff le supplice du feu sur le tombeau de leurs époux.

Que faut-il penser de la suffisance de cette religion pour g der le monde dans la voie du progrès ?

Supposons que le brahmanisme admet l'unité de Dieu, la libe humaine, l'immortalité de l'âme.

Cette concession admise, qu'a fait pour le progrès de l'human cette religion supposée si pure par sa doctrine, et en réalité

imposante par son antiquité, si forte par son organisation, si enracinée dans la croyance de tant et de si vastes peuples ? si le brahmanisme en lui-même se dérobe et se voile encore pour nous derrière ses sanctuaires mystérieux, il y a une chose qui est claire comme le soleil, c'est son impuissance et sa stérilité. Les multitudes qu'il a tenues sous la domination de son sacerdoce omnipotent, il les a immobilisées ; il les a, en quelque sorte, pétrifiées. Le progrès, c'est le mouvement; et le brahmanisme, c'est l'immobilité. Que dis-je ? il a fait plus qu'immobiliser les nations soumises à son despotisme religieux ; il les a tenues dans un abaissement social, dans une infériorité morale et dans une superstition qui fait avec les grandeurs correspondantes de l'Occident un contraste frappant.

Brusquerie. — Acte spontané et inattendu qui cause à celui qui en est le témoin ou la victime une impression fâcheuse, une sorte de saisissement.

Dans le monde, on s'y fait : quand elle est jointe à la franchise, à un caractère noble et loyal et qu'elle ne blesse pas trop, elle amuse. C'est une sorte d'originalité dont il ne faut cependant pas abuser.

Quand elle n'est pas tempérée par l'éducation, dans le peuple par exemple, elle occasionne des querelles, des rixes et devient souvent le fléau des familles.

C

Calme. — Le calme des stoïciens avait sa source dans l'orgueil, celui des chrétiens a la sienne dans l'humilité, l'abnégation et surtout dans une soumission sans réserve aux volontés divines. Là où règne la passion, il n'y a plus de piété, les sens sont maîtres.

Ne confondons cependant pas le calme avec l'indifférence ou l'apathie : la charité, l'amour divin ont la double vertu de remplir, de réchauffer le cœur et de le laisser calme.

Quel est celui de nous qui n'a pas vu s'opérer cette transformation subite d'une âme agitée par toutes sortes de passions, en proie à une lutte intérieure effrayante, et ramenée au calme par une seule pensée, par la pensée de Dieu née d'une simple prière? L'horizon obscurci s'éclaire; le ciel, chargé de sombres nuages, s'ouvre et s'épanouit; l'avenir devient doux et riant... une idée a tout fait : Dieu a chassé la passion et ramené le calme. Rien n'est changé dans notre existence, rien dans notre état physique; l'âme souffrait et elle est consolée; le cœur était resserré et il se dilate... c'est qu'une pensée divine a pris en lui la place de la pensée humaine qui la torturait; c'est que son point de vue a changé et qu'au lieu de voir dans le *temps*, il a aperçu l'*Éternité*. Le courage est arrivé avec l'espérance et le bonheur a suivi.

Tout cela est vrai, tout cela est senti par l'homme qui croit. Et l'on nie *le miracle* parce que les lois de la nature matérielle ne sont point interverties! Mais un paralytique qui marcherait, une montagne qui changerait de place seraient-ils des faits plus importants que cette transformation? Les miracles opérés sur l'âme sont autant au-dessus de ceux que l'œil voit et que le doigt touche, que l'âme est au-dessus du corps et l'homme au-dessus de la pierre.

C'était un beau spectacle que celui des premiers chrétiens louant Dieu en face des lions, et du contraste de leur calme, dans ce moment suprême, avec la hideuse agitation des spectateurs païens. La sérénité brillait sur le front du martyr, comme elle brille sur le front de ces vierges saintes qui consacrent à Dieu, non une heure, mais toute une vie...

Le calme vrai ne se trouve qu'avec l'accomplissement de tous les devoirs, le repentir sincère et complet des fautes passées et la confiance en Dieu.

— Le plus haut point de la sagesse consiste à se conserver dans une tranquillité continuelle et dans un inaltérable repos d'esprit. (Saint Ambroise).

Calvin. — Célèbre chef de secte, né à Noyon en 1509, mort à Genève en 1564.

Calvin fut élevé dans la religion catholique et destiné à l'Église;

mais il embrassa bientôt les principes de la réforme de Luther et commença à les propager à Paris en 1532.

Menacé de la prison, il se réfugia à Angoulême, puis à Nérac et enfin à Bâle.

En 1536, il fut nommé professeur de théologie à Genève, mais deux ans après il fut banni de cette ville et se retira à Strasbourg..

Rappelé à Genève quelque temps après, il devint très puissant dans cette ville ; aussi l'appelait-on le *Pape de Genève*. La grande tache de sa vie est la condamnation et la mort de Servet qui eut lieu en 1553 et à laquelle il prit part, lui qui se disait l'apôtre de la liberté, de la tolérance et du libre examen...

Calvin a laissé un grand nombre d'ouvrages de controverse et de philosophie qui se font remarquer par beaucoup d'érudition et un style sévère. Sa vie a été écrite par Théodore de Bèze.

« Calvin, dit Capefigue, avait un visage pâle et décharné, son teint était sombre, sa barbe longue et terminée en pointe ; sa constitution était faible. La migraine, la fièvre, la goutte et la gravelle le tourmentaient continuellement. »

Cet état maladif excuse un peu la violence de son caractère indomptable.

Dans son impuissance de concilier le libre arbitre et la grâce, Calvin sacrifia la première de ces deux vérités et poussa la seconde jusqu'à la prédestination, jusqu'à l'anéantissement de la responsabilité morale.

Selon la doctrine de Calvin, les Sacrements sont réduits à deux : le baptême et la cène, et le second est dépouillé de ses mystères, car Dieu ne communique avec l'homme que spirituellement. La hiérarchie est détruite et fait place à l'égalité absolue devant Dieu. Des laïques, sous le nom d'*anciens*, composent avec les pasteurs, l'assemblée du consistoire, chargée de veiller à la conservation de la doctrine. (V. Bouillet, Larousse, etc.).

Candeur. — Ce mot est destiné à exprimer la pureté, l'innocence, la sincérité et, en quelque sorte, *la blancheur de l'âme*. Elle suppose l'ignorance du mal et l'absence de toute souillure. Elle est la première marque d'une belle âme.

Les âmes pleines de candeur sont d'ordinaire plus simples dans

le bien que précautionnées contre le mal ; voilà pourquoi il est si aisé de les tromper.

Caprice. — Volonté soudaine, bizarre, sans raison. Inégalité d'humeur. L'amour, la tyrannie, la multitude ont leurs caprices comme l'homme.

Le caprice n'est ni la fantaisie, ni la boutade, ni la bizarrerie, car dans la fantaisie, la raison s'éclipse ; dans le caprice, elle se laisse subjuguer ; la boutade est brusque ou brutale, le caprice est délicat comme un enfant gâté ; l'inégalité d'humeur est chronique, le caprice est passager ; la bizarrerie va jusqu'à l'extravagance, le caprice s'arrête à la taquinerie et n'est pas méchant : d'ordinaire, il est tout à la surface et ses variations n'ont pas plus de suite que de profondeur.

Catéchisme. — Résumé dogmatique, élémentaire des principes fondamentaux de la religion catholique.

Les meilleurs catéchismes français sont celui de Montpellier et celui du diocèse de Meaux par Bossuet.

Il appartient aux évêques de composer ou de choisir le catéchisme à l'usage des écoles de leur diocèse. Le Concile de Trente avait jugé nécessaire de rédiger un catéchisme universel.

— Je trouve dans la religion chrétienne, un caractère qui me ravit : c'est qu'elle joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite simplicité. Assurément, le *Timée* de Platon et le XIIe livre de la métaphysique d'Aristote sont des merveilles, mais je n'espère pas qu'il sorte de là un symbole qu'on puisse faire réciter aux petits enfants. Il n'y a, jusqu'ici, que la religion chrétienne qui ait eu à la fois *la Somme* de saint Thomas et un catéchisme. (Jules Simon).

— Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, le *catéchisme*, lisez-le et vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées : Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à cet enfant pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime ; demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin ;

pourquoi Dieu y a mis des plantes et des animaux, comment la terre a été peuplée, pourquoi les hommes parlent plusieurs langues, pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent et comment tout cela finira, il le sait. Origine du monde et de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et dans l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme et ses droits ; il n'ignore rien, et quand il sera grand il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, le droit politique, le droit des gens, car tout cela sort avec clarté du Christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion, car elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. (T. Jouffroy).

Causes finales. — On nomme *cause finale* le rapport qui existe dans l'univers entre les moyens et la fin, et, dans chaque être en particulier, entre ses facultés et ses fonctions.

Ainsi, la lumière et la chaleur, qui donnent la vie à la nature, paraissent être les causes finales ou la raison de l'existence du soleil. — La fécondité, la cause finale de la terre qui produit tout ce qui est nécessaire à la subsistance des êtres animés. La vision est la cause finale de l'organe de la vue, le mouvement, la cause finale de l'existence des organes de la locomotion, etc.

Les causes finales sont infinies et les progrès des sciences consistent à en découvrir de nouvelles, c'est-à-dire de nouveaux rapports entre les êtres.

Les matérialistes nient ces rapports ; ils disent avec Lucrèce : « Ne pensez pas que nos yeux aient été faits pour voir les objets, leur existence, *telle qu'elle est*, a produit l'usage auquel nous les employons. »

Ainsi nous n'avons pas reçu des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ; nous voyons et nous entendons parce que nous nous trouvons avoir, *par hasard*, des yeux et des oreilles...

Telle est la force de raisonnement de cette philosophie épicurienne qu'on s'efforce de renouveler parmi nous.

Au reste, l'opinion que l'œil n'a pas été fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, n'est qu'une manière indirecte de nier la divinité : Sans l'athéisme, qui en fait le fonds, cette opinion ne serait que ridicule.

Ce serait en effet une étrange contradiction que l'univers mo-

ral et physique, où tout est rapport et relations, de moyens et de fins coordonnés les uns pour les autres, n'eût été, dans sa formation primitive et son développement, que hasard aveugle et rencontre fortuite de parties matérielles formées sans intention, disposées sans ordre, conduites sans intelligence !...

Il y a de l'ordre dans l'univers pour des fins de conservation ; de l'ordre dans les états, dans les familles, dans l'homme, dans sa conduite et dans ses travaux ; il y a de l'ordre partout... or, qu'est-ce que l'ordre, sinon le rapport des moyens aux fins, des facultés aux fonctions ?

Ces rapports sont précisément des causes finales. Nous les découvrons peu à peu, nous les remarquons parce qu'elles existent, nous ne les inventons pas.

Tout, dans l'univers, annonce, prouve dessein, intention, intelligence. Nous ne faisons, par nos découvertes, qu'écarter chaque jour davantage le voile qui couvre ce vaste tableau, et toutes les fois que nous nous servons de quelque objet nouveau, nous ne faisons que découvrir une nouvelle cause finale.

« Les causes finales existent sans aucun doute dans la pensée du Créateur, mais les fins qu'il s'est proposé ne peuvent être connues, nous dit-on, et cette recherche est puérile (1). »

Descartes partage cette opinion avec Bacon qui prétend « que a recherche des causes finales est stérile, et, comme les vierges consacrées au Seigneur, ne porte aucun fruit... » Mais cette opinion est opposée à celle de Leibnitz. Bornons-nous à dire ici que lorsque des faits que nous avons scrupuleusement étudiés conspirent évidemment à un but, quand nous les voyons disposés avec ordre, intelligence et prévoyance pour les besoins et le bien de chaque être, nous ne pouvons nous refuser à croire à l'existence d'une intelligence aussi excellente que puissante. Socrate l'admettait déjà avant l'ère chrétienne, et la médecine moderne, bien que souvent matérialiste, l'admet implicitement quand elle avoue « qu'il n'y a pas d'organe sans fonction. »

— Sans le principe des causes finales, la physiologie ne pour-

(1) V. M. de Bonald : *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales.*

rait faire un seul pas, se rendre compte d'un seul organe, déterminer une seule fonction. Le principe sur lequel repose toute morale, qui oblige l'homme de bien et fonde la vertu, est de la même nature : il s'étend à tous les êtres moraux sans distinction de temps et de lieu. (V. Cousin).

Cause première. — Dieu est la première raison des choses, car celles qui sont bornées, comme tout ce que nous voyons et expérimentons, n'ont rien en elles qui rende leur existence *nécessaire*. Il faut donc chercher la raison de l'existence du monde dans la substance qui porte la raison de son existence, laquelle par conséquent est *nécessaire* et *éternelle*. Il faut aussi que cette cause soit *intelligente*, car ce monde qui existe étant contingent, il faut que la cause du monde ait eu égard à tous les mondes possibles. Et cet égard ou rapport d'une substance existante à de simples possibilités ne peut être autre chose que l'entendement qui en a les idées. En déterminer une ne peut être autre chose que la volonté qui choisit. C'est la puissance de cette substance qui en rend la volonté efficace. La puissance va à l'*être*, l'entendement ou la sagesse au *vrai*, la volonté au *bien*. Et cette cause intelligente doit être infinie de toutes les manières et absolument parfaite en puissance, en sagesse et en bonté, puisqu'elle va à tout ce qui est possible, et comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'en admettre plus d'une. Son entendement est la source des *essences* et sa volonté est l'origine des *existences*. Voilà, en peu de mots, la preuve d'un Dieu unique avec ses perfections. (Leibnitz) (1).

Célibat. — Etat d'une personne qui n'a pas été mariée.

La grandeur et la sainteté des fonctions ecclésiastiques ont déterminé l'Église à prescrire le célibat aux prêtres. Cette question a été agitée très vivement au Concile de Trente, 1545 à 1563.

— Le célibat des prêtres n'a rien de bien extraordinaire. L'Église, en le proposant à ses ministres, n'a d'autre but que de

(1) V. aussi Balmès, Vidal, Kant, etc.

les établir dans une liberté parfaite qui leur permette de se donner entièrement à leur ministère. Il est évident qu'un homme non marié est plus disposé à se dévouer au service de Dieu et de ses frères, à s'exposer aux dangers et à se sacrifier même au salut du prochain que ne le ferait un homme chargé de femme et d'enfants. Quels sont les soldats qui marchent au combat avec le plus de cœur? Sont-ce les soldats, les officiers mariés ? l'expérience démontre que le souvenir d'une femme, d'un enfant, a fait mollir plus d'un courage.

Il en serait de même du prêtre s'il était marié ; c'est ce que l'Église a compris. Les hommes verraient moins en lui l'homme de Dieu, le ministre de la religion, de la prière et du dévouement. La chasteté sacerdotale entoure le prêtre d'une sorte d'auréole qui l'élève au-dessus de ses frères et lui permet d'attaquer plus librement leurs vices, particulièrement l'impureté et le libertinage. Elle l'aide puissamment dans le ministère si délicat de la confession.

La puissance morale des prêtres réside en grande partie dans le célibat. On sent que les hommes, chargés, par état, d'enseigner et de redresser leurs frères, deviendraient bien plus accommodants s'ils prenaient femme : occupés de leur ménage, ils n'auraient guère plus le temps de s'occuper des affaires du bon Dieu ni des consciences de leurs paroissiens. L'homme marié pourra s'attendrir sur le pauvre et l'orphelin, mais il ne se donnera pas tout à eux, celui qui doit les affections premières de son cœur et les premières économies de sa bourse à l'entretien, à l'éducation, à l'avenir de ses propres enfants. Le morceau de pain, qu'il s'ôterait pour substanter l'affamé qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher des mains de son fils. Cette vie que, dans une contagion, il voudrait sacrifier au salut de ses frères, il la doit, il la conservera à sa famille... (De Ségur).

— Ce sacrifice, imposé aux prêtres, n'est-il pas au-dessus des forces humaines ?

Non, pour des hommes qui ont été formés de bonne heure à la vertu, qui ont appris à modérer leurs désirs, à commander à leurs passions. Si on ne veut pas croire à leur vertu, si on n'admet pas ce secours céleste qui attend tout prêtre vertueux, on

croira au moins que le soin de leur réputation, la vue du mépris dont on flétrit les prêtres infidèles, peuvent et doivent contenir les autres dans les limites du devoir. Aujourd'hui que le clergé, en France surtout, se distingue, non moins par la sévérité de ses mœurs que par sa piété et ses lumières, quelques exemples de dépravation ne sauraient être imputés à tout le corps, ni altérer l'estime qui lui est due. (L'abbé Boudeville).

Charité. — Amour qu'on a pour le prochain en vue de Dieu.

Il est un sentiment que le cœur de l'homme recéla longtemps sans le connaître, et que le Christianisme développa. Ce sentiment sublime a prêté à l'humanité un appui, a déterminé des rapports tout nouveaux entre les hommes, leur a révélé le plus beau privilège de leur nature et a changé la face du monde par une révolution morale; ce sentiment est la charité... sentiment essentiellement pratique, qu'on a vainement essayé de confondre avec la philanthropie et la bienfaisance.

— La vraie dévotion est la charité ; sans elle tout ce qu'on fait pour le salut est inutile. (Clément XIV).

— Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil ou les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits. Ils vous montreront la joie, mais ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce, plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits à souhaiter, comme Job, que le jour de leur naissance eût été celui de leur mort, vous sentirez alors le plaisir d'être né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état. C'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. (Massillon).

— Le souvenir des charités que l'on a faites est comme un germe fécond qui en produit de nouvelles. (Thibault).

— La charité, c'est tout le Christianisme. (Bossuet).

— Il ne peut y avoir de véritable amour de Dieu dans un cœur où n'habitent pas l'amour du prochain et la charité.

(V. Sabran).

— La charité n'est vraie, sincère, méritoire, qu'autant qu'elle

est le fait du désintéressement et de la privation ; cette origine en fait la vraie noblesse. (Emile Loubens).

Charron. — Pierre Charron, né à Paris en 1541, mort en 1603.

Son père était libraire et avait vingt-cinq enfants. Il donna cependant à chacun d'eux une bonne éducation, mais ce devoir accompli, il les abandonna à eux-même.

Pierre, après avoir fait son droit à Orléans, exerça pendant quelques années la profession d'avocat qu'il abandonna pour embrasser l'état ecclésiastique. Il prêcha plusieurs stations en Languedoc et revint plus tard à Paris pour entrer dans un ordre religieux, suivant un vœu qu'il avait fait, mais son âge l'ayant fait refuser à la Chartreuse et chez les Célestins, il s'en crut dégagé et retourna à Bordeaux où il se lia très-intimement avec Montaigne.

Il est probable que cette étroite amitié influa sur ses idées religieuses, si l'on en juge par les ouvrages qu'il a laissés. Le plus célèbre est le *traité de la sagesse*, jugé bien différemment par le jésuite Garasse qui appelle l'auteur le *patriarche des esprits forts* et par l'abbé de St.-Cyran qui le justifie. Le parlement se disposait, malgré cet essai de justification, à supprimer l'ouvrage, quand le président Jeannin y fit des corrections, au moyen desquelles il put être imprimé en 1704. On cite parmi les passages incriminés cette phrase qui trahit son intimité avec Montaigne : « encore que l'immortalité de l'âme soit la chose la plus universellement reçue, elle est la plus faiblement prouvée... ce qui porte les meilleurs esprits à douter de beaucoup de choses. »

Avant ce moment, il avait publié un livre dans lequel il prouve, contre les athées, qu'il y a une religion ; contre les païens et les Juifs, que la religion chrétienne est la seule vraie ; contre les schismatiques, qu'il n'y a de salut que dans l'Église.

Son scepticisme n'était donc pas aussi enraciné que celui de Montaigne ; peut-être a-t-il voulu seulement excuser son ami.

Chasteté. — La chasteté est une vertu toute chrétienne. On a dit, et avec de nombreuses preuves à l'appui, que la philosophie n'arrive pas à rendre chastes, même les philosophes.

Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons ignorer ces pages empreintes de la plus éloquente indignation, dans lesquelles saint Paul a décrit les orgies sensuelles des maîtres de l'antique sagesse. Dans le temps même où Socrate et Platon faisaient entendre à l'Académie leurs leçons de sagesse, on voyait le scepticisme, le matérialisme, le cynisme même, se promener dans les murs d'Athènes sous les noms de Pyrrhon, Diogène et Aristippe, insultant par la débauche de leurs mœurs, autant que par leurs doctrines, à la morale et à la philosophie convaincues d'impuissance pour créer des mœurs pures. Les voluptueux étaient restés voluptueux avec l'orgueil de plus et le remords de moins. Tout ce bruit de sagesse n'avait abouti qu'à faire douter de tout, même de la vertu.

La philosophie moderne n'est pas plus efficace pour créer des générations marquées du signe de la chasteté. Ce ne sont pas les hommes qu'il faut en accuser, mais les choses : Ce dévouement des maîtres peut bien modérer le mal, il ne peut suppléer la puissance qui fait défaut à tout ce qui n'est pas rationnel, naturel et humain. Eh bien ! ce que l'éducation humaine ne peut faire, l'éducation chrétienne le fait... La pureté est une si difficile et si céleste chose que pour la faire sortir de ce fond corrompu de notre nature, il faut plus que des forces naturelles et des doctrines humaines ; et c'est là ce qui donne à l'éducation chrétienne une puissance qui ne connaît pas de rivale.

Christianisme. — Religion du Christ. — Le Christianisme prêché par les apôtres, se répandit de la Judée, son berceau, dans l'Europe et le nord de l'Afrique. Il fit d'immenses et rapides progrès dans l'Empire romain, et prit peu à peu la place du paganisme.

Les supplices les plus atroces furent inventés pour lasser la constance des martyrs, mais leur sang ne faisait que consolider le culte naissant. Le Christianisme devint enfin, sous Constantin, la religion de l'État. Il pénétra dans les Gaules en 170.

L'Europe compte aujourd'hui plus de deux cent millions de chrétiens, l'Asie dix-sept millions : l'Amérique est presque toute chrétienne.

Qu'est-ce qui explique ou justifie ces progrès ? Les faits répondent à cette question.

La sagesse divine pouvait seule substituer une vaste et égale clarté aux illuminations vacillantes de la sagesse humaine : Pythagore, Socrate, Platon sont des flambeaux ; le Christ c'est le jour...

Et quand ce jour radieux et pur a-t-il paru ? Au moment où les hommes, fatigués de mensonges, n'avaient plus foi à rien, au moment où la terre corrompue tremblait sous le despotisme abrutissant des maîtres du monde.

Naître, s'élever, vieillir et mourir, telle est la destinée des choses *humaines*, telle a été celle du Polythéisme. Les anciens Grecs ont adoré, comme les peuples d'Égypte et les sauvages de l'Amérique, des objets matériels et des animaux malfaisants ; à ce fétichisme grossier succédèrent des divinités plus raisonnables, telles que l'esprit des héros morts pour leur défense (1), des fondateurs de leurs villes, enfin le soleil et les diverses planètes. (2).

Uranus, Saturne furent remplacés par de nouveaux dieux plus en harmonie avec le degré de leur civilisation ; l'imagination des poètes peupla bientôt un Olympe brillant, sans cesse agrandi par les traditions et les fables superstitieuses (3) ; toutes les vertus et tous les vices eurent leurs autels (4).

(1) En examinant l'antiquité, dit Cicéron, les Dieux ont habité la terre avant d'habiter les cieux. — Tacite rapporte que les Germains déifiaient aussi les héros. — Les chants d'Ossian nous confirment dans l'opinion que les peuples du nord ont pris leurs divinités chez les hommes. — Enfin Tertullien, après avoir rappelé l'origine humaine des Dieux payens, leur patrie et leur tombeau, ajoute : « *Nec ego per singulos decurram, tot ac tantos novos, veteres, barbaros, Græcos, Romanos, peregrinos, captivos, adoptivos, proprios, communos, masculos, fœminas, rusticos, urbanos, nauticos, militares...* »

(2) Homère, Platon et Sophocle viennent à l'appui de cette dernière assertion. Le savant Bœttiger prétend qu'il n'a existé que deux religions : l'une se rattache au ciel comme l'astrolatrie, l'autre à la terre et aux phénomènes naturels, comme le fétichisme dont les modifications sont le culte des plantes, des animaux, etc.

(3) Le fétichisme grossier d'Égypte fut idéalisé par les poètes et les artistes des Grecs et acquit chez ce peuple la forme la plus noble. (BŒTTIGER : Idean zur kuntz mythol.)

(4) Les vertus d'abord, les vices plus tard, lorsque la corruption s'introduisit dans Rome. Les poètes eux-mêmes rirent de leurs Dieux. Partout on voit ces Dieux cyniques, voleurs, poltrons et

Les premiers romains adoptèrent ce culte : Romulus, fils de Mars, fut déifié par le Sénat, et son successeur, accommodant la religion à sa politique, en fit la principale base de son gouvernement. Depuis Numa, chaque époque lui imprima une forme nouvelle, jusqu'au moment de sa décadence. Les efforts des prêtres pour conserver des dieux impuissants ne tendirent qu'à leur ruine ; chaque dieu de l'Olympe a écrasé, en tombant, des milliers de chrétiens, mais sa chute n'en a pas été moins réelle.

Le peuple le plus puissant de la terre en était le plus malheureux : que l'on parcoure l'histoire, on ne trouvera aucune époque où l'espèce humaine ait tant souffert que dans les siècles qui suivirent la proscription de Sylla. La guerre sur tous les points du globe, la dévastation au dehors, la dépravation au dedans. Si le règne d'Auguste et ceux de quelques bons princes ont fait luire sur l'Europe un rayon de bonheur, ils n'ont rien donné aux générations à venir ; si Socrate et Platon ont éclairé autour d'eux quelques disciples, ils n'ont rien pu modifier, rien établir d'une manière stable, et pouvons-nous en être étonnés ? Leur doctrine n'était qu'un système et ils n'étaient que des hommes.

On a dit que saint Augustin confondait, dans sa pensée, le Platonisme èt le Christianisme. Nous ne pouvons en convenir ; « la philosophie, nous dit-il lui-même, peut éclairer la raison, mais elle n'agit qu'imparfaitement sur la volonté. Elle nous enseigne des vérités spéculatives, mais elle ne nous donne pas la force de les transformer en vérités pratiques ; elle nous dévoile d'un côté une âme spirituelle, libre, ardemment éprise de vertu, de perfection, de bonheur, de l'autre un Dieu, principe de toute vérité, de toute félicité.... Mais comment cette âme atteindra-t-elle ce Dieu ! C'est ce que la philosophie n'enseigne pas... »

Augustin fait ressortir ailleurs, avec une force et une profondeur de sentiments extraordinaire, le vide immense que laisse au cœur de l'homme la meilleure philosophie, vide que la religion seule peut combler, et il termine sa pensée par cette phrase : « Platon m'a fait connaître Dieu, Jésus-Christ m'en a montré la voie. »

méchants. Apollon garde les troupeaux. Mercure nettoie les étables. Mars est mis en prison. Adonis, Priape, Crepitus et Cybèle ont des cultes infâmes.

A l'époque où Rome reçut le premier enseignement chrétien, on y voyait un mélange discordant de toutes les philosophies : les écoles de la Grèce s'y heurtaient confusément : le stoïcisme, Épicure, Pythagore, l'Académie y avaient leurs partisans et aucun système n'y prédominait, parce qu'aucun ne conservait assez de puissance pour subsister par lui-même. L'humanité corrompue n'avait pas la force de maîtriser ses passions, la raison s'éloignait de dieux avilis et méprisés, une longue habitude de sensualité la retenait encore. Un vague besoin de morale et de religion vraie se faisait sentir au milieu de cet abrutissement, mais il fallait plus qu'une philosophie, il fallait une révolution, une rénovation complète.

Les moralistes de la Grèce et de Rome avaient vu le mal, avaient appelé la guérison, mais leur science s'arrêtait là. Qui eût osé mettre à la place de l'orgueil, de la splendeur, de la volupté, de l'ivresse des plaisirs, la pénitence et la mortification ! Quel homme eût espéré dominer, avec ces singulières armes, un peuple, vingt peuples, l'univers ? Cette révolution inouïe s'opéra cependant : commencée par la parole du Christ, elle fut achevée par ses disciples. D'innombrables martyrs l'affermirent par leur supplice. Paul, terrassé persécuteur sur le chemin de Damas, se releva apôtre intrépide. Son mâle langage étonna l'Aréopage : à sa vue, le proconsul romain trembla sur son siège, les philosophes prêterent l'oreille à l'étrangeté de sa doctrine et le palais des Césars entendit de sa bouche l'évangile de la Croix.

Cette croix, Pierre la planta au sein même de Rome. Arrosée des flots de sang chrétien, ses rameaux couvrirent la terre. A Rome, au siège de la force fut posé le siege de la vertu, au siège de la servitude, celui de la liberté ; au siège des idées honteuses, des ordres sanguinaires de Néron, le siège de ce vieillard désarmé qui répand sur l'univers la paix et la bénédiction...

Conquérants nouveaux, les apôtres ne restreignirent pas leurs victoires aux hommes réservés qu'ils venaient de relever ; ils rallièrent sous leur bannière triomphante des peuples innombrables : l'Indien, le Scythe, le Persan, l'Arabe, l'Éthiopien entendirent leur parole ; elle retentit comme un puissant tonnerre jusqu'aux extrémités du monde, et les nations, réveillées d'un

long sommeil, saluèrent avec joie le jour libérateur de l'Évangile.

Quelle était donc leur force ? dit un grand orateur chrétien, la même qu'avait eue Jésus-Christ ! ils devaient confesser son nom et mourir après ; mourir aujourd'hui, mourir demain, mourir toujours ; c'est-à-dire vaincre la force, non par la force, mais par la douceur et la vertu. C'est ce qui est arrivé malgré la fureur de l'empire romain perdant dans l'inanité des supplices sa raison épouvantée...

L'orgueil romain fut en effet forcé de rendre hommage à la conduite de ces sectateurs qui mettaient au premier rang de leurs vertus le sacrifice, la chasteté, l'humilité, si étrangères aux Romains de Tibère et de Commode. La philosophie stoïque, fondée sur le mépris de la douleur, avait voulu leur apprendre à supporter leurs maux, le Christianisme enseigna à souffrir les siens avec résignation, avec amour et surtout à soulager ceux des autres avec la charité la plus tendre et la plus active. La morale de l'ancienne philosophie ne combattait que les passions de l'humanité sans en attaquer le principe ; aussi n'a-t-elle produit que des vertus rares et passagères ; c'est aux sources qu'a frappé le Christianisme, tant pour améliorer les vertus que pour corriger les vices : l'Évangile a fait de la modestie, l'humilité ; de la philanthropie, la charité, enfin à la vengeance « *si douce aux nobles cœurs* (1) » elle a substitué le pardon des offenses (2).

L'invasion des barbares, l'ambition des grands, les vices des hommes ont pu arrêter les bienfaits de l'Évangile, mais on a reconnu, avec le temps et après les orages, l'excellence de ses institutions. La civilisation s'est appuyée sur la religion chrétienne pour déployer sur l'Europe ses ailes rapides et protectrices. Plus de ces remparts qui, seuls, pouvaient déterminer le droit des gens

(1) V. Homère et Euripide. « A Sparte comme à Troie, dit ce dernier, il est beau de se venger d'un ennemi. »

(2) « Lactance avoue, dit Freret, que si quelqu'un voulait recueillir toutes les vérités que les philosophes ont enseignées, on ferait un corps de doctrines assez semblables aux principes de la religion chrétienne. » Mais ces vérités sont nées et mortes dans la tête de quelques excellents hommes. La masse du peuple n'en a profité qu'après la prédication des apôtres. Alors seulement, le savant a admiré la profondeur de la morale évangélique, l'homme borné y a trouvé la simplicité et l'a embrassée avec amour.

sous le règne d'une force sauvage : ils ne seront désormais pour le monde que des monuments de son ancienne barbarie. Plus de ces horribles sacrifices, de ces orgies brutales que réclamaient des dieux débauchés et altérés de sang. Partout la justice et la charité, partout le retentissement de ces sublimes paroles de saint Jean : « Celui qui aura des biens de ce monde et qui voyant son frère dans le besoin lui fermera ses entrailles, celui-là ne peut avoir l'amour du Dieu qui s'est donné soi-même et a été cloué sur la croix pour lui. »

Nous avons vu ce que le Christianisme avait donné à l'Empire avili par des Néron, et des Caligula, nous avons vu l'Europe régénérée sous sa bienfaisante influence ; je demanderai maintenant ce que serait devenu cet empire croulant sous ses ruines vermoulues, en proie à des myriades de barbares, sans lien, sans morale, sans appui contre d'innombrables germes de dissolution... ce que serait devenu le monde entier livré à la force matérielle ?

L'église seule et déjà forte de ses institutions a pu contrebalancer ces éléments de dissolution, se défendre contre cette barbarie envahissante, la soumettre, lui donner ses propres éléments de morale et de civilisation, l'instruire, l'améliorer, en faire une société nouvelle, forte, agissante et progressive.

Après ces aperçus historiques, que nul ne contestera, abordons plus franchement notre sujet et disons quelle a été sur la philosophie morale et le bonheur des hommes l'influence du Christianisme.

L'homme est, en général, peu disposé à se préoccuper de sa destinée future ; pareil en cela aux animaux, le présent seul l'occupe ; né avec des besoins, des sentiments, des désirs, des passions, il veut, avant tout, les satisfaire et il laisse à quelques âmes d'élite, à celles surtout que le malheur a frappées, le soin de rechercher s'il y aura dans un autre monde une compensation aux chagrins de celui-ci.

Il y a quelque chose de triste à considérer ces milliers d'êtres qui vivent au jour le jour, poursuivant des objets divers qui flattent leurs sens ou leur esprit, contents quand ils les ont atteints, malheureux de leurs déceptions, mais recommençant le lendemain à poursuivre de nouvelles chimères, sans songer à se

demander le sens de ce drame, si fécond en péripéties, dans lequel ils figurent, sans savoir pourquoi...

Dans quelques circonstances graves de la vie, leur esprit s'élève à ces hautes idées ; ils se posent la terrible question de la destinée humaine, mais la solution leur paraissant bientôt trop difficile, ils en reviennent à l'intérêt, à la passion du moment et l'avenir est oublié. La mort arrive alors avant le réveil de l'âme.

Quand il n'en est pas ainsi, quel est le travail de la pensée ?

Au début de la vie, notre nature, s'éveillant avec tous les besoins et toutes les facultés dont elle est pourvue, rencontre un monde qui semble offrir un champ illimité à la satisfaction des uns et au développement des autres. A la vue de ce monde qui paraît renfermer pour elle le bonheur, nous nous élançons pleins d'espérances et d'illusions, mais il est dans la condition humaine qu'aucune de ces espérances ne soit remplie, qu'aucune de ces illusions ne soit justifiée. Alors si nous n'avons pas sucé, pour ainsi dire, avec le lait, cette douce religion chrétienne, qui porte avec elle tant de lumières et de consolations, alors notre nature souffre, elle s'étonne et s'indigne ; elle trouve que les lois de la justice sont blessées dans ce qui lui arrive ; et de là cette longue incrédulité d'abord, puis cette sourde protestation que nous opposons aux misères de la vie.

Tant que dure la jeunesse, le malheur nous étonne sans nous effrayer, il nous semble que ce qui nous arrive est une anomalie, et cette anomalie a beau se répéter, nous ne sommes point désabusés ; nous croyons que, si nous éprouvons des mécomptes, la faute en est à nous, et nous nous encourageons à être plus habiles... Mais, à la fin, une expérience si longtemps prolongée l'emporte, la triste vérité nous apparaît ; alors s'évanouissent les espérances qui avaient adouci le malheur ; alors, du fond de notre cœur oppressé, du fond de notre raison blessée, s'élève cette mélancolique question : Pourquoi l'homme a-t-il été mis en ce monde ?

Et ce ne sont pas seulement les misères de cette vie qui ont le privilège de tourner notre esprit vers ce problème : Il sort de nos félicités comme de nos infortunes... Dans le premier moment de la satisfaction de nos désirs, nous avons la présomption de croire

que nous avons atteint le bonheur ; mais si ce bonheur dure, bientôt ce qu'il avait de charmant se flétrit, et là où nous avions cru sentir une satisfaction complète, nous n'éprouvons plus qu'une satisfaction moindre qui s'en va, s'épuise peu à peu et vient s'éteindre dans l'ennui et le dégoût.

Tel est le dénoûment inévitable de tout bonheur humain (1).

Si, pour échapper à nos ennuis, nous changeons l'objet de notre passion, si nous réussissons à nous étourdir une seconde fois, nous renouvelons la même expérience... Mais cet étourdissement ne peut durer toujours, ce bonheur si désiré, si longtemps cherché, effraie par son insuffisance ; ce qu'il promettait, il ne le tient pas ; le cœur a été abusé, jamais satisfait ; il souffre et prend en pitié ces misérables bonheurs qui aboutissent invariablement au dégoût... Alors encore, et plus que jamais, se présente à l'homme cette question de la destinée humaine ; et s'il la prend enfin au sérieux, s'il veut l'approfondir et la résoudre, dès lors plus de repos pour lui : comment vouloir qu'il vive en paix, quand sa raison, chargée de la conduite de la vie, tombe dans l'incertitude sur la vie elle-même et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache pour remplir sa mission ? Comment vivre en paix quand l'indifférence à fui et qu'on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ? Quand on ignore ce que signifient et

(1) Cette vérité est vieille comme le temps, et chaque poete, chaque moraliste de l'antiquité ou des temps modernes, en a laissé la preuve dans des écrits qui sont restés et peuvent se résumer par ces courtes sentences qui s'appliquent à l'amour, au plaisir, au bonheur et à la vie de ce monde.

... Principium dulce est, sed finis amarus (OVIDE.)

... Et melle et felle est fœcondissimus. (PLAUTE.)

... La radice ha soava, il frutto amaro. (GUARINI.)

... Enivrons-nous, c'est le seul moyen de noyer nos chagrins. (ANACRÉON.)

... Apres chaque divertissement arrive l'ennui (CHRISTINE DE SUÈDE).

... L'esperance marche devant nous ; d'espace en espace elle laisse tomber quelque jouet que nous ramassons ; puis, tout à coup, elle nous montre la mort. (MASSIAS.)

Ces citations pourraient se multiplier à l'infini et toutes prouveraient non-seulement que la vie est mêlée de chagrins et de mécomptes, mais encore que le bien le plus ardemment desiré effraie l'âme de son insuffisance quand il est obtenu.

l'homme et la création ? Quand tout est énigme, mystère, sujet de doute et d'alarmes (1) ?

Ce moment arrivé, l'homme ne peut choisir qu'entre la philosophie et la religion. Sensuel, rationaliste ou chrétien, il donne tout au corps, lui fait part égale avec l'âme ou le force à obéir à cette dernière.

S'il comprend que le corps ne doit pas l'emporter sur l'âme, et qu'une pareille doctrine conduirait à l'abrutissement, s'il parvient à concilier les exigences, les appétits du corps avec les conseils de la raison, la conséquence de cette pondération est ce qu'on est convenu d'appeler *sagesse ;* il sera alors dans ce milieu prêché par Horace, c'est-à-dire qu'il satisfera l'animal sans troubler jamais sa raison, et satisfera sa raison sans trop contrarier la bête.

Voilà en effet la sagesse des anciens, qui n'est autre chose qu'un égoïsme réfléchi mis à la place de l'égoïsme bestial. La sagesse est un résultat du calcul ; le dévouement, l'abnégation sont condamnés comme excès, ou tout au moins comme *luxe* en morale.

Cette doctrine, qui ne satisfait pas plus qu'elle n'élève l'âme, la philosophie spiritualiste a essayé de l'épurer : d'après elle, le corps appesantit l'esprit, il le tient attaché aux choses terrestres et l'empêche de connaître le monde pour lequel il est fait. L'homme, ainsi lié, ne peut arriver à la contemplation de la divinité ; mais, purifié par la douleur, par l'épreuve, il peut se réhabiliter, se dégager du lien terrestre et en sortir pour habiter les régions supérieures.

Quelqu'imparfait qu'il soit, ce système indique un besoin, une aspiration vers la divinité ; mais quelle en est la base, quel en est le but ? Il n'en existe pas.

Tout philosophe est homme, dit avec raison Jouffroy : comme homme, il partage les croyances de l'humanité, comme philosophe, il en cherche l'explication. Quand l'explication est incomplète, ce qui arrive presque toujours, une lutte s'élève entre le philosophe qui la croit bonne et voudrait nier tout ce dont elle ne rend pas compte, et l'homme qui défend ses croyances et refuse de les sacrifier à l'explication...

C'est cette lutte curieuse que retracent tous les livres de phi-

(1) V. JOUFFROY. — Mélanges philosophiques.

losophie. Quand l'auteur est un esprit absolu, hardi, tourné au paradoxe, comme Hobbes et Berkeley, l'homme succombe et la philosophie l'emporte ; les croyances les plus enracinées dans le cœur humain tombent devant les enseignements souvent faux de l'explication adoptée. Mais quand l'auteur est un esprit incertain ou timide comme Locke, le philosophe prend moins d'empire et le bon sens résiste à un système moins décidé. Alors la lutte est égale, et, l'emportant tour à tour, la philosophie domine dans une page et le sens commun dans l'autre. A travers mille efforts pour se mettre d'accord avec lui-même, l'auteur, toujours indécis, arrive à la conclusion qui n'est encore que le résumé de *ses incertitudes !...*

Cette impuissance de l'homme à donner une base à sa croyance et un but à sa vie a été la pierre d'achoppement et l'écueil de la philosophie de toutes les nations et de tous les siècles; elle est la meilleure preuve qu'une révélation était nécessaire. Quand nous avons épuisé la coupe des douleurs de la vie ou la vanité du bonheur humain, essayé de nous fortifier par l'étude de la philosophie, éprouvé enfin le tourment de douter de tout sans pouvoir nous appuyer sur une vérité consolante, alors se présente le Christianisme avec son histoire, ses miracles, ses preuves, son éclatante vérité, sa réponse à tous les doutes de l'esprit, à tous les besoins du cœur...

Le cœur de l'homme renfermait, en effet, des mystères d'amour, d'abnégation que le Christianisme a développés ; mais la révélation seule a pu les formuler et les enseigner à tous. Dieu est amour et nous devons l'aimer de tout notre cœur et de tout notre être ; nous devons chérir nos frères et nous dévouer pour eux. La conscience nous disait tout cela d'une manière confuse, le Christ a expliqué la conscience par sa vie et par sa mort ; il s'est fait chair pour montrer à l'homme le cas qu'il doit faire de la chair ; il est mort humilié, souffrant, pour apprendre à l'homme le mérite de la souffrance et de l'humilité, pour lui apprendre surtout que la vie commence à la mort.

Tel a été l'enseignement du Christ.

On nous fait souvent admirer dans les œuvres de la création les preuves de la perfection de Dieu et de son amour pour les hommes ; le Christianisme est une autre création divine, dont est

merveilles, encore plus touchantes, nous parlent des mêmes perfections et du même amour. Que deviennent aujourd'hui toutes les doctrines devant sa doctrine ? toutes les lois devant sa loi ?... Tous les systèmes de philosophie tombent devant la sublime simplicité de l'Évangile !

Le Christianisme n'est pas seulement un perfectionnement de la loi de Moïse, dit avec raison un éminent écrivain (1) ; il est encore le magnifique résumé de tous les anciens systèmes de morale et de philosophie, dégagé de leurs erreurs et ramené à des principes plus élevés et plus complets ; c'est le point de jonction de toutes les vérités partielles du monde oriental et occidental qui vont se confondre dans une vérité plus pure, plus claire et plus vaste ; c'est le progrès final par lequel l'humanité a été mise en possession des principes de la vraie civilisation universelle.

Est-ce la *science philosophique* des apôtres qui peut avoir donné cela ?

Loin de moi cependant l'idée de mépriser les travaux des philosophes chrétiens et surtout ceux de Descartes, Malebranche et Leibnitz ; ils sont tous membres de cette famille privilégiée dont Socrate et Platon ont été les pères ; ils ont vécu dans les régions sereines de la pensée, et le spectacle du monde ne leur a pas dérobé la vue du modèle éternel dont la libre-folie de l'homme peut s'écarter, mais qu'il lui est impossible de méconnaître ou d'oublier entièrement. Ce sont des hommes de génie, mais ce sont des hommes, c'est-à-dire des flambeaux vacillants divisés entre eux ; comment pouvaient-ils nous guider ? C'est de plus haut que devait venir la lumière.

J'admets que les progrès de la civilisation fassent comprendre à l'homme que le sensualisme est une doctrine fausse, que la sagesse ancienne est une transaction vicieuse, que le spiritualisme même est incomplet. Quelle loi suivra-t-il ? le renoncement à lui-même, l'abnégation, l'amour du bien ? Soit ! Mais où prendra-t-il la force pour cette abnégation ? Comment parviendra-t-il à faire ce bien qu'il aime ? Peut-il, pour servir une abstraction, sacrifier son corps, souffrir, faire taire ses appétits, ses passions et souvent ses plus doux sentiments ? Non, une idée, une abstraction, quel-

(1) M. Troplong.

que admirables qu'elles paraissent, n'ont pas cette puissance (1)!

(1) Les meilleures preuves d'une vérité se trouvent souvent dans la bouche des hommes chez lesquels on serait le moins disposé à aller la chercher. C'est ainsi que nous lisons dans le Dictionnaire de Bayle : « Notre *raison* n'est propre qu'à brouiller tout, à faire douter de tout. Elle n'a pas plutôt bâti un ouvrage qu'elle nous montre les moyens de le miner. C'est une véritable Pénélope qui, pendant la nuit, défait la toile qu'elle avait faite pendant le jour. Ainsi, le meilleur usage qu'on puisse faire de la philosophie est de connaître qu'elle est *une voie d'égarement* et que nous devons chercher un autre guide qui est *la lumière révélée.* »

Cette pensée si juste, arrachée à Bayle par la conviction, a été reproduite et développée par un spirituel écrivain peu accoutumé à ces sortes de profession de foi, mais que la force de la vérité a emporté :

. . . .
Où sont-ils ces faiseurs de système
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité ?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?

L'un me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels.
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je vois un Dieu despote,
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être,
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine et ne peut se connaître ;
Pascal fuit en tremblant ses propres visions,
Pyrrhon me rend aveugle et Zénon insensible ;
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais, l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme activant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut... *au néant !*
Voilà donc les débris de l'ancienne science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !...

(Alfred de Musset.)

L'homme n'aurait jamais cru à la possibilité d'un pareil sacrifice si l'exemple ne lui eût été donné avec le précepte, s'il ne lui eût été démontré *humainement* que le passage dans ce monde est une épreuve et que la mort du corps est le commencement de la vie de l'âme.

Alors seulement il a pu, avec la foi, comprendre l'espérance et la charité ; alors seulement il a su être patient sans apathie, courageux sans orgueil, humble sans lâcheté. C'est que le mystère de l'humilité et de la souffrance lui a été expliqué.

Appelons-en une dernière fois à l'histoire : que voyons-nous quelques siècles avant l'ère chrétienne chez tous les peuples en voie de civilisation ? En Chine, Confucius ; dans l'Inde, Boudha ; en Perse, Zoroastre ; en Grèce, Pithagore et Socrate entreprennent sur l'homme et la société un grand travail de réformation. Confucius a été un moraliste pratique, habile dans l'observation ; le Boudha Càkia-Mouni, un prédicateur mystique; Zoroastre, un législateur religieux ; Socrate, un philosophe spiritualiste; ni la puissance ni la gloire ne leur ont manqué, ils ont fondé des écoles célèbres... Mais ont-ils fait ce qu'ils ont dit, accompli ce qu'ils ont tenté ? Ont-ils changé l'état moral et social des peuples ? Ont-ils imprimé à l'humanité un grand progrès et ouvert des horizons qu'elle ne connût pas ? — Nullement. Ils ont agi à la surface plus qu'au fond ; ils n'ont point retiré leurs nations des ornières où elles vivaient ; ils n'ont point transformé les âmes. Bien plus, la décadence s'est bientôt établie au sein de l'immobilité (1)...

Cinq ou six siècles après ces stériles efforts, dans les plus grandes nations du monde, Jésus-Christ apparaît chez un petit peuple obscur, faible et méprisé. Il est faible et méprisé lui-même au milieu de ce peuple ; il ne possède, il ne cherche aucune force sociale, il ne s'entoure que de disciples vulgaires, pauvres et ignorants..., et il change la face du monde, il transforme la morale et ravive la civilisation prête à s'éteindre ; la religion qu'il apporte produit sur la terre une immense révolution. Des myriades de martyrs donnent leur sang pour attester sa vérité ; répandue par des hommes du peuple inspirés, elle est attaquée par des

(1) V. Guizot : *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne.*

savants, des rhéteurs et des sophistes ; elle lutte contre tous ses ennemis ; elle répond victorieusement à toutes les controverses, subit toutes les railleries, triomphe de toutes les épreuves...

— Le Christianisme a exercé sur l'esprit des peuples une telle action qu'aucune révolution religieuse et politique ne saurait être durable dans les temps modernes, si elle ne rend pas meilleure la condition de la multitude. (Lacordaire).

Cicéron. — Cicéron fut le plus célèbre des orateurs romains. Il naquit à Arpinum 106 ans avant Jésus-Christ.

Longtemps mêlé aux affaires publiques de son pays et plusieurs fois consul, il ne négligea pour cela ni le barreau, auquel il devait sa gloire, ni la philosophie et la morale qui nous intéressent plus spécialement. Nous ne parlerons donc pas de la conspiration de Catilina qu'il fit échouer et qui lui valut le titre de *Père de la patrie*, ni de ses discours et de ses philippiques, mais nous mentionnerons ses traités sur les devoirs (*de officiis*) les biens et les maux, la vieillesse (*de Senectute*) et *les Tusculanes*. Parmi les ouvrages de Cicéron qui ont été perdus on regrette surtout ceux sur la philosophie.

Cicéron n'a pas fait école et n'a pas eu de disciples ; le peu d'originalité et de fermeté de ses opinions ne le comportait pas. Dans celles qu'il expose il se borne le plus souvent à réunir et à présenter sous une nouvelle forme les arguments que les différentes écoles s'adressent l'une à l'autre et se met peu en peine de les apprécier. Il fait une exception à l'égard de l'Épicuréisme qu'il combat assez vivement.

Civilisation. — La civilisation n'est pas seulement, comme on l'a dit trop souvent, le développement des arts, des sciences et des lettres ; elle n'est pas seulement non plus l'état des croyances, des lois, des institutions et des mœurs d'un peuple, elle est l'ensemble de toutes ces choses. Elle comprend à la fois le développement de l'industrie et du commerce des nations, le progrès des lumières et du goût, l'affermissement de l'ordre général et l'amélioration des mœurs.

Les influences de la religion et de la morale agissent puissam-

ment sur elle ; ces influences bienfaisantes ressèrent les liens entre les individus, fortifient les dispositions à la bienveillance, encouragent le travail et lui assurent sa récompense en protégeant la propriété ; elles favorisent les lumières en nourrissant l'amour de la vérité, en épurant et ennoblissant le sentiment du beau.

La civilisation, à son tour, dans tous les éléments qui la composent, sert les intérêts de la morale pratique : Plus les liens qui unissent les hommes se multiplient, deviennent intimes, mieux les hommes apprennent à sentir ce qu'ils se doivent, mieux ils goûtent le charme des affections, les connaissances de l'esprit, les productions des arts, aident la vertu en éclairant la raison et en en faisant apprécier les jouissances nobles et délicates.

La civilisation est au corps social ce qu'est la santé au corps humain : le résultat d'une harmonie pratique entre les fonctions des organes et les lois de la vie. Ceux qui voudraient la réduire aux progrès matériels méconnaissent ses plus nobles aspirations.

— Les deux grands moyens d'avancer la civilisation sont de propager à la fois la morale, l'instruction et l'industrie.

(J. Droz).

Clarke (S.). — Philosophe anglais, né à Norwich, en 1675, mort en 1729.

Le rôle de Clarke a été de défendre contre les systèmes erronés et les extravagances plus ou moins philosophiques, les grandes vérités de l'ordre moral et religieux. Il a plaidé la cause de la perfection divine contre l'athéisme de Hobbes et le panthéisme de Spinosa, celle de l'immortalité de l'âme contre Locke, celle du libre-arbitre contre Cellius. Il apportait à cette noble tâche un esprit droit et un cœur généreux, mais il n'a malheureusement fondé aucune école.

Les deux principaux ouvrages de Clarke sont : *La démonstration de l'existence et des attributs de Dieu* et le *Discours sur les devoirs immuables de la religion.*

Clergé. — Le corps des ecclésiastiques. — Il était autrefois divisé en trois ordres : les prêtres, les diacres et les clercs inférieurs.

Chaque ordre avait un chef : l'archi-prêtre était le chef du premier, l'archi-diacre du second et le Primicier du troisième.

Aujourd'hui on nomme clergé du premier ordre les cardinaux, archevêques et évêques, et clergé du second ordre tous les autres ecclésiastiques.

Enfin on distingue le clergé séculier du clergé régulier; le premier se compose des prêtres qui n'appartiennent à aucun ordre religieux, dans le second se trouvent les ordres monastiques.

Colère. — Émotion violente de l'âme. — Ses excès, ses emportements font, d'un être doux et sociable, un insensé, un furieux. L'esprit, la raison s'évanouissent et sont remplacés par un transport aveugle. L'homme, ainsi dégradé, n'est plus qu'un animal féroce.

Pendant les accès d'une grande colère, l'homme ne parle plus, il ne pense plus, il rugit, il extravague, il ne connaît personne, et, plus d'une fois, on l'a vu tourner ses armes contre lui-même. L'altération de son physique peint le désordre de son moral : à ce visage défiguré par des mouvements convulsifs, à ce teint tantôt pâle, tantôt enflammé, à ces yeux éteints qui semblent sortir de leur orbite, à cette poitrine haletante, à travers cette bouche écumante ou desséchée, à ces poings qui se ferment menaçants, il faut reconnaître un homme en proie au délire, prêt à dire toutes les sottises, à commettre tous les crimes.

Si l'homme qui se laisse aller à une extrême colère avait un miroir qui lui montrât ses traits défigurés, un ami qui lui fit observer les spectateurs pour lesquels il est devenu un objet de dérision ou de mépris, il est certain qu'il résisterait à un second accès. Si seulement, après que le moment est passé, il réfléchissait sur les suites, sur les fautes, souvent irréparables, que la violence lui fait commettre, la prudence seule le retiendrait.

Il y a cependant des hommes assez insensés pour nourrir et ranimer leur colère quand ils la sentent s'affaiblir. Une chose qui tendrait à nous corriger de ce travers, c'est l'habitude de voir dans notre adversaire un homme semblable à nous, imbu des mêmes préjugés, ayant comme nous un esprit étroit et personnel. Ce qui nous perd, c'est l'habitude contraire de ne voir que nous dans nos querelles et de ne pas assez nous mettre à la place

de notre ennemi. Si nous faisions un examen consciencieux et attentif de ses motifs et de sa prévention contre nous, peut-être l'excuserions-nous et lui pardonnerions-nous plutôt. Si nous voulions nous rappeler aussi combien nous a touchés un pardon généreux, une douceur sur laquelle nous ne comptions pas, peut-être userions-nous souvent de ce moyen presqu'infaillible de nous faire un ami d'un ennemi.

— La colère est à la fois le plus aveugle, le plus violent et le plus vil des conseillers. (De Ségur).

— J'ai fait un pacte avec ma langue : c'est qu'elle se taira tant que mon cœur sera ému et ne répliquera jamais à aucune parole capable de me provoquer à la colère.

(Saint François-de-Sales).

— Une grande colère commence par la folie et finit par le repentir. (Maximes des Orientaux).

Concile. — Assemblée des grands dignitaires de l'Église, pour décider les questions en litige ou encore incertaines sur les dogmes et la discipline.

On appelle *concile général* ou *œcuménique* celui qui est composé des évêques de toute l'Église ; *concile national* celui qui est formé par les évêques d'une seule nation ; *concile provincial* celui qui se tient par un métropolitain, avec les évêques de sa province.

Voici l'énumération exacte des conciles œcuméniques, avec la date et les motifs de la convocation.

I. — Concile de Nicée, contre l'arianisme, en 325.

II. — Concile de Constantinople, en 381.

III. — Concile d'Ephèse, contre l'hérésie de Nestorius, en 431.

IV. — Concile de Chalcédoine, contre l'hérésie d'Eutychès, en 451.

V. — Deuxième de Constantinople, sur les Trois-Chapitres, en 553.

VI. — Troisième de Constantinople, contre le monothélisme (680-681).

VII. — Deuxième de Nicée, contre les iconoclastes (787).

VIII. — Quatrième de Constantinople, pour l'extinction du schisme de Photius (869-871).

IX. — Concile de Latran (1123).

X. — Deuxième de Latran (1139).

XI. — Troisième de Latran (1179).

XII. — Quatrième de Latran (1215).

XIII. — Concile de Lyon (1215).

XIV. — Concile de Vienne (1311-1313).

XV. — Concile de Pise, pour l'extinction du grand schisme d'Occident (1409).

XVI. — Concile de Constance (1414-1417). Concile de Bâle (1431-1439). Une partie de ses sessions seulement est considérée comme canonique.

XVII. — Concile de Ferrare, continué à Florence, puis à Rome (1438-1441).

XVIII. — Cinquième de Latran (1518-1519), sous Jules II et Léon X.

XIX. — Concile de Trente (du 13 décembre 1545 au 3 décembre 1563), sous les pontificats de Paul III, Jules III et Pie IV.

Condillac. — Philosophe, émule et ami de Diderot et de Rousseau; Condillac était abbé, mais au XVIIIe siècle ce titre n'engageait à rien.

Condillac vécut peu dans le monde ; sa vie, toute consacrée à l'étude, se termine en 1780, à l'âge de 66 ans.

Le premier de ses ouvrages, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, parut en 1746 ; il publia plus tard le *Traité des sensations* dans lequel il analyse le développement de nos facultés, depuis la première impression sensible jusqu'aux notions les plus élevées. Ces deux ouvrages marquent deux phases de la philosophie de Condillac, l'une, dans laquelle il reproduit fidèlement la doctrine de Locke, l'autre, où il l'altère, pour lui donner plus d'unité.

L'âme est, à l'origine, *une table rase ;* toutes les idées viennent de l'expérience. Voilà le point commun entre Locke et Condillac ; mais dans la formation des idées qui viennent s'imprimer

sur cette table rase, l'un fait intervenir l'activité, l'autre la supprime.

Dans le *Traité des sensations*, Condillac suppose une statue organisée intérieurement comme nous, animée par un esprit qui n'a encore reçu aucune idée, et il ouvre successivement aux diverses impressions du dehors chacun des sens de cette statue... Il tire de cette donnée des conséquences infinies ; mais si les opérations de l'âme se réduisent à la sensation, qu'est-ce que l'âme elle-même ? « L'âme ou *le moi*, répond-il à cette objection, n'est que la collection des sensations que l'homme éprouve et de celles que la mémoire lui rappelle... »

Il semble résulter de là que l'âme n'est pas une réalité vivante, active, indivisible, mais une pure abstraction.

Cependant, si Condillac est sensualiste, il s'éloigne du matérialisme en soutenant que le siège de la sensation est dans l'âme et non dans les organes... mais toutes ces arguties d'école sortent de notre sujet. Cette doctrine a été depuis longtemps condamnée et n'a plus aujourd'hui de partisans avoués. Le XIXe siècle ne connaît guère, du moins en Europe, que le matérialisme pur, le spiritualisme et la religion chrétienne, qui l'a épuré en l'adoptant.

Confession. — Déclaration que le pénitent fait de ses fautes.

Plusieurs conciles ont décidé que *la confession était nécessaire et de droit divin*. Elle était nécessaire en effet pour rétablir cette harmonie entre la pensée et la parole qui annonce un état normal. Pour qu'il y ait en nous un commencement de régénération, il faut que nos paroles rendent notre pensée. Mais respectant des doutes qui doivent tomber d'eux-mêmes devant les lumières de la vérité, je dirai que c'est le vrai repentir qui absout... et maintenant ne conviendra-t-on pas que l'homme faible doit s'estimer heureux de trouver, lorsqu'il s'égare, des conseils sages et sévères, qui éclairent sa conscience ?

Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme que ce mouvement d'un cœur qui épanche dans un autre un secret ! l'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter est l'image d'un cœur où le crime a versé ses poisons ; il

souffre, il s'agite, il se contracte, jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié (1).

On ne peut nier que la recherche et l'aveu de nos fautes ne soit un soulagement et un bien ; on sort du tribunal de la pénitence meilleur et consolé, on a satisfait à un besoin moral, on a rejeté le vieil homme, on est devenu un homme nouveau. On était malheureux de ses fautes passées, on est heureux de ses vertus à venir...

— La conscience universelle reconnaît dans la confession spontanée faite à l'autorité, un mérite de grâce, une force expiatrice. Il n'y a qu'un sentiment sur ce point depuis la mère qui interroge son enfant sur une porcelaine cassée jusqu'au juge qui interroge, du haut de son tribunal, le voleur et l'assassin.

(J. de Maistre).

— Je regarde un confesseur *pieux, grave, prudent,* comme le plus grand organe de la divinité pour le salut des âmes, car ses conseils servent à régler nos affections, à nous faire remarquer nos défauts, à nous faire éviter les occasions de pécher, à faire restituer ce qui a été enlevé, à réparer les scandales, à dissiper les doutes, à relever l'esprit abattu, enfin à guérir ou à adoucir tous les maux des âmes malades. Et si on peut difficilement trouver dans les affaires humaines quelque chose de plus excellent qu'un ami fidèle, que sera-ce d'un sacrement divin tenu de vous garder sa foi et de vous secourir. (Leibnitz).

— Que de restitutions ou de réparations la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques ? (J.-J. Rousseau).

— A quoi sert la confession ? disent les sceptiques.

Elle sert à se corriger de ses vices et à avancer à grands pas dans les vertus les plus héroïques.

(1) Le bienfait de la confession a été reconnu, non par les catholiques seulement, mais par les philosophes les plus acharnés contre le catholicisme dans leur besoin de raison : nous lisons dans une lettre de Raynal : le meilleur de tous les gouvernements serait une théorie où l'on établirait le tribunal de la confession *s'il était toujours dirigé par des hommes vertueux.* — Dans l'Émile de Rousseau : « la confession est très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner. »

A quoi sert la confession? Demandez-le à ce pauvre enfant que de honteuses habitudes dégradaient et dont la flétrissure s'imprimait déjà sur son visage... Le voici tout changé au physique comme au moral.

Demandez-le à cet ouvrier naguère si libertin, si passionné pour le cabaret et actuellement si sage, si sobre, si rangé, si travailleur... Sa femme et ses enfants trouvent que la confession sert à quelque chose..

Demandez-le à cette femme accablée de misère, chargée d'enfants, maltraitée par son mari... Elle a voulu plusieurs fois, la malheureuse, aller finir ses peines dans la rivière... La pensée de Dieu et de ses enfants l'a retenue. Elle s'approche du confessionnal... Je ne sais ce qu'on lui a dit, mais elle rentre chez elle la paix dans le cœur, presque la joie sur le visage. Elle porte doucement ses peines; elle souffre sans se plaindre les duretés de son mari. Celui-ci s'étonne du changement, puis il admire, puis il aime, puis il imite. Comptez : un suicide de moins, une mère conservée à six enfants, un bon ménage et une famille vertueuse de plus. (Mgr de Ségur).

Confiance. — Ce mot est susceptible de beaucoup d'interprétations : on a confiance en soi, en ses forces, en son talent; c'est souvent de la présomption. On a confiance en Dieu, en ses amis, dans les évènements, dans sa fortune... Napoléon disait à l'un de ses maréchaux qui, avant ses revers, lui reprochait sa témérité : « Voyez-vous cette étoile? — Non, sire. — Eh bien, moi, je la vois et je la suis... »

De toutes les vertus, la plus nécessaire à l'homme, dit excellemment le Père Grou (1), c'est la confiance en Dieu, parce que, sans elle, il ne peut rien et qu'avec elle il peut tout.

Cette vertu est placée entre deux excès qu'il faut également éviter : la présomption et la pusillanimité. Les uns en abusent pour se relâcher dans les voies de la prudence, les autres ont une appréhension trop vive de la justice de Dieu et de la rigueur de ses jugements. La vérité est au milieu.

La confiance est fondée sur la connaissance de Dieu qui nous

(1) *Manuel des âmes intérieures.*

apprend qu'il est infiniment bon et qu'il ne peut vouloir que le bien de ses créatures.

La justice de Dieu est terrible, dit-on, cela est vrai, mais pour qui? Est-ce pour ceux qui le servent comme leur père, qui sont déterminés à ne jamais lui déplaire? Non ; s'ils font des fautes, au premier regard d'amour et de regret qu'ils jettent sur lui, il leur pardonne, et, s'il a à les en punir, il les punit dans ce monde d'une manière profitable pour leur salut. Est-ce pour les pécheurs qui reviennent sincèrement à Dieu que sa justice est terrible? Non. Ils éprouvent aussi les effets de sa grande miséricorde.

Dieu veut sans doute que l'on craigne sa justice, afin qu'on évite le péché, mais en même temps il veut qu'on se confie en lui, plutôt par amour que par crainte, qu'on ne se livre pas à des frayeurs vaines qui n'ont d'autre effet que de nous consterner et nous décourager.

Il faut sans doute, en ce monde, passer par bien des épreuves... mais plus vous accepterez avec confiance les épreuves et les humiliations, plus Dieu vous soutiendra. Votre courage croîtra à mesure que vous perdrez votre propre force et que vous acquerrez la force de Dieu. Avec elle vous deviendrez supérieur à tout, et votre victoire sera l'effet de votre confiance.

— On ne doit guère compter sur un homme fragile et mortel; ceux qui sont pour vous seront demain contre vous; les hommes changent comme le vent. Mettez en Dieu toute votre confiance; qu'il soit votre crainte et votre amour : il répondra pour vous et fera ce qui est le meilleur. Quand on en est venu à ne rechercher sa consolation dans aucune créature, c'est alors qu'on commence à goûter Dieu parfaitement et qu'on est, quoiqu'il arrive, toujours satisfait. Alors, on ne se réjouit d'aucune prospérité ; aucun revers ne nous contriste, on s'abandonne tout entier avec une entière confiance.

Nous devons, en toute occasion, nous laisser conduire par la volonté de Dieu, sans nous préoccuper des suites qui en découlent, assurés que nous sommes que rien ne saurait nous être envoyé de ce cœur paternel dont il ne nous fasse tirer profit, si nous avons confiance en lui. Cet abandon, pour être parfait, doit

avoir pour compagne la simplicité. (Saint François de Sales).

— Pour tout et toujours, abandonnons-nous au Seigneur. Jetons-nous dans le sein de sa miséricorde infinie avec la simplicité d'un enfant. (De Ravignan).

Confucius (Kong-fou-tzen). — Philosophe chinois, né six cents ans environ avant Jésus-Christ. Il descendait, dit-on, de Hoang-ti, législateur de la Chine.

Il remplit d'abord avec succès des fonctions administratives, mais il renonça bientôt à tout emploi pour se livrer à la méditation et forma le projet de réformer les mœurs de son pays.

Il parcourut dans ce but plusieurs provinces de l'Empire, entouré de nombreux disciples.

Le roi Lou, émerveillé de ses succès, en fit son premier ministre, mais, fatigué à la longue de ses principes austères, il l'éloigna de la cour.

Rentré dans la vie privée, Confucius prêcha la morale dans tout l'empire chinois et écrivit les ouvrages qui l'ont immortalisé.

Il mourut l'an 479, entouré de ses disciples qui lui rendirent une sorte de culte.

Sa philosophie est toute pratique, on en a publié de nombreux fragments sous ce titre : *Morale de Confucius.*

Conscience. — La conscience, dans son acception la plus générale, est la perception de tout ce qui se passe dans notre tête et dans notre cœur. Dans une signification plus restreinte, c'est le sentiment intérieur par lequel l'homme se rend témoignage à lui-même du bien et du mal qu'il fait.

Ce sentiment qne nous portons en nous de la moralité de nos pensées et de nos actes est la religion de bien des hommes, enchantés d'avoir cette pierre de touche à leur service comme remède ou préservatif de toutes les maladies morales.

Plusieurs philosophes, et notamment ceux de l'école écossaise, reconnaissent l'autorité de la conscience et la représentent comme un *principe essentiel.* « Quelque fondement que l'on donne à nos facultés, dit Smith, soit qu'on les rapporte à une certaine modification de la raison, à un instinct original, appelé *sens moral*,

ou à quelque autre principe de notre nature, on ne saurait mettre en doute que ces facultés ne nous aient été données pour diriger notre conduite... Elles sont en nous les arbitres de nos actions à qui il appartient d'exercer la surintendance sur nos sentiments, nos passions, nos appétits et de décider jusqu'à quel point chacun de ces principes doit être toléré ou réprimé. »

Des philosophes français partagent en général cette opinion : « La conscience, dit Pascal, est le meilleur livre de morale que nous ayons, celui qu'on doit consulter le plus souvent. » « Si les passions sont la voix du corps, dit à son tour Rousseau, la conscience est la voix de l'âme. » « La conscience, ajoute M. de Ségur, est un juge impartial placé dans l'intérieur de notre être. » « La conscience est le pouls de l'âme; si elle est agitée, l'âme est malade, aussi fournit-elle une preuve de plus de son immortalité, » dit encore Chateaubriant, et ce qu'il dit il l'a mis en pratique. Nous n'en donnerons qu'une preuve, assez remarquable pour être citée : L'auteur du *Génie du Christianisme,* le chantre d'*Atala,* était en Amérique, heureux de cette première pérégrination qui convenait à sa nature aventureuse. Comment et pourquoi quitta-t-il sitôt cette terre aimée ? Laissons-le raconter lui même cet intéressant épisode de sa vie : « ... Tandis que les patates de mon souper bouillaient, je m'amusai à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre entre mes jambes. J'aperçus, écrits en grosses lettres, ces mots : *Flight of the King* (Fuite du Roi), c'était le récit de l'évasion de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Le journal racontait aussi l'émigration et la réunion des officiers de l'armée sous le drapeau des princes français. Une conversion subite s'opéra dans mon esprit : le fracas des armes retentit à mon oreille sous le chaume d'un moulin caché dans des bois inconnus. J'interrompis brusquement ma course et je me dis : « Retourne en France. » Si, continuant mon voyage, j'eusse allumé ma pipe avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fut aperçu de mon absence. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me jeta sur le théâtre du monde. J'eusse pû faire ce que j'eusse voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat; mais *de tous les témoins c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir...* »

Nous pourrions multiplier ces citations à l'infini (1)... mais il faut cependant admettre, malgré ces autorités, que la conscience, inconnue à sa plus jeune enfance, peut être, plus tard, étouffée par l'égoïsme, faussée par l'habitude, pervertie par les mœurs ou par les passions (2), qu'elle varie selon les climats, les races, les divers degrés de civilisation ou d'instruction, selon le caractère, l'humeur, le tempérament. Ainsi la conscience d'un forçat et celle d'un bon prêtre, la conscience d'une courtisane et celle d'une sœur de charité peut-elle être la même? Telle tribu admet sans scrupule qu'on peut tuer son semblable pour le manger, si sa chair est tendre; telle autre admet l'adultère et l'inceste; telle nation tolère la vente des femmes, telle autre assomme les vieillards pour leur épargner la souffrance et les infirmités; la chasteté, la pudeur subissent de ligne en ligne, les plus singulières métamorphoses; ce qui est inoui pour un peuple est très naturel pour l'autre... la conscience d'un homme se révoltera des mœurs de son voisin, qui, à son tour, sera épouvanté des licences du premier.

Que devient la vraie morale au milieu de ce pêle-mêle de sentiments opposés? Sentiments qu'on déclarerait volontiers *innés* s'ils ne trouvaient pas leur contraire (3). En fait, la délicatesse de la conscience s'altère à proportion qu'on la blesse. Elle se retire comme la sensitive. Si elle agit sur notre conduite, notre conduite agit aussi sur elle, la modifie, la fausse et quelquefois la tue. De là vient que le sens moral est émoussé chez un si grand nombre d'hommes.

Les législateurs ont dépassé cette dépravation : En vertu des lois de Lycurgue, le hasard seul assortissait les époux Spartiates; Platon, dans sa *République*, donne sur le mariage des règles qui

(1) Mea mihi conscientia pluris est quam omnium sermo.
(Cicéron.)
C'est une grande ressource que le témoignage de sa conscience.
(Louis XVI).

(2) La conscience n'est pas toujours vive et exacte au même degré; elle se dérange au froissement des passions, elle ne marque plus le devoir avec la même délicatesse et ne fait plus sentir que faiblement son action. (Auguste Nicolas).

(3) Voy. Hérodote, Sextus Empiricus, Valère-Maxime, Montaigne, etc.

seraient un modèle pour la législation des haras et ne permet à ses républicains de s'unir selon le vœu de leur cœur qu'à l'époque où les rides ont sillonné leur front. Il admet la communauté des femmes et l'immolation des enfants mal constitués (1). Solon, dans sa loi sur l'union conjugale, n'a en vue que la fécondité; les législateurs de Rome posent en principe qu'il ne faut pas mettre d'entraves au divorce. Volney, Bentham, tous les sectateurs de l'intérêt personnel ne savent comment s'y prendre pour démontrer que l'adultère est blâmable ; ils ont moins de peine à faire une vertu de la propreté que de la fidélité conjugale. Montesquieu nous dit gravement « que le mariage a été établi par la nécessité de trouver un père aux enfants pour les nourrir et les élever. » Helvétius trouve ce lien gênant et peu convenable « pourquo donner un frein au plaisir ? »

Mais revenons à notre siècle : transportons-nous dans une maison de détention; voici ce que nous y trouverons : une réunion de scélérats, s'endoctrinant l'un l'autre et admettant tous en principe que les bons sont dupes dans la société et que le voleur ne fait que reprendre par la force, aidée de son génie, ce que la fortune ou le hasard lui ont refusé; l'injustice est flagrante dans le monde, puisque l'un a tout et l'autre rien ; quoi de plus *juste* alors et de plus *moral* que de rétablir l'équilibre par tous les moyens possibles?... L'enfant qui, dans une de ces agglomérations, reçoit constamment l'exemple de la débauche et du vol, que le vagabondage enlève ensuite à son repaire et pousse dans d'autres abîmes où se perfectionne l'éducation du crime, ce malheureux enfant trouvera-t-il au fond de sa conscience des lumières assez vives pour dissiper les ténèbres amassées autour de lui et en lui ?

Non, il fera le mal et le fera avec bonheur, car on ne le fait

(1) Le texte de la loi des douze tables, conforme à la loi de Lycurgue, est connu : « Si un enfant est mal fait, que le père lui-même le tue ! *Puerum, pater cito necato...* » on connaît aussi la maxime de Sénèque : « De même que nous tuons les chiens malades, nous noyons nos enfants s'ils naissent débiles ou contrefaits. Ce n'est pas colère, c'est raison : c'est débarrasser la société saine de l'*inutile*... »

jamais si pleinement et si gaîment que quand on le fait par un faux principe de conscience.

Dans une sphère plus élevée, y a-t-il, hors de la loi chrétienne, des principes moraux généralement reconnus comme devant servir de règles aux hommes ? « qu'il y ait un bien et un mal moral, dit M. Guizot, qu'on soit tenu d'éviter le mal, d'accomplir le bien, voilà une croyance naturelle, universelle ; l'homme est ainsi fait qu'elle se développe en lui spontanément, par le seul cours de la vie ; une fois née, elle agit sur son âme, presque comme le sang circule dans ses veines, sans qu'il le veuille, sans qu'il y pense. »

Cette assertion est parfaitement juste tant que le sens moral de l'homme n'a pas été faussé, mais le voleur, né dans une atmosphère corrompue, habitué à ne voir dans le monde que des dupes et des fripons, auquel l'idée d'épreuve est inconnue, qui ne comprend d'autre bien que la jouissance matérielle, d'autre avenir que le néant, cet être dépravé dont l'entourage et l'habitude ont complètement changé la nature, je ne puis admettre pour lui de sens moral.

Elevons-nous dans la sphère sociale : N'y a-t-il pas quelque chose de singulier dans notre législation actuelle ? Nous voyons constamment en face l'un de l'autre, dans nos cours d'assises, deux hommes, également honorés, également instruits et dans la jurisprudence et dans la morale, un procureur général et un avocat ; le premier accusant toujours, l'autre défendant toujours. Je n'ai pu encore me faire à cette fiction, car c'en est une : la raison ne peut concevoir que ces deux hommes, qui ont fait les mêmes études, se sont nourris des mêmes maximes, ne soient *jamais* d'accord sur la culpabilité d'un accusé...

Je sais bien qu'on me dira : « Le procureur général n'agit qu'après les efforts d'un juge d'instruction pour connaître la vérité, et l'avocat ne sait que ce que lui dit son client. De là vient la divergence d'opinion. » Mais cela est-il exact ? L'avocat ne sait-il pas souvent que son client est coupable ? Mais, dira-t-on, il ne plaide alors que les circonstances atténuantes ! — Pas du tout, il le sait coupable et il plaide la non-culpabilité, même après l'aveu confidentiel du voleur ou de l'assassin... Où est alors la conscience ?



Que l'avocat argue de la mauvaise éducation, des mauvais conseils, d'un entourage vicieux ou corrompu, d'une misère profonde; qu'il cherche à atténuer les torts... Je l'admets; je dirai plus : c'est un devoir pour lui. Mais qu'il dise aux jurés : « Cet homme n'a pas volé! » Je ne puis admettre que sa conscience ne le lui reproche pas. — Eh bien, non! l'avocat, sortant de l'audience après un acquittement, ne dira pas : « Je viens de rendre un fier scélérat à la société! » mais il se proclamera *le défenseur de la veuve et de l'orphelin,* le citoyen le plus utile à l'Etat! Et, ce qu'il y a de plus singulier, il sera de bonne foi en le disant et il ne trouvera pas de contradicteurs; cela est admis.

— Alors, s'écriera-t-on, c'est la conscience publique qui est faussée!

— C'est possible!

N'est-il pas faussé aussi le sens moral de ces fils des Croisés qui croient imiter leurs ayeux en passant leurs nuits à jouer le *Lansquenet,* à se ruiner, ou à ruiner leurs meilleurs amis, et leurs journées dans une salle d'armes, mesurant l'estime qu'ils s'accordent mutuellement au nombre des hommes qu'ils ont tué en duel, sans motifs sérieux, souvent sans provocation; et, plus encore, celui de cet homme qui lave dans le sang la tache faite à son honneur d'époux et n'éprouve aucun remords à couvrir d'infamie une faible femme, à jeter le désordre et la honte dans un ménage où on l'accueille en ami? Si la voix de la conscience se fait par hasard entendre dans le cœur de cet homme corrompu et blasé, elle est aussitôt étouffée par l'égoïsme qui lui crie : « Regarde autour de toi, le monde absout ces crimes-là; il fait plus; il en fait un titre de gloire : on n'a pas eu de succès dans les arts, dans les lettres, on en a auprès des femmes; cela pose bien dans la société. » La société est-elle en effet autre chose qu'une collection d'individus réunis pour faire leurs affaires d'argent ou de plaisir, sans s'inquiéter du prochain, ou plutôt, hélas! aux dépens du prochain? La morale de l'intérêt, désavouée en principe, y est suivie dans la pratique, et les théories philantropiques n'ont d'adeptes que des savants qui en parlent dans leurs livres et qui, presque toujours, emportés par le torrent, s'en inquiètent peu au milieu des réalités de la vie.

Ils ont cependant aussi leur conscience ces hommes dont nous

venons d'esquisser la vie et le caractère, car il est des consciences de toute sorte, de toute qualité ; il en est de sévères, de douces, de fières, de commodes, de clairvoyantes, d'aveugles, de larges, d'étroites, d'impérieuses, de silencieuses : Elles varient comme le temps, les climats, les lois, les intérêts, les circonstances et les partis... Elles se ressemblent si peu que l'on conçoit à peine qu'elles portent le même nom. Mais quelles qu'elles soient, la persistance dans le crime et l'abjection finit par les étouffer.

Cela veut-il dire que la conscience doive être dédaignée par la philosophie religieuse? — Non, certes! Dieu ne l'a pas mise en vain dans notre cœur; seulement, elle ne doit pas en être la règle *unique,* car cette règle peut être faussée, si elle n'est éclairée et soutenue.

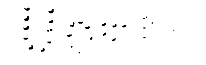
L'homme a été placé sur cette terre pour y accomplir sa destinée. Quel en est le but, dans quelque situation qu'il ait été placé? — Le bien. Quel est l'accomplissement de toutes les destinées particulières? — L'ordre universel. Si l'homme est sensible, il le sent. S'il est intelligent, il le comprend. S'il n'est ni l'un ni l'autre, cela reste vrai sans qu'il le sente et sans qu'il le sache; et si le milieu dans lequel il a passé sa vie a faussé ses sensations et son intelligence, cela reste vrai encore : la conscience est en lui comme frappée de paralysie; il porte la peine de sa dégradation morale.

La religion commence à la conscience, continue par les idées d'ordre moral, d'ordre universel et de responsabilité que cette conscience porte en elle-même, se nourrit en avançant par les marques d'intelligence, de puissance et de bonté dont le monde extérieur est plein, et s'élève enfin, par un instinct irrésistible, par une sorte de pressentiment, fortifié par ce qui nous entoure, jusqu'aux idées d'éternelle justice, d'immortalité, de Dieu...

La conscience nous révèle donc l'ordre moral, nous révèle Dieu, comme les sens nous révèlent l'ordre physique qui nous montre Dieu encore, mais sous un nouvel aspect (1).

Cette idée admise, elle nous conduit au Christianisme, et alors la règle est toute trouvée : la conscience, ainsi éclairée, ne nous

(1) V. S. Vincent. *Médit. relig.*



fera jamais défaut. Nous pourrons la consulter sans crainte et suivre ses inspirations.

Ce n'est point, en effet, une vérité spéculative qu'on cherche dans la morale, c'est une règle et une source de règles incontestables, éternelles... Et quelle est la philosophie qui nous les donne? Quelle est celle qui peut reconnaître un principe d'autorité *irrécusable*, supérieur à tout ce que pourrait imaginer l'intérêt temporel, et, par dessus tout, un exemple, un modèle? — Il n'en existe pas. Les philosophes se sont épuisés à chercher, et leurs interminables recherches n'ont abouti qu'au chaos; ou, s'ils ont trouvé quelques parcelles de vérité, ils ont été forcés de reconnaître qu'elles appartenaient encore à ce livre divin qui se nomme *Evangile*. Pareils à ce savant qui, se trouvant au milieu d'une multitude altérée, au lieu d'utiliser sa science à trouver le fleuve ou la source qui pouvait la désaltérer, s'amuse à faire quelques gouttes d'eau par des procédés chimiques... Cette eau insuffisante, cette eau qui ne désaltère pas et dans laquelle on n'a pas foi, c'est la science humaine... La source c'est l'Evangile (1)! Le savant ne s'est pas avisé qu'il avait pris le chemin le plus long et risqué de s'empoisonner dans le trajet, pour arriver à elle, la goutte d'eau, la vérité obtenue avec tant de labeur, il l'eût trouvée dans le livre divin dont elle n'était qu'un fragment ou une conséquence.

Répétons-le en terminant : la philosophie n'a pu nous donner un seul principe, une seule règle de conduite assurée, et la conscience, quand elle n'a pour base que cette science douteuse, qui change avec les siècles et les climats, risque à chaque instant de s'égarer.

Si vous admettez, au contraire, que la morale de l'Evangile vient de Dieu, si vous êtes profondément convaincu de son origine et de sa perfection, il faut admettre en même temps le devoir de s'y soumettre.

Alors seulement, la conscience aura une base, la vie un but et une route certaine pour l'atteindre.

(1) Simili a chi trovandosi con una moltitudine assetata, e sapendo di esser vicino ad un gran fiume si fermasse a fare, con dei processi chimici, qualche goccie di quell'acqua che non disseta, essi hanno consumate le loro cure nel cercare una teoria, etc. (Manzoni).



Considération. — La considération est la récompense du bien que fait la vertu, c'est l'estime qui s'attache à une belle vie, la parure et la défense des hommes de bien.

— La considération fait plus d'heureux que la gloire.
(Duclos).

— Ce qu'on gagne par le mensonge en réputation d'habileté, on le perd en considération. (Châteaubriand).

Conversation. — « La conversation, dit, avec autant de vérité que d'esprit, un écrivain de nos jours, (1) est tout ce qui se dit et tout ce qu'on ne dit pas ; tout ce qu'on sait et tout ce qu'on ignore ; les bruits, les rumeurs, les craintes et les espérances du monde ; un peu de calomnie, beaucoup de médisance ; un certain fonds de justice ; la flatterie pour ceux qui écoutent, nulle pitié pour les absents... » voilà, en effet, comment on pourrait définir cette chose indéfinissable.

Ce qu'on appelait *atticisme*, en Grèce, c'était à la fois l'esprit, l'élégance et les grâces du monde civilisé. On se demandait alors ce qu'on pensait d'une tragédie d'Euripide, d'une comédie d'Aristophane ou d'une boutade de Diogène, on se demande aujourd'hui, non le succès d'une tragédie, la tragédie est à peu près morte, mais celui d'une comédie d'Augier ou d'une boutade des *Diogène* de notre époque, car cette race là ne meurt jamais.

Seulement, à Athènes, la conversation avait lieu partout : au *forum*, au *Pirée*, à l'air libre. En France, elle s'est réfugiée dans les salons. Au XVIIe siècle elle a presque été une gloire nationale. Elle date de l'hôtel Rambouillet où l'on jugeait qu'il y avait dans ce jeune écolier de seize ans, qui se nommait Bossuet, l'étoffe d'un grand homme. Puis ce fût Mme de Sévigné qui réunit les esprits d'élite, puis Mme Scarron qui, avant d'épouser Louis XIV, remplaçait par une anecdote amusante le rôti qui faisait défaut à sa table ; puis, Mme Geoffrin chez qui se réunissaient les philosophes du XVIIIe siècle et où naissait cette opposition formidable au pouvoir absolu et au Christianisme. On peut dire avec quelque vérité que ces salons du XVIIIe siècle ont préparé la première révolu-

(1) Jules Janin.

tion. Au XIXe les salons ont moins d'importance ; cependant on retrouve tout l'esprit français dans ceux de Mmes de Staël, Récamier, Lebrun, de Liéven et la duchesse d'Abrantès, car il est à remarquer que ce sont presque toujours des femmes qui règnent dans les salons, les hommes sont sur le second plan.

La femme française du XVIIe siècle est peut-être le modèle de la perfection féminine ; ses qualités lui sont toutes particulières et l'on n'en trouverait peut-être point de semblable en aucun temps et dans aucun pays. Spirituelle, instruite et bonne, elle a des grâces infinies dans son esprit, dans sa personne et dans son cœur. C'est le fruit d'une éducation très complète et d'une civilisation perfectionnée. Mme de Sévigné en est le type.

Ce qui fait le charme des femmes de cette époque, c'est le naturel. Fières de leur empire, elles ne s'imposent aucune dissimulation, il ne leurs reste rien de l'afféterie un peu prétentieuse qui marque leurs premiers efforts pour arriver à l'élégance. Elles sont simples et vraies. Leur jeunesse, vive et confiante, a ses passions ardentes, ses chagrins profonds, ses consolations naïves, ses repentirs et ses expiations. Toute la vie de la femme s'y développe et reste dans des conditions vraies. C'est la nature ornée, mais sous la toilette, comme sous l'éducation, on retrouve la nature.

Comment expliquer cette espèce de relations entre un homme et une femme qui n'est ni de l'amour, ni de l'amitié, qui n'est que dans l'esprit et n'a rien d'immoral ? Sentiment pur, vif, dévoué, qui unit deux âmes dans de mutuelles confidences, sentiment qui a ses susceptibilités, ses tendresses, ses jalousies, affection constante dont bien des exemples nous sont révélés parmi les plus grandes dames qui s'attachent aux hommes illustres de leur temps (1).

De nos jours, les femmes ont trop laissé le club se substituer au salon, et cette causerie spirituelle s'en va peu à peu, chassée par le *Sport*, les chevaux de courses, le lansquenet et la fumée du cigare.

— L'esprit de la conversation consiste moins à en montrer

(1) V. Mme Ancelot : *Un salon de Paris*.

beaucoup qu'à en faire trouver aux autres... le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. (La Bruyère).

— Nous avons des maîtres qui nous apprennent à parler et nous n'en avons pas qui nous apprennent à nous taire. Parler c'est dépenser, écouter, c'est acquérir. (Franklin).

— Les conversations sont l'état populaire,
Nul n'y veut être dominé;
On y déplait en cherchant trop à plaire
Et qui veut régner seul est bientôt détrôné. (Delille).

Coran (ou Alcoran). — Le Coran est le livre que révèrent les musulmans comme le recueil des lois divines promulguées par leur prophète Mahomet. Il renferme d'excellents préceptes sur la pratique des vertus; les musulmans se font un devoir d'en apprendre par cœur et d'en réciter souvent des versets et des chapitres. Sa morale a été utile à la civilisation de l'Orient et à l'humanité, en abolissant un grand nombre de pratiques superstitieuses et barbares que l'idolatrie avait naturalisées en Arabie.

Le Coran est un mélange des doctrines juives et chrétiennes, unies aux traditions orientales. Il fut mis en ordre et publié par un successeur de Mahomet, l'an XIII de l'hégyre (635 de J.-C.). Il est écrit en Arabe le plus pur et traduit en français par du Ryer en 1734 et par Savary en 1783.

Courage. — Le courage est une disposition naturelle à agir d'une manière hardie, à braver les dangers et les obstacles.

Outre cette disposition innée, l'influence des circonstances extérieures peut produire sur l'homme des résultats très grands, ses facultés peuvent être excitées moralement par l'ambition, physiquement par des boissons stimulantes. Il y a plusieurs genres de courage : le courage civil, le courage militaire, le courage moral de l'écrivain, etc.

« Le vrai courage, dit Labruyère, est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque de beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie; contre la misère, qui est patience; à la guerre, qui est valeur; dans les entreprises, qui est hardiesse; contre l'injustice, qui est fermeté; contre le vice, qui est sévérité. »

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme réunisse toutes ces qualités, mais il faut surtout avoir le courage de son état ou de ses fonctions ; cela est essentiel, non seulement comme vertu, mais comme la sauvegarde de toutes les autres vertus.

— Vif et impétueux, calme et froid, sombre et mélancolique, patient et opiniâtre, adroit et temporisateur, le courage se nuance et se modifie suivant le caractère des peuples divers : l'Espagnol est le peuple qui se bat le mieux à jeun — le Français est le seul qui se fasse tuer en riant et en plaisantant. (Massias).

— Le véritable courage est celui de l'âme : n'être arrêté par aucune crainte dans l'exercice de son devoir, se tenir prêt à supporter ses maux, ne pas se rebuter des difficultés qui s'opposent à un projet honnête, c'est avoir le courage qui mérite seul le nom de vertu. Il faut travailler de bonne heure à s'armer de fermeté. On fait bien des fautes par faiblesse. Que d'hommes ont été criminels en détestant le crime ! on manque à la vertu qu'on aime, pour ne savoir pas résister à de faux amis qu'on méprise. On se rend coupable pour complaire à des protecteurs, dont les vains services ne peuvent faire notre bonheur, et surtout ne nous donneront pas celui d'une conscience satisfaite. Celui qui saura borner ses désirs, se rendra plus rares les occasions de manquer de courage et s'épargnera de longues douleurs.

(Lévesque).

— Le courage sans la sagesse n'est que de la témérité.

(Véran Sabran).

— La raison supporte les disgrâces, le courage les combat, la patience et la religion les surmontent. (Mme de Sévigné).

— Le vrai courage est dans le sang-froid et la puissance de soi-même dans le danger. (V. Cousin).

Cousin. — Professeur de philosophie, membre de l'Académiefrançaise, ancien ministre de l'instruction publique, né à Paris en 1792, mort en 1866.

La vie de Victor Cousin a été consacrée aux sciences philosophiques : d'abord partisan de la doctrine de Condillac, il abandonna bientôt le sensualisme pour vulgariser en France la philosophie écossaise que les noms de Reid et Dugald-Stewart avaient

mise en lumière. Après ces maîtres, il étudia successivement les doctrines de Kant, Hégel, Jacobi, Fichte et Schelling, empruntant à chacun d'eux les idées qu'il jugeait compatibles avec celles de Descartes et leur donnant une solution pratique qui n'existait pas en Allemagne. De là un système nouveau auquel il donna le nom d'Ecclectisme.

Outre la publication de son cours de philosophie, on doit à Cousin plusieurs ouvrages destinés à combattre, après la tourmente de 1848, le socialisme et le communisme. L'un est intitulé : *Philosophie populaire*, l'autre *justice et charité*.

Deux accusations ont été portées contre l'enseignement et les œuvres de Cousin : une certaine tendance au Panthéisme et au scepticisme, et la base même de son ecclectisme qui détruit plus qu'il n'édifie. Chaque système, en effet, se résume dans une idée fixe, unique. Si elle est vraie, lui disait-on, adoptez-là ; si elle est fausse, pourquoi vous l'assimiler ? Les prendrez-vous toutes pour les coudre ensemble? vous n'obtiendrez pour résultat qu'un assemblage monstrueux, un amas de contradictions. On voudrait en vain concilier Epicure avec Platon, Condillac avec Reid, Descartes avec Kant... Aussi, la philosophie de Cousin n'est-elle pas destinée à laisser des traces profondes.

On prétend que, dans les derniers jours de sa vie, Cousin penchait vers le Christianisme. Si cela est vrai, il est fâcheux qu'il n'ait pas vécu plus longtemps...

Couvent. —Maison religieuse, monastère, cloître et couvent sont des mots à peu près synonymes, le dernier cependant ne présente pas une idée aussi austère que les autres.

Dans l'origine, il y avait à Paris seulement, 42 communautés d'hommes et 68 de femmes ; les femmes qui se conduisaient mal pouvaient y être enfermées à la demande de leur mari, par autorité de justice ; on a vu trop souvent aussi, dit le président de Brosse, des jeunes filles sacrifiées à l'orgueil des nobles pour enrichir l'héritier de leur nom.

Il n'en est plus de même à notre époque : il y a aujourd'hui en France un grand nombre de couvents dont les religieuses se consacrent à l'éducation des jeunes filles, au soin des malades, à la conversion ou à la consolation des femmes du monde. D'autres

sont destinées aux âmes qui se livrent à la vie ascetique ou comtemplative, le carmel par exemple, mais ce sont les moins nombreux.

Crainte. — La crainte est cette sensation pénible que la menace d'un danger physique ou moral produit dans notre cerveau et de là dans tout l'organisme. Cette sensation se traduit en une perturbation générale. Les fonctions sont entravées, la circulation du sang ralentie ou arrêtée, la digestion troublée ; la peau pâlit, le corps tremble, les genoux fléchissent.

Si la crainte s'élève au degré extrême de la terreur, l'homme demeure immobile, les sens sont perclus, la voix manque, les cheveux se hérissent et l'intelligence fait défaut.

La folie, la paralysie, l'épilepsie peuvent résulter de cet état anormal et la vie elle-même peut s'éteindre.

La religion adoucit ces tortures du corps et de l'âme par la consolation qu'elle nous apporte.

« La parfaite charité bannit la crainte » dit Saint-Jean ; il faut donc aspirer à la charité qui enlève cette torture de l'âme et ne fait voir en Dieu qu'amour et indulgence.

— Celui qui a une conscience troublée est souvent sans danger, mais jamais sans crainte. (P. Syrus).

Création. — On appelle ainsi l'acte par lequel Dieu, sans le secours d'aucune matière préexistante, a produit le monde et tous les êtres qu'il renferme.

Sans nier précisément l'existence de Dieu on a essayé de révoquer en doute la création ; de là deux systèmes : le *dualisme* et le *panthéisme*, le premier admet la matière existant de toute éternité et Dieu qui en a fait usage. Le second confond Dieu et l'univers en une seule existence : ainsi, ce ne sont pas les corps qui ont de l'étendue, mais Dieu qui est dans les corps. C'est l'étendue infinie, attribut de Dieu qui se manifeste sous les apparences de la solidité, de la fluidité, de la terre, du feu, etc. Ce n'est pas la plante qui végète, l'animal qui sent, l'homme qui pense ; c'est la pensée divine qui prend l'aspect particulier de la plante, de l'animal ou de l'homme ; ce ne sont plus que des

noms, des signes abstraits par lesquels nous désignons des qualités, des propriétés dont Dieu est le sujet véritable.

Nous retrouverons ces données en parlant du *Panthéisme*, revenons à la création, suivant le principe chrétien, à nos yeux le seul raisonnable et vrai.

La matière animée ou inanimée ne s'est pas produite d'elle-même : Il n'y a point de montre sans horloger, d'édifice sans architecte : les mondes, les soleils, les animaux, depuis la baleine jusqu'à l'infusoire que l'œil ne peut apercevoir ; les végétaux, depuis le cèdre séculaire jusqu'à la plus petite fleur des champs ; les minéraux, depuis la montagne de l'Himalaya jusqu'au grain de sable, sont créés, organisés, développés et conduits par une sagesse profonde qu'il est impossible de méconnaître.

Dieu, Éternel, Être suprême, cause première... quel que soit le nom qu'on lui donne, la pensée est la même. C'est celle d'une intelligence infinie et toute puissante qui a créé tout ce qui existe et lui a donné des lois par lesquelles se meut ce qui constitue cette création.

Dieu ne peut vouloir que le bien : le supposer inhabile à le produire ou assez méchant pour employer sa puissance infinie à vouloir et opérer le mal est absurde : l'étude de la nature nous fait voir, à chaque pas, des harmonies et des causes finales qui, toutes, concourent au grand œuvre. La structure du corps humain, celle des animaux et des végétaux, tout prouve cette vérité : la nature entière se meut par des lois admirables, dans la recherche desquelles se perd notre faible intelligence...

Et cependant le mal existe.

Parmi toutes les créatures, l'homme seul a une âme qui raisonne, discerne le bien et le mal et qui est libre. Tant que cette âme invoque Dieu sincèrement et avec un cœur pur, la lumière ne lui manque jamais, car elle ne se retire que de ceux qui s'en détournent volontairement pour suivre les inspirations de l'égoïsme. L'expérience nous prouve en effet que si l'âme, créée pour gouverner, se laisse dominer par les sens et une personnalité étroite, elle perd l'intelligence de la vérité. — Quel est l'instrument de l'âme ? La raison. Celui de la raison ? — La

volonté. Cet empire de l'âme sur le corps est l'image du pouvoir absolu de Dieu sur l'univers.

La cause du mal est donc dans le libre arbitre de l'homme... mais pouvait-il en être autrement ? S'il eût agi fatalement, contraint et forcé, il n'eût pas été au-dessus des animaux. Intelligent et libre, il a des passions, et la raison pour les guider et les maîtriser. S'il leur laisse prendre trop d'empire, elles le dominent. De là le malheur, dont il accuse la providence et qui ne vient que de lui. Fort contre leurs excitations, il éviterait, non-seulement le mal moral, mais même la plus part des maladies qui le rongent, empoisonnent et abrègent sa vie.

Ces prémisses posées, prenons des exemples dans le monde physique et dans le monde moral.

Parcourons d'abord le règne végétal : Il a besoin de chaleur — le soleil la lui donne... d'humidité, — les pluies l'entretiennent sur toute la terre... les feuilles, par leur ombrage, mitigent les effets trop vifs de la chaleur ; les fleurs, les fruits viennent en leur temps et varient avec les latitudes, suivant les besoins de l'homme. Tout suit des lois générales dans le ciel, l'air, les mers, comme sur la terre. Rien ne vient mettre obstacle à la volonté du Créateur... et tout est bien.

Voyons maintenant les animaux : Ici, s'il n'y a pas encore la raison, il y a un commencement de volonté, celle qui tient aux sens. Il y a une opposition aux lois générales et la punition la suit de près : si un animal est glouton ou vorace, sa digestion se fait mal; il rejette ses aliments, il souffre. — On voit dès leur naissance, le canard se jeter à l'eau, le poulet becqueter son grain; si ce dernier veut suivre l'exemple de son compagnon, il se noie; il a méconnu sa nature et transgressé les lois qui la régissent. — L'oiseau, encore jeune, s'élance dans l'air; si le quadrupède, grimpé sur un arbre ou sur un toit, veut l'imiter, il tombe lourdement sur le sol et se tue. — Si le poisson, séduit par l'éclat de la chaleur du soleil, veut se livrer, sur le sable de la grève, aux mêmes ébats que les insectes, il ne tarde pas à mourir.

Enfin, chaque animal reconnait, en naissant, la nourriture qui lui est propre et n'en prend pas d'autre : non-seulement le carnivore ne va pas paître dans un pré, mais on voit la chenille

éviter la feuille qui lui nuit et choisir celle qui est en harmonie avec ses organes. L'instinct de l'animal dépasse, en ce qui touche à sa conservation, l'intelligence de l'homme.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il nous suffit de faire comprendre notre pensée. Voyons maintenant l'homme qui nous intéresse plus particulièrement et commençons par sa vie physique.

Les organes lui ont été donnés pour en user dans une certaine mesure qu'il ne doit pas dépasser : s'il laisse son cerveau dans l'inaction et l'atonie, il s'abrutit; s'il le fatigue, l'intelligence fait défaut ; enfin, s'il le surexcite par des causes physiques ou morales, l'exaltation arrive et puis la folie.

S'il surcharge l'estomac, il perd la netteté de ses idées ; les humeurs s'accumulent et produisent des maladies ; s'il le laisse sans aliments, l'énergie manque... Il lui faut donc une nourriture réglée, selon sa capacité et ses forces.

Ainsi de la vue; ainsi de tous les organes, de tous les membres : l'usage réglé et pas d'excès. Les maladies sont toujours la suite des infractions aux lois générales dont l'homme a l'intuition, comme les animaux ; si elles arrivent, malgré notre prudence, par suite des infirmités léguées par nos pères, la sobriété, l'exercice ou la diète suffisent le plus souvent pour les guérir.

Les lois du monde moral ne sont pas moins évidentes : nous nous plaignons de notre malheur et nous en sommes presque toujours les artisans.

Ainsi le défaut de probité est puni par la déconsidération et le mépris.

L'aigreur et la colère, par la haine et la vengeance.

L'avarice sordide, par la privation des choses nécessaires à la vie et la cupidité des héritiers qui désirent notre mort.

La prodigalité, par la ruine et la misère.

L'égoïsme, par la désaffection de nos amis et de nos proches. Comment aimer l'homme qui n'aime que soi ?

L'excès des plaisirs, par le dégoût.

La forfanterie, par le ridicule.

La paresse et l'oisiveté, par l'ennui.

L'ambition, par l'amertume des déceptions.

Le mensonge, par la honte, quand la vérité se découvre.

L'orgueil et la hauteur, par des humiliations inévitables et par l'isolement.

L'envie, par le ver rongeur qui s'attache à notre cœur et par une sorte d'irritation contre tout le genre humain.

L'amour... Ici, il faut faire une distinction : qu'un sentiment doux et pur entraîne, subjugue notre âme, s'il reste dans les limites de l'ordre et du devoir, s'il se sanctifie par un lien sacré, rien de mieux ; c'est un bienfait de plus du Créateur ; mais s'il sort de l'ordre, après de délicieuses prémices, il trouble l'âme et a des fins funestes. C'est alors qu'on peut dire avec le poëte :

« La radice ha soave, il frutto amaro. »

Toutes les passions enfin sont punies par la perte de cette paix de l'âme, notre plus grand bien en cette vie.

Nos douleurs sont donc toujours la suite de quelqu'infraction aux lois physiques ou morales, et elles-mêmes ont leur utilité : sans les chagrins, si souvent compagnons de nos jouissances, les âmes se dépraveraient au moindre désir, à la plus légère tentation.

Par contre, nous voyons presque toujours la douceur, la bienveillance récompensées par l'affection ; le travail par l'aisance et la fortune ; la charité par la reconnaissance et l'amour ; une vie sans tache par l'estime publique, et, si ces récompenses nous manquent sur la terre, le calme et la paix intérieure sont au moins la conséquence d'une confiance entière en ce Dieu qui a tout créé pour notre bonheur.

Si ce bonheur nous fait défaut ici-bas, l'ordre admirable de l'univers est la garantie qu'il nous sera donné plus tard, après l'épreuve subie : si nous ne récoltons pas dans cette vallée de larmes ce que nous avons semé, c'est plus haut que notre âme immortelle aura la récompense qui lui est due : « Bienheureux ceux qui pleurent, dit l'Évangile, car ils seront consolés ! »

Cependant, malgré la vérité de ces paroles, l'homme, en proie aux agitations du monde, aux passions des sens ou au désir d'accroître sans cesse sa fortune, tarde longtemps à les comprendre ; mais plus il s'améliore, plus il s'élève au-dessus du sol et de l'humanité, plus il voit l'ensemble, mieux il juge. Plus

il se rapproche de Dieu par la pureté de son cœur, plus il est heureux. Pourquoi? — Parce qu'il connaît mieux la vérité, parce qu'il s'éloigne des passions, s'isole des idées étroites de la terre et voit l'avenir plus que le présent : la piété, le sacrifice, le renoncement aux sens, à la matière et aux biens de ce monde sont récompensés par une intuition divine, de courte durée, il est vrai, mais réelle.

Crédulité. — Facilité à croire sur un fondement insuffisant. Ce mot, s'il est appliqué à une religion fausse, est synonyme de superstition.

On a quelques fois confondu la crédulité avec l'excès de la confiance. C'est une erreur : Dans l'homme crédule, c'est l'intelligence qui accepte comme une vérité la parole d'autrui ; dans l'homme confiant, c'est le cœur qui aime à supposer dans autrui les sentiments qui l'animent lui-même. La crédulité est la preuve d'un esprit faible ; la confiance la preuve d'une âme naïve et pure.

Crime. — Violation des lois divines ou humaines, acte coupable qui blesse l'intérêt public ou les droits d'un citoyen ; le crime de *lèze-majesté* est celui qui est commis contre la personne du souverain, dans une monarchie.

Le crime ne commence, dit avec raison Duckett, que lorsque l'action a été commise avec dessein et sans excuse valable. C'est alors seulement que le corps social acquiert le droit de frapper l'individu reconnu coupable.

— Le premier vengeur du crime est en nous. (J. Simon).

Croix. — La croix est la figure matérielle, visible, de la souffrance du Christ, souffrance qui serait sans effet si nous n'avions dans le cœur un peu de cet immense amour, de cette douce résignation dont le sauveur nous a donné l'exemple.

La croix pleinement acceptée, sans retour inquiet pour celui qui la porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire, une croix qui n'est pas pleinement et simplement portée, est une double croix. Elle l'est encore plus par la résistance

même que l'âme y apporte que par l'impression de douleur qu'elle fait nécessairement.

Rien n'adoucit tant les peines que de les recevoir ainsi avec calme et résignation.

Cudworth. — Philosophe du XVII[e] siècle, né en 1617, dans le comté de Sommerset.

Cudworth appartient à cette école platonicienne et religieuse qu'on enseignait à l'université de Cambridge. Il y entra à peine âgé de 13 ans et en fut plus tard un des membres les plus célèbres.

Dans l'un de ses principaux ouvrages il démontre que l'athéisme n'a jamais été le partage que d'un petit nombre de penseurs isolés, frappés d'aveuglément par un excès d'orgueil ou de corruption ; que la majeure partie des philosophes ont enseigné la croyance d'une puissance supérieure à l'homme, d'un Dieu créateur.

Dans un autre livre, consacré à la morale, Cudworth démontre que les notions du juste et de l'honnête ne nous sont données par aucune loi positive, mais que toute loi les suppose ; elles sont vraies au même titre que les vérités géométriques et entrent au nombre des idées et des principes nécessaires de la raison divine, aussi bien que de la raison humaine, puisque celle-ci ne peut être qu'une participation de l'autre. Dieu, d'après sa doctrine, ne saurait changer les lois de la morale sans cesser d'être lui même, c'est-à-dire la raison et le bien dans leur perfection absolue.

Culte. — Honneur rendu à Dieu par des actes de religion. Le culte extérieur se manifeste par des signes sensibles, et consiste principalement dans l'ensemble des cérémonies publiques. Le culte intérieur réside dans l'âme et dans le cœur.

Le culte que Dieu préfère est sans doute la pratique des vertus qu'il a mises dans nos cœurs, l'Évangile lui-même le dit : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, qui payez la dîme et qui avez abandonné ce qu'il y a de plus important : la justice et la miséricorde » (1) mais, est-ce à dire que ce doive être le

(1) Saint Matthieu, ch. XXIII, v. 23.

seul ? La reconnaissance doit-elle être muette et ne serait-il pas odieux qu'on n'entendît jamais sur les lèvres des enfants le nom de leur père et de leur créateur ?

Il y a encore d'autres raisons : le culte est à la religion ce que la parole est à la pensée. La pensée sans la parole eût suffi à la dignité de l'homme, mais la société eût été impossible. La religion, sans culte extérieur, aurait peut-être acquitté l'homme envers Dieu, mais nous n'eussions pas connu le bonheur des prières communes, l'attrait de l'exemple et le charme de ces touchantes cérémonies qui expliquent les paroles du saint livre : « quand plusieurs d'entre vous se réuniront pour prier, je serai au milieu d'eux. »

— Le culte extérieur est parfaitement naturel, les bons sentiments, quand ils sont puissants, ont une tendance à se manifester extérieurement. Si un homme est reconnaissant envers son bienfaiteur il le lui dira ; mais s'il ne fait aucun remerciement, s'il ne donne aucun signe extérieur de reconnaissance, on pourra l'accuser d'ingratitude. Quand nous admirons la sagesse et que nous aimons la bonté d'un de nos semblables, nous lui montrons naturellement du respect, nous nous conformons à ses volontés, nous nous recommandons à sa faveur, nous lui parlons et nous parlons de lui en termes d'estime et de gratitude. Or, la sagesse et la bonté de Dieu sont parfaites et infinies ; et si nous vénérons ces attributs comme nous le devons, il ne doit nous être ni naturel, ni aisé de dissimuler cette vénération, de manière à l'empêcher de se produire extérieurement. Il est vrai que Dieu connaît toutes nos pensées, que nous les exprimions ou non, mais si en les manifestant nous nous acquittons d'un devoir, si d'ailleurs cette manifestation nous est profitable à nous même et qu'elle ait, à titre d'exemple, de bons effets sur nos semblables, il n'est besoin d'aucun argument pour prouver l'utilité d'une telle pratique. (Béattie).

— Le véritable culte consiste moins dans les dehors que dans le sacrifice intérieur, dans les œuvres de miséricorde et la pureté du cœur.

— La multitude même des cultes démontre la nature et le but religieux de l'homme, — la religion, fut-elle fausse, est un

élément nécessaire à la vie d'un peuple. (Lacordaire).

Cupidité. — Soif de l'argent, maladie de toutes les époques, mais qui semble s'accentuer davantage à mesure que la soif des plaisirs, du luxe et les idées matérialistes font des progrès.

La considération publique était jadis une puissance dans le monde, elle exerçait une véritable influence, on la dédaigne un peu aujourd'hui pour ne s'attacher qu'à ce qui rapporte. Les sentiments généreux sont oubliés ; les arts, les lettres, les sciences, ne sont plus qu'un commerce ; on ne travaille plus pour la gloire et pour la postérité, mais pour s'enrichir le plus vite possible.

Un artiste de génie ne pâlit plus sur sa toile ou son bloc de marbre pendant des années entières pour obtenir au bout une couronne de laurier, il *broche* l'ouvrage et *bat monnaie*... la cupidité est partout.

— Deux principes partagent les hommes : la cupidité et la charité. (Pascal).

Curiosité. — Désir de savoir, de connaître, ardeur qu'on met à la recherche d'une chose, sentiment noble quand il a pour but les découvertes dans les sciences et les arts.

— La curiosité n'est que vanité : le plus souvent, on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyagerait pas sur la mer pour ne jamais rien en dire et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne. (Pascal).

— L'homme qui se mêle toujours des affaires des autres ressemble à celui qui observe curieusement le travail des abeilles, il est souvent piqué pour sa curiosité. (Pope).

— La curiosité a ses qualités et ses défauts :

Inutile, quand elle ne s'attache qu'à des bagatelles ; dangereuse, quand elle est le fait des hommes faibles ou immoraux.

Utile, quand elle s'attache à l'histoire, aux voyages, aux découvertes et aux progrès de l'humanité. (R. F.).

Cynisme. — Qualification d'une secte de philosophes grecs

qui affectaient de vivre à l'état de nature, sans tenir compte des formes de décence et de politesse introduites par la civilisation dans les relations sociales.

L'école cynique n'a dans l'histoire qu'une importance secondaire. Elle doit son nom au lieu de ses réunions : le cynosarge, gymnase d'Athènes.

Anthistène fut le premier philosophe qui établit la doctrine cynique, mais il ne fit que peu de disciples, parmi lesquels Diogène, Cratès et Zénon.

« La vertu est le seul bien, disaient les cyniques, donc le plaisir, les arts, les sciences et toutes les bienséances sont des superfluités condamnables... la civilisation amollit les âmes et en toute chose, le mieux est d'en revenir à la nature animale, modèle parfait de la nature humaine... » Singulières conséquences d'un principe vrai !

Cette révolte contre la société et ses lois ne pouvait durer. Après Zénon qui l'avait cependant adoucie et transformée, elle se traîna sans gloire pendant un demi-siècle et finit par disparaître.

La singularité des cyniques consistait principalement à transporter au milieu de la dépravation de la Grèce les mœurs de l'état de nature et le langage grossier des premiers temps ; attaquant les préjugés et les vices, ils se montraient hardiment dans les lieux sacrés et sur les places publiques ; la licence de leur philosophie ne pouvait être palliée que par la publicité de leur conduite. On vit s'élever du milieu de la corruption générale, des hommes qui, par l'énergie de leurs principes, voulurent s'opposer au débordement des vices. Les erreurs qui leur sont reprochées viennent d'une définition d'Anthistène qui avait dit : « que tout ce qui est bien était honnête et que tout ce qui est mal était honteux. » La forme pour lui n'était rien, le fonds était tout. De là s'en suivait que tout ce qui n'était pas mal en soi ne devait pas être caché et devait être affranchi des fausses réserves de la pudeur. Le principe était d'Anthistène, les conséquences outrées étaient de ses succcesseurs.

Pour donner une idée de la différence qu'il y avait entre sa manière de penser et celle de Diogène, un exemple suffira : Anthistène tourmenté par la maladie s'écriait : « qui me déli-

vrera des maux que je souffre? » Diogène lui présenta un poignard... « Je parle de mes maux et non pas de la vie » répondit Anthistène. Cette réplique, digne de Socrate et de Platon, prouve qu'Anthistène regardait le corps comme la prison de l'âme et qu'il ne croyait pas devoir l'en délivrer avant l'heure fixée par la providence. Diogène, plus tard, n'eût pas la patience de son maître.

Parmi les erreurs des cyniques, dont le grand défaut était l'orgueil, on peut placer cette maxime : « que le célibat doit être préféré au mariage, parce qu'il est plus beau d'élever ses concitoyens en masse que deux ou trois enfants... » « le propre des Dieux, disait Anthistène est de n'avoir aucun besoin, ainsi l'homme qui a le moins de besoins est celui qui s'en approche le plus.

On a plus tard donné le nom de cynisme à une liberté choquante et obscène, que notre civilisation n'admet plus.

D

David. — Nous n'avons pas à retracer ici la vie de David, roi d'Israël, guerrier et prophète, né à Bethléem mille ans avant J.-C., tous nos lecteurs la connaissent, mais nous devons rappeler, dans un livre de philosophie morale, que si l'Écriture sainte, inspirée d'en haut, surpasse toutes les productions du génie de l'homme, les psaumes de David l'emportent sur le reste de l'Écriture par la magnificence des tableaux qu'ils offrent à nos méditations. C'est le livre de tous les âges et de toutes les situations de la vie. Nulle part on ne ressent avec plus d'efficacité cette onction céleste qui pénètre à la fois l'intelligence et les vives affections de l'âme.

Décence. — La décence est une sorte de pierre de touche de l'honnêteté des mœurs. Elle est trop souvent vaincue par la mode; mais, dans ce cas, la délicatesse adoucit ce que la mode a de trop libre.

La décence dans les actions et dans les paroles s'aperçoit

jusque dans le maintien et les attitudes du corps; elle consiste en trois choses, la grâce, la régularité des mouvements et la manière convenable de s'habiller, toutes choses qui se sentent mieux qu'on ne peut les exprimer et qui renferment le désir de plaire à ceux avec qui nous vivons.

— La nature a pris grand soin de notre corps ; elle a mis en évidence le visage et celles des autres parties dont la forme est la plus belle, elle a couvert et caché les autres ; la pudeur a suivi cette sage disposition de la nature, suivons donc ses inspirations et abstenons-nous de tout ce qui peut blesser les yeux ou les oreilles. Que notre maintien, notre démarche, notre manière de nous asseoir, de nous tenir à table, que nos jeux, notre air, nos gestes, soient toujours conformes à la décence.

(Cicéron).

— La déconce est la grâce de la vertu et le fard du vice.

(Mme de Lambert).

— La décence est la coquetterie du mariage. (Alibert).

Découragement. — Dans la vie de ce monde les tentations sont si fréquentes, le moi si fort et la nature humaine si faible que l'apparence du bonheur nous séduit, que nous nous laissons guider par cette ombre fugitive, que les séductions de la chair amènent le doute de l'esprit, que le ciel s'obscurcit à mesure que la vérité s'éloigne et que les fautes se succèdent, en dépit des résolutions les plus fermes que nous avions pu former.

Qu'arrive-t-il alors? nous nous irritons contre nous-mêmes, le remords nous ronge le cœur et le découragement le suit.

Le découragement, horrible atonie de l'âme qui ne sait plus ni le comment, ni le pourquoi de la vie, désespoir intérieur qui nie l'amitié, le bonheur, qui repousse toute consolation comme mensongère et appelle la mort, ou plutôt le néant, pour échapper à ses tortures.

Le néant n'arrive pas, mais le vice souvent, que l'homme vaincu accepte comme transaction avec l'angoisse qui le dévore.

L'absence de principes religieux a amené la faiblesse, celle-ci le découragement, le vice a suivi ce dernier. La morale sans base est aussi sans force. L'homme arrivé à ce point se prend alors à

faire des arrangements avec sa conscience, suppose qu'il ne peut en être autrement et qu'après tout c'est la faute de celui qui nous a créés ainsi.

Plus à l'aise dans cette nouvelle idée, il suit la pente glissante qui conduit des vices aux crimes ou à l'abrutissement.

S'il veut de temps en temps se soulever, l'énergie manque, et il retombe dans la fange.

Quelle est au contraire la destinée de l'homme dans le sein duquel ont germé des sentiments chrétiens ? Il sent sa faiblesse, aussi il a honte de lui-même, il connaît le remords, mais il échappe au découragement fatal. Sa faute reconnue, avouée, son âme soulagée se dilate et les portes du ciel, un instant fermées, se rouvrent pour lui.

Il a rejeté le vieil homme, il est devenu un homme nouveau, il était malheureux de ses fautes passées, il est heureux de ses vertus à venir, les fautes ont été grandes, le repentir est sincère et profond, la bonté divine enlève jusqu'au souvenir en offrant l'expiation.

— Le découragement est en tout ce qu'il y a de pire ; c'est la mort de la virilité. (Lacordaire).

Déduction. — Tirer une vérité particulière d'un principe général, c'est *déduire*. — S'élever d'une vérité particulière à un principe général, c'est *induire*. Cette dernière opération intellectuelle mène des phénomènes à leurs lois, la déduction, au contraire, descend du principe à ses applications.

Pour qu'un raisonnement soit possible, il faut qu'il porte sur quelque chose de préalablement assuré ou certain.

Les règles de la déduction se réduisent à quelques points : se convaincre d'abord de la légitimité du principe ; en déterminer la nature ; en délimiter la portée ; enfin, s'assurer si le principe convient à l'objet particulter qu'on se propose d'y rattacher.

Dégradation. — Avilissement, perte volontaire de l'estime publique, de la considération.

La dégradation est plus fâcheuse encore pour l'homme que l'abrutissement. Ce dernier choque peut-être davantage, mais il

révolte moins : c'est que l'un est simplement la conséquence des mœurs basses, de l'abus des liqueurs fortes ; l'autre dérive d'une abjection du cœur.

Le terme de la dégradation est de ne plus concevoir la honte et de braver le mépris.

— Le mensonge est une dégradation du caractère, il conduit à toutes les lâchetés. (Maquel).

Déisme. — Les mots *Déisme* et *Théisme*, l'un latin, l'autre grec, ont la même racine ; mais l'usage leur a donné un sens différent : le théisme, opposé au polythéisme, fut le culte des Indiens, des Chaldéens et des Perses.

On attribue à Socin le premier germe de ce rationalisme ; il abandonne le texte sacré des Écritures pour en appeler au jugement de la lumière naturelle et n'admet d'autres dogmes que ceux qu'il trouve conformes aux principes de la raison. Or, ces principes n'étant pas les mêmes chez tous les hommes, il se trouve conduit par son mépris de l'autorité historique à l'indifférence des dogmes et des cultes chrétiens.

Ce mépris, cette indifférence sont-ils justifiés ? l'histoire de la religion nous offre une admirable synthèse du monde dans les temps anciens et de la société dans les temps modernes. L'unité religieuse se maintient par les formes du culte extérieur et se perpétue par la doctrine d'une autorité enseignante. Le philosophe qui se borne à l'exercice de la raison spéculative et rejette la méthode historique se prive des seuls documents qui puissent nous éclairer sur l'origine des choses et sur celle de l'homme. Il méconnaît cette influence visible du Christianisme sur la civilisation des peuples. Il renonce à la vertu personnifiée pour embrasser une vertu abstraite qui ne peut échauffer son cœur ni l'affermir par une autorité et une sanction suffisantes. La religion consacre les maximes les plus pures des esprits éclairés et les inspirations des cœurs droits. Le déiste qui ne reconnaît que l'autorité de la raison est loin d'avoir ces avantages. Tout est chez eux diversité, incertitude, indécision.

Cela devient plus évident encore si l'on descend à l'examen de quelques systèmes dont la bizarrerie, l'immoralité, le cynisme,

répugnent autant au sentiment qu'à la raison. Ne méconnaissons pas les vœux et les besoins de l'intelligence et de la raison, mais puisque, par la religion, la raison universelle vient s'ajouter à la nôtre, puisque par elle nous trouvons une sanction à nos devoirs et qu'elle détermine, pour tous, les notions du bien et du mal, si obscures pour le plus grand nombre, puisque l'autorité est notre guide avec le développement de la raison, cette dernière doit respecter l'autorité en matière religieuse.

Délicatesse. — La délicatesse est, pour les âmes élevées, un devoir aussi impérieux que la justice, elle est, en morale, tout ce qui est distingué dans les principes et les actions. Elle est, ainsi que le dit Latena, le scrupule dans la probité.

Démoralisation. — La démoralisation, conséquence du libre arbitre de l'homme, est cet état de déchéance et d'énervement où l'absence de toute morale a jeté l'homme. C'est une déchéance volontaire. La source de notre force, de notre considération, de notre influence dans le monde est dans la moralité de nos actions. Si nous laissons cette source se tarir, nous tombons dans une dégradation progressive.

(V. dégradation — dérèglement).

Dépravation. — Etat de l'homme dégradé par les vices, les mauvaises habitudes, plongé dans les jouissances illégitimes, en proie aux passions des sens et qui a laissé le physique étouffer l'intellectuel et le moral.

Il y en a de trois sortes : la dépravation des mœurs, celle du cœur et celle de l'âme. Elles se succèdent ordinairement. L'amour des plaisirs amène la première, qui conduit aux autres.

L'instinct des animaux les sauve de cette dégradation, ou pour mieux dire, ils ne peuvent la connaître, mais l'homme, libre de choisir entre le bien et le mal, est responsable de ses actes, il ne se déprave que par sa faute. La pureté des mœurs, la morale et la religion sont ses seules sauvegardes. Malheur à l'homme jeune et ardent qui ne comprend pas cette vérité en entrant dans la vie. Une fois dépravé, il se dégrade et finit souvent par l'abrutissement.

Dans les États, la dégradation suit en général la décadence des mœurs, le sensualisme et l'athéisme.

Dérèglement. — Inconduite, manière de vivre en dehors de ses devoirs. Si le dérèglement ne tient qu'à la fougue de la jeunesse et des sens il finit avec l'âge, mais s'il se perpétue, il devient de la dépravation.

Pour les femmes, le dérèglement, c'est l'ignominie et le mépris public, malgré cette sorte de réputation qui s'attache au nom des Aspasie, des Phryné, des Marion Delorme, des Ninon de l'Enclos et de toutes les courtisanes célèbres. On ne saurait trop veiller sur les lectures des jeunes filles et de celles surtout qui ont l'imagination vive, car c'est par là qu'elles se perdent le plus souvent.

(V. les mots démoralisation, dégradation).

Descartes. — Descartes naquit en 1596, en Touraine et mourut à Stokolm en 1650. C'est l'un des génies philosophiques les plus originaux que la France ait produits. Il a attaché son nom à une grande révolution intellectuelle : le *Cartésianisme.* Son système n'est certes pas le dernier mot de la science philosophique (si la science philosophique peut avoir un dernier mot) mais il a au moins eu la gloire de rattacher la philosophie à la religion.

L'histoire de Descartes, bien qu'accidentée, n'est que l'histoire de sa pensée : le *discours sur la méthode* fut son premier ouvrage, il devait en effet commencer par se faire une méthode ; son génie est déjà en entier dans cette première publication que Bossuet mettait au-dessus de tous les ouvrages de son siècle. Les *méditations* suivirent en 1641, elles sont un hommage à la théologie chrétienne. En 1644, il publia les *principes de la philosophie* et peu de temps après, *le traité des passions de l'âme.* Son âge et sa forte constitution semblaient promettre au monde d'autres ouvrages que l'étude et l'expérience auraient encore mûris. L'ambassadeur de Suède, en l'attirant à la Cour de Christian, hâta sa mort et priva ainsi le monde de ce qu'il était en droit d'attendre de la vieillesse du grand philosophe.

Désenchantement. — Perte des illusions que nous nous faisons dans la jeunesse.

Le désenchantement arrive d'autant plus vite que l'imagination nous avait fait un paradis de la vie, paradis que la réalité a fait fuir comme un mirage trompeur.

« Nous sommes, dit avec raison un écrivain moderne (1), nous sommes à une époque où toutes les classes de la société semblent céder à un désenchantement universel : l'ambition est si étendue, l'amour de l'argent si prononcé, la soif des jouissances physiques si insastiable, que chacun aspire au delà de ce qu'il peut obtenir. Il en résulte une lutte où le courage s'épuise. De la chute des espérances on est précipité dans un désenchantement si absolu que bientôt arrive un profond dégoût de la vie. »

Désespoir. — Douleur portée au plus haut degré.

C'est l'un des plus fâcheux états de l'âme ; il naît de la conviction d'une fatalité qui attache invinciblement notre existence au malheur et ne tient aucun compte de la vie future.

« Le désespoir, dit le docteur Virey, cause une profonde prostration des puissances organiques et, un découragement total. Les viscères intestinaux tombent dans l'atonie, les digestions s'opèrent mal, les humeurs se dépravent, se décomposent, le sang s'engorge dans les tissus, une fièvre lente dévore la vie ; les plus forts caractères en subissent les atteintes : Tant que Napoléon, à Sainte-Hélène, put conserver l'espérance d'échapper à ses geoliers, sa santé se soutint, mais, à mesure que cet espoir s'affaiblit, le désespoir réagit sur ses viscères et le développement d'un cancer à l'estomac en fut le résultat. »

Les idées religieuses sont un remède ou plutôt un préservatif à cet horrible état. Silvio Pellico ne dût-il pas à ses sentiments religieux la douce résignation qui lui conserva la vie et qui nous a valu le beau livre *des prisons* et celui *des devoirs ?* (2)

— Le désespoir ne peut naître que dans l'âme égarée par le malheur et qui doute de Dieu et de l'éternité ; mais la douleur

(1) Saint Prosper.
(2) Le mie prigioni — i doveri degli uomini.

chrétienne ne verse de larmes qu'en priant, et c'est Dieu qui l'allège. (Du Laurens de la Barre).

Déshonneur. — Arrêt porté par l'opinion et qui attaque l'homme dans ce qui lui est le plus cher, l'estime publique. Le déshonneur est un supplice moral et celui qui dure le plus longtemps.

Une position affreuse de la vie est celle de l'homme condamné injustement et précipité dans un déshonneur irrévocable. Il a contre lui l'estime qu'il avait su conquérir, car le monde donne en général raison aux tribunaux qui ont condamné et le monde le hait d'autant plus qu'il se regarde comme trompé. Dans ce cas, heureusement fort rare, la morale n'a pas de consolations à offrir, c'est à Dieu qu'il faut s'adresser. La religion seule peut adoucir les plaies que l'homme fait à l'homme.

Désir. — Mouvement spontané de l'âme qu'accompagne l'inquiétude et que suit parfois le dégoût.

Il n'est guère possible de vivre sans désirs : l'agitation est aussi nécessaire à l'âme de l'homme que le mouvement l'est aux animaux. Engourdie par un long repos, elle y reste comme anéantie. Les désirs perpétuels que nous éprouvons sont une nouvelle preuve d'une vie à venir, l'âme, ne pouvant jamais être satisfaite en ce monde, aspire à l'autre sans s'en rendre compte.

L'analyse du désir appartient plutôt à la psychologie qu'à la morale, nous n'en parlerons donc ici que pour définir ses diverses modifications.

Ainsi, on nomme *désirs sensuels* ceux qui nous font rechercher les sensations agréables qui naissent de l'organisme.

La *curiosité* résume les désirs de l'intelligence et surtout le désir de connaître.

L'*ambition* n'est autre chose que le désir de la puissance; l'*avarice* le désir de posséder et d'accumuler des richesses; la *coquetterie* le double désir de plaire et de briller; la *gloire* le désir de se distinguer des autres.

Il y a aussi des désirs malveillants, tel que celui de la *vengeance*, qui a sa source dans un sentiment de haine admis par les anciens, mais contraire à la loi chrétienne.

Détachement. — A mesure que l'homme avance dans la vie, il se détache des faux plaisirs que le monde lui a offerts, il mesure à leur juste valeur la gloire, les honneurs et même les richesses. Le détachement du monde est le premier vœu de l'âme chrétienne.

Devoir. — Accomplissement des lois qui président au développement ou à l'action de l'être intelligent. Obligation de sacrifier la sympathie organique à la morale, l'utile au beau et au sublime, l'égoïsme à l'ordre général, l'injuste au juste, le bien-être au bien, l'individuel à l'universel.

Parmi les hommes qui pensent, il en est peu qui ne se soient pas créés un avenir selon leur caractère, leur génie particulier, ou la fantaisie de leur imagination et qui n'aient essayé de diriger les évènements vers un but quelconque.

Ce but, c'est le plus souvent la fortune, la science ou le pouvoir...

La fortune, et par elle les plaisirs, le bien-être, le luxe et les jouissances sensuelles.

Les sciences, les arts considérés en eux-mêmes, ou, par eux, la célébrité, la gloire et les honneurs.

Le pouvoir enfin, l'orgueil de la domination.

Un but donne en effet à la vie un certain intérêt et en éloigne l'ennui, l'un de nos plus mortels ennemis. Sous ce rapport il est utile... mais que de déceptions !

Esquissons ces différents buts :

La fortune ? Elle nous échappe après mille privations et mille sacrifices pour l'acquérir.

La gloire? la célébrité? Nous pâlissons pendant de longues années sur des livres; nous usons notre santé au milieu de veilles laborieuses et quand nous croyons l'avoir entrevue c'est l'envie que nous trouvons à sa place, l'envie, le sarcasme ou l'indifférence.

Les sciences, les arts, considérés en eux-mêmes? Que sont-ils, qu'un amusement, sans portée, sans application, destiné à servir de jouet à notre longue enfance : toujours apprendre et puis mourir ! est-ce la peine de savoir ?

Qu'est-ce donc alors que la vie et devons-nous la laisser s'é-

couler, indifférents à tout, sans amour, sans plaisir, sans jouissance aucune? Est-ce pour cela que Dieu nous a créés intelligents, capables de sentir, de comprendre et d'aimer?

Non — Il y a un sentiment qui domine ou qui doit tout dominer dans cette longue épreuve qu'on nomme la vie : c'est le sentiment du devoir, l'accomplissement, en ce qui nous concerne, et dans notre humble sphère, des lois qui régissent l'univers, la réalisation de la pensée bienfaisante et sage qui a réglé toutes choses.

L'animal est pourvu de tendances que, chez lui, on appelle instinct et qui servent à le conduire à la fin que lui destine son auteur ; l'homme outre ses tendances, a de plus le sentiment et la pensée. Est-ce donc pour laisser inertes ces précieuses facultés que Dieu les lui a données? — Non — s'attacher à connaître la vérité en tout, étudier notre organisation particulière, analyser nos facultés, voir par elles le but que le Créateur nous a assigné, réfléchir sur l'avenir qu'elles nous indiquent, sur les devoirs qu'elles nous imposent, et nous faire une loi de les accomplir, autant que nous le permet notre nature faible et déchue, voilà notre raison d'être.

En d'autres termes, éclairons notre conscience par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, et, cela fait, quelque préjudice qu'il puisse y avoir pour nous ou pour les nôtres, obéissons à ses inspirations. Rejetons les faux-fuyants, les moyens-termes, les accommodements, car c'est le vice déguisé, le vice sans franchise et sans courage. C'est ici le cas de dire comme Zénon, mais avec une autre doctrine que la sienne : « Souffrir n'est rien » il n'y a qu'un mal pour l'homme, c'est de faillir, de s'écarter du devoir.

Et il ne s'agit pas de dire seulement : « *Tu ne tueras point* » mais encore : « *Tu ne laisseras pas mourir* », « *Tu ne déroberas point* », mais « *Tu donneras à ceux qui souffrent.* » Ce dernier précepte complète la morale ancienne, car il comprend la charité qui est encore le devoir.

Cicéron appelait cela *Libéralité*, le Christianisme le nomme *Justice*. Le don gratuit, d'après la loi ancienne, n'était pas dû, il l'est d'après la loi chrétienne, et c'est là une de ses plus belles conquêtes sur le paganisme.

Quand on songe à ce qu'est l'homme, dit un éloquent écrivain, à la place qu'il occupe dans la création, aux facultés dont il est doué, on ne peut se faire à l'idée que cet amour, cette force, cette intelligence ne soient employés qu'au service de celui qui les possède, que Dieu ne nous demande rien autre chose que de ne pas nuire à ses desseins, de ne pas nous persécuter entre nous, mais on comprend au contraire que Dieu nous a pris du néant pour faire de nous les collaborateurs de son œuvre sublime, qu'il nous a ordonné d'aimer, de secourir nos frères et de consacrer nos forces, nos talents, à les défendre, à les nourrir, à les éclairer, à leur faire du bien. Quand il nous appellera à lui, lui dirons-nous seulement « *Je n'ai pas nui?* » Était-ce là notre vocation? A quoi bon la pensée et la volonté si c'est une assez grande vertu que d'avoir été inutiles? Loin de nous avoir destinés à un rôle passif, Dieu a mesuré nos obligations à nos forces et notre dignité à nos obligations. Vivre c'est agir, c'est soutenir à son poste le combat de la vie, général ou soldat, peu importe, pourvu qu'on fasse vaillamment son devoir.

Le sentiment du devoir exige un certain degré de réflexion sur soi-même : il suppose le calme de l'âme, il s'affaiblit dans une vie trop agitée, dans l'abus des jouissances sensuelles.

Il y a en nous une vie morale, comme il y a une vie organique; vie, non seulement réelle, mais qui compose la portion la plus importante et la plus noble de notre existence. Cette vie consiste dans le sentiment de nos devoirs, dans la résolution de les remplir, dans la satisfaction d'y avoir été fidèle.

Cette vie morale a son état de santé et ses maladies. Le grand art de la sagesse est de l'entretenir, de la fortifier, de la garantir ou de la guérir des maux qui peuvent l'atteindre. Elle combat et maîtrise les penchants dangereux, s'efforce de réformer les habitudes vicieuses. Elle recueille, excite, nourrit l'énergie de la volonté; elle éclaire les mouvements, elle épure ses mobiles, elle cultive et développe en nous toutes les forces qui nous rendent capables de bien faire; elle nous élève graduellement jusqu'à l'héroïsme et à la sainteté.

— Dieu! de là tous les devoirs. — S'il en est où l'idée de

Dieu ne soit pas mêlée, il s'y trouve quelque défaut ou quelqu'excès; il y manque le poids ou la mesure, toutes choses dont l'exactitude est désirée. Nous ne voyons bien nos devoirs qu'en Dieu. (Joubert.)

— Je n'ai jamais regardé qu'en haut pour y lire le devoir. Le devoir est supérieur à tout. Aucun calcul, aucune crainte, aucune habileté, aucun désir ne doivent prévaloir contre, et j'ai depuis longtemps l'expérience que c'est la seule voie de réussir finalement, encore que toutes les apparences soient contre le succès.

Le devoir est la plus grande et la plus généreuse des idées : la plus grande, puisqu'elle implique l'idée de Dieu, de l'âme et de la liberté, de la responsabilité, de l'immortalité; la plus généreuse, parce qu'en dehors d'elle, il n'y a que le plaisir et l'intérêt. Le devoir est la source de la véritable élévation dont voici les degrés : les honnêtes gens, les hommes d'honneur, les héros, les saints. Le devoir enfin est la plus grande source de bonheur dans l'enfance, dans la famille, dans la patrie et dans la vieillesse. (Lacordaire.)

— Quand le devoir est uni à la religion, tout notre être se trouve alors dans une paix profonde et vive à la fois, résultat du sentiment de l'ordre en nous. Nous voyons nos faiblesses et nous les dominons; nous possédons les biens légitimes de ce monde sans en être possédés; nous en avons l'usage sans les servitudes; nous adoucissons l'amertume des maux en pensant que Dieu ne nous les envoie que pour notre bien; enfin nous voyons venir la mort comme une délivrance, après lui avoir enlevé son amertume par notre détachement volontaire de tout ce qu'il nous faut quitter.

On ne saurait exprimer ce qu'il y a de contentement dans cet état, malgré les privations et les sacrifices qu'il semble imposer. (Auguste Nicolas,)

— Il n'y a qu'un bonheur : le devoir,
Il n'y a qu'une consolation : le travail.
(Elisabeth de Roumanie.)

— En sacrifiant tout au devoir on arrive au bonheur.
(Florian.)

Dévotion. — Pieux attachement aux devoirs que la religion impose.

Ce mot a été trop souvent détourné de son acception véritable ; ainsi on l'a fait le synonyme de *bigoterie*, de *superstition*, d'*hypocrisie*... Il n'y a rien de cela dans la dévotion, qui n'est, d'après son étymologie que *dévouement à Dieu*, et obligation d'accomplir les devoirs qu'il impose : « Faire de son devoir, dit Bourdaloue, son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consiste la *vraie* vertu de l'homme et la *vraie* dévotion du chrétien. »

La dévotion, ainsi comprise, devient une vertu indispensable aux hommes, puisqu'ils ont tous des devoirs à remplir. Plus on aime Dieu, plus on aime ses frères ; la dévotion doit donc les en rapprocher et leur donner les vertus sociales. La dévotion ne doit point avoir d'amertumes, l'homme *réellement* dévot est doux et affable ; son visage est ouvert, son cœur franc et sans détour. Il doit s'accoutumer à tous les caractères et accepter les plaisirs licites, sinon par goût, au mois par complaisance. Sévère pour lui-même, il est indulgent pour les autres. S'ils sont fâcheux, il les supporte ; s'ils s'égarent, il les plaint ; s'ils l'offensent, il leur pardonne ; il fait le bien partout où il peut le faire et se croit encore redevable envers ceux qu'il a pu obliger. Toujours content, parce qu'il est sans désirs et sans remords, on trouve en lui le plus heureux caractère, une humeur égale, une inaltérable douceur.

Ce portrait là n'est ni celui d'un philosophe payen, ni de l'homme qui abandonne le fond de la religion pour des pratiques accessoires.

— Le vrai dévot ne s'accable point de prières vocales et de pratiques qui ne lui laissent pas le temps de respirer, il conserve toujours la liberté d'esprit ; il n'est ni scrupuleux, ni inquiet sur lui-même. Il marche avec simplicité et confiance...

Rien n'est, ou ne doit être, plus aimable dans le commerce de la vie qu'un *vrai* dévot. Il est simple, droit, ouvert, sans prétention, doux, prévenant, solide et vrai. Sa conversation est gaie, intéressante, il sait se prêter aux amusements honnêtes

et il pousse la condescendance aussi loin qu'elle peut aller...
(Le Père Grou.)

— Les hommes qui font consister la morale dans de vaines pratiques sont de vrais athées, car ils n'ont de religion que pour ne pas avoir de devoirs, ou qu'ils prennent leurs pratiques de dévotion comme des brevets d'impunité. (X...)

Dévouement. — Le dévouement, emportant toujours l'idée de sacrifice, a pour principe, selon la nature de son objet, l'enthousiasme ou l'affection. Quand la religion en est le mobile, il fait des martyrs; si c'est l'amour de la gloire, il fait des héros; s'il est fondé sur le sentiment des devoirs il fait les hommes vertueux et les grands citoyens. La conformité du dévouement avec le devoir en est la seule consécration morale.

Dieu. — Dans cet immense univers, dont nous n'entrevoyons qu'une faible partie, tout est ordonné en vue du bien général et ce plan atteste une providence.

A l'ordre physique, qu'on ne peut nier, ajoutons la certitude de l'ordre moral que nous portons en nous-mêmes. Cet ordre suppose l'harmonie de la vertu et du bonheur. Sans doute elle paraît déjà dans le monde visible et les conséquences des bonnes et des mauvaises actions dans la société qui punit et récompense, dans l'estime et le mépris publics, dans le trouble et les joies de la conscience... mais cette loi de l'ordre moral n'est pas toujours accomplie en ce monde; il faut donc qu'il y ait un être qui se charge d'accomplir, dans un temps et d'une manière que nous ne connaissons pas, l'ordre dont il a mis en nous le besoin, et cet Être, c'est Dieu.

Aussi l'adoration est-elle un sentiment universel. Ce sentiment prend les formes les plus diverses : Tantôt il se trahit par une exclamation partie du cœur dans les grandes scènes de la nature et de la vie : Tantôt il s'élève silencieusement dans l'âme muette et pénétrée; c'est un élan spontané, irrésistible, et quand la raison s'y applique, elle le déclare juste et légitime.

Quoi de plus juste, en effet, que d'aimer la parfaite bonté et la source de tout amour ? abandonnée à elle-même, la religion dégénérerait aisément en rêves et en extases, ou se dis-

siperait dans le torrent des affaires et des nécessités de chaque jour. Le culte public a pour mission de lui faire prendre une forme précise, régulière, qui réveille le sentiment quand il s'assoupit, le soutient quand il défaille, le règle quand il s'égare.

Le Christianisme est venu donner cette règle : qu'elle n'eût pas été la joie de Socrate ou de Platon, si visiblement embarrassés entre leurs belles doctrines et la religion de leur temps, ils eussent trouvé le genre humain entre les bras du Christianisme !

— Chaque nouvelle découverte faite dans les sciences physiques a été une nouvelle preuve de la sagesse qui a présidé à la formation de l'univers. (Massias).

— Dieu explique le monde et le monde le prouve.

(Rivarol).

— Après la question de l'existence de Dieu se place celle de ses attributs.

Ils peuvent se diviser en trois catégories : attributs métaphysiques, intellectuels et moraux.

Les attributs métaphysiques sont l'unité, la simplicité, l'immutabilité, l'éternité, l'immensité.

Les attributs intellectuels se renferment dans *la science*.

Les attributs moraux sont la sagesse, la bonté, la justice. Leur action combinée constitue ce qu'on appelle *la Providence*, c'est-à-dire cet acte permanent par lequel Dieu dirige chaque chose vers la fin qui lui est propre et l'ensemble des choses vers la fin générale.

L'évidence du gouvernement moral éclate :

1° Dans ces instincts de sociabilité, de sympathie, de pitié, dans ces affections bienveillantes que Dieu a déposées dans le cœur de l'homme pour être le lien de la société.

2° Dans la conception de la loi morale, à la notion de laquelle il a été donné à notre intelligence, toute bornée qu'elle est, de participer.

3° Dans l'application que nous faisons de nos jugements moraux, soit à notre propre conduite, soit à celle d'autrui.

4° Enfin, dans une multitude de faits qui, malgré la distribution, quelquefois aveugle *en apparence*, du bonheur et du mal-

heur en cette vie, prouvent que la récompense de la vertu et la punition du crime sont, dès cette terre, l'objet de toutes les lois générales qui gouvernent le monde moral. (Mallet).

— Qu'est-ce que mourir, si ce n'est vivre toujours? J'en prends à témoins ces millions de mondes qui nous appellent par leur radieuse symphonie. Et au-delà de ces millions de mondes, qu'y a-t-il? L'infini, toujours l'infini. Si je prononce le nom de Dieu, je fais sourire quelques-uns d'entre vous qui ne croient pas à Dieu? Pourquoi ne croient-ils pas à Dieu? Parce qu'ils croient aux forces vives de la nature. Mais qu'est-ce que la nature? Sans Dieu ce n'est qu'un grain de sable. C'est vouloir regarder par le petit côté des choses quand le grand côté nous éblouit. Moi, je suis pour le grand côté. Qu'est-ce que la terre? Un berceau et un tombeau. Mais de même que le berceau a ses origines, le tombeau a ses rayonnements; c'est la porte fermée sur la terre, mais c'est la porte ouverte sur les mondes entrevus. (Victor Hugo).

— Nous sommes des êtres intelligents et des êtres intelligents ne peuvent avoir été formés par un être aveugle, ignorant et insensible. Il est impossible de se débattre contre une vérité qui nous presse de tous côtés. (X.)

— ... Vous blasphémez et niez Dieu parce qu'il ne veut pas vous dire son secret. Commencez par admirer ce qu'il vous montre et vous n'aurez plus le temps de chercher ce qu'il vous cache. Laissez-le procéder comme il lui plaît, il sait pourquoi il a créé l'homme; il sait où il le mène. Aidons-le de notre mieux, plus tard il nous dira le reste. Il existe, que cela vous suffise. Vous pouvez être assez malheureux pour en douter quelquefois, vous ne pouvez être assez aveugle pour en douter toujours; et, à mesure que vous avancerez dans la vie, vous le verrez plus distinctement.

Si Dieu est quelque part, il est dans l'idée chrétienne. Elle est l'indulgence, elle est la force, elle est la morale, elle est la charité, elle est le bon sens, elle est le bien, elle est le vrai...

(Alex. Dumas, fils).

— Dieu est, à la fois, ce qu'il y a de plus clair et de plus impénétrable. (Lacordaire).

— Que le méchant ne s'imagine pas qu'il gagne quelque

chose à n'avoir aucun témoin visible de son crime. Tout est connu de Dieu. (Rendu).

Au-delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il? De nouveaux cieux étoilés. Soit! Et au delà? L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au-delà? Veut-il s'arrêter, soit dans le temps, soit dans l'espace? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert à rien de répondre : Au-delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible...

La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini. (Pasteur).

Dignité. — La dignité morale nous inspire ce respect de nous-même et des autres qui, avec le temps, nous assure une place que les honneurs seuls ne peuvent conquérir.

J'admets que l'homme est libre de disposer de ses biens, et, jusqu'à un certain point, de lui-même ; mais peut-il se dégrader sans être coupable envers Dieu qui l'a créé bon et perfectible ? n'est-ce pas un sacrilège de profaner, d'avilir les dons du créateur ou seulement de les négliger ? c'est sur ce point surtout que la morale chrétienne diffère de la morale payenne : l'une portait trop souvent aux hommes, avec le mensonge, la souillure, le déshonneur et le désespoir... l'autre leur porte le respect, l'amour, la lumière, le courage et l'honneur.

Mourir, en se disant qu'on n'a jamais étendu l'empire du mal, mais qu'on a, au contraire, étendu l'empire du bien sur la terre, qu'on a employé son esprit, ses années, sa fortune et ses forces à soutenir le règne de la vérité et de la justice, quelle joie et quelle consolation !

— La régularité des mœurs fait la dignité des femmes.

(Mme de Rémusat).

— Créature de Dieu, l'homme porte sur son front et plus encore au fond de son cœur l'empreinte de son auguste origine. Candidat d'une existence à venir, l'homme a en lui le signe de cette haute vocation. Il est le lien de communication entre le monde moral et le monde matériel. Connaissant ce dernier par la science, le gouvernant par l'industrie, il entre dans le premier par la religion, la vertu et la liberté.

En quoi consiste cette dignité, si ce n'est à soutenir par nos sentiments et nos actions le rang que nous a assigné la Providence ? aussi les âmes élevées mettent-elles un extrême intérêt à soigner cette dignité.

Or, cette noblesse se maintient et se justifie par tout ce qui nous rapproche du perfectionnement. C'est en devenant meilleurs que nous en retrouvons les titres. Aussi et réciproquement le sentiment de cette dignité nous aide-t-il à devenir meilleurs.

C'est par l'empire de soi, uni à l'amour de Dieu, qu'on obtient une fierté sans orgueil, une modestie sans bassesse.

Il y a une dignité naturelle dans la pureté des sentiments et des actions, comme il y a toujours quelque chose de vil dans ce qui n'est inspiré que par l'appât de la volupté purement sensuelle. Il y a une dignité naturelle dans ce qui est vrai ; la dissimulation, le mensonge peuvent être momentanément profitables, ils ont toujours quelque chose de bas. Il y en a aussi dans tout ce qui exprime l'accomplissement d'un devoir : la dignité qui entoure la magistrature et la paternité, ne dérive pas seulement de l'autorité qui leur est confiée, mais aussi de l'importance des devoirs qui leur sont commandés et qu'on doit supposer remplis.

Tout abandon de l'empire de soi dégrade : voyez l'ivresse qui en est le terme le plus extrême ! la familiarité qui nuit à la noblesse du caractère n'est point celle qui porte dans le com-

merce des inférieurs la condescendance de la bonté, c'est celle qui suppose un défaut de retenue et de vigilance sur soi-même.

Un caractère perd sa dignité quand il se trouve en défaut et que, trompant l'attente, il se contredit et se dément. Le ridicule naît partout où il y a défaillance. L'agitation et l'inquiétude nuisent à la dignité du caractère parce qu'elles sont un signe de faiblesse. (De Gerando).

Discrétion. — Modération, réserve dans les actions et les paroles — habitude de garder le silence et de ne pas divulguer les secrets qu'on nous confie.

La discrétion est plus que le charme de la société, elle en est la garantie. Elle est malheureusement rare, dans les petits centres surtout ; c'est ce qui explique les tracasseries, les haines et les divisions continuelles.

Dispute. — Débat suscité entre des personnes qui diffèrent d'avis sur une même matière. Elle n'est pas un synonyme de la discussion, mais elle en est trop souvent la suite. La dispute, a la vraisemblance pour principe, l'opiniâtreté dans ses progrès, et, pour la fin, l'emportement.

— Le ton positif et tranchant est une absurdité : si vous avez raison, il diminue votre triomphe ; si vous avez tort, il ajoute la honte à votre défaite. (Stern).

— La dispute la plus vaine est celle des goûts, chacun étant, en général, résolu à s'en tenir au sien. (S. Dubay).

Dissimulation. — La dissimulation est l'art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin, c'est l'opposé de la bonhomie, de la candeur, de la franchise, de la loyauté et de la simplicité.

— Le venin des aspics est moins à craindre que la dissimulation. (Théophraste).

Distraction. — Adhérence involontaire à une série de réflexions ou d'idées qu'on poursuit en, abandonnant les sensations

extérieures, en oubliant tout ce qui nous entoure ; elle ne se produit que lorsqu'une idée étrangère nous sollicite plus fortement que celle qui nous occupe.

Doctrine. — Ce qu'enseigne une religion, une secte de philosophie. — Quelques écrivains en ont fait à tort le synonyme de *système* : un système est l'enchaînement de certaines idées représentant un ordre de faits et aboutissant à prouver la vérité d'une proposition, tandis que le mot *doctrine* est destiné *spécialement* à désigner les systèmes relatifs à la religion, au monde moral, à la destinée humaine. Ainsi on dit : « le système du monde » en voulant parler du monde physique, tandis que les doctrines religieuses ou sociales ne sont pas des systèmes, mais des doctrines.

Dogme. — Le mot Dogme dérive du grec Δογμα maxime, proposition ou principe établi, en matière de religion. On dit les *Dogmes de la foi* pour exprimer les vérités que Dieu a révélées et que l'Église a fait connaître.

Les dogmes sont peu du goût de la philosophie : la meilleure des religions, disent les philosophes, serait celle qui proposerait peu de dogmes » les théologiens répondent que chaque dogme a non seulement sa raison d'être, mais qu'il porte avec lui sa morale et que cette croyance a fait naître des vertus dont la nature humaine ne paraissait pas capable.

— L'origine des dogmes remonte à l'origine des sociétés humaines. (Lacordaire.)

Domination. — Pouvoir, autorité, ascendant sur les esprits. Il y a chez l'homme deux sentiments qui se combattent : l'amour de la liberté et l'esprit de domination. Il réserve le premier pour lui et tourne le second contre les autres ; il veut suivre son inspiration, sa volonté et l'imposer à ceux qui l'entourent.

Ces maximes de la vie privée peuvent s'appliquer à la vie publique : quelle que soit la forme d'un gouvernement, les hommes maîtres du pouvoir, font subir leur joug à la masse ; sont-

ils vaincus, ils se plaignent de l'arbitraire. On a vu, d'un autre côté, les partisans les plus ardents de la liberté, arrivés au pouvoir, épuiser en quelques mois les rigueurs de l'arbitraire pour y rester plus longtemps.

Cela est dans la nature humaine et nous en voyons tous les jours de nouvelles preuves.

Douceur. — La douceur est fille de l'humilité. L'humilité sans douceur, comme la douceur sans l'humilité sont des vertus incomplètes.

« Cette misérable vie, dit Saint François-de-Sales, n'est qu'un acheminement à la bienheureuse! ne nous courrouçons donc point en chemin, les uns avec les autres; marchons avec la troupe de nos compagnons doucement et amiablement. »

Qu'il y a loin de ces bons conseils à la morale sèche et dure des stoïciens.

— Toute douceur n'est pas vertu. Il est une douceur de tempérament qui n'est que pusillanimité... la douceur est la persévérance à résister aux passions impétueuses et à tenir l'âme en garde contre l'orgueil et contre tout emportement.

(Saint Grégoire de Nysse).

— Comme la rosée rafraîchit la terre brûlée par les ardeurs du soleil, une parole douce vaut mieux que le don, pour l'âme flétrie et desséchée par le malheur. La douceur des paroles console plus que l'aumône. (Cardinal de Cheverus).

— La douceur est la fleur de la charité.

(Saint François de Sales).

— La douceur vient à bout des résistances que l'aigreur rend invincibles. (La Rochefoucault-Doudeauville).

— Je vois qu'envers soi-même, il faut être sévère
Que, dans le monde, il faut et pardonner et plaire,
Que si, par ses vertus, on se fait estimer,
Ce n'est que la douceur qui peut nous faire aimer.

(Alexandre Duval).

— La douceur attire l'affection. (Helvétius).

Douleur. — Peine de l'esprit et du cœur, effet que produit le mal fait à l'âme.

Après avoir élevé un autel à la raison, les stoïciens avaient rendu cette faculté responsable des biens et des maux de ce monde, mais ils lui avaient donné, comme correctif, le suicide.

Zénon, qui niait que la douleur fût un mal, ne permettait pas à l'homme de se plaindre, mais il lui permettait de couper le fil de sa vie, pourvu que cet acte émanât *d'une raison calme et réfléchie*... Il fit plus, il mit sa maxime en pratique, puisqu'il termina son existence en se laissant mourir de faim.

Heureusement, le Christianisme est venu sauver le monde que le stoïcisme, la plus belle des sectes antiques, au dire de Montesquieu, laissait honteusement périr.

C'est le sentiment chrétien, qui faisait dire à Malesherbes pendant qu'on s'assurait à la Conciergerie qu'il ne portait pas des armes à Louis XVI : « Que craignez-vous? Si le roi était un Caton ou un Brutus, il se tuerait; mais le roi est chrétien, il ne se tuera pas! »

Tout vient de Dieu, la souffrance comme la joie; tout retourne à Dieu, qui, seul, inflige le châtiment, donne la récompense ou la consolation; confions-nous donc en lui et résignons-nous s'il nous frappe, car ses coups sont autant d'épreuves et la récompense est au bout

La souffrance est une prière et quelle prière fut jamais sans consolation? « Dieu me tourmente, il a ses raisons... » Ce mot de Commines vaut des volumes. Le sage, selon le monde, saura souffrir sans se plaindre et demeurer ferme au milieu des tourments, mais il n'est donné qu'au chrétien de goûter cette joie des larmes dont le reste des hommes n'a pas même l'idée.

Nous serions, en général, assez résigné pour supporter les maux que nous n'avons pas, mais nous manquons de patience pour ceux que nous sommes appelés à subir. Notre croix est toujours plus lourde que celle du voisin, c'est que nous *voyons* l'une et que nous *portons* l'autre : Je voudrais bien de la douleur physique au prix de l'estime ou de la gloire! dit l'homme accablé d'humiliations qu'il n'a pas méritées, ou placé malgré l'élévation de son caractère, au bas de l'échelle sociale : — Que m'importe la douleur morale, douleur toute de convention, si je pouvais me lever et marcher, dit le paralytique, condamné à un repos perpétuel, ou le soldat qu'un boulet a mutilé : — D'autres

accepteraient le mal, mais ils se plaignent des conséquences : Je me résignerais facilement à la pauvreté, dit celui-ci, si cela ne m'empêchait pas d'élever mes enfants, de vivre honorablement et d'être utile à ma famille. — Je souffrirais bien la douleur, dit un autre, mais ce que je ne puis souffrir, c'est d'être pour tous un objet de compassion ou de dégoût. — Que le riche malade est heureux ! dit l'habitant de l'hospice, il a autour de lui sa famille, ses amis et de nombreux serviteurs; il peut se faire servir et on le plaint ; moi, je suis seul, abandonné des miens et livré à des mains étrangères !...

La résignation chrétienne, la seule vraie, est celle qui accepte tout avec douceur.

Droit. — Ce mot a bien des applications diverses. L'organisation de l'homme a conduit les philosophes à le considérer sous deux rapports principaux.

Le droit dans sa pureté primitive qui prend l'homme sortant des mains du Créateur et agissant dans sa liberté première ; c'est le *droit naturel*.

Le droit tel que l'ont fait les hommes réunis en société, c'est le *Droit social*. Ce dernier se modifie suivant les nations, les latitudes et le degré de civilisation. Il se subdivise lui-même en plusieurs branches : Droit constitutionnel, droit des gens, droit politique, droit civil, droit administratif, droit divin, droit canonique, droit coutumier, droit commercial, judiciaire, maritime, militaire, etc.

Le droit naturel est le seul dont nous ayons à nous occuper ici. Il ne peut être formulé, mais il repose néanmoins sur des bases généralement admises comme formant les règles les plus sages de la conduite que l'on doit tenir envers soi-même et envers les autres. Il est invariable, indépendant des temps et des lieux et il sert de base commune au droit positif de toutes les sociétés particulières.

Quelques philosophes ont prétendu que le droit naturel était une chimère, en s'appuyant sur la différence qui existe entre la législation des différents peuples et des différentes époques, ainsi que sur les transactions que le législateur est obligé de faire en appliquant les principes absolus de la morale.

Il y a quelque chose de spécieux dans ce raisonnement, mais il n'en est pas moins vrai qu'il existe un type absolu de vertu et de morale qui est révélé à l'homme par sa conscience, sa raison et les lois divines qui en sont la base.

Droz (J.). — Joseph Droz, philosophe français, né à Besançon en 1773, mort en 1851.

Sa famille était honorable, son éducation fut très soignée, ses études brillantes. Après avoir parcouru plusieurs carrières et notamment la magistrature et la diplomatie, la révolution le jeta dans l'armée.

Il servit quatre ans comme capitaine dans les volontaires du Doubs, mais ce temps ne fut pas perdu pour ses études. Il lisait, sous la tente, Horace, Cicéron et Montaigne, et ces lectures sérieuses ne furent pas sans influence sur son avenir : lorsque sa faible santé lui fit quitter le métier des armes, il consacra le reste de sa vie aux lettres et écrivit successivement de grands ouvrages, parmi lesquels nous citerons de préférence *l'essai sur l'art d'être heureux*, *l'application de l'art à la politique*, *la philosophie morale*, *l'aveu d'un philosophe chrétien* et *les pensées sur le Christianisme*.

La carrière des lettres fut pour Droz ce qu'elle devrait être pour tous les écrivains : un véritable sacerdoce. Son traité sur l'art d'être heureux est un traité d'hygiène morale ; il y regarde la modération comme la santé de l'âme ; s'il règle tout dans la nature humaine, il n'y sacrifie rien. Il ne méconnaît aucun de nos besoins, mais il ne tolère aucun de nos excès ; il veut l'emploi de toutes nos forces, mais sans en permettre l'abus, et il se complaît dans tous nos sentiments pourvu qu'ils ne nous apportent pas de souffrances en devenant des passions.

La raison, d'après J. Droz, doit être la suprême directrice de la vie : étendre son intelligence, fortifier son caractère, chercher ses jouissances dans l'exercice bien entendu de ses facultés, ne pas dérégler ses désirs par ses imaginations, mettre ses intérêts dans ses devoirs, ajouter aux douceurs profondes de la famille les plaisirs délicieux de l'amitié, agir en bon citoyen, être bienveillant envers ses semblables, ne rien donner à la vanité, être utile aux autres pour se contenter soi-même, sans chercher, dans

le bienfait, la reconnaissance, s'élever, par de religieuses espérances, vers Dieu dont la Providence veille sur nous ici-bas, se préparer ainsi à bien mourir, en sachant bien vivre et passer doucement dans le monde invisible où notre félicité sera mesurée au bien que nous aurons fait sur la terre... Telle est la philosophie qu'enseigne Droz, non seulement dans *l'art d'être heureux*, mais dans presque tous ses ouvrages.

C'est dignement accomplir la vie et bien comprendre la noble mission de l'écrivain. Et, ce qui n'existe pas toujours, nous voyons en lui l'homme rester digne du moraliste.

Dualisme. — Doctrine ancienne des deux principes, du bien et du mal, répandue chez les diverses nations de l'Orient et notamment en Égypte et en Perse.

Le dualisme était le point principal de la religion des Persans. Ils tenaient leur doctrine de Zoroastre et distinguaient deux sortes de substances : l'esprit et la matière ; l'un, le principe du bien, l'autre, le principe du mal : Oromaze et Arimane. Ces deux principes, ainsi personnifiés, se combattaient sans cesse. De là, le mélange du bien et du mal dans le monde.

Dans ce système l'homme conservait peu de liberté.

Plusieurs philosophes grecs ayant embrassé la religion chrétienne y introduisirent une partie de leurs opinions, ce qui produisit des erreurs sur la liberté de l'homme ; les *Gnostiques*, par exemple, soutenaient que si Dieu était le principe du bien, la matière, principe du mal, était indépendante de lui. Au IIIe siècle les Manichéens adoptèrent la même opinion.

Duclos. — Moraliste, né à Dinan, en Bretagne, en 1704, mort en 1772.

Duclos était fils d'un chapelier. Une bonne éducation le jeta, encore jeune, dans la vie des lettres où il se fit remarquer d'abord par quelques romans et plus tard par un ouvrage plus sérieux intitulé : *Considération sur les mœurs,* sur lequel Laharpe a porté ce jugement sanctionné par la postérité :

« Il est rare qu'on ait rassemblé plus d'idées justes et réfléchies et plus ingénieusement encadrées. Cet ouvrage est plein de mots saillants qui sont des leçons utiles, c'est partout un

style concis et serré dont l'effet ne tient ni à l'imagination, ni au sentiment, mais au choix et à la quantité de termes énergiques et quelquefois singuliers qui forment la phrase et qui sont des pensées. Il en résulte un peu de sécheresse, mais il y a, en revanche, une force de sens qui plaît beaucoup à la raison. »

Louis XV disait de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. »

Duel. — En remontant à la cause de cet usage, on voit que ce fut une indépendance et une liberté sauvage des Barbares qui, en l'absence des lois, se prétendaient en droit de se faire justice à soi-même et ne connaissaient d'autres droits que la force; un point d'honneur mal entendu, fondé sur une fausse notion qui faisait consister tout le mérite d'un homme dans la force du corps; enfin une aveugle superstition qui regardait l'issue d'un combat comme le *jugement de Dieu*...

Excusables peut-être dans des siècles d'ignorance, aucune raison ne peut les justifier dans une société réglée où c'est un attentat contre toutes les lois divines et humaines.

— Un duel, dites-vous, témoigne qu'on a du cœur et cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices. — Je demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision et quelle raison peut la justifier. A ce compte, un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités, sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée; et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai... Ainsi, vertu, vices, honneur, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'évènement d'un combat; une salle d'armes est le siège de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé? — Si les loups savaient raisonner auraient-ils d'autres maximes?

(J.-J. Rousseau.)

— Dans l'intérêt de sa sécurité menacée, la société a le droit

d'ôter la vie ou la liberté à ceux de ses membres qui, par des actes criminels, ont appelé sur leur tête ce terrible châtiment. Mais, ce droit, nul homme ne l'a envers ses semblables, et ce qui, de la part de la société, ne serait que juste punition, deviendrait d'homme à homme, meurtre et assassinat. Mais, dira-t-on, l'homme offensé n'a-t-il pas le droit de punir celui qui a commis l'offense? — Non, en aucun cas, il n'est permis à l'individu de se substituer à la société, ni de mettre sa vengeance à la place de la justice. Nous sommes mauvais juges en notre propre cause, notre amour-propre s'exagère trop aisément le tort qui nous est fait et la réparation qui nous est due; c'est à la société, juge impartial et désintéressé, que doit être laissée cette appréciation. (C. Mallet.)

— L'homme de courage dédaigne le duel, l'homme de bien l'abhorre. Il ne profite qu'au médecin ou au fossoyeur.

(J. B.-Rousseau.)

Dugald-Stewart. — L'un des philosophes les plus illustres de l'école écossaise, né à Edimbourg en 1753, mort en 1828.

Dugald-Stewart, élevé à l'université de Glascow, y reçut les leçons du docteur Reid qui l'admit dans son intimité et fit bientôt tant de cas de son jugement exquis qu'il lui dédia un de ses ouvrages : *l'essai sur les facultés de l'homme.*

Le jeune philosophe débuta dans le monde des lettres par un *essai sur les songes* qu'il intercala plus tard dans un grand ouvrage.

La modeste fortune de Dugald-Stewart, autant que ses goûts le vouèrent au professorat qu'il n'abandonna qu'en 1820 pour se retirer à Kinneil-Houze, château du duc d'Hamilton. Il passa là le reste de ses jours, composant des ouvrages de philosophie qui étendirent sa réputation plus que ne l'avait fait le professorat.

En 1822, il fut frappé de paralysie et privé de l'usage de la parole, mais il conserva ses facultés intellectuelles. Il supporta avec résignation cette cruelle épreuve, ne s'occupant plus qu'à mettre la dernière main aux ouvrages commencés. Il y réussit avec l'aide d'une fille bien-aimée, qui lui servait de secrétaire.

Il mourut en 1828, après la publication de son dernier

ouvrage : *la philosophie des facultés morales de l'homme*. Il était âgé de 75 ans.

La plupart de ses ouvrages et notamment ses *esquisses de philosophie morale* ont été traduits en français par Jouffroy. Ce petit volume, qui mérite d'être lu et médité, a été fréquemment réimprimé. Jouffroy a fait précéder sa traduction d'une préface qui est elle-même un ouvrage fort remarquable.

Dugald-Steward appartient à cette école dont le mérite est d'avoir mis un terme aux hypothèses et d'avoir appliqué à l'état de l'esprit humain la méthode qui a fait faire de si grands pas à l'étude du monde physique ; enfin d'avoir fait de la Psychologie une science expérimentale.

Duplicité. — La duplicité est un vice de la même famille que l'hypocrisie ; l'intérêt personnel en est presque toujours le but ; on la décore trop souvent dans le monde du nom de finesse.

Si le mot de Taleyrand est exact : « la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée », c'est une véritable apologie de la duplicité, mais qui fait peu d'honneur à ce diplomate.

La duplicité a été personnifiée par Virgile dans le personnage de Sinon, par Racine dans celui de Narcisse et par Molière dans Tartuffe. Shakespeare a donné *Iago* et Fielding *Blifil*.

Dureté. — Insensibilité de l'âme pour les peines morales ou les souffrances physiques d'autrui. Fille de l'égoïsme et de la mauvaise éducation, la dureté rend la vertu stérile et enlaidit même le vice.

E

Ecclectisme. — Système philosophique qui consiste à emprunter aux différentes écoles ce qu'on y trouve de bien, en rejetant ce qu'elles ont de faux et d'exclusif.

Ce système a eu quelques adeptes dans l'antiquité, mais, de

notre temps, Cousin lui a donné plus d'extension et de valeur.

Il est évident qu'aucune des écoles de philosophie ne nous a donné la vérité, puisqu'on la cherche encore ; mais si elle n'existe pas dans la meilleure d'entre elles, comment espérer la trouver en adoptant quelques éléments disparates et contradictoires dans chacune d'elles ? Il n'en est pas des systèmes de philosophie comme des plantes médicinales qu'on mêle dans un alambic pour en tirer un résidu : chacune a sa raison d'être, ses adeptes et ses partisans fanatiques qui ne peuvent adopter les opinions de leurs rivaux sans abandonner les leurs.

La religion chrétienne est en définitive la meilleure des explications et des solutions philosophiques ; tant que la philosophie n'est pas arrivée là, elle est au-dessous de tous les cultes, ainsi que l'avoue Cousin lui-même : « Les plus imparfaits, dit-il, donnent au moins à l'homme un père, un consolateur, un juge. Par la religion, la philosophie entre en rapport avec l'humanité ; elle contient le fond commun de toutes les croyances, elle leur emprunte leur principe et le leur rend entouré de lumière, élevé au-dessus de l'incertitude (1). »

Économie. — Ordonnance, distribution des parties d'un tout, prudent et bon emploi des choses.

Ordre dans la dépense d'une maison, dans la conduite d'un ménage, dans l'administration d'un bien. — Ce qui est épargné ou mis en réserve.

— L'économie est la source de l'indépendance. — Le travail chasse la misère, l'économie l'empêche de revenir.

(De Jussieu).

— Tout trésor qu'on se fait par l'économie vaut mieux que celui qu'on a reçu par héritage, parce qu'on sait mieux le conserver. (Lacretelle).

Édification. — Disposition de l'âme qui s'élève vers l'infini et a conscience de son union intime avec Dieu. Un prédicateur, un livre de prières peuvent émouvoir sans édifier. Une

(1) Cousin : *Cours de 1828*, 1829.

bonne action, une scène touchante, une vie noble, dévouée, pleine d'abnégation et de sacrifice, nous édifient autant qu'un sermon.

Éducation. — L'éducation est l'action et le moyen de développer les facultés intellectuelles, morales et physiques d'un enfant conformément à certains principes, en donnant à ces facultés une direction suivie.

L'éducation est l'art de manier et de façonner les esprits ; elle est pour l'esprit ce que les aliments sont pour le corps. La nourriture développe et fortifie les membres lorsqu'elle est saine et vivifiante, l'éducation donne à l'intelligence un développement heureux, à l'âme une noble énergie.

La vie de l'homme est une éducation continuelle : La mère la commence, le collège la continue, le monde la finit et au moment où l'expérience de la vieillesse y a mis le dernier sceau, il faut mourir. A quoi donc servirait cette éducation si ses résultats ne nous suivaient au-delà du tombeau ?

— Dans chaque période de sa vie, l'homme fait des positions nouvelles pour la période qui doit lui succéder, chacune de ses actions exerce une influence inévitable sur son avenir. Il y en a qui, sous le rapport moral, n'ont réellement grandi que dans leur maturité. D'autres, placés dans des circonstances défavorables, peuvent décheoir... Plus on médite les mystères dont la suite compose notre passage sur cette terre, plus on reconnaît dans chacun d'eux des indices qui montrent, dans ce passage, une véritable préparation, et c'est pourquoi il est en général une longue et pénible épreuve. « L'épreuve est un gage : si nous donnons tant de soins à l'éducation dont les fruits subsisteront seulement pendant quelques années et s'évanouiront peut-être par une mort précoce, quelle attention, quels efforts ne demande pas celle dont les fruits doivent s'étendre un jour dans un avenir sans limites. (De Gerando.)

— L'éducation est distincte de l'instruction. Il s'est souvent trouvé que l'instruction était grande et variée et l'éducation mauvaise. L'éducation est quelque chose de simple et de pra-

tique qui exige peu de théorie, mais beaucoup de soins, peu de préceptes, mais beaucoup d'amour.

Elle commence au berceau, c'est donc la femme qui est la première institutrice de l'homme; Dieu lui a donné cette mission. Après, il y a l'éducation domestique (dans laquelle le père, la mère et l'instituteur ont chacun leur rôle) ou le collège. Ce dernier a ses inconvénients sans doute, mais l'éducation commune est une préparation nécessaire aux mœurs et aux besoins mutuels de la société : elle tempère la vanité, détruit la colère, corrige l'égoïsme et bien d'autres défauts. Le jeune élève y perdra peut-être cette culture polie qu'il eût trouvée au sein de la famille, mais il la retrouvera plus tard, alors qu'il sera plus apte à en profiter. (Laurentie.)

— Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. (Pascal.)

Éducation des enfants. — Voulez-vous que vos enfants soient un jour des hommes honorables et deviennent de bons citoyens, servez-vous surtout de l'influence des exemples ; la sympathie naturelle de l'enfance avec vous rendra facile et profitable cette manière d'agir sur eux.

Que vos caresses n'aient jamais d'excès et qu'elles soient accordées à propos comme récompense.

Donnez à l'enfant des habitudes réglées jusqu'au moment où il pourra comprendre les exhortations et les leçons.

Donnez-lui l'idée de propriété, pour qu'il respecte celle des autres; inspirez-lui de la libéralité, en lui faisant prêter ou donner ce qui lui appartient.

Il ne faut rien vouloir que de juste et de raisonnable, mais le vouloir avec fermeté et sans jamais céder.

Corrigez avec calme et sérieux ; ne grondez pas; ne criez pas surtout.

Inspirez bientôt de la pudeur aux enfants, de quelque sexe qu'ils soient.

Évitez la jalousie entr'eux, en mettant le plus jeune sous la protection de l'aîné, à qui le rôle de protecteur interdit tout sentiment de haine.

Faites sentir aux enfants le prix de la vérité. Ne riez pas devant eux des ruses qu'ils emploient, des mensonges qu'ils disent pour obtenir ce qu'ils veulent. — Déconcertez ces ruses et ne recevez leurs caresses intéressées qu'avec froideur.

Attirez leur confiance ; obtenez l'aveu de leurs petites fautes et pardonnez-les après une morale douce. Soyez toujours vrais vous-mêmes ; tous les autres intérêts doivent être sacrifiés à ceux de la vérité. Tout est réparable près des enfants, hors le mensonge.

Faites bientôt connaître aux enfants l'idée de devoir ; servez-vous de la sympathie de votre propre conviction. Présentez rarement ces idées accompagnées de celles de crainte ou de punition.

Tirez parti de l'active imagination des enfants pour leurs jeux, mais gardez-vous d'en abuser en leur faisant peur, de quelque manière que ce soit.

Évitez les longs discours et choisissez le moment où l'enfant sera le mieux disposé pour lui donner des notions morales.

Faites naître chez lui le désir des bonnes actions, chaque fois que l'occasion s'en présentera, et dès les premières années attachez-vous à inspirer le devoir plutôt qu'à le dicter.

Etudiez les premiers jeux de vos enfants, découvrez-y le germe des qualités, des talents, des vertus, des vices, des passions qui doivent un jour prendre de l'empire sur eux et entraîner leur existence. L'étude que vous aurez faite vous dévoilera peu à peu le but auquel ils tendent, insouciants et ignorants d'eux-mêmes. Si ce but doit être funeste à la société, ramenez-les, dirigez-les, sacrifiez tout pour les faire entrer dans une meilleure voie. Si ce but est glorieux et plein d'avenir, loin de comprimer l'essor qu'il veut prendre, étendez, affermissez les ailes du jeune aiglon. Poussez plus loin votre paternelle sollicitude ; examinez avec soin son étude favorite : si l'artiste se découvre sous son crayon enfantin, si une voix déjà mélodieuse ramène la mesure dans les joyeuses rondes, que votre enfant soit peintre ou musicien ; mais si, au contraire, vous le voyez entraîné, par un penchant irrésistible, vers les sciences, favorisez ce penchant, faites éclore plus vite le germe caché que tant de parents font avorter, faute de savoir le découvrir.

Ce que je dis pour les pères peut aussi être appliqué aux ins-

tituteurs et aux précepteurs : le lapidaire reçoit le diamant brut, informe, sans beauté; il le rend à la société taillé, poli, brillant, admirable à voir.

Le joaillier reçoit du mineur l'or couvert de terre et mêlé à mille substances qui le cachent aux yeux. Il le fond, en enlève tout ce qui n'est pas lui et le rend à la société sous mille formes élégantes et utiles.

L'architecte et le sculpteur font extraire des carrières des blocs énormes dont leur science ou leur art tirent des statues, construisent des palais.

Cette science et ces talents divers ne s'exercent que sur une matière inanimée.

L'instituteur aussi reçoit des diamants bruts, de l'or mêlé d'alliage, des blocs informes; mais ces diamants, cet or, ce marbre, c'est la nature humaine : les matières à rejeter sont l'ignorance et le vice; ce joyau dont il doit compte à la société c'est l'homme, l'homme instruit et vertueux. Son rôle n'est-il pas le plus beau? d'où vient donc qu'il n'occupe pas le rang qu'il mérite? c'est qu'il reste trop souvent au-dessous de sa mission ou ne la comprend pas. La société n'est pas injuste au fond, elle donne à chacun selon ses œuvres, le faste, l'éclat, le faux brillant peuvent un instant l'éblouir ; avec le temps, elle examine et voit mieux : alors le mérite caché sous un modeste vêtement est plus honoré que la sottise dorée.

— J'estime l'éducation des bons couvents, mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère quand elle peut s'en occuper. (Fénelon.)

Éducation du peuple. — Les mœurs du peuple s'épurent et s'adoucissent par l'éducation, c'est un fait incontestable; aussi a-t-elle toujours été un sujet de méditation pour les philosophes et les écrivains politiques.

De l'éducation du peuple dépend en effet la prospérité des empires; elle est le seul remède capable de réparer les maux produits par les discordes civiles. En réfléchissant sur les moyens de rendre les hommes heureux, on sent la nécessité de remonter à l'éducation comme à la source du bonheur public. Aussi

Platon, dans sa *République*, nous a-t-il laissé plutôt un admirable traité d'éducation qu'un ouvrage de politique. Il croyait que l'art d'élever les hommes avec sagesse comprenait la science du gouvernement; ces deux choses étaient à ses yeux si étroitement liées qu'elles n'en formaient qu'une seule; et comme malgré la distance des siècles qui les sépare, les plus grands génies s'entendent toujours et se répondent entre eux, on a vu dans les temps modernes l'auteur de l'*Esprit des Lois* fonder sur trois grands principes d'éducation cet impérissable monument.

Les législateurs les plus célèbres de l'antiquité ont fait entrer de sages règlements, pour diriger la jeunesse, dans les codes mêmes de leurs lois, et ils ont paru regarder toujours cette partie de leurs institutions comme le soutien de toutes les autres. Si quelquefois des politiques imprévoyants n'ont pas cru devoir descendre à ces détails; si, fiers de commander à des hommes faits, ils ont dédaigné de prescrire des règles de conduite à des enfants; si, au lieu de poser d'abord ce fondement de toutes choses, ils ont commencé par élever des édifices ruineux, destinés à s'écrouler sur eux-mêmes, alors l'avenir de tout un peuple a été sacrifié à l'intérêt présent. On n'a eu égard qu'à la maturité et à la vieillesse, deux époques de la vie où les habitudes sont toutes formées et où elles ne sauraient que difficilement changer de direction; on a négligé la génération naissante, que l'on pouvait si facilement accoutumer à l'exercice des vertus et qui était le gage précieux de la durée et de la prospérité de tout un empire.

La base d'nne bonne législation est donc un système d'éducation moral et religieux. Toutes les nations, tous les siècles proclament cette vérité, tous les hommes se plaisent à la reconnaître; mais ce principe, généralement admis en théorie, reçoit dans la pratique d'inévitables altérations, lorsqu'il se trouve en opposition avec l'esprit d'une époque ou les mœurs actuelles d'un peuple. Les opinions dominantes en politique, en morale, en religion pénètrent, quoiqu'on fasse, et s'infiltrent dans le cœur de la jeunesse; reproduites de toutes parts autour d'elles dans les méthodes élémentaires, dans les leçons des maîtres, dans les entretiens domestiques, enfin dans les livres et les monuments qu'on ne saurait entièrement dérober à ses regards.

L'enfant, le jeune homme surtout, essentiellement imitateurs, traduisent les habitudes de l'homme mûr, pour en faire bientôt leur propre nature. Il est donc presque impossible de les défendre de la contagion des mauvaises doctrines, alors qu'elles règnent parmi les hommes. Il n'est guère d'asile si solitaire, si écarté qu'il puisse être, qui les garantisse du souffle empesté du vice ou de l'irréligion ; l'air même qu'ils respirent en apporte le germe dans leur sein. On n'a besoin pour en fournir la preuve, que de rappeler les leçons de l'expérience. Malheur à une génération naissante, au milieu d'une génération corrompue ! Malheur à ces rejetons d'une tige stérile pour la vertu, qui justifient trop souvent la perversité de leur origine ; à moins que de terribles leçons, de salutaires épreuves ne les épurent ; à moins qu'une violente commotion ne brise tout d'un coup la chaîne des traditions !...

Voilà l'état de la société née à la fin du XVIIIe siècle, au milieu de la tourmente révolutionnaire.

C'est une génération qui recule épouvantée devant l'abîme creusé par l'anarchie et l'impiété, et qui est d'autant plus avide d'émotions généreuses, de sentiments élevés, que la plupart de ceux dont elle tient le jour se sont livrés ou ont été mêlés aux systèmes les plus avilissants, au matérialisme le plus complet.

Le besoin de cette génération morale est compris de tout le monde ; une des idées les plus souvent renouvelées de notre siècle est l'instruction primaire *obligatoire*. On nous la donne comme une panacée universelle pour moraliser le peuple et le rendre heureux... En la décrétant, on détruira sans doute l'ignorance, mais si l'on ne conserve pas la religion, source de toute morale, on ne fera que changer la nature des crimes : il y aura peut-être moins de vols à main armée, il y aura plus de faux en écriture, de concussions et de dilapidation de deniers publics...

Où est le progrès ?

Égalité. — Droit qu'ont tous les citoyens d'un pays d'être soumis aux mêmes avantages politiques, aux mêmes charges, admissibles à tous les emplois, jugés par les mêmes tribunaux et selon les mêmes lois.

C'est la seule égalité possible ; celle dont parlent si souvent les révolutionnaires, en France et ailleurs, est une utopie irréalisable.

Les peuples anciens avaient adopté l'esclavage ; le paganisme et la philosophie l'avaient consacré ; le christianisme l'a détruit ; mais il a laissé subsister l'inégalité parmi les hommes, parce que la véritable égalité n'existe que devant Dieu ; aucune nation ne l'a vue s'établir. Prenons comme exemple la France, que nous connaissons mieux.

Les barbares ont envahi son sol, les plus braves guerriers se sont emparés des terres, les plus habiles ont saisi l'autorité au jour du danger et l'ont conservée. Après eux, leurs enfants en ont hérité : Une race de rois s'est créée, puis abâtardie, puis elle a été remplacée par de plus dignes ou de plus forts. Sous les rois se sont échelonnés des ducs, des comtes, des barons, des chevaliers, des écuyers, des vassaux, des varlets, des serfs, tout un monde de maîtres et de serviteurs de tous les degrés.

Les barbares étaient cependant arrivés égaux, sous un chef qui les conduisait au pillage...

La féodalité avait eû ses inégalités, la royauté les siennes ; la société vivait depuis plusieurs siècles au milieu des abus et des privilèges, lorsque le peuple, révolté de tant de souffrances, se souleva. Vainqueur, il eut la prétention de proclamer l'égalité, et la terreur promena son terrible niveau sur toutes les têtes qui dépassaient les autres par le génie, le talent, la piété, la fortune ou la position sociale... C'était l'égalité de l'homme ! La guillotine s'abaissa enfin sur les guillotineurs, qui se tuèrent entre eux.

Après quelques années horribles, la bayonnette succéda au couteau et la gloire à l'assassinat : un soldat de génie, toujours victorieux, monta les degrés du trône, et cette égalité sanglante et factice disparut de nouveau.

Toujours et partout l'on trouve l'inégalité ; toujours et partout le privilège que s'arroge le plus fort ; et pouvons-nous en être étonnés ? C'est la loi de notre nature dégénérée. C'est sans doute un spectacle odieux qu'offre le pauvre souffrant et le riche étalant à ses yeux un faste insultant, et ce spectacle est partout.

Mais, dira-t-on, quel titre ont ces hommes que la fortune a

rendus cruels, à garder seuls les biens de la vie? Qu'ont-ils fait pour la plupart, que dépenser follement des monceaux d'or, dont ils n'auraient pu gagner la millième partie si le ciel les eût fait naître dans la basse classe !... Ils n'ont rien fait pour en jouir, et cependant il leur appartient légitimement : car c'est le fruit des sueurs de leurs pères. Supposons un partage égal entre tous ces hommes où règne en ce moment une si cruelle inégalité; j'admets qu'il n'en résulte pas un effroyable chaos. Je veux que les uns et les autres, bien que sortis de leur vie habituelle, se trouvent heureux de ce nouvel état de choses : qu'en résultera-t-il? au bout d'un an, le talent ou le génie auront pris le dessus, et voilà l'inégalité revenue avec tous les abus et tous les excès.

L'égalité n'existe donc pas? — Non; l'égalité matérielle, l'égalité sociale ne peuvent exister, pas plus que l'égalité physique. Pourquoi naissons-nous faibles ou forts, lâches ou courageux, paresseux ou ardents au travail, apathiques ou désireux de gloire? Pourquoi le sang coule-t-il lentement dans nos veines ou y bouillonne-t-il avec violence? c'est le secret de Dieu, secret impénétrable, auquel n'atteindra jamais la science humaine. Mais si l'inégalité existe pour nous, même au sein maternel, l'égalité réelle est *devant Dieu*, et son code est dans l'Évangile. N'a-t-il pas dit que tous les hommes sont frères? entendait-il par là que les inégalités sociales ne devaient pas exister? Non, puisqu'il a déclaré qu'il fallait *rendre à César ce qui est à César*.

Honorons le pouvoir qui nous gouverne, obéissons à la loi, résignons-nous aux inégalités sociales; mais conservons précieusement la religion qui console, et cette dignité d'honnête homme qui nous fait l'égal de tous!

— L'égalité des richesses entraîne l'anarchie. (Labruyère.)

— Jamais un homme ignorant et grossier ne pourra, quelle que soit la loi, être l'égal de l'homme instruit et bien élevé.

(Mme Ancelot.)

Égards. — Déférence, respect, qu'on doit, en général, à la vieillesse.

L'inférieur doit des égards à son supérieur dans la hiérarchie des pouvoirs, mais ce dernier en doit aussi à son subordonné.

Malheureusement l'extrême distance entre un homme qui peut tout et un homme qui a besoin de tout, fait souvent oublier ce devoir si la charité n'est là pour corriger les suggestions de l'orgueil.

Ce que nous disons des puissants peut s'appliquer aux riches et aux nobles ; il y a plus de ridicule encore à tirer vanité de sa naissance et de sa fortune que de son pouvoir, car le hasard seul nous a donné cet avantage, qu'on doit mettre tous ses soins à faire oublier à l'honnête homme qui en est privé.

— Les égards font moins d'ingrats que les services.
(Mme de Sévigné).

— On doit des égards aux vivants, mais on ne doit que la justice aux morts. (Lamotte-Houdart).

Église. — Chez les Grecs, le mot εκκλησια désignait une assemblée ; chez les Romains *Ecclesia* signifiait réunion, ce qui est identique. Plus tard, chez les premiers chrétiens, le mot *Église* exprimait l'unité catholique ou l'état ecclésiastique.

Il y a eu l'église primitive ou église des patriarches, l'église mosaïque ou église judaïque, composée de tous ceux qui suivaient la loi de Moïse et enfin l'église évangélique ou église des chrétiens (1).

Aujourd'hui les théologiens définissent l'église « la société de tous les fidèles réunis pour la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, et par la soumission aux pasteurs légitimes, principalement au Pape qui en est le chef ».

Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire de l'Église, nous bornant à dire qu'elle a constamment travaillé à réaliser sur la terre la loi morale.

L'abbé Fleury, dans son discours sur l'état ecclésiastique, définit l'église des premiers temps : « Un gouvernement fondé sur la charité, ayant pour but l'utilité publique sans aucun intérêt de ceux qui gouvernent, des pasteurs appelés d'en haut par le choix des autres pasteurs et par le consentement des peuples. Ces pasteurs, maîtres des biens comme des cœurs, ne

(1) V. Mgr Gousset.

s'en servent que pour assister les pauvres, n'emploient leur autorité qu'avec discrétion, se réunissant en assemblée pour traiter en commun les affaires importantes, en sorte que l'Église répandue par toute la terre n'était qu'un corps parfaitement uni de croyances et de maximes. »

Égoïsme. — L'égoïsme est la pensée dominante de presque tous les hommes ; nous rapportons tout à nous ; notre faible nature nous fait croire que nous serons plus heureux, et c'est le contraire qui arrive.

De cette idée fausse naissent les contrariétés perpétuelles, et une inquiétude sans cesse renaissante sur nos intérêts, « Mais si nous ne songeons plus à nous, tout va nous devenir indifférent : dans ses sages dispositions la nature nous a prescrit la conservation de notre corps : elle a donné à chaque animal sa défense, à l'homme l'intelligence pour comprendre la vie qui nous est accordée, et des sens pour en jouir. A chacun donc de veiller sur son bonheur et sur ses intérêts... »

Soit, mais sommes-nous assez éclairés pour connaître nos vrais intérêts ? Ne nous laissons-nous pas aller à notre passion dominante ? Aimons-nous la table, nous lui sacrifions notre santé ; — l'argent, nous lui sacrifions notre repos. — Sommes-nous ambitieux, nous devenons insatiables, et le bonheur fuit pour toujours.

Le bonheur ! mais il ne s'acquiert que par le bien-être du corps et la paix de l'âme ; or, la santé ne se conserve que par la modération et la pureté des goûts ; la paix de l'âme s'acquiert par la foi, la bienfaisance et la pratique de toutes les vertus. Une bonne action se présente : au lieu d'en calculer les suites en vue de notre intérêt, ne voyons que le bien que nous allons faire, et, si nous ne sommes pas trop mauvais, nous éprouverons une jouissance plus vive que toutes celles que l'égoïsme eût pu nous offrir. Une contestation va nous jeter dans des procès interminables ; il s'agit de quelque pas de terre : faisons chacun le sacrifice de deux ou trois ares, et nous ne craindrons plus de nous rencontrer, et nous serons bons voisins, et la tranquillité de notre vie y gagnera. Nous aurions perdu, en plaidant, cette amitié, ce repos et notre argent en sus. Je suppose que l'un de nous ne raisonne pas ainsi, qu'il veuille abso-

lument plaider, quelle immense supériorité reste à l'autre dans l'esprit de ses juges, aux yeux de la société et aux siens propres !

Dans tout ce qui ne peut atteindre l'avenir de nos enfants, cédons, cédons toujours; et la considération générale, et notre cœur satisfait, nous récompenseront de quelques sacrifices d'argent ou de vanité, qui n'auront plus de prix quand nous aurons connu cette nouvelle jouissance.

Il est bien peu d'entre nous qui ne passent une partie de la vie à se plaindre de leur sort, et surtout de la condition dans laquelle la destinée les oblige de vivre. L'artisan se plaint de l'obligation où il est de travailler sans cesse et de soutenir de ses bras une nombreuse famille ; l'homme riche se plaint de son oisiveté et de l'ennui qui en est la conséquence; l'homme puissant gémit sur les peines innombrables de sa condition et sur l'ingratitude de ceux au bonheur desquels il ne cesse de travailler ; d'autres ont d'autres maux à déplorer, et nous voyons le genre humain, depuis le mendiant jusqu'au prince, accuser le destin ou la volonté paternelle, ou leur propre inexpérience du malheur de leur vie entière.... C'est que l'égoïsme nous domine, et que nous avons toujours sous les yeux des détails bornés, quand nous devrions nous élever et considérer l'ensemble.

Le soleil, la terre, l'eau, le chêne et le grain de blé concourent nécessairement au grand œuvre de la nature; seul, l'homme est libre de faire le bien ou le mal ; seul, il est maître de ne pas y concourir...; mais est-ce là son devoir? Est-ce son bien ? — Non, certes : plus que tout autre être créé, il doit concourir à l'ordre, à l'harmonie universelle, et s'il ne suit pas pour son compte l'ordre assigné par le Créateur, il est dans le faux, il souffre.

Dans telle classe que le sort nous ait fait naître, notre destinée est entre nos mains; nous serons heureux ou malheureux, selon que nous serons vertueux, éclairés, égoïstes, envieux ou méchants.

Peut-être moins brillante, est-elle moins remplie et moins glorieuse la mission de ces hommes chargés de guider, d'instruire, d'éclairer leurs frères dans la route difficile de la vie, de

faire germer au milieu de la population des campagnes des idées de vertu, de religion, de travail? Est-elle moins honorable l'existence de ces cultivateurs courbés sur leurs sillons, qui passent ignorés sur cette terre, parce qu'ils n'ont connu de la vie que le travail ?...

La médiocrité de notre situation dans le monde est souvent un bonheur de plus. Avec elle moins de tourments, moins de mécomptes, moins de ces rêves d'ambition qui troublent le repos des grands insatiables. Plus libre de ses actions, l'homme modéré dans ses goûts et heureux dans sa modeste sphère, peut sans obstacle élever son âme à tout ce qu'il y a de noble et de grand. Moins asservi au joug de l'opinion et des sots préjugés, il peut vivre avec simplicité et consacrer à la bienfaisance un or enlevé à de ridicules frivolités, à des superfluités gênantes.

Mais, pourra-t-on m'objecter, il est une grande partie du genre humain qui n'a de l'or ni pour les frivolités, ni pour le nécessaire; continuellement occupée de son existence matérielle, elle est condamnée à la servilité ou à des travaux si pénibles qu'ils ne laissent point de place à la pensée... Ma réponse sera facile : que l'homme qui fait partie de cette classe repousse l'égoïsme, le plus souvent son seul guide ; que des vues généreuses remplacent dans son cœur cet odieux penchant, et son existence changera. Alors s'ouvriront devant lui des sources inconnues de jouissances ; alors il goûtera, même dans son humble sphère, le plaisir de faire du bien ; il entendra les accents si doux de la reconnaissance, et verra partout autour de lui la bienveillance, l'amitié, la gaieté qui anime aux travaux : il aura changé sa vie entière et, pour cela une seule résolution a suffi : car cette résolution le ramenait au vrai, à l'ordre, à Dieu.

— L'égoïsme, en retrécissant l'âme, étouffe les qualités qu'elle renfermait ; il est bien difficile a un égoïste de suivre la loi morale. (Livry).

— Les vices forment une chaîne dont le premier anneau est l'égoïsme. L'égoïste est un fou qui se trompe : il s'isole, se prive d'appui et s'égare sans guide et sans compagnon, dans le labyrinthe de la vie. (de Ségur).

— L'esprit de l'homme est encore plus égoïste que son cœur : quand il a conçu une idée, il s'y attache comme à son œuvre propre et s'y emprisonne orgueilleusement comme s'il était en possession de la pure et pleine vérité. (Guizot).

L'égoïsme reçoit tout et ne donne rien, la charité donne tout et n'exige rien. (Véran Sabran).

Émulation. — Sentiment qui nous pousse à imiter les actions nobles et généreuses et qu'il ne faut pas confondre avec l'ambition ou l'envie.

L'émulation n'existe que pour le bien ; elle n'est ni fière, ni présomptueuse ; elle se manifeste au contraire par la modestie et essaie d'augmenter ses talents ou sa vertu par le travail et l'application. Pleine de courage, elle ne se laisse pas abattre par les disgrâces et ne songe à réussir que par des moyens légitimes.

L'émulation est l'un des sentiments les plus utiles à l'espèce humaine et celui qui prouve le plus qu'elle est destinée à vivre en société.

Énergie. — Force morale, vigueur de l'âme, exaltation d'activité.

L'énergie tient plutôt à l'action des nerfs qu'à la force musculaire. On voit des tempéraments faibles, chétifs, doués d'une grande activité et d'une force intérieure qui leur fait surmonter des obstacles que les hommes les mieux constitués ne supporteraient pas. On voit aussi de faibles femmes supporter de longues souffrances avec une égalité d'âme qui révèle une grande énergie.

— L'opiniâtreté n'est que l'énergie de la sottise.

(Descuret).

Ennui. — État de découragement et de langueur, atonie de l'âme, malaise et dégoût de l'esprit et du cœur dans lequel nous ne pouvons prendre aucun intérêt aux choses du dehors.

L'ennui, disent les moralistes, est justiciable de la médecine plutôt que du raisonnement : un homme ennuyé est un homme malade ; le *spleen* naît du tempérament, de l'air, du climat.

Arrivé au dernier degré, l'ennui est un genre d'idiotisme, comme la colère est un genre de folie. L'esprit et le cœur paralysés ou dominés par cette *passion négative* ne voient qu'un côté des objets et n'ont de perception que pour la douleur.

Quelles sont ses causes ? quelle est son origine.

L'ennui se manifeste en nous quand les organes fatigués refusent leur concours à l'intelligence ; quand cette dernière manque d'aliment et, tirant tout d'elle-même, sans réciprocité, sent ses pensées s'accumuler dans sa tête et retomber à plomb sur son cœur.

Il a sa source dans l'impuissance des créatures à nous donner le bonheur que nous désirons, car le peu de félicité qui nous vient d'elles est promptement dévoré par des désirs insatiables ; il a sa source dans la mobilité et le faiblesse de notre esprit qui ne peut se fixer à rien, et qui, préoccupé de ses incessants désirs, n'a de choix qu'entre le marasme, le découragement et la folie. Il a sa source dans les tiédeurs de nos croyances qui ne peuvent consentir à voir l'épreuve dans le temps et la récompense dans l'éternité, car nous cherchons, les regards tournés vers la terre, sans pouvoir nous décider à cheminer les yeux fixés vers le ciel. Là cependant serait tout le remède.

Mais, à défaut de ce divin remède, que notre nature refuse trop souvent, le Christianisme ne nous en offre-t-il pas d'autres ?

Malgré l'assertion négative de quelques philosophes, examinons :

Pour éviter ce cruel état de l'âme, les hommes ont tout fait : avec cette grande activité de l'esprit qui demande, sans relâche des pensées et des sensations nouvelles, ils se sont livrés aux plaisirs, au tourbillon des fêtes et du monde ; le monde les a trompés, l'illusion des fêtes a été courte... la satiété a suivi de près les plaisirs (1) ; ils ont pensé que la science comblerait ce gouffre de la curiosité, mais hélas! Plus l'intelligence a agrandi son domaine, plus elle a senti sa misère ; et le découragement est arrivé ; désabusés, ils regrettent jusqu'aux futilités, désormais impuissantes à les distraire ; le luxe, l'élégance, les arts, les lettres, rien n'a été oublié, tout a été rejeté... Et cependant

(1) La reine Christine : *L'ouvrage de loisir.*

trois remèdes existent : le travail, la charité et le devoir. Le travail pour le pauvre; une occupation sérieuse, mêlée à la charité, pour le riche; et pour tous l'examen des obligations que nous imposent notre position sociale, notre famille, notre religion et leur consciencieux accomplissement.

Si, parmi nos lecteurs, se trouve un malheureux en proie à ce tourment de l'ennui, nous lui indiquons, en toute simplicité, ces moyens de guérison qui ont toujours mieux atteint le but que les prescriptions de la médecine et les conseils de la philosophie.

— Les sciences, les arts sont mis à contribution pour nous fournir des plaisirs. Dans nos demeures somptueuses, tout est réuni pour charmer nos sens : le luxe de nos salons, l'élégance de nos jardins, l'abondance de nos tables, tout concourt à notre bien-être. Les fêtes, les spectacles sont appelés à nous recréer. Nos passions concourent à nous procurer les ressources que nous cherchons contre l'ennui. Des journaux, des romans, des poésies flattent notre curiosité, notre imagination... Malgré tout cela, cependant, nous ne sommes point heureux : l'ennui nous accompagne partout; il s'assied au milieu de nos fêtes, il secoue ses pavots sur nos plaisirs. Le millionnaire que le public envie est souvent, malgré sa fortune, le plus malheureux des hommes. Après avoir usé de tout, il éprouve du dégoût de tout : nonchalamment étendu sur de moelleux coussins, il ne sait que faire de son temps, de ses immenses richesses; ses membres sont engourdis par la paresse, son âme est affaissée, il souffre plus que le misérable qui gagne péniblement le pain de la journée. La coquette qui règne en souveraine dans les réunions, où sa beauté, son élégance font l'admiration de tous, s'ennuie horriblement dans les intervalles de plaisir.

Plus l'âme ressent de jouissances vives, plus elle éprouve d'ennui quand elles sont épuisées. La satiété dégoûte bien vite de toutes les distractions du monde où règne une froide étiquette et où l'on se trouve avec des personnes qu'on n'aime pas, qu'on craint ou qu'on méprise. Toutes ces relations sociales, inventées contre l'ennui, sont souvent une source où il coule à flots.

Rien ne nous donne l'ennui comme l'uniformité. Tous nos plaisirs perdent de leur charme avec le temps; il semble que

chaque instant qui s'écoule les diminue et les épuise. Souvent renouvelés, ils deviennent insupportables... (Belouino).

— On cherche le repos en combattant quelques obstacles et si on les a surmontés, l'ennui sort du fond du cœur où il a des racines naturelles.

Ainsi les divertissements n'ont pour objet que des fantômes ou des illusions qui seraient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avait perdu le sentiment du vrai bien... le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait insensiblement arriver à la mort... L'homme ne s'ennuie de tout et ne cherche cette multitude d'occupations que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu ; lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est ni en nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul. (Pascal.)

— Avec la direction donnée à l'âme pour se reporter toujours vers le contentement surnaturel, on peut rencontrer l'ennui.

Une paresse à demi volontaire peut le causer ou l'entretenir ; il faut la vaincre en travaillant. Si nous le redoutons, élevons notre âme et soutenons-la : *Sursum corda et sustine.*

(de Ravignan).

— L'ennui est le malheur des gens heureux.

(H. Walpole).

Envie. — L'envie est plus irréconciliable que la haine. Elle naît en général de l'égoïsme : L'individu qui s'aime trop est désagréablement affecté des succès et du bonheur d'autrui. Il croit mériter les avantages dont il est privé et qu'il voit chez d'autres.

Une bonne éducation peut corriger, chez l'enfant, cette mauvaise direction de nos sentiments. Un père doit faire attention à cette tendance, et aussitôt qu'un signe d'envie se manifeste, réveiller les sentiments opposés de justice, de bienveillance et leur faire comprendre par des exemples que ceux qui sont l'objet de notre envie sont souvent, au fond, plus malheureux que nous.

— L'envie est une passion lâche et timide qui se nourrit d'amertume et de venin. (Thibault.)

Enthousiasme. — Mouvement de l'âme dû à l'exaltation, état habituel, élévation constante que l'âme doit à ses propres forces.

L'enthousiasme s'applique plus souvent aux facultés intellectuelles, l'exaltation aux facultés morales. L'enthousiaste est facile à entraîner, l'exalté ne pense pas comme la plupart des hommes.

Le véritable enthousiasme, émanation d'en haut, enfante souvent des choses extraordinaires, et, comme une étincelle électrique, se communique à la foule. (V. Exaltation).

— Si l'enthousiasme enivre l'âme, par un prestige singulier, il soutient même dans l'infortune, il laisse, après lui, une trace lumineuse et profonde qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du cœur de nos amis; il nous sert aussi à nous-même contre les peines les plus amères et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir. (Mme de Staël).

Épictète. — Philosophe Stoïcien, né en Phrygie un siècle environ avant Jésus-Christ.

Il fut d'abord esclave et eût souvent à souffrir des mauvais traitements de son maître, mais il montra dans cette misérable condition tant de patience et de douceur qu'il en souffrit moins qu'un autre et que son caractère moral n'en fut point abaissé.

Il recouvra sa liberté à la mort d'Épaphrodite et se consacra à l'étude et à l'enseignement de la philosophie.

Le stoïcisme était la doctrine en honneur à cette époque, c'était celle des âmes fortement trempées, mais empreintes de raideur et d'exagération. Cette raideur se détendit un peu avec Épictète; la dureté s'amollit. La sagesse ne consista plus seulement à mépriser la douleur, mais à la plaindre. Épictète apprit à aimer son pays, sa famille et à voir, sans s'irriter, les faiblesses et même les vices qu'il attribue surtout à l'ignorance.

Ainsi, d'après lui, le fondement de toute morale est dans la nature de l'homme et dans sa conscience : agir conformément à cette conscience, éclairée par l'étude et la raison, est atteindre la perfection qui est identique au bonheur. La fortune, les honneurs ne sont pas des biens; les rechercher, c'est s'imposer une servitude. L'œuvre principale de l'homme doit être

d'affranchir son âme des choses extérieures, des craintes et des désirs qui nous asservissent.

Nul philosophe de l'antiquité n'allia plus qu'Épictète, la liberté, l'amour des hommes et le respect de soi-même; nul n'enseigna une morale plus pratique, plus ferme et plus tendre, mais il reste encore beaucoup en deçà de la morale chétienne.

Malheureusement Épictète n'a rien écrit, ou du moins il ne reste de lui que ce qu'en ont recueilli ses disciples Arrien, Stobée et Maxime.

— Épictète est un des philosophes qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant tout, qu'il regarde Dieu comme son principal objet; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice, qu'il se soumette à lui de bon cœur et qu'il le suive comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse. Cette disposition arrêtera les plaintes et les murmures et préparera son esprit à souffrir paisiblement les évènements les plus fâcheux.

Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire; il veut qu'il soit humble; qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements et qu'il les accomplisse en secret. Rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse pas de répéter que toute l'étude de l'homme doit être de connaître la volonté de Dieu et de la suivre. (Pascal).

Épicure. — Philosophe grec né à Gargette, l'an 362 avant J.-C., mort en 270. Épicure valait mieux que ses disciples qui ont un peu dénaturé sa doctrine.

La morale épicurienne propose à l'humanité le *bien-être* comme le but à atteindre « mais, pour atteindre ce bien-être, ajoute le philosophe, il faut surtout de la prudence : Il n'est pas de vie heureuse sans la sagesse, la probité et la justice, la vertu est une des conditions du bonheur ».

C'est donc à tort qu'on a donné le nom d'Épicuriens aux hommes qui ne recherchent que la volupté. Cette doctrine, un peu calomniée, est loin sans doute d'être irréprochable ; elle ne vaut pas celle de Socrate, Platon et Aristote, mais elle est supérieure à celle d'Aristippe qui vivait à peu près à la même

époque et qui n'a d'autre objet que *le plaisir*, qu'il appelle le *bien*.

Épicure croyait que les Dieux, toujours calmes, toujours bons, jetaient sur la terre des regards satisfaits et souriaient au bonheur des hommes; Zénon, au contraire, en faisait des tyrans occupés à épier les moindres faiblesses pour les punir cruellement.

Épicure attachait l'homme à la divinité par la reconnaissance, les stoïciens enlevaient à l'espèce humaine les plaisirs de la vie et l'abreuvaient d'amertume pour ne lui laisser qu'un avenir problématique.

Épicure répétait à ses disciples : « Usez de vos facultés, n'en abusez jamais; ne sacrifiez pas de longs jours à une courte jouissance; ne contrariez ni la nature, ni votre conscience: évitez les excès qui tourmentent le présent et appauvrissent l'avenir. En vivant selon la nature, vous ne serez jamais pauvres; en vivant selon la société, vous ne serez jamais riches... »

Telle était, en résumé, la doctrine de ce philosophe, sage peut-être pour le siècle où il vivait, mais manquant de ce souffle chrétien qui l'eût agrandie et épurée.

Épreuve. — L'épreuve, en morale, est un essai tenté sur le caractère des individus et qui en fait jaillir les qualités et les défauts.

L'adversité, cette grande épreuve, qui attend la plupart des hommes, grandit les uns en retrempant leur âme et déprave les autres, en leur enlevant toute énergie.

On comprend sous le nom d'épreuve les périls, les privations, les souffrances physiques et les douleurs de l'âme, parce qu'en effet toutes ces choses ont pour but d'éprouver la créature humaine, de lui enseigner à se connaître, de l'améliorer, de lui donner une garantie de ses hautes destinées, de la préparer à en être digne. C'est pourquoi l'éducation qu'elles offrent à l'homme est la plus difficile, car elle est celle qui renferme les instructions les plus profondes et qui doit produire des fruits dans un avenir lointain. Elle enseigne aussi à mourir ; elle forme la créature, comme un élève, pour l'immortalité. Aussi, pendant que les autres éducations morales dont l'homme recueille les

influences se ralentissent, celle-ci persévère et devient plus active dans les derniers jours.

Il y a des âmes que le malheur déprave au lieu de les fortifier, c'est que, dans la lutte, l'égoïsme l'a emporté. Ces âmes n'avaient vu dans l'épreuve qu'un ennemi qui frappe, qui dépouille, opprime, et elles sont tombées dans l'accablement, le désespoir et le vice.

— L'épreuve a pour but de faire connaître la valeur d'un être : tout être est une puissance qui demeure obscure et inappréciable tant qu'elle ne s'est pas manifestée par ses actes et c'est l'épreuve qui lui donne lieu de se manifester. L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ? il ne sait rien parce qu'il ne se sait pas lui-même. (Lacordaire).

— Vous avez eu de profonds chagrins; il faut en remercier Dieu. Ce sont des moments d'épreuves : l'âme s'épure dans l'adversité.

Plus la coupe de la douleur est amère, plus douce est la coupe de la consolation. Plus le fardeau de l'adversité est lourd, plus brillante est la couronne de gloire. (Spurgeon).

— Dans chaque épreuve nouvelle, il faut chercher le châtiment ou l'avertissement qu'elle renferme. Tout évènement extérieur est une fable dont la réalité n'est que dans le sens moral.

(Me Swetchine).

Erreur. — L'erreur est cet état où se trouve l'esprit quand le jugement qu'il porte est en contradiction avec la vérité. Il serait impossible de signaler toutes les erreurs qui ont égaré l'humanité.

Les divers philosophes qui ont traité cette question ont en général essayé de rapporter toutes les erreurs à une cause unique : pour l'un, c'est l'abus que nous faisons de notre liberté, pour d'autres c'est l'égoïsme, la précipitation de nos jugements, la faiblesse de la mémoire, la différence des idiomes (1), nos passions excessives, l'esprit de parti, l'ignorance ou une con-

(1) Condillac.

naissance incomplète des hommes, des faits, de la science ou de la religion.

Une autre cause d'erreur, est que nous concluons trop souvent du particulier au général ou du genéral au particulier.

Enfin, l'illusion où nous conduit l'abus de l'imagination que Montaigne a appelé avec raison *la folle du logis*.

— Toutes les erreurs finissent par s'user, la vérité seule ne s'use pas. (E. de Girardin.)

Esclavage. — Si la liberté sous la loi est pour l'homme un droit sacré, il n'est pas admissible qu'on aucun cas un homme puisse être esclave d'un autre homme. Et cependant l'esclavage a existé dans les temps anciens, il y a trouvé des apologistes; et aujourd'hui encore il trouve des défenseurs.

C'est dans l'état de guerre que l'esclavage a pris son origine. Au lieu de tuer les prisonniers, on les réduisait en servitude, comme il arrive encore aujourd'hui entre certaines tribus barbares d'Afrique. L'esclavage, tout condamnable qu'il est, fut donc, dans l'origine, une sorte de progrès moral, puisqu'il se substitua au carnage et au meurtre.

Le Christianisme, aidé par les progrès de la raison humaine, abolit l'esclavage, qui fut remplacé par le servage. C'était un nouveau progrès moral. Car l'esclave était la *chose* du maître. qui pouvait le faire travailler sans lui donner un salaire, le frapper, le mettre à mort, le séparer de sa femme et de ses enfants en les vendant les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le serf, au contraire, ne pouvait être vendu qu'avec la terre à laquelle il appartenait, ni par conséquent être séparé de sa famille; de plus, le maître n'avait plus sur le serf, comme il l'avait eu sur l'esclave, droit de vie et de mort. Les derniers serfs furent affranchis chez nous sous le règne de Louis XVI. Aujourd'hui, en France et dans toute l'Europe occidentale, il n'y a plus que des hommes libres.

Mais, supprimé dans l'ancien monde, l'esclavage a reparu dans le nouveau. Au XV[e] siècle, les Espagnols ne voulant pas cultiver eux-mêmes les terres dont ils s'étaient emparés en Amérique, mirent la main sur les indigènes qui se rencontrèrent

sur leur route et les réduisirent en esclavage. Mais ils trouvèrent en eux une race indolente et faible, et, ayant appris que les nègres d'Afrique avaient plus de force et d'activité, ils engagèrent les marchands portugais à leur amener des esclaves de ce pays; et le même expédient fut adopté dans la suite par les autres colonies européennes qui s'établirent au delà de l'Atlantique. Telle fut l'origine de la traite des esclaves africains.

En droit, la suppression de l'esclavage est depuis longtemps résolue. Mais cette réforme ne saurait être l'œuvre d'un jour. Quoi qu'il en soit, cet état de choses, si opposé à la loi chrétienne, qui regarde tous les hommes comme frères, et si opposé à la loi naturelle, devant laquelle tous les hommes sont égaux, ne saurait subsister.

L'esclavage n'est pas funeste seulement à ceux qui y sont soumis; il l'est même à ceux qui l'exploitent. Chez les uns, il éveille la ruse, l'envie, la haine, la vengeance; chez les autres il développe l'orgueil, la dureté de cœur, la férocité, les instincts sanguinaires, la paresse, la luxure : pour les uns et pour les autres, il est donc un principe de profonde démoralisation (1).

Après bien des hésitations et des controverses, l'esclavage a cessé, même en Amérique : le 1er janvier 1863, le décret d'émancipation a été proclamé à Washington par le président Lincoln.

Espérance. — Attente d'un bien qu'on désire, mouvement agréable de l'âme qui la tient dans une action continuelle et la transporte dans l'avenir, au devant d'un bonheur qu'elle se flatte d'obtenir.

Au point de vue théologique, l'espérance est une vertu théologale par laquelle nous attendons de Dieu, avec confiance, le secours de la Grâce en cette vie et le bonheur éternel dans l'autre.

A peine naissons-nous à la vie de l'intelligence qu'un désir nous mène à un autre, une illusion déçue cesse pour faire place à une autre illusion, et rarement l'espérance nous abandonne. L'homme, dans sa courte existence, désire tout et aspire à tout;

(1) V. Mallet : *Éléments de morale.*

doué d'un cœur plus vaste que le monde, il dévore successivement tous les éléments qu'offre cette terre et ne s'aperçoit qu'au bout de cette longue expérience qu'il n'a embrassé qu'une erreur.

Sans ce sentiment consolateur, qu'on a nommé *espérance*, et qui nous promet tous les jours un lendemain plus prospère, le suicide serait la conséquence naturelle de tant de déceptions, mais notre cœur nous dit que ce qui n'est pas dans cette vie est au bout; l'homme souffre, mais il espère, il souffre, mais il bénit la main qui l'éprouve en le frappant, et ses larmes sont moins amères en pensant à l'avenir.

— Le chrétien peut triompher de tout par l'énergie et la douceur de l'espérance. Elle a une force vive à laquelle rien ne saurait résister : tant qu'on espère on peut tout; c'est la lumière et la vie du cœur. (Le Père Lefèvre).

Esprit. — Cette faculté intellectuelle, distincte du cœur et qui s'applique plus spécialement aux opérations du cerveau, n'est pas facile à définir.

En littérature, l'esprit sublime de Corneille n'est ni l'esprit exact de Boileau, ni l'esprit naïf de La Fontaine; et l'esprit de La Bruyère qui est l'art de peindre les caractères, n'est point celui de Malebranche qui est de l'imagination et de la profondeur.

Il y a en outre l'esprit fécond, inventif ou brillant; l'esprit sec, stérile, orné, pittoresque; l'esprit clair, sain, diffus, obscur, malade; l'esprit souple, facile, doux, modéré, mutin, fâcheux, remuant, turbulent, pointilleux; l'esprit des affaires, des arts, des mathématiques, du commerce... on pourrait multiplier ces définitions ou les classer en leur donnant d'autres noms : l'imagination, le jugement, le caractère, l'aptitude.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, on ne l'est jamais avec du jugement.

L'esprit peut être un grand avantage dans le monde, mais c'est à la condition d'en faire un bon usage. Un homme d'esprit qui n'a pas de cœur est comme une lumière qui ne répand autour d'elle aucune chaleur.

Esprit-fort. — On appelle ainsi l'homme disposé à rejeter les opinions reçues, en religion principalement.

— Les esprits-forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain, quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances et quelle doit en être la fin. Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres qui les a tous faits et à qui tous se doivent rapporter, d'un être souverainement parfait, qui est pur, dont notre âme est l'image? Le docile et le faible sont susceptibles d'impressions; l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et le second entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion et l'esprit faible ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or, l'esprit-fort ou n'a point de religion ou se fait une religion; donc, l'esprit-fort, c'est l'esprit faible. (La Bruyère).

Étude. — Application à un objet qu'on se propose de connaître à fond et sous toutes ses formes

L'étude doit toujours avoir un but utile, soit à l'humanité, soit à notre perfectionnement personnel. « Si, par l'étude, nostre âme n'en va pas un meilleur branle, dit Montaigne, si nous n'en avons pas le jugement plus sain, j'aimerais autant que nous eussions passé le temps à jouer à la paume. Au moins le corps en serait plus allègre. »

— Que deviennent les plaisirs de la table, les spectacles, le commerce des femmes, mis en comparaison avec les douceurs que l'étude nous offre? Pour les personnes sensées, c'est un goût qui croît avec l'âge, aucun plaisir ne peut surpasser celui-là qui console de tout. (Cicéron).

Évangile. — La loi, la doctrine et l'histoire de Jésus-

Christ; base et règle de la foi chrétienne. — *Heureuse nouvelle* apportée aux nations, suivant l'étymologie du mot grec.

L'évangile offrit au monde un code de morale plus pur que tous ceux qui existaient.

Il y a quatre évangiles : saint Mathieu écrivit le sien l'an 41, en hébreu; saint Marc, qui destinait son travail aux Romains, écrivit dans la langue grecque, qui était bien comprise à Rome; saint Luc et saint Jean l'imitèrent. Ces quatre évangiles sont exacts; les Pères de l'Église en ont tous affirmé l'authenticité.

— La doctrine de l'Évangile, pure comme la lumière, sublime et profonde comme la vérité, est simple et universelle comme elle. (Bautain).

— L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur. On éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. l'Évangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension.

Une fois maître de notre esprit, il captive notre cœur. Dieu même est notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. Une mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite. L'âme séduite par la beauté de l'Évangile, ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait, il en dirige les pensées et les facultés, elle est à lui.

Le Christ parle et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus sacrée, plus impérieuse que quelqu'union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. — A ce miracle de sa volonté comment ne pas reconnaître le Verbe. (Napoléon Ier).

— L'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire à l'homme. (Montesquieu).

— Il n'y a point de vérité morale qui ne soit en germe dans l'Évangile. (Lamartine).

Exagération. — L'exagération est une sœur du men-

songe; elle fait souvent des défauts de nos qualités même. Quand elle ne nous rend pas méchants, vindicatifs ou malheureux, elle nous rend ridicules.

La plus dangereuse et la plus commune des exagérations est celle qui ne nous fait voir que des défauts ou des vices chez nos ennemis et qui nous aveugle sur leurs qualités. On sait que le bonheur est dans la modération et cependant chacun exagère ses biens, ses maux, ses haines, ses affections, ses éloges, ses critiques, ses volontés, ses espérances, ses frayeurs... En exagérant on n'atteint pas le but, on le dépasse et au lieu de lui donner plus de valeur on affaiblit ce qu'on exagère.

Exaltation. — Enthousiasme, chaleur d'imagination, élévation au-dessus des forces de la nature. « Tant que l'âme est exaltée, dit Virey, elle ne sent ni les douleurs, ni les ruines de sa fragile demeure. Les anachorètes vivent longtemps, tant à cause de leur sobriété et de l'absence des passions, que par cette forte tension vers le cerveau qui diminue la sensibilité et ses déperditions vers les autres organes. Elle soutient leur puissance vitale et les exempte des maladies aiguës. »

C'est l'exaltation religieuse qui, d'après ce raisonnement, préserve souvent les missionnaires et les sœurs de charité de la contagion de la peste qu'ils vont soigner dans l'Orient.

(V. Enthousiasme).

Examen. — Recherche exacte et basée sur la science. On appelle *libre-examen* l'indépendance d'opinion qui repousse le joug de l'autorité pour ne se fier qu'à soi.

— On a souvent insisté sur la nécessité d'examiner les preuves de la religion. On a reproché à ses défenseurs de croire, sans examen, tout ce qui est en sa faveur ou de ne l'examiner qu'avec un esprit fasciné par des préjugés d'enfance ou d'éducation.

Les défenseurs de la religion ont, à leur tour, accusé ses ennemis de n'examiner la religion que dans les écrits de ceux qui l'attaquent, de croire aveuglément les faits et les raisonnements qui paraissent lui être contraires; d'apporter à leur

examen un désir ardent de la trouver fausse, parce que l'incrédulité leur paraît plus commode à pratiquer.

Les défenseurs de la religion n'interdisent pas l'examen de ses preuves : la religion, disent-ils, nous y convie et ils citent les paroles de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean. La question est donc de savoir *comment* on doit procéder à cet examen, et c'est là le plus grave dissentiment entre les catholiques, les schismatiques et les incrédules. (du Rosoir).

— Le doute, s'il est de bonne foi, appelle l'examen, et l'examen la lumière. (La Rochefoucault Doudeauville).

Excentricité. — L'excentricité n'est pas de l'originalité ; ce mot, d'origine anglaise, désigne un homme dont la conduite, s'écartant des règles reçues, est tout à fait en dehors de nos usages et de nos mœurs. L'excentrique n'est ni un fou, ni un sot ; il peut avoir de l'instruction et de l'esprit, mais il a des idées fixes, à lui, qui ne sont celles de personne, et il les suit, de préférence à toutes les autres, sans s'inquiéter de l'opinion.

Excès. — Ce qui passe les bornes ou la mesure ordinaire — Débordement en toute chose, dans le bien, comme dans le mal.

Les excès de l'homme sont une preuve de plus de sa liberté d'action. Il peut les arrêter avec le concours de sa raison et de sa volonté ; quand il ne le fait pas, il est coupable, et il est le plus souvent puni par la conséquence même de ses excès. Quand il le fait, il est toujours récompensé par une jouissance morale.

— Le propre de tout excès est de n'être pas durable : l'excès de la tyrannie amène les révolutions, l'excès de la liberté ramène la tyrannie. (Lamartine).

Expiation. — Acte par lequel un coupable donne satisfaction à la morale ou à la société de l'outrage qu'il leur a fait, châtiment considéré comme expiation d'un délit, ou des fautes commises ; la dernière moitié de la vie n'est le plus souvent que l'expiation des fautes de la première.

Extase. — Transport de l'âme ; ravissement, avec inaction des sens extérieurs ; élan religieux et mystique ; volupté immatérielle commune chez les ascètes.

L'habitude de la méditation, la vie contemplative et une prédisposition du cerveau sont les causes les plus fréquentes de l'extase ; les individus qui se livrent à la méditation religieuse sont quelquefois jetés dans une sorte de rêverie extatique qui se renouvelle ensuite sans l'intervention d'aucune cause manifeste. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes. Sainte Thérèse en est le plus frappant exemple. Les facultés intellectuelles, loin d'être suspendues dans l'extase, exercent une excessive énergie.

Ces considérations sont surtout physiologiques ; au point de vue religieux, l'extase est un ravissement de l'esprit dans lequel un homme est comme transporté hors de lui-même.

F

Facultés. — Les facultés de l'âme sont les pouvoirs et les aptitudes dont elle est douée pour se développer dans les différents phénomènes de la conscience.

En physiologie, les facultés sont liées ou adhérentes à la matière organisée. Nous naissons, en général, avec une *faculté dominante*, qui plus ou moins favorisée par l'éducation, se développe avec le temps. Le devoir des parents est de rechercher cette faculté, de favoriser ce développement. Ils aideront ainsi la nature et donneront à la société des hommes spéciaux qui ne végéteront pas inutiles dans son sein ; ils rendront plus rares ces existences malheureuses d'hommes condamnés à porter éternellement le joug d'une occupation en désaccord avec leurs goûts ou leurs facultés.

Faiblesse. — Chaque pas que nous faisons dans la vie nous montre notre faiblesse. La force des anciens philosophes était toute factice et le stoïcisme un mensonge perpétuel. Nous

naissons avec une âme portée au bien, mais notre nature intelligente a sans cesse à vaincre les difficultés que lui oppose notre nature terrestre.

« Qu'est-ce qui nous entrave et nous arrête le plus ? dit une femme célèbre (1) — la lenteur, l'impéritie, l'insuffisance ou la révolte de nos facultés : tantôt l'intelligence manque à la volonté ; avec l'intention de remplir nos devoirs, nous n'en comprenons ni assez complètement, ni assez promptement la nature et l'étendue ; tantôt, la volonté paresseuse sert mal la raison ; une répugnance nous cache la nécessité d'un acte de devoir, la vivacité d'un désir nous étourdit et nous fait oublier ce que nous avions de forces pour le vaincre... »

Rien ne nous est moins assuré que la disposition de nous-même ; et si, en certains moments, notre énergie morale exaltée appelle à l'action toutes les puissances de notre être, développe et met en mouvement mille ressources ignorées, en d'autres instants, succombant sous le poids des impressions ou livrés à l'atonie de nos organes, nous abandonnons tout empire sur nos actions, sur notre raison même ; nous ne savons plus vouloir ce que nous voulons, et la vérité, quoique présente à nos yeux, nous laisse indifférents entr'elle et l'erreur.

Notre tâche est d'échapper à ces humiliantes vicissitudes : la philosophie a senti que la possession de nous-même est l'indispensable condition de la vertu, le gage de notre liberté, mais elle a été impuissante, là comme en tout, tant qu'elle a agi seule : notre puissance est bornée, la force, la lumière ne dépendent pas de nous, mais le temps nous appartient : un acte de devoir paraît difficile à accomplir une première fois ; la seconde, nous l'accomplirons, fortifiés du sentiment de bien-être que nous a donné son accomplissement. Il se répète et déjà nous savons mieux à quelles pensées il faut avoir recours pour vaincre la paresse ou la répugnance. Bientôt, nous trouverons quelque plaisir à ce travail sur nous ; l'action qui nous avait déplu d'abord prendra l'intérêt qui s'attache toujours à l'exercice de notre activité. Dès qu'elle aura cessé d'être en désaccord avec nos dispositions, elle nous touchera par son harmonie avec

(1) Mme Guizot.

les principes que nous portons dans notre cœur ; dès qu'elle ne demandera plus d'efforts elle deviendra un besoin et se reproduira toutes les fois que renaîtra l'occasion qui la commande. Alors, sans perdre son empire comme devoir, celui-ci aura acquis la force d'une habitude et lorsque viendront les moments d'indolence et de découragement, l'habitude agira là où le devoir verrait peut-être échapper sa puissance.

Il y a une chose plus simple que cette force factice et ainsi obtenue, c'est l'observation des règles tracées par le Christianisme. Là, nous trouverons, non seulement la force de remplir nos devoirs, mais encore celle de supporter nos misères, de *dompter notre faiblesse.*

Si nous supportons mal nos afflictions c'est que nous ne les comprenons pas : c'est que nous n'en voyons ni le bien ni la fin.

Dieu, qui nous les envoie, n'est pas méchant, il ne peut l'être. Si nous nous pénétrions bien de cette vérité, nous ne nous égarerions pas si souvent dans ce chemin de la vie si rude pour tous et profitable à si peu.

Il ne dépend pas de nous de ne pas souffrir, mais ce qui est en notre pouvoir, c'est de rendre nos souffrances méritoires.

Il ne dépend pas de nous de n'avoir pas le cœur abreuvé d'amertumes et de ne pas chercher à les adoucir, mais c'est en regardant le ciel et non en blasphémant qu'il faut savoir souffrir.

Le bonheur n'est pas sur la terre : l'élévation a ses envieux et sa responsabilité féconde en inquiétudes ; l'obscurité ses humiliations ; le monde sa méchanceté ; la solitude, sa tristesse ; l'amitié, l'amour, le mariage ont de poignantes déceptions... et cependant nous devons porter notre croix avec soumission, avec amour, mais notre faible nature se révolte et invoque contre cet ordre cette faiblesse même : « Pourquoi, mon Dieu, nous avoir créés si faibles pour porter une croix si lourde ? » n'est-ce pas là la parole de tous ? — Essayons de donner de la faiblesse une analyse chrétienne :

Qu'est-ce qu'être faibles et sensibles à toutes les douleurs ? c'est s'aimer *excessivement* ; c'est se laisser conduire par ses appétits et ne vivre que pour jouir de soi-même, dans son repos, comme de la seule félicité de l'homme... Or, avec ce penchant que deviendrait notre âme, si Dieu ne nous ménageait les afflic-

tions ? nous aurions bientôt abusé du bien-être, aucun de nous n'échapperait au naufrage.

Nous naissons faibles, c'est un point convenu, mais d'où vient donc cette force singulière qui se découvre spontanément dans l'être le plus sensible et le plus timide de la création, dans la jeune fille qu'anime un rayon de foi ? n'en avons-nous pas vu supporter les privations, la misère, la mort même, avec le sourire des anges sur les lèvres ? parlaient-elles alors de leur faiblesse, de leurs peines, de la difficulté de supporter la vie ? — non, mais elles avaient le secret de Dieu et de l'épreuve qu'il nous impose !

— Les choses les meilleures s'empirent en nos mains par nostre faiblesse et insuffisance...

La faiblesse humaine se montre au bien et au mal, en la vertu et au vice ; l'homme est impuissant en tout et surtout à connaître la vérité qui l'étonne par son éclair, l'attire par son éclat, et, s'il s'y opiniâtre, il succombe accablé, tellement que pour lui en donner quelque goût, il le lui faut déguiser et tempérer. Chose étrange ! l'homme désire savoir la vérité, pour y parvenir, il remue toute chose et si elle se présente, il ne la comprend pas ; ou s'il la comprend il s'en offense...

Quel remède alors ? la religion chrétienne guérit ce mal et y rémédie. (Charron).

— La bonté sans la sagesse est faiblesse. (V. Sabran).

Familiarité. — La familiarité est le charme et le lien le plus doux de l'amitié. Elle aide un naturel aimable à se développer et à rejeter les entraves qui le gênent, à mépriser les détails minutieux de l'usage et de l'étiquette du monde ; elle laisse de côté les petitesses de l'amour-propre et nous donne la grâce et l'énergie... mais, c'est à la condition de ne pas dépasser les bornes et de conserver une certaine dignité.

— La familiarité plaît, même sans bonté ; avec la bonté elle enchante et adoucit les relations, mais pas d'excès ! (Joubert).

Famille. — La famille est le fondement de la société

civile et la condition nécessaire des mœurs publiques. Dans les espèces animales la famille n'existe que transitoirement, pour l'espèce humaine seule elle est durable.

En même temps qu'elle ennoblit l'homme à ses propres yeux, la famille le rend aussi plus utile aux autres et plus intéressé à la prospérité générale ; elle double ses forces pour le travail, met en jeu tous les ressorts de son activité et éveille sa sollicitude sur le présent et l'avenir.

La famille n'est pas, pour l'espèce humaine, le résultat d'une convention ; elle est une conséquence des lois qui régissent sa nature morale. Chez les sauvages même, où il n'y a aucune trace de société politique, on trouve l'esprit de famille. C'est qu'il y a dans l'homme, après l'apaisement des premiers besoins matériels, des instincts intellectuels et moraux qui réclament aussi satisfaction ; il y a un esprit à cultiver, un cœur à diriger, une âme à former au bien. Le rôle de la paternité morale commence après celui des soins maternels, se poursuit et s'achève, jusqu'au moment où l'enfant, parvenu à l'âge d'homme, est appelé à devenir lui-même chef de famille, tout en restant uni à ce père et à cette mère à qui il doit l'existence, l'instruction et les moyens de se suffire, et qui, fléchissant sous le poids de l'âge et des infirmités, ont besoin à leur tour des soins et du dévouement de leurs enfants.

La condition fondamentale de la famille, c'est le mariage ; c'est-à-dire une union que la mort seule peut rompre. Si ce lien est brisé, l'abandon et le malheur des enfants est le résultat de cette violation d'une loi divine et humaine. Les législations qui admettent le divorce sont en opposition avec la nature et avec la morale, comme avec la religion.

De cette union indissoluble naissent des devoirs, tous liés à l'amour qui les rend doux et faciles, et dont nous ne parlerons pas ici, pour ne pas répéter ce que nous avons dit aux mots : *Devoir*, *éducation, amour conjugal, amour paternel, filial, etc.*

— On ne peut bien gouverner sa famille qu'en donnant l'exemple. (Confucius).

Fanatisme. — Etat d'exaltation aveugle causé par une

passion ou une idée dominante; le fanatisme naît le plus souvent de la superstition et pousse l'homme à des actions condamnables, qu'il accomplit sans honte et sans remords, persuadé qu'il est d'être ainsi agréable à la divinité.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

— Le fanatisme est souvent produit par la superstition.

(Napoléon I[er]).

Fanatisme ! qu'entends-je ? et quel horrible nom !
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire
Et, reçu dans son sein, l'embrasse et la déchire.

(V).

Faste. — Le faste est en général l'auxiliaire de l'orgueil et de la vanité. L'homme fastueux cherche à donner, par des marques extérieures, l'idée de son mérite, de sa puissance, de sa grandeur. Il engendre souvent le dédain et la morgue.

Fatalisme. — Système philosophique qui consiste à nier la liberté.

Le fataliste croit à une puissance occulte, mystérieuse, inflexible, qui a fixé d'avance toute la série de nos actions : D'après lui, nous avons beau nous agiter, nous sommes les jouets d'une force secrète qui nous entraîne bon gré, mal gré, vers un but déterminé. Les plus petits évènements du monde moral, comme les plus grands phénomènes du monde physique sont enchaînés, et se succèdent nécessairement dans un ordre auquel nous ne pouvons rien changer.

Le fatalisme est le fond des religions et des sectes philosophiques qui n'admettent pas les lois providentielles dans les affaires de ce monde. Le système de Gall paraît avoir pour but de donner les raisons physiques de ces faits moraux.

Quelques détracteurs de la religion chrétienne prétendent qu'elle est une seule et même chose avec le fatalisme, en ce sens qne l'un et l'autre demandent une résignation complète, absolue. Soit ! mais le fatalisme n'admettant pas la liberté, reste passif,

et le Christianisme qui l'admet fait *le possible* dans la limite des devoirs et se résigne ensuite.

Le fataliste dit : « Quoique je fasse, cela arrivera. » Le chrétien dit : « J'ai fait ce que j'ai pû pour détourner le mal, maintenant, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

Fatuité. — Le fat est un homme dont la vanité seule forme le caractère, qui ne fait rien que par ostentation. Vrai personnage de théâtre, il suit la mode et l'exagère quand il ne peut parvenir à la faire. Ses paroles sont vaines, ses actions menteuses; il n'ose avouer un parent pauvre et se glorifie de l'amitié d'un grand... qu'il connaît à peine. Il a de la suffisance, il pose pour les sots, mais il ne fait naître qu'un sourire de pitié sur les lèvres d'un homme sensé.

Le fat est un triste fruit des époques de civilisation avancée ; l'espèce en a disparu en France, pendant la révolution. Il n'y avait alors, ni salons, ni cercles, ni sociétés, sur quel théâtre auraient-ils trôné ? Le Directoire nous les rendit.

Faute. — Violation d'une règle, d'un principe de la loi naturelle, de la loi divine ou d'une loi de l'État.

Les fautes que la jeunesse entraîne avec elle et qui sont la suite d'un tempérament fougueux, emporté, irascible, arrêtent souvent le cours de notre fortune et nuisent à notre avenir. Heureux lorsqu'elles sont réparables quand l'âge a calmé l'ardeur de notre sang. Il en est qui rejaillissent sur nos enfants et toute notre postérité ; quel est encore aujourd'hui le père de famille qui donnerait sa fille au fils d'un forçat ou d'un homme condamné par l'opinion publique ?

— Le poids d'une faute est un fardeau qu'on porte souvent toute sa vie. (J.-J. Rousseau).

Femme. — L'organisation physique de la femme explique, jusqu'à un certain point, son caractère moral. Les facultés affectives dominent en elle, comme les facultés intellectuelles chez l'homme. C'est dans cette organisation et son extrême sensibilité qu'il faut chercher l'origine des qualités et des défauts

dont se compose la vie morale des femmes ; aussi sont-elles faites pour la vie intérieure, pour les soins de la famille, pour les douces habitudes du foyer domestique ; elles impriment à tout ce qu'elles font un caractère passionné dans lequel la réflexion et le raisonnement ont souvent une faible part : de là tant de caprices, d'actions, de passions dont elles-mêmes ne se rendent pas compte.

Moins propres aux fatigues de la méditation, les femmes, avec un esprit plus prompt, une imagination plus vive que celle des hommes, écrivent admirablement et avec un goût exquis, mais n'ont pu atteindre au sommet de l'art ou de la science. Il y a, dira-t-on, des exceptions... Soit ! Mme de Staël est l'une des plus célèbres, mais l'exception confirme la règle : quelle est la découverte scientifique faite par une femme ? Quelles sont les femmes qui ont égalé Raphaël, Rubens, le Titien ou David, Mehul, Mozart ou Meyerbeer (1) ?

Depuis que les sentiments de justice et de charité répandus par le Christianisme ont peu à peu relevé les femmes de leur ancien état d'abaissement, les progrès qu'elles ont fait sont réels, leur ascendant s'est accru à l'époque de la féodalité surtout, et, s'il a diminué depuis le temps de liberté et de discussion publique, il est resté dans le sein de la famille.

« Les femmes, dit avec raison Mme Necker de Saussure, sont naturellement religieuses, la voix de Dieu se fait entendre à leur cœur ; elles sont souvent blessées dans leurs affections, tout les porte à pressentir un monde meilleur, où leurs vœux seront satisfaits et leurs inquiétudes calmées ; leur infériorité sociale se relève quand l'idée de l'égalité des âmes dans l'éternité s'empare

(1) « Les femmes n'ont fait ni *l'Iliade*, ni *l'Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni le *Misanthrope*, ni *le Joueur*, ni le Panthéon, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni Télémaque, ni le Discours sur l'Histoire universelle, elles n'ont inventé ni l'Algèbre, ni le Télescope, ni la Pompe à feu, ni le Métier à bas... mais elles font quelque chose de plus grand : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent : un honnête homme et une honnête femme. »

Voilà la leçon aussi juste que piquante donnée par J. de Maistre à sa fille, et dans sa personne, à toutes les futures mères, répétée un jour d'une façon plus brutale par Napoléon Ier à Madame de Staël.

de leur pensée et qu'elles voient l'humanité entière apparaître devant le juge suprême.

La résignation est naturelle aux femmes, elles ont l'art de l'inspirer ; ne décidant pas en grand de la destinée de ceux qu'elles aiment, elles s'attachent à charmer leur existence, elles savent embellir le moment présent et faire oublier la souffrance physique ou morale : communiquer, entretenir sur cette terre la vie de l'âme, ennoblir le sentiment... telle est la mission qu'elles ont reçue.

Suivons en effet la femme dans le cours de la vie :

Aux premières lueurs de son intelligence, elle sourit à sa mère, l'entoure de ses petits bras caressants et se presse contre son sein.

Jeune fille, elle partage son cœur entre tous les membres de la famille, dont elle est le charme et la joie.

Puis l'adolescence arrive ; elle sent, elle réfléchit et choisit une âme à l'unisson de la sienne.

Femme, elle embellit la vie souvent triste de son époux ; elle partage ses plaisirs et le console dans ses peines.

Mère à son tour, elle ne vit que pour son enfant ; aucune peine, aucun sacrifice ne lui coûte ; elle le nourrit de son lait, s'amuse de ses jeux, le veille dans ses maladies et son œil se mouille de douces larmes en le contemplant dans son sommeil.

Mais, me dira-t-on, ces joies ne sont pas données à toutes les femmes ! il y en a qui vivent une longue suite d'années sans être épouses ni mères et qui voient peu à peu leurs cheveux blanchir et les rides envahir leur figure... Ah ! c'est là surtout que se montre le doigt de Dieu : si la femme n'a ni époux, ni enfants, elle a un vieux père ou une mère souffrante qu'elle aide à vivre par ses soins ou son travail ; elle a ses pauvres qu'elle soulage de ses dons, console de ses douces paroles, et elle est heureuse ! plus heureuse encore, car elle a alors dans le cœur cet amour divin, auquel rien, en ce monde, ne peut être comparé, et elle ne changerait pas son sort contre celui de la femme la plus belle et la plus riche. C'est qu'elle a atteint le vrai but de la vie : l'union intime avec Dieu.

— La dignité de la femme est d'être ignorée ; sa gloire est

dans l'estime de son mari... (J.-J. Rousseau).

— Les femmes ne sont si malheureuses au déclin de leurs charmes qu'en oubliant que la dignité de mère est destinée à remplacer la beauté d'épouse. (Lacretelle).

— La pudeur, la modestie et la vertu sont inséparables chez les femmes : quand la première s'en va, les autres suivent. (Lingrée).

— Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie comme ce duvet qu'on introduit dans les caisses de porcelaine; on compte ce duvet pour rien et tout se briserait sans lui. (Mme Necker).

— Il faut, dans une femme, que la vertu habite son cœur, que la modestie brille sur son front, la douceur découle de ses lèvres et le travail occupe ses mains. (de Ségur).

— Un homme doit braver l'opinion, une femme s'y soumettre. (Mme Necker).

Fénelon. — Né le 6 août 1651, au château de Fénelon, en Périgord, mort le 7 janvier 1715.

Élevé dans la solitude, sous les yeux de son père, nourri des auteurs de l'antiquité, le goût du jeune Fénelon se forma en même temps que son âme s'élevait à Dieu.

Appelé à Paris pour achever sa philosophie, il ne quitta les bancs de l'école que pour ceux du séminaire de Saint-Sulpice où M. Transon acheva l'éducation qu'avait si bien commencé le marquis de Fénelon.

Ne pouvant retracer sa vie sacerdotale ou militante, nous ne parlerons ici que de ceux de ses ouvrages qui se rapportent à notre sujet spécial, et d'abord du premier sorti de sa plume, du *Traité de l'éducation des filles*, chef-d'œuvre de raison et de délicatesse, petit livre d'un sens si droit, d'une observation si fine, qui n'a jamais été surpassé, dans un temps où on s'occupe tant d'éducation et d'instruction.

Le second est le *Traité du ministère des Pasteurs*, dans lequel il combat l'hérésie, avec plus de modération et de fruit que Bossuet.

Il fut bientôt chargé de l'éducation du duc de Bourgogne et devint archevêque de Cambrai.

Fénelon était un de ces hommes qui honorent autant l'humanité par leurs vertus que par leur talent : facile, brillant, doué d'une imagination féconde et gracieuse, il traitait en se jouant les plus grands sujets, et les plus petits s'ennoblissaient sous sa plume : « Il avait, dit Saint-Simon, une éloquence naturelle et fleurie ; il était d'une politesse insinuante et noble, d'une élocution facile, nette, agréable et embellie de cette clarté nécessaire pour se faire entendre dans les matières les plus abstraites. »

Télémaque est regardé comme son chef-d'œuvre ; les principes de morale qu'il contient sont pour tous les âges et de toutes les époques. On a dit de ce beau livre « qu'il était un trésor de richesses antiques, conservé pour le monde moderne » aussi a-t-il été traduit dans toutes les langues. Nous mentionnerons encore ses *Dialogues des morts,* son *Examen de la conscience d'un roi,* sa *Démonstration de l'existence de Dieu* et ses *lettres spirituelles.*

— La littérature religieuse n'a point de nom qui soit plus cher à la France que celui de Fénelon ; il n'est pas un seul homme de génie qui ne s'honorât d'avoir composé ses ouvrages, pas un seul homme vertueux qui ne s'honorât de l'avoir eu pour ami. Les disciples de toutes les religions, les hommes de tous les partis se confondent dans les mêmes hommages. (Le P. Huguet).

— Nul ne savait se proportionner plus que Fénelon à ce qui ne s'élevait pas à sa hauteur ; son plus sublime génie était de faire oublier son génie. (Lamartine).

Fermeté. — Énergie, force morale, constance qui fait braver les obstacles et les périls ; la fermeté est le courage de l'esprit.

Il ne faut pas confondre la fermeté avec l'entêtement : l'homme ferme soutient et exécute avec vigueur ce qu'il croit vrai et conforme à son devoir, après avoir pesé les raisons pour et contre. L'entêté n'examine rien ; son opinion fait sa loi.

L'opiniâtreté ne diffère de l'entêtement que du plus au moins. On peut réduire un entêté, jamais un opiniâtre.

On est ferme dans ses résolutions, c'est le fruit de la sagesse ; on est entêté dans ses prétentions, c'est un effet de vanité ;

opiniâtre dans ses sentiments, suite d'un amour-propre exagéré.

— La fermeté qui vient des principes est préférable à celle qui tient au tempérament ou au caractère. (De Bonald).

Fichte. — Philosophe allemand, né en 1762, mort en 1814.

Après avoir étudié dans les Universités d'Iéna et de Leipzick, il passa plusieurs années à Zurich, comme précepteur, puis à Kœnisberg où il se lia avec Kant. Son premier ouvrage de philosophie lui valut une chaire à Iéna. Sa hardiesse dans les matières religieuses la lui fit retirer et il dut publier, à cette occasion, un livre qu'il intitula : *Appel contre l'accusation d'Athéisme*, et se retira à Berlin où il fit un cours sur *la vie bien-heureuse.*

Plus tard, en 1810, sa chaire lui fut rendue.

On distingue deux périodes dans la vie de Fichte et dans ses opinions philosophiques. *Le système de morale*, justement célèbre, appartient à la première, il a été publié en 1798. Les *Conseils pour être heureux*, écrits en 1806, appartiennent à la seconde, ainsi que ses *Essais sur la science du droit et sur la morale.* Nous n'avons pas à nous occuper de ce qui touche aux sciences physiques.

Fichte n'a jamais eu d'école, mais son influence a été grande sur les développements de la philosophie allemande. Parmi ses émules et ses continuateurs on cite Schelling et Hegel. Mme de Staël voit deux grands mérites dans la doctrine de Fichte : l'un sa morale stoïque, l'autre un exercice de la pensée très subtil; mais elle finit par dire que son idéalisme, à force d'exalter l'âme, la sépare de la nature.

Fierté. — La fierté de l'âme, sans hauteur, est un mérite compatible avec la modestie.

Ce mot peut se prendre en bonne et mauvaise part. Dans la première acception, la fierté est un sentiment élevé, l'expression intérieure de la dignité morale et qui peut se trouver avec la timidité. Dans la seconde, *Fierté* est presque synonyme de *vanité, orgueil* et *présomption.* (V. ces mots).

Flatterie. — Louange fausse ou exagérée, le plus souvent dictée par l'intérêt personnel, pour se rendre agréable à quelqu'un en palliant ses vices ou lui attribuant des vertus qu'il n'a pas.

— La flatterie est un poison dangereux et la presqu'unique cause de la ruine du prince et de l'État... Elle est si bien fardée du visage de l'amitié qu'il est mal aisé de la discerner. Elle en usurpe les offices, en a la voix, en porte le nom et la contrefait si bien que vous diriez que c'est elle. Elle étudie d'agréer et complaire ; elle honore et loue et s'accommode aux volontés et humeurs... mais il n'y a rien plus contraire à l'amitié, pire que la médisance, l'injure ou l'inimitié ouverte, c'est la peste et le poison de la vraie amitié. Meilleures les aigreurs de l'ami que les baisers du flatteur. Ce dernier ne cherche que son intérêt, il est changeant en ses jugements comme la cire qui reçoit toutes formes, tandis que l'ami est ferme et constant. L'ami regarde, sert, procure et pousse à ce qui est raison, honnêteté, devoir ; le flatteur pousse à la passion, au plaisir en l'âme déjà malade du flatté. Donc, il est un instrument propre au mal, non au bien.

La flatterie, c'est le mensonge, vice bas et lâche. Se cacher sous un masque, c'est d'une humeur couarde et servile. Il n'est tel plaisir que vivre au naturel et vaut mieux être moins estimé et vivre ouvertement ; la franchise est chose si belle et si noble !

(Charron).

— La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Le flatteur ne fait rien au hasard : il rapporte toutes ses paroles, toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un et d'acquérir ses bonnes grâces. (Théophraste).

— La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. (La Rochefoucauld).

Fléchier. — Esprit Fléchier, évêque de Nîmes, est né en 1632. Il puisa dans la doctrine chrétienne le goût des lettres et cet amour du beau et du bien qui caractérise tous ses écrits. Chargé de l'éducation du fils de M. de Caumartin il consacra une part de sa vie à son élève et l'autre à des études sérieuses.

Appelé à prononcer les oraisons funèbres de Me Montausier, de la duchesse d'aiguillon et de Turenne, il vit sa réputation grandir tout à coup au plus haut degré par son succès. A ces éloges obligés, il fit succéder les panégyriques de ses saints de prédilection : Paul, Augustin, Ch. Borromée et François de Sales. Il contribua à les faire mieux comprendre et les leçons qu'il tira de ses récits augmentèrent le respect et la vénération du peuple.

Après ces succès, Fléchier fut admis à prêcher devant Louis XIV.

Ces courtes biographies ne portent en général que sur la vie littéraire des grands moralistes, et nous choisissons de préférence, pour les signaler, ses ouvrages sur la philosophie morale. Or, parmi ceux de Fléchier, nous n'en voyons guère que dans les panégyriques dont nous venons de parler, et qui sont ses véritables titres de gloire. Le reste est de la biographie sacrée ou des dissertations archéologiques.

Foi. — Vertu par laquelle nous croyons à toutes les vérités que Dieu a révélées.

Le mot *Fides* n'a jamais été employé par aucun écrivain payen dans un sens qui approchât de celui auquel il a été appliqué dans le nouveau testament. Là, il signifie une disposition humble, docile, ingénue, une confiance entière en Dieu.

La foi mérite bien le titre de vertu, puisqu'elle a sa source dans les dispositions les plus douces et qu'elle est directement opposée à l'orgueil, à l'entêtement, à la présomption. Si on prend ce terme dans le sens étendu d'un consentement donné à l'évidence de choses invisibles, il comprend alors l'existence de Dieu, celle d'un état futur, et, en ce sens, il n'est pas seulement une vertu morale, il est la source même d'où procèdent toutes les autres vertus, car c'est sur la croyance de ces vérités que portent la religion et la morale.

Il y a la foi du savant et la foi de l'ignorant, la foi du cœur et celle de l'esprit : La raison, dit Pascal, agit avec lenteur; il n'en est pas ainsi du sentiment : il agit en un instant. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir : autrement elle est toujours incertaine et chancelante.

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, on le sent en mille choses.

Saint Paul a bien plus suivi cet ordre du cœur que celui de l'esprit : car son but principal n'était pas tant d'instruire que d'échauffer ; saint Augustin de même. Il ne faut donc pas s'étonner de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de la justice, il incline leur cœur à croire. David pensait ainsi quand il disait : « *Inclina cor meum Deus in testimonia tua* (1). »

— La foi est la conscience de la réalité des choses qu'on doit espérer. (Saint Paul).

— La foi parfaite, c'est Dieu sensible au cœur. (Pascal).

— L'espérance enivre, mais la possession sans espérance traîne le dégoût après elle ; au comble des grandeurs et des richesses, c'est là qu'on sent le néant. Seigneur, ceux qui espèrent en vous s'élèvent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes ; lorsque leur cœur, pressé sous le poids des affaires, commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras, et là, oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage et la paix à leur source ; l'envie n'entre point dans leur cœur ; l'ambition ne les trouble point ; l'injustice et la calomnie ne peuvent pas même les aigrir. Les approbations, les caresses, les secours impuissants des hommes, leurs dédains, leurs infidélités, ne les touchent que faiblement ; ils n'en exigent rien ; ils n'en attendent rien ; ils n'ont pas mis en eux leur dernière ressource.

Que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles ; vous marchez dans des sentiers sûrs. Auguste religion, douce et noble croyance, comment peut-on vivre sans vous ?...

(Vauvenargues).

— La foi n'est pas contraire à l'intelligence de la vérité, elle y conduit, elle unit l'esprit à la raison. (Malebranche).

— La vérité de la religion et le degré de clarté qu'elle doit avoir pour laisser l'usage à notre volonté. — Si la raison la démontrait à la rigueur, nous serions *forcés* à croire et notre foi serait purement passive. (Maupertuis).

(1) David : *Ps.* 118.

— Sans la foi religieuse, l'homme n'a ni la résignation, ni le courage, ni le bonheur, pas même l'espérance, au jour des déceptions de la vie. (Lamartine)

Folie. — Aberration d'esprit, privation du jugement, la folie n'est souvent que la passion poussée à son paroxysme.

Les principaux traités sur la folie confondent sous la même dénomination, l'imbécilité, la démence, la manie, le délire, etc. (V. ces mots).

— Celui qui ne sait pas ou ne parvient pas à maîtriser ses passions est sur la pente de la folie. (Véran Sabran).

Force. — La force, vertu morale, que l'on désigne plus habituellement sous le nom de force d'âme ou de caractère, est la qualité qui fait les grands hommes, les héros, les conquérants.

La force surnaturelle, vertu sainte et divine, est bien supérieure dans son principe et dans ses effets : Elle consiste à résister à ses passions et est surtout le don des âmes douces et humbles ; on a vu des femmes et des vieillards, plus forts que les empereurs romains, monter sans frayeur sur des bûchers ardents ou descendre dans l'arène pour y être dévorés par les lions et les tigres. Dieu, en s'unissant à leur âme, leur donne cette force.

La force de l'esprit est la pénétration, la profondeur; la force d'âme est une puissance habituelle de la volonté qui s'exerce également par l'action et la résistance. Elle inspire les résolutions généreuses qui triomphent de tous les obstacles; elle nourrit ces déterminations inflexibles qu'aucun assaut extérieur ne peut ébranler. Il y a déjà de la force d'âme dans la modération, toutes les fois du moins que la modération suppose une lutte contre les impulsions qui nous entraîneraient aux extrêmes. La force d'âme est un exercice éminent de la liberté morale.

Le flegme naturel, est un don du tempérament qui protège contre les émotions, mais ce n'est qu'une sorte de paralysie ; la volonté y est étrangère et l'homme n'en retire aucun mérite. Ce n'est point le courage de la vertu, pas plus que la raideur de caractère, l'indifférence de cœur, l'exaltation de l'esprit... La

force d'âme n'a rien d'exagéré, d'affecté, d'artificiel, de tumultueux et d'inégal, et elle n'étouffe pas les affections légitimes. Elle n'a pas son siège dans l'imagination ou dans les organes, elle consiste tout entière dans l'empire de soi. Elle n'évite pas la douleur, elle la sent et l'accepte. C'est de toutes les qualités de l'âme celle dont l'emploi est le plus fréquent, le plus indispensable.

Il est des occasions où la force semble ne pouvoir suffire pour conjurer la douleur, c'est quand toutes les souffrances physiques et morales viennent à la fois nous assaillir : la maladie, la perte de ceux que nous aimons, la perte de notre fortune ou de notre considération... l'homme alors, abandonné de tout ce qui lui était joie et secours, n'a qu'un seul acte de l'âme à exercer, acte simple, persévérant mais sublime, l'acte d'une résignation complète à la volonté de Dieu.

Fortune. — Bonheur ou malheur qui nous arrive par la combinaison de causes qui nous sont inconnues.

Il faut souvent plus de vertu pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

— Le mépris des richesses, est parfois dans les philosophes, un désir de venger leur mérite de l'injustice de la fortune par le dédain des biens dont elle les prive.

Les gens heureux ne se corrigent guère ; ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

(La Rochefoucauld).

— Le bonheur des riches ne consiste pas dans les biens qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire. (Fléchier).

— Souffrir, vieillir et mourir, voilà les plus grands maux de la vie ; les richesses n'apportent point de remède à cela ; mais par elles on tombe plus tôt et on parvient plus vite à la mort. (Philosophie des Chinois).

— L'honnête homme fait de son travail le plus solide soutien de sa fortune. (Vauvenargues).

Fourberie. — Ruse basse et vile, mensonge fait dans le but de nuire. La fourberie naît en général de la lâcheté et de

l'égoïsme. C'est le vice le plus odieux quand il abuse de la confiance, de l'amitié pour la trahir.

La fourberie suppose un plan, du sang-froid, de la préméditation. Elle a tous les caractères de la dégradation morale.

— De la finesse à la fourberie, le pas est glissant.
(La Bruyère).

Fouriérisme. — St.-Simon, Robert-Owen et Fourier, composent une trinité de réformation dont chacun résume les systèmes les plus fameux proposés de nos jours pour la reconstruction sociale. Entreprise avortée de religions nouvelles qui ont eu leurs fervents apôtres, mais qui ne comptent guère de martyrs que ceux qu'a faits le ridicule. En voulant en faire des religions, ces réformateurs ont fait nier les principes de leur doctrine qui contenaient quelques parcelles de vérité.

Franchise. — Loyauté, sincérité, candeur ; la franchise ne consiste pas à tout dire, mais à ne dire que ce qu'on pense.

Rien n'est plus difficile et plus délicat que l'exercice de la franchise ; quels que soient leur position sociale, leur âge, leur sexe, bien peu de personnes peuvent être franches sans user de certains artifices de langage, pour amortir l'impression pénible qui en résultera.

Dire son avis avec franchise, c'est n'écouter que son cœur et agir noblement, car, en général, elle est mal accueillie.

— La franchise ne consiste pas à dire tout ce qu'on pense, mais à penser tout ce qu'on dit. (Livry).

François de Sales (St). — Saint François de Sales est la figure la plus sympathique et l'une des plus pures du catholicisme ; on ne s'étonnera donc pas que nous accordions à sa vie et à ses écrits une place exceptionnelle. Le faire mieux connaître, c'est donner le désir de l'imiter.

La Savoie était déchirée par des divisions sanglantes au moment où il y naquit, en 1567, comme pour consoler ce petit coin de

terre des malheurs que les guerres de religion entraînent après elles.

Né de parents illustres par leur naissance, leurs services et leur position sociale, le jeune François fut le plus humble des hommes : encore enfant, il montrait ce qu'il serait un jour. On admirait son visage toujours gracieux, ses yeux doux et son regard aimant : à peine âgé de trois ans on voyait poindre en lui le plus tendre amour pour les pauvres. Sa mère, convaincue que l'esprit peut, à cet âge, prendre toutes les impressions, l'éleva avec cette fermeté que donne l'énergie au corps et à l'âme, lui apprit à se contenter de peu, à s'imposer des privations et à supporter la douleur. Elle lui donna des habitudes simples, éloigna de lui le luxe et la mollesse et corrigea ses défauts, à leur apparition, sans leur laisser le temps de gagner du terrain. Elle ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins pieux.

A peine initié aux beautés de la littérature, François se passionna pour elle et dépassa bientôt ses compagnons d'études, mais sans se prévaloir jamais de cette supériorité.

Sa vocation n'était certes pas douteuse : toutes ses paroles, tous ses actes avaient Dieu pour but. Détaché du monde, il n'avait qu'un seul désir, celui de se consacrer à son service. Il le demanda à son père comme une grâce. M. de Boissy, qui le destinait à la magistrature, n'y consentit pas d'abord, et, pour détourner le cours de ses idées, lui fit apprendre l'escrime, l'équitation, la danse et tous les arts d'agrément qui convenaient à sa condition, mais il ne s'appliquait à ces exercices que pour ne pas mécontenter ses parents, et il étudiait en même temps l'hébreu, le grec et la théologie.

Enfin, le vieux seigneur se laissa vaincre par la persistance de François.

A partir de ce moment, sa vie, trop accidentée pour que nous puissions la raconter ici, fut en entier consacrée aux pauvres, aux prédications dans le Chablais, comme Prévot et comme Évêque : son premier sermon dépassa les espérances que sa nomination avait fait concevoir : « Tout Annecy, dit un de ses biographes, retentit d'un cri unanime d'admiration, et l'évêque ne put contenir les sentiments dont son cœur surabondait. »

Quel était donc le secret du talent si précoce de François ? —

c'est qu'il prêchait avec son cœur, plus encore qu'avec son esprit, c'est qu'il ne faisait pas parade d'érudition et cherchait surtout à toucher et à porter la conviction dans les âmes.

On devient vite vieux à cette vie de fatigues, d'épreuves et d'abnégation. A peine âgé de cinquante ans il avait déjà le pressentiment de sa fin prochaine.

Cependant, il ne changea rien à ses habitudes et à ses travaux; on voyait sur ses traits amaigris la même sérénité, dans ses rapports la même affabilité. Il ne voulut pas refuser une mission pénible, longue et délicate que lui donna le Pape; il partit pour Pignerol et redoubla son mal. A peine de retour à Annecy, au lieu de prendre un repos si nécessaire à sa vie, il s'empressa de vendre sa vaisselle, ses bijoux et engagea jusqu'à sa bague épiscopale pour secourir les Savoisiens désolés par la famine.

Pendant que, s'oubliant lui-même, il ne songeait qu'à ses pauvres, il reçut une lettre du duc de Savoie qui lui mandait de venir le trouver à Avignon, pour saluer et complimenter Louis XIII.

A cette nouvelle, ses amis effrayés le conjurèrent de ne pas entreprendre ce voyage au-dessus de ses forces : « Non, répondit-il, il faut aller où Dieu nous appelle. » Cependant il prévoyait qu'il n'en reviendrait pas, car, pour la première fois, il mit ordre à ses affaires et lut son testament à ses frères. Au moment de son départ, il dit avec gaîté : « Vraiment, il me semble que je ne tiens plus à la terre. »

Arrivé à Belley, il fut reçu par la supérieure de la *Visitation* qu'il avait fondée et qui subsiste encore.

« Oh! Monseigneur, s'écria madame de Chantal en le voyant si affaissé, nous ne vous verrons donc plus! mais nous prierons tant Notre Seigneur qu'il diffèrera de quelques années... » « Gardez-vous-en bien! interrompit le saint évêque, d'un ton presque suppliant; hélas! ne serez-vous pas bien aise que j'aille me reposer?... »

Il parlait ainsi le 11 novembre 1622 et quarante jours après, il n'était plus. Une apoplexie foudroyante l'emporta le 22 décembre à Lyon, après une lutte suprême qui servit encore à montrer à tous sa patience et sa soumission.

Avant de passer à l'examen des ouvrages de saint François de Sales, qu'on nous permette encore quelques appréciations sur cette vie si pure, si digne d'être offerte comme un exemple à tous. Les faits historiques que nous avons rapportés sont sans doute des résultats et comme des émanations de ses vertus, mais il est bon de considérer à part chacune de ces vertus. C'est là encore une étude morale.

Outre les qualités du cœur, saint François possédait cet art de la conversation qui mettait sous le charme tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher : orateur disert, écrivain onctueux et éloquent, il y avait dans sa causerie une sensibilité et une finesse exquise ; il y avait ce jugement qui porte la conviction, cette dignité qui impose, cette douceur qui pénètre... et cela dans une époque où la théologie sèche et abstraite, les arguties de l'école et de perpétuelles citations grecques et latines étaient le plus en vogue.

Son talent et ses vertus étaient simples et naissaient d'une espérance et d'une foi sans limites : « Oh ! disait-il, mon exil est bien long ! mon âme languit loin de sa patrie ! » et il était, lorsqu'il parlait ainsi, aimé, vénéré de tous ; ses ennemis même le respectaient ; mais pour lui la vie c'était l'épreuve ; la mort, le bonheur au sein de Dieu.

La charité pour ses ennemis était une de ses vertus : « Je ne sais, disait-il, comment j'ai le cœur fait, mais je ressens une suavité délicieuse à aimer mes ennemis. » Et, comme on se récriait sur cette disposition si contraire à la nature humaine : « vous vous en étonnerez moins quand vous saurez que mes ennemis, une fois que je les ai vus, ne passent guère la quinzaine sans devenir mes amis ! (1) »

La bonté, la patience et la douceur étaient, on le voit, les vertus favorites de saint François, et cependant son tempérament ne l'y portait pas : Il était vif, impatient et sentait souvent la colère « bouillonner dans son cerveau comme l'eau dans un vase sur le feu. » C'est lui-même qui l'avoue ; mais à force de combats intérieurs il était parvenu « à prendre sa colère au collet, à la gourmander et à la fouler sous ses pieds. » C'est qu'il savait

(1) V. le Père Larivière.

que la dureté aigrit l'homme que l'on veut ramener. Cette dou ceur, acquise au prix de tant de combats, donnait à François un tel empire sur les cœurs que, sauf quelques natures exceptionnelles, il en faisait tout ce qu'il voulait.

Nous arrivons à ses divers ouvrages que nous analyserons rapidement.

Ils sont peu nombreux et au premier rang nous placerons l'*Introduction à la vie dévote*. Ce livre a été écrit pour une de ses pénitentes qui, après avoir demandé à François des instructions écrites pour aider sa mémoire en défaut, le supplia de les publier pour l'édification de tous. Le saint évêque les avait déjà oubliées.

François, peu disposé à abandonner les soins de son diocèse pour composer un livre, mais stimulé cependant par des conseils venus de haut, se mit à l'étude avec ardeur et de ce travail est sorti un livre dont trois siècles n'ont fait qu'accroître la réputation.

Ce volume se divise en cinq parties : dans la première, François définit la vraie dévotion ; dans la seconde, il traite des exercices spirituels. Après ces enseignements préliminaires, il arrive à la pratique des vertus ; il affermit l'âme contre les épreuves auxquelles elle est exposée dans la voie nouvelle où il la fait entrer et est amené à traiter du respect humain, de l'inquiétude, de la tristesse, des aridités et des dégoûts spirituels. Enfin, l'auteur emploie une dernière partie aux examens de conscience et à des conseils propres à affermir l'âme dans la pratique du devoir.

Pour bien comprendre la *Vie dévote*, il faut connaître l'esprit et les préjugés de l'époque où elle a été écrite. Le monde religieux était alors entre deux écueils : les uns, sous prétexte d'élever la piété, la chargeaient de pratiques exagérées, d'expressions mystiques et lui donnaient un aspect si austère qu'on ne la regardait plus que comme le partage des cloîtres ; les autres, l'accommodant à leurs mœurs relâchées, la défiguraient en la rendant tout à fait mondaine. François évita ces deux dangers en restant dans un sage milieu ; il montra une dévotion compatible avec tous les devoirs de la vie et accessible à toutes les conditions. Il enseigna aux vrais chrétiens à vivre dans le monde et à y vivre sainte-

ment, il choquait ainsi deux opinions opposées, aussi, ce *trésor de sages conseils*, ainsi que s'exprime Bossuet, fut-il déchiré publiquement, avec l'emportement que peuvent inspirer des passions haineuses.

Les *Entretiens spirituels* naquirent du pieux souvenir des filles de la *Visitation* : par un merveilleux effort de mémoire, elles parvinrent à reproduire exactement la parole de leur père et donnèrent au monde un beau livre de plus. Il y expose d'abord les lois de la vie spirituelle « si propres à donner une grande paix et suavité intérieure, parce qu'elles sont toutes d'amour. » et ajoute ensuite des lois particulières pour chaque vertu. Il parcourt ainsi toutes celles qui ont rapport à Dieu, au prochain, à nous-même, et rien n'est plus suave que ces considérations empreintes de toute la candeur et de toute l'éloquence du saint évêque. On comprend, en les lisant, que des religieuses, ainsi conduites, arrivent au plus haut degré de perfection.

Le *Traité de l'amour de Dieu* a été écrit en 1614. François méditait depuis longtemps sur ce sujet ; il sentait si profondément ce qu'il écrivait que les larmes coulaient sur son papier et qu'il était obligé de s'interrompre pour pleurer plus abondamment (1).

Cet ouvrage fit une profonde sensation et on mit l'auteur au rang des Jerôme, des Ambroise et des Augustin; mais ces éloges même attirèrent des critiques acerbes. On trouvait le livre trop métaphysique et peu compréhensible aux intelligences vulgaires. De plus, on reprochait à l'auteur certains passages dans lesquels l'amour divin empruntait à l'amour mondain des expressions trop ardentes.

A part ces critiques, l'*Amour de Dieu* fut considéré comme un chef-d'œuvre. Voici du reste sur ce livre un jugement qui fait autorité : « Si l'on suit saint François de Sales pas à pas dans ce qu'il enseigne, on ne trouvera pas toujours sa doctrine si exacte qu'il serait à désirer, mais je ne connais pas une main plus ferme et plus habile pour élever les âmes à la perfection (2). »

Après ces ouvrages, toujours lus et relus, il n'est guère resté

(1) V. le Père Larivière.
(2) Bossuet.

de saint François de Sales que sa correspondance, réunie tout récemment par quelques bibliophiles et notamment par M. de Sacy, auquel nous emprunterons cette appréciation :

« ... Analyser ces lettres serait impossible, tant est grande la variété des circonstances, des caractères et des cas qu'elles embrassent. La vie humaine tout entière, avec ses difficultés et ses peines, y passe comme en revue. On croirait que du haut du ciel un ange consolateur abaisse un triste et compatissant regard sur cette terre et nous tend une main secourable! »

Franklin. — Benjamin Franklin est né à Boston, en 1706. Fils d'un simple artisan, il semblait ne devoir jamais être autre chose, mais son intelligence hors ligne en ordonna autrement : Après avoir essayé de plusieurs métiers pour obéir à ses parents, poussé par une vocation irrésistible, il entra dans une imprimerie comme compositeur. Inutile de dire qu'à côté du *métier*, il développa son instruction.

Après bien des péripéties dans sa vie, il finit par fonder une imprimerie à Philadelphie, il avait alors 23 ans.

Aussitôt qu'il eût acquis assez d'aisance, il fonda des bibliothèques et des sociétés littéraires, publia des journaux et des almanachs qui, tous, répandaient l'instruction au milieu du peuple américain encore dans l'enfance.

Franklin ne fut pas seulement un industriel et un philantrope ; il fut encore un grand moraliste. Il s'était créé une méthode de réforme morale qui consistait à combattre successivement chaque vice et il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par plusieurs écrits populaires, parmi lesquels on remarque surtout *la Science du bonhomme Richard* et des *mélanges de morale et d'économie.*

Fraternité. — Ce mot tout chrétien et qui dans le principe, offrait un sens plein d'amour et de charité, ce mot, par suite de nos discordes civiles, a complètement changé d'acception : « Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fut fait ; il faut aimer le prochain comme soi-même. » Ces paroles de l'Évangile ont été méconnues au milieu des orages de nos trop nombreuses

révolutions. Le mot *Fraternité*, presque synonyme de charité, a été en 1793, et plus tard, accolé à celui de *la mort*.

Aux premiers siècles du Christianisme on fraternisait dans le devoir, dans les épreuves, pendant la Terreur on fraternisait dans le crime. En 1789, il avait encore un sens élevé qui plaisait à l'imagination, et exaltait les sentiments du cœur, mais les passions politiques n'ont pas tardé à le dénaturer et il ne lui est malheureusement resté de nos jours qu'un sens ridicule ou fâcheux.

Frayeur. — La Frayeur consiste surtout dans l'instantanéité avec laquelle ce sentiment envahit notre âme, sentiment sur lequel nous n'avons aucune prise. Nous pouvons nous défendre de la crainte par la réflexion et le raisonnement, mais nous ne pouvons commander à la frayeur. L'homme le plus intrépide, pris à l'improviste, peut l'éprouver comme le faible et le lâche ; c'est une affaire de nerfs et de tempérament qui ne peut guère se guérir.

Frivolité. — La Frivolité est, en général, le partage des femmes et on la leur pardonne plus volontiers qu'aux hommes, car elle naît surtout de leur nature plus faible et n'a pas de si graves conséquences que la *légèreté* avec laquelle on la confond mal à propos.

La frivolité passe en général avec l'âge, mais c'est encore pour les femmes une vertu difficile que de savoir vieillir ; une femme frivole avec des cheveux blancs devient ridicule.

Les hommes sont frivoles quand ils traitent légèrement les objets sérieux. On devient frivole par vanité quand on veut plaire dans le monde et qu'on adopte avec faiblesse les goûts de la foule, lorsqu'en imitant on croit sentir et penser.

Le meilleur remède à la frivolité est l'étude et l'accomplissement de ses devoirs de citoyen, d'époux et de père.

Frugalité. — La frugalité n'est pas tout à fait un synonyme de sobriété et de tempérance. Ces dernières ne s'appliquent qu'à la nourriture et à la boisson ; la frugalité porte sur les

mœurs, dont elle est le plus ferme appui. C'était la vertu favorite des Lacédémoniens ; moins appréciée aujourd'hui, elle est le partage des esprits sérieux, méditatifs et portés au bien plutôt qu'à l'amour des plaisirs.

Il est nécessaire, dit Sénèque, que l'homme s'habitue à vivre de peu. Mille obstacles de temps et de lieux empêchent les riches de satisfaire à leurs souhaits ; nul ne peut avoir tout ce qu'il désire. C'est un grand point d'indépendance qu'un estomac bien discipliné qui sait souffrir les mécomptes...

L'une des causes de notre misère, c'est que nous vivons sur le modèle d'autrui et qu'au lieu d'avoir la raison pour règle, le torrent de l'usage nous emporte. La pauvreté n'est un mal que pour ceux qui se révoltent contre elle et la frugalité est la source de la santé du corps et de l'âme.

Fureur. — Aliénation d'esprit momentanée, mêlée d'emportement et de violence. Ses principales causes sont le désir de la vengeance, la jalousie, la haine, le désespoir et quelquefois le fanatisme. L'homme réellement religieux est exempt de cette sorte de folie.

G

Gaieté. — La gaieté dépend surtout du tempérament, et, par suite, du caractère, de l'humeur. La gaieté anglaise, toujours un peu excentrique, s'appelle de *l'humour*.

Cela admis, quelles sont les conditions physiologiques qui portent à la gaieté ?

D'abord une santé parfaite, ensuite la jeunesse ; la différence qui existe, sous ce rapport, entre les âges se remarque chez les animaux, comme chez les hommes : le jeune chat, le jeune chien jouent volontiers, les vieux sont hargneux et moroses. C'est que le sang circule alors avec une plus grande liberté et toutes les fonctions s'opèrent facilement.

On voit cependant des malades et des vieillards dont la con-

versation est empreinte d'une aimable gaieté. Cette qualité précieuse est due alors, soit à l'absence de chagrins publics ou domestiques, de préoccupation de fortune et d'existence matérielle ; soit à cette tranquillité de conscience qui ne connaît pas le remords, le plus triste compagnon de la vie, et ne voit dans la mort que le repos au sein de Dieu.

Parmi les nations, on cite la France comme la plus gaie ; l'Italien est peut-être plus bouffon que le Français, mais ce n'est pas là la véritable gaieté.

— Il existe deux genres de gaieté : l'une est vive, légère, étourdie, bruyante, emportée, c'est celle de la jeunesse ; elle fatigue par ses éclats, et, comme un feu d'artifice, elle laisse après elle dans l'âme quelque chose de silencieux et de triste. L'autre est calme, douce, constante ; c'est une illumination qui chasse les ombres de la nuit et qui nous réjouit en nous éclairant. Cette gaieté est un charme particulier aux vieillards bons, instruits, vertueux, indulgents ; on croit voir en elle le sourire d'une bienveillante expérience et d'une conscience satisfaite.

(De Ségur).

Galanterie. — Vieux mot français qui n'est guère plus connu aujourd'hui et qui exprimait au moyen-âge et jusqu'à la révolution (qui nous a forcément rendu sérieux) une politesse attentive, exquise, de bonne compagnie, près des dames.

La galanterie n'était pas plus connue dans l'antiquité que de nos jours ; nous n'en voyons pas de traces dans les poètes grecs.

Le temps de la chevalerie fut l'apogée de la galanterie.

Aujourd'hui, on vit dans les clubs, on fume, on boit, on joue, on parie et le mot *galanterie* n'est que de la simple politesse.

Générations spontanées. — Les inventeurs de ce système matérialiste se figurent un limon bouillonnant aux rayons du soleil, des corpuscules s'agitant, se rapprochant, s'agglomérant, se développant et prenant, en fin de compte, la

forme d'un embryon qui commence à poindre sur cette vase échauffée, comme des vers sur des matières corrompues...

« Mais, dit Lamétrie, ici l'œsophage manque, là l'estomac, le ventre ou les intestins ; car, qu'on ne croie pas que les premiers hommes soient venus au monde grands comme père et mère... »

La nature aurait donc longtemps tâtonné, ébauché, avant de produire l'homme ? La raison ne peut s'accommoder de cette supposition : la nature ne peut ébaucher un corps organisé sans le finir, l'ébauche usée aujourd'hui ne pourrait vivre jusqu'à demain pour attendre le complément nécessaire de ses organes.

Voyons au contraire la naissance par l'union des sexes.

Dieu a créé l'homme et la femme pour croître et multiplier. Les sexes, rapprochés par la pensée, la parole et les affections, s'unissent. Le fœtus est longtemps renfermé dans le sein qui l'a conçu, afin de donner aux organes le temps de s'attendre les uns les autres et de se former, chacun à leur tour, pour se développer tous ensemble.

Incapable encore de vivre par lui-même, puisque les moyens de la vie ne sont pas tout à fait formés, l'enfant vit de la vie d'un autre, il respire l'air que respire sa mère, se nourrit de ses aliments ; le sang de cette mère circule dans ses veines ; il participe à ses mouvements et souvent il ressent le contre-coup de ses chagrins ou de ses passions : union mystérieuse qui est le germe de toutes les affections et de tous les rapports.

En effet, lorsque cet être, encore invisible à tous les yeux, est parvenu au terme fixé, la mère et l'enfant se séparent ; le lien qui les unissait physiquement se rompt... mais un lien moral le remplace... un nouvel ordre de choses, l'ordre moral commence, c'est-à-dire concours et ministère de la mère, pouvoir et protection du père, dépendance et sujétion de l'enfant ; la société entière est représentée dans cette enceinte où l'on ne voit, ainsi que le dit M. de Bonald, qu'un enfant qui souffre, une mère qui le nourrit, un père qui le protège.

Le système des générations spontanées, abandonné et repris, a été attaqué par cette raison : Pourquoi la terre ne produit-elle pas plus de fœtus ?... A quoi Lamétrie répond gravement : « La terre ne pond plus d'hommes parce qu'une vieille poule ne pond plus d'œufs... »

La terre est donc trop vieille ! En vérité cela n'est que bouffon. On a repris plus sérieusement le système suranné de Lamétrie en disant : « La vigueur végétative de la terre et *sa force d'animalité* sont épuisées ! » Est-ce réellement plus sérieux ? C'est la même sottise en termes plus pompeux !

Générosité. — La générosité a plusieurs acceptions : dans l'une d'elles, c'est la noblesse de caractère, la magnanimité, la grandeur d'âme, l'oubli de soi-même pour ne songer qu'aux autres.

Dans une autre c'est une disposition à la bienfaisance, à la libéralité ; il arrive souvent que les riches prêchent l'économie aux pauvres et que ceux-ci donnent aux riches l'exemple de la générosité.

La générosité, bien comprise et bien pratiquée, est un des sentiments les plus nobles et les plus chrétiens, car elle comporte le pardon des injures ; mais elle n'est trop souvent, si l'on en croit La Rochefoucauld, « qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands. »

Génie. — Force intellectuelle qui invente, dirige, organise. Inspiration créatrice qui se développe par un instinct spécial, par une grâce d'en haut ou par une conformation supérieure des organes.

Le génie, chez le Romain, était « un Dieu dans son intérieur » et, par dérivation, ce qu'il y a de plus élevé, de plus divin. D'après Voltaire, le mot *génie* désigne, non pas seulement un grand talent, mais un talent hors ligne,

Gerson. — Si Gerson a réellement écrit l'*Imitation de Jésus-Christ*, il est (comme on l'a dit avant nous) l'auteur du meilleur livre de morale religieuse sorti de la main des hommes, mais le doute étant encore permis sur cette question si controversée, nous n'en parlerons que comme d'un simple moraliste.

Il est né en 1363 et a été élevé au collège de Navarre, à Paris. Devenu en 1395, chancelier de l'Université, il se distingua dans cette charge importante et y déploya un courage et une sagesse admirables. Il est mort en 1429.

On remarque parmi ses ouvrages un *Traité sur la Théologie mystique*, qui fonde la vraie philosophie sur les intuitions de l'âme appliquée aux choses célestes... Ce sujet si élevé semble en effet se rattacher par un lien de parenté à l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Gloire. — Admiration générale provoquée par les actions d'éclat, les vertus, les services éminents, le talent hors ligne ou le génie.

La douceur de la gloire est si grande, dit Pascal, qu'on l'aime, à quelque chose qu'on l'attache ; mais, dans les grands cœurs, l'amour de la gloire occupe la place que la vanité remplit dans l'âme vulgaire.

Saint Augustin a rêvé la gloire, mais il a vu ce qu'elle était réellement, assez à temps pour la fuir et chercher le vrai ; imitons-le et au lieu de courir après cette gloire toujours incertaine et payée si cher, réfugions-nous dans le calme de la conscience, dans la paix du cœur, dans le bonheur d'aimer, car c'est là tout. (V. Grandeurs humaines).

— Il y a de bien doux songes dans le premier enivrement de la renommée ; les yeux se remplissent d'abord avec délice de la lumière qui se lève ; mais si cette lumière s'éteint, elle vous laisse dans l'obscurité, et si elle dure, l'habitude de la voir vous y rend bientôt insensible... Et au-delà du tombeau, rien n'est plus vain que cette gloire après laquelle nous courons, à moins qu'elle n'ait été secourable au malheur et qu'il nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante laissée par nous sur la terre.

(Chateaubriand).

Goût. — Le goût doit avoir pour objet la beauté morale. Il nous met à l'abri de plusieurs vices trop grossiers pour qu'il les supporte et il entretient dans l'âme des habitudes qui s'allient merveilleusement avec tout ce qu'il y a d'aimable et d'élevé dans notre nature. Cependant, s'il n'est point accompagné d'un sentiment ferme du devoir, l'influence de la mode tendant à l'égarer, il peut devenir un guide trompeur.

— Le goût est le sentiment prompt d'un esprit bien fait.
(Duc de Noailles).

Grâce. — Don que Dieu accorde aux hommes, ou pour la vie présente ou pour la vie future. Les théologiens reconnaissent plusieurs sortes de grâce :

La *grâce intérieure* est celle qui inspire à l'homme de bonnes pensées, de pieuses résolutions et le porte à faire le bien.

La *grâce habituelle* réside en notre âme ; elle nous rend agréables à Dieu et dignes du bonheur éternel, elle est inséparable de la charité.

La *grâce actuelle* est une inspiration passagère qui éclaire notre esprit et dirige notre volonté pour nous faire surmonter une tentation ou accomplir une bonne œuvre.

La *grâce efficace* est celle qui opère *infailliblement* sur la volonté et à laquelle l'homme ne résiste jamais, malgré la liberté qu'il a de résister.

La *grâce suffisante* est celle qui donne à la volonté assez de force pour faire le bien, mais à laquelle l'homme peut résister, la rendant ainsi lui-même inefficace.

La nature de la grâce est un mystère mal expliqué par les Pélagiens, les Arméniens, les Sociniens, qui, sous prétexte de défendre le libre-arbitre de l'homme, ont nié l'influence de la grâce, et par les Prédestinatiens, les Luthériens, les Gomoristes, les Jansénistes, etc., qui, en voulant exalter la toute-puissance de la grâce, ont détruit le libre-arbitre.

Saint Augustin a attaqué toutes ces erreurs avec succès et l'Église a confirmé par ses décrets la doctrine de ce Père.

Elle a décidé : 1° Que la *grâce active* intérieure est nécessaire à l'homme et que le simple désir de la grâce est déjà une grâce. 2° Que pour persévérer dans le bien jusqu'à la mort, l'homme a besoin du secours de Dieu.

Un des derniers docteurs de l'Église, saint Alphonse de Liguori a concilié l'efficacité de la grâce avec la liberté de l'homme, en enseignant que, parmi les grâces suffisantes accordées à tous, se trouve la prière, et que par la prière on peut obtenir la grâce efficace.

— La grâce est une inspiration divine qui nous fait pratiquer le bien. (Saint Augustin).

— Comme une mère sent au vif de ses entrailles l'enfant qu'elle a conçu, ainsi le chrétien sent la vie divine qui habite en lui et il en reçoit des secousses qui ne le trompent point sur l'hôte ineffable dont il garde le dépôt. Plus l'âme grandit en sainteté, plus elle est avertie de cette glorieuse cohabitation par des joies qui la rendent insensible à tout ce qui ne contient pas Dieu.
(Lacordaire).

— La conformité à la volonté divine dans tous les évènements de la vie est la source la plus féconde de grâces, parce que c'est le signe le plus certain auquel Dieu reconnaît qu'on l'aime ; se résigner avec confiance à tout ce qu'on ne peut empêcher est en même temps la devise du bon sens et celle du chrétien.
(Biermann).

Gracieuseté. — La gracieuseté n'est pas tout à fait synonyme de politesse, c'est quelque chose de plus et de mieux : on peut être poli, doux, honnête, et n'être pas gracieux ; un homme agréable, spirituel, amuse ; un homme gracieux plaît. Pour approcher de la perfection dans la société, il faut avoir le cœur droit, la bouche sincère et l'accueil gracieux.

Dans les arts, dans les lettres, comme dans le monde, la grâce a le don de plaire : la grandeur étonne, la beauté provoque l'admiration, la grâce seule excite toutes les sympathies.

Grandeur d'âme. — Élévation au-dessus de la nature ordinaire, supériorité morale qui fait oublier à l'homme les faiblesses de l'humanité et le rend plus grand que ses semblables.

L'héroïsme et la grandeur d'âme semblent être synonymes, cependant l'héroïsme caractérise mieux les actions d'éclat qui se produisent au milieu d'un danger. La grandeur d'âme emporte l'idée d'une force qui agit avec calme et majesté, qui accomplit le bien sans efforts et avec une noble sérénité au-dessus des orages de ce monde.

Grandeurs humaines. — Sans adopter en entier

le système d'Azaïs (1) sur les compensations qui donnent à chacun de nous la même somme de biens et de maux, de chagrins et de consolations, nous devons convenir, qu'au moins en ce qui concerne les grandeurs humaines, il est peu de bonheurs qui n'aient leur goutte d'absinthe.

Qu'est-ce que la gloire ? Une satisfaction temporaire empoisonnée par d'innombrables ennuis, une lueur, une illusion trompeuse que notre vanité adopte parce qu'elle flatte l'incessant appétit de l'homme.

Dévorés d'ambition, nous tendons toujours à monter, sans tenir compte de la fable d'Icare ; épuisés de fatigue, nous tombons dans le découragement, quand l'ingratitude, la maladie, la misère, le poignard ou la folie ne terminent pas une vie commencée au milieu des plus beaux rêves.

L'étude sérieuse de l'histoire vient à l'appui de cette assertion ; pour en donner des preuves, parcourons rapidement, non les récits de l'antiquité, souvent exagérés ou inexacts, mais les annales modernes depuis l'ère chrétienne.

Voyons d'abord l'histoire romaine, nous parcourrons ensuite les divers états de l'Europe.

César, après avoir conquis la Gaule et mérité par ses exploits en Italie, en Espagne, en Grèce et en Afrique, qu'on lui décernât la dictature perpétuelle de la République romaine, était assassiné au milieu du Sénat.

Sous le règne de Tibère, l'armée avait acclamé comme son chef le jeune Germanicus, qui soumit des peuples nombreux ; Tibère n'osa lui refuser un triomphe bien mérité, mais sa basse jalousie lui préparait la mort, Pison la lui donna (2).

Nous ne retracerons pas le règne de Tibère, son nom en dit assez : au faîte de la puissance, il choisit Caligula pour successeur, il en fut la première victime : le jeune monstre, pressé de régner, fit étouffer son bienfaiteur par le préfet Macron. Ce même Caligula, dont les débauches avaient égaré la raison et qui malgré cela conserva plusieurs années une puissance sans limites,

(1) La nature n'est dans son ensemble que l'exécution constante d'une loi universelle : celle des compensations.

(2) Plutarque.

(3) Tacite.

se fit décerner des triomphes pour des victoires imaginaires, donna à son cheval favori le titre de Consul, fit périr les plus riches citoyens de Rome pour s'emparer de leurs biens et enfin disait hautement qu'il souhaitait que le peuple n'eût qu'une seule tête pour la trancher d'un seul coup. Ses fantaisies impériales étaient aussitôt assouvies que nées, et cet état de choses menaçait de durer quand Chéréas, tribun des gardes prétoriennes, le tua au sortir du bain. Il avait vingt-neuf ans (1).

Les premières années de Néron semblaient promettre le bonheur aux Romains, mais bientôt las du caractère absolu d'Agrippine et jaloux de son frère Britannicus, il fit donner à ce dernier un poison violent, préparé exprès par Locuste et fit périr sa mère. Arrivé sans doute à la folie, comme Caligula, par l'excès d'une puissance sans bornes, il fit incendier Rome pour jouir de ce spectacle ! on raconte que, monté sur une tour, au milieu des cris de désespoir des fugitifs, il chantait, en s'accompagnant de sa lyre, des vers qu'il avait composés sur l'embrasement de Troie.

Il s'enivrait de ses crimes incessants quand ses prétoriens eux-mêmes se révoltèrent. Il s'enfuit tremblant dans une grotte et essaya de se poignarder, mais n'en ayant pas le courage, Épaphrodite, son secrétaire, lui poussa la main (2).

Domitien, nommé dix-sept fois consul, semblait appelé à un long règne comme empereur, quand il périt victime de la vengeance d'un proscrit (3).

Un siècle plus tard, Commode, après avoir fait son entrée dans Rome comme triomphateur, commettait crimes sur crimes et folies sur folies ; sa plus grande jouissance était de descendre dans le cirque où il abattait les bêtes féroces et des gladiateurs et acceptait volontiers le titre d'*Hercule romain,* dont il croyait imiter les exploits en coupant en deux des athlètes d'un seul coup. Il avait destiné à ce supplice son chambellan et le préfet du prétoire, qui, avertis à temps, le firent empoisonner par l'athlète Narcisse (4).

(1) Suetone.
(2) V. Tacite et Suetone.
(3) V. Tacite et Tillemont.
(4) Tillemont : *Histoire des Empereurs romains.*

Après lui, Héliogabale, dont la folie et l'impudicité dépassent encore celles de Néron et de Commode, était assassiné dans des latrines où il s'était réfugié (2).

Tels furent les derniers temps de Rome, de cette Rome dont les faibles commencements, la victorieuse liberté, les tyrans et leur chute honteuse excitent tour à tour l'intérêt, l'admiration et la pitié. Si, au lieu de s'attacher à satisfaire leurs passions, les empereurs avaient eu pour but le bonheur de leurs peuples, comme Trajan, Antonin et Marc-Aurèle, leur vie eût été plus heureuse, exempte de remords, et leur fin n'eût pas été si fatale.

Nous arrivons à la France.

Après avoir remporté de nombreuses victoires et conquis les Aquitaines, Clovis se créa une puissance formidable pour le temps où il vivait, et quand il eût pu en jouir, il mourut, à peine âgé de 45 ans.

De sa mort à celle de Chilpéric, on ne voit dans le palais des rois que des meurtres continuels, au milieu desquels se distinguent ceux de Frédégonde ; mais les grands noms de Charlemagne et de Hugues-Capet reposent l'esprit fatigué de tant d'horreurs.

Dans la longue série des rois de France que voyons-nous ? Charles VI meurt fou ; la vieillesse de Charles VII, troublée par les trames du Dauphin, s'éteint dans la crainte du poison et une tristesse profonde, pendant que la jeune fille du peuple qui l'avait fait sacrer à Reims, expiait ses services et sa gloire dans les flammes d'un bûcher.

Louis XI, après avoir agrandi la France, affaibli des vassaux devenus trop puissants et relevé l'autorité royale, finit isolé dans son château de Plessis-les-Tours, dont les portes et fenêtres étaient hérissées de fer, les avenues couvertes de trappes, dictant ses arrêts à Olivier le Daim et se livrant à une dévotion exagérée, dans la crainte perpétuelle de la mort.

Charles IX, bien plus malheureux, un siècle après, ordonne, prend part à la Saint-Barthélemy et meurt bientôt, en proie à ses remords. La nuit du 4 août 1572 a pour jamais éloigné le

(1) V. Tillemont, etc.

sommeil, ses cheveux ont blanchi en quelques heures, sa figure s'est ridée, et, dégoûtante du sang de ses sujets, n'inspire plus que l'horreur ; à vingt-quatre ans il a toutes les infirmités de la vieillesse, son œil hagard est comme obscurci, on dirait qu'il n'est déjà plus de ce monde, qu'il quitte enfin abandonné de tous, même de ses complices.

Henri III expire après lui sous le poignard d'un moine : Henri IV lui succède et, après s'être enivré de ses succès et du bonheur de la France qu'il avait régénérée, il tombe à son tour assassiné par Ravaillac.

Louis XIII, après un long règne illustré par Richelieu, devenu sombre, malade, insupportable aux siens et à lui-même, haï de son frère, détesté de la reine, trahi par ses confidents, presque seul au milieu d'une cour qui n'attendait que sa mort, termine dans l'abandon sa triste existence.

Plus heureux que lui pendant sa vie, Louis XIV qui a donné son nom au XVIIe siècle, qui avait fatigué l'Europe de ses armes et ébloui la France de son éclat, voyait s'éteindre son fils et son petit-fils et mourait lui-même après ces grandes douleurs, abandonné à la pitié de ses domestiques, pendant que la grossière joie de la populace insultait à son cercueil.

Louis XV a-t-il eu un sort meilleur ? Corrompu par le pouvoir absolu, presque abruti par les excès, il avait vu, vers la fin de son règne, le mépris succéder à l'amour de ce peuple qui avait poussé des cris de douleur pendant sa maladie, et lorsque la mort le frappa, ses obsèques furent troublées et son cadavre délaissé.

Il laissa le trône à Louis XVI dont les vertus semblaient devoir régénérer la France, mais qui, victime des fautes de ses devanciers et de l'injuste colère d'un peuple en furie, périt sur l'échafaud.

La longue tourmente qui suivit ce crime national avait enfanté un homme prodigieux qui traîna à sa suite nos vaillantes armées et fit la conquête de l'Europe. Des projets trop vastes, des fautes politiques firent, en quelques années, du plus puissant empire du globe un pays conquis : le Louvre devint un camp de cosaques et le *divin Napoléon*, dont tant de potentats attendaient les ordres souverains, tomba entre les mains des Anglais et s'éteignit

sur un rocher désert, au bout de six longues années de captivité (1).

Après lui, sauf quelques années heureuses, dues à la sagesse de Louis XVIII et à la lassitude de la France, Charles X, Louis-Philippe, Napoléon III, après avoir joué leur rôle d'un moment, mouraient à leur tour dans l'exil, moins malheureux encore que cet enfant, dernier héritier de l'empereur, qui, élevé sur les marches du trône, vient de terminer sa courte existence en Afrique, avec l'uniforme anglais, sous la sagaie d'un Zoulou !...

Si je ne craignais de fatiguer l'attention, je pourrais multiplier ces exemples en puisant dans les annales des nations européennes, mais je me contenterai de citer les plus saillants :

En Angleterre, Charles Ier, livré par les Écossais à l'ambition de Cromwell, condamné à mort et exécuté en 1649 ; en Suède, le vaillant Charles XII, percé par une balle suédoise, bien qu'il eût mis son pays au rang des grandes puissances ; en Russie, Pierre-le-Grand, qui après avoir mérité ce titre en réformant sa

(1) Si Napoléon, moins ébloui par tant de victoires, eût écouté son frère Joseph, plus modeste mais plus sage que lui, il eût pu vivre longtemps encore et faire le bonheur de la France. Pour en être persuadé il ne faut que lire la lettre suivante qu'il écrivait à l'Empereur en 1807 :

« Sire, je suis dans cette situation d'esprit que votre majesté connaît en moi, et dans laquelle j'aime à dire tout ce que je crois bon : eh bien ! votre majesté doit faire la paix à tout prix. Votre majesté est victorieuse, triomphante partout; elle doit reculer devant le sang de ses peuples : c'est au prince à retenir le héros. Quelque étendue de pays de plus ou de moins ne doit pas vous retenir ; toutes les concessions que vous ferez seront glorieuses, parce qu'elles seront utiles à vos peuples, dont le plus pur sang s'écoule, et que, victorieux et invincible comme vous êtes, de l'accord de tous, nulle condition ne peut vous être imposée prescrite par un ennemi que vous avez vaincu. Sire, c'est l'amour que je porte à un frère qui est devenu un père pour moi, c'est ce que je dois à la France et aux peuples que vous m'avez donnés qui me dictent ce discours de vérité. Quant à moi, sire, pour atteindre ce but salutaire, tout ce que vous ferez me conviendra ; je m'estimerai heureux des dispositions qui me regarderont, quelles qu'elles puissent être. Sire, vous ne devez plus exposer au hasard d'une rencontre le plus beau monument élevé à la grandeur de la race humaine, je veux dire la masse de gloire et de grandeur inouie qui compose votre vie depuis dix ans. »

patrie, y créant une marine et l'agrandissant par les armes, le commerce et l'industrie, meurt à 53 ans... d'une maladie honteuse.

Mais je m'arrête, car le nombre des souverains morts avant l'âge et qui avaient eu une existence brillante serait infini. Toutefois, ce tableau de l'instabilité du bonheur, de la gloire et des grandeurs humaines serait incomplet si je ne disais un mot des grandes illustrations des sciences, des arts, des lettres et de la philosophie.

Socrate et Caton d'Utique se présentent les premiers à ma mémoire ; l'un boit la ciguë pour avoir deviné l'unité d'un Dieu dans un siècle païen ; l'autre, fidèle aux doctrines du stoïcisme, quand il est convaincu qu'il ne peut plus rien pour la République, se perce de son épée après avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

Un troisième, Sénèque, après avoir sacrifié à Néron son existence entière, reçoit de lui l'ordre de s'ouvrir les veines. Ce fut peut-être le plus beau moment de la vie de ce philosophe, conservant à l'heure suprême toute son énergie, il sut mourir comme Socrate.

Après les sages, les orateurs : Démosthènes, poursuivi par Antipater, s'empoisonne dans l'île de Calaurie ; Cicéron livre sa tête à la vengeance d'Antoine.

Quelles vies et quelles morts !

Mais revenons à l'ère chrétienne :

Au XVe siècle, nous trouvons, parmi les plus grands hommes, Christophe Colomb : après avoir découvert l'Amérique, nommé amiral et vice-roi, il fut emprisonné, mourut et fit ensevelir avec lui les fers dont l'ingrat Ferdinand n'avait pas craint de le charger.

Un siècle plus tard, Galilée calculait les lois de la chute des corps, reconnaissait le premier le mouvement de la terre et expiait cruellement le tort d'avoir eu raison trop tôt.

Peu de temps après, Bacon, l'illustre philosophe anglais, était privé de toutes les dignités que lui avait octroyé Jacques Ier, et Grotius, le grand jurisconsulte hollandais, était condamné à une prison perpétuelle, en récompense des services rendus à son pays.

A la même époque, Bernard Palissy, qui a fait faire à l'industrie de la faïence et de la porcelaine les plus grands progrès, était jeté dans un cachot pour ses opinions religieuses et écrivait avant de mourir : « J'estais mesprisé et moqué de tous, n'ayant rien de quoy faire couvrir mes fourneaux et sans aucune consolation, si ce n'est des chats-huant qui chantaient d'un côté et des chiens qui hurlaient de l'autre. »

Lavoisier, aussi célèbre et plus malheureux encore, après avoir enrichi la France par ses découvertes en chimie et perfectionné l'agriculture, tombait en 1793 sous la hache de la Convention, en récompense de ses bienfaits.

Terminons cette triste série par la chute de Pilatre du Rozier : enthousiaste de la découverte des Montgolfier, il participait à leur gloire ; enhardi par le succès, il tenta de franchir la Manche en ballon en employant un procédé nouveau, mais le feu prit à son aérostat et l'Océan engloutit le savant.

Cependant ces grands inventeurs, s'ils ont été malheureux, ont au moins une consolation dans leur infortune : celle d'avoir doté l'humanité d'un progrès et d'avoir contribué à la gloire et à la puissance de leur pays.

Voyons les poètes maintenant. Eux aussi ont leur gloire, leur déclin et leurs déceptions, peut-être même les sentent-ils plus vivement :

Commençons par le plus célèbre et le plus malheureux : Homère ! Je n'ai pas besoin de rappeler ses titres à l'admiration, mais je dois dire, pour rester dans mon sujet, que devenu aveugle et tombé dans l'indigence, il se vit réduit, dans sa vieillesse, à réciter ses vers, de ville en ville, en mendiant son pain.

Six ans avant l'ère chrétienne, Sapho, la plus illustre des femmes poètes, était bannie de Lesbos ; quelques auteurs racontent, mais sans preuves, que, méprisée de Phaon dont elle était éprise, elle mit fin à ses jours en se précipitant dans la mer.

Pendant la période latine, au temps des empereurs, nous voyons une pléiade de grands poètes finir aussi misérablement : Ovide est exilé par Auguste, Juvénal par Adrien, Lucrèce, dégoûté de la vie, se l'enlève dans un accès de désespoir et Lucain s'ouvre les veines dans un bain, par l'ordre de Néron.

Les premiers siècles du Christianisme sont moins féconds en malheurs de cette nature, mais en 1302, le Dante était condamné à être brûlé ! Pour échapper à ce sort affreux, il erra en Italie, luttant contre la misère et vint mourir à Ravenne.

Le Tasse, après avoir écrit la *Jérusalem délivrée*, déplut au duc de Ferrare qui le fit enfermer dans une maison de fous pour avoir osé parler d'amour à sa sœur, la belle Léonore d'Este.

L'auteur du *Paradis perdu*, le secrétaire de Cromwel, Milton, un instant au faîte des honneurs et de la gloire littéraire, fut emprisonné par les Stuarts comme régicide et mourut aveugle, pauvre et oublié.

L'immortel auteur de *Don Quichotte*, Cervantes, resta six ans esclave à Alger ; il vint ensuite à Madrid sans autre moyen d'existence que sa plume et y mourut accablé d'infirmités.

Le XVIIIe siècle voyait Pascal s'annoncer au monde comme une de ses gloires futures ; hélas ! la lame avait usé le fourreau : frappé de paralysie et croyant voir sans cesse un précipice à ses côtés, il mourait à 39 ans. On ouvrit son corps, ses intestins étaient gangrénés, son estomac desséché... ainsi s'était éteinte cette frêle enveloppe qui avait contenu pendant quelques instants, l'une des plus sublimes intelligences qui aient paru sur la terre.

Quelques années plus tard, Racine, qui n'avait rien à désirer du côté de la santé, mourait de désespoir d'avoir perdu la faveur de Louis XIV, et Molière, qui nous a tant égayé, s'éteignait tristement, victime de la conduite plus que légère de sa femme ; Goldoni mourait de besoin, après avoir vu réduire à rien la position qui le faisait vivre ; Malfilatre et Gilbert finissaient sur le grabat du pauvre et Kotzebue était assassiné par un étudiant Allemand ; Rousseau enfin a été malheureux toute sa vie, qu'il abrégea volontairement, s'il faut en croire quelques chroniques ; mais on doit dire pour être vrai que ce malheur constant tenait plus à son caractère qu'aux évènements...

Parlerai-je des contemporains ? de Walter Scott, enrichi par d'innombrables chefs-d'œuvre, puis ruiné par une banqueroute et succombant à l'excès du travail, d'André Chénier et de Boucher qui portèrent leurs têtes sur l'échafaud où venaient d'expirer deux femmes qui eurent aussi leur célébrité à des titres bien

différents : madame Rolland et la Dubarry ! d'Alfred de Musset, oubliant sa dignité d'homme et avilissant son génie dans des orgies abrutissantes qui ont abrégé ses jours, de Lamartine qui est mort pauvre après avoir longtemps mendié des souscriptions et écrit à la vapeur pour payer ses dettes, de Victor Hugo devenu, il est vrai, illustre, millionnaire, et jouit encore de sa gloire et de sa fortune... mais hélas !

Parlerai-je enfin de nos derniers archevêques de Paris, assassinés par un peuple en délire ? Mais ceux-là du moins aspiraient à une autre gloire, à une autre récompense que celle que donnent les hommes et ils l'ont atteinte ; ne les plaignons pas.

Quelle est la morale de cette triste nomenclature, trop longue, quoique bien incomplète ? — C'est que l'ambition de la renommée et des honneurs est une ambition malsaine quand elle n'a pas pour but l'accomplissement du devoir, l'estime de la postérité et l'espérance d'une vie meilleure.

Gratitude. — Sentiment affectueux inspiré par un bienfait, la gratitude est moins encore un devoir qu'un plaisir pour les âmes délicates. Ce mot n'est pas tout à fait synonyme de *reconnaissance*. La gratitude s'applique surtout à l'expression. La reconnaissance indique la preuve que l'on en donne par ses actions ; mais ce n'est qu'une légère nuance.

Guerre. — Au point de vue moral, la guerre doit être condamnée. Comment ce fléau qui enfante tant d'autres fléaux, peut-il être dans les intentions d'une nature conservatrice et bienfaisante ? Et cependant, sans la crainte des malheurs qu'il entraîne après lui, l'état de guerre serait perpétuel. C'est que la fortune et la vie des peuples sont l'enjeu des parties sanglantes des souverains, qui n'ont, le plus souvent pour mobile que l'ambition ou le désir d'occuper d'eux le monde entier. Aussi le poète latin a-t-il dit avec raison :

« Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi ! »

Rien de plus vrai que ce vers devenu proverbe, c'est presque toujours aux souverains et à leur ambition que sont dues les

guerres qui font périr des milliers de pauvres soldats innocents sur les champs de bataille ou dans les ambulances.

On ne comprend la guerre que lorsque la Patrie est réellement menacée; hors de là, la guerre est une monstruosité. A une époque de civilisation avancée, elle est un contre-sens et un crime... et cependant elle éclate dès qu'un intérêt commercial ou une divergence politique vient à surgir...

La guerre était chez les sauvages une nécessité de la vie : ils étaient forcés de vivre de leur chasse ; habitués à déchirer l'animal las ou blessé, à éteindre souvent leur soif dans le sang de leurs victimes, il étaient peu accessibles à la pitié, le compatissant était un vil paresseux ou un poltron. Un peuple chasseur ne voyait dans un autre peuple que le consommateur des subsistances dont il avait besoin lui-même, il fallait donc le détruire ou être détruit par lui.

Les peuples pasteurs ont succédé aux peuples chasseurs. Cette nouvelle situation exige encore une grande étendue de terrain, on éloigne donc par la force les peuplades voisines ; si on rencontrait une ville, c'était un obstacle qu'il fallait renverser. Il n'y a pas là de *droit de guerre* à invoquer; les hommes, forcés de combattre pour conserver leur vie, ont dû tenir leurs mains armées pour défendre leur propriété...

La lutte corps à corps fut le combat primitif de l'homme, les pierres et le javelot les premiers projectiles, la fronde et l'arc les premières machines... C'était là, non pas *un progrès*, mais un produit de la pensée des peuples sauvages et pasteurs, leurs perfectionnements successifs ont amené des machines plus puissantes : après l'arc, vinrent la baliste, puis le *bélier* dont l'origine remonte au siège de Troie. Dans les défenses des villes on employa plus tard l'huile bouillante, la poix fondue, les pots à feu attachés à un dard, puis le salpêtre qui donna naissance au feu grégeois et enfin le canon.

C'est en 1339 qu'on fait remonter l'emploi des canons et des bombes dont les anglais firent usage à la bataille de Crécy en 1366.

Sous Louis XI, l'artillerie française fut perfectionnée, Charles VIII avait 36 canons et 64 couleuvrines; sous François Ier, le parc d'artillerie contenait 4000 chevaux et on vit des grenades

et des fusées à la congrève ; en 1577 les Polonais employèrent le tir à boulets rouges au siège de Dantzig. Depuis ce moment les progrès furent rapides : en 1618, l'obusier vint ajouter à la puissance de l'artillerie, mais son usage en France ne date que de 1749... Au XIXe siècle nous trouvons le pétrole et la dynamite ? Où s'arrêtera l'art de la destruction ?

Plus anormales et plus cruelles encore furent les guerres de religion ! y a-t-il quelque chose de plus monstrueux que de verser le sang humain au nom d'un Dieu de Paix, d'amour et de charité ?

H

Habitude. — Direction imprimée à nos facultés morales ou physiques par la répétition fréquente des mêmes actes ou des mêmes situations; la liberté de l'homme est en raison inverse de la force de l'habitude.

« L'habitude, dit Malebranche, est une impression qui reste dans l'esprit et qui fait qu'on a plus de penchant, de promptitude et de facilité à faire une chose qu'on a déjà faite, parce qu'on en rappelle l'idée, pour agir de la même manière. »

Les habitudes deviennent avec le temps dans l'homme de véritables incrustations qui ne sont pas toujours en harmonie avec les penchants primitifs de notre nature : ainsi l'éducation qu'on nous donne, l'exemple de nos semblables nous suggèrent souvent des actions que la nature, nos facultés ou notre tempérament ne nous auraient jamais inspiré.

Le cœur a ses habitudes comme l'intelligence, les affections se fortifient avec le temps, qu'il s'agisse des lieux que l'on habite ou des personnes avec lesquelles on vit ; l'amour du pays n'est souvent que cela : on quitte avec regret le village où l'on a vécu, quelque triste et prosaïque qu'il soit, et l'on a vu des pauvres âmes prises de nostalgie au milieu des merveilles de la nature ou de la civilisation.

La conséquence de cette idée est la nécessité d'imprimer à

l'enfance des habitudes d'activité, de travail, de devoir et de résistance à tous les mauvais penchants. L'habitude, dira-t-on, rend donc l'homme un peu semblable à une machine! En vieillissant cela arrive quelquefois, mais dans ce cas même, ne vaut-il pas mieux qu'il soit une machine à faire le bien qu'une machine à opérer le mal?

L'habitude devient, avec le temps, aussi impérieuse que les besoins primitifs de la nature, et l'aptitude qui s'y lie finit par substituer la rapidité et la sureté d'une sorte d'instinct aux plus pénibles efforts de la volonté basée sur le raisonnement. Rien n'est plus mystérieux que cette force, précisément parce qu'elle tend à supprimer la réflexion pour se mettre à sa place, et réussit à affaiblir en nous jusqu'à la conscience.

La morale doit se servir de l'habitude comme d'un auxiliaire : la méditation, les vertus même qui, dans le principe, nous ont coûté le plus d'efforts, deviennent des habitudes.

— Il faut s'accoutumer de bonne heure à agir par principes et se former un sage plan de conduite, fut-il un peu sévère; l'habitude le rendra, dans la suite, agréable et facile à pratiquer.

(Cicéron).

— Parmi les bienfaits du Créateur, il en est un qui n'est pas apprécié ce qu'il vaut et qui ne doit cependant pas être omis : Le pouvoir de l'habitude. Son influence est si grande qu'on ne peut imaginer une situation avec laquelle elle ne puisse peu à peu réconcilier nos désirs et dans laquelle nous ne parvenions pas à trouver, à la longue, plus de bonheur que dans celle que la multitude envie. En appréciant les sentiments des hommes qui sont placés dans des situations réputées malheureuses, nous tenons rarement assez de compte des effets de l'habitude; c'est ce qui fait que nos estimations du bonheur de la vie sont souvent contraires à la vérité. (Dugald-Stewart).

— Chose singulière! la sensation qui cesse d'être agréable par suite de l'habitude, devient nécessaire par la répétition habituelle, on n'en jouit plus, mais on ne peut plus s'en passer. Ainsi naissent les besoins artificiels; les affections même, en cessant d'être des jouissances vives, deviennent des besoins chaque jour plus impérieux. (De Gérando).

Hafiz. — Poète persan, né et mort dans le cours du XIVe siècle.

Nous n'aurions pas à parler d'Hafiz s'il n'avait laissé dans ses poésies des maximes attribuées, selon les uns, à l'amour terrestre, selon d'autres à l'amour divin. Les docteurs et les Molhas (Prêtres) de Chiraz, l'accusant d'être chrétien, firent de grandes difficultés pour lui rendre les derniers devoirs. Quoiqu'il en soit, voici un fragment de ses pensées recueillies par un philosophe moderne :

« Apprends de la coquille des mers à aimer ton ennemi, à remplir de perles la main tendue pour te nuire. — Ne sois pas moins généreux que le dur rocher. — Fais resplendir de pierres précieuses le bras qui déchire ton flanc. — Vois-tu là bas cet arbre assailli d'un nuage de cailloux ? Il ne laisse tomber sur ceux qui les lancent que des fruits délicieux et des fleurs parfumées. — La voix de la nature entière nous crie : l'homme sera-t-il le seul à refuser de guérir la main qui s'est blessée en le frappant ? »

Haine. — La haine est un mauvais sentiment, né de l'égoïsme, des intérêts froissés ou de l'amour-propre blessé. Le paganisme l'admettait, le Christianisme la reprouve. L'irritation, le ressentiment, la colère sont souvent indépendants de notre volonté, mais la haine est réfléchie. « La vengeance est le plaisir des Dieux ! » disaient les payens. « Elle est en horreur à Dieu ! » disent les chrétiens, et ce n'est pas là seulement un principe, c'est un fait. Aimer est le ciel, haïr, c'est l'enfer. Et, de même qu'il n'y a de calme véritable que dans l'âme où règne une foi vive, il n'y a de bonheur que dans celle où l'amour de Dieu règne sans partage.

Si cet amour pouvait être toujours et partout, si cette harmonie universelle existait sur la terre, la terre ne serait plus un séjour d'épreuves. Sans doute il ne peut en être ainsi, mais, en suivant les préceptes de l'Évangile il est aussi doux que profitable d'aimer jusqu'à ses ennemis. Sachons donc les mettre à profit et faire du bien à qui nous veut du mal.

Soyons rigoureux avec ceux que nous aimons le plus, car aimer ce n'est pas faiblir : un père peut et doit punir, en aime-t-il moins pour cela ? — Non, il est sévère et il souffre, mais ces

souffrances sont un tribut que la nature paie à Dieu qui lui en tient compte. — C'est que le père de famille a charge d'âmes et que sa responsabilité est terrible. Heureux celui qui la comprend et se sent la force d'on accomplir les pénibles devoirs.

Il faut éviter la colère autant que notre faible nature le permet, mais la haine doit être chassée impitoyablement, même pour nos plus cruels ennemis, car s'ils nous font du mal, c'est qu'il sont avouglés par leurs passions.

Il y a plusieurs sortes de haine : la plus odieuse est celle qui a pour source l'envie.

Les haines politiques ou religieuses sont la source d'autant de crimes que les haines privées, seulement elles ont un caractère moins bas. Elles prennent le nom de patriotisme.

La seule haine louable est celle qu'excitent en nous le vice, le crime et la bassesse.

— La haine est une passion qui nous met en la puissance de ceux que nous haïssons et qui fait plus de mal encore à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet. Pour se défendre de la haine il faut toujours considérer les choses sous l'aspect le plus favorable. (Charron).

Hallucination. — Erreur des sens partagée par l'intelligence. Sensation provoquée par une cause intérieure.

L'hallucination est une affection passagère ; si elle dure, elle prend le nom de *délire;* si elle est constante, elle devient de la *Folie.* (V. ces mots).

Hardiesse. — Qualité ou confiance de l'âme qui nous porte à tenter quelque chose qui semble périlleux ou embarrassant. La hardiesse n'est blâmable que lorsqu'elle naît de la présomption ou qu'elle couvre des erreurs volontaires.

L'homme hardi n'est pas toujours l'homme courageux : le courage admet la réflexion que la hardiesse repousse. Cette dernière serait plutôt synonyme de l'*audace* ou de la *témérité.* Cependant la témérité appelle plus souvent le blâme des hommes raisonnables que la hardiesse ; si cette dernière oubliait ses devoirs et les mœurs établies, elle deviendrait de l'*effronterie.*

Hasard. — Le hasard, en morale, est un mot vide de sens. Ce que nous lui attribuons n'est le plus souvent que le développement régulier des lois que le Créateur a imprimées à la nature, lois dont nous ne connaissons qu'une bien faible partie.

Épicure, en essayant d'expliquer l'univers et tout ce qu'il renferme par le choc *accidentel* des atômes, ne s'élève pas au-dessus de l'idée du hasard. Il n'y a pas d'effet sans cause. Seulement, ne connaissant pas ces causes, nous ne pouvons nous en rendre compte. Le *hasard* ne cache donc que notre ignorance : chaque découverte nouvelle de la science en est la preuve.

Hauteur. — La hauteur est rarement prise en bonne part et n'est pas du tout un synonyme de noblesse, d'élévation et de dignité. La religion chrétienne la repousse énergiquement puisqu'elle a fait une vertu de l'humilité.

La hauteur, dans son acception la plus habituelle, est une affectation de dédaigneuse supériorité qui craint de compromettre sa dignité par un mot ou un sourire bienveillant; compagne ordinaire de l'orgueil et de la vanité, elle est vice chez les grands et ridicule chez les petits.

— La hauteur des manières fait plus d'ennemis que l'élévation ne fait de jaloux. (Grimm).

Hégel. — L'un des plus célèbres philosophes allemands du XIXe siècle, né à Stuttgard en 1770, mort à Berlin en 1831.

Disciple de Kant, émule de Schelling, Hégel soutenait que leurs doctrines, bien que différentes, n'étaient que deux aspects du même système : l'idéalisme subjectif.

Quelques écrivains ont nié qu'Hégel eût des idées chrétiennes; d'autres l'ont affirmé, et on s'étonnera moins de cette divergence quand on saura combien ses meilleurs disciples la saisissaient peu. Nous n'essayerons donc pas de décider ce qu'ils n'ont pu décider eux-mêmes. Disons seulement qu'Hégel a parlé de la religion en termes magnifiques : « C'est, dit-il, la région où toutes les énigmes de la vie et les contradictions de la pensée trouvent leur solution et où s'apaissent les douleurs du sentiment ; la région de l'éternelle vérité et de la paix éternelle. » Il considère

toutes les formes de la religion, depuis le fétichisme jusqu'au Christianisme comme autant d'époques, *de moments* nécessaires du développement de la conscience religieuse qui se détermine : 1° Comme religion de la nature, 2° comme religion de l'individualité spirituelle. — La religion de la nature parcourt plusieurs phases : Elle est d'abord *Religion de Magie*, celle des Mongols, des Chinois, de Lama et de Bouddha ; puis, *Religion de l'Imagination*, celle des Indous et de Brahma ; puis, *Religion de Lumière*, le Parsisme, *Religion du Symbole*, celle des Égyptiens ; enfin *la Religion Spirituelle* qui devient *la Religion du Sublime*, en Judée ; celle *de la beauté*, en Grèce, celle *de l'entendement* à Rome. Cette dernière est le passage *à la Religion absolue*, le Christianisme... Tout cela n'est guère qu'une hypothèse très controversable.

Hégel a publié successivement l'*Esthétique*, la *philosophie de la religion et de la nature, Foi et Science* ou *analyse critique des systèmes de Kant, Fichte et Jacobi.*

Helvétius. — Né à Paris en 1715, mort en 1771.

Helvétius, comme beaucoup de philosophes du XVIIIe siècle, fut un élève des Jésuites, et, en particulier, du Père Porée. Sa fortune fut rapide : à 23 ans, il obtint, par la protection de la Reine, Marie Lecksinska, une place de fermier général, d'un revenu de cent mille écus. Cette position magnifique, son instruction et beaucoup d'esprit naturel le mirent vite en rapport avec toutes les illustrations de la capitale. Il était doux, aimable, d'un caractère facile et bienveillant et d'une générosité proverbiale, on ne l'implorait jamais en vain.

C'est là, le beau côté du portrait. Il y en a malheureusement un autre : au faîte des honneurs et des richesses, il rêva la gloire littéraire et eût la fâcheuse idée de la chercher dans les doctrines matérialistes qui envahissaient depuis quelque temps la société. Sa place le gênait pour y arriver, il donna sa démission. « Helvétius, a dit justement Buffon, eût dû, dans l'intérêt *bien entendu* de sa gloire, faire un bail de plus dans les fermes et un livre de moins. »

Cet ouvrage est le *livre de l'esprit*, celui qui, après le *système de la nature* de d'Holbach, a fait le plus de bruit et de scandale ; en le lisant, on se demande comment il est possible de concilier le

grossier matérialisme de l'écrivain avec le caractère aimable de l'homme du monde?

Voici un court résumé de ce livre si tristement célèbre :

« Toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique.

» Nous ne différons des animaux que par une organisation extérieure.

» Notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir et de la crainte, la douleur est l'unique mobile de nos jugements, de nos actions, de nos affections.

» Nous n'avons pas la liberté de choisir entre le bien et le mal. Les notions du juste et de l'injuste changent selon les climats et les coutumes... »

Il est inutile de pousser plus loin l'analyse de cette œuvre immorale où Spinosa et Hobbes se trouvent dépassés. Un arrêt du parlement, en date du 6 février 1759, la condamna à être brûlée.

Helvétius n'avait pas cru que son amour pour la célébrité le conduirait si loin : Justement effrayé des conséquences de cette gloire éphémère, il rédigea une rétractation de ses doctrines, ainsi conçue : « Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du Christianisme que je professe dans toute la rigueur de ses dogmes et de sa morale et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées et toutes les facultés de mon être, certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité... » Cette profession de foi, dont il est permis de suspecter la sincérité, n'empêcha pas Clément XIII de s'exprimer de la manière suivante : « ... Nous avons considéré le *livre de l'Esprit* comme réunissant tous les genres de poison qui se trouvent répandus dans les différents livres modernes. »

Hérésie. — Ce mot, qui ne se prend aujourd'hui qu'en mauvaise part et signifie *erreur opiniâtre contre la foi,* ne désignait dans l'origine qu'un choix, un parti, une secte bonne ou mauvaise. C'est le sens du mot grec Αἵρεσις ; cela est si vrai que les philosophes grecs du Ier siècle appelaient *hérésie chrétienne* la religion de Jésus-Christ.

Il est nécessaire de connaître les différentes hérésies, leurs variations et les opinions de chacune des sectes qu'elles ont fait

éclore. Nous ne pouvons les donner ici, mais nous renvoyons nos lecteurs au *dictionnaire des hérésies* de l'abbé Pluquet. On y trouvera non seulement l'histoire et les progrès de chaque secte, mais encore la réfutation de leurs principes.

Héroïsme. — Courage poussé jusqu'à la grandeur d'âme. L'héroïsme s'élève au-dessus d'une vertu commune et en diffère par le péril qu'il faut braver, les efforts qu'il faut faire et l'éclat qu'il porte avec lui.

Il y a autant d'héroïsme à vaincre ses passions ou une nature mauvaise qu'à combattre un ennemi puissant. Le devoir civique a ses héros comme le devoir militaire : l'homme qui supporte avec courage et dignité les tourments de la misère mérite peut-être mieux ce titre que celui qui risque sa vie dans un combat, car cet héroïsme est de tous les instants, souvent de toute une vie et n'a pas la gloire pour excitant.

Les stoïciens avaient tracé aux hommes une idée de perfection et d'héroïsme dont ils ne sont pas capables ; le Christianisme rectifie cette idée sans l'amoindrir : Jeanne d'Arc, saint Charles Borromée, Belzunce et saint Vincent de Paul offrent le vrai caractère de l'héroïsme chrétien.

Hobbes. — Philosophe anglais, né en 1588, mort en 1680.

Hobbes embrassa, pendant les guerres civiles, la cause royaliste et s'efforça de la servir par ses écrits. En 1640 il se réfugia en France et fut chargé d'enseigner la philosophie au Prince de Galles. Il se lia à cette époque avec Gassendi, Galilée et Descartes, et adressa à ce dernier des objections contre ses *méditations*.

Dédaignant de s'étayer sur les travers de ses devanciers, il voulut penser par lui-même et n'émit que des doctrines paradoxales et *absolues*, bien qu'on trouvât souvent des contradictions dans ses écrits.

Ses principaux ouvrages sont des *éléments de philosophie*, le *traité du citoyen (de cive)* et *la nature humaine*, traduite plus tard par d'Holbach.

Les systèmes de Hobbes se rapportent tous à une idée princi-

pale : la force. Toute sa philosophie est employée à la légitimer. Ce terrible ressort régit seul le monde, il est le seul principe de la morale et de la conscience. La justice n'est que la puissance. La loi, la volonté du plus fort. Le devoir, l'obéissance du faible... aussi n'a-t-il pas échappé au reproche d'athéïsme dont il se défendait.

Holbach (d'). — Le baron d'Holbach, né à Heidelsheim en 1723, mort à Paris en 1789, fut l'un des ennemis les plus acharnés de la religion chrétienne.

Héritier d'une grande fortune, il vint encore jeune à Paris et se lia avec tous les beaux-esprits que renfermait la capitale au commencement du XVIII[e] siècle. Son salon devint le rendez-vous général et on comprend facilement l'influence que durent prendre sur cette âme jeune et ardente des hommes tels que Diderot, d'Alembert, Grimm, Morellet, etc., tous plus âgés que lui. Ce dernier, dans ses mémoires, rapporte « qu'il se disait dans son salon des choses à faire tomber cent fois le tonnerre sur la maison... *s'il tombait pour cela...* »

D'Holbach ne se borna pas longtemps à être l'amphytrion des philosophes, il voulut donner lui-même « son coup de pioche à cet édifice vermoulu, âgé de dix-huit siècles qu'on appelle le Christianisme » et par la même occasion « à cette philosophie arriérée qu'on décore du nom de spiritualisme. »

Entré dans cette voie, il fit paraître *le Christianisme dévoilé*, examen des principes et des effets de la religion chrétienne. Dans la première partie de cet ouvrage, il essaie de détruire les dogmes ; dans la seconde il examine la morale et entreprend de prouver qu'elle n'a aucune supériorité sur la morale antique et sur toutes les morales du monde, « attendu, dit-il, que chez aucun peuple on n'a jamais enseigné qu'il fallut être injuste ou méchant. » Dans le troisième, il affirme que le Christianisme a eu les effets politiques les plus désastreux et que le genre humain lui doit tous ses malheurs depuis dix-huit siècles...

D'autres ouvrages succédèrent à ces premiers essais : l'année 1767 vit paraître l'*esprit du clergé, l'imposture sacerdotale, la contagion sacrée, l'histoire naturelle de la superstition* et enfin le *système de la nature,* le chef-d'œuvre du genre.

Après avoir détruit, il fallait édifier, et d'Holbach essaie de le faire dans ce *Manuel de l'athéisme*, ouvrage mauvais, non seulement au point de vue moral et religieux, mais mal écrit, pédantesque, lourd et, ce qui est plus singulier, avec un fanatisme intolérant qui n'admet pas de discussion. Un seul mot suffira pour le caractériser : Le *Système de la nature* révolte toutes les consciences, même celle de Voltaire, qui crut devoir lui répondre dans l'Encyclopédie même. (V. l'Encycl. art. Dieu).

Le bonheur, publié en 1772, réimprimé sous le nom du curé Meslier, est l'athéisme mis à la portée du peuple. C'est l'un des ouvrages qui ont fait le plus de mal à la classe ouvrière et qui ont le plus contribué à cette démoralisation qui s'est traduite par les excès de 1793.

Quand d'Holbach veut s'élever, il est moins dangereux : l'exagération et l'ennui qui s'exhalent de sa philosophie en neutralisent l'effet ; à tel point que Grimm lui-même a pu dire du livre de son collaborateur à l'encyclopédie, intitulé *Le système social ou principes naturels de morale* : « les capucinades sur la vertu ne sont pas plus efficaces que celles sur la pénitence et sa macération. Incessamment nous aurons des capucins athées comme des capucins chrétiens, et ils choisiront le *système social* pour leur catéchisme... »

Homme. — L'homme, est l'un des êtres les moins favorisés sous le rapport des sens et de l'instinct ; mais il a pour lui l'intelligence, le raisonnement, le langage et la perfectibilité.

« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », dit l'Écriture. Comment doit-on entendre ces paroles ?

Il ne faut voir là rien de corporel et de terrestre. Purifions notre cœur, chassons-en toute préoccupation, toute opinion basse et indigne de Dieu... Dieu est sans forme et sans figure, gardez-vous de rapetisser l'être infiniment grand, ne l'enfermez pas dans des idées corporelles et dans le cercle étroit de votre esprit... C'est dans sa puissance qu'il faut le considérer, car il n'y a rien en *Lui* qui ait quelqu'analogie avec le corps de l'homme. La forme ne saurait se trouver que dans un corps visible, et l'invisible ne peut imprimer sa ressemblance dans quelque chose de visible, pas plus que ce qui est incorruptible ne saurait être

l'image du corruptible... Le corps de l'homme croît, diminue, vieillit, est tout autre dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, tout autre lorsqu'il est en santé et lorsqu'il est accablé de maladies, dans la joie et dans le chagrin, dans l'abondance et dans la détresse. Comment ce corps, sujet à tant de changements, pourrait-il ressembler à l'être immuable ?.. Non, ce n'est point par tous ces côtés que Dieu a fait l'homme à son image ; ce n'est point par l'extérieur.

Ce n'est pas non plus dans les passions que nous devons chercher la ressemblance que nous avons avec Dieu, « c'est dans la raison, maîtresse des passions, dans la raison qui s'élève bien au-dessus des choses visibles et mensongères (1). »

L'homme n'a pas sa vraie destinée sur cette terre : la mobilité de son esprit l'entraîne toujours en avant ; son inconstance ne lui permet pas de se fixer longtemps dans les mêmes principes ; la curiosité lui fait rechercher sans cesse quelque chose de nouveau ; nous nous dégoûtons du bonheur même, et le sort le plus doux, pour peu qu'il dure, paraît insipide et fatigant à notre inquiétude (2). « Il n'y a réellement pour l'homme que trois évènements : naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il oublie de vivre, il souffre à mourir (3). »

— Ut ad cursum equus, ad arandum bos, ad indagandum canis; sic homo ad intelligendum, ad agendum, ad laborandum natus est. (Cicéron).

— L'homme a besoin de quelque chose qui lui occupe le cœur et l'esprit. (Lacordaire).

Honneur. — L'honneur est un mot né de la civilisation ; il suppose l'existence de la société ; il faut des devoirs établis et convenus, des relations d'homme à homme pour que l'honneur ait un sens. L'honneur est alors l'accomplissement strict de ces devoirs et le déshonneur leur oubli complet.

Cela admis, l'honneur doit varier avec les lois, les climats, les

(1) Saint Bazile.
(2) Duffault.
(3) La Bruyère.

hommes et les préjugés. L'honneur d'une jeune veuve française lui prescrit parfois de se remarier et personne n'y voit le moindre mal ; celui d'une veuve du Malabar lui prescrit de ne pas survivre à son époux. Si elle échappe au bûcher, elle est déshonorée; la morale est une, l'honneur est multiple. En France, et dans le monde le plus noble, on se croit déshonoré, malgré le précepte de l'Évangile, si on reçoit un soufflet sans rendre un coup d'épée...

Par une autre aberration d'esprit de notre civilisation, l'honneur de l'homme le plus attaché à ses devoirs, et irréprochable de tout point, est, à la merci de la conduite de sa femme ; un fils vertueux et dévoué est déconsidéré par la condamnation de son père, un père l'est par celle de son fils au bagne, ou seulement à la prison.

Cela est insensé ! cela est déplorable ! dit-on partout... mais cela est : le monde, la société le veulent ainsi... et on se soumet... et on reçoit avec peine dans son salon, si toutefois on le reçoit, le fils d'un homme qui s'est déshonoré !

— Pourquoi l'honneur et la vertu varient-ils selon les temps, les pays et les formes de gouvernement ? ne serait-ce pas plutôt un sentiment qu'un principe? La vertu du chrétien abhorre la vengeance, la vertu du guerrier ne peut supporter l'outrage. L'honneur de l'un est de rendre le bien pour le mal, celui de l'autre consiste à tuer son ami pour un mot !... (De Ségur).

Honte. — La honte provient de la conscience que nous avons d'une action qui nous enlève notre propre estime, et quelquefois aussi de la crainte d'entendre l'expression d'un blâme mérité. C'est, dans ce cas, un hommage rendu à la moralité publique.

La *fausse-honte* est cette disposition qui nous fait craindre le ridicule là même où notre conscience ne nous reproche rien, et qui nous empêche souvent de remplir un devoir.

Comme sentiment, la honte est un des plus pénibles dont l'âme puisse être affectée, parce que le remords en est inséparable ; comme manière d'être, le mot *honte* ne présente pas un sens moins fâcheux, puisqu'il exprime un état de dégradation morale

voisin de l'avilissement et au-dessous duquel il n'y a plus que l'opprobre et l'ignominie.

Il dépend de nous de nous mettre dans une situation morale telle que le témoignage d'une bonne conscience l'emporte sur la honte et nous élève au-dessus des injustices de l'opinion.

Humanité. — Sentiment de bienveillance pour tous les hommes, souvent confondu avec la bonté, la sensibilité, la compassion pour les malheurs d'autrui. Ce sentiment, recommandé par les sages de l'antiquité, a été agrandi et épuré par la religion chrétienne qui a tout résumé dans le mot admirable de *Charité*.

L'*humanité*, prise dans le sens de *Genre humain*, a une autre acception et une autre portée.

Humeur. — Caprices du caractère, quelquefois de la santé.

La différence de l'humeur chez les hommes est une preuve de l'influence du physique sur le moral. L'homme, en effet, est vif, calme, irritable, mélancolique, suivant la pente de son tempérament. L'honneur et le devoir du sage doivent être de combattre ces tendances pour ne suivre que la voie tracée par les devoirs de famille ou de société.

Il y a en nous une influence dont l'origine, la marche, le caractère sont indéterminés, espèce de protée moral, véritable puissance occulte qui gouverne tellement notre intelligence que nous croyons voir réellement les choses telles qu'elle nous les suggère, qui gouverne tellement notre volonté que nous croyons vouloir ce qu'elle nous prescrit. Il n'y a en elle rien de raisonné, rien de logique, on ne sait ce qu'elle est, d'où elle vient, à quoi elle tend. Tout paraît en elle spontané, tout y est capricieux ; elle modifie nos facultés, change et plie notre esprit et notre caractère. Elle leur donne quelquefois une physionomie si singulière et si inattendue que nous avons peine à nous reconnaître nous-mêmes. Tantôt riante et sereine, elle se plaît à orner les objets ; elle nous les fait envisager sous leur aspect le plus aimable, nous montre tout facile, flatte nos espérances, calme nos chagrins, nous dispose au calme, à l'abandon, à la bienveillance,

semble coordonner notre vie intérieure et tout ce qui nous entoure en un concert harmonieux... Tantôt sombre, inquiète, farouche même, elle jette un crêpe sur la nature, peuple l'avenir de noirs fantômes, nous agite sans motifs, nous poursuit de vagues terreurs, nous rend importuns à nous-mêmes, semble nous dépouiller de nos affections les plus chères, corrompt et empoisonne tout, jusqu'à nos pensées et nous presse de répandre au-dehors le trouble dont elle nous tourmente au-dedans. Elle déconcerte ainsi les prévisions de la philosophie et de la morale... il y a en elle quelque chose qui échappe à l'observation.

Plaignons ceux que tourmente cette maladie cachée et ne les condamnons pas avec trop de sévérité, car c'est sur eux que retombe principalement ses coups; une tristesse indéfinie les assiège, un poison inconnu circule dans leurs veines, l'humeur va jusqu'à emprunter, pour les opprimer, l'apparence du remords; ils le fuyent comme un hôte importun, la nature semble avoir tari pour eux la source des plaisirs innocents.

Quelquefois cette disposition vient des écarts de l'imagination, d'autres fois elle est un effet naturel du tempérament ou de l'état momentané des organes. Alors la morale a peu de remèdes à porter au principe même du mal. Il faut savoir souffrir avec patience. Nous ne pouvons nous empêcher d'être sollicités par des mouvements funestes à notre bonheur... mais établissons un mur de séparation entre ces influences aveugles et notre propre volonté. Sentinelles vigilantes, soyons en garde contre le danger.

D'autres fois, l'humeur dépond de causes morales ; dans ce cas, agissons sur le principe : une humeur chagrine est la suite naturelle de la satiété, du dégoût qui accompagnent l'excès des plaisirs, de l'abattement qui succède à la violence des passions, des mécomptes de l'ambition, du contraste entre nos prétentions et notre situation, entre nos moyens et nos désirs ; elle est la conséquence du mécontentement de nous-mêmes, de la nécessité de couvrir des faiblesses honteuses ; il semble que de tout désordre moral s'élève comme une vapeur qui obscurcit l'horizon de l'âme.

Les caractères faibles sont plus exposés que les autres à être surpris et dominés par l'humeur : tout les blesse et ils ne

savent pas résister. Ils se contrarient, se démentent, se troublent; ils sont mécontents des choses parce qu'ils sont inhabiles à les maîtriser et d'eux-mêmes parce qu'ils trompent incessamment leur propre attente.

C'est surtout dans cette situation qu'il faut avoir recours à la douce et bienfaisante religion chrétienne qui a des remèdes pour toutes les maladies morales, des consolations pour toutes les douleurs.

— On suit en général ses passions, ses caprices, son humeur changeante. Ce qui plaît un jour, déplaît l'autre. On aime et l'on n'aime pas la même personne ; selon l'humeur du moment, on est joyeux ou mélancolique sans savoir pourquoi... Ce n'est pas là l'esprit chrétien : l'inégalité des évènements ne doit jamais porter dans nos âmes l'inégalité d'humeur. C'est dans la paix d'un cœur égal que Dieu se montre. (Saint François de Sales).

Humilité. — L'humilité est la vertu essentiellement chrétienne ; c'est celle qui distingue le plus le monde chrétien du monde payen. Pour les Romains, un homme humble était un homme vil, presque méprisable; *humilité* était un synonyme d'*humiliation*. L'humilité chrétienne, au contraire, est un sentiment de soi-même réglé sur la connaissance qu'on a de la petitesse de l'homme et de la grandeur de Dieu.

L'orgueil était le fondement du stoïcisme qui donnait tout à l'homme. Et cela est tout simple : les anciens ne connaissaient point Dieu ou le connaissaient mal, et l'estime des hommes était tout pour eux. Les chrétiens savent que Dieu voit toutes leurs actions, juge toutes leurs pensées et ils se préoccupent peu du jugement des hommes. Quand nous ne sommes pas convaincus de cette vérité fondamentale, nous voulons, avant tout, poser devant nos semblables et pour cela nous nous efforçons de *paraître*. « Si nous avons, comme le dit Pascal, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation de vaillant. Chacun veut avoir ses admirateurs : ceux qui écrivent contre la gloire veulent la gloire d'avoir bien écrit, et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie... nous sommes si présomptueux que nous vou-

drions être connus de toute la terre, même des gens qui viendront quand nous ne serons plus, et nous sommes si vains et si petits que l'admiration de cinq ou six hommes qui nous environnent nous amuse et nous contente. »

C'est, en effet, un singulier spectacle que celui de cette pauvre humanité « faisant la roue, comme le paon, hérissant ses belles plumes et découvrant pour les montrer tout ce quelle a d'infâme... (1) » Quelle est la source d'un travers si commun ? — le défaut d'humilité. L'homme *vraiment* humble marche en toute simplicité et ne s'inquiétant pas de ce qu'on peut dire. On désire le bonheur en ce monde. Eh bien, même à ce point de vue, l'humilité est chose bonne et utile ! né avec un grand fonds d'orgueil et de vanité, l'homme est constamment froissé par la vanité et l'orgueil d'autrui ; à chaque pas, une déception ou un soufflet à son amour-propre, qu'il évitera en étant « *doux et humble de cœur.* » de cœur, entendez-vous ? car avec une fausse ou feinte humilité le cœur saigne et souffre... avec une douceur et une humilité *réelles*, on souffre moins et l'on obtient plus.

Il est cependant permis de montrer que cette humilité n'est point de la lâcheté ou de la sottise : il y a dans le maintien de l'homme humble une dignité douce, contre laquelle l'impertinence vient se briser.

L'orgueil et l'égoïsme sont les vices les plus communs à l'homme et les plus enracinés dans sa nature. Ils se traduisent à son insu dans toutes ses actions, dans ses causeries intimes : ayez avec vingt personnes une conversation confidentielle, vous en trouverez dix-neuf qui vous raconteront leurs griefs et leur indignation ; ils semblent tous pleins de colère contre l'iniquité, comme s'ils fussent restés seuls honnêtes et probes sur cette terre. Leur pays est le pire, leur siècle le plus corrompu ; le riche est toujours un avare, le pauvre, un dissipateur, ils n'ont eû à faire qu'à des ingrats... En un mot, ils médisent de tous les individus composant la Société et n'oublient qu'eux-mêmes. C'est toujours la poutre et la paille, toujours le défaut d'humilité...

Les âmes *réellement* humbles sont toujours contentes, la joie rejaillit sur leur visage.

(1) Saint François de Sales : *Introd. à la vie dévote.*

— La fausse humilité est la quintessence de l'orgueil.
(Massias).

— L'orgueil divise les hommes, l'humilité les unit.
(Lacordaire).

— Celui qui de rien fit le monde
A promis à l'humilité,
Cette vertu simple et profonde,
La gloire pour l'Éternité.

C'est à cette fleur demi-close
Qu'il ouvre la porte du ciel :
Ce Rien, devenu grande chose,
Brille d'un éclat immortel !
(Marie de Beauval).

Hypocrisie. — Vice qui consiste à affecter une vertu, un sentiment qu'on n'a pas.

L'hypocrisie est un degré de plus dans la dissimulation ; celle-ci n'est qu'un manque de franchise ; l'hypocrisie, au contraire, a presque toujours pour mobile des espérances de profit, de vengeance, d'ambition, ou tout autre mauvais instinct. L'hypocrite est plus que momentanément dissimulé ; il est maître de lui et ne jette le masque que lorsqu'il est arrivé à son but.

L'hypocrisie la plus coupable est celle qui porte le masque de la religion. C'est un vice odieux, et saint Paul lui-même recommande d'éviter ceux qui ont l'apparence de la piété sans en avoir l'esprit ni la vertu.

Mais n'est-elle pas odieuse aussi cette affectation cynique de braver les bienséances, de mépriser ouvertement la religion de la majorité d'un pays et d'en violer les lois sans aucune retenue, sous prétexte de franchise et de sincérité.

— L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
(La Rochefoucauld).

I

Idéalisme. — Il y a deux idéalismes : l'un nie la réalité des objets extérieurs, les regardant comme de simples perceptions produites par l'activité du sujet pensant. L'autre, sans nier cette réalité, la considère comme problématique.

Il ne faut pas confondre l'idéalisme avec le rationalisme et le spiritualisme. Le premier est opposé au réalisme et le rationalisme est la théorie qui veut que la raison puisse produire certaines connaissances sans le secours des sensations. Il est aussi opposé au sensualisme qui considère les sensations comme les éléments indispensables de toute connaissance. Le spiritualisme enfin est la doctrine qui place l'esprit au-dessus de la matière, et il est opposé au matérialisme qui ne voit partout que la matière.

On a considéré Platon, Descartes, Malebranche, Leibnitz, Kant et Berkeley comme des idéalistes, mais aucun d'eux n'a nié la réalité. Platon a dit, il est vrai, que les idées seules existent, mais il niait seulement, comme l'ont fait les Cartésiens plus tard, l'existence d'une influence physique du corps sur les choses intellectuelles ; l'idéalisme de Kant ne repose que sur ce principe que la matière de l'expérience est fournie par la sensation, mais que ses formes existent en nous *a priori*.

L'idéalisme occupe une grande place dans l'histoire de la philosophie, on le trouve déja au berceau de la science et on le voit reparaître sous diverses formes à toutes les époques ; mais c'est en Grèce qu'il a, pour la première fois, revêtu une forme scientifique : illustré par Socrate et Platon, il est devenu un système complet. Ces deux grands philosophes n'ont jamais été dépassés, et l'idéalisme, depuis eux, est resté stationnaire, malgré les efforts des philosophes allemands pour le ressusciter. On le connait sous trois formes différentes : l'Idéalisme *tempéré* de Platon — l'Idéalisme *subjectif* de Kant et l'Idéalisme *absolu* d'Hégel. Toutes les autres théories peuvent se rattacher à celles-là... mais nous nous arrêterons ici pour ne pas dépasser le domaine de la Philosophie morale.

Illusions. — Apparence fausse et trompeuse, erreur des sens ou de l'esprit qui fait paraître ce qui n'est pas. Imaginations, rêves, chimères qu'on prend pour des réalités. Ce sont les illusions de la gloire qui soutiennent le courage et excitent l'ardeur du savant, de l'artiste ou du guerrier.

L'illusion est fille des passions qui nous aveuglent presque constamment dans le court passage de la vie. Qu'est-ce, en effet, que la passion? — Une impulsion de nos organes que la perversion de la volonté entraîne au-delà du besoin de la nature ou du sentiment moral. La passion fait sortir l'âme de son état naturel et la met dans un état de souffrance.

Dans le délire des passions se trouve le délire des illusions. Nous portons à chaque instant, à notre insu, des jugements faux ou ridiculement exagérés: un homme effrayé voit des fantômes et rit de ses créations fantastiques, quand ses craintes sont dissipées. Un homme passionné, dont le feu s'est éteint, cherche en vain les perfections imaginaires dont l'a doué l'objet de sa tendresse. Peu s'en faut qu'il ne croie que l'objet n'est plus le même, quand lui seul a changé. L'homme haineux et prévenu voit des crimes dans les fautes les plus légères de son ennemi. La réconciliation arrivée, la culpabilité s'est évanouie.

Ainsi de tout : on pare ce qu'on désire des couleurs les plus brillantes dont l'illusion puisse charger la palette. Le possède-t-on, on est de suite rassasié, on se prend à désirer encore, pour arriver encore à la satiété et au dégoût.

Les illusions de l'âge mûr sont d'une tout autre nature que celles de la jeunesse. En perdant les premières, on rit de soi ; on éprouve un certain plaisir à connaître enfin la vérité, on s'attache à ce qui semble plus vrai, à un ami ; notre égoïsme nous fait croire à une affection profonde, inaltérable... le temps vient nous détromper et briser, une à une, les idoles que nous nous étions faites.

Heureux alors, si nos yeux dessillés voient plus loin et plus haut !

Il ne faut cependant rien exagérer, il ne faut pas renoncer à toute illusion en ce monde, car s'il en était ainsi, l'univers serait décoloré pour nous, l'amour et l'amitié perdraient tous leurs charmes, les poètes briseraient leur lyre, la jeunesse perdrait ce qui

fait son bonheur et la triste vieillesse serait privée de consolations. Le vide du néant ne serait pas plus affreux que ce monde désanchanté !

Que faire alors? — Ne garder de nos illusions que ce qui est compatible avec cette douce religion dont les promesses deviennent une vérité.

Imagination.— Ce n'est pas toujours dans la réalité de la vie qu'on trouve le bonheur. Il est plus dans l'idée que dans le fait. Nous ne vivons guère dans le passé, pas du tout dans le présent, mais bien dans l'avenir · Est-il riant ? Nous sommes heureux. Est-il sombre ? nous sommes malheureux. — Qu'est-ce qui le fait riant ou sombre ? l'imagination. C'est donc l'imagination qui fait le plus souvent notre bonheur ou notre malheur en ce monde. Montaigne l'a nommée *la folle du logis*. Bien folle en effet, car elle y met le feu, et récompense ainsi les hôtes qui l'accueillent et lui ouvrent la porte à deux battants. Elle nous peint les sentiments et les choses avec des couleurs plus brillantes que celles offertes par la nature. Elle crée une existence idéale près de laquelle tout pâlit.

A un autre point de vue, l'imagination nous berce des plus décevantes illusions d'amour-propre, d'ambition, de vanité, ou elle nous jette dans les tortures de la peur et nous inspire les actions les plus lâches. Rien de haut et de saint qu'elle n'attaque et n'essaie de détruire, en le soumettant à ses caprices : tous les genres d'enthousiasme et de fanatisme naissent d'une imagination désordonnée, à laquelle on a trop laissé la bride sur le cou.

C'est, en effet, un singulier guide que l'imagination : mélange d'intelligence, de réminiscences et d'aspirations, elle vagabonde à notre insu, sans notre participation, avec une incroyable vitesse.

C'est un fait bien connu, que nos conceptions se réveillent mutuellement. On en trouve un exemple frappant dans l'ouvrage d'un auteur contemporain : « En lisant au coin du feu, nous dit-il, un livre où se trouve la description d'une vallée pittoresque, cela me remet en mémoire un voyage qui m'a été doux et je le refais par la pensée ; je vois dans la vallée des vaches magnifiques qui me rappellent celles de Rosa Bonheur, que j'ai admirées au Luxembourg, dont je parcours aussitôt les galeries; je revois par

les yeux de l'imagination et du souvenir tous les chefs-d'œuvre d'Ingres et de de Flandrin ; je m'arrête devant cette Minerve, à laquelle Gatteaux a imprimé un si haut caractère de fierté, tempérée par la grâce de la femme, cette contemplation me reporte à une œuvre d'un autre genre, à la statue de d'Assas que j'ai si souvent admirée au Vigan... Une fois dans ce doux pays, j'erre avec délices dans cette Suisse en miniature, si souvent parcourue dans mes promenades, pendant les plus belles années de ma vie. J'en vois les cascades, les torrents; j'en suis les contours au-delà de ses montagnes et me repose dans ce château patriarcal, baigné par les eaux de l'Arre, entre l'aïeule qui file, comme au temps de la reine Berthe et les gracieuses jeunes filles, qui folâtrent sous les bosquets... D'autres pensées plus intimes suivent ce rapprochement; ma jeunesse entière se déroule, et cette vue rétrospective me conduit à des rêves d'avenir... Là, je me trouve si loin du point de départ, que j'ai peine à le reconnaître. D'autres fois, ce sont des réminiscences de lectures qui varient à l'infini : rien ne limite l'horizon qui s'étend devant moi. Il n'y a pas une conception qui ne soit liée à une multitude d'autres, dont chacune peut à son tour en appeller mille, et ouvre ainsi à la pensée, dans une infinité de directions, un champ illimité et des perspectives sans bornes. L'esprit s'y meut avec une rapidité telle que, pour se transporter d'un pôle à l'autre, en passant par une série de points intermédiaires, il lui a fallu moins de temps qu'il n'en faut pour écrire un seul mot. Ce phénomène remplit, en quelque sorte, la vie intellectuelle tout entière et se continue jusque dans le sommeil... »

L'imagination ne s'empare pas toujours de nous violemment, mais nous conduit peu à peu, par des *routes gazonnées ;* elle ne nous montre que des fleurs et flatte à la fois tous les sens, jusqu'à ce que, égarés et la tête perdue, nous tombions dans les précipices que couvrent les roses. Elle est donc pour nous un ennemi caché, un ennemi dangereux, quand elle n'est pas un auxiliaire utile. Aussi, est-il essentiel de la soumettre et de la faire obéir, si cela est possible.

« Le cerveau, dit Fénelon, est un petit réservoir de l'imagination ; nous y trouvons, à point nommé, toutes les images dont nous avons besoin ; on les appelle, elles viennent ; on les renvoie,

elles se renfoncent je ne sais où, et disparaissent pour laisser la place à d'autres. On parvient à fermer et à ouvrir son imagination, comme un livre dont on tourne à volonté les feuillets. On passe soudainement d'un bout à l'autre; on a même des espèces de tables dans la mémoire, pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées... »

Horace, dont l'esprit était très positif et qui combattait à outrance l'imagination, disait « que le bonheur était loin d'elle et de son prestige, dans un esprit calme et un corps sain. » Mais cet esprit calme, exempt des prestiges et des dangers de l'imagination, comment l'acquérir ? comment répudier cette redoutable enchanteresse, quand elle nous met sous le joug? Par des lectures, qui, au lieu de nous jeter dans ces champs sans limites qu'elle aime à parcourir, nous conduisent au vrai ; par des habitudes de piété, qui ramènent tout à sa juste valeur et ne font voir de bonheur *réel,* qu'après les épreuves de cette terre ; par une vie sobre et réglée ; par l'amour de la famille et l'accomplissement des devoirs.

— Quand l'imagination est en équilibre avec les autres facultés, elle en est la vie; quand elle les domine, elle les précipite dans le bizarre, le chimérique et l'absurde.

(Massias).

— C'est dans les organisations les plus faibles que l'imagination fait le plus de ravages. (Shakspeare).

Imitation. — Les lois qui régissent en nous l'instinct de l'imitation offrent beaucoup d'analogie avec celles que gouvernent les habitudes. A la vue des actions exécutées par les autres hommes nous exécutons des actions semblables avec plus de facilité et de promptitude, nous les répétons sans qu'il nous soit nécessaire d'en concevoir les motifs et d'en combiner les plans. L'empire de l'imitation s'étend sur la vie extérieure organique ; elle apporte dans la pratique une grande économie de soins, de fatigue et de temps; elle rend commune à un grand nombre l'expérience et l'habileté acquise par quelques-uns.

Elle a cependant son danger : elle dispense de tout travail

intérieur; elle prévient le choix et enchaîne jusqu'à un certain point la liberté.

Pour éviter ce péril, il faut en morale, comme dans les arts, contempler les modèles, mais seulement pour se pénétrer de leur esprit et agir *par soi-même* en toute liberté.

— L'instinct d'imitation est l'un des instincts les plus prononcés de l'enfance. (Mme Montmarsan).

Immortalité. — Le corps étant périssable et devant nécessairement finir, le mot *immortalité* ne peut s'appliquer qu'à l'âme. Pour que cette dernière puisse survivre au corps, il faut qu'elle en soit distincte. C'est ce que nous avons déjà établi, (V. le mot âme) et nous n'aurons que quelques mots à ajouter.

L'âme est immortelle, tout le prouve ; et surtout la puissance et la bonté de Dieu ; la souffrance physique et morale ici-bas ne peuvent être niées et ne pourraient se concilier sans l'immortalité de l'âme. La raison ne peut admettre un Dieu injuste et cruel...

— Ici-bas le devoir ; le ciel après cette vie. Voilà ce que Dieu nous a donné. Que pouvait faire de plus pour nous un Dieu et un père ?.. Nous nous plaignons de la route ; qu'importe que nous soyons déchirés par les ronces si nous sommes sûrs d'atteindre le but ? Oh ! la honteuse et lâche querelle ! Il y a une chose qu'il faut ignorer, c'est la souillure. Que le nom de Dieu soit béni ! (J. Simon).

— Ce que le spiritualisme, d'accord avec la foi instinctive du genre humain, appelle l'immortalité, c'est l'immortalité de la personne, de cette âme particulière qui a pensé, aimé, agi, lutté, souffert, durant une vie plus ou moins longue ; c'est la persistance de cette existence individuelle, gardant, après la mort, la physionomie qu'elle s'est créée, le signe de la réalité distincte, cette immortalité seule nous intéresse ; toute autre nous laisse insensibles. Qu'est-ce, en effet, pour nous que le principe métaphysique de notre âme, dépouillé de ce qui fait notre vie propre, la pensée, le sentiment, la liberté ? ce que je connais de moi, c'est moi-même, c'est ce qui en moi pense et veut, sachant ce

qu'il pense et ce qu'il veut, ce qui possède l'existence actuelle et relie cette existence au passé par la mémoire. Par quel effort d'abstraction pourrai-je m'intéresser aux destinées métaphysiques de ce je ne sais quoi qui n'aurait plus rien de ce qui a fait ma personne et ne serait plus moi ? (Caro).

Impatience. — L'impatience n'est pas un vice, tout au plus un défaut de caractère, une habitude de vivacité qui tient le milieu entre le calme et la colère.

Ce peut être aussi une maladie nerveuse un peu semblable à l'ennui et qui nous porte à ne nous trouver bien nulle part et à désirer constamment un changement de position. C'est, dans ce cas, une sorte d'aspiration morale perpétuelle à un meilleur état de choses.

Impiété. — Mépris formel et affecté de la religion.

L'homme qui a des doutes et les exprime n'est pas un impie; on doit le plaindre plutôt que le blâmer ; on doit surtout essayer de le convaincre des vérités de la religion.

L'impie est le blasphémateur qui foule aux pieds ce Dieu auquel il croit souvent lui-même lorsqu'il veut descendre au fond de son cœur.

Imposture. — L'imposture est le mensonge élevé à sa plus haute puissance, le mensonge politique, philosophique ou religieux. Numa, disant qu'il recevait les conseils d'Égérie, était plus qu'un simple menteur, mais, comme tant d'autres il abritait sa conscience sous le titre de bienfaiteur de son pays. Quel que soit le but, la vérité et la loyauté valent mieux.

Imprévoyance. — Sorte d'étourderie vis-à-vis de l'avenir et qui entraîne souvent des malheurs qu'on aurait pu éviter. Elle peut provenir aussi d'un défaut de raisonnement.

Impudence. — Hardiesse insolente. Tendance à commettre, sans rougir, des actions que réprouvent les lois morales.

Chaque nation a, selon son caractère, son genre d'impudence : celle d'un Français brave tout, à l'aide d'un trait d'esprit; celle de l'Italien a quelque chose de bassement bouffon ; celle d'un Anglais est fière et chagrine ; mais sous quelqu'aspect qu'elle se présente, elle dénote toujours l'absence de cœur, un esprit peu délicat et un manque d'éducation.

Impudicité. — Amour des voluptés sensuelles contraires à la pudeur et à la chasteté. Il n'est point de religion qui la condamne avec plus de sévérité que le Christianisme et l'on ne doit pas s'en étonner en se rappelant les derniers temps du Paganisme de Rome, de la Grèce et le degré d'abrutissement où ces peuples étaient tombés. Saint Paul en a tracé le tableau et nul ne pouvait connaître mieux que lui les mœurs de son temps. Jésus-Christ l'a combattu de la manière la plus radicale lorsqu'il a dit : « celui qui regarde une femme dans le dessein d'exciter en lui de mauvais désirs a déjà connu l'adultère dans son cœur. » C'est par la même raison que les Pères de l'Église ont tant relevé le mérite de la virginité et posé des maximes si austères sur la chasteté du mariage.

Inceste. — Mariage ou commerce illicite entre des personnes parentes ou alliées dans les degrés prohibés.

Cette union n'a pas toujours été criminelle : au commencement du monde, les fils d'Adam et d'Ève n'ont pu épouser que leurs sœurs; mais à mesure que le monde s'est peuplé et lorsque la société civile a été établie, la décence et le bien commun exigeaient que les mariages entre proches parents fussent défendus, non seulement afin de former des alliances entre les différentes familles et de multiplier les liens de société, mais parce que la familiarité qui règne entre proches parents deviendrait dangereuse s'ils pouvaient espérer de contracter mariage ensemble. Cette défense est donc fondée sur la loi naturelle, sur la loi de l'Église et conforme à l'intérêt général de la société.

Inconséquence. — L'homme n'est pas complet : il sait beaucoup de choses et en ignore beaucoup. De plus il a des passions et il y cède souvent sans s'en douter. De là l'inconsé-

quence. Elle provient chez les uns de la légèreté de l'esprit, chez d'autres du caractère.

L'inconséquence n'est pas seulement dans l'homme, elle est dans les mœurs et les lois d'un peuple. Le duel en est une preuve au milieu de tant d'autres : Dans la majeure partie de l'Europe on l'admet et on le punit ; on plaint un homme difforme et on le raille ; on plaint plus encore le fils d'un voleur ou d'un assassin et on le repousse !.. la société est pleine de ces inconséquences.

Inconstance. — Facilité à changer d'opinion, de résolution, d'affection ou de conduite.

L'inconstance est le signe d'un caractère faible ou impressionnable, d'une imagination vive et mobile. C'est la mobilité et la légèreté réunies.

Incontinence. — L'incontinence occupe, dans la hiérarchie des vices, la même place que la chasteté dans l'ordre des vertus. Cette dernière, en effet, combat et surmonte les désirs des sens tandis que l'autre cède à leur délire. Ce vice, dont le principe est tout matériel, porte dans ses effets les plus graves atteintes à la morale : il étouffe la voix du devoir et va jusqu'à faire méconnaître les plus saintes lois.

Le Paganisme tolérait, encourageait même l'incontinence, puisqu'il élevait des statues et des autels à Vénus et à Priape, nous n'avons pas besoin de dire que c'est l'un des vices que le Christianisme flétrit avec le plus d'énergie.

Incrédulité. — L'incrédulité n'est pas toujours le contraire de la crédulité, comme l'impatience est le contraire de la patience. Ce mot indique le plus souvent une sorte d'obstination à ne croire que ce dont on est matériellement certain. C'est l'état de l'homme qui résiste à une croyance religieuse ou qui la rejette comme peu fondée et nullement prouvée.

Au milieu des voix discordantes qui se font entendre de nos jours sur la religion, le spiritualisme et le matérialisme, il est facile d'en distinguer une qui prime toutes les autres, celle de l'incrédulité ; non plus légère et railleuse, comme au XVIII[e] siècle, mais

sérieuse, parfois mélancolique, et, par cela même, plus séduisante. C'est au nom du progrès, de la liberté, de la dignité de l'âme, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus noble et de plus sacré, qu'elle s'adresse à notre génération et qu'elle l'invite à dire pour jamais adieu à la foi de son enfance. Les tristes paroles d'un auteur contemporain, qui ont la prétention de sonner le glas funèbre du Christianisme, n'expriment que trop fidèlement l'incrédulité qui domine aujourd'hui dans les hautes régions de la science et se répandent de là dans toutes les classes de la société. On ne peut guère se le dissimuler, nous sommes en présence d'une nouvelle et grande conspiration, non seulement contre la foi chrétienne, mais contre toute foi religieuse. Les coryphées de l'incrédulité proclament hautement que le cycle des religions est définitivement fermé et qu'il faut tout bonnement rayer Dieu de la pensée et de la vie comme une vieille hypothèse dont la science moderne n'a que faire. Cet athéisme est d'autant plus dangereux qu'il ne se présente pas comme une simple révolte ou une débauche de l'esprit, mais comme une doctrine qui a pour but d'affranchir les peuples ; voici, en effet, comment s'exprime l'un des principaux adeptes de l'athéisme contemporain (1). « La foi en un Dieu personnel et vivant est l'origine et la cause fondamentale de notre misérable état social. L'idée de Dieu est la *clé de voûte* d'une civilisation vermoulue, détruisons-la ! Le vrai chemin de la liberté, de l'égalité et du bonheur social, c'est l'athéisme ; point de salut sur la terre tant que l'homme tiendra au ciel par un fil... Que rien n'entrave désormais la spontanéité de l'esprit humain, apprenons à lh'omme qu'il n'a pas d'autre Dieu que lui-même, qu'il est l'*alpha* et l'*oméga* de toute chose, l'être supérieur et la réalité la plus réelle ».

Ces paroles insensées n'ont pas besoin de réfutation.

Indécence. — Action, geste ou propos propre à blesser les convenances ou la pudeur. Les mœurs ont fait bien des progrès sous ce rapport, mais pour excuser nos pères, on peut dire qu'autrefois, s'il y avait plus d'indécence dans le fait, il y en avait moins dans l'intention. La décence a progressé en raison

(1) Guillaume Marr.

inverse de la naïveté. Il faut aussi tenir compte de l'innocence des mœurs : Telle nudité qui, en Europe, au XIXe siècle, serait le comble de l'indécence, est simple et naturelle dans les îles de l'Amérique : « La chasteté, dit Cooper, est l'une des principales vertus des indigènes du Nouveau-Monde. »

Indépendance. — *Indépendance* n'est pas tout à fait synonyme de *Liberté*. L'indépendance de l'homme est le plus souvent le résultat de son caractère, de sa fortune ou de sa position sociale. Elle consiste à se passer de tout secours étranger, à se mettre au-dessus des préjugés.

En est-il de bien réelle en ce monde, surtout au sein de notre civilisation européenne?... C'est cependant un grand mot ! le plus beau, le plus sonore et le plus à la mode, depuis quelques années. La chose est belle aussi, sans doute, mais n'est-elle pas, comme le *Bathmendi* des Persans, impossible à trouver, ou plutôt la comprend-on bien ?

En voici une définition prise dans l'un de mes anciens ouvrages (1).

« L'homme indépendant est celui qui, libre de tout frein, de toute entrave, peut faire ce qui lui plaît, n'agir que selon ses caprices et n'a de lois à recevoir d'aucun supérieur. » Voilà l'idée qu'on se fait de l'homme indépendant... et puis, venant aux exemples, on prétend que l'avocat, le médecin, le rentier, le riche désœuvré, sont des hommes indépendants, et l'on envie leur sort. Examinons de plus près chacune de ces professions.

L'avocat est-il plus libre, plus indépendant que l'administrateur ? — J'avoue que dans cette dernière carrière il y a peu de liberté et que, depuis l'expéditionnaire d'une préfecture jusqu'au ministre lui-même, on ne voit pas la trace de l'indépendance, et ce dernier est peut-être le plus esclave de tous, ce qui prouve déjà que ce n'est pas le rang qui donne la liberté.

Mais l'avocat n'est-il pas aussi soumis à des clients importuns, exigeants, à des avoués plus importuns encore ? Ne faut-il

(1) *Le Prieur de Chamouny*, fragments de morale, 2e édition 1837.

pas être éloquent à jour fixe, que le corps soit dispos ou malade, la tête chargée d'ennuis ou de désirs bien étrangers à la cause? Ne faut-il pas, sous peine de perdre sa clientèle, et son état, parler des heures entières sur un sujet fastidieux, rebutant, qu'on a passé la nuit à étudier, car on a à peine un jour pour ce travail d'où dépend souvent la fortune d'une famille? Et si vous négligez une partie de ce labeur tyrannique, si vous omettez un point essentiel, vous voyez tomber sur vous le sourire sardonique des juges, la colère de l'avoué, qui suit tous vos mouvements, et le désespoir du plaideur qui vous accuse de la perte de son existence. Certes, on ne dira pas que ce soit là une profession indépendante !

Le médecin? Celui-là au moins n'a ni juges, ni avoué, il est libre de guérir ou de tuer son malade, sans avoir personne à consulter que lui ; et si un malheur arrive, nul n'a le droit de s'en occuper, car nul n'a pû juger l'état du malade, mais le malade lui-même n'est-il pas le plus insupportable des tyrans ? Et, cet impérieux devoir qui vous fait sortir du lit au cœur de l'hiver après une journée fatigante, lorsque vous croyez avoir gagné ces quelques heures de repos si nécessaires à votre santé? Et ce public qui vous juge à tort et à travers et qui se sert avec tant d'indifférence de cette phrase cruelle : « Le pauvre X... est mort hier... c'est son docteur qui l'a tué, ces médecins sont si ignorants !... » Un voyage, le plus délicieux des délassements, est-il permis aux médecins? Certes non ; ils sont prisonniers d'état, forcés d'être toujours là, sous peine du blâme universel et d'un *hourra* général, si quelque moribond, qui n'avait que huit jours à vivre, s'est avisé de trépasser vingt-quatre heures avant la prévision du docteur... Pauvre docteur !

Mais le rentier ! le rentier de Paris, voilà l'indépendant par excellence. Il se lève à neuf heures, sort pour lire les journaux et prendre son chocolat ; appuyé sur sa canne, s'il est vieux, balançant coquettement son *stick*, s'il est jeune, il fait un tour de boulevards pour digérer, un second pour regagner de l'appétit, s'en vient dîner, gronde ses gens, va prendre sa demi-tasse, fait sa partie d'échecs au café de la régence, se promène deux ou trois heures sous les tilleuls du Palais-Royal, lit les journaux du soir, va savourer une glace chez Tortoni, voit jouer quelques

parties de billard et rentre content de lui et de sa journée. Voilà une vie heureuse et indépendante ou il n'y en a point au monde.

Examinons... Et d'abord on ne niera pas que cette existence est la plus monotone entre toutes les existences d'homme. Personne n'en voudrait, à la condition de faire tous les jours la même chose. Eh bien ! c'est cependant une chose forcée, premièrement par l'habitude, qui défend de rien changer à ce qui se fait chaque jour, si on le fait depuis quelques années ; secondement par la santé, qui se dérange à la moindre infraction à ces règles si bien tracées... troisièmement enfin, par l'impuissance où l'on s'est mis de faire quelque chose d'utile à la société.

Mais ce n'est rien : survient-il une contrariété à cet être privilégié, une maladie ou un procès par exemple, le voilà au désespoir ; il faut déranger tout cet engrenage si bien ordonnancé, les heures du café, du cercle, des échecs, de la promenade passent, et ce sont autant de coups de poignard pour l'infortuné plaideur qui met vingt fois le jour en délibération s'il n'abandonnera pas son procès pour regagner ses habitudes. Et comptez-vous pour rien l'exigence d'un pareil être ? Cette exigence qui lui rend la vie dure, en ameutant contre lui la foule des gens qui le servent et qui, n'ayant pas des habitudes aussi enracinées que les siennes, se permettent de n'être pas, comme lui, esclaves des heures.

Supposez maintenant que ce tableau est exagéré... si le rentier n'est pas aussi attaché à ses habitudes, il aura un mal plus cruel encore ; il sera dévoré par l'ennui, maladie épouvantable qui gagne, ronge et finit par tuer les désœuvrés ! Parmi les indépendants, celui-là est encore le plus malheureux. Et quel est celui qui consentirait à abdiquer sa dignité d'homme pour jouir de cette indépendance, tant vantée parce qu'elle n'est connue d'aucun de ceux qui la préconisent ?

Continuons cet examen : Le fonctionnaire est à son bureau une bonne partie de sa journée, le négociant à son comptoir, le député et le sénateur doivent assister aux séances, le juge est cloué sur son fauteuil pendant les longues heures d'audience, le journaliste doit improviser un article par jour, n'eût-il rien à dire à ses abonnés, le comédien est condamné à faire rire le public, bien qu'il ait lui-même la mort dans l'âme.

Nous n'en finirions pas si nous voulions compléter cette nomenclature.

Il est cependant une indépendance vraie et désirable; celle-là consiste à n'obéir qu'à notre raison, à notre conscience, et au devoir, après avoir fait tous nos efforts pour les éclairer le plus possible. Nous ne sommes plus tyrannisés alors par le supérieur, le client, le malade, les habitudes, les passions ou l'ennui, nous sommes sous la dépendance de la loi morale, providentielle, qui a tout réglé et qui régit tout pour le bien général ; nous sommes alors meilleurs et plus heureux.

Indifférence. — L'indifférence est l'état d'une personne qui ne s'intéresse à rien. Elle n'est cependant ni de l'insensibilité, ni de l'indolence, ni de l'apathie. L'indifférence est dans l'esprit, l'insensibilité dans le cœur, l'apathie et l'indolence dans le tempérament.

Le domaine de l'indifférence se retrécit à mesure que l'intelligence se développe.

L'indifférence, est en général le lot des vieillards. — Pourquoi ? — parce qu'ils ont beaucoup vu, beaucoup souffert, beaucoup appris, qu'ils n'ont plus d'illusions, et, un peu aussi, parce que l'avenir ne leur appartient pas.

Le matérialisme mène à l'indifférence : en effet, si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne sont rien, auxquels aucun lien commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant et qui ne sont déjà plus.

« Si tout meurt avec nous, dit admirablement Massillon, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux sont donc des noms de théâtre et de vains titres qui nous abusent. Si tout meurt avec nous, les lois sont une servitude insensée ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères... et toute l'harmonie du corps politique s'écroule et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, de furieux, qui n'ont plus

d'autres lois que la force, d'autre frein que leurs passions, d'autres dieux qu'eux-mêmes !... »

Indolence. — L'indolence n'est pas précisément la paresse ; elle tient davantage au tempérament et n'est pas aussi condamnable ; cependant, il faut la combattre, car elle entraîne la négligence de nos devoirs et nous empêche de profiter des circonstances utiles à notre avenir. L'homme est né pour l'action et on ne peut excuser l'indolence que lorsque l'âge ou la maladie ont glacé nos sens.

Indulgence. — Disposition à supporter les défauts des autres et à pardonner leurs fautes.

Bienveillance basée sur le sentiment de la faiblesse et l'imperfection de notre nature. C'est le caractère de la vertu éclairée.

Cette qualité est, en général, celle des hommes qui n'en ont pas besoin pour eux-mêmes et elle n'est jamais aussi rare que chez ceux qui prêtent à la critique. Elle est excellente dans une certaine mesure, mais elle ne doit s'appliquer qu'aux défauts et jamais aux vices ni au crime.

Dans nos relations avec la société, les vertus les plus utiles sont la bienveillance et l'indulgence. La franchise est bonne sans doute, c'est aussi une vertu, mais il ne faut pas dépasser les bornes ; on redoute dans le monde un homme dont la franchise est hostile ou trop rude. Il ne faut pas sans doute encourager les vices, flatter les passions, enhardir les désordres, mais juger les fautes et les travers avec une certaine indulgence, afin qu'on nous pardonne les nôtres. Et puis, n'arrive-t-il pas que telle idée qui, d'abord, nous a paru vraie, nous semble aujourd'hui fausse? Accordons à nos adversaires le droit de se tromper aussi.

(V. les mots bienveillance et franchise).

Ingratitude. — L'ingratitude n'a pas besoin d'être définie, elle n'est que trop connue ; elle est de tous les siècles et dans tous les climats. On peut la modifier, mais non la déraciner. Fille de l'égoïsme, elle porte partout, comme l'égoïsme, son poison mortel. Ceux qui s'aiment trop, dit Virgile, rappor-

tent tout à eux, sans savoir gré de rien aux autres (1); aussi traçons-nous sur le sable les bienfaits que nous recevons, pendant que nous gravons sur le marbre le mal qu'on nous fait.

D'où vient cette infirmité du cœur humain? — C'est, hélas! que les bienfaits s'échangent contre l'ingratitude, plus par l'exigence du bienfaiteur que par l'oubli du bienfait (2). Si nous faisions du bien sans attendre, comme récompense, la gratitude des hommes, nous ne nous tourmenterions pas en les voyant oublieux et souvent mauvais pour nous. Aimons et secourons nos frères, disait avec raison saint Jean, mais n'attendons rien d'eux. Aimons Dieu et attendons tout de lui. »

— Il est plusieurs espèces d'ingrats. Leur crime, car c'en est un, est toujours le même, mais il varie à l'infini suivant les circonstances : ingrat qui nie le bienfait qu'il a reçu, ingrat qui le cache, plus ingrat qui l'oublie.

En général nous ne voyons que le moment qui s'écoule rapidement. De là vient l'ingratitude envers la mère qui nous a soigné, le précepteur qui nous a instruit; on ne met pas seulement le bienfait au passé, on le met au néant. Rien n'est plus infidèle que la mémoire de ceux que l'avenir seul préoccupe.

(Sénèque).

— L'ingratitude n'est quelquefois qu'une certaine pénétration qui nous fait découvrir le vrai motif du bienfait. — Les bienfaits nous lient aussi étroitement que les devoirs. (Bacon).

Innocence. — Ce mot a plusieurs acceptions: le bien et le mal n'étant pas encore connu dans la plus jeune enfance, on a appelé cet âge l'âge d'innocence.

Plus tard, cette qualité, presque négative, prend un caractère plus positif et devient une vertu.

Dans l'acception judiciaire, *Innocence* signifie seulement *non-culpabilité*.

(1) Qui amant ipsi sibi omnia fingunt.

(2) I Benefici ordinariamente si vedano contra cambiati con ingratitudine infinita più dell'impertinenza che il benefattore usa nell'esigere la gratitudine dell'obligo altrui, che per la discortesia di chi riceve benefizio. (S. Pellico).

Enfin, dans le langage un peu ironique du monde, innocence signifie la simplicité voisine de l'absence d'esprit.

On ne saurait prononcer ce mot sans éveiller les idées de timidité, de candeur, d'ingénuité, de naïveté qui s'y rattachent d'une manière si naturelle.

Chez un enfant, l'innocence sera l'entière ignorance du bien et du mal; chez l'homme, la pratique du bien, la pureté de conscience, la simplicité des mœurs, l'absence de tous les vices.

Chez les femmes, elle présente de plus l'idée d'un calme heureux des sens, d'une fleur de pureté dont les mots de pudeur ou de modestie ne sauraient rendre toute l'excellence.

Inquiétude. — Agitation d'esprit, trouble, impatience causée par la crainte d'un évènement malheureux, par le mécontentement de soi-même, par l'ennui, le besoin ou le dégoût.

« L'inquiétude, dit saint François de Sales, provient d'un désir déréglé d'être délivré d'un mal que l'on sent ou d'acquérir un bien que l'on espère, et néanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien. Les oiseaux demeurent pris dans les filets parce que, s'y trouvant engagés, ils se débattent pour en sortir et s'enveloppent toujours davantage... »

Cette comparaison, comme toutes celles de l'aimable saint, est juste et vraie : l'inquiétude augmente le mal et empêche l'âme de l'éloigner, il faut donc avant tout mettre son esprit en repos, rasseoir son jugement, user de sa volonté. L'obstacle s'applanira et le calme renaîtra. A côté de ce remède, il est des palliatifs : combattez cette disposition énervante avec toute la force qui vous reste et, bien qu'il semble que tout ce que vous ferez en ces moments se fasse froidement, ne laissez pourtant pas de le faire.

Livrez-vous aux œuvres extérieures, à la charité active ; rien n'est meilleur pour éloigner la tristesse et l'inquiétude.

Enfin, si rien ne réussit, résignez-vous et souffrez cet ennui avec patience, comme la juste punition de vos désirs exagérés et ne doutez pas que Dieu, après vous avoir éprouvé, ne vous délivre de ce mal. L'homme n'est jamais longtemps dans le même état : sa vie s'écoule sur cette terre dans une perpétuelle diversité de

sensations : la crainte, l'espoir, l'affliction et les consolations se succèdent, et jamais une journée ne s'écoule pareille à l'autre.

Instinct. — Sentiment et détermination spontanés qui ne sont point la conséquence de la réflexion, du raisonnement, et en vertu desquels se dirigent les animaux.

L'instinct, conséquence nécessaire de l'organisation que Dieu a donné aux animaux, est souvent chez l'homme un mouvement intérieur et involontaire auquel on attribue les actes non réfléchis, les sentiments non délibérés.

Tout se lie et s'enchaîne dans l'univers matériel : entre le degré le plus bas et le degré le plus élevé de la perfection, il est un nombre infini de degrés intermédiaires. Un nuage nous dérobe une partie de cette chaîne immense, mais il est certain qu'elle existe.

Ainsi dans les minéraux on distingue les solides non organisés et ceux qui ont un commencement d'organisation : les pierres feuilletées comme l'ardoise, les pierres fibreuses comme l'amianthe, semblent constituer ces points de passage des solides bruts aux solides organisés.

On trouve dans les plantes, comme chez les animaux, une distinction de sexes. Plusieurs espèces d'animaux, au contraire, se multiplient par boutons et rejetons ; enfin on en connaît qui, semblables aux végétaux, passent toute leur vie à la même place. Ne voyons-nous pas, par contre, dans toutes les plantes, des phénomènes généraux, qui les rapprochent de l'animal et ont même une sorte d'instinct ? Semez une graine à contre-sens, vous verrez la racine et la tige se retourner, et rejoindre, l'une la terre, l'autre le ciel ; retenez incliné un jeune arbrisseau, son extrémité se redressera ; courbez les *rameaux* de toute sorte de végétaux, vous verrez les feuilles reprendre leur position presque aussitôt.

Voyez au contraire le polype ; il met ses petits au jour, comme l'arbre y met ses branches. Il sort de tous les points de sa tige de petits boutons, qui deviennent d'autres polypes... Bien plus, il se multiplie de boutures étrangères, il se reproduit autant de fois qu'on le coupe, et si l'on hache en menus morceaux corps et

boutures, au lieu d'amener la mort, on produit mille nouvelles existences, indépendantes l'une de l'autre.

Chaque graine renferme une plante en miniature, comme un œuf ou un fœtus quelconque renferment un animal imperceptible ; des yeux exercés y découvrent la tige, les feuilles et la racine.

Partout vous trouverez des points de contact, nulle part le point de division, entre le règne végétal et le règne animal. La matière organisée a reçu un nombre infini de modifications et toutes sont nuancées, comme les couleurs du peintre ; nous n'apercevons que les teintes dominantes, les nuances délicates nous échappent.

Linné a défini les différences qui semblent caractériser les trois règnes de la nature : « Les minéraux croissent, les végétaux croissent et respirent, les animaux croissent, respirent et se meuvent... » Mais où commence, où s'arrête chacun de ces trois règnes ? la transition de l'un à l'autre est tellement insaisissable, qu'il est impossible de la déterminer.

Soumettez une plante à l'action d'un poison, elle se fane et meurt bientôt. Elle dépérit même si on la prive d'eau, de chaleur ou d'air. Sous l'influence de l'opium, la sensitive s'endort. Les plantes ont donc aussi leur sommeil : on peut facilement le constater sur l'acacia ; ses feuilles pendantes durant la nuit, se redressent au lever du soleil et deviennent de plus en plus verticales à mesure que le soleil s'élève au-dessus de l'horizon. Le soleil disparu, les folioles retombent !

Tout dans la nature se lie donc et s'enchaîne par des chaînons insensibles que notre œil voit ou que notre esprit devine.

L'animal le plus parfait n'a que de l'instinct ; l'homme seul a la pensée et la réflexion. Essayons de démontrer combien la différence est immense : si l'instinct agit sans connaître, l'intelligence connaît pour agir, et ce pouvoir de la pensée sur la pensée nous donne tout un ordre de rapports nouveaux. Dès que l'esprit peut agir sur soi, il est libre. Et cela est si vrai, l'homme est tellement maître de son corps, qu'il peut le sacrifier à *un plus grand bien*.

Quelques savants, et Bonnet entre autres, ont insinué et essayé même de prouver que de la pierre à Dieu il n'y a pas de point

diviseur. Ils ont prétendu que l'animal pourvu d'organes très perfectionnés avait plus d'intelligence que certains hommes. J'entrerai dans leurs vues et j'irai plus loin qu'eux, en citant l'*inimitable* adresse d'animaux moins avancés dans l'échelle. Quel tissu, par exemple, surpasse la toile de l'araignée ? Quelle architecture l'emporte sur celle des castors et des abeilles ? Dira-t-on que ce soient là les animaux les mieux organisés ?

Allons plus loin encore : prenons une grenade, une reine-marguerite, et considérons l'arrangement si gracieusement symétrique de leurs parties. C'est aussi une intelligence, une bien haute intelligence qui a présidé à cet arrangement, car c'est celle du Créateur...

Cela est possible pour la fleur ou le fruit, dira-t-on, car ils se développent sous un rayon de soleil ; mais c'est bien l'araignée qui fait sa toile, le castor qui bâtit sa maison, la fourmi qui range son magasin... oui, en effet, comme la montre donne *elle-même* midi, puis une heure, puis deux. L'homme a imprimé à la montre le mouvement, et la montre agit. Dieu a donné à l'animal l'*instinct*, et l'animal agit ; voilà tout.

Il y a dans certains animaux une sorte d'instruction qui provient de la conformation de leurs organes, mais cette instruction qui naît de l'observation et du raisonnement, l'homme seul la possède, et c'est là le point diviseur. Le singe, le perroquet peuvent bien imiter automatiquement des gestes et des sons de l'homme, si leur organisation s'y prête, mais tout se borne là.

Dans l'instinct tout est aveugle, nécessaire, invariable. Dans l'intelligence, tout est raisonné, modifiable. Les animaux reçoivent comme nous, par leurs sens, des impressions dont ils conservent la trace par la mémoire, et de là naissent pour eux comme pour nous des associations nombreuses et variées, qu'ils combinent, dont ils tirent des rapports ; ils font donc, jusqu'à un certain point, acte d'intelligence, mais leur intelligence ne peut se rendre compte à elle-même de ce qu'elle est, comme l'intelligence de l'homme, qui a la réflexion et la conscience d'elle-même : un orang-outang aura vu un matelot battre l'habit de son officier, il le fera comme lui, soit ! il verra le matelot s'agenouiller et prier, il s'agenouillera... et puis ?... lui accordera-t-on aussi l'idée de la sagesse infinie, de la puissance absolue,

de la justice, de la vérité, de la liberté ? rendez ses organes plus parfaits encore, obtiendrez-vous cela ? l'a-t-on jamais vu chez un animal ? non, l'animal suit les lois de Dieu et profite de ses bienfaits sans les comprendre. L'homme les comprend, les admire ; il se perd ébloui dans ces contemplations et y puise l'idée de l'immortalité de son âme, l'idée de châtiment et de récompense après la vie. Peut-on soutenir que ces idées soient jamais entrées dans la tête du singe le plus parfait du monde ?

Mais sans élever si haut le raisonnement, peut-on avancer que les animaux aient ajouté quelque chose depuis l'origine du monde à ce que la nature leur avait donné ? Le castor a-t-il fait autre chose que sa maison, l'araignée que sa toile, le ver à soie que son cocon, l'abeille que son alvéole ? Non encore ; l'animal reste dans sa nature restreinte ; il suit la loi exprimée d'avance par le Créateur. Admirons donc dans les animaux, non leur habileté, leur sagesse, leur industrie, mais la sagesse de celui qui leur a donné cette impression en les créant.

Essayons de compléter cette comparaison entre l'instinct et l'intelligence en présentant quelques différences plus caractéristiques encore :

« Le premier trait qui distingue l'homme de la bête, dit M. de Bonald, dans ses ***recherches sur les premiers objets des connaissances morales,*** est la domination qu'il exerce sur elles. Cette domination, il l'exerce sur les individus pour les faire servir à ses besoins, sur les espèces pour les conserver. S'il en était autrement, bientôt les animaux chasseraient l'homme de son domaine ; mais, bientôt aussi, ils succomberaient à leurs propres besoins ou se détruiraient entr'eux. »

Un autre caractère de cette différence, c'est que l'homme naît perfectible et que l'animal naît ***fini.*** L'un capable d'apprendre de ses semblables, l'autre formé ***en naissant*** à tout ce qu'il doit pratiquer et n'ayant rien à apprendre d'autres animaux... Le poulet, en sortant de son œuf, ira becqueter du grain ; le canard, en brisant le sien, ira se jeter à l'eau, chacun selon les ***instincts*** de son espèce. L'homme, il est vrai, peut diriger l'instinct de l'animal, lui donner quelques habitudes, mais ces notions artificielles ne vont jamais loin. L'animal agit avec une régularité automatique et souvent à contre temps. Il ne faut

pas même en excepter le singe, qui, de tout ce qu'il copie de nous, n'a jamais tiré une seule habitude utile à son espèce. L'homme réduit à la disette, se nourrira facilement de feuilles, d'herbes, d'éléments inusités, tandis que le bœuf, la brebis, le cheval, les oiseaux se laisseraient mourrir de faim à côté d'un morceau de viande, comme les animaux carnivores au milieu d'un tas de foin. — Pourquoi cela ? — Parce que l'homme est conduit par sa raison qui lui fait chercher tous les moyens de soutenir son existence, même les plus opposés à sa nature, au lieu que l'animal obéit à l'impulsion d'un instinct aveugle qui ne lui laisse pas la liberté de choisir.

L'homme, venu au monde sans rien savoir, n'apprend que de la société ; l'animal, au contraire, naît tout instruit, il n'apprend rien de son semblable : comme le dit Bossuet, « il y a dans l'instruction quelque chose qui ne dépend que de la conformation des organes, et de cela, les animaux en sont capables comme nous, tandis que ce qui dépend de la réflexion, nous ne voyons aucune remarque ; aussi saint Thomas a-t-il raison de les comparer à des horloges, où l'industrie réside, non dans l'ouvrage, mais dans l'artisan... »

Enfin l'homme naît dans l'ignorance de tout ce qu'il doit savoir, mais avec la capacité d'apprendre ce qu'il ignore et de se connaître lui-même. L'animal naît instruit de tout ce qu'il doit faire, mais incapable d'aller plus loin. D'un autre côté on doit reconnaître que si la raison de l'homme est incertaine, l'instinct de l'animal est sûr, car il a tout reçu *pour la fin qui lui est propre*. Les religieux du Mont Saint-Bernard vont à la recherche des malheureux égarés dans la neige, leurs chiens y vont aussi et même les découvrent plus sûrement ; faut-il supposer à ces animaux une intention semblable à celle de l'homme ?...

On est donc en droit de dire que la faculté intérieure qui conduit les brutes et donne l'impulsion à leurs mouvements est bornée dans chaque espèce par son organisation particulière, cette faculté est *un instinct* et non *une intelligence*, puisque le propre de l'intelligence est de ne pas connaître de terme à ses recherches et à ses progrès.

Instruction. — L'instruction est utile à toutes les

classes, mais elle le serait surtout à celle qui en est le plus dépourvue.

L'instruction du peuple trop longtemps négligée est devenue l'une des préoccupations les plus graves, non seulement du corps enseignant, mais des hommes d'État, des publicistes et du gouvernement lui-même. On a compris que pour que le peuple pût occuper sans danger la place qu'il ambitionne dans la société, il fallait d'abord l'instruire, le *moraliser* et lui faire connaître *ses vrais intérêts*.

De là ces cours publics, ces conférences, la création des bibliothèques communales, paroissiales et scolaires, de là enfin la reproduction incessante des œuvres de nos meilleurs auteurs, aussi voyons-nous l'instruction s'accroître et s'étendre peu à peu en France.

C'est un fait hors de doute et l'aliment qu'il donne aux masses augmente dans la même proportion ; mais la nourriture intellectuelle qu'on leur offre est trop souvent malsaine, et d'autant plus dangereuse qu'elle est acceptée et prise avec avidité, sans qu'elle en comprenne toute la portée.

C'est là, un mal immense, et quel en est le remède ?

Choisir dans les trésors que nous offre la littérature ancienne et moderne ce qui est à la fois intéressant, instructif, attrayant et moral ; le mettre à la portée de tous et faire pénétrer jusque dans les moindres hameaux les chefs-d'œuvre les plus compréhensibles, les plus attractifs et, en même temps, les plus moraux de notre belle littérature française. En un mot, rendre populaires les meilleurs livres de tous les pays et de toutes les époques.

— La fortune retire aux hommes, avec une extrême facilité, les dons qu'elle leur a faits ; l'instruction, une fois acquise, demeure jusqu'à la fin de la vie. (Rendu).

Intelligence. — Compréhension nette et facile ; perception intérieure qui nous donne une connaissance exacte des choses. (V. Instinct).

— La moralité, la religiosité sont universelles chez l'homme et manquent aux animaux, qui n'ont que l'instinct.

(De Quatrefages).

Intempérance. — L'intempérance n'est ni la gourmandise, ni la gloutonnerie, ni l'ivrognerie. Elle est l'ensemble de tous ces défauts, l'excès dans les plaisirs des sens. Elle est nuisible à la santé et à l'âme.

— L'intempérance a tué plus d'hommes que la faim, dit un proverbe grec; elle change en un poison mortel les aliments destiné à conserver la vie. (Fénelon).

Intérêt personnel. — Helvétius, Diderot et leurs émules ont fait de l'intérêt personnel le mobile de toutes les actions des hommes, même celui des martyrs. Ce vice est devenu chez eux une philosophie, et, en effet, s'il n'y a rien dans l'âme que ce que les sensations y ont mis, ce qui nous est utile ou agréable doit être l'unique mobile de nos volontés.

La tendance des hommes vers le bonheur étant la plus universelle et la plus active de toutes, on a cru fonder la moralité de la manière la plus solide en affirmant qu'elle consistait dans l'*intérêt personnel bien entendu.* Sans doute les lois de la nature mettent en harmonie le bonheur et la vertu, mais que d'exceptions! Et d'ailleurs appeler le dévouement ou l'égoïsme, le crime ou la vertu, un intérêt personnel bien- entendu, c'est vouloir combler l'abîme qui sépare le coupable de l'honnête homme, car si la morale n'est qu'un bon calcul, celui qui peut y manquer ne doit être accusé qne d'avoir l'esprit faux. On ne saurait éprouver le noble sentiment de l'estime pour quelqu'un parce qu'il calcule bien, ni la rigueur du mépris contre un autre parce qu'il calcule mal. Le remords ne pourrait entrer dans un pareil système, il n'y aurait tout au plus que le regret d'une spéculation manquée. Nous croyons au contraire que la conduite d'un homme n'est vraiment morale que quand il ne compte pour rien les suites heureuses ou malheureuses de ses actions, lorsque ces actions sont dictées par le devoir. On doit bien calculer, dans la direction des affaires de ce monde, l'enchaînement des causes et des effets, des moyens et du but; mais ce n'est là que de la prudence, et cette prudence est à la vertu ce que le bon sens est au génie. Tout ce qui est complètement désintéressé est bien rare.

Le calcul est l'ouvrier du génie; s'il devient le maître, il n'y

a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. Le calcul doit être admis comme guide dans la vie, jamais comme motif de nos actions. Il est un bon moyen d'exécution, mais il faut que la source de nos volontés soit d'une nature plus élevée.

Si le calcul présidait à tout, les actions des hommes devraient être jugées par le succès, et celui dont les bons sentiments ont causé le malheur devrait être blâmé ; l'homme pervers mais habile serait justement applaudi... Quel renversement de la morale : que des vues généreuses, qu'un véritable esprit d'abnégation remplacent dans le cœur de l'homme un odieux égoïsme, alors s'ouvriront devant lui des sources inconnues de jouissances ; alors il goûtera, même dans une humble sphère, le plaisir de faire du bien ; il entendra les accents si doux de la reconnaissance et verra partout autour de lui la bienveillance et l'amitié. Il aura changé son existence entière, et pour cela une seule résolution aura suffi.

Intrépidité. — L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle, et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus terribles.

Il n'y a souvent de différence visible entre l'homme intrépide et l'exalté ou le furieux, que la cause qui les anime : le premier connaît le charme d'une existence douce et paisible, et il y renonce pour affronter les hasards, les souffrances et la mort, si la justice et son devoir l'ordonnent. L'autre sacrifie sa tranquillité et sa vie pour des honneurs chimériques ou des biens frivoles. La véritable intrépidité est celle que donne la conscience qu'on accomplit un devoir.

Intrigue. — Menée secrète dans un but intéressé.

L'intrigue marche le plus souvent au milieu des ténèbres, car son but et ses moyens sont rarement avouables. Elle ressemble beaucoup à la ruse et à la fourberie ; aussi la qualification d'intrigant es-telle toujours prise dans une acception fâcheuse.

Dans notre état de civilisation avancée, le mot *intrigue* est

presque devenu synonyme de *savoir-faire*, et on entend souvent dire qu'elle est une nécessité pour réussir dans un monde où toutes les routes de la fortune sont encombrées ; mais la morale ne peut l'admettre. Et malheureusement, même en littérature, nous voyons souvent le savoir-faire l'emporter sur le savoir et un mérite réel.

J

Jactance. — Louange de soi-même faite par vanité. Elle consiste à répéter à tout propos et avec un certain aplomb, à jeter constamment aux yeux des autres ses qualités ou ses prouesses. C'est un peu le caractère qu'on prête à la nation espagnole.

Jalousie. — Soin ombrageux qui fait craindre de perdre un bien que l'on possède ou dont on espère la possession. La alousie est surtout appliquée à l'amour et à l'amitié, mais non pas exclusivement. Elle s'étend à tout ce qui nous fait ombrage dans le pouvoir, les arts ou les lettres. Elle déssèche alors l'âme et le cœur et touche à l'égoïsme.

Ce sentiment, inné dans certaines natures, est l'un de ceux qui les poussent le plus à tous les genres d'excès et lui accordent le moins de dédommagements. Elle s'attache aux détails comme à l'ensemble de la vie, de sorte qu'avec tous les éléments de bonheur on devient fort à plaindre.

Pour l'homme jaloux, les nuits sont sans sommeil, les journées pleines d'angoisse et d'amertumes : aimer seul, avoir été aimé et être abandonné, savoir qu'un autre est possesseur de ces trésors d'affection qui étaient à chaque instant versés sur nous ; être certain de cela et vivre ! autant et mieux vaut le calme de la mort !..

D'où provient la jalousie ? — D'une affection trop vive et mal placée, d'une affection dont on a fait sa vie, son bien, son tout et qui repose sur l'inconstance, la fragilité, la susceptibilité humaine. Ce raisonnement peut être appliqué aux amours les plus purs :

l'amour d'une mère pour ses enfants par exemple, cet amour est humain, et, par cela même, entaché de passion.

Excessif, il conduit à la faiblesse et quelles fautes, quels crimes ne tolère pas la faiblesse ? L'enfant, ainsi aimé, devient une idole; l'idole se complaît dans cet amour, en exige sans cesse de nouveaux sacrifices, toujours accomplis, de nouvelles preuves toujours données, et comme les rois, l'enfant, perdu par la flatterie et la puissance, conduit peu à peu dans l'abîme la mère qui l'a trop aimé...

Eh bien, supposez l'ingratitude dans cet enfant habitué à un amour immense, mais peu éclairé, la jalousie ronge, et conduit au tombeau la pauvre mère délaissée !

Aimons, car c'est la vie, mais aimons dans les limites du devoir, dans les limites de la sagesse, notre compagne, notre ami, notre enfant, et la jalousie, cette plaie si douloureuse du cœur humain, ne nous atteindra plus.

— La jalousie est l'indice d'une âme faible; elle corrompt toutes les douceurs de la vie. Elle se nourrit dans le doute et elle devient fureur, ou elle finit sitôt qu'on passe du doute à la certitude. La jalousie est le plus grand de tous les maux et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui la causent.

(La Rochefoucauld).

Jérôme (St.). — Saint Jérôme, né en Dalmatie, vers le milieu du VIe siècle, acheva son éducation à Rome sous les rhéteurs les plus illustres de cette époque.

Les contrastes que présentait Rome en ce moment où le Christianisme et le Polythéisme se livraient un dernier combat, frappèrent son ardente imagination et marquèrent son génie d'une double empreinte. Malgré quelques entraînements, auxquels il était difficile à cette âme de feu de se soustraire, le Christianisme attira définitivement Jérôme et, jeune encore, il reçut le baptême. Il mit dès lors au service de sa foi nouvelle son génie et son érudition.

Alors commença une vie de voyages : il passa de Rome dans les Gaules avec des manuscrits nombreux. Il traversa successivement, avec d'incroyables fatigues, la Thrace, la Cappadoce,

la Bythinie, l'Asie-Mineure et la Syrie; puis il s'enfonça dans le désert. C'est là qu'il mit le sceau à toutes ces préparations par une vie de sainteté, là qu'il dompta son impétueuse nature par la pénitence, les travaux et les larmes. Les luttes qu'il eût à subir sont devenues célèbres ; lui-même les a racontées avec une âme émue et toute frémissante encore au souvenir de ces combats et des joies célestes qui le consolaient : « Combien de fois, écrit-il, au fond du désert, dans cette solitude brûlée des ardeurs du soleil, n'ai-je pas été transporté par la pensée au sein des délices de Rome. Hélas ! mon visage était pâle de jeûnes et mon âme agitée de désirs, mon corps était exténué et comme déjà glacé par la mort, et la flamme des passions s'y rallumait encore (1)! »

Ainsi la vie de saint Jérôme eut trois phases : Rome, Aquilée et le désert, et chacune ajouta à sa sainteté et à sa gloire.

Saint Jérôme était atteint dans les profondeurs de son âme de cette tristesse indéfinissable, tourment des grands esprits, mélancolie supérieure venant du sentiment des misères humaines, du dégoût des choses périssables et des aspirations vers l'infini.

C'est assurément par le génie, par l'éloquence et par le cœur, par le caractère, la figure la plus originale et la plus attachante du IVe siècle, où il apparut entre saint Hilaire, saint Ambroise et saint Augustin.

Saint Jérôme a laissé un grand nombre d'écrits historiques, polémiques et religieux ; mais son principal titre à la postérité est la traduction latine de la Bible faite sur l'hébreu, connue sous le nom de *vulgate* et adoptée, comme canonique, par le concile de Trente.

Jésuites. — Ordre religieux fondé par Ignace de Loyola, en 1534, et approuvé par le Pape Paul III, en 1540.

Sans exercer précisément des fonctions dans l'Église, les Jésuites sont parvenus à un degré de puissance qui fait de cet ordre un des plus grands phénomènes de l'histoire. Nous n'en parlons ici que pour constater son influence sur l'éducation de la jeunesse française, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

(1) Saint Jér. *Ep. ad Eustoch.*

Jeu. — L'amour du jeu est universel : toutes les nations le connaissent, même les moins avancées en civilisation. L'homme est si souvent mécontent de son sort ou si ennuyé de l'uniformité de la vie, qu'il est amené par l'ennui ou le dégoût à chercher par des secousses une occupation ou une activité factices, et chaque peuple le choisit selon ses goûts, ses mœurs, ses ressources ou son climat : ainsi les Grecs avaient les jeux olympiques, les Romains, les combats du cirque, nos pères les carrousels et les tournois, les Orientaux ont les échecs, les Anglais la boxe et les combats de coqs, sources de paris émouvants, les Espagnols ont les taureaux, nos contemporains les courses de chevaux pur-sang ; tout cela a sa raison d'être et offre certains avantages à côté des dangers, mais il n'en est pas ainsi des jeux de hasard dans lesquels on perd, à la fois et sans aucun profit pour le corps ni pour l'âme, sa fortune, sa santé, sa considération, son repos, et souvent l'avenir de la famille, le pain des enfants...

Et tout cela, pourquoi ? — Pour mulplier ses émotions. N'y en a-t-il pas assez dans la vie ?

Joie. — Mouvement agréable que ressent l'âme dans la possession présente ou future d'un bien réel ou imaginaire.

La véritable joie est plus sérieuse que bruyante et n'a rien de commun avec la gaîté. On plaît, on amuse avec cette dernière; la joie au contraire fait parfois verser des larmes, mais des larmes douces au cœur.

La joie extrême est dangereuse ; on lit dans l'histoire grecque que Policrate, Chilon, Diagoras et l'un des Denis de Sicile sont morts étouffés par un accès de joie ; l'histoire romaine et l'histoire de France offrent des faits du même genre. Mme de Châteaubriant mourut en revoyant, contre toute espérance, son mari au retour de la croisade.

La joie la plus douce est celle qui ravit l'âme sans la troubler, qui a sa source dans la vertu et qui est la compagne de l'innocence des mœurs.

Jouffroy (Théodore). — Jouffroy, né en 1796

et mort en 1842, est l'un des psychologues les plus distingués de notre époque.

Élevé au collège, ses succès y furent si remarqués qu'un inspecteur général, surpris de trouver dans un jeune élève tant d'intelligence et de raison précoce, lui ouvrit les portes de l'école normale, en 1814.

Ses croyances religieuses, puisées dans la famille, consolidées par l'abbé Cart, qu'on appelait alors le saint François de Sales de la Franche-Comté et qui fut plus tard évêque de Nimes, reçurent une forte atteinte ; une lutte violente s'établit dans son âme, et la religion chrétienne fut vaincue par le spiritualisme pur. Y est-il revenu plus tard? Il est permis de le croire, mais on n'en a pas eu la certitude complète. Toufefois il crut toujours à l'immortalité de l'âme. Cette conviction ressort de son cours à la Sorbonne et de ses ouvrages. Parmi les plus importants, nous citerons les *Mélanges philosophiques*, des préfaces aux œuvres de Reid et Dugald-Stewart et son *Cours de droit naturel.*

Jouffroy a justifié le mot de Buffon : *le style c'est l'homme;* ses livres sont écrits avec cette limpidité, cette méthode, cette élégance et cette chaleur douce qui donnaient tant de charme à ses leçons et à sa conversation. Esprit net, juste et fin, ses pensées semblent toujours être celles du lecteur. Son talent de persuasion est tel, il est si méthodiquement gradué, qu'en nous enseignant sa manière de voir et de penser, il semble décrire la nôtre.

Jouissance. — Satisfaction puisée dans la possession de certaines choses. L'art des jouissances a constitué l'Épicuréisme. En général l'égoïsme le suit et la vieillesse le punit. Celle-ci est plus insupportable aux hommes qui ont passé leur vie au milieu des jouissances sensuelles, les maux qu'ils endurent sont la suite inévitable des excès d'intempérance.

Si le mot jouissance s'applique à l'âme, tout change, car la source en est pure. Ainsi les jouissances que donne la famille ou le bien qu'on fait, élèvent l'âme et remplissent le cœur de la plus douce joie.

Jugement. — La définition la plus ancienne et la plus

généralement reçue du jugement est la suivante : « Le jugement est une opération de l'esprit qui consiste à rapprocher deux idées pour en déterminer le rapport. »

Un bon jugement est l'une des qualités les plus précieuses. Malheureusement, c'est celle que chacun croit posséder ; on entendra souvent un homme se plaindre d'un défaut de mémoire, d'imagination, d'esprit même, jamais de jugement !... Le *nosce te ipsum* s'arrête là, s'il s'en apercevait il n'en manquerait pas.

Le jugement n'est pas toujours le lot des gens instruits ; on ne le trouve pas dans les livres. Il est inné. Un agriculteur, un simple ouvrier, sans érudition aucune, en a souvent plus que l'auteur de vingt volumes : J.-J. Rousseau en est une preuve frappante.

Il n'y a pas d'école de jugement : le barreau le fausse en accoutumant l'avocat à plaider le pour et le contre, pourvu que son client soit riche. Les mathématiques le faussent en portant toutes les facultés sur un seul point, les passions surtout le faussent en nous présentant les objets sous un faux jour... Cependant, on peut le former ou le rectifier par de bonnes lectures, une vie régulière et par la société des esprits d'élite.

— Le jugement est la faculté qui nous fait discerner en toute chose le bon et le mauvais. (Livry).

Justice. — La justice a été définie : volonté de rendre à chacun ce qui lui est dû : *Justicia est jus suum cuique tribuere.*

D'après La Bruyère, c'est la conformité à une souveraine raison et d'après Vauvenargues, c'est l'équité pratique. — Dans la langue judiciaire, la justice et l'équité sont deux : de là cette sentence : *Summum jus summa injuria.*

Il y a plusieurs sortes de justice : la justice divine, la justice humaine et la justice sociale, politique, subordonnées aux besoins des États.

Dans une société politique, deux grandes forces se trouvent en présence : le pouvoir et le peuple ; ce sont en même temps deux grands droits, mais il faut qu'ils soient unis, aussi est-il nécessaire de voir surgir, au sein des sociétés, une puissance morale qui prévienne ou apaise les combats. C'est le besoin des sociétés politiques plus encore que des sociétés domestiques. L'harmo-

nie, est de droit naturel au sein des familles ; l'antagonisme est de droit naturel au sein des États. L'ordre, dans la famille, tient aux entrailles même de la paternité, mais dans la société, il n'en est pas ainsi : ce sont d'une part les tentations du pouvoir, cette ivresse de l'orgueil et du premier de tous les orgueils, l'orgueil du pouvoir ! Et en face, un autre orgueil non moins détestable, d'autres déchaînements non moins terribles, celui du peuple fatigué de toujours obéir, de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir.

— Indépendamment de cette justice qui respecte les droits établis sur les choses matérielles, il y en a une moins connue, plus difficile, celle qui respecte la dignité et le bonheur de ses semblables; c'est-à-dire un ordre de biens qui ne frappent pas les regards, mais qui n'en sont que plus précieux et plus réels. Ici cesse l'empire des lois civiles et se montre celui de la vertu. Vous n'envahissez pas le patrimoine d'autrui, soit ! mais ne portez-vous pas atteinte à la considération dont il jouit ? ne répandez-vous pas le trouble dans les affections ? ne blessez-vous jamais son cœur par les traits de l'animosité ou de l'envie ? Alors seulement, il vous sera permis de vous dire juste.

(De Gerando).

K

Kant. — Philosophe allemand, né à Kœnisberg en 1724, mort en 1804.

La vie de Kant n'offre aucun incident remarquable : comme celle de la plupart des penseurs allemands, elle se passe au sein de l'école et dans son cabinet de travail. Son père était un sellier pauvre, d'une extrême probité et sa mère était très religieuse. La facilité qu'il montra dans ses premières études encouragea son père à l'envoyer au collège ; un oncle maternel, cordonnier aisé, consentit à faire les frais de cette éducation qui réussit au-delà de toutes les espérances. Néanmoins, Kant, sans protections, entra comme simple répétiteur à l'université de Kœnisberg, où il

ne tarda pas à s'illustrer comme l'apôtre d'une philosophie nouvelle. On venait le visiter de toutes les parties de l'Allemagne, sans qu'il voulut jamais consentir à quitter sa retraite.

Le principal ouvrage de Kant, celui qui sontient toute sa philosophie, est *La Critique de la raison pure*, c'est-à-dire la faculté de tout connaître d'après certains principes, *à priori*. La discussion de ces principes et la délimitation decette faculté constituent tout l'ouvrage. Cette métaphysique élevée sort du domaine de la philosophie morale.

Krug. — Philosophe allemand né à Nadir, en 1770, mort à Leipsick en 1842.

La vie de Krug a été partagée entre la guerre et les études philosophiques. Ces dernières cependant l'ont emporté et il a consacré de longues années à rendre populaires les doctrines du *Criticisme* et celles de Kant.

Esprit judicieux, méthodique et clair, Krug avait en outre de l'enjouement et de la vivacité. Peu d'écrivains allemands ont l'esprit aussi français que lui. Il a beaucoup écrit, mais, parmi ses nombreux ouvrages, nous ne citerons que ceux qui s'attachent plus particulièrement à notre sujet. Dans ce nombre se trouvent : un *Système de philosophie pratique*, *La philosophie du mariage*, *Leçons de philosophie pour les gens du monde des deux sexes,* etc.

L

La Bruyère. — La Bruyère, l'un des plus célèbres moralistes du XVIIe siècle, est né à Paris, en 1645. Sa vie est peu connue ; il recherchait l'isolement au milieu de la cour brillante de Louis XIV et faisait peu parler de lui. En 1680, Bossuet l'introduisit dans la maison du Grand Condé pour enseigner l'histoire au duc de Bourgogne et il resta toute sa vie attaché à la personne de son élève.

Pour bien connaître La Bruyère, il faut le chercher dans son œuvre ; son caractère et son âme s'y retrouvent à chaque page.

Il ne s'est cru écrivain que lorsque le bruit qui se fit autour de son livre lui eût donné une confiance qu'il n'avait pas. Mais alors même, le désir de plaire à la cour ou au souverain, n'a imposé aucune entrave à son indépendance et n'a gêné sa conscience. Sur le terrain des principes sociaux surtout, il a tout osé et personne n'a contredit les vérités courageuses qu'il émettait. Depuis la régence, les portraits étaient à la mode, les esprits y étaient portés, la médisance y trouvait son compte ; un prédicateur ne pouvait tonner contre un des vices de l'époque sans qu'on y mit un nom, à la cour ou à la ville. Dans de pareilles circonstances le livre des *Caractères* devait faire évènement, il était dans l'esprit de l'époque, aussi deux éditions furent-elles épuisées en peu de temps. Les gens du monde n'étaient pas en état de donner à cette œuvre sa véritable valeur, ils n'y voyaient qu'un peu de dénigrement et de scandale, mais les hommes instruits et sérieux y reconnurent vite le cachet du génie, aussi La Brnyère a-t-il pris de suite sa place entre Pascal et La Rochefoucauld et personne n'a pu la lui disputer. Moins ascétique que le premier, moins acerbe que le second, il s'est attaché à prendre l'homme tel qu'il est, avec ses vertus et ses faiblesses, et ne s'est laissé entraîner à aucune exagération. Ses pensées sont réfléchies et ses portraits n'empruntent rien à la fantaisie ; ses maximes, souvent profondes, respirent toujours la bienveillance et l'amour du vrai. Ses tableaux sont nerveux, colorés, complets. Il dit de dures vérités, mais sans fiel, il est sévère, mais la haine ne lui vient jamais aux lèvres.

Les écrivains qui ne voient que la métaphysique dans la philosophie, n'accordent pas à La Bruyère le titre de philosophe... Soit ! mais ils ne peuvent lui refuser celui de grand moraliste. S'il n'y a rien dans son immortel ouvrage qui ressemble à un système philosophique, on y trouve, à chaque page, des observations fines et délicates, des sentiments élevés, une raison saine et pénétrante, enfin tout ce qui peut répandre la lumière sur la nature humaine.

Lâcheté. — La lâcheté morale, la seule dont nous ayons à nous occuper, est l'un des vices qui dégradent le plus l'homme, car elle consiste dans l'oubli ou l'abandon de tous nos devoirs.

La *lâcheté* diffère de la *poltronerie* en ce que cette dernière ne

suppose pas la même bassesse de sentiments et n'est qu'une faiblesse momentanée.

Lacordaire. — L'un des plus célèbres prédicateurs contemporains.

Il fit ses études au collège de Dijon où son père exerçait la médecine. Destiné au barreau, il vint faire son stage à Paris et commençait à plaider, quand, poussé par une irrésistible vocation, il entra dans les ordres.

Ce qu'on remarqua d'abord en lui fut un ardent amour de la liberté, qu'il essaya de concilier avec la loi chrétienne. De là sa liaison avec Lamennais, sa coopération au journal l'*Avenir*, la fondation de l'*Ère nouvelle*... Mais ces vélléités d'indépendance cessèrent à la voix du souverain pontife. Cette circonstance, qui enleva Lamennais à la foi catholique, confirma la foi de Lacordaire qui prit la robe de Dominicain.

Lacordaire n'a laissé qu'une vie de saint Dominique et ses célèbres conférences à Notre-Dame.

Lactance. — Écrivain du IIIe siècle, né en Afrique, en 250.

Il enseigna la philosophie à Nicomédie, embrassa le Christianisme au commencement du IVe siècle et se voua en entier à la défense de la nouvelle religion.

Constantin lui confia l'éducation de son fils.

Il a laissé plusieurs ouvrages, tous en latin ; les plus célèbres sont le *Traité des institutions divines* et l'*Œuvre de Dieu*. Saint Jérôme l'appelle le Cicéron chrétien, bien que son Christianisme ne soit pas toujours orthodoxe ; et la postérité a confirmé ce jugement.

Langueur. — Ce mot, presque synonyme d'indolence, est une sorte d'épuisement qui ôte tout nerf à l'âme.

Cette dernière est dans la langueur quand elle n'a ni les moyens ni l'espérance de satisfaire ses goûts ou ses passions.

La langueur atteint parfois les esprits méditatifs vivant dans la solitude. S'ils n'ont pas un but bien défini, ou si l'espérance leur échappe pour l'atteindre, ils perdent leur énergie et avec elle

leur talent et leur bonheur. Les hommes mêlés au mouvement des affaires n'ont pas ce danger à redouter.

La Rochefoucauld. — Écrivain moraliste, né à Paris en 1605, mort en 1680.

La vie de La Rochefoucauld s'est écoulée dans les intrigues de cour et dans le gouvernement du Poitou que lui confia Louis XIV. Il passa sa vieillesse dans l'intimité de deux femmes d'esprit : Mmes de Sévigné et de La Fayette. Cette existence, assez semblable à celle de la plupart des grands seigneurs du XVIIe siècle, n'eût laissé aucune trace s'il n'eût écrit son livre des *Maximes*.

Ce petit volume a suffi pour l'immortaliser, et cependant il est plus remarquable par un style piquant et concis que par ses sentiments de moralité.

L'idée dominante de La Rochefoucauld est que l'égoïsme et l'amour-propre sont à peu près les seuls mobiles de toutes les actions humaines. Il devait en être ainsi à la cour, au milieu de laquelle il a vécu et il a eu le tort de généraliser cette observation.

Lavater. — Philosophe, né à Zurich en 1761, mort en 1801.

Il se fit d'abord connaître par des ouvrages littéraires, des chansons patriotiques qui respirent l'enthousiasme de son pays, au point de vue politique et à celui des beautés pittoresques des Alpes.

Nommé plus tard diacre, puis pasteur de l'église de Saint-Pierre à Zurich, il publia de nombreuses méditations religieuses qui traitent de la foi, de la prière, etc.

Lavater se passionnait pour ces opinions lorsqu'il y trouvait un résultat utile ou consolant. Il lui fallait toujours quelque paradoxe capable d'exercer l'activité de son esprit rêveur et de flatter son goût pour le merveilleux.

L'ouvrage auquel il doit sa célébrité est l'*Essai physiognomonique*, recueil plein d'observations fines sur le cœur humain, sur les mœurs et le caractère. Il abonde en rapprochements et en comparaisons qui peuvent être très utiles au Psychologue, au médecin et à l'écrivain moraliste. En voici la pensée fondamentale :

Tout ce qui existe a un caractère déterminé. — Chaque individu est doué d'une originalité naturelle et d'une valeur propre — cette valeur s'atteste par une expression *visible* qui y correspond. — Il est donc permis à l'œil d'induire de la nature à la copie de l'original et de juger, par l'inspection des marques extérieures, comme les traits du visage, quels sont les penchants et les instincts des êtres. — L'âme n'est autre chose qu'une *physionomie intérieure ;* la physionomie, c'est l'âme mise au dehors; l'organisation du visage exprime la constitution du génie et du caractère.

De là, des classifications et des conclusions sur la portée morale des diverses parties de la figure. Ainsi, il devrait être facile de déterminer le degré d'intelligence et de moralité, d'après l'angle facial.

Ce système, bien que préconisé par des admirateurs fanatiques, n'a eu qu'un temps et est aujourd'hui à peu près oublié.

Lectures. — Rien n'influe autant sur nos opinions, sur la moralité de notre vie et sur notre bonheur que nos lectures : un bon livre lu avec attention, bien étudié, bien compris, nous fait plus de profit que vingt volumes lus en courant. Pour cela, il faut qu'il soit à notre portée : trop profond pour notre intelligence, il nous fatigue sans profit ; si, au contraire, il nous est familier, c'est un ami qu'on consulte avec plaisir, il nous suit en tous lieux, il occupe nos loisirs et nous console dans nos peines. Évitons les romans dont l'exagération continuelle nous fait voir les objets sous un faux jour et nous donne de la société une idée si différente de ce qu'elle est. Il y a cependant un choix à faire, je ne puis nommer ici les exceptions, mais ce sont surtout les romans à la mode que je proscrirais. Pourvu qu'un roman soit licencieux, merveilleux ou effroyable de crimes, on lui passe aujourd'hui de blesser le bon sens : faire peur pendant trois volumes et employer le quatrième à prouver qu'il ne fallait pas s'effrayer, voilà le comble du talent.

C'est surtout aux jeunes filles que de pareils ouvrages sont funestes : leur imagination exaltée par ces sortes de livres, n'a plus de goût pour tout ce qui est naturel et ne trouve de charmes que dans la peinture d'une passion ardente, dans les tableaux d'une tête en délire qui peint les hommes tels qu'ils n'ont jamais

existé ; l'amour du romanesque, joint au défaut d'éducation et à la négligence d'une mère, fait faire à une jeune fille de grands pas vers sa ruine.

Il en est de nos lectures comme de nos plaisirs : si elles sont sérieuses et faites dans un but utile, l'habitude nous les rend aussi agréables que celles des ouvrages d'imagination ; et, outre qu'elles nous instruisent et nous rendent meilleurs, elles nous laissent, pour les instants de fatigue ou de maladie, la ressource des ouvrages plus légers, faits dans le seul but d'amuser. Un homme qui s'est habitué à la méditation des livres scientifiques et raisonnés, s'il rencontre un roman, goûte avec plaisir ce mets nouveau, en jouit et peut retourner sans peine à des lectures plus graves. Un autre qui ne lit que pour user la vie et dont la curiosité ne se plaît que dans une perpétuelle nouveauté, épuise en quelques mois un magasin de librairie ; durant ce temps encore, il cherche à s'amuser plutôt qu'il ne s'amuse réellement.

On fait trop souvent de la lecture un délassement frivole : « Il faut aller, en lisant, à la chasse des idées, » dit un auteur anglais et il a raison. Pour cela il faut lire la plume à la main. Il est un moyen de nous rendre plus profitables nos lectures et nos méditations. Ce moyen, agréable et facile, consiste, pour ceux qui ont le plus de temps, à faire des analyses raisonnées, et pour ceux qu'une occupation quelconque enlève à cette douce étude, à extraire de leurs auteurs favoris ces phrases brèves, concises qui portent la clarté dans l'esprit et la conviction dans le cœur. Notre mémoire, aidée par ce travail, devient un ami, qui, empreint d'excellentes doctrines, nous les rappelle dans les moments de la vie où nous en avons le plus besoin. Et puis, outre ces avantages, quelle douceur dans la lecture de ces recueils, faits sans nous en apercevoir ! Un mot nous rappelle un auteur, une époque, un peuple... Nous avons avec eux une glace fidèle qui réfléchit nos opinions, nos études passées ; nous revivons dans nos souvenirs.

— Les lectures sont de première nécessité : d'abord, elles nous mettent au fait des recherches des autres, ensuite elles alimentent l'esprit. Nous devons imiter les abeilles : suivons leurs procédés, approprions-nous les connaissances d'autrui et transformons nos emprunts par la méditation. (Sénèque).

— Il y a un défaut dans lequel les gens d'étude tombent ordinairement ; c'est qu'ils s'entêtent de quelqu'auteur. S'il y a quelque chose de vrai et de bon dans un livre, ils se jettent aussitôt dans l'excès. Tout en est vrai, tout en est bon, tout en est admirable. Ils se plaisent même à admirer ce qu'ils n'entendent pas et ils veulent que tout le monde l'admire avec eux. Ils tirent gloire des louanges qu'ils donnent à ces auteurs obscurs parce qu'ils persuadent par là aux autres qu'ils les entendent parfaitement, et cela leur est un sujet de vanité. (Malebranche).

— Si j'offrais aux jeunes écrivains des conseils sur leur bonheur, je parlerais du soin qu'ils doivent apporter à leurs lectures habituelles et au choix des sujets qu'ils veulent traiter. Plus les idées dont ils nourriront leur esprit seront de nature à les rendre meilleurs, plus il s'assureront les avantages dont ils voudraient jouir. Pour être satisfait de soi-même, il faut ne tracer que des écrits qui révèlent des sentiments purs. (J.-J. Droz).

— Laissez-là ce qui ne sert qu'à nourrir la curiosité. Lisez plutôt ce qui touche le cœur que ce qui amuse l'esprit.

(Imitation de J. C.).

Légèreté. — Ce mot a deux sens : dans l'un il est le contraire de gravité, de maturité ; dans l'autre, il est le caractère des hommes qui ne tiennent ni à leurs principes, ni à leurs habitudes et que l'intérêt du moment décide, des hommes qui n'ont ni suite, ni profondeur dans les idées.

Le principal cachet de la légèreté est de traverser la vie et les péripéties douloureuses dont elle est semée sans devenir plus sérieux, de sorte que l'existence n'est pour les hommes légers qu'une enfance prolongée.

Elle a quelque fois son utilité : la misère et les privations qui l'accompagnent, la perte même de la considération n'abattent pas l'homme léger ; il ne voit que le présent et ne s'épouvante pas de l'avenir ; mais c'est là un avantage peu enviable.

Leibnitz. — Leibnitz est né à Leipsick en 1646.

Fils d'un professeur de l'université, il s'adonna en entier à l'étude dès son enfance. Reçu docteur à vingt ans il se fit connaître à vingt-deux par une nouvelle méthode pour apprendre le

droit : ***nova methodus***. Aucune science ne lui fut étrangère, mais nous ne parlerons que de celles qui se rapprochent de la religion et de la morale. En 1710, il publia ses ***Essais de Théodicée***, dans lesquels il réfute le scepticisme universel de Bayle et ses attaques contre la providence.

On reproche à Leibnitz un peu d'optimisme : dans sa ***Théodicée*** il a cherché à concilier le règne de ***la nature*** et celui de la ***Grâce***, ce qui lui a valu de la part de Kant l'accusation de relâcher la morale, car, dit ce dernier, « on se fait moins de scrupule du mal quand on croit qu'il en résultera un bien. »

En Psychologie, Leibnitz combattit l'empirisme de Locke, admit des idées innées et ajouta à la devise matérialiste : ***nihil est in intellectu qui a priore fuerit in sensu***, cette pensée sublime qui en change tout le sens : ***nisi ipse intellectus***. En philosophie enfin il professa l'ecclectisme alors inconnu et essaya de concilier Aristote et Platon, Locke et Descartes.

Libéralité. — Disposition de l'âme qui fait trouver du plaisir à donner et qui engage à partager ce que l'on possède avec le prochain ; si elle est excessive, elle devient de la prodigalité.

Il est difficile de conduire une fortune médiocre avec sagesse et de satisfaire en même temps des inclinations libérales ; il faut du jugement pour conserver ce juste milieu que conseille la sagesse. La libéralité excessive n'a pour excuse légitime que la charité. Encore y a-t-il des bornes qu'il ne faut pas dépasser.

Ce qu'on nomme libéralité, dit un moraliste, n'est souvent que la vanité de donner, que nous préférons à ce que nous donnons.

Le *libéralisme*, mot tout politique, et en dehors de notre sujet, ne doit pas être confondu avec la libéralité.

— La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à propos.
(Labruyère).

Liberté. — La liberté, au point de vue psychologique et moral, est la faculté que Dieu nous a laissée de nous déterminer

à la suite d'une délibération intérieure et d'agir en conséquence de cette détermination.

La philosophie sceptique a tellement abusé des mots qu'on en est venu à douter de tout, même de la liberté. Il semble étrange à un homme de bon sens qu'on prenne tant de peine à lui démontrer la liberté quand il se sent libre. Pourquoi donc les moralistes commencent-ils par cette démonstration ? — Parce que c'est sur la conviction que nous sommes libres que repose toute la morale. Avec le fatalisme, que devient le devoir ?

Oui, certes, nous sommes libres et nos sottises le montrent assez ! Nous faisons trop souvent fausse route dans la vie de ce monde pour qu'on puisse en douter et il faut avouer que, sans la liberté, la providence serait bien coupable.

Entendons-nous cependant : l'homme est-il réellement libre quand il est en proie à la colère, à la jalousie, à un amour violent qui absorbe ses idées et les réduit à une idée fixe ? — Non ; et c'est en ce sens qu'on dit que l'homme est esclave de ses passions. Il a été libre, il ne l'est plus.

Mais si, à côté de la voix d'une passion il a entendu et écouté celle du devoir, si, de cette lutte (qui est celle de toute notre existence) il est sorti vainqueur, la liberté est reconquise.

Les moralistes disent bien que, quelle que soit la force d'un sentiment, il doit échouer devant la résolution ferme d'en triompher, que le désir a beau être extrême, nous pouvons résister si nous le voulons. — Soit ! En principe, en théorie, cela est exact, mais sans l'idée religieuse, sans la confiance en Dieu et en une autre vie, cela est faux, car la force n'existe plus et nous allons, par une pente fatale, au désordre, à l'anarchie, au malheur.

— Quelqu'excellente que soit la liberté politique, il faut bien convenir qu'elle ne vient pas sans amener à sa suite un peu de licence. C'est un rêve d'espérer qu'on jouira des bienfaits de l'un sans subir les inconvénients de l'autre et de croire qu'avec des lois pénales, des tribunaux et des gendarmes, on réprimera efficacement la licence... Il faut, en effet, dans cette lutte, autre chose que des procès et des peines, il faut l'influence des mœurs et de la religion. Le Christianisme inspire aux hommes un sentiment dont l'autorité ne saurait se passer : le respect. L'absence

de respect est le plus grave danger de la liberté. C'est l'honneur de la religion chrétienne de relever les sociétés de leurs maladies comme les individus de leurs égarements. (Guizot).

— La volonté est au libre-arbitre ce que le poids est à la balance. (Massias).

Licence. — On appelle licence, en morale, tout ce qui dépasse la limite tracée par le devoir.

La licence peut donc être une faute ou un crime. Elle peut être dans une parole, un geste, un regard, et, en littérature, dans un récit contraire aux mœurs ou une simple allusion. Depuis quelque temps, les romanciers la considèrent comme un appât, une amorce pour se faire lire ; ils semblent ne pas comprendre qu'ils ouvrent par là une porte à l'immoralité, ou, s'ils le comprennent, ils s'en soucient médiocrement.

La fin du XIXe siècle ressemble en cela à la fin du XVIIIe qui nous a donné la Révolution de 1793.

— Rien n'est plus propre que la licence à faire des ennemis à la liberté. (Dupin).

Locke. — Philosophe Anglais, né dans le comté de Bristol, en 1632, mort en 1704.

Locke commença ses études au collège de Westminster et les termina dans celui d'Oxfort. Il étudia ensuite la médecine, mais la faiblesse de sa santé l'empêchant de la pratiquer, il appliqua son esprit aux sciences physiques et morales et sa vie à la bienfaisance.

Ses ouvrages lui ont fait une belle place dans l'histoire de la philosophie, notamment l'*Essai sur l'entendement humain* qui le place entre Descartes et Leibnitz ; malheureusement, il a un caractère de sensualisme, qui, sans être aussi prononcé que chez Hobbes et Gassendi, n'en fait pas moins tort à son œuvre capitale. On cite encore de lui un volume intitulé : *Le Christianisme raisonnable* dans lequel il s'attache à prouver que les Évangiles ne contiennent rien de contraire à la raison ; thèse un peu en contradiction avec son *Essai sur l'entendement humain*. Mais quel est le philosophe sans contradictions ?

Logique. — La logique, d'après *Port-Royal*, est l'art de raisonner. D'après quelques bons lexicographes, c'est la partie de la philosophie qui apprend à l'homme à guider sa raison, à faire un usage convenable de ses facultés rationnelles, en définissant, en divisant, etc.

Les diverses écoles ont surchargé *la logique* de tant de termes et de phrases barbares, elles l'ont tellement noyée dans de sèches et vaines subtilités qu'elle semble un art qui a plutôt pour but d'exercer l'esprit que de l'aider à penser juste.

Que dire, par exemple, des questions suivantes posées dans les universités du moyen-âge ?

« Savoir si les degrés métaphysiques dans l'individu sont distingués réellement, ou s'ils ne le sont que virtuellement et d'une raison raisonnée. »

« Savoir si la matière seconde ou l'élément sensible est dans un état mixte, et si, dans la corruption du mixte, il y a une résolution jusqu'à la matière première, etc. »

« Savoir si l'être est univoque à l'égard de la substance de l'accident..... »

A quoi a servi ce jargon inintelligible ? A perpétuer les querelles des diverses écoles. Ce n'est pas là de la logique.

Descartes a donné naissance à la vraie logique dans son livre de *la Méthode*, adopté, suivi et préconisé par Malebranche. Condillac a eu aussi sa logique à lui. Enfin, il y a une logique naturelle qui est le lot des esprits nés avec un jugement droit et sûr.

L'étude de la philosophie a amené une logique raisonnée ou factice, que l'on confond souvent avec *la dialectique*. Cette dernière, d'après M. Guizot, est un art qui sert de moyen à la logique, dans la recherche de la vérité. C'est l'instrument de la logique.

Ce sont là des querelles de mots, un peu oubliées depuis Condillac; l'essentiel est d'éclairer son jugement, de l'asseoir sur des preuves positives ; on exprime toujours avec clarté ce que l'on comprend bien.

Loi. — Déclaration solennelle donnée par le pouvoir législatif sur un objet d'intérêt général et étendant son empire sur

tous les citoyens d'un pays. Elle est comme l'expression de la volonté générale. Un gouvernement n'est fort que par elle ; il ébranle toujours son pouvoir par l'arbitraire.

« Lorsqu'une loi est injuste, dit un écrivain, elle ne nous lie pas... » Cet axiome qui, au premier abord, ne paraît pas déraisonnable, peut avoir des conséquences bien fâcheuses : une loi injuste ! et qui êtes-vous pour la juger ? connaissez-vous le motif secret du législateur ? avez-vous considéré l'ensemble de la loi ? — Non, vous la jugez légèrement, sur une application isolée. Hier, un homme a été puni d'une manière trop forte pour son crime ; donc, la loi est mauvaise... C'est ainsi que raisonnent la plupart des gens, sans réflexion, sans études : le gouvernement a tort, le législateur s'est trompé ; moi seul je tranche sur tout et ne puis être en faute... En vérité, on en rirait si l'on ne voyait les conséquences d'un pareil travers : si chacun se mêlait de corriger cette loi injuste, il arriverait que chacun ferait la sienne et que tout serait bouleversé !

En général, nous ne voyons pas assez l'ensemble des choses et leurs conséquences ; la réflexion et l'étude des mœurs et des législations qui y correspondent nous les fera apercevoir sous un jour tout différent :

Les hommes, réunis en société, ont senti le besoin de donner une direction sage à la force de tous ; car les hommes réunis ne pourraient s'entendre sur les besoins de la société. Cette force, on l'appelle gouvernement. Les gouvernements ont donc été créés pour le bien de tous, et, dans cette vue, ils ont appelé des hommes probes et érudits, des législateurs. Ces législateurs ont fait des lois auxquelles toute la société doit se conformer dans son propre intérêt. On a prétendu que cette obéissance forcée à la loi détruisait la liberté ; les hommes érudits et consciencieux ont prouvé qu'en obéissant à la loi, on n'obéissait qu'à sa propre volonté, qu'à sa raison, que pour son bien. Ils ont prouvé encore que la loi seule donne la vraie liberté parce qu'en écartant la loi, on tombe sous l'empire de la force, et que la force détruit la liberté.

Cela est si vrai qu'il n'y a pas une peuplade sauvage qui n'ait son chef et ses lois, bonnes ou mauvaises. Une société ne peut exister sans l'ordre et sans un gouvernement qui la maintienne.

Les meilleures lois ont leur source et leur fondement dans les mœurs du pays.

Il y a des lois fondamentales et des lois spéciales : les premières sont les *Chartes* ou *Constitutions*, les autres se nomment *Codes*.

Tout ce qui règle le droit privé, le droit public, le droit des gens peut être considéré comme loi.

Le bien-être social doit être le but des législateurs, et, pour parvenir à ce but, pour faire de bonnes lois, il faut que ces dernières soient en harmonie avec les mœurs qu'elles doivent régir.

Nos mœurs, c'est notre vie politique et privée ; nos lois doivent s'y conformer, en être l'expression, en assurer le maintien si elles sont bonnes, les améliorer graduellement, mais toujours de manière à ce qu'elles soient assez en harmonie pour pouvoir être suivies. Des lois parfaites, en théorie, seraient mauvaises si elles ne pouvaient être appliquées et suivies (1). L'histoire prouve partout cette assertion : partout où les peuples sont libres de se donner des lois, elles sont l'expression de leurs mœurs ; bien plus, les mœurs déterminent les institutions politiques et les formes de gouvernement. Ainsi, la féodalité, que nous avons répudiée avec raison, était le résultat de l'invasion des Barbares, le seul gouvernement que put faire naître l'état de choses de l'époque. Les mœurs industrielles et commerciales créent des lois qui répondent à leur nature et portent leur empreinte : Venise et la Hollande en sont des exemples.

Là où il y a lutte entre l'esprit commerçant et l'esprit aristocratique, en Angleterre par exemple, on voit les institutions se mouler à cette double exigence. « Les Anglais, dit Montesquieu, sont le peuple du monde qui a le mieux su se prévaloir à la fois de ces trois grandes choses : le commerce, la liberté et la religion. »

En France, comme dans la plupart des États de l'Europe, l'histoire nous montre toujours les lois et les gouvernements forcés de suivre les mœurs. Lorsqu'il y a eu dissidence, il y a eu combat.

(1) On demandait à Solon si les lois qu'il avait données aux Athéniens étaient les meilleures. « Je leur ai donné, répondit-il, les meilleures de celles qu'ils pouvaient souffrir. » (Montesquieu).

Si les lois générales et politiques ne doivent changer que rarement pour ne pas apporter de perturbation dans l'État, les lois civiles au contraire doivent se modifier souvent pour rester en harmonie avec les mœurs. Les bonnes mœurs inspirent de bonnes lois, les soutiennent et les font triompher des mauvaises passions ; c'est la vertu d'un peuple qui se produit au dehors. Les mœurs rendent inutiles certaines lois ; c'est ainsi qu'a disparu, avec les lumières, toute la législation sur la sorcellerie.

L'action des lois sur les mœurs se constate facilement, quoique son influence soit plus difficile à déterminer.

Que les lois soient bonnes ou mauvaises, on s'y soumet temporairement, et elles ont souvent le temps de former des habitudes. Or, ces habitudes ont sur les mœurs une très grande influence. Les pays *de coutume* en sont une preuve ; les lois n'y sont pas écrites, mais ces coutumes y sont observées parce qu'elles ont la sanction des âges. Elles sont devenues des habitudes.

Les lois sont surtout profitables aux peuples éclairés et déjà empreints de moralité ; elles les soutiennent alors et aident leur marche progressive.

Les actes les plus graves de la famille reçoivent de la loi un caractère d'ordre qui prévient des désordres sans fin et une dégénération déplorable dans les relations de la vie sociale. Les lois élèvent l'esprit du peuple, le conduisent à recevoir des principes et un ordre établi pour tous, à se dévouer à des intérêts communs, à se considérer comme membre d'une association humaine. Ces lois n'agissent quelquefois sur les mœurs qu'indirectement ; elles les épurent par l'esprit de régularité qu'elles impriment à la vie civile, et qui passe dans la vie morale des nations.

En général, il faut des lois peu nombreuses, et toutes ayant un caractère d'utilité : plus on prodigue l'action des lois, plus on l'affaiblit ; ou elles deviennent une tyrannie, ou il est impossible de les faire exécuter.

Si déjà les mœurs sont corrompues, ou seulement altérées, rien ne les démoralise aussi vite que de mauvaises lois.

— Les mœurs sont le résultat des lois, comme les lois deviennent le résultat des mœurs. (De Bonald).

Loquacité. — Habitude de trop parler. — La loquacité est quelquefois le symptôme d'un dérangement des facultés intellectuelles. Chez les femmes, elle se nomme *babil*. Les hommes ne possèdent pas cette sorte de talent qui consiste à parler longtemps et avec grâce, sans rien dire qui vaille la peine d'être retenu. Un poète appelle ce babil féminin « un doux gazouillement ».

Au barreau, à la tribune, la loquacité est plus insupportable ; elle est aussi quelquefois fatigante dans la chaire, mais elle trouve là plus de patience et de charité pour la supporter.

— La loquacité est souvent le lot des femmes, mais celle qui envahit le barreau et la chaire est plus importune encore. La qualité des paroles vaut mieux que la quantité. (Marmontel).

Louange. — La louange, que notre amour-propre recherche avec une avidité insatiable, est utile ou funeste ; elle est noble ou vile, selon qu'elle est justement appliquée ou que l'intérêt la dicte. En société, elle n'est, le plus souvent, qu'un commerce de mensonges de convention, démentis aussitôt que celui qui en est l'objet a disparu.

Quand la louange est méritée et qu'elle s'applique à un homme de génie ou à un bienfaiteur de l'humanité, elle élève l'âme, multiplie les forces et contribue à produire des travaux gigantesques, des méditations sublimes ou des discours éloquents. Cela était vrai surtout dans l'antiquité payenne. Le Christianisme, même en nous enseignant l'humilité, a diminué le prix de la louange, sans toutefois le faire disparaître entièrement, car notre nature est toujours faible.

Loyauté. — La loyauté est l'une des plus précieuses garanties que nous ayons dans le commerce des hommes. Malheureusement, elle devient de plus en plus rare dans notre état de civilisation avancée. C'est le plus beau caractère de la grandeur morale, mais elle devient toute naturelle avec des principes chrétiens.

En politique, la loyauté est la meilleure des diplomaties ; c'est

ce sentiment qui a donné à M. Guizot l'idée de la devise que cet homme d'État a adoptée : *Linea recta brevissima.*

Lucrèce. — Philosophe romain, né l'an 95, mort l'an 51, avant J.-C.

Lucrèce n'a pas eu de doctrine, il n'a fait que mettre en beaux vers la théorie déja connue de Leucippe, Démocrite et Épicure qu'il avait étudiée à Athènes.

Son poème est divisé en six livres :

Dans les premiers il émet le principe que rien ne peut être fait de rien et admet les atômes comme les premiers éléments.

Le troisième décrit la nature de l'âme, qui, d'après lui, est toute matérielle. — Le lien qui l'unit au corps constitue la vie. Séparés, ils périssent tous deux.

Les autres livres contiennent l'explication des phénomènes physiques.

Lucrèce, on le voit, a employé un magnifique talent à railler ces doctrines consolantes, chères à l'imagination, comme à la vertu, qui promettent, dans une autre vie, la récompense des épreuves noblement et courageusement supportées dans celle-ci. Il étouffe toutes les craintes, supprime tontes les espérances de la vie et termine *logiquement* la sienne... par le suicide...

Luxe. — Somptuosité dans les vêtements, les ameublements, la table, etc.

Le luxe est-il utile ou nuisible aux États et aux individus ? c'est là une question bien controversée. Nous resterons dans un sage milieu : il serait absurde de vouloir nous ramener à l'état sauvage préconisé par Rousseau ; mais d'un autre côté, le luxe désordonné démoralise les hommes, ruine les familles, épuise les ressources de l'État. Le luxe *bien entendu,* et répandu avec une sage proportion dans la fortune, contribue à la force et à la grandeur d'une nation. Tout est dans le degré. Il faut donc le diriger, plutôt que l'encourager outre mesure, comme on le fait peut-être trop à notre époque.

Certes, si les riches employaient ce qu'ils consomment en superfluités à soulager les malheureux, tout irait bien, mais les richesses amènent l'habitude du luxe, celle-ci étouffe la charité et

rend les riches trop souvent impitoyables. Ils oublient la maxime de saint Paul : « Que votre abondance supplée à l'indigence des autres, afin de rétablir l'égalité. »

Il s'agit bien d'égalité ! il faut, à tout prix, briller, s'élever au-dessus des autres, éclipser ses rivaux ! et quand cette passion s'éveille, tous les moyens sont bons... alors arrivent souvent, avec l'immoralité, la ruine et le déshonneur.

— Le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil.

(Marmontel).

M

Mahomet. — Fondateur de la religion musulmane, né à La Mecque, au VIe siècle de l'Ère chrétienne; mort à Médine en 632.

La vie de Mahomet fut, jusqu'à 40 ans, vouée à la guerre et aux voyages; mais, depuis ce moment, il vécut dans la retraite, et conçut le projet de réformer la religion de son pays, d'y faire adorer un seul Dieu et de réunir dans un même culte l'Idolatrie, le Sabéisme et le Judaïsme.

Après avoir séduit et converti sa propre famille, il se proclama prophète, envoyé de Dieu, et prêcha publiquement sa doctrine. Repoussé d'abord de La Mecque, il s'enfuit à Yatreb qui l'accueillit et prit dès lors le nom de Médine (ville du Prophète).

Mahomet, se voyant persécuté, réunit ses partisans et leur ordonna de propager par les armes la nouvelle religion.

Il se mit lui-même à leur tête et était victorieux partout, quand la mort vint le frapper. Ses généraux continuèrent son œuvre.

Les principaux dogmes du Mahométisme sont l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, un paradis tout sensuel, un jugement dernier et la prédestination. Il avait adopté la doctrine du fatalisme comme favorable à l'esprit de conquête en inspirant le mépris de la mort.

Les préceptes provenant de ces dogmes sont la polygamie, la

prière, l'aumône, les ablutions, le jeûne et l'abstinence des liqueurs fermentées.

— Qu'est-ce que l'Islamisme comme religion ? et que peut-il pour le progrès du monde? Amalgame bizarre de judaïsme, de Christianisme et de déisme, la religion de l'islam manque absolument d'originalité. Elle n'a ni un dogme ni un culte de sa création. Et pourtant, on ne le peut nier, l'islamisme s'est fait sur des millions d'âmes un ascendant profond ; il a créé un enthousiasme et un fanatisme religieux que le passage des siècles n'a pu éteindre ni refroidir tout à fait. A quoi tient dans le passé cette étonnante possession des âmes par le mahométisme, et que devons-nous en attendre pour la marche et la grandeur de l'avenir ? Chose vraiment digne d'être méditée : ce qui a fait sa fortune, c'est précisément ce qui le condamne à une irrémédiable décadence. Le succès du mahométisme, ce fut l'étrange alliance qu'il fit dans l'homme, de la religion et du sensualisme, du culte de Dieu et du culte de la chair, en un mot, de l'ange et de la bête. Aristote a dit : L'homme est un animal religieux. » L'islamisme a dédoublé l'homme ; il a mis d'un côté l'*animal*, et il lui a jeté, pour assouvir ses désirs, la pâture des voluptés sensuelles ; il a mis de l'autre côté l'être *religieux*, et il lui a donné, pour satisfaire ses plus sublimes instincts, un Dieu à adorer et un ciel à posséder ; et ce ciel, c'était encore un ciel de voluptés. Comme Boudha, il a pris l'humanité par les deux bouts. Avec une religion qui ne demande ni le sacrifice, ni l'abnégation, ni la mortification, il lui a permis toutes les voluptés de la terre et promis toutes les voluptés du ciel.

Mais ce monstrueux alliage qui lui fit, le glaive aidant, un facile triomphe, est en même temps la démonstration de son impuissance pour élever l'humanité. (Le Père Félix).

Maine de Biran. — Philosophe du XVIII[e] siècle, mort à Paris en 1824, Maine de Biran fut l'un des métaphysiciens les plus profonds de son époque. D'abord disciple de Condillac, il s'éloigna bientôt de cette école et s'attacha à rétablir les droits de la puissance active et volontaire, méconnue par le maître.

Il débuta par un mémoire sur l'*Influence de l'habitude* qui fut suivi d'un autre sur *La décomposition de la pensée*. Les *nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral* donnent son dernier mot.

Mal. — L'origine du mal est l'une des questions qui ont le plus occupé la philosophie antique : l'ancien Orient peuplait le monde de Dieux et de génies, auteurs du bien et du mal; chez les Grecs, les stoïciens attribuaient ce dernier à la fatalité, à la nécessité des choses; le Dieu qu'ils imaginaient était impuissant à y porter remède. L'école de Platon, au contraire, accuse de tout le mal les Dieux subalternes; les épicuriens attribuent tout au hasard. Le Christianisme est venu nous apporter la vérité, mais de nombreuses hérésies ont créé de nouvelles difficultés sous les noms de manichéisme, socinianisme, etc.

Après ces courtes observations historiques, entrons au cœur de la question : le mal existe; pourquoi Dieu juste, sage et bon, l'a-t-il permis ?

Dieu est une cause, une cause libre et intelligente ; sans cela il ne serait pas Dieu. Ne pas être *parfaitement* sage, juste et bon, ce serait ne pas être guidé par une raison infaillible. Il n'est pas besoin de démontrer que cela est impossible.

Rien de plus lumineux que les attributs divins de la sagesse, de la justice et de la bonté, quand on les considère dans leur principe ; mais dès qu'on descend de cette région si haute pour abaisser ses regards vers cet univers imparfait, la lumière s'obscurcit, et, si vaste, si harmonieuse que soit l'œuvre de Dieu, on a souvent de la peine à y reconnaître sa main.

Est-ce à dire qu'il y a contradiction entre Dieu et le monde ? — Non, certes ! mais ce monde où semblent entrer le hasard et le mal, c'est le monde tel qu'il se montre à nos faibles yeux, dans un point de l'espace, dans un moment fugitif du temps. Nul doute que si nous pouvions déchirer le voile que les limites de notre nature opposent à notre intelligence, le monde nous apparaîtrait tel qu'il est pour Dieu lui-même. Le désordre, le hasard et le mal, détruits avec notre ignorance, laisseraient éclater dans l'univers toute la perfection de son auteur.

Ainsi donc, l'origine de toutes les difficultés qui s'élèvent contre

la sagesse, la justice et la bonté divine, c'est l'imperfection de notre être, ce sont les bornes étroites de la science et de l'expérience. Or, comment les données incomplètes d'une observation *bornée* prévaudraient-elles contre les clartés divines ?

On distingue trois sortes de maux :

Le mal métaphysique ou d'imperfection ;

Le mal moral ;

Le mal physique, la souffrance.

Parcourons-les successivement.

L'imperfection est la loi de ce monde. Toute créature est un mélange de force et d'impuissance. Des plus humbles degrés de l'échelle, montez aux plus élevés, vous trouverez partout des limites : la beauté a ses taches, l'esprit ses obscurités, la volonté ses défaillances. Réunissez, en un même homme, tous les dons : la santé, la vigueur du corps, l'éclat de l'imagination, la hauteur du génie, la puissance du caractère, cet homme merveilleux sera toujours un homme, c'est-à-dire une créature bornée sujette à mille besoins et finalement à la mort. De là ces plaintes qui s'élèvent contre la divinité : Pourquoi ne pas avoir fait le monde meilleur ? pourquoi ne pas avoir donné à l'homme un degré supérieur d'intelligence, une puissance plus étendue, etc., etc.

Ces objections ne peuvent embarrasser, il suffit pour les réfuter de cette remarque très simple que l'imperfection des créatures est une suite nécessaire de leur essence. L'incréé seul est parfait. Qui dit Être créé dit un Être qui n'existe point par soi-même, qui, par conséquent peut être ou n'être pas, commence et finit, s'élève ou déchoit. Voilà l'imperfection, voilà le mal. Se plaindre que les créatures soient imparfaites, c'est se plaindre qu'il y ait des créatures, c'est accuser Dieu d'avoir voulu répandre, hors de lui, l'intelligence, la force, l'amour...

L'objection tirée du mal moral peut se résumer ainsi : « Le mal moral n'est pas seulement une imperfection, c'est un mal positif, effectif, *absolu*. Or, ce mal n'est pas nécessaire en soi ; il n'existe que parce que Dieu l'a voulu ou au moins permis. Dans les deux cas, où est la bonté divine ? »

Si le mal moral est la condition d'un bien plus grand, il n'est pas un mal *absolu* puisqu'il concourt à l'ordre universel. Or, il est une suite *nécessaire* de la liberté, que nous ne voudrions répu-

dier à aucun prix. Sans le mal moral, en effet, le libre-arbitre des créatures était impossible : essayez de supposer des créatures libres et incapables de faire le mal !... Sans mal moral, point de libre-arbitre, sans le libre-arbitre plus de nature humaine ; sans nature humaine un monde inférieur au monde actuel et moins digne de Dieu.

Reste le mal physique.

On cherche dans l'injuste répartition des biens et des maux, et, en général, dans les misères humaines, des arguments contre la providence. Or, il est évident qu'il faut retrancher de ces misères les maux qui, par la privation momentanée d'un bien, nous en font sentir plus vivement le prix ; les châtiments que la conscience, l'opinion publique et les lois infligent aux hommes coupables; enfin les craintes dont une âme faible ou criminelle se tourmente pour l'avenir. Ne faut-il pas y ajouter encore les malheurs dont la providence nous frappe pour des fautes ou des crimes antérieurs ?

Ces retranchements opérés, il reste encore dans le monde une foule d'inégalités et d'injustices ; que prouve cela contre la providence? était-elle obligée d'attacher à tout crime une punition immédiate et de couronner, dès cette vie, le mérite et la vertu ? Ces mots même n'auraient plus de sens dans un monde où le mérite ne s'achèterait pas au prix du sacrifice, où la vertu ne serait pas le résultat d'une lutte longue et douloureuse. Afin que l'homme atteignit toute la perfection de sa nature et développât en lui ce qu'il a de plus excellent, il fallait que la vie humaine fut une épreuve, et il suffit pour justifier la providence que cette épreuve ne soit pas éternelle et qu'elle nous prépare, ici bas, à une destinée meilleure (1).

— L'origine du mal a été, de tout temps, la question la plus controversée par les philosophes. Comment un Dieu créateur, tout-puissant, souverainement bon, a-t-il pu produire le mal dans le monde?...

On a depuis longtemps répondu à cette question qui ramène à celle-ci : Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme libre ?

(1) V. Leibnitz.

Les souffrances physiques ou morales qu'entraîne le vice ne prouvent pas moins la bonté de Dieu que le bonheur donné par la vertu : le mal moral n'est imputable en effet qu'à celui qui le commet. Il est de toute évidence que les lois du monde matériel sont bienfaisantes, tandis que les inconvénients qui en résultent ne sont qu'accidentels; combien n'en est-il pas qu'on doit attribuer aux obstacles que les institutions humaines opposent à l'ordre général de l'univers ?

Et ce n'est point seulement dans les lois qui garantissent aux hommes la satisfaction de leurs besoins qu'on retrouve une intention bienveillante : quelle riche provision de bonheur ménagée par nous dans les plaisirs de l'intelligence, de l'imagination et du cœur ? et combien peu ces plaisirs dépendent du caprice de la fortune ! (Dugald-Stewart).

— Le mal moral n'existe qu'en nous-même, dans les déterminations désordonnées de notre volonté. (Massias).

— Dieu, pour punir le mal, n'a qu'à le laisser faire. (Lacordaire).

Maladie. — Au point de vue physique, la maladie est l'une des plus dures épreuves de l'homme ici-bas. Au point de vue moral, c'est une épreuve aussi, mais une épreuve bienfaisante.

« La première grâce de la maladie, dit l'abbé Pereyve, est d'établir l'homme dans la retraite et de l'avertir qu'il doit penser à la vie qui est *la vraie vie.* »

Dans le monde et avec la santé, le tourbillon des affaires et des plaisirs passe, nous emporte et il faut faire des efforts inouis pour oublier nos passions et nous rapprocher de Dieu... Mais quand le corps est abattu, le silence se fait, les souvenirs se présentent dans les heures d'insomnie, la méditation arrive et avec elle le regret du passé et les bonnes résolutions pour l'avenir.

La maladie sépare l'homme, du monde et de l'enivrement extérieur des sens ; elle supprime tous les obstacles que le plaisir et la vanité élèvent trop ordinairement contre nous... Enfin, le plus souvent, elle nous corrige, nous épure et nous rend plus heureux.

Malebranche. — Philosophe, né à Paris en 1638, mort en 1715.

Destiné à entrer dans les ordres, Malebranche préféra l'étude des sciences et devint, encore jeune, membre de l'Académie. « A l'âge de vingt-six ans, dit Fontenelle, *Le traité de l'homme* de Descartes lui tomba sous la main et il le lut avec un tel transport que des battements de cœur le forcèrent plusieurs fois de s'arrêter. Il fut frappé, comme d'une lumière nouvelle, et vit dès lors l'étude qui lui convenait. »

Le système de Malebranche peut se résumer en quelques mots : Placer la source des idées en Dieu qui nous les communique par une action intérieure, indépendante de nous.

On a dit de ce système qu'il nous rapprochait trop du panthéisme, qu'il a cependant combattu.

L'ouvrage qui a le plus contribué à établir la réputation de Malebranche est la *Recherche de la vérité*.

Malheur. — Situation douloureuse, état de malaise, qui, selon les circonstances, peut se traduire par les mots : Infortune, misère, détresse, adversité, calamité, désastre, revers — en tout le contraire du bonheur.

— Dieu n'élève pas l'homme de bien dans la mollesse, il l'éprouve, il le prépare.

Le choc de l'adversité n'altère pas une âme courageuse ; elle reste inébranlable, elle n'y est pas insensible, elle résiste et triomphe. Les calamités ne sont pour elle qu'un exercice. La grandeur, la force, la puissance ne se montrent que dans l'épreuve de la douleur.

Comment reconnaître le courage dans la pauvreté, si on nage dans l'opulence? La constance contre l'ignominie, les haines populaires, si on vieillit au milieu des applaudissements.

Ainsi Dieu fortifie, essaie, exerce ses élus, personne n'est exempt d'épreuves. Cet homme, si longtemps heureux, aura son tour. Il semblait être affranchi, son jour n'était que différé.

Quoi qu'il advienne à l'homme de bien, il s'en accommode et le tourne à son profit. Le mal est peu, la manière de le supporter est tout. L'apprentissage de la vertu n'est jamais doux et facile :

le sort nous frappe et nous déchire, souffrons, c'est une lutte. Nous serons d'autant plus forts que nous l'aurons plus de fois soutenue. Les membres les plus vigoureux sont ceux qui travaillent et fatiguent davantage. A force de souffrir les maux, l'âme finit par les braver ; celle qui doit languir dans le sommeil se compose d'éléments sans énergie. (Sénèque).

— L'infortune et les privations éprouvées pendant la jeunesse ont pour compensations précieuses la modération de l'âme et la rectitude de ses jugements sur le meilleur emploi de la vie ainsi que sur les droits de l'humanité... Lorsque l'on sait se maintenir dans des dispositions vertueuses et résignées, il est peu de malheurs, qui, à l'aide du temps, ne soient l'occasion de quelques précieux avantages. (Asaïs).

— Qui n'est pas prêt à tout souffrir et à s'abandonner à la volonté de Dieu ne sait pas ce que c'est qu'aimer. Il faut que celui qui aime embrasse avec joie les plus grands malheurs et qu'aucune traverse ne le détache de Dieu. (Imit. de J.-C.).

— C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins : le système des compensations est l'un de ceux dont la vérité apparaît toujours davantage, mais ce n'est pas dans la bouche des heureux du siècle, c'est dans celle de l'opprimé, du pauvre, que cette vérité persuade et qu'elle sert la vertu, en faisant pressentir les nobles et saintes délices que Dieu peut établir en contrepoids de la douleur, de la misère et de l'abandon. Mme Swetchine).

Malice. — Diminutif de *méchanceté*, presque synonyme de *malignité*.

La *malice* est un défaut éminemment français. Pris dans un certain sens, c'est l'esprit qui fronde les ridicules et les travers dans les sociétés ou dans les livres. Rabelais, Erasme et Voltaire pétillaient de malice.

Manichéisme. — On donne ce nom à l'opinion exprimée par Manès, qui mêla à la doctrine de l'Évangile des principes puisés dans les religions de l'Orient.

Le dogme, dont Manès est considéré comme le représentant,

est le dualisme du bien et du mal et l'égalité de puissance de ces deux principes.

On distingue deux manichéismes : l'un religieux, l'autre philosophique. Saint Augustin a été l'adversaire le plus ardent de cette doctrine, de quelque manière qu'elle ait été présentée.

Cette secte, du IIIe siècle de l'Ère chrétienne, a été longtemps proscrite ; elle a fini par disparaître.

Manie. — Sorte d'aliénation qui donne lieu à des habitudes bizarres, quelquefois extravagantes ; les goûts les plus naturels, les qualités même, deviennent des manies si l'on n'y prend garde.

En médecine, un maniaque est un fou ; mais, en morale, la manie n'est guère qu'un ridicule ; nos tics, nos grimaces ont une source analogue : la répétition machinale de certains mouvements, d'abord volontaires.

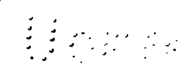
Les goûts trop prononcés deviennent souvent des manies.

Manzoni. — Poète, romancier et moraliste, né à Milan en 1784.

La famille de Manzoni était ancienne et illustre ; son éducation fut soignée et, bien que tourné vers la poésie, son esprit était plus réfléchi qu'enthousiaste. Ses premiers vers en font foi : « Sentir et méditer, disait-il, te contenter de peu, ne détourner jamais tes yeux du but, conserver pures ta main et ton âme, n'éprouver des choses humaines que ce qu'il faut pour t'en détacher, ne te rendre jamais esclave, ne pas t'avilir, ne pas trahir la sainte vérité, ne proférer jamais une parole qui applaudisse au vice et tourne en ridicule la vertu... » Tel fut le noble but de Manzoni en entrant dans le monde, et il ne s'en écarta jamais.

Après avoir composé des drames, des poésies sacrées et cet admirable roman des *Fiancés*, (i promessi sposi) il fit paraître ses *Observations sur la morale catholique*, qui avaient surtout pour but de défendre le catholicisme contre les attaques que Sismondi a prodiguées à la religion dans son *Histoire des Républiques italiennes*.

Manzoni a été l'un des caractères les plus purs et l'un des



talents les plus élevés de l'Italie du XIXe siècle qui en compte bien peu.

Marc-Aurèle. — Marc-Aurèle est né l'an 121, à Rome, sous le règne d'Adrien qui avait de l'affection pour lui et auquel plaisait son caractère sérieux. Aussi le créa-t-il chevalier, encore fort jeune et lui donna-t-il la robe virile à quinze ans.

L'empereur, forcé de se choisir un successeur, désigna Antonin, à la condition qu'il adopterait Marc-Aurèle.

Accablé d'honneurs qu'il n'avait pas ambitionnés, il sentit redoubler son amour pour l'étude et en particulier pour la philosophie ; aussi lorsqu'il fut appelé à succéder à Antonin, il mérita qu'on dit de lui : « que les peuples ne seraient jamais plus heureux que lorsque la philosophie serait assise sur le trône. »

Il a justifié ce mot de Platon ; surtout en ordonnant, à son avènement au trône, que tous les chrétiens fussent mis en liberté et leurs délateurs punis.

Le sang d'aucun martyr ne coula à Rome pendant la durée de son règne, celui qui fut versé dans les provinces le fut par l'ordre des proconsuls.

Il a laissé douze livres de réflexions écrites en langue grecque. Ce qui distingue le livre de morale de la plupart des autres, c'est que celui qui l'a écrit n'a pas émis une pensée qui ne fut sincère, une maxime qu'il n'eut pratiquée.

Marc-Aurèle penchait vers le stoïcisme, et, comme presque tous les stoïciens, il méprisait la métaphysique comme une science obscure et inutile. Sa psychologie n'est qu'une suite d'observations tout extérieures. Sa morale, bien qu'empreinte des doctrines, un peu sèches, de sa secte, n'en est pas moins la meilleure que nous ait laissé le paganisme.

Mariage. — Il résulte des paroles même de l'Écriture sainte :

1° Que le mariage est la société de *deux* personnes de sexes différents et qu'il exclut la polygamie.

2° Qu'il est une société libre et volontaire, puisque c'est l'union des esprits et des cœurs aussi bien que des corps;

3° Que cette société est indissoluble ; que son but est de peupler la terre et que Dieu y attache sa bénédiction.

L'union conjugale est la base de l'édifice social ; elle fait le bonheur des familles particulières dont se compose la grande famille de l'État ; elle décide pour l'homme, du sort, de la vie présente ; elle étend son influence jusque sur la vie future. Considérons-la, non telle que la civilisation et l'amour de l'argent l'ont faite, mais telle qu'elle était dans les vues de Dieu.

Sans l'union conjugale, l'homme serait seul au milieu des hommes et cette solitude du cœur est la plus cruelle de toutes. On est moins tristement seul dans les forêts où la nature semble quelquefois en accord avec nos impressions, qu'on ne l'est dans le monde, quand on n'y trouve personne avec qui l'on goûte cette communication intime des pensées et des sentiments qui fait le bonheur.

Dans le monde, en effet, on se passe trop souvent d'estime et d'affection. Ce sont moins les qualités du cœur qui nous le font rechercher et nous y rendent agréables que l'art frivole de plaire, l'art dangereux d'amuser. L'abandon n'y règne pas, on se compose pour y paraître ; on ne se laisse voir que dans ses beaux moments, la confiance en est bannie et on y trouve moins d'amis que d'indifférents qui relèvent nos ridicules pour en rire et dans les jours d'adversité, se bornent à des démonstrations insignifiantes... Ce sont ces liaisons superficielles qui nous font mieux sentir le besoin d'une relation plus étroite, dans laquelle nous trouverons une société plus sûre et plus réellement affectueuse.

Il y a certainement dans le monde quelques bonnes et sincères amitiés, mais peut-on comparer leurs douceurs à celle d'un heureux mariage ? Où est l'ami qui soit là dans tous les moments, toujours à notre portée, de qui l'on soit le premier intérêt, la première pensée ; à qui l'on puisse dévoiler ses faiblesses et se montrer tout entier, sans craindre d'affaiblir l'estime, fondement de son affection ? Où est l'ami qui soit prêt à faire les plus petites et les plus grandes choses, de qui l'on puisse tout attendre et tout recevoir, sans être jamais retenu par la discrétion ou la reconnaissance? Ce qui serait chez des amis une vertu supérieure

est, chez des époux bien unis, la vie ordinaire, sans qu'on songe à s'en étonner.

Cela a en effet sa raison d'être : l'union conjugale met en commun tous les intérêts de fortune, de santé, d'amour-propre; la gloire ou l'humiliation de l'un rejaillit sur l'autre ; les peines et les plaisirs sont de moitié, non seulement parce que la sympathie les fait partager, mais parce qu'on les éprouve ensemble. C'est une même vie, dans laquelle deux êtres se trouvent réunis. Chacun des époux voit chez l'autre un aide, en qui il trouve ce qui lui manque et ce qui lui convient. On peut dire que l'homme et la femme séparés sont des êtres imparfaits. Réunis, ils offrent la plus heureuse des associations. L'homme possède la faculté de concevoir, de réfléchir, de généraliser ses idées, il pose les principes. Douée de pénétration et de finesse, la femme en fait l'application. Elle démèle les nuances les plus délicates, les mouvements les plus secrets. La raison de l'un modère les écarts et la sensibilité trop vive de l'autre ; les grâces et la gaîté de la femme chassent les nuages du front de l'homme ; sa douceur modifie ce qu'il peut y avoir chez lui de rude ou d'emporté. Tandis qu'appelé au dehors par sa vocation, il se charge des soins extérieurs, elle embellit la vie domestique par l'ordre, la propreté, les attentions aimables. Son époux jouit de ses soins, il jouit du bien-être qu'elle fait régner dans sa maison. De son côté, elle trouve des douceurs dans cet emploi des facultés qu'elle a reçues et comme sa destination est de vivre pour un autre elle en fait son bonheur ; elle s'associe à la considération qu'obtient son chef; elle partage la gloire de ses succès que lui interdisent sa vie paisible et la modestie de son sexe. C'est d'elle que la jeune famille reçoit ces premiers soins pour lesquels rien n'égale son adresse, sa patience, sa constante sollicitude. Elle met dans le cœur de ses enfants ces premiers sentiments de tendresse, de douceur, de piété qu'inspire si bien la voix d'une mère. Le père, à son tour, donne à leur esprit une culture plus forte ; il protège l'autorité de sa compagne et la préserve des attaques du dehors. Il est le nerf de la famille dont la femme est le lien ; cette dernière aime à confier sa faiblesse dans le sein d'un être plus fort qui la rassure. Elle le calme à son tour, elle adoucit ses maux, elle le soigne dans ses maladies ; un instinct inexplicable

l'avertit de ce qu'éprouve l'objet de sa sollicitude, et combien ses soins sont ingénieux ! quel charme sa voix tendre et ses pas légers n'ont-ils pas pour son cher malade ? Alors sa faiblesse a disparu ; aucune fatigue ne dépasse ses forces.

Si cette union est touchante et nécessaire au sein de l'aisance, elle l'est bien plus encore dans l'infortune. L'ouvrier, l'agriculteur oublient leurs fatigues en approchant du foyer où les attend une compagne dévouée ; ils savourent avec joie le simple repas préparé pour eux. Plus l'homme est pauvre et malheureux, plus il sent l'attrait de cette union.

L'union conjugale, enfin, est la plus durable, non seulement parce qu'elle se prolonge jusqu'à la fin de la vie, mais parce qu'elle embrasse tous les temps : de jeunes époux s'aiment dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Le temps, dans sa course, les a dépouillés de plusieurs avantages, mais ils se voient tels encore qu'ils étaient lorsqu'ils s'unirent. Le sentiment qui les anima réchauffe encore leur âme, il embellit leur dernier âge; comme au soir d'un beau jour, le soleil dore l'horizon. Chaque instant de la vie est marqué par des sacrifices; la reconnaissance, une douce habitude, les rendent bien plus précieux, plus nécessaires l'un à l'autre qu'ils ne l'étaient au moment de leur hymen...

— Ce n'est point se marier, c'est *négocier* que de prendre une femme pour son bien ; ce n'est point se marier, mais *satisfaire sa passion* que de prendre une femme pour sa beauté ; se marier, c'est choisir par discernement, par inclination et sans intérêt une femme qui nous choisisse de même. (Dufresny).

Martyr. — Le martyr est l'homme qui a souffert des supplices et la mort même pour *rendre témoignage* de la vérité de la religion qu'il professe.

Massias. — Le baron Massias est né à Villeneuve-d'Agen en 1764 et mort à Bade en 1848.

Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, mais ne prit jamais les ordres. Il fut professeur d'éloquence.

Parmi ses nombreux ouvrages, quelques-uns ont une véritable

valeur; je citerai seulement un ***Essai sur l'instinct, l'intelligence et la vie***, des ***Principes de philosophie et de morale***, etc.

Massias s'élève contre les doctrines sensualistes, cependant il essaye parfois de les concilier avec le spiritualisme.

Massillon. — Célèbre orateur chrétien, né à Hyères en Provence, en 1663, mort en 1742.

Massillon entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire. Après avoir professé les belles-lettres et la théologie, il fut chargé par Louis XIV d'une mission à Montpellier ; sa vie politique se termine là. Le roi aimait à l'entendre, mais il ne fit rien pour lui ; ce fut le régent qui le nomma évêque de Clermont. L'Académie française l'admit dans son sein en 1719. Son chef-d'œuvre est le *Petit Carême*, dans lequel il traita des devoirs des Grands.

Son éloquence est douce, harmonieuse, et pathétique plutôt que forte. Il s'adresse surtout à la raison et parle peu pour le peuple qui n'eût pas profité de l'étude profonde qu'il avait faite du cœur humain. Il faut, pour apprécier Massillon, des esprits d'élite et une certaine culture des lettres. Voltaire aimait à dire qu'il savait ses sermons par cœur... c'était sans doute au point de vue littéraire qu'il s'était livré à cette étude, peu en harmonie avec ses opinions religieuses.

Matérialisme. — Opinion qui fait de la pensée un attribut des organes, ou un principe matériel correspondant à leur action.

Le vaste *corps* du monde n'est pas *le tout* du monde. Au-dessus de lui est une âme invisible, créatrice, maîtresse souveraine de cet être aveugle et impuissant.

L'homme a aussi une âme supérieure au corps par ses facultés et sa destinée future.

Telle est la croyance spiritualiste. — Les matérialistes la repoussent. — Heureusement ils sont rares : Dans l'antiquité on cite surtout Démocrite et Épicure ; Lucrèce nie Dieu et ne connaît que la nature.

Depuis l'avènement du Christianisme, il faut arriver jusqu'à Hobbes pour trouver un matérialiste de quelque valeur ; et, après

lui, d'Holbach, Cabanis et Broussais, qui, sans exclure complètement Dieu, excluent au moins l'âme du corps humain et mettent à sa place *le cerveau*, qui pense, de la même manière que les *poumons* respirent et que l'*estomac* digère...

De nos jours, l'un des plus chauds partisans du matérialisme est l'allemand Maleschott (1). Enthousiasmé par ses découvertes de laboratoire, il condamne toutes les religions et il fait malheureusement école : la science, d'après lui, doit désormais être souveraine, et il y a incompatibilité absolue entre la science et la foi. On a fait grand bruit de sa formule : « Sans phosphore pas de pensée... Tel cerveau, telle pensée, car la moindre altération y produit une modification... et non-seulement, ajoute-t-il, la composition chimique du cerveau, mais sa forme, sa disposition, son poids, sa masse, influent directement sur la pensée. L'esprit est une propriété de la matière ; la conscience et la volonté ellemême n'en sont que des modifications... »

Les anciens Pères de l'Église nomment *matérialistes* les hommes qui soutenaient « que rien ne se fait de rien, que la création était impossible et qu'il y a une matière éternelle sur laquelle Dieu a travaillé pour former l'univers. »

On appelle aujourd'hui *matérialistes* ceux qui n'admettent point d'autre substance que la matière, qui soutiennent que les substances spirituelles sont des chimères,que dans l'homme le corps seul est le principe de toutes les opérations et qui, par conséquent, n'admettent point de Dieu.

Ces deux systèmes supposent toujours la matière éternelle et incréée.

Les philosophes spiritualistes répondent, avec l'autorité de la raison et du bon sens, « que la matière est incapable d'une action spirituelle, telle que la pensée, qui ne peut avoir pour principe une substance divisible comme la matière. »

Méchanceté. — Instinct du mal, sorte de difformité morale.

La méchanceté ne naît pas des passions ; celles-ci peuvent ren-

(1) Auteur d'un ouvrage sur la circulation de la vie, traduit par le docteur Cazelles.

dre injustes ou cruels, mais elles ne nous font pas méchants, le temps et la raison nous font revenir au bien ; le méchant y revient bien rarement.

Pour celui qui n'admet pas la liberté de l'homme, le méchant est plus malheureux que coupable ; mais quelle que soit sa nature l'homme peut, jusqu'à un certain point, la réformer et devenir meilleur.

Médisance.— Propos tenu au désavantage de quelqu'un, par malignité ou par légèreté. La médisance accuse, en général, de la petitesse dans l'esprit ou de la méchanceté dans le cœur. Elle est inspirée par une rivalité jalouse et naît du contact des individus entr'eux ; aussi, la voit-on plus active dans les petites villes que dans les grands centres de population, où l'on se connaît moins.

— La médisance est une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles.

(Théophraste).

— La médisance publie le mal d'autrui, la calomnie l'invente. Il y a toujours un peu de calomnie dans la médisance.

(Brueys).

— Ès conversation, soyez en paix de tout ce qu'on y dit ; car s'il est bon, vous avez de quoy louer Dieu, et s'il est mauvais, vous avez de quoy servir Dieu, en détournant votre cœur sans faire la fâcheuse, car vous n'y pouvez *mais*, et n'avez pas assez de crédit pour détourner les mauvaises paroles. Ainsi faisant, vous demeurerez toute innocente parmi les sifflements des serpents et ne contracterez aucun venin.

(Saint François de Sales).

— S'amuser à rechercher les défauts d'autrui c'est signe qu'on ne s'occupe guère des siens et dire du mal des morts est une inhumanité comparable à celle des bêtes féroces qui déterrent les corps pour les dévorer. (Le même).

— La maldicenza deteriora chi parla, qui ascolta e per lo più anche chi n'è l'ogetto, vi ha nella maldicenza un carattere di viltà che la rende una specie di delazione. Il censurare gli assenti è d'ordinario senza pericolo, e à una ostilità contra chi

non si puo diffendere, e sovente adulazione ignobile verso chi ascolta. (Manzoni).

Méfiance. — De tous les sentiments du cœur, la méfiance est celui qui cède le moins à un caractère généreux. Tant que le doute existe, on peut tout soupçonner. Les pensées n'ayant pas de faits certains pour mettre des bornes à leur divagation, il est impossible de dire quelle sera l'étendue des conjectures, et jusqu'où la crédulité les suivra. Ce qui avait commencé par paraître innocent prend la teinte du crime, et dès que l'esprit est possédé par la méfiance, celui qui en est l'objet ne peut rien faire, ni rien dire, sans que la crainte et le doute n'y mettent leur coloris et ne le défigurent.

— On est souvent trompé par la confiance et on se trompe soi-même par la méfiance. (Le Prince de Ligne).

Mélancolie. — Disposition qui résulte du tempérament, de l'état de la santé, de la disposition des organes et de la réaction que ces circonstances, tout extérieures, exercent sur les impressions que nous recevons des objets.

La mélancolie peut menacer la paix du cœur, si la raison ne sait pas nous défendre de ses atteintes, mais lorsqu'on en connaît l'origine, ou la cause, on la supporte comme on supporte une douleur purement physique.

Il est trois espèces de mélancolie qui attaquent la paix intérieure dans son principe essentiel : la première provient du besoin d'aimer ; la seconde d'un besoin d'agir qui n'est pas satisfait ; la troisième du besoin incessant de *paraître*.

La mélancolie qui naît du besoin d'aimer a un caractère plus expansif et plus tendre ; c'est souvent la plus douloureuse ; mais, à défaut des consolations humaines, la vertu et la religion lui prodiguent des consolations, bien préférables à celles qu'on cherche en vain sur la terre.

La mélancolie qui naît du besoin d'agir, tourment des âmes ardentes qui ont la conscience de leur force, a quelque chose d'impatient, d'indéfini, de convulsif... elle rend insupportable à

l'homme la condition où il se trouve placé et le presse d'en changer.

Celle qui naît du besoin de paraître est, de toutes, la plus aride, la plus sombre, la plus inquiète, la plus stérile. Elle n'est guères autre chose qu'un état de servitude à l'égard de l'opinion. Son siège est plutôt dans l'amour-propre que dans le cœur, mais l'amour-propre blessé cherche à intéresser le cœur à sa cause. Il n'est qu'un remède pour la guérir, c'est de l'attaquer dans son principe et de secouer le joug sous lequel le besoin de l'*opinion* nous tient asservis. Jusques-là, il n'y a point de sécurité : on désire être vu et on redoute d'être jugé ; on a soif d'éloges et on craint le blâme, qui advient souvent... et même lorsqu'il n'arrive pas, quelle satisfaction recueille-t-on si elle n'est confirmée par la sanction de la conscience ?

Il y a aussi cette mélancolie des hommes qui ont épuisé la coupe des plaisirs et se sont rassasiés de la vie, mais leur tristesse n'est que le marasme de la lassitude et du dégoût. C'est celle qui nous intéresse le moins.

Il y a encore, il faut bien le dire, ce qu'on appelle la *mélancolie religieuse*, sorte de tristesse née d'une fausse idée que l'on se fait de la religion, quand on se persuade qu'elle proscrit tous les plaisirs, même les plus innocents, qu'elle ne commande aux hommes que la contrition du cœur, le jeûne, la crainte et les larmes.

Cette tristesse est à la fois une maladie du corps et de l'esprit. Elle provient d'un cerveau faible et du défaut d'instruction. Les livres qui ne représentent Dieu que comme un juge terrible, qui prêchent le rigorisme des opinions et une morale outrée sont propres à la faire naître ou à la rendre incurable, à remplir les esprits de craintes chimériques et de scrupules mal fondés, à détruire la confiance, la force et le courage dans les âmes portées à la vertu. La doctrine chrétienne est plus propre à nous consoler qu'à nous effrayer : « Que le Dieu de toute consolation, dit saint Paul aux Romains, vous remplisse de joie et de paix dans l'exercice de votre foi, afin que vous soyez pleins d'espérance et de force. »

« Lorsque dans une communauté religieuse, dit l'abbé Bergier, à l'appui de ces paroles, on voit régner une joie innocente, une

gaîté modeste, un air de contentement et de sérénité, on peut juger que la régularité, la ferveur, la piété y sont bien établies ; si l'on y trouve de la tristesse, un air sombre, mécontent, c'est un signe du contraire ; le joug y paraît trop lourd, on le porte malgré soi. »

Mémoire. — La mémoire est comme un sens interne qui toucherait les perceptions pour en retenir et en fixer l'empreinte. Cette empreinte est d'autant plus puissante qu'elle peut se soustraire à la tutelle de la raison, et, par exemple, dans un rêve, parcourir un temps et un espace immense. Capricieuse, elle éloigne l'objet que l'on cherche et présente souvent celui dont on voudrait fuir le souvenir ; opiniâtre, elle s'attache à un objet unique et ne montre que lui. Il est des mots et des choses qu'elle ne nous rend pas de son plein gré et qu'elle nous force à reconquérir par un redoublement d'efforts et d'attention. Un mot, une chose, une circonstance suffisent quelquefois pour nous rappeler ce que nous avions oublié.

Les vieillards n'ont de mémoire que pour ce qu'ils ont su dans leur jeunesse. Ce qu'ils ont retenu semble avoir été gravé dans une âme et une organisation encore tendre et flexible et se continue par tradition. Qui reçoit le dépôt de cette tradition et le conserve intact ? Comment se fait-il que cette mémoire, excellente pour retenir le passé dans ses moindres détails, soit inhabile à retenir le présent ?... C'est encore un des secrets de notre organisation.

L'admiration que nous conservons pour les temps anciens n'est souvent que la mémoire de nos sensations de jeunesse.

— La mémoire, en dépit du temps qui console de bien des chagrins, est la torture des criminels dont les forfaits n'ont pas été connus. (Massias).

— La mémoire a des variétés très remarquables qui dérivent des proportions dans lesquelles sont combinées ses qualités constitutives. Une mémoire parfaite se composerait d'une grande susceptibilité à retenir et d'une grande promptitude à rappeler ; mais une telle réunion de qualités est bien rare.

(Dugald-Stewart).

— Sans la mémoire l'intelligence est imparfaite.

(Boiste).

Mensonge. — Parole dite ou acte accompli dans l'intention de tromper.

Le mensonge est le marche-pied de tous les vices : mentir par plaisir, dans les petites choses, est montrer qu'on méprise la vérité. Être décidé à ne jamais mentir est une grande et honorable résolution : « Il n'est pas permis de mentir, dit saint Paul, même pour procurer la gloire de Dieu, pas plus que de faire du mal pour qu'il en arrive du bien. »

— Le mensonge n'est jamais excusable, quelque fin et quelque motif qu'invoque celui qui ment. (Fléchier).

— Le mensonge est plus dégoûtant encore dans les écrits que dans les paroles. (Mme de Staël).

Mépris. — Sentiment par lequel on juge une personne indigne d'estime, de considération et d'égards.

L'homme, dit avec raison le comte Ferrand, pardonne quelquefois la haine, jamais le mépris ; celui qui sent que nous le méprisons est bien près de nous haïr.

L'homme brave parfois le mépris public par l'éclat des dignités ; sous un large cordon, il cache la boue dont il est couvert, mais, pour la femme, il n'est pas d'asile contre le mépris.

Mérite. — Le mérite est ce qui nous rend digne d'estime. « Les hommes d'un mérite réel, dit Montesquieu, s'attirent quelquefois des personnes d'un haut rang une sorte de respect qui n'a point été établi par les lois de la société et dont la nature s'est réservé le droit de disposer en faveur de la vertu. »

Quand la raison et la conscience nous montrent le bien et le juste comme règle obligatoire, nous pouvons suivre ou violer les lois que cette conception nous impose. De là le *mérite* ou le *démérite* aux yeux de Dieu qui nous juge. Si nous nous soumettons à la règle stricte du devoir, il y a mérite. Si nous préférons au devoir, l'intérêt ou la jouissance des sens, il y a démérite. Les biens et les maux sont, sur cette terre, le partage de l'innocent

et du coupable ; les vertus y sont souvent méconnues et les crimes impunis. La raison ne peut admettre qu'un tel désordre existe, sans être puni, ce serait nier Dieu et sa justice.

— Tant qu'on peut se parer de son propre mérite, on ne songe point à emprunter celui de ses ancêtres. (Saint Évremont).

— Le mérite consiste à bien penser, à bien parler et surtout à bien agir. (La reine Christine).

Métaphysique. — Théorie de la philosophie.

La métaphysique générale est la science qui traite des facultés de l'entendement humain, des premiers principes de nos connaissances et des idées universelles. Elle se compose de deux parties distinctes ; la théorie de la connaissance et l'ontologie, *science de l'Être.*

La métaphysique spéciale a pour objet : la Psychologie rationnelle, la cosmologie et la théologie naturelle.

La métaphysique, dit Voltaire dont l'esprit était surtout pratique, est le roman de l'âme.

La métaphysique, dit à son tour Rousseau, n'est pleine que de ténèbres.

Sans aller aussi loin, nous devons convenir que les idées générales et abstraites sur ces matières sont la source des plus grandes erreurs des hommes, qui n'ont jamais pu s'accorder entr'eux. Jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte quand on les dépouille de leurs grands mots.

Métempsycose. — Transmigration des âmes.

C'est l'une des premières formes que revêtit le dogme de l'immortalité de l'âme, avant qu'il fut formulé d'une manière précise par Socrate et Platon d'abord, et, plus tard, par d'autres philosophes.

« Le principe de vie, dit Artaud, étant une fois personnifié sous le nom d'*âme*, on fut embarrassé de savoir ce que l'on ferait de ces âmes après la dissolution du corps. Que deviennent-elles ? quel est leur séjour ? quelle est leur occupation ? On les fit voyager—cette suite de migrations, cette série de transformations

par lesquels elles passent, dispense de leur assigner un séjour fixe. Le dogme de la métempsycose est d'origine indienne ; il repose sur l'affinité de tous les êtres avec l'âme universelle et tient de près au panthéisme oriental. »

Ce système ne satisfait pas l'esprit, en ce sens qu'il y manque le sentiment de la durée *personnelle*, de la perpétuité de l'individu, à travers ses métamorphoses.

Pythagore a importé la métempsycose dans la Grèce. Selon lui, l'âme est une émanation du feu central, obligée de traverser une série de corps...

En résumé, cette doctrine n'est que le résultat d'une aspiration spiritualiste dans un monde peu éclairé, un tâtonnement confus de l'esprit humain dans son enfance.

Fourrier a essayé de la reprendre de nos jours : d'après lui « la vie qui nous attend, au sortir de ce monde, est à notre existence ce que la vie est au sommeil... nos sens épurés ne rencontreront plus d'obstacles, et les plaisirs que nous connaissons aujourd'hui nous seront rendus plus vifs. Il y a, dans notre vie présente, certains états tels que l'extase, le somnambulisme, qui nous donnent une idée de notre existence future. — Pourquoi ne la connaissons nous pas? — Parce que si nous la connaissions nous aurions hâte de sortir d'un monde où nous sommes si malheureux ! »

On ne peut discuter de pareilles idées.

Méthode. — Marche adoptée par les philosophes pour acquérir des connaissances ou s'assurer de leur exactitude.

Parmi les plus connues sont : la méthode analytique, qui consiste à décomposer les notions particulières pour en tirer des idées générales, et la méthode synthétique, qui consiste à descendre des principes aux conséquences, du général au particulier.

Il y a, en outre, les méthodes dialectique, théorique, systématique, synoptique, dogmatique, catéchétique, thomistique, historique, etc.

Platon, chez les anciens ; Bacon, Spinosa, Pascal et Descartes, chez les modernes, ont donné de la célébrité à leur méthode particulière, mais celles de Platon et de Descartes ont seules survécu.

Les ouvrages, autres que les leurs, ne servent qu'à satisfaire une vaine curiosité.

— Au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une fois de les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le metrte en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degré, à la connaissance des plus composés et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point, les uns, les autres.

Le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre.

(Descartes).

Méthodisme. — Secte religieuse, formée au sein de l'église anglicane, au XVIIIe siècle. Elle se distingue par l'extrême sévérité de ses doctrines. C'est surtout dans le Nouveau-Monde qu'il est en honneur. En 1842, on comptait dans l'Amérique du Nord trois millions de méthodistes, repartis en 3500 communautés.

Les méthodistes sont en général *wesleiens*, c'est-à-dire disciples de J. Wesley, missionnaire anglican qui travailla plusieurs années (vers 1835) à la conversion des idolâtres, en Amérique.

Miracle. — Fait sensible et divin qui déroge aux lois *connues* de la nature.

« Les miracles, dit saint Augustin, ne se font pas contre la

nature, mais contre la connaissance ou l'expérience que nous avons de la nature, puisque la nature des choses n'est autre que la volonté de Dieu (1) ».

Selon Clarcke, la seule différence qu'il y a entre un évènement naturel et un fait miraculeux, c'est que le premier arrive fréquemment et que l'autre se voit très rarement.

Selon Leibnitz, le miracle est simplement une chose qui surpasse les forces et l'entendement des créatures.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces assertions des philosophes, mais ce serait sortir du domaine de la philosophie morale, notre sujet exclusif.

Misanthropie. — La misanthropie est plutôt un défaut de caractère qu'un vice du cœur. Elle provient d'un zèle amer, d'une vertu intraitable, avec de l'âpreté dans les formes.

La misanthropie est un défaut, ou plutôt un travers, peu en harmonie avec la charité. Elle est moins vile et plus excusable cependant que beaucoup d'autres travers, car elle naît souvent d'un excès de sensibilité ou de l'amour exagéré du bien, qu'elle ne voit nulle part... La misanthropie commence par détester les vices des hommes et prend ensuite en haine l'humanité tout entière.

Le chrétien aussi déteste les vices, mais il plaint et console ses frères au lieu de les haïr. Il cherche à démêler le vrai du faux et guérit la plaie, si elle existe, au lieu de la maudire et de l'envenimer.

Le misanthrope prend en habitude l'exagération et ne voit plus le vrai : il fuit sa famille parce que ses parents, cupides et avides de son bien, regarderaient sa mort comme un bienfait... Il ne veut plus d'amis parce qu'ils sont sans zèle et sans dévouement... Il ne se mariera jamais, car où existe-t-il une femme dont les exigences ne le contraindraient pas à déserter une union intolérable ? Il craindrait, s'il avait des enfants, de mettre au jour des monstres d'ingratitude...

Si vous reconnaissez devant lui quelques vertus, vous le voyez, l'œil ardent et les lèvres crispées, deversant la satire sur l'humanité, qu'il méprise, vous dire que l'homme est au-dessous

(1) *De civitate Dei*, l. 21, c. 8.

de la brute, que ses actes ne sont qu'égoïsme, orgueil ou intérêt.

Le misanthrope peut avoir de l'honneur et de la probité, sans cela son indignation ne serait pas réelle, mais son âme manquant de bienveillance et de modération, et, ne reflétant que ce qu'il y a de mal dans les actions des hommes, elle ne sait plus que les maudire.

Combien tout cela est loin du tableau que nous offre le chrétien, pleurant sur les vices et les maux de ses semblables et donnant, pour les consoler et les rendre meilleurs, tout ce que Dieu lui a accordé de force, d'énergie et de douce persuasion.

Mode. — La mode a sa source dans les caprices d'un goût souvent corrompu, qui cherche la variété des jouissances comme remède à son ennui. Inconnue aux classes qui travaillent et qui souffrent, la mode, en prélevant un impôt sur les oisifs, les grands et les riches pour enrichir de leurs fantaisies quelques industrieux fabricants, est le reflet des mœurs; reflet mobile, variable, errant et incertain. L'Asie échappe un peu à son empire par son immobilité, mais l'Europe civilisée lui est soumise, et la France est sa capitale.

— La mode est une souveraine dont les ordres les plus gênants n'éprouvent jamais d'opposition; nul ne réclame contre ses décrets. Ses fantaisies sont des lois révérées, ses caprices sont des oracles; elle change à son gré les mœurs; elle se moque des convenances et fait ployer la sévère raison sous la marotte de la folie. Elle règle le bien et le mal, fait et défait les réputations, donne de la beauté aux laides, de l'esprit aux sots, de la science aux charlatans et résiste impunément aux remontrances de la justice, aux conseils de la sagesse et aux préceptes mêmes de la religion. Son unique but est de plaire, son essence est le changement; elle récompense par des applaudissements et punit par le ridicule. Voilà son unique force et ses seules armes.

(De Ségur).

— Le changement des modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche. (Chamfort).

Modération. — La modération est l'une des qualités les moins en harmonie avec notre nature et par conséquent les plus difficiles à acquérir. Les sentiments les plus nobles peuvent nous pousser à des excès coupables s'ils manquent d'une certaine mesure; la modération est la première base de la morale privée comme de la morale publique.

— Il faut de la modération en tout : qu'y aurait-il de mieux que la liberté sans licence, la religion sans fanatisme, la croyance sans superstition, la philosophie sans athéisme, l'égalité politique sans saturnales, la monarchie sans despotisme, l'obéissance sans servitude et le repos sans apathie ? (Comte de Ségur).

— La modération est la santé de l'âme. (J. Droz).

Modestie. — Retenue dans la manière de penser et de parler de soi. La modestie, dit La Bruyère, est au mérite ce que les ombres sont dans un tableau : elles lui donnent du relief.

La modestie sied à tout le monde, mais surtout aux femmes; c'est une compagne de la décence. Ces deux vertus les empêchent de se laisser enivrer et trop souvent dépraver par les succès du monde. A peu près inconnue chez les Grecs et les Romains, la modestie est l'une des qualités qui font pardonner la médiocrité et ajoutent au mérite.

— La modestia è una delle più amabili doti dell'uomo superiore. (Manzoni).

Mœurs. — On distingue les mœurs sociales et politiques des mœurs privées proprement dites. Nous n'avons à nous occuper que de ces dernières.

Les mœurs sont bonnes lorsqu'elles sont pratiquées avec respect et qu'elles ne sont ni publiquement contestées, ni secrètement démenties.

Elle sont mauvaises quand la loi morale, privée des lumières et de l'appui de la loi religieuse, cesse de régner sur les esprits. Alors naissent et grandissent l'indifférence, le scepticisme et le matérialisme qui tuent la morale.

Nos pensées s'accordent avec nos penchants, nos discours avec

nos études, mais nos actions sont presque toujours dirigées par nos mœurs. C'est la tyrannie des mœurs qui jette une femme indienne sur le bûcher de son époux, qui force, en Europe, un homme d'honneur à exposer sa vie en réparation d'une insulte, qui fait, en Italie, d'une église un asile inviolable, qui autorise, en Angleterre, la vénalité des suffrages dans les élections.

— Les bonnes mœurs produisent la santé. (Fénelon).

— La régularité des mœurs fait toute la dignité des femmes. (Mme de Rémusat).

Moïse. — Législateur des Hébreux, né en Égypte environ 1700 ans avant J.-C.

Exposé sur le Nil par l'ordre de Pharaon qui avait résolu la mort de tous les enfants mâles des Hébreux, Moïse fut sauvé par la fille de ce souverain qui l'éleva avec soin, le fit instruire et initier aux mystères de la caste sacerdotale.

Moïse étudia successivement la religion juive, les sciences naturelles, la législation et la politique. Nous ne raconterons pas sa vie, connue de tous, nous nous contenterons de dire qu'inspiré de Dieu, il guida le peuple hébreu au milieu des périls les plus grands. On reste frappé d'admiration en songeant à tout ce qu'il lui fallut de sagesse, d'énergie et d'invention pour conduire cette nation, souvent rebelle, au milieu des plaintes et des soulèvements continuels et la sauver de l'oppression des Égyptiens.

Moïse mourut à l'âge de 120 ans; cet instant suprême est resté entouré de mystère comme quelques-uns des actes de sa longue vie.

Le *Pentateuque* qui contient la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, est le plus magnifique monument élevé par le génie de Moïse : « Dans ce livre auguste, dit Lord Byron, est le mystère des mystères. Heureux ceux à qui Dieu a fait la grâce d'entendre et de respecter ce qui y est écrit. »

Aucun historien n'a écrit ou parlé dans des conditions aussi solennelles que Moïse. Ce n'est pas un poète, comme Homère ou Hésiode, écrivant sous l'inspiration de sa fantaisie, ce n'est pas un historien, comme Hérodote ou Thucydide, composant un thème

pour concourir aux prix qui se décernaient dans les jeux publics; c'est un Pontife, un patriarche, écrivant sous les yeux d'un peuple, relatant des évènements dont l'univers connu avait été le théâtre et fixant, par l'écriture, ce que toute la terre racontait. « Chez lui, dit Auguste Nicolas (1), pas de préface, d'exorde ni de précaution; pas de dessein concerté, nul souci de plaire ou de n'être pas cru : le récit, rien que le récit qui sort de sa plume avec une austère simplicité. On voit qu'il écrit au sein de la persuasion publique, et qu'il est porté par l'opinion, par la voix d'un peuple. On ne peut donc révoquer en doute ses récits. »

Il n'y a là ni transmigration, ni ces métamorphoses qu'on trouve dans la mythologie payenne, rien qui sente le mythe ou une imagination désordonnée. Une vulgarité sublime se fait remarquer dans sa parole. Tout, dans ses expressions, est *idée*, ou *récit*, rien n'est *image*. Son style est simple, fort et exact. Il y a dans les pages de la *Genèse* plus de vérités fondamentales et de saine philosophie, plus de connaissance des choses divines et humaines que dans tous les ouvrages de l'antiquité. Comment se ferait-il, s'il n'était inspiré de Dieu, qu'étant venu tant de siècles avant les autres écrivains, il les surpassa par sa haute sagesse et qu'il soit le seul qui n'ait pas vieilli, le seul dont les écrits servent encore de base à l'histoire et à la philosophie, comme à la religion ?

Mollesse. — Manque de vigueur, de fermeté dans le caractère, dans la conduite ou dans les mœurs. Vie efféminée ou voluptueuse.

La mollesse est, dans un autre sens, un excès d'indulgence. C'est un défaut trop commun aux femmes, dans l'éducation de leurs enfants, et contre lequel les pères, que la nature a fait plus forts, doivent se prémunir.

Montaigne. — Philosophe français, né en 1533, en Périgord, mort en 1592.

Michel de Montaigne commença ses études sous la direction de son père et les termina au collège de Bordeaux. Devenu con-

(1) *Etudes philosophiques sur le Christianisme.*

seiller au Parlement dans cette ville, il se lia d'une vive amitié avec La Boëtie, mais bientôt dégoûté des affaires et d'une vie trop sédentaire, il voyagea et écrivit pour se distraire. Il parcourut l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et reçut de ce dernier gouvernement le titre de citoyen romain. A son retour, il fut nommé maire de Bordeaux.

Pendant ses voyages, il avait pris l'habitude de consigner ses pensées sur les sujets les plus divers. Il appelait ces fragments, ses *essais*, et ces essais l'ont rendu à jamais célèbre. Il s'y peint lui-même avec une grande sincérité et avec cette naïveté facile et douce qui ne l'abandonnait jamais. Il écrivait sans plan fait d'avance, sans ordre, sans méthode, à mesure que ses observations faisaient naître des réflexions dans son esprit.

On ne peut dire que Montaigne fut de *l'école sceptique* comme Bayle et avant eux Pyrrhon. Il était sceptique par nature, sans système, sans parti pris. On connaît sa devise : *Que sais-je ?* mais ce *que sais-je* était simplement le doute qu'excite, par moments, dans un esprit de bonne foi, la contradiction des jugements humains et sa propre impuissance à expliquer les faits et les doctrines.

Montesquieu. — Magistrat français, né au Château de Bredes, près de Bordeaux, en 1689, mort à Paris en 1755.

Montesquieu était destiné à la magistrature dans laquelle sa famille occupait de hauts emplois. Après de brillantes études, il fut reçu, en 1714, conseiller au Parlement et président en 1716.

C'est après avoir parcouru l'Italie, l'Angleterre et les principaux royaumes de l'Europe, que Montesquieu, nourri des mœurs, des usages et des lois de ces diverses contrées, songea à publier les deux ouvrages qui ont immortalisé son nom : *Les Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains et l'Esprit des lois.*

Le premier est plus resserré et plus complet : jamais le sens de l'histoire n'avait été saisi avec cette profondeur et rendu avec cette précision. L'effet produit fut immense. Montesquieu n'en sentit que plus d'ardeur pour travailler à l'*Esprit des lois* qui l'occupait déjà depuis six ans, et dont son traité, sur l'histoire romaine, n'était guère qu'un chapitre détaché. Il y travailla qua-

torze ans encore ; enfin, toute cette érudition accumulée, toutes ces observations sur les hommes et les choses s'organisèrent dans son esprit, se développèrent dans un ordre lumineux et il fut en état d'écrire un livre où toute la politique est résumée, expliquée, jugée, et où l'histoire entière sert, à la fois, d'origine et de preuve à la philosophie. Le secret des mœurs cherché dans le mode de développement de chaque société, dans les influences du climat, dans les besoins particuliers créés à chaque pays, par sa position géographique ; toutes les différences de races, de génie, de législation, sont présentées sans confusion et rangées sous des lois générales ; la science du gouvernement, cette science difficile, compliquée, qui embrasse à la fois la morale, la religion, le commerce, l'industrie, dégagée peu à peu de l'histoire, sort nette et brillante de l'obscurité des anciennes lois ; au milieu de cette élucidation du passé, des vues pleines de nouveauté sur l'avenir et des traits de génie se font remarquer à chaque page ; dans cette grave et difficile matière, un ordre, une méthode, une clarté admirables ; point de chapitre qui ne concoure au but de l'ouvrage, et ne fasse penser ; une préoccupation constante de la grandeur morale de l'homme, de la responsabilité des puissants, des droits de l'opprimé, un ferme amour de la justice... voilà les mérites qui emportèrent la faveur publique et forcèrent les contemporains de Montesquieu à juger l'*Esprit des lois* comme devait le faire la postérité. On le lut avec étonnement, on l'étudia avec passion et l'on comprit que la publication d'un tel livre était une date mémorable dans l'histoire de la pensée humaine.

Monthyon. — Philanthrope devenu célèbre par ses dons et les prix qu'il a fondés.

Le baron de Monthyon, né à Paris, en 1733, a été successivement avocat au Châtelet, conseiller d'Etat et chancelier du comté d'Artois. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque un volume intitulé : *De l'influence des divers impôts sur la moralité et l'activité des peuples.*

En 1782, il fonda un prix de vertu et un autre pour le meilleur ouvrage paru dans l'année. La Convention les supprima... mais Monthyon les rétablit à son retour en France, sous l'Empire. Il fit, en outre, des dons magnifiques aux bureaux de cha-

rité de Paris et mourut enfin, en 1820, âgé de 87 ans. Son testament contient d'autres legs de même nature.

Une vie pareille n'a pas besoin de commentaires ; mais elle devait être rappelée dans un dictionnaire de philosophie morale.

Morale. — La morale est la loi qui gouverne les êtres intelligents et libres, et d'après laquelle se caractérisent, dans leurs déterminations, le bien et le mal, le vice et la vertu.

C'est par la puissance de la morale que se forment les liens de la société humaine ; c'est par cette puissance invisible que les sociétés se conservent, qu'elles obtiennent le plus haut degré de l'ordre et de la prospérité. C'est la loi du devoir gravée dans la conscience humaine, qui, exprimée dans leurs codes avec plus ou moins de fidélité, est devenue la loi écrite et positive.

C'est au sein du Christianisme que s'est consommée cette admirable alliance de la religion et de la morale et que cette dernière s'est animée d'un esprit divin. Jamais la morale pratique n'avait possédé un recueil de préceptes aussi complet, aussi achevé que l'Évangile.

La morale forme une étude spéciale dans celle de la philosophie. Elle a pour mission de régler la vie de l'homme.

C'est par sa volonté et par sa liberté que l'homme est vertueux ou vicieux, bon ou méchant. Il y a en lui deux natures contraires : la nature spirituelle et la nature matérielle, ayant chacune son existence et ses penchants, et entr'elles une volonté libre, mais soumise à des influences qui la portent au bien ou au mal.

Qu'est-ce que le bien ? qu'est-ce que le mal ? c'est là l'enseignement de la morale.

D'où part ce précepte, le premier que l'homme doit observer, qu'il comprend sans peine et admet sans répugnance : « Ne fais pas à ton semblable ce que tu ne veux pas qu'il te fasse ? » — du sentiment de justice inné en lui. Mais si le sentiment de cette loi est inné dans l'homme, qu'est-ce donc qui le rend injuste envers son semblable ? la préférence de soi-même aux autres, l'égoïsme. C'est donc l'égoïsme qui est la source de toutes les passions, de tous les vices et le mobile de bien des crimes. L'homme ne fait guères le mal pour le mal ; c'est toujours une

satisfaction personnelle qu'il espère et qu'il cherche ; il n'est méchant que par intérêt. Mais si cet égoïsme est inné dans l'homme, s'il lui est naturel, comment vouloir qu'il résiste à la loi de sa nature ?

Si l'homme n'était qu'un animal, une masse organisée, il ne serait soumis qu'à la loi du corps, mais il est aussi esprit, et la loi de l'esprit est contraire à celle de la chair et peut lui résister.

Si la loi du corps, qui veut tout pour soi, n'est pas dominée par la loi de l'esprit, l'homme restera sauvage ; toute société, toute civilisation sera impossible.

C'est donc parce que l'égoïsme est naturel à l'homme que la loi morale est nécessaire, impérative, obligatoire. Elle est le remède qui doit combattre et affaiblir le mal.

C'est beaucoup sans doute que de brider les passions et de ne point nuire à ses semblables, mais ce n'est là encore qu'une vertu négative : nous ne sommes pas faits seulement pour ne pas nous haïr, pour ne pas nous détruire les uns les autres, mais pour nous aimer, nous secourir, nous servir. Telle est en effet la seconde maxime morale que l'homme peut encore comprendre et qu'il devra pratiquer.

Ici le bien commence à l'emporter sur le mal : l'homme s'améliore à mesure qu'il s'élève au-dessus de son intérêt et qu'il est plus disposé à céder quelqu'un de ses droits pour aider ses fréres. De là la bienveillance, la concorde, la reconnaissance et l'affection.

Allons plus loin : l'homme devenu bon et bienveillant en devenant juste, deviendra magnanime, excellent, sublime, en sacrifiant ses biens, sa santé, sa vie même pour ses frères.

Cette vérité, que le raisonnement vient de nous démontrer, est confirmée par l'admiration et le respect des siècles.

Le but de la morale théorique ou pratique est donc de retirer l'homme de l'égoïsme pour le porter au dévouement et à la charité.

Telle est l'idée de la morale par excellence ; a-t-elle jamais été enseignée aux hommes mieux que par la loi du Christianisme ? Un rapide aperçu de la philosophie dans l'antiquité et les temps modernes nous mettra mieux en mesure de répondre à cette question.

Nous avons déja vu dans une autre partie de cet ouvrage (1) que les systèmes les plus absurdes, les plus contradictoires avaient été enseignés et soutenus par les philosophes de l'Asie, de la Grèce et de Rome ; Cicéron lui-même en convient. Il n'y a guères en effet d'erreurs, et même de crimes, qui n'aient eu des apologistes.

L'homme a surtout cherché à se connaître (2) ; or, ne se connaissant que tel qu'il était dans tel ou tel degré de son développement ou de la civilisation, la science qu'il puisait en lui-même devait correspondre au degré de ce développement. Il a dû considérer comme bien ce qui répondait à ses désirs et à ses besoins, et comme mal ce qui leur était contraire.

De là, autant de systèmes philosophiques qu'il y a d'éléments dans l'homme et de degrés dans son développement.

C'est par le corps que la vie de l'homme se manifeste d'abord; ce corps a des besoins et c'est dans le monde matériel que se trouvent les objets qui y correspondent. De là encore la philosophie des sens, le sensualisme, le matérialisme, la doctrine d'Épicure. Quel est, d'après ce philosophe, le but de l'existence et le grand bien de l'homme ? — Jouir le plus qu'il peut et souffrir le moins possible ; vivre pour jouir ! Tel est le dogme, telle est la morale. Le reste importe peu. « S'il est des Dieux, disait Épicure, ils ne se mêlent guères des choses d'ici bas ; eux aussi doivent songer à jouir. »

Quelle est la conséquence de ce système ? l'égoïsme. L'égoïsme et la guerre, car si jouir est un devoir, renverser ce qui nous gène est un droit. Telle est la morale sensualiste depuis Épicure jusqu'à Helvétius.

Cette doctrine est loin d'avoir été la seule dans cette longue période ; on a vu tour à tour briller beaucoup de systèmes, parmi lesquels nous choisirons celui qui s'éloigne le plus du sensualisme : le stoïcisme.

Le stoïcisme considère la raison comme son caractère essentiel et le corps comme l'esclave de la raison. Il cherche donc à le tenir dans la subordination. Ainsi, douleurs et plaisirs sensibles, afflic-

(1) V. le mot *Christianisme*.
(2) *Nosce te ipsum*.

tions ou joie du cœur, liens terrestres, liens du sang, tout cela doit laisser l'homme dans une complète indifférence. « Que ta vie soit conforme à la dignité d'un être raisonnable. » Tel est le premier précepte de la morale stoïque et afin de s'élever à cette hauteur, le stoïcien doit se soustraire à toutes les influences qui pourraient le séduire, repousser tout ce qui pourrait le charmer ou le troubler. Impassibilité, voilà la perfection ; autocratie de sa volonté inflexible, voilà sa félicité.

Le stoïcisme, à défaut d'autre mérite, suppose au moins du courage puisqu'il demande de continuels sacrifices... Mais, que produit, dans l'homme, la pratique de cette morale? l'apothéose de lui-même, l'orgueil.

Le rationalisme arrive après; c'est la doctrine de la vieillesse chez les peuples, comme chez les individus : en avançant en âge ils deviennent raisonneurs et sophistes. Mais que produit en général le rationalisme? une seule chose : le doute. Il y a en morale deux espèces de scepticisme : l'un qui nie l'existence du bien et du mal comme non démontrée, qui dit que la conscience se forme de préjugés et la religion d'imaginations exaltées; l'autre, qui n'affirme rien, ne nie rien, et se tient dans une complète indifférence.

Nous n'en finirions pas si nous voulions retracer tous les systèmes qui ont précédé la doctrine chrétienne, nous préférons renvoyer nos lecteurs à chacun d'eux et à la vie des chefs d'écoles ou de sectes. Nous terminerons donc cet aperçu de la morale dans les siècles anciens par quelques mots sur la morale que le monde doit au Christianisme.

L'homme est supérieur à tous les animaux, mais il est encore loin de la perfection, et la liberté dont il jouit et dont il abuse le prouve assez. Il n'est pas parfait, mais il est perfectible et a besoin d'enseignement et de force. Après tant de fautes accumulées, il lui fallait un modèle. Le Christ le lui a donné.

L'amour est sa loi principale, presque toute sa loi : « Tu aimeras le seigneur ton Dieu de toute ton âme et ton prochain comme toi-même. » D'où est venue l'opposition à cette loi si pure et si douce? elle provient de la chair qui appesantit l'esprit, fausse le jugement et rend l'homme esclave du mal. Il est libre cependant de rompre cette chaîne, mais à condition qu'il sera humble,

charitable et dévoué à ses frères. Là est toute la doctrine chrétienne.

L'homme, en effet, est tombé par l'orgueil, il doit se relever par l'humilité.

Pourquoi, le sachant, résiste-t-il si souvent à cet appel ? — C'est que, dominé par les passions, il veut presque toujours le bien... qu'il ne fait pas, et ne veut pas le mal... auquel il se laisse entraîner.

Pourquoi ces luttes, ces souffrances intérieures? Parce que la terre où nous vivons est un lieu d'exil et de passage ; la vie, une épreuve perpétuelle ; parce que tous les biens que le monde fait miroiter à nos yeux ne sont rien si l'âme n'est pas restée pure ; parce que le ciel, notre vraie patrie, n'est donné qu'à ceux qui renoncent à toutes ces joies mensongères.

Mais, où prendre la force pour un tel renoncement?—Instruit par l'expérience de sa misère et de son impuissance, le chrétien doit mettre son espoir en un plus fort que lui, il a le sentiment du secours qui lui est donné et le pressentiment de la vie future promise à son courage. C'est par les tribulations que la foi est éprouvée et par l'espérance qu'elle est soutenue... Aussi ne dira-t-il jamais, comme les disciples de Zénon : « O vertu, tu n'es qu'un nom ! » Jamais il ne désespère de la providence.

L'homme souffre pour mourir, on ne se détache point de ceux qu'on aime sans déchirement ; mais ceux qui souffrent sont heureux parce que leur souffrance prouve que leur purification s'opère. Heureux ceux qui pleurent, dit l'Écriture, plus heureux ceux qui souffrent pour la justice et la vérité parce que le royaume de Dieu est déjà à eux. Ces souffrances détachent l'homme des choses terrestres et l'élèvent vers les choses célestes, et ce n'est que par ce brisement perpétuel, par ces renoncements répétés qu'il meurt à son corps, à son égoïsme et qu'il arrive à aimer ses semblables comme lui-même, plus que lui-même.

— La doctrine morale par excellence doit déterminer ce qui est bien ou mal pour l'homme, non seulement pour telle partie de sa personnalité, pour tel temps, tel lieu, telle circonstance, mais absolument pour l'homme dans sa nature la plus intime et pour l'humanité entière.

Or, toutes les doctrines des philosophes ne proposent à l'homme qu'un bien partiel et relatif qui ne convient qu'à une des formes de son existence, qui ne répond qu'à un degré de son développement.

Le sensualisme ne satisfait que les sens.

Le rationalisme ne s'adresse qu'à la raison.

Le platonisme exalte l'intelligence et ne donne à l'homme que de la science et des idées.

Le Christianisme seul, en apprenant aux hommes à aimer, a répondu au besoin le plus profond de leur être, au besoin de l'âme. Seul, il leur a révélé la loi fondamentale et éternelle de leur nature, l'amour et la charité; et il leur a montré, en paroles et en œuvres, que c'est de l'accomplissement de cette loi par le dévouement que résulte le bien et tous les biens véritables, comme c'est de son infraction par l'égoïsme que provient le mal et tous les maux.

La morale chrétienne est donc la seule qui remplisse toutes les conditions et c'est avec joie que nous la proclamons supérieure à la morale des philosophes anciens et modernes.

Moi aussi, je me suis cru philosophe et j'ai pensé que la mesure de l'absolu et du possible se trouvait dans ma raison; j'ai cherché la vérité en moi, dans la nature et dans les livres. J'ai frappé à la porte de toutes les écoles humaines ; je me suis abandonné à tout vent de doctrine et je n'ai trouvé que ténèbres et incertitude, vanités et contradictions.

Grâce au ciel, je n'ai jamais pu pactiser avec les doctrines dégradantes du matérialisme, ni me rouler systématiquement dans la fange; mais j'ai été idolâtre de la beauté, esclave de l'imagination et au milieu des prestiges des arts et des lettres, mon âme est restée vide et affamée... Alors, j'ai raisonné avec Aristote, j'ai voulu refaire mon entendement avec Bacon, avec Descartes, j'ai essayé de déterminer avec Kant ce qu'il m'était possible et permis de connaître et le résultat a été que je ne savais rien. Je me suis réfugié avec Zénon dans mon for intérieur, cherchant le bonheur dans l'indépendance de ma volonté, je me suis fait stoïcien. Mais ici encore je me suis trouvé sans principes, sans direction, sans but, et de plus sans nourriture et sans bonheur, ne sachant que faire de ma liberté. Je me suis tourné vers

Platon. Ses spéculations sublimes ont élevé mon esprit comme sur des ailes ; j'espérais arriver par les *Idées* à la contemplation de la vérité pure, de la beauté éternelle... J'étais enflé de science ! j'ai appris à discourir magnifiquement sur le bien ; mais je ne savais pas le pratiquer. Je pressentais beaucoup, je voyais peu et je ne goûtais rien. Je n'étais ni meilleur ni plus heureux pour être plus savant, et au milieu de mes rêves de vertu et de perfection, je sentais toujours dans mon sein l'hydre de l'égoïsme qui se riait de mes théories et de mes efforts...

Dégoûté des doctrines humaines, doutant de tout, croyant à peine à ma propre raison, ne sachant que faire de moi et des autres au milieu du monde, je périssais consumé par la soif du vrai et ne le trouvant nulle part.

Un livre m'a sauvé... mais ce n'était point un livre sorti de la main des hommes ! Je l'avais longtemps dédaigné et ne le croyais bon que pour les crédules et les ignorants. J'y ai trouvé la science la plus profonde de l'homme et de la nature, la morale la plus simple et la plus sublime. J'ai lu l'Évangile avec le désir d'y trouver la vérité ; et j'ai été saisi d'une vive admiration, pénétré d'une douce lumière, qui n'a pas seulement éclairé mon esprit, mais qui a porté sa chaleur et sa vie au fond de mon âme. Elle m'a comme ressuscité ! les écailles sont tombées de mes yeux... J'ai vu l'homme tel qu'il est et tel qu'il doit être ; j'ai compris son passé, son présent, son avenir, et j'ai tressailli de joie en retrouvant ce que la religion m'avait enseigné dès l'enfance, en sentant renaître dans mon cœur la foi et l'espérance...

C'est ainsi que la vertu et la vérité du Christianisme m'ont été démontrées ; c'est ainsi que j'ai acquis la conviction que sa morale est aussi supérieure à toutes les morales humaines, que ses dogmes sont au-dessus des opinions des hommes.

(Bautain).

— Sans la morale, la religion est fétichisme. Sans religion, la morale est un arbre sans racines. (Massias).

— La morale est l'art de bien vivre avec soi et avec ses semblables et d'être bon et honnête pour être heureux. Mais l'homme qui ne se croit obligé d'être bon que pour être heureux dans ce monde, selon ses goûts et ses caprices, changera de moyens s'il

croit aller plus sûrement à son but par une autre route, et sera vicieux et méchant par principe, s'il croit ou le vice ou le crime plus convenable à son bonheur.

La morale religieuse a plus d'élévation, d'étendue et de consistance, on la définit *la science de bien vivre pour l'éternité ;* or, vivre pour l'éternité, c'est aussi vivre pour soi. C'est bien, par excellence, l'art d'être bon pour être heureux ; mais ce n'est là ni une bonté de convenance, ni un bonheur de fantaisie. La volonté divine devient la règle unique des volontés humaines et les petits intérêts du présent disparaissent devant l'invariable intérêt du grand avenir.

Ainsi, dans la morale religieuse, le principe, la fin, le moyen, tout est constant. Le but en est marqué, la route en est tracée : Il ne s'agit pour l'homme que de bien savoir à quelles conditions le bonheur lui est promis et quelle est la vertu dont ce bonheur sera la récompense. (Marmontel).

— Il n'y a point de science qui ait tant de rapports à nous que la morale. C'est elle qui nous apprend tous nos devoirs à l'égard de Dieu, de nos parents, de nos amis, et généralement de tout ce qui nous environne. Elle nous enseigne même le chemin qu'il faut suivre pour devenir éternellement heureux ; et tous les hommes sont dans une obligation essentielle, ou plutôt dans une nécessité indispensable de s'y appliquer uniquement.

La science de l'homme ou de soi-même est une science que l'on ne peut raisonnablement mépriser ; elle est remplie d'une infinité de choses qu'il est absolument nécessaire de connaître pour avoir quelque justesse et quelque pénétration d'esprit, et l'on peut dire que, si un homme grossier et stupide est infiniment au-dessus de la matière, parce qu'il sait qu'il est, et que la matière ne le sait pas, ceux qui connaissent l'homme, sont beaucoup au-dessus des personnes grossières et stupides, parce qu'ils savent ce qu'ils sont, et que les autres ne le savent pas.

(Malebranche).

Morale indépendante. — Ce mot, ou ce système, est à la mode aujourd'hui. Que signifie-t-il ?

Parmi les matérialistes, il en est de foncièrement honnêtes et sincères qui, tout en proclamant leur croyance, sentent l'impé-

rieuse nécessité de la morale, et c'est pour la conserver qu'ils veulent la séparer de toutes les croyances selon eux absurdes, chancelantes, mais l'idée est fausse et le résultat sera le contraire de ce qu'ils en attendent.

Quelle est la source de la loi morale ? d'où lui vient son autorité ? la loi morale ne peut être le fruit d'une convention humaine ; l'homme ne l'a pas faite, il ne peut ni l'abolir, ni la changer. Les lois civiles sont le résultat du climat, du sol, des circonstances sociales et les hommes qui ont le pouvoir les font à leur gré, mais en est-il de même de la morale ? Elle est impérative et obligatoire pour tous ; elle existe dans notre conscience et ne peut nous venir que de Dieu. Socrate, Platon, Confucius, Zoroastre, Aristote, Zénon, Kant, tous les plus grands philosophes l'ont reconnu, et c'est ce que quelques matérialistes de notre siècle veulent détruire (1)

Nous voyons l'homme qui observe la loi morale, tantôt heureux, tantôt malheureux en ce monde, est-ce là un état normal ? qui remettra de l'ordre dans ce chaos de vices, tantôt punis, tantôt couronnés par le succès ? Évidemment, l'homme n'y suffit point : dans le monde, comme dans l'individu, le principe moral reste mutilé et trop faible pour sa mission, s'il n'est uni au principe religieux.

Pas plus dans la vie du genre humain, que dans celle de la personne humaine, dit avec raison M. Guizot (2), la morale ne peut se passer de Dieu ; et ce n'est pas seulement à la religion en général que tient essentiellement la morale, c'est au Christianisme. — Pourquoi ? — Parce que le Christianisme est en harmonie avec la nature morale de l'homme ; parce qu'il est la fidèle expression de la loi morale, le maître légitime de l'Être moral.

(1) Nous avons souvent parlé des philosophes et des moralistes des siècles anciens. Quant à ceux du XIXe siècle, nous les avons consultés et cités, mais le nombre est trop considérable pour donner leur vie ; il y en a de bons et de mauvais, nous ne dirons rien de ces derniers, mais, parmi les autres, nous aimons à citer les noms de Joubert, de Cousin, Guizot, Montalembert, Mme Swetchine, Rendu, Massias, de Ségur, Auguste Nicolas, Lacordaire, Bautain, Dupanloup, Charles Mallet, Ozanam, de Gerando, Jules Simon, etc.

(2) *Méditations sur la morale et la religion chrétienne.*

Moralité. — Rapport des actions avec les principes de la morale.

La moralité humaine n'est guères qu'une abstention du mal, encore est-elle souvent le résultat de l'organisation, du tempérament ou de l'habitude. « Supposons, dit Jules Simon dans son livre *du Devoir*, supposons qu'un homme, habitué dans son enfance à des mœurs pures, à un langage sévère, lise des ouvrages obscènes, uniquement pour se distraire, sans se plaire dans ces obscénités. Pendant les premiers volumes il souffre de ces ordures, elles font obstacle à son plaisir ; cette impression va en diminuant à mesure qu'il s'y accoutume et bientôt il ne les remarque même plus. Il en sera de même si, au lieu de propos orduriers, sa bibliothèque lui montre des maximes immorales ; il se révolte sur le coup, mais s'il n'a pas l'esprit fortement trempé, il tombe à la longue dans l'indifférence et de l'indifférence à la dépravation il n'y a qu'un pas. »

L'honnêteté a deux soutiens : l'horreur du vice et l'amour de la vertu ; l'horreur du vice se perd presque toujours en le fréquentant, à moins que l'âme ne réagisse fortement ; on commence par tolérer, puis on excuse ; on se met de plein-pied avec le déshonneur. Ce qui, à distance, paraissait impossible devient facile et naturel quand l'âme s'est empoisonnée par ce contact. Au contraire, quand on a tourné sa pensée vers le bien, quand on a longtemps pratiqué la vertu, on obtient, parmi les autres récompenses, une habitude de bien sentir, de bien penser et de bien faire, qui nous conduit au bien général, par un instinct infaillible, comme une aiguille aimantée se tourne vers le Nord.

Heureux celui qui, à force de s'identifier avec le bien, en est arrivé à posséder, avec le mérite de la volonté, le calme de la conscience.

Morellet. — Philosophe, né à Lyon en 1727, mort à Paris en 1819,

Après avoir étudié chez les Jésuites, Morellet entra en Sorbonne et se lia d'abord avec Turgot, puis, avec d'Alembert et Diderot... c'est assez dire que la carrière ecclésiastique fut abandonnée et qu'il fut bientôt enrolé dans l'*Encyclopédie* où il fit

servir ses connaissances en théologie à écrire contre le Christianisme (1).

Il traduisit, en outre, le *Manuel des Inquisiteurs* dont la lecture faisait dire à Voltaire, dans une de ses lettres à d'Alembert : « Embrassez pour moi le *digne frère* qui a fait cet excellent ouvrage. Puisse-t-il être traduit en Portugais et en Castillan. »

Rendons cependant à Morellet cette justice qu'il combattit l'athéisme de d'Holbach.

Mort. — L'idée de la mort se présente souvent à notre esprit dans le courant de notre vie, surtout à mesure que nous vieillissons, toujours plus douce, plus consolante, si notre longue carrière a été exempte de reproches.

Pour une âme religieuse, la mort est un port assuré contre les tempêtes dont est semé notre passage sur cette terre, une réunion délicieuse pour celui qui a passé de longs jours à pleurer une mère, une compagne, un enfant.

Celui qui a vécu longtemps et qui désire vivre longtemps encore, sait-il ce qu'il désire ? — Quand toute illusion a disparu et que l'imagination ne colore plus la route qui s'ouvre devant nous, il ne reste que la désolante uniformité d'une scène usée. Le désir lui-même s'émousse à force d'avoir vu la triste réalité se mettre à la place du rêve... N'est-ce pas alors qu'on doit considérer la mort comme la dernière crise d'une maladie douloureuse ? au moment d'une séparation, que celui qui reste pleure, c'est à celui qui meurt de le consoler.

Quel est l'homme qui n'a passé la moitié de ses jours à se plaindre de son sort ? quel est celui qui voudrait recommencer la même existence ?... Aussi Montaigne disait-il « ce n'est pas la mort qu'il faut craindre, c'est *le mourir.* » Mais l'expérience nous a appris que l'affaiblissement graduel des organes doit éloigner cette crainte ; la plus part des malades ne se sentent pas mourir. Il est un fait recueilli par tous les médecins observateurs, c'est qu'il est rare que l'agonie de l'homme de bien soit violente. On croit trop généralement que les tourments précèdent la dissolution de notre être physique. Il est plus vrai de dire qu'en

(1) V. les articles *fatalité, foi,* etc.

touchant à l'éternel repos on goûte des sensations analogues à celles d'un homme fatigué qui sent couler dans ses veines le calme et le sommeil (1). Ces sensations, il est vrai, n'appartiennent qu'aux derniers instants et des maladies cruelles peuvent les précéder, mais il semble que la nature ait toujours quelque moyen d'adoucir les maux qu'elle envoie. Les maladies lentes, en général, sont peu douloureuses ; elles laissent le temps de s'accoutumer à l'idée qu'il faut sortir de la vie, et souvent les hommes qui la perdent ainsi finissent doucement et avec calme. Aussi longtemps que nos enfants ont besoin d'un appui nous ressemblons au voyageur chargé d'affaires très graves ; dès que nos soins leur sont devenus inutiles, nous ressemblons à celui qui peut marcher au hasard et s'arrêter où le surprend le coucher du soleil.

— La mort est-elle pour l'homme un mal ou un bien ? — Voici, à en croire Socrate, quelques raisons de penser qu'elle est un bien :

Il faut qu'elle soit ou l'anéantissement absolu et la destruction de toute conscience ou un simple changement, le passage de l'âme d'un lieu à un autre. Si elle est la privation de tout sentiment, un sommeil sans songes, quel merveilleux avantage n'est-ce pas de mourir ? car, que quelqu'un compare cette nuit, passée dans un sommeil profond, avec les nuits et les jours qui ont rempli le cours entier de la vie, qu'il dise en conscience combien dans sa vie. il a eu de jour et de nuit plus doux que celle-là. Si, au contraire, elle est un passage de ce séjour dans un autre, elle ne peut être que plus heureuse... si l'on n'a rien de grave à se reprocher. (Platon. — Apologie de Socrate).

— Lorsque la mort approche de l'homme, ce qu'il y a de mortel en lui s'anéantit ; ce qu'il y a d'immortel et d'incorruptible, d'impérissable se retire intact. Si donc il y a quelque chose d'immortel, l'âme doit l'être et nos âmes existeront dans l'autre monde... Mais si la mort était la cessation *absolue* de toute exis-

(1) En général, dans les moments qui précèdent immédiatement la mort, lorsqu'elle n'est pas subite, l'homme goûte un certain plaisir à mourir.

(Barthez. — Nouv. élém. de la sc. de l'homme).

tence, ce serait un grand gain pour les méchants d'être délivrés à la fois de leur corps, de leur âme et de leurs vices ; mais puisque l'âme est immortelle, il n'y a d'autre salut pour elle que de devenir éclairée et vertueuse. En effet, l'âme se rend dans l'autre monde, n'emportant avec elle que les habitudes contractées pendant la vie et elle est heureuse ou malheureuse selon le degré de moralité ou d'immoralité de ses habitudes... Qu'il prenne donc confiance celui qui, pendant sa vie, a rejeté les plaisirs et les biens du corps, comme lui étant étrangers et portant au mal, et qui a orné son âme de la parure qui lui est propre, comme la tempérance, la justice, la vérité ; celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour un monde meilleur.

(Platon, Phédon).

— L'homme, c'est l'âme, cet être immortel enfermé dans une prison mortelle. Quelques plaisirs sont attachés à cette enveloppe, mais ils sont passagers et suivis d'un cortège de maux, tandis que ses peines sont profondes et durables. Les maladies tourmentent sans cesse l'âme, lui inspirent le regret, et le désir d'atteindre un monde meilleur, c'est-à-dire de passer d'un mal à un bien. A peine le nouveau-né a-t-il ouvert les yeux, qu'il crie et verse des larmes, c'est par la douleur qu'il apprend à connaître cette vie ; arrivé à sa septième année, les pédagogues le tyrannisent. Ces ennuis passés, d'autres arrivent, il faut songer à une carrière, et auprès des chagrins qui l'attendent alors, les autres ne sont rien. Cette carrière, quelle qu'elle soit, est hérissée d'épreuves, puis, insensiblement survient la vieillesse qui réunit toutes les misères de l'humanité, jusqu'à ce que la tête tombe en enfance. Aussi Homère dit-il « celui qui est cher à Jupiter et à Apollon ne parvient pas au seuil de la vieillesse, car les Dieux ont filé aux mortels une vie de douleur.

»Tu crois cela exagéré, Axiocus, mais adresses-toi, pour mieux te renseigner, aux hommes de tous les États. En connais-tu un seul qui soit satisfait ? va chez les ouvriers qui travaillent jour et nuit pour gagner à peine ce qui suffit aux besoins de la vie, adresse-toi au marin, qui n'est jamais ni parmi les morts, ni parmi les vivants, car, né pour la terre, il s'est jeté à la mer comme un animal amphibie. L'agriculture est-elle plus agréable? Oui, en apparence, mais l'agriculteur se plaint cependant tou-

jours ou de la sécheresse, ou de la pluie, ou du chaud ou du froid. Et la politique si vantée! et la guerre! à quels dangers incessants nous exposent-elles? les joies sont vives, mais les revers pires que mille morts. Quel plaisir de vivre pour le peuple, tantôt applaudi, tantôt hué, balloté par la foule comme un jouet, sifflé, tué... et regretté *après*...

« La mort, n'est-elle pas mille fois préférable? »

(Platon, Axiomes).

— A l'heure de la mort, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie. En quelque temps que meure un homme qui a toujours fait le bien, il n'a point à se plaindre de n'avoir pas assez vécu.

Deux chemins s'offrent aux âmes lorsqu'elles sortent du corps. Celles qui, dominées et aveuglées par les passions, ont à se reprocher ou des vices personnels, ou des iujustices irréparables, prennent un chemin tout opposé à celui qui mène au séjour céleste ; pour celles qui ont, au contraire, conservé leur innocence et leur pureté, le chemin du ciel, d'où elles sont venues, leur est ouvert. (Cicéron).

— Les maux physiques nous font désirer la mort, les vices de la société nous font mépriser la vie. (Champfort).

— La mort est un bien pour tous les hommes ; c'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vivants. Examinez les hommes qui paraissent les plus heureux : vous verrez qu'ils ont acheté bien chèrement leur prétendu bonheur : la considération publique par des maux domestiques ; la fortune par la perte de la santé ; le plaisir si rare d'être aimé par des sacrifices continuels ; et souvent à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux ou des parents ingrats. (Bernardin de Saint-Pierre).

— Pourquoi voit-on, en général le sentiment religieux se développer en avançant en âge? C'est que les passions étant calmées, l'imagination et la sensibilité moins excitées, la raison est moins troublée dans son exercice, moins offusquée par les images ou les affections qui l'absorbaient. Alors Dieu, le souverain bien, sort comme des nuages ; notre âme le sent, le voit, et se tourne vers lui, comme source de toute lumière. (Maine de Biran).

— La mort qui s'approche nous révèle doucement et sans bruit plus de secrets que la spéculation n'en livre au génie.

(Lacordaire).

Mortification. — La mortification n'a pas été pratiquée seulement par les chrétiens : Platon et Pythagore l'ont conseillée, et ce dernier surtout, dont on a dit : *Esurire docet et discipulos invenit.* « Il apprend à souffrir et trouve des disciples! » Porphire, Julien, Proclus, Hieroclès ont pratiqué la même abstinence. Mais c'est dans l'Évangile qu'on en trouve le précepte et dans les Pères de l'Église qu'on en trouve l'exemple.

— Il est inutile de rechercher les mortifications ; la providence vous fournira assez d'occasions de vous mortifier si vous êtes fidèles à les embrasser. Aucune austérité ne vaut le sacrifice de votre volonté toujours soumise et obéissante.

(Saint François-de-Sales).

Mystère. — Le sceptique dit volontiers : « Je ne crois que ce que je comprends... » Mais, à ce compte, que croire en ce monde ?

Notre raison, nos sens, notre cœur, tout nous dit qu'il y a un Dieu Créateur, bon et tout puissant ; cependant nous ne pouvons en expliquer la nature. Un sentiment intérieur nous dit que nous avons une âme, qu'elle est le principe de nos mouvements et de nos actions, cependant nous ne pouvons concevoir comment elle agit sur le corps et comment nos membres obéissent à l'impulsion qu'elle leur donne. Les phénomènes de l'électricité et du magnétisme, la génération des animaux et des végétaux sont des mystères que la philosophie n'a encore pu éclaircir après des milliers d'années de recherches et de progrès dans les sciences.

Dans l'Écriture Sainte, *Mystère* signifie une chose que l'homme ne peut découvrir par ses propres lumières, mais qu'il conçoit lorsque Dieu daigne les lui révéler.

— Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la parole ? Qu'est-ce que le son ? le bruit ? l'odeur, la couleur, le froid, le chaud, etc.

Qu'est-ce que dormir ? comment se fait-il que pendant mon

sommeil, mes oreilles demeurent ouvertes absolument comme lorsque je veille, je n'entends plus rien? Pourquoi, comment me réveillé-je ? et que se passe-t-il alors ?

Qu'est-ce que la fatigue, la douleur, le plaisir?

Qu'est-ce que la *matière*, ce je ne sais quoi qui prend toutes les formes, toutes les couleurs, etc. ?

Qui *comprend* ce que c'est ?

Comment peut-il se faire qu'avec mes yeux, qui sont deux petites boules toutes noires en dedans, je voie tout ce qui m'entoure, et jusqu'à des millions de lieues (les étoiles, par exemple)?

Comment se fait-il que mon âme se séparerait de mon corps si, régulièrement, je ne faisais entrer dans ce corps, par la nourriture, des morceaux de bêtes mortes, de plantes, de légumes, etc. ?

Tout est *mystère* en moi, jusqu'aux choses les plus animales, les plus vulgaires.

Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des phénomènes de la nature? Quel est celui qui en a compris un seul? Quels *mystères ! ! !...*

Et je veux comprendre CELUI qui a fait tous ces êtres que je ne puis comprendre ! Je ne comprends pas la créature, et je veux comprendre le Créateur ! Je ne comprends pas le fini, et je veux comprendre l'infini ! Je ne comprends pas un gland, une mouche, un caillou, et je veux comprendre Dieu et tous ses enseignements ! ! !...

Les mystères de la Religion sont comme le soleil. Impénétrables en eux-mêmes, ils éclairent et vivifient ceux qui marchent avec simplicité à leur lumière ; ils n'aveuglent que l'œil audacieux qui veut sonder leur splendeur.

Les mystères sont *au-dessus de la raison,* et non pas *contraires à la raison ;* ce qui est bien différent. — La raison ne voit pas, par ses seules forces, la vérité qu'ils expriment ; mais elle ne voit pas non plus l'impossibilité de cette vérité. (De Ségur).

Mysticisme. — Chez les anciens on comptait parmi les mystiques Plotin, Porphire, Jamblique et Proclus qui se disaient en communication avec les génies célestes et raisonnaient en vertu de cette intuition.

Au moyen-âge, on se rappelle Paracelse, Bohme, Fludd, qu'illuminaient des visions et des extases... Mais il faut distinguer ce mysticisme philosophique de la doctrine chrétienne.

« C'est un fait incontestable, dit Cousin (1), que, dès que la raison a conçu la vérité, l'âme s'y attache et l'aime. Cet amour désintéressé de la vérité témoigne de la grandeur de celui qui l'éprouve et lui met dans le cœur une grande sérénité. La raison fait un pas de plus : elle va de la vérité à son auteur et le sentiment suit la raison dans cette marche nouvelle. Le cœur même se repose avec une satisfaction profonde. Là sont les joies de l'amour divin.

L'amour de l'infini se cache sous celui de ses formes, c'est lui que nous aimons en aimant la vérité, la bonté, la vertu. Le besoin de l'infini est au fond des grandes passions ; tant que l'infini n'est pas atteint, l'amour n'est pas satisfait.

Que fait alors le mysticisme ? — Il s'attache au sentiment seul. »

Le mysticisme nous dit en effet, que le cœur seul est en rapport avec Dieu. Tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'infini, d'éternel, c'est l'amour qui le révèle.

Le quiétisme va plus loin : il s'en prend à la liberté, il ordonne de renoncer à soi-même pour s'identifier par l'amour avec celui dont l'infini nous sépare. L'idéal de la vertu n'est plus la courageuse persévérance de l'homme de bien, qui, en luttant contre la tentation et la souffrance, accomplit la sainte épreuve de la vie, c'est l'entier et aveugle abandon de soi-même, de sa volonté, de tout son être, dans la contemplation, dans une prière sans paroles.

Nous n'apercevons pas Dieu, mais nous le concevons, sur la foi de ce monde admirable exposé à nos regards et sur celle de cet autre monde, encore plus admirable, que nous portons en nous-même. C'est par ce double chemin que nous parvenons à Dieu. Mais de là à entrer en communication *immédiate* avec Lui, il y a un abîme.

C'est sans doute un besoin de l'homme qui pense, de l'homme qui souffre, de s'adresser à Dieu dans ses souffrances, mais il

(1) Du vrai, du beau et du bien.

faut y aller par les voies qu'il nous a ouvertes et qui nous sont développées par le Christianisme.

Souvent l'homme affligé qui prie avec ferveur sent un calme inattendu descendre dans son âme. La bonté suprême a-t-elle voulu, dès l'origine des choses, que la prière eût naturellement ce pouvoir de suspendre les douleurs, ou Dieu veut-il, par des actes particuliers de sa providence, donner la paix aux malheureux dont l'ardeur confiante mérite sa pitié? — Les deux hypothèses sont admissibles. Toutefois la dernière donne une plus haute et plus douce idée de la bonté suprême. Mais gardons-nous d'en abuser et d'arriver à l'idée des communications *immédiates*. Leur état est délicieux sans doute, ces songes de l'imagination sont enivrants, mais ce ne sont que des songes et ils nous exposent à d'effrayants dangers. On a vu l'aliénation les suivre. Au lieu d'étouffer sa raison et de se livrer en entier à son imagination, mieux vaut les conserver en harmonie et dans de justes bornes.

Le mysticisme est un bonheur de l'âme, mais il ne faut pas abuser de cette jouissance et tomber dans les excès.

(V. Quiétisme).

— Il y a eu et il existe encore quelques âmes saintes qui ont été élevées,par une grâce particulière de Dieu, à un état sublime de contemplation, état surnaturel de prière passive, dans lequel l'âme, détachée de toutes les choses visibles, sans raisonnement et sans aucun effort de l'imagination, se repose dans une vue toute spirituelle de Dieu dont elle contemple la bonté infinie, l'amour sans bornes et les autres perfections adorables. Dans cette union intime avec Dieu, l'âme goûte un repos délicieux et perd la notion du temps; les heures s'écoulent comme un instant rapide dans ce ravissement ineffable.

Cet état extraordinaire ne doit être ni recherché, ni désiré; comme il est la récompense d'une sainteté éminente, c'est s'en rendre indigne que d'avoir l'orgueil de s'en croire capable. Aussi les esprits téméraires qui ont voulu le réduire en pratique et qui ont cru pouvoir s'y élever par des méthodes précises, sont tombées dans l'illusion, jusqu'à se laisser entraîner à des erreurs dangereuses que l'Église a dû condamner.

(L'abbé Auguste C...).

Mythologie. — Dans la mythologie des anciens peuples, notamment dans celle de la Grèce et de Rome, on n'a vu pendant ce temps que de brillantes fictions nées de l'imagination des poètes. La Philosophie avait dès lors peu à en tirer ; l'art et la poésie seuls s'en occupaient et lui empruntaient des sujets de statues, de tableaux et de poèmes. Plus tard, on a compris que quelques-unes de ces fables renferment un sens profond et que des vérités sont cachées sous le voile de l'allégorie. A mesure qu'on a poussé plus avant dans l'étude des mythes, on y a découvert des observations sur la nature et les lois du monde physique, le souvenir des grands évènements historiques, des préceptes de morale, des aperçus profonds sur la divinité et ses attributs, sur l'âme et ses destinées ; en un mot toute une science cachée au fond de ces symboles et de ces récits, l'esprit de tout un peuple, *un Abrégé de ses idées et de sa civilisation incomplète.*

N

Naïveté. — Candeur, simplicité, ingénuité naturelle et gracieuse. Ce mot est pris aussi en mauvaise part. Dans cette acception, il est presque synonyme de bêtise.

La naïveté ne s'acquiert pas, elle naît avec nous, elle est en nous et a un charme inimitable.

En littérature, elle est le partage de bien peu d'écrivains : Marot, Montaigne et La Fontaine ont chacun leur naïveté, pleine d'esprit et de bon sens.

— La naïveté est un des plus gracieux ornements de l'enfance. C'est un défaut adorable dans une jeune fille. (Boitard).

Nature. — Ce mot a plusieurs acceptions ; on en fait tour à tour :

Le monde ou l'ensemble des êtres sortis de la création, l'universalité des choses créées.

L'ordre établi dans l'univers, la puissance, la force active qui a établi cet ordre et le conserve suivant de certaines lois.

Les panthéistes, les positivistes ont voulu l'isoler d'un Dieu créateur. Il suffit de quelques mots pour détruire cette opinion :

Comment la nature nous a-t-elle donné l'intelligence si elle n'est point intelligente ? comment l'effet sera-t-il si différent de ce qui le cause ?

Les matérialistes confondent la nature et Dieu, mais rien n'est plus dissemblable. La matière reçoit le mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas : plus j'observe l'action et la réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à une volonté pour première cause, car supposer des causes *à l'infini,* c'est n'en pas supposer du tout. Tout mouvement, qui n'est pas produit par un autre, est un acte spontané, volontaire; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement qui leur est imprimé par une volonté intelligente... On peut donc croire avec certitude qu'une volonté toute puissante meut l'univers et anime la nature.

— En étudiant l'univers dans le but d'y trouver des preuves de la sagesse et de l'unité de Dieu, on éprouve une grande satisfaction à suivre les rapports qu'ont entr'elles ses différentes parties et à remarquer comment des choses, en apparence désunies et même éloignées, concourent à l'accomplissement d'un même dessein bienveillant. Ainsi :

1° L'appropriation de la conformation organique et des instincts des animaux aux lois du monde matériel ; des organes de la respiration par exemple et de l'instinct de la succion aux propriétés de l'atmosphère ; de l'éclat de la lumière à la sensibilité de la rétine ; de la construction de l'œil aux lois de la réfraction ; du volume et de la force des animaux et des végétaux aux lois de la gravitation et de la cohésion.

2° L'appropriation de la conformation et des instincts des animaux aux climats et aux zones de température sous lesquels ils doivent vivre.

3° Les rapports entre certains animaux et certains végétaux.

4° Le rapport découvert par la chimie morderne entre les procédés de la nature dans les règnes végétal et animal.

5° Les rapports qu'ont entr'elles les différentes espèces d'animaux, chacun ayant ses armes naturelles offensives et défensives.

6° Enfin, les rapports qui se manifestent entre l'instinct périodique de migration des espèces voyageuses, la marche des saisons et les productions de différentes parties du globe très éloignées, etc.

Mais rien n'est plus frappant que les rapports qui existent entre la nature de l'homme et les circonstances extérieures au sein des quelles elle est placée.

Ce qui n'est pas moins digne d'admiration, c'est de voir comment les objets qui l'environnent sont appropriés à ses appétits, à ses besoins physiques, à ses manières d'en jouir. Sur ce point, les précautions prises à notre égard surpassent ce que nous observons d'analogue à l'égard des animaux et la différence est assez frappante pour nous autoriser à conclure que notre bonheur et notre perfectionnement ont été l'objet principal de l'arrangement de ce monde.

Les recherches philosophiques, partout où elles ont pénétré, ont retrouvé le monde soumis à l'uniformité régulière du même plan. Les anciens supposaient qu'il n'y a rien de commun entre les lois qui gouvernent les phénomènes célestes et celles que nous observons dans le cercle de nos expériences. Les découvertes modernes ont montré combien ils s'étaient mépris...

Malgré l'intérêt qui s'attache aux spéculations physiques, on trouve plus de plaisir encore à démêler l'uniformité de dessein, déployée dans le monde moral, soit que, rapprochant les instincts des hommes et ceux des bêtes, on s'attache à saisir, parmi cette étonnante variété des moyens employés à l'accomplissement d'un même but, l'analogie qui leur imprime un caractère commun, soit que retrouvant dans l'âme des différents individus de notre espèce, l'influence des mêmes affections et des mêmes passions, on suive l'uniformité de leurs effets chez les hommes de tous les rangs et de tout les pays.

Tant que l'attention s'attache à des apparences *isolées* et *partielles*, le Politheismo s'offre à elle comme une croyance vraisem-

blable ; ce n'est que par degrés que la philosophie entr'ouvre ces magnifiques perspectives de l'univers, au sein desquelles les évènements physiques et moraux enchaînés se manifestent à nous comme les éléments d'un seul système et les moyens d'un même plan...

Ainsi, dans l'étude de l'anatomie, on procède toujours d'après cette maxime que rien dans le corps d'un animal n'a été fait en vain, et lorsqu'on trouve une partie dont l'usage n'est point évident, on n'est pas satisfait qu'on n'ait découvert le but auquel elle est destinée. (Dugald-Stewart).

— La nature est le système des lois établies par le Créateur. (Buffon).

Necker. — Financier, ministre d'État et philosophe, né à Genève en 1732, mort à Coppet en 1804.

Le nom de Necker est célèbre à plus d'un titre, mais nous n'avons à nous occuper ici ni de sa vie politique, ni des évènements auxquels il fut mêlé.

Sa carrière financière a eu deux phases : la première consacrée à faire sa fortune, la seconde à conserver celle de la France.

Ses écrits sont aussi de plusieurs natures : l'économie politique y occupe la part la plus importante, mais nous trouvons dans ses œuvres plusieurs volumes consacrés à la philosophie morale. L'un est intitulé : *De l'importance des opinions religieuses*, un autre : *Cours de morale religieuse.*

Le premier, inspiré par le progrès que faisaient, au XVIIIe siècle, les doctrines matérialistes, a pour but de démontrer les bienfaits de la religion et de résoudre les objections qui lui étaient faites. Necker envisage ces idées en homme d'État autant qu'en chrétien : « la divinité, dit-il, est présente aux déterminations les plus secrètes et exerce une suprême autorité sur les consciences... la religion est nécessaire pour achever l'œuvre si imparfaite de la législation et suppléer à l'insuffisance des gouvernements. »

Dans le *Cours de morale*, Necker suit le même ordre de méditations, mais il les dirige spécialement vers *la Science des devoirs.*

Nicole. — Moraliste, né à Chartres en 1625, mort à Paris, en 1695.

Nicole, après d'excellentes études, vint faire sa philosophie à Paris, au collège d'Harcourt, et entra ensuite à Port-Royal. D'abord résolu à entrer dans les ordres, il y renonça avant de faire ses vœux, au milieu des disputes du Jansénisme, pour lequel il avait pris parti.

Il travailla avec Arnauld, à la composition de la *Logique de Port-Royal* et fournit à Pascal des matériaux pour *les Provinciales*, qu'il traduisit plus tard en latin, on ne sait trop dans quel but, car cet ouvrage dût perdre beaucoup à la traduction. Il voulait sans doute vulgariser ses doctrines dans les pays de l'Europe où le Français n'était pas connu.

Après la condamnation d'Arnauld, il partagea sa retraite et composa un *Traité sur les moyens de conserver la Paix avec les hommes*, bientôt suivi de ses *Essais de morale*, le meilleur de ses ouvrages, celui où il a le plus mis de son âme et de son talent, et qui l'a fait comparer à Bourdaloue.

Nicole était le moraliste le plus estimé de Mme de Sévigné. Sainte-Beuve l'a appelé l'*homme de lettres chrétien*, ce qui ne devait pas être, pour ce critique, un peu sceptique, un titre de gloire.

Noblesse. — Il ne peut être question ici de caste et de famille. Au point de vue moral, la noblesse est presque synonyme de grandeur, d'élévation : « Il y a, dit Fléchier, une noblesse de sentiment plus glorieuse que celle du sang. »

On distingue encore la noblesse des manières, du style, de la physionomie. Bacon dit, en parlant de la noblesse d'extraction : « la noblesse est un laurier dont le temps couronne les hommes ; mais il est rare que la vertu en découle et que le laurier ne se flétrisse pas sur la tête des descendants. »

— L'honneur doit être personnel. Il ne peut se transmettre à ceux qui n'ont rien fait pour l'obtenir. Chez les Chinois, l'honneur ne va pas en descendant, mais en remontant. Que pour prix de sa sagesse ou de sa valeur, un homme soit promu au rang de Mandarin, ses père et mère, ceux qui l'ont élevé, ont droit

aux mêmes marques de respect. On suppose que c'est l'éducation et les bons exemples qui l'ont rendu capable de servir la société.

Cet honneur *ascendant* est avantageux à l'État. Il encourage les parents à donner à leurs enfants une vertueuse éducation, mais l'honneur *descendant*, conféré à une postérité qui n'a rien fait pour le mériter, n'est pas seulement absurde et injuste, il est nuisible à cette postérité, car elle lui fait trop souvent dédaigner les arts utiles et la fait tomber dans les vices, dont le moindre est la hauteur, et quelquefois dans la pauvreté. (Franklin).

Noirceur. — La noirceur est une atteinte portée à la gloire, à la considération d'un homme. Ce qui caractérise ce penchant odieux, c'est l'absence de courage, car elle se cache toujours et l'hypocrisie est sa fidèle compagne : « Nul, dit saint Prosper, n'a fait, comme écrivain, plus de noirceurs que Voltaire : en proie à l'envie, il aurait voulu accaparer à lui seul toute la gloire contemporaine. Il louait tout haut et déchirait tout bas. Il faisait des vers en l'honneur de Frédéric II, de Maupertuis ou d'autres hommes célèbres de son époque et les poursuivait dans des pamphlets anonymes ou dans sa correspondance avec ses intimes ; il les élevait d'une main et les abattait de l'autre. »

O

Obéissance. — Soumission aux volontés d'autrui, abnégation de sa personnalité.

L'obéissance, dans les cloîtres, devient de l'obédience.

L'obéissance aux lois, à la discipline militaire est une vertu, celle de l'esclave au maître, une soumission forcée et servile. La plupart des religions ont prêché l'obéissance aux lois divines et humaines, le Christianisme l'a fait d'une manière moins absolue : « Soyez soumis, dit l'Évangile, aux puissants de la terre, rendez à César ce qui est à César, mais obéissez, avant tout, à Dieu. »

Obligation morale. — L'obligation morale est fondée : 1° Sur la croyance que la vertu est un commandement de Dieu.

2° Sur l'idée de justice gravée dans notre conscience et sur la certitude que la moindre violation introduit en nous le remords. »

Quelques philosophes considèrent l'obligation comme une restriction de la liberté, produite par la raison.

D'autres lui donnent pour principe la volonté d'un être supérieur dont il se reconnaît dépendant.

D'après Cumberland, l'obligation morale n'est qu'un acte du législateur, par lequel il fait connaître que les actions conformes à la loi sont nécessaires pour ceux à qui il les prescrit.

Il y a des obligations religieuses, morales et sociales : les premières consistent dans nos devoirs religieux ; les secondes dans l'humanité, la charité, la bienveillance, l'amour du prochain, la probité, etc. ; les dernières dans l'obéissance aux lois.

Les infractions aux unes sont punies par le remords,aux autres par la législation et le pouvoir exécutif.

Obligeance. — Disposition à rendre des services qui ne sont pas dus.

C'est, en même temps, une vertu du monde et une vertu chrétienne ; la société et la religion nous font toutes deux un devoir de l'obligeance et notre cœur y trouve son compte : on n'est jamais plus heureux que lorsqu'on a pu rendre service à un ami ou seulement à un homme malheureux.

Oisiveté. — Chez les nations de l'antiquité, l'esclave seul travaillait. En Chine on voit les grands laisser croître leurs ongles en signe de richesse : ils se mettent ainsi dans l'impossibilité physique de se livrer à aucun travail manuel, et se font gloire de cette incapacité, qui les élève aux yeux du vulgaire.

En Turquie, le chef, le riche fume tout le jour accroupi sur de voluptueux coussins, et laisse à l'esclave jusqu'au soin de charger sa pipe, de lui offrir le narghilhé et de chasser les mouches qui l'incommodent.

Partout où il a pénétré, le Christianisme a réhabilité l'idée du

travail, que la société antique, en se corrompant, avait avilie ; puis il a fini par réhabiliter le travail lui-même en l'affranchissant.

Avant l'ère chrétienne, le monde était partagé entre un petit nombre de privilégiés de la fortune et une multitude infinie d'esclaves, condamnés par leur naissance aux plus rudes labeurs. Le Christ a d'abord jeté l'anathème à l'oisiveté et à la richesse ; puis il a visité l'esclave, il l'a béni, il l'a montré *par son âme* l'égal du maître. Il n'a pas tout à coup et violemment brisé ses fers ; mais il lui a appris à être libre en les portant. Il lui a dit que son abjection ne venait ni du travail, ni de la pauvreté, mais du vice et de la corruption, et que la grandeur de l'indépendance véritable ne consistait ni dans l'oisiveté, ni dans les richesses, mais dans la vertu.

L'esclavage antique avait pour fondement deux idées fausses : l'inégalité originelle des hommes, l'avilissement du travail des mains et surtout du travail des champs, le plus rude de tous. Le Christianisme a changé ces deux idées, et par là, sans détruire l'esclavage, il l'a rendu impossible. Il a enseigné aux hommes qu'ils avaient tous le même père et qu'ils ne formaient qu'une seule famille, que c'était une erreur et une impiété des sociétés et des philosophies anciennes d'avoir cru que les uns étaient nés pour servir, et les autres pour dominer. Il a ensuite pris à tâche, non-seulement de relever et d'anoblir le travail en général, mais le travail des mains en particulier... (1).

Dans ce sentiment de juste fierté par lequel l'homme relève la tête sous les nécessités de la vie, et ne demande qu'à son travail le pouvoir de les surmonter, il y a toute une révolution morale. Le travail réhabilité a rendu à l'homme sa dignité, dans quelque condition qu'il se trouve. L'oisiveté, la paresse, deviennent des vices, au lieu d'être des *obligations* pour certaines classes ; l'artisan, le cultivateur, le serviteur lui-même, se sont élevés aux yeux de la société comme aux leurs, et la morale y a gagné. Le repos a été plus doux après le labeur, la famille plus unie ; l'activité, l'ordre, la vigilance, la probité inconnus à l'esclave, sont devenus les vertus du cultivateur. L'arpent de terre du pauvre,

(1) Mgr Sibour.

défriché, labouré, sarclé par ses mains, a rapporté autant que dix arpents du riche oisif, qui dédaigne le calme des champs pour le bruit de la ville. Et lorsque toute la journée est ainsi employée, qu'il est doux l'instant où, retournant accablé de fatigues sous le toit domestique, on reçoit un frugal repas des mains de sa compagne! Alors viennent la causerie, les lectures du soir et la prière en commun. Content de sa journée, satisfait de soi, on savoure avec bonheur les joies de famille, au lieu de maudir le maître impitoyable qui inventait de nouvelles tortures pour obtenir plus de produits ; on bénit le bon Dieu qui donne au pauvre, avec le travail, le présent et l'avenir...., la terre et le ciel.

— L'oisiveté fatigue et le travail repose. (Montesquieu).

— L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use plus que le travail. (Blanchet).

— Les hommes qui ne font que boire et manger, se promener et se divertir, sans employer leur intelligence à quelque objet digne d'elle, font pitié. N'y a-t-il pas le métier de batelier ? Qu'ils le pratiquent, ils seront des sages en comparaison.

(Confucius).

— L'homme oisif bâille s'il reste chez lui, et s'il sort ce n'est que pour grossir la foule. Les motifs les plus légers le promènent d'un bout de ville à l'autre. Après s'être heurté à plusieurs portes pour tuer le temps, la personne qu'il trouve le plus difficilement au logis, c'est lui-même. — De ce travers naît un vice odieux : la manie d'écouter tout ce qui se dit et de le répéter en l'exagérant et y mêlant un peu de venin, pour le rendre plus piquant.

(Sénèque).

Opiniâtreté. — Attachement trop fort à ses idées, à ses opinions, à sa volonté.

Unie à la force, l'opiniâtreté enfante la violence et la tyrannie; unie à la faiblesse, elle n'est qu'un ridicule.

Opiniâtreté est presqu'un synonyme d'entêtement et d'obstination.

— L'opiniâtreté n'est, le plus souvent, que l'énergie de la sottise. (Deseuret).

Opinion publique. — L'opinion publique doit être respectée, mais jusqu'à un certain point : s'y soumettre entièrement peut nous faire faire fausse route ; la mépriser entièrement serait de l'imprudence.

Appliqué à l'opinion, le mépris n'a cependant rien de répréhensible ; tout est dans le degré. Un homme, fort de sa bonne conscience, est en contradiction avec l'opinion publique ; il doit, non *la braver*, comme le conseille une femme célèbre, mais savoir s'en passer. Plus sévère pour lui-même, il doit examiner sa conscience, la fouiller dans ses plus profonds replis, et se demander si *réellement* il est coupable. Après cette épreuve, s'il se relève sans doutes et sans remords, il peut et doit mépriser l'opinion qui le condamne.

Un honnête homme, dira-t-on, ne doit pas s'exposer à souffrir d'une pareille situation... autant vaudrait blâmer un homme d'avoir été attaqué par des voleurs pendant un voyage entrepris dans d'excellentes vues. Au milieu du voyage de la vie, on ne choisit pas les routes, on subit trop souvent l'empire de la nécessité ; l'homme politique, par exemple, accepte une position élevée, avec l'espoir d'être utile à son pays ; l'opinion applaudit, mais bientôt elle se tait ; puis, elle blâme, et va jusqu'à l'insulte. L'homme politique a-t-il changé ? non, l'homme est le même, la situation seule a changé et l'opinion avec elle. La popularité s'est évanouie pour faire place à la haine. Les multitudes sont ainsi faites, en temps de révolutions et de crises sociales surtout : *Mox adorant, mox lapidant !*

Il est mille occasions dans lesquelles l'opinion s'égare sur une vie pure et souvent très honorable : tel acte, réputé honnête et bon en 1780, a été presque infâme dix ans plus tard. N'a-t-on pas vu flétrir jusqu'à la fidélité et au dévouement ? on calomnie une résolution sans en connaître les causes, un événement sans en voir la source, un homme sans vouloir rechercher les motifs de sa conduite, et souvent la foule, aussi injuste que légère, condamne celui qui a agi selon sa conscience, en dédaignant l'opinion et élève sur le pavois celui qui a sacrifié sa conviction à l'engouement de la multitude.

— Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toute-

fois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle. (Mme Swetchine).

— L'homme doit braver l'opinion, la femme s'y soumettre, disent Mmes Necker et de Staël. — Non, l'homme ne doit pas braver l'opinion, la femme ne doit pas s'y soumettre : tous deux doivent l'examiner, se soumettre à l'opinion légitime et braver l'opinion corrompue. Le bien et le mal sont invariables...

(M.-J. de Chenier).

Optimisme. — Système philosophique qui ne voit dans le mal moral et physique qu'un élément de l'ordre universel et affirme que tout est bien.

Malebranche et Leibnitz ont beaucoup contribué à accréditer l'optimisme, qui se trouvait déjà dans plusieurs grandes écoles de l'antiquité, principalement dans l'*Académie*, le *Portique* et l'école d'Alexandrie ; au moyen-âge, saint Anselme et saint Thomas l'ont adopté.

Descartes dit, dans ses *Méditations*, « qu'il est certain que Dieu veut toujours le meilleur et que pour juger de la perfection de l'univers, il faut juger l'ensemble et non les détails. »

Malebranche appronfondit encore cette doctrine.

Malgré de si grandes et si imposantes autorités, l'optimisme a été couvert de ridicule au XVIIIe siècle et en butte aux sarcasmes des philosophes, mais ce discrédit ne peut atteindre que les fausses interprétations par lesquelles l'optimisme a été défiguré. Quand on veut abattre un ennemi, on commence par le calomnier. Selon d'autres philosophes, l'optimisme ôte au malheur son grand et véritable caractère, qui est d'être une juste punition ou une mystérieuse épreuve que Dieu envoie à l'homme...

Mais, il y a, il faut le dire, deux sortes d'optimisme : l'un est systématique, élevé mais aride, qui écrase la personne humaine sous la loi générale du monde ; l'autre est l'optimisme de cœur et de caractère, qui n'est point un système, mais une disposition, bienveillante et douce, à voir, en toute chose, le bien plutôt que le mal, une sorte de contentement de soi et des autres ; le contentement de soi peut n'être que de la vanité ; l'autre est une vertu, c'est de la charité.

Cet optimisme, dit saint Marc-Girardin, est surtout aimable

dans la vieillesse, parce qu'il est inattendu : la vieillesse est souvent grondeuse et, même quand elle rit, comme la vieillesse de Voltaire, son rire est triste. Il se représente lui-même dans je ne sais quelle pièce de vers :

« ... *Un pied déjà dans le tombeau*
» *De l'autre faisant des gambades...*

L'optimisme du vieillard ne peut être que religieux ; sans espérance, il serait un non-sens. Quand, après avoir gravi le chemin de la vie, on est arrivé au plateau, après lequel on redescend, et qu'on voit, au lieu des roses de l'espérance, une route semée d'épines, au bout de laquelle est la porte du cimetière, il est impossible d'être optimiste, si l'on ne voit l'immortalité de l'âme à côté de la destruction du corps.

Ordre. — L'ordre est, dans la langue philosophique, la loi générale sur laquelle repose la morale.

La matière, animée ou inanimée, ne s'est pas produite elle-même ; Dieu est au-dessus et au fond de tout : « Ainsi, dit Bonald (1), sur des objets matériels, l'imagination voit des parties, elle les dénombre, les mesure, les dispose... L'entendement va plus loin : il voit l'*ordre* dans la disposition, l'*infini* dans le nombre, l'*éternité* dans la durée... S'il ne voit pas en Dieu la totalité des êtres, il voit Dieu dans la généralité de l'Être, ou plutôt, il le pense, et il l'exprime aussi dans la langue des généralités, par les mots *ordre*, *sagesse*, *justice*, *vérité*, *perfection*, *cause*, etc. »

Les maux physiques se terminent à la mort, que nous hâtons par nos passions. C'est la condition nécessaire de toute existence matérielle. Le désordre moral est réellement le seul désordre de l'univers, mais il est encore une suite de la loi générale et naturelle, du libre-arbitre, attribut essentiel de l'humanité. Comment, en effet, l'homme pourrait-il prétendre au mérite de la vertu, s'il n'avait pas la triste faculté de préférer le vice et qu'il fut *bon* comme l'eau est *liquide* ou la pierre *pesante* ?

C'est assez, pour justifier la sagesse du Créateur, qu'il ait mis

(1) *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales.*

dans le cœur de l'homme le désir du bien, dans son esprit des lumières suffisantes pour l'opérer.

Le sentiment de l'ordre, dit Platon, est la soumission volontaire à ce qu'on reconnait être le bien, le calme au milieu des mouvements du corps.

La première loi de l'ordre, dit à son tour Cousin dans l'argument du *Gorgias*, est d'être fidèle à la vertu et surtout à cette vertu qui se rapporte à la société : la Justice. — Si l'on y a manqué, la seconde loi de l'ordre est d'expier sa faute... La société a le droit de la punir. Le droit n'a ici d'autre source que le devoir : le juge donne au peuple une leçon salutaire et travaille au bonheur de celui qui est puni, puisqu'il le réconcilie avec lui-même, avec la société et avec la loi universelle.

Ce monde, *en apparence* livré à une révolution perpétuelle, suit une marche régulière et son nom divin est l'ordre : ὁ κοσμος. Une géométrie sublime préside à l'harmonie des Êtres.

Quand nous voyons toujours reparaître dans le monde matériel les mêmes circonstances, nous attendons avec confiance le retour des mêmes résultats, le lever et le coucher du soleil par exemple ; les lois que suivent les affaires humaines sont moins faciles à démêler et cependant il est un degré d'ordre qu'il est impossible de saisir et qui suffit pour fonder des règles générales d'une grande utilité. Cet ordre devient plus apparent à mesure que nous généralisons nos observations. En partant des lois générales qu'il a découvertes, le raisonnement conduit à reconnaître l'ordre là où la simple observation ne verrait qu'irrégularité.

Considérons maintenant et plus spécialement l'ordre dans l'amour.

Il ne suffit pas d'aimer, d'aimer légitimement, il faut savoir aimer en père, en époux, en fils, selon notre position, notre âge, notre sexe, savoir bannir l'excès qui est toujours un mal et la faiblesse qui en est la conséquence. L'amour excessif est un amour égoïste ; il fait, avec notre malheur, le malheur de l'objet aimé ; c'est un amour qui tue.

L'amour paternel, hors des voies de la sagesse, est une passion, une passion d'autant plus funeste que l'être qui l'inspire est sans défense et fait autant de pas dans le mal que l'affection *désordonnée* fait de pas dans la faiblesse.

Ce que je dis pour l'enfant, je le dis aussi pour la femme, car la femme est souvent un grand enfant. Son organisation délicate ne lui permet pas de réfléchir profondément, de creuser une question; elle vole de fleur en fleur, comme un papillon léger, et si elle se fixe c'est souvent à la plus odorante, sans songer au poison que cache son calice.

C'est à son guide, à son soutien, à secouer la poussière de ses étamines si elle est empoisonnée.

La protection doit être unie à la force, la soumission à l'impuissance; renversez cet ordre, que trouvez-vous? L'angoisse, les imprudences, les récriminations et le malheur; l'édifice, mal assis, fait entendre de sourds craquements et bientôt s'affaisse et s'écroule.

Orgueil. — D'où naît l'orgueil? — D'une opinion trop avantageuse de nous-même, de nos talents, de notre noblesse, de notre fortune, de nos succès, enfin de la conviction que nous valons plus que ceux au milieu desquels nous vivons; que cela doit être chose convenue et dont il faut convaincre le vulgaire...

Examinons ce qu'il y a au fond de ce sentiment préconisé comme l'apanage des plus nobles familles et qui nous rend souvent si maussades :

Sommes-nous fiers de notre naissance? — Mais nous sommes obligés de la faire pardonner par ceux qui n'ont pas reçu du hasard ce futile avantage. Si nous n'en soutenons pas le poids, si nous sommes, comme le dit le poète :

« Le quatorzième sot descendu d'un héros !...

le ridicule s'attache à nous comme punition de notre orgueil.

Sommes-nous fiers de notre fortune? — Mais si nous avons un million, nous trouvons, à côté de nous, *des hommes de rien*, suivant une expression vulgaire, qui, pauvres hier, sont millionnaires aujourd'hui. Il suffit pour cela d'un coup de bourse... En avons-nous vingt, trente? Toutes les capitales de l'Europe renferment des banquiers qui ont cette fortune. Il n'y aurait donc, à ce compte, qu'un seul orgueil légitime : celui de l'homme le plus riche du Globe.

Sommes-nous fiers de notre puissance? — Mais depuis le plus

infime garçon de bureau jusqu'au ministre, depuis le soldat jusqu'au maréchal de France, tout obéit, tout cède à un pouvoir supérieur ; et si nous faisons sentir notre joug, nous subissons bientôt la peine du talion. Le seul pouvoir sans supérieur est celui du souverain ; et encore avons-nous vu de nombreux souverains, des souverains *absolus*, courber la tête devant un soldat de génie que la guerre a fait Empereur et que la guerre a fait mourir sur un rocher désert, sans autre cour que celle d'un vieux serviteur, d'un général dont le cœur a été fidèle.

Sommes-nous fiers de notre beauté? de notre force? Chaque jour nous donne une ride de plus et change l'admiration en pitié.— De notre esprit?— Il nous fait des ennemis acharnés.— De nos talents? — L'envie les déprécie, les nie, les efface et nous force souvent à les maudire.

Cela est vrai ; nous le savons tous, et cependant le riche méprise le pauvre ; le supérieur est arrogant avec l'inférieur ; l'homme d'esprit évite la conversation du simple, comme le noble évite le contact du roturier et le riche celui de l'indigent.

Le Chrétien, seul, ne dédaigne, n'évite, ne méprise personne, parce qu'il ne voit ni supérieur, ni inférieur. Il a appris à aimer le faible à l'égal du fort, le pauvre à l'égal du riche et à ne voir que des frères. même dans ceux qui le méprisent, le dédaignent ou l'injurient. Il les aime, les plaint et se défend jusqu'au facile plaisir de s'en venger par un sarcasme (1).

— Un être supérieur à l'humanité, qui contemplerait ces malheureuses fourmis de la terre se disputant quelques monticules, se courbant humblement devant celui qui a le plus amassé de métal jaune, un tel être devrait trouver bien vaines et extravagantes toutes nos actions. Ces espèces d'animaux à deux pieds, soumis aux plus vils besoins, se proclamant les rois du monde, manifestent un tel fond d'orgueil ridicule et d'incapacité d'esprit qu'on pourrait croire ce que dit Platon : « que les Dieux ont formé les hommes en se jouant et pour s'amuser comme nous nous jouons des singes... » et ce sont même les plus grands hommes, aux yeux de la multitude, les Alexandre, les César qui écouleraient

(1) V. notre ouvrage : *Du bonheur dans le devoir.*

leur vie à faire massacrer leurs semblables, pour avoir l'orgueil de commander un moment à plusieurs nations. Ce fut sans doute pour terrasser cet espoir de puissance dans un être qui n'a qu'un souffle de vie que le législateur des chrétiens s'est servi du ministère des derniers des mortels; il a pris, dit l'apôtre des Gentils, ceux qui n'étaient rien pour anéantir ceux qui sont tout.

(Virey).

— Orgueil, vice insociable qui s'attache comme le lierre à toutes les vertus. Les autres vices peuvent se cacher, l'orgueil ne le sait pas. (Bacon).

— L'orgueil est tellement enraciné en nous que nous sommes orgueilleux en écoutant l'éloge que l'on fait de notre modestie.

(Massias).

— L'orgueil n'a qu'un avantage : il nous épargne la douleur de connaître nos imperfections.

Il a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les reprenons pas tant pour les corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts. (La Rochefoucauld).

— S'estimer grand par le rang et les richesses seulement, c'est s'imaginer que le piédestal fait le héros.

(Marie Lecksinska).

Originalité. — Singularité, manière neuve d'exprimer son opinion.

L'originalité est quelquefois le signe de la supériorité d'esprit et quelquefois de la faiblesse du jugement. Elle provient aussi d'une sorte d'orgueil d'être soi et de ne jamais se modeler sur l'exemple des autres.

Un auteur ne mérite pas le titre d'original par cela seul qu'il a un esprit et une manière de voir à lui, mais parce qu'en même temps il reste fidèle aux lois du goût et de la raison. L'excentricité et la bizarrerie ne sont point de l'originalité, ce sont des travers.

Ostentation. — Affectation de produire au dehors certains avantages de nature ou de position.

Je n'estime pas, dit La Bruyère, que l'on puisse donner une

idée plus juste de l'ostentation qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas.

Si l'ostentation a des bases sérieuses, c'est de l'orgueil ; si elle n'en a pas, elle nous couvre de ridicule. C'est surtout dans les petites villes que l'ostentation se développe ; là, les spectateurs ne lui manquent jamais ; elle se perd au contraire dans les grands centres.

— L'ostentation est la marque originelle des parvenus.

(Latena).

P

Paix intérieure. — Au point de vue de la morale, la paix est la tranquillité de l'âme, la satisfaction de la conscience. Cette paix consiste dans une entière résignation à la volonté de Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure. La terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

Une vraie simplicité, un certain calme d'esprit qui est le fruit d'un abandon complet, d'une patience inaltérable pour les défauts d'autrui, sont des éléments de paix.

Du moment que vous voudrez *sans réserve* tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus de retours inquiets sur ce qui vous regarde. Jusque-là vous serez troublé, changeant dans vos vues et dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve et de défiance. Si vous voulez pénétrer l'avenir, vous n'en tirerez d'autres fruits que l'inquiétude ; évitez seulement, par une occupation douce, tranquille et réglée, la tristesse et l'ennui, qui, dans de certaines organisations vives, pourraient naître d'une vie trop calme.

— La plupart des hommes, dans le besoin d'agitation qui les tourmente, ne se forment de la paix du cœur qu'une idée négative ; ils la redoutent comme un état de privation. Sous prétexte

de fuir l'ennui, ils cherchent le trouble; que n'ont-ils expérimenté cette paix intérieure? combien l'image qu'ils en ont conçu deviendrait plus juste! Ils reconnaîtraient qu'elle n'est pas le silence, mais l'harmonie; l'inaction, mais l'équilibre, le sommeil, mais le bien-être; le néant, mais la santé de l'âme? C'est un calme plein de vie, qui tempère toutes les peines, double le prix de toutes les jouissances et ranime les forces.

Ce que certains sages de l'antiquité appelaient la tranquillité de l'âme ne répond qu'imparfaitement à ce que, dans la langue chrétienne, on entend par la paix intérieure. La tranquillite consisterait, d'après eux, dans l'absence d'inquiétude et de trouble. La paix intérieure suppose quelque chose de plus : c'est, non seulement un état de calme et de sécurité, mais encore un état de satisfaction. Sénèque, Epictète nous attristent, nous effrayent presque par l'image qu'ils offrent de ce prétendu repos; quelquefois même ils vont jusqu'à nous révolter en nous demandant le sacrifice de nos affections les plus douces... Mais la paix intérieure admet tous les sentiments honorables et n'exige pas de contradictions aux lois de la nature.

Cette paix n'est pas une exception totale de souffrance, elle peut se concilier avec certaines peines du cœur, car il est des peines légitimes. On souffre alors, mais on souffre avec fermeté; la douleur est acceptée avec résignation; les larmes coulent peut-être et elles soulagent, puisqu'elles sont dues, mais il y a dans la paix qui les accompagne quelque chose de balsamique qui adoucit les blessures de l'âme.

Sous l'influence d'une telle disposition, toutes les facultés prennent un essor plus facile et plus grand.

La clarté se répand dans l'intelligence, les idées se distinguent, se classent sans efforts, on pénètre plus facilement au fond de soi-même. Combien alors la vertu parait plus facile! comme on est bien avec soi-même et avec les autres! la bienveillance devient naturelle; on exige moins, on pardonne davantage! et ce calme que l'on porte en soi se transmet à ceux qui nous entourent. (De Gérando).

Panthéisme. — Système qui considère Dieu comme l'âme du monde et le monde comme le corps de la divinité.

Il y a plusieurs sortes de panthéisme : le plus répandu, le panthéisme psychologique, professe que Dieu anime l'univers comme l'âme anime le corps, avec cette différence que l'on ne peut distinguer l'univers de Dieu comme on distingue l'âme du corps. D'après cette doctrine, l'âme est une émanation de la divinité, elle gouverne le corps comme elle gouverne le monde. Il y a là comme une lueur de vérité et c'est par elle que ce système a pû s'établir, mais cette illusion se dissipe à l'examen.

Nous ne parlerons que pour mémoire, car ce n'est pas là notre sujet, du panthéisme *cosmologique* (système de Xénophane) du panthéisme *ontologique* et du panthéisme *mystique*.

Le panthéisme et le positivisme suppriment tout sentiment religieux. A entendre ces deux écoles philosophiques, le monde existe de toute éternité et par lui-même, ainsi que les lois en vertu desquelles il se maintient et se développe. Dans leur principe et leur ensemble, toutes choses ont toujours été ce qu'elles sont. Il n'y a dans cet univers point de mystère, il n'y a que des faits et des lois qui s'enchaînent naturellement, nécessairement, et sur lesquels s'exerce la science humaine, incomplète, mais indéfiniment progressive dans sa puissance comme dans son travail.

Ainsi la création, la providence divine, l'origine du mal, la perspective du rétablissement de l'ordre dans l'avenir, sont autant de rêveries, des jeux de la pensée humaine... le mal existe, c'est incontestable, mais c'est du seul progrès des lumières que nous devons attendre le remède ! le mal matériel, soit encore, cela peut être admis jusqu'à un certain point, mais le mal moral? quel remède peut y apporter le progrès des sciences?

Le panthéisme, assez vague de sa nature, a été compris et défini de deux manières contradictoires : les uns pensent que c'est l'absorption de l'infini dans le fini, de Dieu dans la nature, et, par suite, ils ont identifié le panthéisme avec l'athéisme. — D'autres se sont jetés dans l'extrémité opposée : pour eux ce n'est pas l'absorption de Dieu dans la nature, mais celle de la nature en Dieu, ou du fini dans l'infini... ce qui touche à une sorte de théisme, bizarre mélange d'élévation et d'extravagance.

Nous n'essayerons pas d'approfondir ces systèmes qui sont du

domaine de la métaphysique et non de la morale. Il nous a paru seulement qu'il était convenable d'indiquer les diverses opinions qui ont rempli le monde de leurs contradictions et qui ont été la source de tant de controverses philosophiques.

Papauté. — La papauté est le ministère du Saint-Père, dans son acception la plus générale. Elle est la représentation de la souveraineté ecclésiastique et l'expression la plus haute de l'unité chrétienne.

L'explication de ce mot donnerait lieu à tout un traité sur la constitution de l'Église qui sort tout à fait de notre sujet.

Pape.—Le Pape est le chef de l'Église catholique romaine.

Comme chef spirituel, il a la souveraine autorité sur l'Église ; il fait observer les canons ou règlements ; assemble et préside les conciles ; nomme les cardinaux ; confirme les évêques ; institue, autorise ou supprime les ordres religieux ; veille au maintien du dogme et de la discipline, fait les bulles et les encycliques, excommunie, accorde les grandes dispenses et distribue les indulgences.

Parabole. — Allégorie qui renferme une vérité importante, principalement en matière religieuse — langage figuré et populaire.

Les paraboles des livres saints sont des instructions indirectes et détournées, des comparaisons, des emblêmes qui ont pour but d'exciter l'attention et la curiosité et qui cachent une leçon de morale. Les plus belles paraboles se trouvent dans le Nouveau-Testament. On peut citer dans le nombre celles de l'enfant prodigue, des vignerons, de l'économe infidèle, etc. Elles sont toutes pleines d'onction et de simplicité.

Paradoxe. — Proposition contraire à l'opinion commune et qui choque les idées reçues. La secte des Stoïciens passait, dans l'antiquité, pour la plus féconde en paradoxes.

Parmi ces propositions, il en est qui n'ont fait que devancer leur siècle et qui ont plus tard détrôné des erreurs accréditées ; l'exemple le plus frappant est l'affirmation de Galilée « que la

terre tourne autour du soleil »; cette affirmation a été longtemps un paradoxe. Mais c'est là l'exception.

— Les paradoxes de la veille sont parfois les vérités du lendemain. (Laboulaye).

Paresse. — Nonchalance, lenteur blâmable dans les choses qui sont d'obligation.

La paresse est souvent le résultat d'un climat brûlant, quelquefois celui de l'opulence. On voit, au contraire, les pays froids exciter l'activité et la pauvreté, animer le courage et le travail.

Tous les moralistes s'accordent à flétrir la paresse, et la religion l'a rangée parmi les péchés capitaux. Elle engendre tous les vices et c'est pour cela, sans doute, qu'un poète l'a nommée avec assez d'originalité : *le coussin du diable*.

La médecine est, en cela, d'accord avec la morale et la religion : la paresse accumule le sang, la lymphe, les humeurs et appelle souvent la paralysie. (v. oisiveté).

— Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'ennui, et l'ennui est le fils de la paresse et de l'oisiveté. (Véran Sabran).

Partialité. — Attachement passionné à un parti, à une personne, à une opinion. — Défaut d'un juge qui, préoccupé par la passion, ne rend pas à chacun la justice qui lui est due.

Le plus souvent ce sont nos idées ou nos passions que nous caressons dans l'objet de notre prédilection, d'autres fois c'est notre intérêt et c'est là la partialité la plus coupable.

Pascal. — Philosophe, né à Clermont-Ferrand en 1623, mort à Paris en 1662.

Pascal est un des exemples de précocité d'esprit les plus extraordinaires : à seize ans il avait déjà écrit plusieurs ouvrages et notamment son *Traité des sections coniques*. Trois ans plus tard, il inventait *la Machine arithmétique* et écrivait *le Traité du vide*... Mais nous n'avons à nous occuper que de ses *Pensées* qui touchent à la morale plus qu'aux mathématiques et aux controverses de Jansénius et de Molina, objet *des Provinciales*.

C'est en 1646 que Pascal connut les livres de saint Cyran et le discours de Jansénius sur *la Réforme de l'homme intérieur*. Dès ce moment son esprit positif mêla à ses études celle de la philosophie religieuse.

Disciple ou partisan de Descartes, Pascal séparait avec soin le domaine de l'*autorité* et celui de *la raison*. Il ne reconnaît la première que dans les matières théologiques et s'adresse à la seconde pour ce qui touche à l'observation et au raisonnement : « l'humanité, d'après lui, doit être considérée comme un homme qui subsiste toujours et apprend continuellement. »

Ses pensées, que la brièveté de sa vie ne lui a pas permis de réunir en un corps d'ouvrage, ne sont pour nous qu'à l'état de fragments ou de matériaux. Dans un discours, qu'on a retrouvé après sa mort, il expose lui-même à ses amis le plan de cet ouvrage.

Après avoir fait la peinture de l'état présent de l'homme avec sa grandeur et sa bassesse, il devait montrer combien la philosophie est impuissante à expliquer ces contrariétés, combien elle est pleine de contradictions et d'erreurs... La philosophie écartée, il devait examiner les divers systèmes religieux et démontrer en terminant la vérité du Christianisme...

La mort ne lui a pas laissé le temps d'accomplir cette œuvre colossale qu'il estimait devoir faire la matière de plus de dix volumes, mais, telles qu'elles sont, les *Pensées*, classées par plusieurs éminents écrivains (1), n'en sont pas moins demeurées un monument impérissable de philosophie et de morale que tous les érudits consulteront et méditeront pendant bien des siècles, mais où l'on remarque avec douleur de trop fréquentes contradictions, dues sans doute à l'état de sa santé et à la révolution qui s'est faite dans ses idées à une époque fâcheuse de sa vie.

Passion. — Désir violent et fixe, penchant irrésistible. Il y a de nobles passions et des passions viles, selon l'objet qui les cause.

D'après Descartes les passions sont des mouvements de sensibilité, quelels qu'en soient l'origine, la cause ou la violence.

(1) V. Faugères, Cousin et Sainte-Beuve.

Dans le langage ordinaire, ce ne sont que les mouvements qui ont assez de force pour troubler notre jugement et paralyser notre liberté, ceux qui nous ôtent la faculté de disposer librement de nous-même.

« Mes passions, dit un moraliste, ont leurs lois qui se développent dans mon âme, mais lorsqu'elles s'y forment, je suis présent avec toutes les forces de ma volonté pour les diriger à mon gré ou pour lutter contr'elles. Je puis me donner ou me retirer, concourir ou résister à ma défaite, ouvrir ou fermer mon cœur. Je sais presque toujours à l'avance en quel lieu la passion m'attend pour me saisir au passage et quand elle m'a pris à l'improviste, j'ai mille ressources pour me dégoûter de son objet ou pour contraindre mon esprit à l'oublier. »

C'est ainsi que nous pouvons être responsables, non seulement des conséquences de nos passions, mais de nos passions elles-mêmes... Pour résister à l'entraînement, il faut vouloir fortement, et la grande difficulté est de vouloir autre chose que ce que la passion nous inspire. Il faut donc chercher un moyen de calmer, de modérer ou de prévenir les passions, dans leur principe. Ce moyen est l'attention bien gouvernée. Aussi est-il quelquefois utile de s'abandonner à des passions innocentes pour détourner des passions criminelles. Il faut, en général, se jeter à côté, plutôt que combattre de front, car, par ce dernier moyen, on irrite plutôt qu'on ne calme.

Si on fixe d'avance et par principe son attention sur des objets capables de captiver, cette habitude, en nous éloignant de ceux qui peuvent nous impressionner vivement, nous servira beaucoup... Si, malgré cela, une mauvaise passion surgit, il faut savoir, *à temps*, porter ailleurs une attention soutenue. Si on laisse à la passion le temps de faire toute son impression sur le cerveau, l'attention viendra trop tard, car le pouvoir de l'âme sur le corps est restreint.

La morale chrétienne nous enseigne à ne pas donner prise sur nous au plaisir et à la douleur. Si on les laisse entrer à flots par toutes les portes de l'âme, il arrive bientôt que nous leur appartenons et non plus à nous-même. Le monde nous remplit de son bruit et nous ne pouvons plus ni nous recueillir, ni nous gouverner. Cependant tout a sa raison d'être en ce monde, même les

passions. Supprimez-les, plus d'excès, il est vrai, mais plus de ressort. Dieu n'a pas donné en vain à l'homme le goût du plaisir, l'espérance, l'amour, l'ambition et cet intérêt personnel qui nous pousse à améliorer sans cesse notre condition sur la terre. Mais, en nous donnant les passions, il nous a donné aussi des sentiments nobles, puissants et vivaces. Nous avons le jugement et la liberté de nous éclairer, de faire un choix entre le bien et le mal et d'user de notre volonté. Nous nous apercevrons bientôt que le *vrai* bonheur est dans le sacrifice et le devoir qui satisfont la conscience. Un exemple, entre mille : l'amour des plaisirs veut de l'argent ; le besoin d'argent amène parfois le jeu ; nous jouons, nous gagnons en ruinant un ami ; affligés de son désespoir et de celui de sa famille, nous restituons la somme gagnée... Et nous nous trouvons plus heureux après ce devoir accompli. Notre conscience bourrelée nous tourmentait ; satisfaite, elle nous rend heureux... Les passions, en effet, nous induisent en erreur parce qu'elles fixent notre attention sur un seul côté de l'objet qu'elles nous présentent et ne nous permettent pas de le considérer sous toutes ses faces. Les passions, lorsqu'elles ne troublent ni l'ordre public de la société, ni l'ordre intérieur de notre être, sont autant de bienfaits de Dieu ; elles entretiennent la chaleur et la vie dans le monde moral ; mais il n'en est aucune qui ne devienne dangereuse lorsqu'elle échappe à l'empire de la raison et trouble l'ordre établi par le Créateur.

— Du moment qu'on a quitté le sentier du bien, les mauvaises passions se poussent et s'avancent d'elles-mêmes ; la faiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister et insensiblement on se voit, si j'ose ainsi parler, en pleine mer, le jouet des flots. Approuver des passions modérées, c'est approuver une injustice modérée, une lâcheté modérée, une intempérance modérée. Car, prescrire des bornes au vice, c'est en admettre une partie, et, outre que cela est blâmable, rien n'est aussi plus dangereux, car le vice ne demande qu'à faire du chemin et, pour peu qu'on l'aide, il glisse avec tant de rapidité qu'il n'y a plus moyen de le retenir.

(Cicéron).

— La providence a voulu donner à l'homme une vie séculaire...

Avec nos misères, nos mœurs, nos passions surtout, l'homme ne meurt pas, il se tue. (Flourens).

— Dès que l'homme commence à désirer quelque chose désordonément, aussitôt il devient inquiet.— S'il se refuse à satisfaire son désir il éprouve de la tristesse et, si on lui résiste, il est très malheureux. — S'il obtient ce qu'il convoitait, le remords pèse sur lui. — C'est en résistant à ses passions et non en leur cédant qu'on trouve la paix du cœur. Si le combat est dur, une paix ineffable en est le fruit. (Imit. de J.-C.).

— Les passions sont le combat de la chair contre l'esprit. Aussi les matérialistes les ont toujours exaltées; les livres d'Helvétius en sont un continuel panégyrique; la morale du XVIII[e] siècle, y voyant le plus puissant mobile de nos actes, en conclut la nécessité de les encourager. Les idéalistes les proscrivent, les mystiques veulent les anéantir; les saints Simoniens au contraire en venaient presque à les sanctifier; Fourrier en fait l'unique ressort de son organisation sociale... Il ne faut pas plus les extirper que les déifier, mais le premier devoir de l'homme est de maintenir en lui-même l'équilibre moral et de préserver sa liberté de tout entraînement irréfléchi. (Artaud).

— La passion commence par demander, puis elle exige, ensuite elle contraint. (Docteur Descaut).

Patience. — Égalité d'âme, constance dans les travaux et dans les douleurs physiques et morales.

La patience est surtout la vertu qui fait que l'homme supporte doucement et sans murmurer les adversités, les douleurs, les injures.

Celui qui pense que tout finit avec nous est pressé de jouir, de profiter des courts instants qui lui sont accordés ici-bas ; il s'émeut et se dépite à chaque contrariété qui lui enlève un de ces plaisirs après lesquels il court incessamment.

Le chrétien, convaincu que cette vie est une épreuve et que l'éternité lui appartient, supporte avec résignation, avec patience, le présent, en vue de l'avenir :

« La patience, dit Vauvenargues, n'est souvent que l'art d'espérer... » Mais, à son point de vue, qu'est-ce donc que l'art d'espérer quand chaque phase de la vie amène une déception?..

Il semble que La Rochefoucauld ait voulu corriger cette pensée en disant « que l'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. » Mais, hélas ! quelle vie ! quelle fin ! et quelle singulière espérance! Quand on est à un point de vue faux, l'esprit a beau s'agiter, se tourner dans tous les sens, on arrive toujours à une conclusion absurde.

— Les croix qu'on rencontre dans la rue sont bonnes, mais celles qu'on trouve à la maison valent beaucoup mieux. La patience, au milieu de ces croix est plus agréable à Dieu que les cilices, les disciplines et les jeûnes. (Saint François de Sales).

— Qui souffre impatiemment souffre deux fois. (Boiste).

Patriotisme. — *Patriotisme* semble, au premier abord, être un synonyme d'*amour du Pays* (V. ce mot). Mais il a d'autres acceptions dont nous devons parler.

A un certain point de vue :

« ... Rien n'est plus commun que le nom,
» Rien n'est plus rare que la chose... »

Sous le beau nom de *patriotisme* se cache parfois, en effet, l'intérêt personnel et sous cette vertu si rare, qu'on appelle *désintéressement*, on découvre souvent l'égoïsme et la cupidité :

« La raison humaine, dit Malebranche (1), ne comprend pas facilement que l'on puisse aimer autrement que par rapport à soi et avoir d'autre fin que sa propre satisfaction. » Sans fouiller dans l'histoire ancienne, sans demander aux chroniques du moyen-âge le secret de tant de Curtius, peut être trop vantés, essayons de porter nos souvenirs sur une époque plus récente.

Parlons d'abord du patriotisme des poètes. Il est en entier dans leur amour-propre : combien de fois les plus illustres, abandonnant la lyre pour la tribune, n'ont-ils pas changé d'opinion, selon que le vent de la louange, du blâme ou de la popularité soufflait de tel ou tel côté ! Un applaudissement ou un sifflet ont quelquefois suffi pour faire tourner la girouette politique : légiti-

(1) *Recherche de la vérité.*

mistes, les hymnes les plus ardentes sortaient de leur lyre; Philippistes, ils ont célébré les vertus du roi et des princes; Républicains, ils ont été d'abord modérés, puis, ils ont gravi tous les degrés de la montagne.

On en a vu dont la verve et la faconde se soldaient en beaux écus comptant.

D'autres, moins avides ou plus riches, plus riches de fiel et de haines surtout, se sont tournés contre tous les pouvoirs établis, et, toujours au nom du pays, ont démoli la royauté et la république à coups de brochures, de discours et de banquets !

D'autres, avides et haineux à la fois, ont écrit contre tous les gouvernements qui ne voulaient ni les acheter, ni se servir d'eux gratuitement. On les voyait tour à tour obséquieux et enragés, élever ou démolir, adorer ou lapider.

Enfin (et ici l'odieux le cède au burlesque), nous avons vu des hommes se plaçant en deçà ou en delà des barricades, suivant leur date, dire à ce bon peuple, pour lequel ils combattaient : « Peuple, lève-toi contre les tyrans; tu souffres, tu n'as pas de pain, mais tu as le nombre et le droit; renverse ce hideux despotisme, je marche à tes côtés... »

Et quelques mois plus tard, ils s'écriaient :

« Peuple, on t'égare, que fais-tu ? n'es-tu pas satisfait? n'as-tu pas la république, objet de tes vœux ? ne suis-je pas représentant pour défendre tes droits ? La belle devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*, n'est-elle pas écrite sur tous les murs ? Pourquoi donc te révolter? »

Ce tableau est triste, mais il est vrai. Tous les contemporains le reconnaîtront.

Que deviennent, au milieu de tout cela, le patriotisme et le désintéressement ?

Paul (St.). — Apôtre, né l'an 2 de J.-C.

Il porta d'abord le nom de Saül et fut au nombre des persécuteurs des chrétiens avant d'être l'un des ardents apôtres de la religion nouvelle. Il prêcha l'évangile aux païens dans l'Asie, la Grèce et la Judée. Assailli à Jérusalem par la populace juive, il fut traduit devant le tribun Lysias et incarcéré, pendant deux ans, par le gouverneur de la Judée. Il en appela à César, fut

envoyé à Rome et acquitté. Il retourna alors dans l'Orient et revint, en 64, à Rome où son austère franchise attira sur lui de nouveaux orages.

Saint Paul fut décapité avec saint Pierre, en 66.

La vie, la conversion et les prédications de saint Paul sont trop connues pour les reproduire ici avec plus de détails. Ses écrits font reconnaître en lui, sous le triple rapport de l'intelligence, du cœur et de la volonté, l'un des plus grands propagateurs de la religion.

Ses épîtres aux chrétiens de Rome et de Corinthe, à Thimotée, à l'église d'Éphèse, aux Hébreux, contiennent des pages de la plus sublime éloquence. « Ses discours, dit saint Chrisostome, ne sont point préparés avec art, il n'assujétit pas l'Évangile aux lois de la grammaire ou de la dialectique, mais il raisonne avec justesse, en employant une vérité connue pour conduire à des conséquences inconnues. Il sait étendre ou resserrer son discours, adoucir ou exciter ses mouvements, presser, encourager, captiver, étonner à son gré ses auditeurs. On peut dire que saint Paul possédait le fonds, *la moëlle* de l'éloquence et qu'il ne lui manquait que l'*écorce*, la superficie du langage.

Accablé comme il l'était de travaux et fatigué par les voyages, comment aurait-il trouvé le loisir de choisir, de ranger et polir ses paroles ? D'ailleurs, dans le langage humain, il ne trouvait point de terme qui put exprimer la hauteur de ses pensées. Il dictait rapidement suivant l'impétuosité de l'esprit divin qui l'animait.

Pauvreté. — C'est une chose bien triste que la pauvreté ! Tous les raisonnements de la philosophie et de l'économie sociale n'ont pû la détruire ; la religion n'y parvient guères mieux.

Elle n'y parvient pas, parce que les causes qui la produisent ne peuvent être supprimées.

« La première de ces causes, dit très bien Mgr de Ségur (1), est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité parmi les hommes : si, par suite d'un accident ou par le seul fait de la vieillesse, je viens à perdre la force

(1) *Réponses* : P. 38.

nécessaire pour remplir mon état, ne tomberai-je pas dans la misère ? — Si, malgré mes efforts, je suis tellement inepte que je travaille moins bien que mes confrères, mes pratiques n'iront-elles pas s'adresser de préférence aux plus habiles ; et ne tomberai-je pas dans la misère ? — Et cependant, qui peut garantir de la maladie, des accidents, de la vieillesse ? Qui peut donner de l'esprit à celui qui n'en a pas ? Qui peut rendre tous les hommes égaux en forces, en intelligence, en bonne volonté ?... Voici donc une cause de pauvreté bien féconde et qu'il est impossible, même à la Religion, de détruire.

La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature : la paresse, la débauche, l'ivrognerie, l'amour du plaisir.

Parmi les pauvres, combien sont malheureux *par leur faute ?* Dix-neuf sur vingt. Ils accusent Dieu et ne devraient accuser qu'eux-mêmes. Mais, ce qui est possible, et ce que la Religion fait admirablement, c'est de diminuer la misère, de la soulager, de l'adoucir, de la rendre supportable.

Partout où sa voix est écoutée, le riche devient l'ami, le frère, souvent le serviteur du pauvre. Il verse avec joie son superflu dans le sein des malheureux. Le pauvre, à son tour, apprend à espérer. Il apprend à supporter patiemment ses souffrances.

— Une pauvreté mâle, active, vigilante
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente,
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
(Boileau).

Péché originel. — Le mot *Péché* est synonyme de *Faute*. Pris généralement, le péché est une transgression volontaire de la loi divine.

Le dogme du *Péché originel* affirme que Dieu a créé l'homme moral, libre et faillible ; que par un acte de cette libre volonté, il a manqué sciemment à la volonté de Dieu, c'est-à-dire à son devoir ; que l'homme libre est responsable et que sa désobéissance a justement entraîné pour lui le châtiment ; enfin, que la peine de la faute est héréditaire.

Cette transmission a été un sujet d'étonnement et de doute pour

beaucoup de gens... Mais n'en avons-nous pas tous les jours le spectacle devant les yeux? — Les penchants naturels, de l'homme ne détruisent pas sa liberté, mais ils lui en rendent l'exercice plus laborieux et plus difficile. Ce n'est pas une chaîne qu'il subit, c'est un poids qu'il porte. C'est un fait incontestable que les dispositions naturelles de l'individu lui viennent, dans une certaine mesure, de son origine, et que les parents transmettent à leurs enfants tels penchants moraux, comme tels tempéraments, comme tels traits du visage. L'hérédité prend place dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre matériel.

Or, elle a dû y prendre place dès le premier jour de l'existence de l'homme sur la terre, puisqu'il a été créé faillible.

Si l'on se plaint du péché originel, qu'on se plaigne donc aussi des liens qui unissent l'enfant à ses parents, le font hériter de leurs mauvaises dispositions et le font souffrir de leurs fautes!

Le fait du péché originel n'a donc rien d'étrange ni d'obscur; il réside dans la désobéissance de l'homme à la volonté de Dieu. Cette désobéissance est un acte qui se commet partout avec les mêmes conséquences. Cet acte a pour cause la soif de l'indépendance, la curiosité, l'orgueil et la faiblesse devant la tentation. L'acte qui produit ce changement engage et entraîne la responsabilité de son auteur et de ses descendants. Le péché est contagieux dans le temps comme dans l'espace ; il se transmet comme il se répand. Tout cet engrenage part du premier homme, il a sa source dans le premier homme et le Christianisme, en même temps qu'il le signale, offre à l'homme le remède et la guérison (1).

— Est-il juste que nous soyons puni pour la faute du premier de nos ancêtres? — Ne remontons pas si haut : N'existe-t-il pas même au sein de la famille, dans les temps modernes, un principe d'unité qui a sa source dans la transmission du sang et pour conséquence une solidarité d'autant plus forte que l'on est plus près du tronc d'où elle s'épand?

Toute famille compte dans son patrimoine l'honneur qu'elle a

(1) V. Guizot : *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne.*

reçu de ses aïeux, et cet honneur ombrage la tête de l'enfant qui vient de naître, avant même qu'il soit capable de nommer la gloire en nommant son père. En vain réclamerez-vous contre cette dispensation du mérite, en vain la traiterez-vous de préjugé sans fondement, le préjugé vous subjuguera vous même, et lorsqu'il s'agira d'unir votre sang à un autre sang, votre race à une autre race, vous n'estimerez rien plus que cet incompréhensible héritage de l'honneur, comme vous ne redouterez rien plus qu'une souillure héréditaire, fut-ce dans l'objet le plus aimé et le plus digne de l'être. Je vous le demande, épouseriez-vous la fille d'un misérable ? Y a-t-il un amour qui vous persuadât de faire à votre postérité ce douloureux présent ? Vous épouserez le malheur, jamais la honte et ce jugement de votre âme me suffit contre votre raison... Votre âme n'a pas tort : le fils est le sang, la vie, l'image, la continuation du père. Il perpétue, quoiqu'imparfaitement, la cause qui a fait le mal et trouvé l'opprobre dans le mal. (Lacordaire).

. . . .

Le dogme du péché originel, qui date de la création, est arrivé jusqu'à nous avec des appréciations diverses. Je viens de donner le résumé de l'opinion de deux des plus illustres écrivains chrétiens de notre siècle, l'un protestant, l'autre catholique ; ils sont à peu près d'accord sur ce sujet qui sort un peu de notre cadre, le lecteur appréciera.

Pédantisme. — Érudition lourde et indigeste dont on aime à faire parade. Le *Pédantisme* n'est pas tout à fait la *pédanterie*. Ce dernier mot s'applique plutôt à la profession de maître d'école, mais on confond souvent les deux acceptions : Le pédant est en général pointilleux, opiniâtre. Il s'étend sur les choses inutiles et manque de jugement. Il a, comme le dit Montaigne, *la souvenance pleine et le jugement creux*. « Les Pédants, ajoute-t-il, après avoir pilloté avec grande estade et science par les livres, en font monstre avec ostentation, la dégorgent et mettent au vent. Y a-t-il gens plus ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes choses et ensemble plus présomptueux et opiniâtres ? En toute langue et nation, pédant, clerc, magister sont mots de reproche. Ce sont gens qui ont la mémoire pleine du savoir d'au-

truy et n'ont rien de propre. Leur jugement ne vaut guères mieux, tellement qu'il semble que la science ne leur serve qu'à les rendre plus sots, plus arrogants et coquetteurs, ravalant leur esprit et abâtardissant leur entendement, mais enflant leur mémoire (1). »

— Si le pédantisme est insupportable dans l'homme, il l'est bien plus encore dans la femme. (P. Janet).

Pénétration. — Heureux don qui fait distinguer dans chaque circonstance ce qu'il faut faire.

Sagacité et vivacité d'esprit — faculté de découvrir ce qui est obscur.

Les esprits vulgaires manquent de cette pénétration qui est la principale qualité des hommes d'État, des diplomates et des directeurs de conscience.

Pénitence. — Vertu chrétienne qui consiste dans un sincère regret d'avoir mal agi.

Toutefois, faire pénitence n'est pas seulement se repentir d'une faute, mais l'expier par une juste réparation : « J'ai parlé comme un insensé, dit Job, je me condamne donc et ferai pénitence. » Combien de gens à ce compte devraient faire pénitence! mais nous ne sommes pas maintenant aussi sévères pour nous-mêmes.

Pensée. — Mouvement intérieur de l'intelligence.

Voir que le soleil brille, éclaire et réchauffe, ce n'est pas penser. L'animal le voit comme l'homme et ne pense pas. Tel homme a beaucoup vu et fort peu pensé. Tel autre, au contraire, absorbé par sa pensée, ne voit plus aucun des objets extérieurs.

La pensée, si active, si absorbante chez l'homme instruit, cesse dans le sommeil profond, dans la folie, dans l'idiotisme, dans l'évanouissement et la léthargie, dans tous les états enfin où la conscience de soi est absente. Les Cartésiens ont cependant

(1) *Essais* de Montaigne.

exprimé l'opinion, défendue par Jouffroy, que la pensée ne s'arrête jamais.

Les anciens disaient : *Nosce te ipsum*, connais-toi toi-même ; c'est en effet un bon système de morale, mais si l'homme veut étudier sa pensée, il est arrêté au premier pas.

On s'est quelquefois étonné de ce que la religion nous apprend à regarder de simples pensées comme des péchés. Il ne dépend pas de nous, dit-on, de ne pas les avoir, puisque souvent elles nous viennent malgré nous et nous affligent, mais il est en notre pouvoir de nous y arrêter ou de les rejeter, d'y acquiescer ou d'y résister et elles ne deviennent des péchés que quand elles sont délibérées et que nous nous y arrêtons volontairement.

Les animaux sont capables de connaître, mais incapables de penser ; aussi ne sont-ils pas, comme l'homme, responsables de leurs actions. Ils ne conçoivent pas le vrai, le beau et le bien et leur intelligence ou leur instinct est au service de leurs appétits ou de leur bien-être matériel.

(V. les mots *intelligence, instinct, idée, conscience,* etc.).

— La conformité et la communauté d'idées et de pensées doublent la vie de l'âme ; sans elles il n'y a que la solitude.

(Philarète Chasles).

— L'imprimerie est l'artillerie de la pensée. (Rivarol).

— La volonté est la détermination de la pensée.

(De Bonald).

Perfectibilité. — Développement progressif de l'homme, — marche de l'humanité, si non vers le bien absolu, du moins vers le mieux. Quelles que soient les fautes et les ruines du passé, la tradition se perpétue et l'expérience des siècles écoulés sert à l'éducation des siècles à venir.

La perfectibilité est irréfutable au point de vue matériel. L'est-elle autant au point de vue moral ? nous n'oserions l'affirmer... Ce qui tendrait à y faire croire, c'est cette ardeur de recherches, cette soif du vrai qui agite l'humanité. Quel espoir la soutient ? quel mobile l'excite, si ce n'est une noble confiance dans la bonté de Dieu, qui lui découvre sans cesse de nouveaux horizons et de nouveaux aspects ?

— La perfectibilité est l'instrument donné à l'homme pour atteindre la dernière limite de son développement intellectuel et moral. (Portalis).

Perfection. — La perfection, au point de vue moral, est la réunion de toutes les qualités et l'absence des défauts. Elle est à peu près impossible à trouver ici-bas et n'y existe même pas d'une manière absolue.

Le dernier degré où il est permis à l'homme d'atteindre est dans le renoncement complet à soi-même.

Si la vie était seulement une succession d'années et de douleurs morales et physiques, elle n'aurait pas de raison d'être ; on ne pourrait en comprendre l'utilité. Dieu a eu un but en nous la donnant ; l'important est de connaître ce qu'il désire que nous en fassions. On y parvient en le cherchant avec un cœur pur et droit qui combat sincèrement toutes les duplicités et les ruses de l'amour-propre à mesure qu'il les découvre. Nous sommes fort ingénieux à *nous chercher nous-mêmes* perpétuellement et ce que les hommes du monde font à découvert, les hommes pieux le font souvent sans s'en douter.

Pour nous mettre dans une bonne voie, rien n'est meilleur que la lecture, non la lecture de curiosité sur les questions de métaphysique et de controverse (1), mais des lectures simples, sans subtilités, toutes bonnes à nourrir le cœur. Quand nous nous apercevrons que dans ces lectures ou dans la méditation, l'esprit se distrait et s'égare, ramenons-le doucement sans nous inquiéter et nous décourager de l'importunité de ces distractions opiniâtres.

Ce n'est point la multitude des pratiques dures qui fait le véritable avancement ; il faut, au contraire, aller gaîment au jour le jour, comme la providence nous mène.

Un excellent moyen de se conserver dans cet état de liberté d'esprit, c'est de résister également à la vaine joie, à la tristesse

(1) Quand nous saurions toute la Bible et toutes les sentences des philosophes, que nous servirait tout cela sans la charité ? Un humble paysan qui sert Dieu est fort au-dessus du philosophe qui néglige l'étude de lui-même pour suivre le cours des astres.

(Imitation de J.-C.).

et surtout aux assauts de l'amour-propre : tranquillisons notre cœur dès que nous le voyons agité.

Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu, c'est dans le courage, dans la violence que l'on se fait pour résister au torrent du monde qui nous empêche de faire le bien; violence quand il faut renoncer au nécessaire, violence enfin pour se résigner à tout et se trouver toujours bien dans l'état où l'on est.

Il est des impressions de tristesse involontaires, il faut les supporter avec patience. Les découragements intérieurs nous font aller plus vite dans la bonne voie, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point : un pas fait dans cet état est toujours un pas de géant; il vaut mieux que mille, faits dans une disposition plus douce et plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement et à aller toujours.

La pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets. On peut la désirer, mais il la faut attendre avec soumission.

Dira-t-on encore, après avoir lu ces conseils que nous donne la morale chrétienne, qu'elle n'est que la réunion des maximes de Thalès, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Épictète, Sénèque, Marc Aurèle, Cicéron, ou de leurs disciples des temps modernes? Il nous semble qu'il y a tout un monde entre les deux !

Perfidie. — Manque de loyauté, trahison, abus de confiance.

La perfidie est l'un des actes les plus odieux, en ce sens qu'il y a, pour le commettre, réflexion, préméditation et mensonge. La perfidie est une dégradation morale dont l'homme se relève bien rarement.

Persévérance. — Courage et constance d'une âme qui persiste dans la pratique de la vertu, malgré toutes les tentations et les obtacles qui s'y opposent.

— La persévérance est une vertu nécessaire à la pratique de toutes les autres et elle remplace parfois le talent.

(De Jussieu).

Persiflage. — Moquerie de mauvais ton, qui s'attaque à tout, sans respect et sans dignité. Amas fatigant de paroles sans idées, qui font rire les sots, déconcertent les gens honnêtes ou timides, et rendent la société insupportable. Ce mauvais genre est quelquefois moins extravagant, et alors il n'en est que plus dangereux : c'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant à la fois instrument et victime de la plaisanterie commune par les choses qu'on lui suggère, et les aveux qu'on en tire. Les gens qui font trop d'usage de cette gaîté oublient que lorsqu'ils donnent un ridicule, ils acquièrent un vice; ce qui tue la gaîté, c'est l'esprit de dénigrement, la malignité des propos, l'usage cruel et plat des mystifications ; après ces explosions de la méchanceté, tout languit, tout paraît froid et insipide.

— Quel que soit l'avantage que les *bons mots* attirent à leurs auteurs, nous ne les louons que comme de certains mets, qui, en flattant notre palais, arrachent des larmes de nos yeux. Ce *trafic* est bien peu généreux ; comme il ne demande pas de grands fonds beaucoup de personnes s'y livrent, et, tant que les méchants seront caressés et que de mauvaises têtes seront juges des cercles, ce ton perfide passera pour de l'esprit. (Sterne).

Pessimisme. — Système d'un homme qui voit tout en mal.

Manie des esprits chagrins, qui, à force de s'appesantir sur les maux dont ils ont été les témoins ou les victimes, s'exagèrent ce qu'il y a de trop réel dans nos misères, s'habituent à voir tout en noir, ne croient plus à la probité, à la bonté, à la vertu et ne savent que prédire des malheurs ou des crimes. — C'est le contraire de l'optimisme.

Peuple. — Ce mot a plusieurs acceptions : On dit le peuple Français, le peuple Allemand, le peuple Anglais... Le peuple est, dans ce sens, la nation entière. Mais dans cette nation, quelle qu'elle soit, en Europe surtout, le peuple, c'est la classe pauvre, sans instruction, la classe infime.

Cet état de choses s'améliore cependant, grâce au progrès

des lumières. Jetons, pour nous en convaincre, un regard sur le passé :

Sous les deux premières races de nos rois, la France était partagée entre un petit nombre de familles qui possédaient, avec la terre, le droit de commander, qui se transmettait avec les héritages.

Le clergé, en ouvrant ses rangs aux pauvres comme aux riches, y fit pénétrer un semblant d'égalité ; le fils du serf prit place, comme prêtre, à côté du seigneur. C'était un pas.

Les rapports entre les diverses classes devinrent bientôt plus nombreux ; les lois furent nécessaires et, à leur tour, les légistes prirent un rang plus élevé que les artisans et les laboureurs. Le commerce s'étendit, les industriels s'enrichirent et se firent une place dans la société. Plus tard, les travaux de l'intelligence élevèrent quelques hommes de génie ; l'éloquence, la poésie prirent un rang honorable. Les évènements aidèrent à établir l'égalité, l'institution des communes introduisit des éléments de démocratie et de liberté. Ce développement s'accentua chaque jour davantage depuis l'époque de la féodalité jusqu'à la révolution de 1789, qui établit l'égalité devant la loi.

Depuis lors, il y a eu dans la nation des tiraillements nombreux et trop souvent sanglants. On a beaucoup fait pour le bonheur du peuple, mais il y a encore beaucoup à faire, et d'abord il faudrait l'instruire, l'initier à la science des affaires, lui faire connaître ses vrais intérêts en l'enlevant à ses grossiers et aveugles instincts ; car, ainsi que le dit avec tant de raison M. de Tocqueville (1), « la grossièreté des hommes du peuple dans les pays policés, ne vient pas seulement de ce qu'ils sont ignorants et pauvres, mais de ce qu'étant tels, ils se trouvent en contact avec des hommes éclairés et riches : la vue de leur infortune et de leur faiblesse qui contraste avec le bonheur et la puissance de leurs semblables, excite en même temps dans leur cœur de la colère et de la crainte ; le sentiment de leur infériorité et de leur dépendance les irrite et les humilie. Cet état intérieur de l'âme se reproduit dans leurs mœurs ainsi que dans leur langage ; ils sont à la fois insolents et bas. »

(1) *De la démocratie en Amérique.*

L'observation prouve en effet que le peuple est plus grossier dans les cités opulentes que dans les campagnes. Dans les lieux où se rencontrent tant d'hommes riches, les pauvres se sentent comme accablés de leur bassesse; ils désespèrent d'eux-mêmes et se laissent tomber au-dessous de la dignité humaine.

Les efforts des hommes éclairés et puissants doivent donc tendre à instruire les populations et surtout à les moraliser.

— Un peuple calme et froid peut seul supporter la liberté.
(Sainte-Beuve).

Peur. — Vive et subite appréhension, mouvement de l'âme qui lui fait éviter un objet qu'elle croit nuisible.

Les anciens représentaient la peur avec des cheveux hérissés, un visage étonné, la bouche ouverte et un regard qui marque l'épouvante.

La peur a pour résultat d'affaiblir et même d'annihiler toutes nos facultés. Elle dégrade l'homme.

— De tous les dangers, le plus grand c'est la peur, qui presque toujours les augmente. (E. de Girardin).

Philantropie. — Amour des hommes. — La philantropie, qui n'était dans son principe qu'un penchant de notre âme, est devenue, avec le temps, une sorte de science dont la pratique s'est étendue de l'homme à la société, aux gouvernements et qui a besoin d'être éclairée.

La philantropie a changé de forme avec le Christianisme et elle est devenue la charité, ou plutôt elles existent à côté l'une de l'autre et bien des esprits superficiels les confondent. Il y a cependant entr'elles une différence immense.

La philantropie s'adresse au corps, la charité à l'âme; la philantropie marche au bruit retentissant de la publicité et de la renommée, la charité se cache. La philantropie console l'infortune en riant, elle quête pour elle dans les bals, les spectacles et les frivolités du monde; la charité, assise sur le grabat du pauvre, le console autant de sa douce patience à l'écouter, de ses larmes mêmes que de son or. Une larme est si douce au cœur de l'in-

fortuné ! C'est son langage, le seul qu'il connaisse et qu'il apprécie.

Non que je veuille pour cela réduire à rien le mérite dn philantrope : Au milieu du monde corrompu qui nous entoure c'est encore un homme honorable, car il soulage quelques misères et songe aux autres en songeant à lui. Un esprit chagrin dirait peut-être qu'il n'a que lui en vue en s'occupant de l'humanité ; je ne vais pas si loin, car se serait de l'égoïsme et un tel être ne mériterait pas le nom de philantrope, mais le *moi* qui vient se mêler, dans quelque proportion que ce soit, à la bonne action, en diminue le mérite. Il faut aimer pour n'être pas charitable à demi, et le *moi* détruit l'amour : le chrétien aime le malheureux, le malade, le pauvre ; ils les aime comme le Christ nous a aimés quand il s'est dévoué pour nous à l'ignominie et au supplice.

La philantropie redoute et évite le mal que cause la sensibilité : « Je fais le bien, dit une femme du monde accoutumée à fuir les impressions pénibles et à n'en recevoir que d'agréables, je fais le bien, mais je ne saurais voir souffrir... » Il y a en effet quelque chose de poignant et de profondément triste à considérer tant de misères réelles, mais ce spectacle n'a-t-il pas son utilité et n'épargne-t-il pas plus de maux qu'il n'en donne? ne détruit-il pas nos misères factices, nos chagrins nés de la vanité, de l'oisiveté ou de l'ennui ?

Mais ce n'est pas toujours une sensibilité exagérée qui engage le philantrope à faire le bien de son comptoir, de son salon doré, c'est un peu aussi la paresse, ce sont les affaires, les plaisirs, l'indifférence, et ce qu'on appele *le Respect humain* « Pourvu, dit-il, que le bien soit fait n'est-ce pas l'essentiel ? qu'importe la main qui donne pourvu que la bourse où elle puise soit toujours ouverte? » Il importe beaucoup, et la pratique des bonnes œuvres peut seule nous l'apprendre. Aussi le chrétien tient-il à faire *lui-même* le bien qu'il peut faire, à visiter la mansarde du malheureux, l'atelier de l'artisan sans travail et à opérer ainsi la difficile réconciliation du pauvre avec le riche, à veiller au chevet de l'homme auquel il apprend à mourir en lui disant combien la mort est douce quand elle n'est que le repos au sein de Dieu.

N'a-t-on pas trop restreint le mot de charité en ne l'appliquant

qu'à l'aumône d'un peu d'or ? — La charité, c'est le secours spirituel aussi bien et mieux encore que le secours temporel ; la charité, c'est l'amour qui donne, avec le pain, la résignation et l'espérance... Qui ne sait que chez les pauvres, les misères matérielles sont le plus souvent les moindres ? Ce vieillard qui n'a point de famille, cet enfant qui n'a plus de père, ils souffrent sans doute du froid, de la faim, et cependant ce malheur est celui qu'ils redoutent le moins, puisque la commisération publique peut y porter plus facilement remède ; mais ce qui les attriste, c'est qu'ils n'ont pas une main amie qui presse leur main, pas un cœur qui s'ouvre au leur. De là pour eux un vide affreux. — C'est ce vide que les charitables émules de saint Vincent de Paul ont surtout en vue de combler. Ils ne vont pas seulement chez le pauvre avec quelques offrandes, ils y vont avec une âme vivement touchée et d'où sortent sans efforts quelques-unes de ces paroles qui sont aussi des bienfaits, car elles lui prouvent qu'on fait plus que le secourir, qu'on l'aime. Ils ne se bornent pas à entrer en courant dans son domicile, ils y prennent possession de sa seule chaise ; là, ils écoutent le récit du malheur de cet infortuné, et, à force de patience, de relations affectueuses et de temps, ils font naître dans ce cœur désséché le retour de l'amitié qu'on lui a montrée. Trop souvent ce pauvre est incrédule ou ignorant. Il ne sait pas qu'il y a, après cette vie de douleurs et d'expiations, une éternité ; que, dans les cieux, règne un Dieu miséricordieux et clément qui ne châtie ses enfants que pour les éprouver ou les rendre meilleurs et qui, pour les peines qu'ils ont patiemment souffertes, ici-bas, leur promet des récompenses qui n'auront ni fin, ni mesure. Ces vérités si consolantes lui sont étrangères et au lieu d'en tirer un sujet d'espérances il blasphème, il maudit le jour qui l'a vu naître et se livre au désespoir.

Combien alors, dans cet état de son âme, le secours spirituel ne lui est-il pas utile ? En lui révélant ces immortelles destinées, en lui présentant des félicités infinies comme une immense compensation de maux passagers, la charité ouvre de nouveau ce cœur à l'espérance et prépare au monde ce spectacle si admirable de la pauvreté acceptée avec douceur et portée avec dignité.

La philantropie n'est souvent qu'une transaction avec l'amour de soi, elle se délivre plutôt des malheureux qu'elle ne les délivre.

La charité est, au contraire, une vertu de réflexion et de volonté, fondée sur l'exclusion de soi ; elle s'exhale incessamment du cœur et laisse après elle la résignation et le courage. Elle remet les offenses, défend les absents et sourit à la haine. Enfin, comme le dit saint Paul, elle souffre et elle est douce ; elle n'est pas orgueilleuse et ne blesse pas les bienséances ; elle ne cherche pas son propre intérêt et ne s'offense pas aisément ; elle ne se réjouit pas de l'iniquité, mais elle se plait dans la vérité, elle endure tout, elle espère tout (1)...

Peut-on en dire autant de la philantropie avec laquelle un monde superficiel la confond trop souvent ?

— Les conventionnels aussi se piquaient de philantropie. N'étaient-ils pas les plus bénins des hommes ? Bons pères, bons fils, bons maris, ils menaient promener les petits enfants ; ils leur servaient de nourrice ; ils pleuraient de tendresse à leurs simples jeux ; ils prenaient doucement dans leurs bras ces petits agneaux, afin de leur montrer le *dada* des charettes qui conduisaient leurs victimes au supplice. Ils chantaient la nature, la paix, la pitié, la bienfaisance, la candeur, les vertus domestiques. Ces béats de philantropie faisaient couper le cou à leurs voisins avec une extrême sensibilité, pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine... (Châteaubriand).

Philosophie. — La philosophie, dit Jouffroy, est une science dont l'idée n'est pas encore fixée, car si elle l'était il n'y aurait pas autant de philosophies que de philosophes, il n'y en aurait qu'une... »

J'ajouterai qu'il y a autant de définitions que d'écoles :

Selon Pythagore, la philosophie est *la Contemplation réfléchie et raisonnée de l'univers.*

Selon Socrate, elle est l'*amour de la sagesse.*

D'après Hégel, c'est *la pensée de la pensée.*

(1) *Première aux Corinthiens*, XIII. 4.

Enfin, d'après Cousin, la philosophie est *la réflexion élevée au rang et à l'autorité d'une méthode.*

Si chaque école a eu sa définition, elle a eu aussi son système; examinons-les très rapidement en commençant par les plus anciens :

1° Les Hébreux : leur doctrine se confond avec la doctrine religieuse, révélée par Moïse. Ils reconnaissent un seul Dieu, créateur du monde, rémunérateur du bien et vengeur du mal; ils admettent l'immortalité de l'âme.

2° Les Indiens : leur doctrine philosophique se trouve aussi mêlée à leur doctrine religieuse qui n'est elle-même qu'une altération grossière de la révélation primitive.

Tous les excès, toutes les contradictions se rencontrent dans le chaos des systèmes indiens. On y voit l'idéalisme et le matérialisme, l'athéisme et le panthéisme. C'est ce dernier qui domine dans la philosophie indienne : Brahma seul existe et tout ce qui n'est pas Brahma n'est que pure illusion.

La philosophie indienne ne nous est guères connue que par les ouvrages de Colobrooke qui a résidé de longues années dans l'Inde; nous ne pouvons que renvoyer à ses *Essais*, publiés à Londres en 1837.

3° Les Chinois : on cite en Chine deux noms célèbres : Lao-'tsen et Confucius. Le premier est plus métaphysicien. Il enseigne l'existence et l'unité de Dieu, la providence, la spiritualité de l'âme, la liberté, et traite surtout des devoirs de l'homme, dont le principal, selon lui, est l'honneur dû aux parents et surtout au prince.

La philosophie des Chinois est encore à l'état de problème ; le plus ancien monument que nous possédions est le livre des transformations d'Y-King; la seconde période se résume dans Lao-'tsen et Confucius.

4° Les Perses : Zoroastre enseigne un premier principe qui en a produit deux autres : l'un nommé Ormutz (oromaze) a créé tout ce qui est bien; l'autre nommé Ahriman (arimane) a créé tout ce qui est mal.

Rien n'est plus contesté que l'antiquité et l'originalité des systèmes philosophiques de la Perse, mais on peut jusqu'à un certain point admettre l'authenticité de ses doctrines religieuses,

son dualisme mitigé, ses idées sur la liberté et l'unité du genre humain, la régénération du monde, la résurrection des corps et l'avènement futur du Paradis sur la terre.

L'homme éminent de la Perse est Zoroastre, et le fond de sa religion est le monothéisme. Mais cependant le dogme le plus connu et le plus caractéristique de la Perse s'éloigne de cette croyance, c'est celui qui reconnait deux principes : Oromaze principe du bien et Arhimane principe du mal. Le Zend-Avesta était le code de cette religion, que nous nous contentons d'indiquer (1).

5° Les Égyptiens : la philosophie de l'Égypte ne peut guères se distinguer de sa religion. C'est encore un premier principe qui en produit deux autres, et ceux-ci sont : l'un le père, l'autre la mère de tout ce qui est créé.

6° Les Grecs : c'est le premier peuple chez lequel la philosophie se sépare de la religion. Le grand philosophe de la Grèce est Socrate. On peut donc diviser l'histoire de la philosophie grecque en deux époques : avant et après Socrate.

Avant Socrate, on connaît trois écoles : celle d'Ionie, celle d'Italie, celle d'Élée. La première a pour chef Thalès. Elle recherche surtout le principe et la nature du monde et finit par reconnaître un Dieu distinct de l'univers.

L'école d'Italie a pour chef Pythagore. Tout sort de l'unité, tout doit y retourner : tel est, avec la métempsycose, le point fondamental de la doctrine pythagoricienne.

L'école d'Élée eut pour chef Xénophane qui niait la possibilité de la création. Cette école, toute sophistique, enseigne un panthéisme matérialiste.

Du conflit de ces trois écoles naît le scepticisme. La philosophie n'était plus qu'un manège de sophistes, s'efforçant de renverser tous les principes et toutes les notions du vrai et du juste, lorsque parut Socrate.

Celui-ci entreprit de confondre les sophistes. Sa méthode consiste à leur demander la définition des choses qu'ils avancent et à faire ressortir la contradiction de leurs assertions. Non content de réfuter l'erreur, il établit la vérité et enseigne ce qu'il y a de

(1) V. J. Ménaut : *Zoroastre, Essai sur la philosophie religieuse de la Perse.*

vrai dans la doctrine des sages qui l'ont précédé. Nous connaissons la doctrine de Socrate par Xénophon qui la rapporte telle qu'il l'a recueillie et par Platon qui l'embellit et la poétise en y mêlant ses propres idées.

Après Socrate, surgissent plusieurs écoles qui procèdent de sa doctrine.

Ces écoles sont l'Académie, le Lycée, d'où sortirent le stoïcisme, l'épicuréisme, et le mégarisme qui enfanta de nouveau le scepticisme.

L'Académie eut pour chef Platon, elle finit par dégénérer en une sorte de scepticisme consistant à soutenir que le sage n'affirme rien et qu'il ne peut avoir que des opinions probables.

Le Lycée ou Péripatétisme eut pour chef Aristote.

Le cynisme eut pour auteur Antisthène. Le plus célèbre philosophe de cette école est Diogène. Sa doctrine se résume dans le mépris de tout : plaisirs, honneurs et sciences.

Le stoïcisme a pour père Zénon dont la doctrine est qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu, de mal que dans le vice.

Le cyrénaïsme, dont le chef est Aristippe, met le bonheur dans la volupté sensible.

L'épicuréisme explique l'origine du monde par la rencontre fortuite d'atômes éternels. Comme Aristippe, il met le bonheur dans la volupté.

L'école de Mégare eut pour chef Euclide, qui enseignait le vrai et le faux ; elle n'eut aucune autorité.

Le scepticisme enfin fut renouvelé par Pyrrhon, qui soutenait qu'il faut douter *de tout*.

Les Romains n'ont pas de philosophie à eux : Cicéron résume ce qu'il y a de mieux dans l'enseignement des philosophes grecs. Après lui viennent Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle, moralistes stoïciens.

Après Jésus-Christ, l'histoire de la philosophie se divise en trois époques :

La première est la philosophie greco-orientale.

La deuxième commence après l'invasion des barbares et se continue jusqu'à la prise de Constantinople, c'est la scholastique.

La troisième est la philosophie moderne.

La philosophie greco-orientale, dont le siège était à Alexandrie, eut pour chefs Plotin, Porphire, Jamblique et une école chrétienne dont les principaux docteurs sont Clément et Origène.

Le but des philosophes payens d'Alexandrie est d'arriver à voir Dieu par les seules forces de la raison ; la méthode est l'ecclectisme, qui consiste à faire un choix des doctrines enseignées jusques-là.

Celui des philosophes chrétiens est d'expliquer, par la raison, ce qui ne dépasse pas la portée de l'esprit humain et par la révélation, les vérités que la raison, livrée à elle seule, ne peut qu'entrevoir.

Après les ecclectiques chrétiens on voit au sein de l'église d'Occident, saint Augustin, qui, avec saint Thomas, est le plus beau génie du Christianisme. On le considère comme le créateur de la scholastique qui n'est guères autre chose que l'enseignement méthodique de la théologie unie à la philosophie.

Les scholastiques n'inventent pas. Ils mettent en ordre et ils démontrent ce que leurs prédécesseurs ont recueilli.

Saint Anselme, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et Scott sont les plus célèbres maîtres de la philosophie du moyen-âge. Saint Thomas, l'*Ange de l'école, le Docteur angélique* est le prince de la scholastique. Sa *Somme* de la théologie est en même temps le résumé complet de la philosophie.

Mentionnons aussi la querelle des réalistes et des nominaux, l'incident le plus considérable de l'époque de la scholastique, qui rendit célèbres Rosalin au XIe siècle et Guillaume de Champeaux au XIIe.

Le nominalisme mène au pur idéalisme, le réalisme au panthéisme.

Nous arrivons à la philosophie moderne.

A partir du XVIe siècle, Bacon, Descartes, Pascal, Spinoza, Bossuet, Locke, Malebranche, Fénelon, Leibnitz, occupent le premier rang pendant le XVIIe siècle.

D'après Bacon, l'entendement ne peut opérer que par les sujets fournis par les sens et l'unique méthode est l'observation et l'induction.

Les problèmes de la philosophie morale reçurent en Angleterre

des solutions opposées, aussi ne peut-on pas dire qu'il y ait eu une école anglaise. La philosophie écossaise est plus homogène : ses représentants s'entendent entre eux et forment un corps ; on compte parmi les plus célèbres Reid, Hudcheson, Beattie, Oswald, Smith Ferguson et Dugald-Stewart.

En France toute la philosophie de cette époque se trouve dans le *Discours sur la méthode* de Descartes. Elle se réduit à ceci :

» Je ne dois admettre que ce qui est évident.

» Je puis douter de tout, excepté de ce fait : Je pense, donc je suis ; je pense l'infini, donc l'infini existe.

» L'infini ou Dieu étant la vérité, ne peut permettre l'illusion perpétuelle des sens, donc le monde sensible existe. »

D'après Pascal, l'homme est incapable de se connaître et il ne peut savoir par lui-même que ce que Dieu lui en apprend. « Apprenez, dit-il, de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. »

La philosophie allemande moderne est celle qui commence avec Kant, qui opéra dans les sciences morales de son pays la même révolution que Klopstock, Goethe et Schiller en littérature. Il fonda cette école nationale de penseurs qui compte dans ses rangs Jacobi, Fichte, Schelling et Hégel. N'oublions pas, en Allemagne, Leibnitz, génie universel qui a laissé sous le nom de *Théodicée* une justification de Dieu contre Bayle et, dans ses *Essais sur l'entendement humain*, une réfutation des *Essais* de Locke sur le même sujet. On lui reproche trois erreurs graves : L'optimisme, la monadologie et l'harmonie préétablie qui détruit la liberté humaine.

Enfin au XVIIIe siècle, nous trouvons J.-J. Rousseau, Voltaire ennemi déclaré du Christianisme, Condillac qui ne voit dans les idées que des sensations, Reid qui place le *Critérium* de la vérité dans le sens commun, Fichte, disciple de Kant, qui pousse les principes de son maître jusqu'à la dernière conséquence et déclare que, hors du *moi*, il n'y a rien de réel. Schelling, qui met le premier principe de tout être et de toute connaissance dans l'*Être absolu*, c'est le panthéisme ; Hégel, autre panthéiste ; enfin M. de Bonald qui dit que l'homme ne peut avoir d'idées sans la parole et que nous ne savons que ce qui nous a été transmis par ce moyen. C'est le traditionalisme.

Le XIXe siècle n'a produit en France qu'un petit nombre de philosophes de quelque valeur, parmi lesquels Droz, Auguste Nicolas, Jouffroy, J. Simon et Cousin; ce dernier a remis en lumière et préconisé le spiritualisme et l'ecclectisme qui consiste, ainsi que nous l'avons dit, à reconnaître et à choisir ce qu'il y a de mieux. Ce n'est, dit-il, ni un système ni une école spéciale, « tout philosophe sérieux est ecclectique ; un homme seul, quel que soit son génie, ne peut prétendre à recommencer, sans s'aider des travaux de ses devanciers, l'édifice de la science philosophique (1). »

— L'homme est si faible qu'il faut craindre de lui enlever aucun secours. Près de la lumière vive et pure de l'Évangile, les meilleurs ouvrages de la philosophie antique n'offrent que des lueurs pâles et vacillantes, et cependant Dieu permit que saint Augustin reçut d'un livre payen la première impression salutaire.

(J. Droz).

— Comment peut-on être sceptique par système ? Le doute sur les choses qu'il nous importe de connaître est un état trop violent pour l'esprit humain ; il n'y résiste pas longtemps... Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs opinions. Je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres... et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison : triomphants quand il attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne. Ils ne s'accordent que pour disputer... Chacun d'eux sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas le genre humain ? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre but que de

(1) *Précis de Philosophie*, 1865.

se distinguer ? Pouvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus (1)? ... (J.-J. Rousseau).

— Qui a renouvelé la face du monde ? est-ce la philosophie ou le Christianisme ?

Il ne peut y avoir de doute là-dessus : c'est du Christianisme qu'émane l'esprit nouveau qui vivifie les sociétés modernes. Si la somme des vérités morales s'est accrue, ce n'est point en vertu d'un mouvement philosophique. Depuis dix-huit siècles, aucune philosophie n'a fait sérieusement concurrence à l'Évangile.

Prenez un moraliste parmi les modernes, non pas un homme dégénéré, mais un esprit droit, honnête et sensé ; comparez-le à qui vous voudrez des moralistes anciens, à Épictète, à Cicéron, à Platon. Sur les points essentiels, vous le trouverez plus complet, plus élevé, plus vrai, plus logique et plus ferme qu'aucun d'entr'eux. Cette expérience vous donnera toujours le même résultat. La lumière qui luit aux consciences modernes ne vient donc pas des écoles, car les écoles sont divisées entr'elles et cette lumière est partout la même. C'est dans une sphère beaucoup plus vaste que le changement s'est opéré, et aucun homme n'a pu encore attacher son nom à cette grande révolution morale.

(Les P. P. Daniel et Gagarin).

— Qu'est-ce qu'un philosophe ? — C'est un homme qui a tout juste autant d'autorité que lui donne son talent. Il n'a de rôle officiel nulle part. Il écrit une page sans savoir qui la lira, ni si elle sera lue. Il traite les sujets les plus difficiles, les plus ingrats et ne peut être compris que par des intelligences très exercées. Il n'échappe ni à la calomnie ni au dédain. Il s'estime heureux s'il obtient d'un petit nombre d'oisifs une attention distraite. Le public l'ignore, les lettres le raillent, les autres philosophes le discutent sans justice. Presque personne ne le comprend, lui même travaille sans relâche pour édifier un système dont il n'est jamais complètement satisfait. Tantôt il ne trouve pas la vérité ; tantôt, l'ayant trouvée, il ne peut l'exprimer clairement.

(1) Cette opinion de Rousseau, bien qu'un peu exagérée, a quelque chose de vrai en ce qui touche la philosophie spéculative, métaphysique et dogmatique, mais ne saurait être appliquée à la philosophie morale.

La vie n'est qu'une lutte pénible ; plus il aime l'humanité et la vérité, plus il souffre de son impuissance. (Jules Simon).

— La philosophie ne va pas plus loin que de nous apprendre à souffrir les maux ; la religion chrétienne en fait jouir.

(Saint Evremont)

— La philosophie, si elle aperçoit clairement ce qu'elle saisit, n'aperçoit que des points — le sens commun qui n'a rien vu clairement a tout vu. — La philosophie, qui n'aperçoit que des points, dénature leurs proportions — le sens commun qui voit tout laisse à chaque chose ses proportions. — Les portions de la vérité que la philosophie met en lumière, le sens commun les reconnaît, mais le jour où le philosophe fatigué a la présomption de proclamer que *la partie* qu'il a mise en lumière est *le tout*, le sens commun qui a le sentiment du tout, ne le reconnaît pas dans cette image mutilée et renie la philosophie.

(Jouffroy).

— Les systèmes humains les plus heureusement conçus ont leur côté faible ; ainsi Platon a *sa République*, Descartes ses *Tourbillons*, Leibnitz ses *Monades*, Malebranche sa *Vision en Dieu*, etc. Quand ces systèmes paraissent, ils font fureur, précisément par leur côté chimérique parce qu'il pique les imaginations par la singularité. Mais le temps vient marquer du doigt le ridicule et le vice qu'il renferme et la postérité refroidie n'y voit plus qu'un tribut payé à la faiblesse de l'humaine raison.

(Auguste Nicolas).

Phrénologie.— Nom donné au système de Gall sur les fonctions du cerveau. Étude sur les rapports de la construction du cerveau et de ses facultés intellectuelles.

La réalité de cette science a été très vivement contestée. Cependant la phrénologie a trouvé des croyants parmi les spiritualistes, bien qu'en moins grand nombre que parmi les matérialistes.

Cette idée, à son apparition, a semblé un peu excentrique et a été accueillie par le sarcasme ; puis, elle a trouvé des partisans actifs et des sociétés phrénologiques se sont formées en Angleterre, en Allemagne, en France et en Amérique ; des enseigne-

ments publics ont été institués ; mais elle a ensuite perdu du terrain et elle compte peu d'adeptes aujourd'hui.

Piété. — Sentiment religieux, disposition de l'âme qui porte à remplir avec zèle les devoirs envers Dieu.

Piété n'est pas tout à fait synonyme de *dévotion.* Il ne peut y avoir de fausse piété, parce que cette vertu est toute intérieure. La dévotion au contraire est extérieure ; elle a ses pratiques vues de tous et peut devenir un masque.

La piété peut aussi s'appliquer à un père, à une mère ; elle devient alors de la reconnaissance, du respect, un culte du cœur et se nomme piété filiale.

— Le meilleur culte que nous puissions rendre à la divinité, le plus chaste, le plus saint et le plus rempli d'une véritable piété est de l'adorer toujours d'une bouche et d'un cœur pur, sincère et incorruptible. (Cicéron).

— La piété adoucit tout ce que le courage supporte. Ses joies ne sont comprises que par ceux qui les goûtent.
(Mme Swetchine).

— La piété est différente de la superstition : Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. (Pascal).

— Il ne faut pas confondre la piété raisonnable avec les excès d'un zèle indiscret. (Bossuet).

— La piété véritable est l'ordre de la société : elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce qu'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux s'il n'a que les vertus de l'homme privé ; le prince s'égare et se perd par la même voie qui

aurait sauvé le sujet; et le souverain peut devenir très criminel, tandis que l'homme est irréprochable....................

....

L'homme vertueux tout seul a le droit d'aller tête levée et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur; une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi c'est se faire une fausse idée que de se la figurer toujours faible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, et une vertu de ses faiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle aurait dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété; màis ce ne sont pas ceux de la piété même, c'est le caractère d'un esprit faible et borné; mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion, en un mot c'est l'excès de la vertu; mais la vertu finit où l'excès commence.

(Massillon).

Pitié. — La pitié est plus qu'une vertu, c'est un des plus doux sentiments; il est doux surtout pour celui qui l'exerce, mais quand il n'est pas délicatement exprimé, il est bien amer pour celui qui en est l'objet. Ce dernier ne pardonne à celui qui l'oblige que lorsque la cause qui l'excite n'est pas de nature à l'humilier.

La pitié est un devoir; mais, semblable à la reconnaissance, elle existe en nous comme sentiment avant d'exister comme devoir. Elle s'allie intimement aux pensées religieuses; les bienfaits que nous recevons et ceux que nous répandons autour de nous, nous rendent plus reconnaissants envers Dieu en ouvrant notre cœur aux bons sentiments. Au sortir d'une action charitable, nous jetons sur l'univers un œil plus ravi, plus satisfait; nous en admirons davantage les magnificences et nous reportons sur le Créateur le bonheur que nous éprouvons. Il nous semble que nous devenons moins indignes de lui; nous nous surprenons alors à résoudre les grands problèmes du monde moral avec une clarté supérieure à celle des démonstrations savantes et avec des tressaillements de joie qui nous étaient inconnus. Nous sommes

plus persuadés que l'Être infini qui nous a placés sur cette terre, nous a donné une tâche à remplir : le bien ; et après l'accomplissement, une récompense éternelle dont nous partageons le bienfait avec ceux que nous avons secourus.

Les malheurs qu'on éprouve apprennent à secourir les malheureux, c'est ce qui faisait dire à Virgile :

« Non ignara mali, miseris succurere disco ».

Plaisanterie. — La plaisanterie est une bonne chose en société. Elle égaie, elle anime la conversation, mais elle doit rester dans de certaines limites. L'homme qui sait garder un milieu délicat est un homme gai ; celui qui l'excède n'est qu'un bouffon.

« Il y a, dit Aristote (1), des gens qui, poussant à l'excès la manie de faire rire, passent pour des bouffons accablants, cherchant à tout propos des plaisanteries et visant plus à exciter les rires qu'à dire des choses convenables et décentes. Au contraire, il y en a qui, ne trouvant jamais eux-mêmes rien de plaisant à dire, en veulent à ceux qui ont plus d'esprit qu'eux. Mais ceux qui savent plaisanter avec goût sont des hommes d'un commerce aimable ». En cela, comme en tout, il faut du tact ; celui qui en manque et qui est grossier et d'humeur farouche est étranger aux relations de société, car c'est une chose nécessaire dans la vie que des moments de relâche et d'amusement.

— Les plaisanteries que se permet notre frivolité font souvent des plaies profondes. (D'Alembert).

Plaisir. — Sentiment ou sensation agréable des sens, de l'esprit et du cœur.

Peut-il y avoir un état *entièrement* vide de plaisir et de peine? Socrate incline pour la négative.

Tout plaisir est mêlé de peine dans notre nature humaine faible et incomplète : il y a souvent dans les plaisirs quelque chose d'inégal et de douloureux ; on en jouit avec inquiétude.

Il y a une sympathie intime entre la pureté, la vérité et la

(1) *Morale à Nicomaque*, v. Aristote..

beauté, ce qui est le plus pur est aussi ce qu'il y a de plus vrai et de plus beau.

Plaisir n'est pas synonyme de bonheur ; ce dernier est plus complet et plus durable. Le plaisir est transitoire et passager, bien que parfois plus vif. Le bonheur tient davantage à l'âme et le plaisir aux sens.

— Le plaisir ne nous rend vraiment heureux que lorsqu'il est le résultat d'une satisfaction, d'un besoin légitime et qu'il ne nuit ni aux autres ni à nous-même. (V. Sabran).

— Le plaisir est une excellente chose, mais il ne peut être un état habituel et constant ; le bonheur, c'est-à-dire un état doux et calme, voilà le but où doit tendre un être sensible et raisonnable. (Marmontel).

Platon. — Platon, disciple de Socrate et, après lui, le plus célèbre des philosophes grecs, naquit dans l'île d'Égine, l'an 430 avant Jésus-Christ, et mourut à 83 ans.

Sa jeunesse fut celle des grecs lettrés de son âge ; la poésie l'attira surtout, jusqu'au jour où il connut Socrate. Cet instant décida de sa vie.

Après la mort du *maître*, qui fit sur lui une profonde impression, il s'éloigna de sa ville natale et se fixa à Mégare où il se lia avec Euclide, puis il voyagea longtemps, sans cesser d'étudier et de méditer.

Socrate avait borné son enseignement à la morale, Platon sortit de ce cercle trop étroit pour son ambition philosophique et il embrassa à la fois la dialectique, la physique et l'éthique. Il a donné à la plupart de ses ouvrages la forme de dialogues dans lesquels figure toujours Socrate.

Fixé à Athènes, il se voua sans réserve à l'étude de la philosophie et y ouvrit, dans son modeste jardin, cette école célèbre qui prit dès lors, et a conservé depuis vingt-deux siècles, le nom d'*Académie*.

La morale étant notre but spécial, nous ne nous occuperons ici que de ce qui s'y rapporte dans son enseignement.

Contrairement à Socrate, Platon ne la fait pas reposer sur le principe de l'obligation, sur la loi du devoir, mais il la fait con-

sister dans la tendance à la perfection, comme constituant le bien suprême. Il la fait naître de l'amour et distingue deux sortes de biens : les uns humains, les autres divins ; les uns passagers, périssables, trompeurs et dépendant des sens ; les autres permanents et se suffisant à eux-mêmes. Ces derniers appartiennent à l'ordre des *idées ;* la divinité en est le siège, la source ; elle est le type et la règle des actions qui y conduisent. « Le culte de la divinité, dit-il, est identique avec la pratique de la morale ; c'est en se rapprochant de Dieu qu'on s'élève à la vertu, c'est en se dévouant à la vertu qu'on honore Dieu d'une manière digne de lui ; l'avenir qui attend l'homme au-delà du tombeau est la récompense des bons et la punition des méchants ; la mort n'est que la délivrance de l'âme, qu'elle rend à sa céleste origine ...»

On croirait lire un résumé de la doctrine chrétienne et l'on comprend l'admiration de saint Augustin pour celui qu'il appelle, comme l'a fait la postérité : *Le divin Platon.*

— Platon est un élève direct de Socrate ; il est tout pénétré de son esprit et de sa méthode ; il s'est comme consacré à sa mémoire ; il s'est fait son historien, son interprète, et par une piété touchante il s'efface lui-même, il rapporte tous ses travaux, toutes ses découvertes à son maître chéri et vénéré : il a l'air de n'être que son secrétaire. Mais jamais homme peut-être n'a été plus original, en prenant toutes les précautions pour ne le pas paraître. Il unissait les qualités les plus dissemblables ; il avait le génie de la métaphysique et le génie de la morale, l'étendue et la hauteur des conceptions avec le sentiment exquis de la vertu, la finesse à la fois, et l'élévation, un talent de polémique que nul n'a surpassé avec une aménité charmante, de profondes convictions sur les points essentiels avec un parfait bon sens.

Son Dieu est intelligence, puissance et amour. Le principe suprême de la morale platonicienne est donc de tendre de toutes ses forces à se rapprocher de ce Dieu et à lui ressembler par la pensée et par les actes. Mais Platon ne s'en est pas tenu là : il a embrassé la morale dans toute son étendue, et il l'a d'abord constituée, grâce à cette division fameuse qui a duré bien longtemps dans les écoles païennes et même dans les écoles chrétiennes, la

division en quatre vertus, depuis nommées cardinales, le courage ou la constance, la tempérance ou la modération, la justice avec la vertu spéciale et générale.

En résumé, le caractère de la philosophie platonicienne est en toutes choses une tendance idéale. (Cousin).

Plotin.— L'un des philosophes les plus distingués de l'école néo-platonicienne, né à Nycopolis, sur les bords du Nil, en 205, mort vers la fin du IIIe siècle.

Intelligence originale, puissante, mais un peu excentrique, Plotin essaya de transporter dans l'Occident les subtilités de la philosophie d'Orient, en même temps qu'un ascétisme inconnu à la Rome sensualiste du IIIe siècle.

Phorphire, son disciple le plus fervent, nous a transmis ce qu'il appelait ses dogmes, peut-être y a-t-il ajouté un peu du sien. Nous donnnerons sa dernière parole comme l'expression la plus fidèle de sa philosophie : « Je fais, dit-il en expirant, un dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers. »

Rapprocher l'homme de l'esprit qui anime le monde, isoler l'âme du corps, l'élever jusqu'à la contemplation de la divinité, voilà ce qu'il recherchait par dessus tout. Comme Platon, il admettait l'âme du monde, c'est-à-dire une substance spirituelle répandue dans l'univers et communiquant à chacun l'esprit et le mouvement. Mais, contrairement au platonisme, il n'admettait pas que les passions eussent leur source ailleurs que dans le corps.

« La philosophie de Plotin, dit Walter, n'a besoin que d'être connue pour être admirée ; peu de mystiques anciens ont été plus sages et plus éloquents que lui ».

Cette opinion est fort controversée : la vérité est que, par son mysticisme et son obscurité, Plotin a échappé aux investigations des plus savants commentateurs. Il avouait lui-même que l'extase était la première condition de la philosophie.

Les six *Ennéades* sont son principal ouvrage.

Le savoir de Plotin était vaste et son esprit capable de suivre et de coordonner les idées les plus abstraites. Fidèle observateur d'une morale élevée, il pratiquait la plus étroite

bienveillance et donnait l'exemple de la tempérance; ses vertus austères, ses mœurs douces, son commerce facile le faisaient chérir du peuple.

Plotin s'abandonnait à tous les rêves du mysticisme. Plongé dans de longues extases, il s'imaginait entendre des révélations et croyait jouir de la vue de Dieu ; le grand objet de ses leçons était de faire parvenir ses disciples à cet état de ravissement qui est, d'après lui, le plus parfait où les âmes vertueuses puissent s'élever sur la terre.

Il était dans ces temps anciens ce qu'a été Mme Guyon au XVIIe siècle.

Plutarque. — Philosophe grec, né en Béotie. On ignore la date précise de sa naissance et de sa mort ; on sait seulement qu'il vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne.

Plutarque a laissé un assez grand nombre d'écrits et notamment la *Vie des hommes célèbres* que la postérité a adoptée et qui a fait sa renommée ; mais nous citerons plus particulièrement ici ses *Œuvres morales et philosophiques* dans lesquelles il attribue à l'âme plusieurs facultés qu'il divise ainsi : l'âme végétative, la sensitive, l'appétitive, l'irascible, la raisonnable... En Théodicée, il admet, comme Platon, une intelligence souveraine qui a ordonné le monde dans un plan empreint de sagesse et de bonté ; et, *au dessous*, des puissances intermédiaires qui veillent sur tous les êtres et principalement sur l'homme.

On voit qu'il fait bon marché, bien que grec, de la mythologie païenne. Ainsi, c'est en y faisant allusion qu'il démontre le danger de la superstition et qu'il ajoute qu'il préfèrerait l'absence de religion à une religion fausse.

Plutarque a la réputation d'un moraliste plus que d'un philosophe. Il blâme également les Épicuriens et les Stoïciens. Il condamne l'exagération des uns et le relâchement des autres, mais il n'a pas lui-même de prétentions systématiques ; il se plaît à discourir sur toute sorte de sujets au point de vue platonicien qu'il mêle parfois au système d'Aristote et les conseils qu'il donne à la jeunesse de son époque sont aussi aimables que sensés. Si le paradoxe y trouve parfois une place, c'est plutôt la faute de son époque que la sienne.

On connaît de Plutarque un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons de préférence le *Traité sur l'éducation*, où, dans ce court espace, il a rassemblé tout ce qu'on peut dire de plus judicieux sur cette importante matière, le *Traité sur le discernement entre l'ami et le flatteur*, celui qui a pour objet de *juger les progrès qu'on fait dans la vertu* et les règles sévères qu'il établit pour se connaître soi-même ; enfin une multitude d'autres ouvrages sur *la colère*, la *démangeaison de parler*, la *curiosité*, l'*avarice*, la *fausse honte*, l'*envie*, l'*usure*, etc., contiennent des préceptes toujours ramenés à la pratique de nos devoirs, le seul but que la morale doive se proposer et dont il s'est bien rarement écarté lui-même dans sa longue vie.

•

Politesse. — Pratique des égards que les hommes se doivent entre eux, dans la société.

La politesse est la forme visible de la bienveillance ; mais gardons-nous de cette politesse d'usage qui n'est qu'un fade jargon, plein d'expressions exagérées, souvent aussi vide de sens que de sentiment. Il faut très peu de fonds pour la politesse dans les mots, mais il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. Cette dernière exige toute notre attention ; par nos paroles, nos manières et notre accent, les autres doivent être contents de nous et d'eux-mêmes.

La politesse, dit Mme Swetchine, adoucit plus qu'elle ne dissimule. Elle doit être surtout dans la douceur des formes, dans la modération, dans l'absence d'âpreté.

La politesse est l'un des signes d'une bonne éducation. Il faut cependant distinguer : la politesse est un rempart contre la familiarité ; soit ! mais il faut y joindre la bonté, sans cela, elle est blessante. Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons, dit avec raison Duclos, qu'à être écartés eux-mêmes, par des respects sans attachement. Il ne faut pas surtout que la politesse aille jusqu'à la fausseté, c'est ce sentiment qui pousse certaines gens à la brusquerie et à la grossièreté, comme pour prouver leur franchise.

La politesse doit, si elle est réelle et non factice et hypocrite, nous inspirer du respect pour nos supérieurs, de la bienveillance pour nos égaux, de l'indulgence pour nos inférieurs. Elle ne doit

regarder comme vraiment utile que ce qui est honnête ; elle veut que nous subordonnions nos intérêts personnels à celui des autres et que nous nous empressions de rendre à chacun ce que nous lui devons d'égards ; que nous ayons de la bonté dans nos sentiments, de la sincérité, de la douceur, de la modestie dans nos formes. En un mot, la vraie politesse ne doit point être une grimace sociale.

— La politesse est le charme des relations sociales.
(Latena).

Polythéisme. — Le polythéisme est l'une des formes auxquelles se rattache la variété des systèmes religieux ; ainsi le panthéiste dit que la nature entière est ce qu'on appelle Dieu, le monothéiste n'admet qu'un Créateur, tout-puissant et bon, et le polythéiste en crée autant qu'il se reconnaît de passions bonnes ou mauvaises.

La Grèce a été la patrie du polythéisme ; mais ce système religieux ne supportait pas l'examen ; aussi Socrate, Platon, Aristote, et tous les moralistes les plus éminents l'ont-ils répudié.

Porphire. — Philosophe, né à Tyr, en 212, l'un des chefs de l'école néo-platonicienne. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels la vie de Plotin son maître et son ami, dont il adopta la méthode, notamment en psychologie.

La morale de Porphire est pure et élevée ; il admet, à côté du libre-arbitre, une intervention particulière de Dieu sur la volonté pour nous porter au bien. C'est, en germe, l'idée de *la Grâce.* Il recommande la prière et dit que la vie entière doit tendre à *simplifier,* à dompter le corps, tuer les passions et purifier l'âme.

Pouvoir. — Le pouvoir est l'une des choses que les hommes envient le plus et surtout celle qu'ils quittent avec le plus de regrets. Dans le sentiment qui nous fait aimer le pouvoir, il entre de l'amour-propre, de la vanité, de l'égoïsme et cette passion de la domination que chacun porte en soi..., et, cepen-

dant, comme le fait observer le chancelier Bacon, « la condition de ceux qui ont le pouvoir commande le respect et bannit le repos, » mais qu'importe le repos? C'est précisément là ce qui fait le supplice du ministre déchu : il ne se croit plus bon à rien et ne sait plus que faire de sa personne; c'est alors que les lettres sont un soulagement... Heureux celui qui sait en goûter les charmes.

Préjugé. — Ce que nous croyons avant que la raison l'ait jugé.

Les préjugés naissent souvent des dispositions de notre esprit, de la tradition des souvenirs d'enfance, des habitudes de notre vie, du pays ou de la famille.

Du préjugé naît souvent une sympathie ou une antipathie que la raison ne sanctionne pas; le préjugé est stationnaire, entêté et se rend difficilement au raisonnement d'autrui.

Les préjugés dans les sciences se détruisent par les progrès; ce ne sont donc pas les plus funestes. Il en est autrement dans le monde moral : l'histoire de la philosophie est pleine de préjugés et de contradictions que l'étude ne détruit pas. L'opinion publique gouverne la société et nous conduit d'erreurs en erreurs. Le meilleur remède à ce mal est de prendre l'habitude de la réflexion et de ne juger des choses qu'après un mûr examen.

Préoccupation. — Disposition de l'esprit dans laquelle nous sommes tellement absorbés que nous ne pouvons donner une attention sérieuse à tout ce qui se passe autour de nous.

La préoccupation entraîne presque toujours la distraction et un certain vague qui ne laisse plus de liberté; elle n'altère pas précisément le jugement, mais elle en suspend l'exercice.

La préoccupation n'a qu'un bon côté : elle sert au savant en concentrant toutes ses facultés sur un seul objet et doublant ainsi sa puissance d'attention et de réflexion.

Présage. — Signe par lequel on juge de l'avenir : « l'humilité, dit Fléchier, est un présage de la gloire de l'avenir ».

Mais ces présages moraux, parfaitement admissibles, ne sont malheureusement pas les seuls ; les présages ont eu, dans un temps reculé, une grande importance dans l'histoire des nations et des hommes : les plus grands génies n'ont pas été exempts de ces terreurs d'enfant. Bien des âmes fortes sont faibles en ce point, inaccessibles à la crainte de la mort sur le champ de bataille, leur volonté, si puissante et si ferme, cède devant une volonté surnaturelle qui n'a pas de raison d'être, mais qui inquiète leur vie et leur fait commettre des fautes que rien ne justifie.

Prescience. — Connaissance de l'avenir.

Il est impossible de concevoir Dieu, à moins qu'on ne lui suppose une connaissance parfaite de l'avenir et des actions libres de toutes les créatures ; sans cela, la Providence serait à tout moment déconcertée dans ses desseins et arrêtée dans l'exécution de ses volontés par les actions imprévues des hommes, on ne pourrait plus lui attribuer la toute-puissance et moins encore l'immutabilité. Dieu serait continuellement obligé de changer ses décrets et d'en former de contraires parce qu'il se rencontrerait des obstacles qu'il n'aurait pas prévus.

La prescience ne nuit en rien à la liberté de l'homme : Dieu a voulu que l'homme fut libre afin qu'il fut capable de mérite et de démérite et digne de récompense. On doit, dit Malebranche, admirer la profondeur de la prescience et la sagesse de Dieu qui, en imprimant le premier mouvement à la matière, a prévu toutes les combinaisons possibles que pouvait avoir cette première impression pour des siècles infinis (1).

— *Pré-voir,* c'est *voir d'avance,* voir ce qui sera ; prévoir suppose un avenir non existant encore. Or, il n'y a point de *futur,* ni de succession de temps pour Dieu, mais un éternel et immuable *présent.* Le passé et l'avenir ne sont que pour les créatures finies et changeantes. Nous prévoyons, nous autres, mais c'est une imperfection de notre être. Dieu, l'être parfait,

(1) V. saint Augustin : *Traité de l'esprit et de la lettre.* — Bossuet : *Traité du libre arbitre.* — Fénelon : *Existence de Dieu,* etc.

voit et ne prévoit pas, il nous voit agir. Or, personne n'a jamais dit que la connaissance actuelle que Dieu a de nos actions gêne notre liberté. (Mgr de Ségur).

Présomption. — Opinion de soi-même trop avantageuse.

Le sage doit s'éloigner autant de la présomption que de la faiblesse. La présomption se pare le plus souvent des talents et des vertus qu'elle n'a pas. Elle engendre la suffisance et la pédanterie.

Prétexte. — Cause apparente ou simulée dont on se sert pour cacher le vrai motif d'un dessein, d'une action.

Prière. — Acte religieux par lequel on s'adresse à Dieu pour lui demander les grâces dont on a besoin. On a étendu la signification de ce mot à la glorification du Créateur.

Depuis les temps les plus reculés, la prière a été regardée comme un puissant moyen d'élever l'âme, de l'affermir dans les bonnes résolutions et de la consoler dans le malheur.

Homère nous peint les prières boiteuses, ridées, à l'air rampant et humilié... Bien autre est la prière chrétienne.

La nature humaine est faible ; la vérité ne se montre à elle que par éclairs qu'il faut saisir et comme une flamme que la prière allume et que l'orgueil éteint. Aussi la bonne prière est-elle cette prière d'effusion que le langage impuissant de l'homme essayerait inutilement d'exprimer par des mots ; communication vive, affectueuse avec Dieu, épanchement de résignation et de confiance qui, dans son humilité, nous place au-dessus de toutes les grandeurs du monde ; révélation intime d'une âme qui cherche et qui pressent son immortalité.

Pour bien définir la prière, il faut une pensée qui vienne du cœur. Vainement, dira-t-on en effet, que c'est l'acte par lequel on s'adresse à Dieu, si l'on ne sent pas qu'en se mettant en communication avec celui qui peut tout, on ne le fait jamais sans consolation. Un des plus beaux privilèges que Dieu se soit réservé, un de ceux qui sont le plus dignes de lui, c'est de rester notre dernier, notre seul ami quand le malheur nous enlève tous les

autres. C'est alors que quelques paroles dites au bon Dieu, à qui l'on confie sa peine, résonnent délicieusement dans l'âme et pénètrent le cœur.

— Quand vous priez, peut-être l'expression n'arrive-t-elle pas. N'importe : Dieu sait interpréter vos désirs, alors même qu'ils ne sont point habillés ; il voit la lumière avant qu'elle soit allumée. (Spurgeon).

— Toute âme doit savoir que, quoique Dieu n'exauce pas toujours promptement ses prières, il ne laissera pas d'accourir quand il sera à propos, si toutefois elle ne manque pas elle-même de courage et de persévérance. (Saint-Jean de la Croix).

— Je ne sais si je me trompe, mais puisque par une faveur particulière de la bonté divine, certaine prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous en avons, et si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et à notre coucher, je voudrais que ce fut le *Pater* que les chrétiens employassent, car il est certain qu'il dit tout ce qu'il faut et est propre à toutes les occasions. C'est l'unique prière de quoi je me sers partout au lieu d'en changer (1). (Montaigne).

Principe. — Dans la philosophie on nomme *Principes* les premières et les plus évidentes vérités dont le raisonnement tire les conséquences.

En morale, un principe est une maxime, une règle de conduite.

On appelle, dans le monde, un homme sans principes, celui qui, n'admettant aucune règle de morale ou de religion, se laisse aller au courant de ses impressions, de ses désirs et de ses passions.

— L'homme a en lui même un principe de droiture que l'on ne choque pas impunément. (Châteaubriand).

(1) Quand Montaigne écrivait cette page si vraie, il oubliait un peu son scepticisme habituel.

Probabilisme. — Vraisemblance, apparence de vérité. Doctrine qui admet toutes les opinions et s'en tient à la vraisemblance, considérant la certitude comme une chose presque impossible.

En morale, le probabilisme enseigne à suivre les principes qui nous paraissent les plus raisonnables et qui ont un motif louable.

Probité. — La fidélité aux lois, aux mœurs, à la conscience fait l'exacte probité, qu'on confond trop souvent avec la vertu. Cette dernière, supérieure à la probité, exige qu'on fasse le bien et y détermine.

La probité défend et il faut obéir. La vertu commande, mais l'obéissance est libre. La probité consiste souvent dans l'inaction, la vertu agit. La probité fait la sûreté des transactions; elle n'admet pas de nuances et de degrés: comme l'équité, elle est une et invariable.

L'observation des lois est sans doute le premier degré de la probité, mais tout n'est pas dans les lois : Il y a encore les sentiments et les procédés qui font la sûreté et la douceur de la société dans laquelle on vit; il n'y a pas d'autre punition, pour ceux qui ne s'y conforment pas, que le mépris ou la honte; mais s'ils ne sont pas passibles des tribunaux, l'opinion publique en fait justice, et souvent le remords.

— La probité reconnue est le plus sûr de tous les serments.

(Mme Necker).

Progrès. — Tendance de l'homme à s'instruire, s'élever ou s'améliorer. Expression de sa nature, ascension continue dans le bien.

L'humanité est faite pour le progrès, qui ne peut exister qu'à deux conditions : un principe qui le détermine, et une loi qui le dirige et qui lui serve de mesure.

La philosophie rationaliste, en plaçant dans l'homme lui-même ce principe, et cette loi le conduit logiquement à l'égoïsme, au fatalisme; ne lui laisse rien connaître, rien aimer, rien produire hors de soi, et le condamne à l'immobilité.

— Le Christianisme place hors de l'homme et dans le sein de Dieu, le principe et la loi du progrès. Ce principe et cette loi sont révélés : une autorité immuable en est dépositaire. Cette autorité initie l'homme par la foi, par l'espérance et par la charité à la vérité, à la beauté et à la bonté infinies, elle le fait progresser vers ce monde invisible qu'il doit habiter un jour.

Dans le monde visible, le Christianisme permet à l'homme de marcher au gré de sa liberté, et cependant il l'accompagne encore, vivifiant son intelligence, fécondant son amour par la charité, multipliant sa puissance par l'espérance; et assurant ainsi son progrès dans la science, dans la vie sociale et dans les arts : cette action bienfaisante s'étend même sur le travail matériel et sur l'industrie dont elle encourage la prospérité (1).

(Frédéric Ozanam).

— Le progrès de la civilisation veut la liberté et la paix.

(Guizot).

Protestantisme. — Ce mot représente les doctrines d'une société religieuse; elle est divisée en fractions infinies. Parmi les plus connues nous citerons le *Luthérianisme*, le *Calvinisme*, le *Presbytérianisme*, la *Confession d'Ausbourg*, le *Méthodisme*, etc. Le principe de toutes ces sectes est le libre-examen des vérités religieuses.

L'origine du mot *protestant* est dans une protestation contre les décisions de la diète de Spire en 1529. Cette protestation établissait les principes suivants :

1° L'église catholique n'a pas le droit de se poser en juge de l'église évangélique.

2° L'autorité de la bible est souveraine et supérieure à celle des conciles et des évêques.

3° La bible ne doit pas s'interpréter par la tradition, mais par elle-même.

Les protestants de Suisse, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Écosse, de Hollande, etc., ont adopté les principes de cette protestation.

(1) *Du progrès par le Christianisme.*

Les protestants croient, comme les catholiques, que le Christianisme a été la suite d'une révélation et d'un enseignement divin et que ce dernier est contenu dans l'Écriture sainte ; mais les premiers considèrent cette révélation comme terminée, tandis que les catholiques croient qu'elle n'est pas contenue tout entière dans la bible, qu'elle a été complétée par la tradition.

Proverbe. — Le proverbe est une sorte d'avertissement moral, exprimé d'une manière figurée brève et saisissante. Il ne faut pas le confondre avec la sentence qui contient aussi une doctrine morale. Pour en donner un exemple la sentence dira :

L'abondance engendre la satiété.

Et le proverbe :

Quand la souris est rassasiée, le grain de blé lui semble amer.

Le proverbe offre un attrait particulier en faisant connaître le caractère et le degré de civilisation d'un peuple ; il explique ses mœurs, ses usages, ses fêtes et ses occupations ; il se distingue de la maxime par le piquant de la forme.

Quelquefois, pour mieux se fixer dans la mémoire, il adopte la rime ; ainsi dit-on :

Aujourd'hui mari,
Demain marri
Qui terre a,
Guerre a.

Les proverbes ont encore pour eux l'ancienneté, car ils datent de Salomon. Chaque peuple leur a imprimé son genre d'esprit : les Italiens s'y montrent rusés et gracieux, les Anglais mordants, mais toujours graves, les Russes aristocrates, les Français malins, goguenards et insouciants, mais c'est aux Espagnols qu'appartient le vrai style des proverbes dont Sancho Pança semble la personnification.

En voici quelques exemples :

En Espagne on dit :

Pour se faire comprendre, l'épée est la meilleure langue.
Cette maison est mal en train, où la quenouille commande à l'épée

En Allemagne :

Une femme et un poële ne doivent pas bouger de la maison.
Le Parisien noie ses chagrins dans la chanson, et l'Allemand dans la boisson.

Ce dernier s'est vu là dans un miroir peu flatteur. J'en dirai autant de l'Anglais si l'on en croit ses proverbes :

L'argent est toujours le bienvenu, même quand il arrive dans un torchon sale.
Veux-tu savoir ce que vaut l'argent, essaye d'en emprunter.
Un marchand qui ne sait pas mentir doit fermer boutique.

En Écosse on est plus vrai :

L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.
Un paresseux est le frère d'un mendiant.

En France :

Les femmes ont des souris sur les lèvres et des rats dans la tête.
Ce que diable ne peut, femme le fait.

Les proverbes français, on le voit, sont peu galants pour le beau sexe.

En Russie, pays de l'aristocratie :

Mets un paysan à table, il mettra les pieds dessus.

En Italie :

Les hommes de Gênes sont sans foi, les femmes sans pudeur, les montagnes sans bois, la mer sans poisson.

L'éloge est complet ;

En Bretagne, on trouve la religion :

Si tu veux apprendre à prier, vas sur la mer.

En Turquie, le fatalisme s'affirme :

Si tu vois brûler ta maison, approches-toi pour t'y chauffer.
Quand la flèche de la fatalité est lancée, le bouclier de la prudence ne peut en garantir.

En Perse :

Quand le ventre est vide, le corps devient esprit ; quand il est bien rempli, l'esprit devient corps.

En Chine :

La langue des femmes est leur épée... et elles ne la laissent jamais rouiller.

Tigre enchaîné se laisse conduire par un enfant; le peuple est de même.

Les proverbes ne peignent pas seulement les mœurs des nations, ils s'appliquent à tout. Nous en donnerons quelques exemples pris au hasard parmi les plus caractéristiques :

Piété, bonté, charité,
Changent l'hiver en été.

L'excès des plaisirs mène à la satiété et à la maladie ; l'excès de la boisson à la perte de la raison.

Le bon sens est à l'esprit ce que la santé est au corps.

Qui trop embrasse mal étreint.

On veut avoir ce qu'on n'a pas et ce qu'on a cesse de plaire.

Qui veut la fin veut les moyens.

Comme on fait son lit on se couche.

Un tiens vaut mieux que deux, tu l'auras.

L'homme propose et Dieu dispose.

Aides-toi, le ciel t'aidera.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

La lettre tue, l'esprit vivifie.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

S'estimer grand par le rang et les richesses, c'est s'imaginer que le piédestal fait le héros.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Heureux ou malheureux l'homme a besoin d'autrui,
Il ne vit qu'à moitié s'il ne vit que pour lui.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

L'excès en tout est un défaut...

Mais voilà bien des proverbes, et ce dernier m'engage à ne pas pousser plus loin cette nomenclature.

Providence. — C'est la suprême sagesse de Dieu, c'est son action permanente qui gouverne le monde. Le bon sens nous le dit, et l'instinct universel qui porte l'homme à la prière nous le prouve... et cependant le mal existe !

Comment cela peut-il être ? n'est-ce pas une contradiction ?

C'est en effet par des lois générales et permanentes que la providence préside à l'ordre matériel, mais quand Dieu a créé

l'homme il l'a créé libre. De là découle cette apparente contradiction.

Prenons un exemple :

Que se passe-t-il dans la famille humaine? le père et la mère assistent, en le dirigeant, au développement de l'enfant; ils veillent sur lui avec tendresse, ils donnent des règles à la liberté sans la détruire; ils écoutent ses prières, tantôt en les exauçant, tantôt en les refusant, selon leur raison et en vue de son intérêt futur. L'enfant reconnaît l'autorité et la tendresse de ses parents; à mesure qu'il se développe, il leur obéit ou leur résiste; mais il demande et prie avec confiance, joyeux et reconnaissant quand il obtient ce qu'il désire, prêt à demander et à prier encore, toujours avec confiance, quand il a été refusé. Tels sont les faits dans le gouvernement de la famille humaine. Ils sont l'image, imparfaite, mais vraie, de la providence divine.

La religion montre Dieu toujours présent et accessible à l'homme, comme le père à l'enfant. Elle invite l'homme à demander, à se confier, à prier Dieu. Elle réserve la réponse de Dieu à la prière. Il exaucera ou refusera; mais, à la prière, le Christianisme lie constamment l'espérance qui est déjà un grand bien.

— Si Dieu avait fait les couleurs et n'eut pas fait les yeux capables de les voir, à quoi auraient-elles servi? S'il avait fait les couleurs et les yeux sans créer la lumière, de quelle utilité auraient été les couleurs et les yeux? Qui est-ce donc qui a fait ces trois choses *les unes pour les autres?* Qui est l'auteur de cette alliance merveilleuse? — C'est Dieu. — Il y a donc une Providence... (Epictète).

Prudence. — La prudence est la vertu qui fait discerner le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux, et qui aide à user avec sagesse des choses de la vie : « Bien que la prudence ne soit pas, à elle seule, toutes les vertus, a dit Socrate, il n'y a pas sans elle de vertu complète. »

— La prudence ne marche pas seule; la prévoyance, la circonspection dirigent ses actes et inspirent ses paroles.

(Saint Thomas d'Aquin).

— La prudence s'applique aux mêmes choses que le bon sens, c'est-à-dire aux actions et aux paroles que nous pouvons, à notre choix, rechercher ou fuir. Ils sont inséparables : c'est le bon sens qui nous découvre le parti le meilleur à prendre dans toutes les circonstances de la vie et la prudence qui nous fait agir dans cette voie.

Toutes les fois qu'il n'y a pas eu intervention du bon sens et de la raison pour discerner le parti le meilleur à prendre, on ne peut appeler homme de sens celui qui réussit de cette façon. Quel que soit le succès, il n'est qu'heureux, car les succès obtenus sans le bon sens qui juge sainement les choses ne sont que du bonheur. La prudence est la vertu de la partie rationnelle de l'âme.

(Aristote).

Pruderie. — Affectation de sagesse, de décence, de délicatesse dans le langage et le maintien, dictée par le désir d'obtenir une bonne réputation plutôt que de la mériter. La pruderie est surtout le défaut des femmes ; elle joue les vertus morales comme l'hypocrisie joue les vertus religieuses ; la première est plus ridicule, la seconde plus coupable.

Une femme prude paye de maintien et de paroles ; une femme sage paye de conduite ; l'une a les apparences du sérieux et de l'austérité, l'autre est précisément ce qu'il faut qu'elle soit.

— La pruderie est la caricature de la sagesse.

(Beaumarchais).

Psychologie. — Science de l'âme, de son principe, de ses facultés, de ses aspirations et des phénomènes qu'elle présente.

La psychologie se divise en deux parties : la partie rationnelle et la partie expérimentale ; ses relations avec la philosophie et la morale sont si étroites qu'on l'a appelée le point de départ et la base de toutes les théories philosophiques : la logique, l'esthétique, la morale n'en sont que des corollaires ou des applications (1).

(1) V. Schmidt : *Hist. de la conscience.* — Henning : *Hist. de l'âme de l'homme et de la bête.*

La psychologie s'applique aussi à tous les phénomènes intérieurs qui n'ont avec le corps qu'un rapport éloigné et qu'on appelle désirs, passions, idées, souvenirs, jugements, volontés ; les autres phénomènes de la vie sont du domaine de la physiologie : les premiers s'appellent phénomènes intellectuels, les seconds phénomènes animaux.

La conscience est le seul moyen de connaître les phénomènes psychologiques : on ne peut nier qu'on souffre moralement, qu'on aime, qu'on est jaloux, inquiet, etc.

La psychologie est donc comme la physiologie, une science d'observation, mais son objet est cette partie de la vie intérieure de l'homme insaisissable aux sens ; les philosophes l'ont divisée en deux branches : 1° l'analyse, la description, la classification des phénomènes de la conscience ; 2° la recherche des lois suivant lesquelles opèrent ces facultés.

Cette science est d'une date récente, on la confondait autrefois avec la théodocie et l'ontologie dans la métaphysique, science très obscure.

Pudeur. — Sentiment délicat composé de modestie et de honte. Il y a une pudeur morale et une pudeur physique. Cette dernière se confond avec la décence.

La pudeur est surtout l'apanage des femmes, aux grâces desquelles elle prête un attrait de plus. La femme qui a perdu la pudeur s'est dépouillée de son charme le plus puissant, aussi, doit-elle la conserver, même dans les liens du mariage.

— La pudeur sied surtout à la jeunesse : vivant presque exclusivement de la passion, elle est exposée à commettre beaucoup de fautes graves que la pudeur lui épargne.

(Aristote).

— La pudeur conserve les illusions de l'amour.

Dans le beau idéal de l'art, la nudité a sa pudeur et, chose extraordinaire, la statuaire grecque l'avait mieux comprise que la statuaire moderne. Comparez, si vous voulez vous en convaincre, la Diane et la Vénus antiques avec les statuettes de Pradier, de Clesinger et de Carpeaux. (Massias).

— On a comparé la pudeur d'une jeune fille à la fleur d'un

arbrisseau qui promet d'excellents fruits. Chercher à la blesser, c'est vouloir détruire le germe de mille vertus... L'esprit du monde est un souffle brûlant qui, chaque jour, moissonne ou détruit cette fleur précieuse. (Ch. Malo).

Punition. — La punition est la suite d'une faute et un des résultats du libre-arbitre.

L'amour de nous-même est flétri du nom d'égoïsme; le législateur punit ceux de ses concitoyens qui troublent l'ordre ; Dieu nous éprouve pour racheter nos fautes en ce monde, et c'est justice.

— La punition, pour être juste, ne doit jamais être une vengeance. (Bautain).

Pureté. — Il y a, dit saint Thomas d'Aquin, trois sortes de pureté : celle du corps, celle de l'esprit et celle du cœur ; les trois réunies constituent la pureté absolue, la parfaite chasteté.

Cette vertu ne peut exister dans l'âme sans la modestie, la pudeur, la retenue, qui en sont comme les parties intégrales et qui, la gardant comme de fidèles compagnes, révèlent toujours sa présence en nous. Mais qu'il est difficile de la conserver en ce monde, quand tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, quand l'air même qu'on respire est imprégné de ce poison du mal et souillé par un vice impur ! C'est là qu'il faut surtout lutter.

— La pureté des mœurs est plus estimable que la pureté du sang. (Fléchier).

Pyrrhon. — Philosophe grec, né à Elis, au commencement du IVe siècle avant J.-C.

Pyrrhon a donné son nom à l'une des écoles les plus célèbres de l'antiquité. Ce qu'on sait de plus positif dans sa vie, c'est qu'il voyagea pendant sa jeunesse avec son maître Anaxarque et qu'il accepta, à son retour, les fonctions du sacerdoce.

Démocrite fut son premier modèle ; il suivit ensuite les enseignements de l'école de Mégare et celle des Sophistes ; puis,

fatigué de controverses, il résolut de s'affranchir de toute espèce de joug et de direction, il médita dans la solitude et ne recueillit de ses méditations qu'un doute absolu.

D'après Pyrrhon, la raison ne peut percer les ténèbres qui l'environnent ; elle flotte entre des assertions contradictoires et il serait téméraire de décider entr'elles, surtout dans les matières métaphysiques. Que faut-il faire alors ? — S'abstenir... C'est là le fond de sa doctrine, dont Bayle et Montaigne ont été, plus tard, les continuateurs.

Pythagore. — Philosophe, fondateur de l'*école d'Italie*, né environ six cents ans avant Jésus-Christ, dans l'île de Samos.

Doué d'une éloquence naturelle et d'une grande passion pour la vérité et la vertu, il entreprit un long voyage dans les contrées les plus civilisées du globe, pour y observer les institutions, les mœurs et se pénétrer des leçons de la sagesse antique.

L'école qu'il fonda au retour de ses voyages ne ressemblait pas à toutes celles qui l'avaient précédée ; c'était plutôt un *mystère* qu'une école ; on y voyait des initiations, des épreuves, un langage symbolique et une obéissance passive à la parole du maître, qui imposait à ses disciples la loi du silence.

La philosophie n'était pas le seul but de l'école pythagoricienne; on y apprenait aussi les mathématiques, la musique, l'harmonie. Pythagore reconnaissait l'existence d'un Être suprême, qu'il confond avec ce qu'il appelle *le nombre*. « C'est, dit-il, Dieu ou le *nombre* qui apporte la clarté, la vérité et l'harmonie dans les choses ; sans cette dernière, il serait impossible à des principes de nature et d'origine diverses de se réunir et de revêtir les belles formes que nous présente l'univers... Dieu donne aux choses de ce monde, clarté, harmonie et beauté : mais qu'est-il en lui-même ?... *le nombre ;* c'est-à-dire l'*unité*. Dieu commande à tout, toujours *un, seul, immobile*, différent de tout ce qui existe hors de lui. Ce premier principe contient en germe tout ce qu'on voit dans l'univers. »

Nous sommes bien loin du paganisme ! et il est curieux d'observer que les grands génies de l'antiquité se sont entendus sur le principe d'un Dieu unique, créateur et régulateur de l'univers.

Q

Quiétisme. — Doctrine religieuse, qui s'est produite sous différents noms, mais qui, en raison de son exagération et malgré la sainteté de son principe, a été plusieurs fois condamnée par l'Église.

On a beaucoup parlé du quiétisme de Fénelon parce que ce nom vénéré donnait du poids à ses croyances et à cet enseignement, mais blâmé par le pape Innocent XII, il se soumit; Mme Guyon, dont nous avons déjà parlé, allait plus loin que lui, elle prétendait qu'un acte de contemplation et d'amour dispensait de tout autre acte de religion...

Ces exagérations se condamnent elles-mêmes, mais peut-être ne méritaient-elles pas les rigueurs dont elles ont été frappées au XVIIe siècle. Le quiétisme fut tombé avec les progrès de la raison.

— Le quiétisme endort l'activité de l'homme et éteint son intelligence. (Cousin).

R

Raison. — Attribut qui distingue l'homme des autres espèces de créatures.

Puissance régulatrice des opérations de l'âme. Faculté de coordonner ses affections et ses intérêts avec les vertus et le bon sens. Le jugement établit des rapports entre les objets dont les notions lui sont fournies, la raison les applique.

La raison est impersonnelle ; ce n'est pas nous qui la faisons, son caractère est le contraire de l'individualité.... Si elle était personnelle, elle serait de nulle valeur et sans autorité... Elle est une révélation nécessaire qui éclaire l'homme à sa venue en

ce monde ; elle est un médiateur nécessaire entre lui et Dieu (1).

Kant en a fait une pure forme de l'entendement.

— A l'aide de la raison, l'homme discerne le vrai du faux, le juste de l'injuste ; il règle ses passions, étend ses affections et les rend sociales, universelles. (Marc-Aurèle).

— Encore que nous ayons donné à la raison des principes certains, encore que nous éclairions ses pas par la lampe de la vérité qu'il a plu à Dieu de nous communiquer, nous voyons pourtant, pour peu qu'elle se démeuve du sentier ordinaire et qu'elle se détourne de la voie tracée par l'Église, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines sans bride et sans but. Aussitôt qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle va, se divisant en mille routes diverses. (Montaigne : *Essais*).

— Les passions entraînent et font le mal, la raison juge et fait le bien. (J. Droz).

Raisonnement. — Opération de l'esprit par laquelle un ou plusieurs jugements étant donnés, on fait sortir un autre jugement.

Le raisonnement est le résultat de l'éducation, de l'instruction ; la faculté de raisonner est presque nulle chez le sauvage, bien que ses sens soient devenus, par l'usage, supérieurs à ceux de l'homme civilisé ; chez lui, le raisonnement se réduit presque à l'instinct.

Le raisonnement est employé pour découvrir la vérité ; on s'en sert dans les sciences, comme moyen de démonstration ; les philosophes, les scholastiques surtout, en ont abusé ; les esprits les plus vigoureux des XIIe et XIIIe siècles en ont usé dans les exercices stériles de l'argumentation.

Rationalisme. — Ce mot indique l'emploi du raisonnement ou de la raison dans l'étude des questions philosophiques,

(1) V. Cousin : *Fragm. philosophiques ;* — Fénelon : *Traité de l'existence de Dieu ;* — Malebranche : *Méditations*, etc.

morales et religieuses ; ce n'est point une école. On est rationaliste lorsqu'on emprunte des arguments au raisonnement et à la logique.

Toutefois, on appelle rationalistes, les philosophes qui admettent uniquement la raison comme principe de la connaissance, à l'exclusion de la tradition et de la révélation : Pourquoi, disent ces derniers, chercher la vérité hors de nous et de notre nature, quand nous la portons en nous, quand elle est gravée au fond de notre raison ? pourquoi la chercher dans des traditions obscures, quand notre âme, notre corps et l'univers nous la montrent ?

Pourquoi ? — Parce que les plus savants n'ont jamais réussi à se mettre d'accord entre eux, parce que l'homme simple ne peut choisir entre les Pères de l'Église anciens ou modernes et les philosophes sceptiques ou sensualistes qui se contredisent sur tous les points, malgré l'*excellence* de leur raison.

A quoi ont abouti les efforts de la philosophie ? Le plus souvent au chaos.

Ravissement. — État de l'esprit qui résulte d'une exaltation momentanée, d'une émotion excessive, d'un amour ardent ou d'un plaisir délicieux.

Cet état rend momentanément insensible à toute autre impression.

Recherche de soi. — Cette imperfection pourrait être prise à la rigueur, pour une des branches de l'égoïsme, mais elle mérite cependant une place à part, car elle est d'une nature plus supportable.

Qu'est-ce en effet, que la recherche de soi ? C'est cette tendance à nous plaire à nous-même tout en paraissant nous sacrifier pour autrui. Ce n'est pas précisément un vice, mais une tache dans la vertu, c'est une sorte d'accommodement avec la conscience.

Reconnaissance. — Souvenir affectueux des bienfaits reçus; la reconnaissance, si elle n'est pas le synonyme de gratitude, en est le complément. L'une reconnaît ce qu'elle doit,

elle s'acquitte quand elle le peut ; l'autre ne compte pas et se reconnaît toujours comme débitrice. L'une et l'autre sont la mémoire du cœur.

— La reconnaissance est-elle un sentiment ou un devoir ? — Dans sa première explosion, la reconnaissance est un sentiment plus ou moins vif à proportion de la nécessité plus ou moins pressante du bienfait. Cette première explosion passée, la reconnaissance s'affaiblit comme sentiment et rentre alors dans la classe des devoirs.

La reconnaissance, considérée comme sentiment, appartient à la nature ; elle est commune à beaucoup d'animaux comme aux hommes. (Fiévée).

Recueillement. — Concentration volontaire de la pensée. — Action qui consiste à détacher son esprit de tous les objets de la terre.

Il faut à tout être pensant ses heures de solitude et de recueillement.

Réflexion. — Faculté qu'a l'esprit humain de se replier sur lui-même pour observer les faits intérieurs ou extérieurs, c'est, en quelque sorte, l'activité de la conscience. Elle agit, en général, avec deux aides : l'observation et l'attention.

La morale est, dit-on, la fille de la réflexion. Soit ! mais encore faut-il que cette dernière soit bien dirigée. Dans ce sens, on peut dire, en effet, que c'est la réflexion qui révèle à l'homme les sentiments, généreux ou mauvais, que la nature lui a donnés et qui l'aide à encourager les premiers ou à déraciner les autres.

Le meilleur usage que l'homme peut faire de cette faculté est de consulter sa conscience et de ne se livrer à aucune passion des sens avant d'avoir sa réponse ; la réflexion devient alors, en quelque sorte, *la conscience active.*

— La prudence est le fruit de la réflexion aidée par l'expérience. (de Ségur).

Règle. — Principe, maxime, loi servant à conduire et à diriger le cœur et la raison. Le devoir, la morale, la politesse ont leurs règles.

— Le désordre dans l'emploi des journées en entraîne nécessairement la perte, fait manquer à bien des devoirs et indique un caractère sans énergie, incapable de maîtriser les variations du goût, les caprices de l'humeur.

La vie chrétienne est, au contraire, une vie réglée. Cet ordre qui préside à tous les moments du jour, qui fait faire chaque chose en son temps et en son lieu, est une source de paix, de calme et de bonheur, une garantie pour l'accomplissement de tous ses devoirs. (De Cheverus).

Reid. — Philosophe écossais né en 1710.

La vie de Reid, toute consacrée aux sciences morales et philosophiques, n'offre rien de remarquable. Étranger aux agitations du monde, dans une retraite absolue et ne s'occupant pas même de la gloire qui devait être un jour la juste récompense de ses travaux, il ne vécut que pour l'étude.

Son premier ouvrage parut sous ce titre assez singulier : *Essai sur l'application des mathématiques à la morale.*

D'Alembert a traité, depuis lors, le même sujet.

Son second ouvrage est une *analyse de la logique d'Aristote,* mais le plus considérable et le plus important est celui qu'il publia en 1764, sous le titre de *Recherche de l'esprit humain.* Ce volume très controversé, est une attaque contre le scepticisme de Hume et sa *théorie* idéale.

Tous les ouvrages que Reid a écrits depuis 1785 ont été réunis par Dugald-Steward et publiés sous le titre de *Philosophie de Reid.* Cet illustre disciple du philosophe écossais a complété ce volume par ses propres observations.

Un *essai sur les facultés de l'homme* termina la carrière littéraire et philosophique de Reid. Il mourut en 1796, à l'âge de 86 ans, dans la plénitude de ses facultés intellectuelles ; sa mémoire seule laissait à désirer dans les dernières années. C'est presque toujours par là que se fait sentir la décadence de l'homme.

Religion. — Lien qui nous unit et nous *relie* à Dieu.

Culte rendu à la divinité. Sentiment des rapports intimes entre l'homme et son Créateur.

Les bienfaits de la religion chrétienne se rapportent à tout :

A Dieu.— Nous le connaissons et l'aimons comme *le seul vrai bien,* et cette certitude nous allège le cœur et le repose, en le déchargeant du poids des inquiétudes attachées à la poursuite des faux biens.

A nous-même.— Nous voyons notre faiblesse et nous la dominons.

Aux biens de ce monde. — Nous les possédons sans en être possédés, nous en avons la jouissance, sans les soucis.

Aux maux. — Nous en adoucissons l'amertume en les acceptant avec résignation et comme renfermant des biens véritables, puisqu'ils ne nous viennent que de la main d'un Dieu qui nous aime et qui prend soin lui-même de nous en consoler.

A la Société. — Nous sommes bien avec elle par l'accomplissement de tous nos devoirs et l'exercice de la charité qui nous fait voir partout des frères.

A la mort. — Cette grande épouvante de la nature — nous la voyons venir comme délivrance.

A l'autre vie. — Cette mystérieuse éternité qui effraye les âmes les plus intrépides — nous y entrons, dès ici-bas, par notre union avec Dieu.

On ne saurait exprimer tout ce qu'il y a de bien-être dans cet état, bien-être qui s'attache à l'âme chrétienne, malgré les privations et les sacrifices qu'elle s'impose ; comme le dégoût s'attache à l'âme mondaine malgré la jouissance et les plaisirs qu'elle poursuit. La liberté, la certitude, la paix s'y font sentir à la fois, avec une profondeur qui tient de l'infini.

Et ce n'est pas seulement le cœur qui ressent ce bien-être, mais toutes les facultés et surtout l'intelligence par son émancipation de tous les préjugés qui viennent des passions et par la rectitude de vue qui la place en dehors et au-dessus des choses humaines.

Ces considérations, résumées des excellentes études d'un auteur contemporain, ne sont données ici que comme complément à celles que nous avons présentées nous-même au mot *Christia-*

nisme. S'il était besoin de preuves nouvelles de l'excellence de la religion chrétienne, nous ajouterions qu'elle modère l'action trop vive des sens sur la volonté ; qu'elle soulage toutes les misères de la vie et tend à faire disparaître l'inégalité des conditions par sa sublime loi d'amour, de charité et d'abnégation.

Sans interdire d'une manière absolue les préoccupations de la vie commune, elle enseigne à l'homme à ne pas s'y livrer trop exclusivement, afin de diminuer en lui les peines de toute sorte que pourraient lui causer les déceptions. Elle lui apprend à concilier les principes religieux avec ces devoirs de société, ces plaisirs du monde qui ne durent qu'un moment et laissent après eux tant de maux ; elle lui apprend que ces prétendus plaisirs ne doivent être pour lui qu'une distraction et jamais un aliment pour ses passions, et elle en double le prix en les lui faisant goûter sans remords ; enfin elle donne à l'âme le calme et la sérénité.

— Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. (Montesquieu).

Religion naturelle. — La *religion naturelle* est celle que tout homme un peu éclairé et dont les passions ou une vie abjecte n'ont pas faussé le jugement, trouve au fond de sa conscience.

Est-elle suffisante ? — Là est le problème.

Les rationalistes et ceux qu'on est convenu aujourd'hui d'appeler *libres-penseurs* disent oui.

Les chrétiens disent non.

Le père Félix, dans une des conférences de Notre-Dame, a traité ce sujet si intéressant, nous ne saurions mieux faire que de résumer ses idées :

« Le génie rationaliste, dit-il, passerait facilement condamnation sur toutes les religions positives. Toutes, à l'entendre, sont convaincues d'une égale impuissance et désormais condamnées par l'esprit humain. Les religions qui imposent tel symbole, prescrivent telle pratique, observent telles cérémonies, sont toutes

vraies et sont toutes fausses : vraies, si on les considère dans leur fond ; fausses, si on les regarde à leur surface. L'esprit et le sentiment religieux qui vivent sous ces cultes extérieurs et ces formes symboliques, c'est le fond de la religion, la religion universelle, qui doit rallier un jour toutes les intelligences affranchies des servitudes de la lettre et des superstitions de la forme, pour nous faire respirer dans une région plus élevée le grand air de la vie religieuse. En deux mots, à la surface il y a la fiction des religions positives ; au fond, il y a la substance inaltérable de la religion naturelle...

Soit ! mais il s'agit de savoir si cette religion est une religion suffisante ; il s'agit de savoir si elle peut prendre dans l'humanité un ascendant assez profond et s'y faire un empire assez puissant pour y remplir la grande fonction que la Providence a faite à la religion : diriger l'humanité.

Eh bien ! la religion naturelle ne suffit pas à gouverner le monde et à le pousser dans la voie du progrès.

Une religion, pour être vraiment efficace, doit pouvoir atteindre à la fois l'*intelligence*, la *conscience* et le *cœur ;* quand la religion peut saisir les générations par cette triple attache, alors son action est vraiment efficace et son ascendant vraiment souverain.

Et d'abord, où est sa puissance pour régner sur l'intelligence et produire dans les multitudes la vie intellectuelle ? Pour que l'humanité vive intellectuellement, il lui faut le ressort de la croyance, et pour que le ressort de la croyance lui imprime le mouvement, il lui faut un symbole. Sans ce centre doctrinal qui fait converger les forces intellectuelles, ces forces sont condamnées à la divergence ; leur divergence engendre le scepticisme, et le scepticisme produit l'énervement des intelligences.

La religion doit créer, pour le gouvernement et la vie des consciences, une législation morale portant avec elle sa certitude et sa sanction ; une législation qui impose, précise et détermine tous les grands devoirs de la vie, et que les peuples acceptent sans les discuter, parce que, lorsque le devoir est discuté, lorsque le prétexte est contesté, lorsque la loi est incertaine, le devoir, le précepte, la loi, sont niés implicitement. Malheur aux nations, alors que le doute et la négation viennent à ébranler,

dans le sanctuaire de la conscience, les devoirs fondamentaux et les obligations souveraines ! Malheur aux nations, alors que les multitudes sentent chanceler au milieu d'elles les grandes bases de l'ordre moral ! Si la force leur est donnée, un jour elles briseront tous les freins ; elles franchiront toutes les barrières que la conscience oppose aux passions qui débordent.

Où sont les religions purement naturelles qui puissent prendre sur les consciences cet empire efficace ? Pourquoi, comment, et à quel titre le pourraient-elles prendre ? Indécises, vagues, flottantes lorsqu'il s'agit de déterminer le dogme, elles le sont bien plus encore alors qu'il s'agit de déterminer la morale, de créer les préceptes et de les faire accepter. Un homme peut-il se rencontrer qui trouve ces prescriptions assez claires et ces commandements assez précis ?

Qui vaincra dans l'homme l'égoïsme, cet éternel ennemi de tout progrès social ? A qui l'homme demandera-t-il cette expansion libérale qui le met en rapport et en communion efficace avec ses semblables ? A la religion; elle seule en soulevant l'homme avec son cœur vers tout ce qui est pur, bon, sublime, généreux et vraiment désintéressé, peut l'arracher aux étreintes de cet égoïsme sauvage qui enferme chaque homme isolé des autres hommes dans la honteuse captivité du moi. Qui n'a pu aimer quelque chose de plus haut que la terre et de plus grand que l'homme, quels que soient les trésors de son âme, ne sortira jamais tout à fait de cette prison obscure et basse où l'égoïsme tient enfermé le troupeau des hommes sans religion.

Et, à l'heure de ces grandes douleurs, sous le poids de ces tristesses qui submergent la vie, font ployer le courage et fléchir la tête, qui donc sait mêler à ces flots d'amertume quelques gouttes de joie ? Qui sait rendre à la douleur, s'affaissant sous son propre poids, la force de relever la tête, de sourire à l'infortune et de montrer, même à travers ses larmes, un rayon de joie ? Qui vient vous trouver à l'heure sombre du découragement et du désespoir, pour essuyer les larmes de vos yeux en tuant la tristesse dans vos cœurs ? Qui ? la première et la dernière consolation de tout ce qui pleure en cette vallée de larmes, la religion, qui a un charme divin pour apaiser toutes les souffrances humaines.

Oui, mais quelle religion sait faire cette double merveille,

arracher l'homme à son égoïsme, à sa tristesse pour le replacer dans la joie ou du moins dans la sérénité ? Est-ce la religion naturelle toute seule qui sait prendre le cœur à ce point et le transformer de cette manière ? Non, ce qui guérit l'homme de l'égoïsme et de la tristesse, c'est la religion qui a un autel, la religion qui a un sacerdoce. Et ce sacerdoce vient, portant sur ses lèvres une parole divine retentissant dans le temple comme un écho du ciel. Devant l'autel du sacrifice, il lui ordonne d'abdiquer ses égoïsmes.

Vous semble-t-il que cette religion purement naturaliste et métaphysique, cette religion sans autel, sans temple, sans sacrifice, puisse prendre jamais sur le cœur des multitudes un pareil ascendant ? Cet ascendant, la religion soi-disant philosophique pourrait-elle l'obtenir même sur votre propre cœur ? Comment dès lors l'obtiendrait-elle sur le cœur du peuple ?... Oh ! non, ce qui peut enchaîner en vous par la puissance de l'amour la force de l'égoïsme ; ce qui saura rouvrir, au fond de ce cœur ravagé par le malheur ou par les passions, les grandes sources de la joie, encore une fois, c'est la religion positive.

Il est une chose, en effet, qui parle ici plus éloquemment que la plus éloquente raison : c'est la voix triomphante du fait. Contestez, si vous voulez, l'argumentation que je viens d'appuyer sur la nature des choses ; essayez d'en ébranler les bases. Mais le fait, le fait palpable, certain, perpétuel et universel, comment le contester ? comment faire surtout pour essayer de l'ébranler ? Or, le fait immense qui s'élève contre vous et défie toute négation par le poids de sa certitude, le voici : c'est que nulle part, ni dans le passé ni dans le présent, la religion purement naturelle ne s'est fait dans l'humanité l'empire souverain et nécessaire dont nous venons de parler.

Dites-nous, en effet, *quand* cette religion et *où* cette religion a-t-elle assez possédé l'intelligence, la conscience et le cœur des hommes qui n'ont voulu s'inspirer que de ces oracles et relever que de son empire ?

Quand a-t-elle assez dominé les intelligences pour les serrer dans l'unité de la croyance, et par là leur communiquer la puissante vie intellectuelle qui est la racine de toutes les autres ?

Et si la religion naturaliste n'a pu régner assez sur la pensée

humaine pour y créer la vie des intelligences, a-t-elle pu y faire régner le devoir? Non, mille fois; j'en prends à témoin la vie même de ceux qui n'en veulent pas pratiquer d'autre. Quand venait l'heure des grandes luttes où la conscience est aux prises avec des passions qui se veulent satisfaire, la religion naturelle se taisait dans les profondeurs de son ciel métaphysique; on lui supposait pour l'humaine faiblesse des complaisances qui touchent à la négation même de la vertu. Or, une fois placés sur cette pente, beaucoup arrivent à se faire, au nom de l'austère raison, cette morale facile qui ne demande rien ou qui demande peu à l'indépendance de nos volontés et de nos convoitises; et, portés par cette religion commode sur le courant des passions séduisantes, ils s'en vont dérivant de plus en plus, et presque sans s'en apercevoir, jusqu'aux confins de la morale indépendante, extrême frontière du bien où la vertu s'arrête et meurt ensevelie dans le mensonge des mots et l'illusion des formules.

Et le cœur, qui est le centre, le moteur de la vie, la religion naturaliste a-t-elle pu jamais en prendre une possession assez souveraine pour y porter ces deux choses dont nous avons parlé: la défaite de l'égoïsme par l'amour sincère de l'humanité, et la consolation personnelle par l'apaisement des tristesses et des désespoirs? Poser la question, n'est-ce pas l'avoir résolue?

Où sont-ils ces hommes dont la religion naturelle prend et possède assez le cœur pour leur faire trouver, dans la puissance de ce culte abstrait, l'abnégation de leur égoïsme et la consolation de leurs tristesses?

Ah! je vois bien d'ici quelques héritiers de la pensée rationaliste et du sentimentalisme religieux du philosophe de Genève, comme lui, demander au grand Être qu'ils font profession d'adorer, le dévoûment à l'humanité! L'*humanitarisme* déborde dans leur prière philosophique comme dans leurs œuvres littéraires; ils ont de vrais accès de passion et de tendresse humanitaire; vous diriez qu'ils vont ouvrir leurs bras pour embrasser cette humanité idéale qu'ils aiment d'autant plus qu'ils ne la rencontrent jamais. Et volontiers ils se figurent que ce culte de l'humanitarisme triomphe en eux de la tyrannie de l'égoïsme...

Et dans la douleur, que font-ils pour retrouver la sérénité, la force, le courage, la joie dans la souffrance? Ah! ce qu'ils font,

vous le savez bien ; vous l'avez assez lu dans vos poëtes et dans vos romanciers. Ils s'en vont au bord des fleuves, au rivage des mers plaintives ou au fond des bois solitaires, ils versent des larmes philosophiques et font entendre les soupirs que leur arrache je ne sais quel amour platonique qu'ils ont voué à la nature, à ses spectacles, à ses chants, à ses harmonies, à son immortelle beauté.

Ainsi, les hommes qui ne s'inspirent que de la religion naturelle et de son culte solitaire jettent aux vents les cris de leur cœur humanitaire et le soupir de leur âme mélancolique. Mais mettez ces hommes en face d'un grand sacrifice à accomplir ou d'une grande douleur à supporter ; quel secours sauront-ils trouver dans cette religion abstraite qu'ils nomment si superbement la religion pure ?... Cette religion les laisse à leur naturelle impuissance. Au premier coup de foudre d'une grande infortune, au premier appel fait à une grande victoire sur soi-même, tout disparaît, le héros, le philosophe, le poëte, et de tout cela, que reste-t-il ? L'*homme,* avec son incurable égoïsme, ses douleurs inconsolées et son irrémédiable impuissance !

La nature humaine fait violence aux systèmes ; elle fait éclater l'invincible besoin de la religion positive par impuissance de la religion naturelle. »

STATISTIQUE DES RELIGIONS

Au moment où les puissances de l'Europe sont en conflit avec des États mahométans, on lira avec intérêt le tableau suivant, qui montre comment se répartissent dans le monde connu (comprenant 1,200,000,000 d'habitants) les diverses dénominations religieuses d'après les dernières statistiques :

Le Christianisme s'étend sur 398 millions d'habitants, dont 211 millions de catholiques, 106 millions de protestants et 81 millions de grecs ;

Le mahométisme sur 201 millions ;

Le bouddhisme, sur 340 millions ;

Le brahmanisme, sur 175 millions ;

La religion de Confucius, sur 84 millions ;

Le judaïsme, sur 7 millions.

L'Europe comprend 147 millions de catholiques, 72 millions de protestants, 69 millions de grecs.

Remords. — Le remords est une souffrance d'un caractère particulier : on ne souffre ni à cause de telle ou telle impression faite sur les sens, ni par les passions contrariées, ni dans un intérêt blessé, et cependant on souffre cruellement. — Pourquoi ? par cette raison seule qu'on a la conscience d'avoir fait une mauvaise action qu'on pouvait ne pas faire et qui laisse un châtiment moral qu'on sait mérité.

Le remords renferme donc l'idée du bien et du mal, d'une loi obligatoire, de la liberté, du mérite et du démérite.

Prenons l'hypothèse contraire · au lieu de commettre une mauvaise action, on fait un bon usage de sa liberté contre son propre intérêt... on peut en souffrir un instant, mais on s'en estime davantage et l'on est heureux en pensant qu'on a plus de droits à l'estime des autres ; on a le sentiment de la dignité ; enfin à la place du remords on éprouve une grande jouissance morale et qui, tout le reste nous manqua-t-il, nous console et nous relève.

Ce sentiment, aussi profond que l'était le remords, témoigne, par le bonheur intérieur qu'il nous donne, de l'accord sublime de la vertu et du bonheur, tandis que le remords est le premier anneau de cette chaîne fatale qui, selon Platon, attache la peine à la faute, le trouble à la passion, la misère au désespoir, au vice et au crime (1).

— Le remords est la seule douleur de l'âme que le temps n'adoucisse pas. (de Staël).

Repentir. — Regret amer et réfléchi d'une âme qui a commis une faute et voudrait la réparer. Il vient quelquefois de suite après la faute, mais le plus souvent après le regret et le remords. (V. les mots Remords, Expiation, etc.).

Reproche. — Le reproche est amer, il gâte le pardon et semble un regret d'avoir pardonné. En nous plaignant de quel-

(1) V. Cousin : *Du Vrai, du Beau et du Bien.*

qu'un avec humeur, nous l'acquittons en partie des torts que nous lui reprochons et nous devenons son débiteur pour la satisfaction que nous nous donnons à ses dépens. L'homme qui rappelle le souvenir d'une injure qu'il a pardonnée perd un bienfait, et se met dans le cas d'avoir lui-même besoin de pardon.

Répugnance. — Sorte d'éloignement ou d'aversion pour quelqu'un ou pour quelque chose. Tantôt la répugnance est instinctive, tantôt elle est motivée.

« Quand une fois l'oisiveté a produit en nous l'ennui, dit Laurent de Jussieu, on y a gagné de la répugnance pour le seul remède à ce mal : le Travail. »

Répugnance est presque synonyme de *répulsion* ; cependant ce dernier mot s'applique plutôt aux personnes qu'aux choses.

Réputation. — Le mot *réputation* a le même sens que *renommée, considération, célébrité...* Mais, en exprimant le jugement, ou l'opinion du public sur le compte d'une personne, il est moins affirmatif : l'estime, la considération qu'on a pour un homme sont déja un éloge ; la réputation au contraire laisse un doute, car elle peut être bonne ou mauvaise.

L'amour de la célébrité est en général le mobile des grandes actions, le principal véhicule des créations du génie, mais elle était plus en honneur dans l'antiquité qu'aux temps modernes. Le Christianisme a détruit un peu de son prestige en faisant une vertu de l'humilité.

Quand le désir de la célébrité n'est qu'un sentiment honnête, il peut être utile à la société, mais s'il devient une manie orgueilleuse, il perd son mérite et nous conduit souvent au mal. L'orgueil produit autant de bassesses que l'intérêt. Quand la réputation n'a pas des bases bien solides, bien pures, elle se détruit presque aussitôt qu'elle se forme et il arrive souvent que le public trompé est étonné des réputations qu'il a faites.

D'autres fois, elles sont pour nous une source de déboires et de chagrins en nous créant des envieux et des ennemis acharnés.

De nos jours, on voit des réputations faites par la camara-

derie littéraire ou artistique. C'est une sorte d'association formée avec cette devise : « Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. » Mais ces sortes de réputations sont éphémères et limitées. Les honnêtes gens en rient et le véritable public ne les prend pas au sérieux.

Une sorte d'indifférence pour son propre mérite est le plus sûr appui de la réputation : « La modestie, dit avec raison Duclos, est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire. »

— Les réputations mal acquises se changent en mépris.
(Vauvenargues).

Réserve. — Discrétion, circonspection, retenue.

La réserve est une vertu, surtout chez les femmes ; c'est la compagne de la pudeur. Chez l'homme, la réserve est un devoir, chez la femme, un instinct qui la rend plus séduisante en ajoutant à sa beauté physique une beauté morale.

— La réserve est une bonne chose, mais poussée trop loin elle devient un mensonge déguisé. (Delord).

Résignation. — Sacrifice de sa volonté à celle d'un supérieur.

Cette vertu est surtout chrétienne.

Le chrétien se résigne à la volonté de Dieu, parce qu'il envisage les évènements de la vie comme dirigés par une providence paternelle et bienfaisante, et qu'il accepte sans murmures les afflictions comme un moyen de satisfaire à la justice divine et de mériter un bonheur éternel.

— La résignation n'éteint pas la volonté ; elle la captive.
(Bossuet).

— Tout être qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voie bénie. Il éprouve dans toute son âme un apaisement subit, un bien-être secret et profond... C'est qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair. (P. de Molènes).

— Ah ! qu'heureuse et grande serait l'humanité si elle pou-

vait traduire en action persévérante ses vagues instincts, ses aspirations fugitives vers la patrie céleste!... Cette félicité n'est pas la nôtre, cependant nous pouvons encore la concevoir sans la regretter ; elle se trouve tout entière dans la complète union de notre volonté avec celle de Dieu. Ne sentez-vous pas quelle douceur infinie renferme cette douce parole : La volonté divine ? — Qu'est-ce en effet que se résigner ? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi. (Mme Swetchine).

— La résignation, au point de vue chrétien, est la disposition qui envisage tous les évènements de la vie comme dirigés par une providence paternelle.

Le chrétien en effet sait qu'il n'est aucun malheur auquel Dieu ne puisse rémédier ; que, quand il nous afflige, il nous donne aussi la force de souffrir et que s'il ne nous délivre pas de tous nos maux en ce monde, il nous en dédommage dans une autre vie. Quand le Christianisme n'aurait produit d'autre bien que de nous consoler dans nos souffrances, il serait encore le plus grand bienfait que Dieu ait pu accorder à l'humanité.

(Bergier).

— Jeter le passé et ses présents souvenirs dans l'abîme infini de l'indulgence et de la miséricorde de Dieu ; pour le présent et pour l'avenir n'en concevoir aucune crainte, c'est la paix et la joie. (De Ravignan).

— La résignation est facile quand elle a pour compagne la foi, l'espérance et la charité. (Marie Guerrier de Haupt).

Respect. — Déférence, vénération, égards qu'on a pour quelqu'un à cause de son âge ou de sa supériorité morale ou sociale. Sentiment de notre infériorité que nous traduisons par un hommage rendu à tout ce qui paraît supérieur.

Ce sentiment est plus rare qu'autrefois : le défaut de respect est un mal de notre époque ; il désole la famille, trouble l'école, inquiète l'état, déprécie l'individu.

Otez le respect de la famille, elle manque aussitôt de charme ; privée de son organisme essentiel, elle est condamnée à une dissolution imminente.

Dans nos sociétés démocratiques, travaillées par un sentiment exagéré de l'égalité, le respect s'impose plus nécessaire que

jamais. Le véritable respect, celui qui relève l'individu et consolide la société, a la religion pour fondement et soutien. Un homme n'est pas grand parce qu'il est riche et heureux, mais parce qu'il est fidèle à sa conscience et à son devoir. Une nation n'est pas supérieure aux autres parce qu'elle a plus de soldats et de canons, mais parce qu'elle aime la justice, parce qu'elle respecte le droit et le devoir.

Restriction mentale. — Réserve qu'on fait d'une partie de ce qu'on pense, pour induire en erreur ceux à qui l'on parle. Dans un certain milieu, on peut l'appeler *finesse*, mais ce n'est, en réalité, que *mensonge*.

Révélation. — Un grand nombre de philosophes nient toute révélation, qui, disent-ils, était *inutile,* puisqu'on peut l'éclairer par la lumière naturelle et les mouvements de sa conscience, *injuste* puisqu'elle n'a pas été donnée à tous, *pernicieuse* enfin, puisqu'elle serait un sujet de damnation pour ceux qui ne seraient pas à portée de la connaître, comme les sauvages des deux Amériques, etc.

Autant de points à examiner.

En venant au monde, nous n'avons aucune notion de vérité absolue, mais seulement des facultés pour les recevoir et les cultiver.

La société nous offre les idées, les connaissances qu'elle recèle déjà, nous les aspirons avec facilité, nous les assimilons à notre intelligence, nous les fécondons et en versons le fruit autour de nous. Mais ce travail de fécondation n'aurait pas lieu si la société ne nous avait préalablement fourni l'élément premier de la vérité que nous n'aurions pu trouver en nous-mêmes. C'est donc déjà une *révélation* qui se fait de la société à nous.

Maintenant, comment la société se trouve-t-elle avoir la vérité ? — Elle ne se l'est pas donnée en principe ; elle l'a reçue de ses devanciers comme ceux-ci l'ont reçue eux-mêmes. De telle sorte que la vérité, ainsi que le dit Auguste Nicolas, « nous apparaît comme une céleste voyageuse qui se révèle aux peuples et aux individus, mais qui ne prend pas naissance dans leur sein (1) ».

(1) *Etudes philosophiques sur le Christianisme.*

Comment cette première société, qui a transmis la lumière de la vérité à celles qui l'ont suivie, a-t-elle pu la recevoir elle-même?

Il est impossible de l'expliquer autrement qu'en disant qu'il a dû y avoir originairement une première révélation.

La question est de savoir si les *vérités nécessaires* sont innées dans chacun de nous, car si elles ne le sont pas, elles sont révélées. Or, le système des idées innées, généralement abandonné, n'a consisté que dans quelques notions si confuses qu'elles se confondent avec nos facultés.

S'il demeure prouvé que la connaissance des vérités nécessaires est dans la société et non dans l'homme, il en résulte que ces vérités que possède la société, ne lui venant pas des hommes, ne peuvent lui venir que de Dieu.

Il y a plus : l'origine du langage, de la parole humaine, est inexplicable sans une première révélation. Qu'est-ce que la parole ? c'est l'expression sensible de la pensée ; celle-ci doit donc préexister à la parole ; il faut savoir déjà penser pour pouvoir parler.

Mais cette pensée, qu'est-elle elle-même, sinon une *parole intérieure* de l'esprit conversant avec lui-même? et, si cela est, comment a-t-on pu penser, si on ne savait déjà parler? la parole aurait donc précédé la pensée? mais la parole est inexplicable sans le secours de la pensée... Cercle fatal dans lequel l'humanité est enfermée et d'où elle ne peut sortir que, comme l'enfant, en recevant tout à la fois la parole et le mouvement, d'une autorité antérieure à lui (1).

Cette conséquence est inévitable et tout dépend donc de ce point.

Une preuve expérimentale rend cette vérité plus saisissante encore: les sourds-muets, tant qu'ils sont livrés à eux-mêmes, n'ont pas plus de pensée que de parole ; ils sont privés de la vie intellectuelle et morale (2).

Revenons à la révélation.

(1) V. M. de Bonald.

(2) Les sourds-muets sont réduits à la condition des bêtes, tant qu'on ne travaille pas à les retirer des ténèbres épaisses dans lesquelles ils sont ensevelis. (L'abbé de l'Epée).

S'il existe un monde supérieur à celui que nous habitons, il a fallu une parole surnaturelle pour nous en annoncer l'existence; la raison existe sans doute et pouvait nous mettre sur la voie. Elle est l'œil de l'esprit et le regard de l'âme, mais la révélation est la lumière qui tombe sur les objets et les rend visibles ; l'œil *tout seul* ne voit pas, il faut qu'il soit averti de l'existence des objets par la lumière ; la lumière *seule* ne fait pas voir si l'œil ne s'ouvre, ne fixe et ne pénètre les objets de son regard. Voilà l'image de la raison et de la foi. La vérité religieuse étant faite ainsi pour l'âme, toutes les facultés de celle-ci étant prêtes à la recevoir, dès l'instant où elle arrive, où elle touche notre intelligence, celle-ci la reconnaît et la saisit. La raison qui ne se doutait de rien auparavant, dès qu'elle est frappée de la vérité, s'écrie : « C'est cela ! il faut que cela soit ainsi. » Dieu nous a ouvert la route et nous l'avons vue et suivie.

Ainsi, tout converge autour de la nécessité d'une révélation primitive.

C'est là une vérité religieuse, mais controversée, car souvent la vérité perd à être soumise au raisonnement ; quand cela arrive, l'intelligence retombe dans le cercle des choses sensibles et descend par tous les degrés du doute au fond de ses ténèbres ordinaires, elle en vient à nier Dieu et à se nier elle-même par cette raison, juste à son point de vue : « que Dieu et l'âme ne sont ni visibles ni palpables. » Aussi Malebranche disait-il avec raison : « Je me trouve court à tout moment quand je veux philosopher sans le secours de la foi. »

La décadence de l'Empire romain, le polythéisme et la dissolution générale des mœurs qui suivirent, amenèrent la nécessité d'une seconde révélation, que nous avons déjà longuement racontée et expliquée. (V. le mot *Christianisme*).

— La révélation est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. (Montesquieu).

Rêverie. — État de l'esprit occupé d'idées vagues, pensées tristes ou riantes, auxquelles se laisse aller l'imagination.

(V. Imagination).

— Pour trouver du charme dans la rêverie il faut être en paix avec soi-même. (de Staël).

Richesse. — Acquise ou reçue par héritage, la richesse peut être un bien ou un mal selon l'usage qu'on en fait. Elle est, pour la plupart des hommes, un grand obstacle à la pratique des vertus morales, à leurs progrès dans la recherche de la vérité ; elle peut être aussi la source de continuelles inquiétudes...

Tout le monde considère cependant les riches comme des gens heureux ; il en est, en effet, mais c'est l'exception : « Il est si difficile, disait Platon, d'être tout ensemble riche et honnête. Or, comme il n'y a point de véritable et solide bonheur sans la vertu, les riches ne peuvent être réellement heureux. »

En effet, tant de soins, d'inquiétudes, de chagrins, tant d'intérêts à sauvegarder, tant de duretés (conséquence inévitable des demandes incessantes auxquelles les riches sont en butte), l'oubli des devoirs les plus sacrés et des affections les plus chères... tout cela éloigne de la rectitude morale sans laquelle le vrai bonheur ne peut exister.

— Voici tout le secret des richesses : la peine de les conserver, le soin de les dépenser, le plaisir de les étaler... La seule bonne manière d'en profiter est de les faire tourner au bien commun. (Bacon).

Ridicule. — Le ridicule a pour objet ces légères bizarreries dans le caractère et les manières qui ne soulèvent point l'indignation, ou ne jettent pas l'âme dans cette mélancolie qu'inspire la dépravation humaine.

Le monde fait un amusement des imperfections de nos semblables ; la morale y trouve un enseignement qui nous excite à nous corriger nous-mêmes des défauts qui pourraient nous rendre ridicules.

Nous supportons le ridicule avec plus d'impatience que la haine parce qu'il blesse notre amour-propre, et cependant l'amour-propre exagéré est la source la plus féconde du ridicule.

D'un autre côté, la crainte du ridicule nous fait souvent commettre de lourdes fautes : quand l'imagination en est une fois frappée, elle n'obéit plus qu'à sa voix et on lui sacrifie sa fortune et jusqu'à son honneur... C'est qu'en France le ridicule est mortel ; le monde y pardonne les vices, le ridicule jamais. Aussi est-ce l'arme que l'envie emploie le plus volontiers pour discréditer un ennemi et en triompher après.

Rigorisme. — Affectation d'embrasser, en morale, les opinions les plus rigoureuses. Sévérité dans l'appréciation des actions de la vie humaine.

Le rigorisme est ordinairement le travers des hommes sans expérience ou des théologiens qui ont passé leur vie dans leur cabinet. Il se trouve rarement parmi les ecclésiastiques et les missionnaires blanchis dans les travaux du saint ministère. Le zèle de ceux-ci est doux, charitable, indulgent, parce qu'ils sentent la nécessité d'encourager, de soutenir les faibles, au lieu de les laisser se jeter dans le découragement et le désespoir.

Le rigorisme insensé des *novatiens* fut l'avant-coureur de l'*arianisme*. On n'en trouve aucune trace dans les Pères de l'Église, non plus que dans la vie de Saint François de Sales, de Saint Vincent de Paul qui connaissaient la faiblesse humaine et savaient y compâtir.

Roman. — Récit d'un évènement imaginaire présenté comme une réalité.

Ce genre de littérature a pris naissance dans les temps de chevalerie et s'est développé dans le XVIIIe siècle.

Ce sujet semble sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Cependant nous en dirons quelques mots, parce qu'il a eu et peut avoir encore une grande influence sur la morale publique et privée.

Notre vie n'est qu'une succession d'épreuves destinées à nous préparer à une vie meilleure : nous désirons toujours un état de choses autre que celui au milieu duquel nous sommes condamnés à vivre ; aussi, dans notre faiblesse, et souvent sans songer au but, aimons-nous à nous soustraire par l'imagination au cours des évènements, et à nous créer un monde en rapport

avec nos désirs, avec nos rêves. Il n'est pas d'intelligence si grossière qu'un rêve passager n'ait transportée de la vie réelle au sein d'un monde idéal.

De là le roman et ses fictions, sinon recueillies et ingénieusement exprimées sur le papier, au moins écrites dans le cœur de l'homme.

L'art dramatique et l'épopée ont des règles, le roman n'en a pas ; on ne lui demande que deux choses : l'intérêt, et la vérité dans la peinture du cœur humain qui est toujours et partout le même. Un roman, incolore et monotone dans sa fable ou faux dans ses caractères, serait une œuvre médiocre et bientôt délaissée. Il est permis au romancier de prendre ses sujets au pied des trônes ou dans cette multitude sans nom qui se perd au milieu de la grande famille humaine, dans la nuit de nos chroniques les plus anciennes ou dans l'évènement qui se passe sous nos yeux ; mais à deux conditions : variété et fidélité. Il peut donner carrière à son imagination pour animer et colorer ses récits, mais quels que soient les mœurs et les usages qu'il décrit, il ne doit jamais oublier les traits inaltérables de la nature.

Entendons-nous cependant : cette nature a aussi son côté mobile. Ainsi l'Espagnol, le Français, l'Américain ou l'Arabe, s'ils ont, comme les autres hommes, leur orgueil, leur égoïsme, leur amour-propre et leur penchant au mal, l'ont d'une manière différente ; mais dissemblable en apparence, la nature reste la même en réalité. Allez au fond, vous y retrouverez des éléments identiques ; la matière première est la même.

Dans le drame ou l'épopée, la forme est brillante et elle tient une grande place ; dans le roman, réduit à la simplicité du langage ordinaire, il faut donner davantage au fond. Mais aussi, son théâtre est vaste et sa latitude immense ; n'étant pas circonscrit par les unités de temps et de lieu, ne recevant de règles que de lui-même, il peut, s'il reste fidèle à son principe, se laisser aller à tous les écarts de l'imagination : tel auteur fait voyager ses personnages sur tous les points du globe ; tel autre se réduit à une mansarde, et ce n'est pas celui-là qui est le moins intéressant, car c'est l'étude intime du cœur qu'il a surtout en vue.

Le grand art du romancier n'est pas de donner à pleines mains les vérités dont son cœur est rempli, mais de forcer son lecteur à les apercevoir, en lui persuadant que c'est lui qui les a trouvées; elles ne doivent pas être, dans son récit, en toutes lettres, mais se faire deviner. Et, en cela, les fictions ont un avantage sur la réalité ; elles attirent notre attention, la captivent et laissent son indépendance à notre jugement, souvent aveuglé et faussé par nos passions. Je pourrais citer des exemples qui prouveraient, jusqu'à l'évidence, que tel homme qui se croyait dans son droit en nourrissant une violente animosité, a vu tomber sa haine tout à coup en découvrant, dans une œuvre d'imagination, une situation semblable à la sienne, où le héros, avec lequel il pouvait s'identifier, était complètement dans son tort. C'est que dans une lecture, la contradiction n'a pas lieu, l'amour-propre n'est pas froissé : on voit le monde tel qu'il est, et la justice se fait jour avec la vérité.

Le roman est donc un genre utile. Malheureusement, il a été souvent faussé dans son but et dans ses moyens. C'est une arène où viennent tour à tour combattre les champions les plus opposés de principes, et malheureusement encore, grâce à la tendance faible et mauvaise de notre nature, ce ne sont pas les bons principes qui sont le plus appréciés ; le mal, enjolivé des couleurs les plus séductrices, l'emporte trop souvent sur le bien.

Depuis quelques années surtout, la peinture animée du cœur a fait place à la peinture violente des passions fausses et bizarres ; l'analyse délicate de l'âme a disparu devant d'interminables récits d'aventures impossibles, de descriptions immorales et de sophismes. Espérons qu'un jour le public en aura assez, et reviendra au simple, au naturel, au vrai ; espérons surtout que nous ne verrons plus se reproduire les écarts de ces écrivains trop célèbres qui, en préconisant des systèmes subversifs, ont abdiqué la plus belle mission du talent, qui est d'agir d'une manière bienfaisante par l'influence incontestable de la pensée.

Rousseau (J.-J.). — Né à Genève en 1712, mort en 1778.

Peu d'écrivains ont eu, autant que Rousseau, le privilège d'occuper d'eux le public. C'est que tout est étrange dans sa vie,

même sa mort, attribuée, selon les uns, à la folie, selon d'autres au chagrin et au suicide.

Le père de Rousseau, citoyen de Genève, était horloger. Sa mère, Suzanne Bernard, était belle et avait de l'esprit. Si Jean-Jacques eût été élevé par elle, il eût probablement été préservé des fautes et des chagrins qui proviennent d'une éducation négligée, mais elle était morte en lui donnant le jour. Mis en pension chez l'un de ses oncles, puis en apprentissage chez un maître grossier, avec une nature exaltée mais faible, Rousseau montra des inclinations que la tendresse maternelle eût sans doute amoindries.

Nous n'avons pas à raconter sa vie ; ses œuvres seules ont, ici, quelqu'intérêt. Par la réhabilitation du spiritualisme contre les philosophes de son époque, il a repris la tradition de Descartes, mais il l'a faussée par une application impossible. Il en résulte qu'une partie de son génie incontestable dépose contre l'autre. Cela explique ses contradictions et ses nombreux paradoxes. L'homme, ses passions et ses faiblesses ont tué le philosophe. Il exagère le sentiment, et la raison lui fait défaut. Sa vie n'est qu'un perpétuel contraste entre une grande supériorité intellectuelle, mêlée au sentiment du bien et une destinée misérable et ravalée...

Parlons maintenant de ses ouvrages.

Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* est le roman d'un état primitif antérieur à la famille et le contrepied de toute vérité sociale. Il écrit en faveur du progrès et il le condamne ; il montre tout ce que l'humanité peut et doit acquérir, et il regrette la vie sauvage, qu'il appelle *l'âge d'or !*

Dans le *Contrat social* se retrouvent les mêmes contradictions, les mêmes impossibilités, et dans la *Nouvelle Héloïse*, publiée en 1759, il n'y a d'irréprochable que le style et le paysage ; la fable en est languissante, les mœurs aussi étranges que dissolues, les caractères outrés, et la belle morale qui la termine ne peut en faire oublier le dévergondage.

Le plus important des ouvrages de Rousseau est l'*Émile* ; et dès les premières pages, on sent que, là encore, il est dans le faux ! Le procédé d'éducation qu'il offre est impraticable, et c'est malheureux ; car, il y a dans ce livre singulier deux bonnes

choses : le retour au spiritualisme, que semblait oublier la philosophie de l'époque et un excellent conseil aux mères : celui d'allaiter elles-mêmes leurs enfants...

La *Profession de foi du vicaire savoyard* est dans la même voie : c'est une leçon de religion naturelle placée dans un beau cadre, mais elle ne va pas au-delà. C'est cependant le titre de gloire le plus réel de cet auteur : on y trouve du Leibnitz, du Descartes et quelquefois même du Fénelon. On se dit en le lisant : « Rousseau aspirait au vrai, pourquoi n'a-t-il pu l'atteindre ? »

Terminons cet aperçu par deux phrases de cet ouvrage qui absoudront peut-être l'auteur de bien des sophismes : « Trop souvent la raison nous trompe, mais la conscience éclairée ne nous trompe jamais : elle est le vrai guide de l'âme... » « Les méchants triomphent parfois ici-bas, mais si l'âme est immatérielle, elle doit survivre au corps, et si elle lui survit, la providence est justifiée. »

En résumé, la vie de Rousseau a été mêlée de bien et de mal, et on peut en dire autant de ses œuvres philosophiques, mais ce n'est pas une raison pour oublier ce qu'il a écrit dans les moments où la vérité et le bon sens l'ont emporté dans cet esprit versatile. Cela justifie les citations que nous avons puisées dans ses bons ouvrages.

S

Saadi. — Célèbre poète persan, né en 1194, mort à l'âge de 102 ans.

Saadi s'était fait hermite vers la fin de sa vie ; mais « à en juger par ses écrits, dit M. de Sacy, ce n'était point un de ces *Sofis* hypocrites qui embrassent la vie spirituelle pour vivre dans la fainéantise aux dépens de la crédulité des Musulmans, car il traite sans ménagement ceux qui déshonorent, par une semblable conduite, la profession religieuse. Sa morale est pure et ne peut être accusée ni de relâchement ni de rigorisme. »

Tous les ouvrages de Saadi ne sont cependant pas exempts de reproches.

Sacrifice. — Privation que l'on s'impose ou à laquelle on se résigne pour l'amour de Dieu ou d'une personne.

Le représentant le plus fidèle de la morale de l'intérêt est Hobbes. Résumons les principaux points de sa doctrine.

Le bien-être personnel étant l'unique mesure du droit, chacun a droit à ce qui lui donne une jouissance et tout objet pouvant être agréable à tout individu, chacun a naturellement droit à tout.

Il n'y a ni mérite, ni démérite, ni remords, ni satisfaction morale, ni désintéressement, ni sacrifice, ces mots n'ont plus de sens : le désintéressement est une chose absurde, car oublier son intérêt, c'est méconnaître le principe fondamental de la morale. Celui qui se sacrifie est un fou. Un contrat est un acte raisonnable, mais du moment où il nous gêne, il est permis de n'en tenir aucun compte.

Aucune prescription morale n'est obligatoire, car chacun est juge de la moralité de sa conduite. Les commandements de Dieu : *Tu ne tueras point, honore ton père et ta mère, etc.*, n'obligent qu'autant que la puissance civile le juge convenable (1).

Voyons maintenant Volney son disciple : Qu'est-ce que l'amour filial ? — C'est, de la part des enfants, la pratique des actions utiles à eux et à leurs parents.

Toute action qui n'a pas de suite pour le bien-être est absolument indifférente.

La vertu et le vice n'ont-ils pas un objet purement spirituel et abstrait des sens ? — Non, c'est toujours à un but physique qu'ils se rapportent, et ce but est de détruire ou de conserver le corps (2).

Après les philosophes les poètes : puisqu'il faut mourir et dès demain peut-être, fuyez tristes soucis ; qu'il n'y ait rien de commun entre vous et moi. Avant que ce funeste jour arrive, enivrons-nous, noyons nos chagrins dans les libations (3)...

(1) Hobbes : *De la nature humaine*, etc.
(2) Volney : *La loi naturelle*.
(3) Anacréon : Ode XXIV.

De tout ce que je possède il n'échappera rien aux mains avides de mon héritier que ce dont j'aurai joui moi-même (1) ; hâtons-nous donc, dérobons à la Parque ce moment précieux ; le temps entraîne tout, la mort viendra trop tôt couvrir de son voile terrible nos jeux et nos amours (2).

Anacréon, Horace, Tibulle, apôtres du plaisir, vous devez être bénis par l'humanité, car votre douce philosophie lui a donné des leçons de bonheur !

Rien de plus logique en effet : l'art de vivre ne peut être que celui de multiplier ses plaisirs et rien de plus licite aussi : les sens ne nous ont-ils pas été donnés avec un but final ? Chacun d'eux appelle une jouissance ; est-ce à l'homme à la répudier ? la peinture naît de la vue, la musique de l'ouïe, la gastronomie du goût, et l'amour, de tous les sens réunis. Quel obstacle peut nous retenir ? quelle réflexion chagrine peut nous arrêter ? un père, une mère ? — Ils ont eu leur temps ; la fin est arrivée pour eux comme elle arrivera pour nous ; laissons-les s'engourdir et s'éteindre, n'anticipons pas sur notre mort pour éloigner la leur ; une femme, des enfants ? mais pourquoi s'imposer une telle gêne pour des êtres dont, à la rigueur, on peut se passer ? Et si notre inexpérience nous a fait contracter un lien que la sagesse nous commandait d'éviter, si l'intérieur de notre ménage nous déplaît, vivons ailleurs et que chacun soit libre.

Que sont en effet ces liens prétendus ? une véritable déception que l'absurde tyrannie des lois a rendue insupportable. La nature n'a voulu qu'une chose : la conservation de l'espèce. Voyez les animaux dont le raisonnement n'a pas faussé l'instinct : la lionne défend ses lionceaux, mais elle les abandonne dès qu'ils sont forts, leur dispute un lambeau de chair et les déchire plutôt que de céder.

Malheureusement, dans notre état de civilisation, tous les plaisirs coûtent ; l'or est au milieu de toutes les jouissances ; il en faut à tout prix et si le hasard n'en a pas mis dans nos coffres

(1) *Cuncta manus avida fugient heredis amico*
Quæ dederit animo...
(Horace).

(2) Tibulle.

ou ceux de nos pères, le travail seul peut nous en donner. — Mais le travail est si long et la vie si courte! Après le travail, la vieillesse, les infirmités, la mort; et à quoi sert la richesse alors? — Jouissons vite, c'est le plus sûr. Si nous avons de l'or, usons-en, nos enfants se pourvoiront; si nous n'en avons pas, pourquoi ne prendrions-nous pas celui que notre ruse, notre intelligence peuvent nous donner? La terre a été au plus fort, elle est au plus fin aujourd'hui, et nos facultés ne doivent pas rester inertes. Un homme nous embarrasse, il est si aisé de s'en défaire! Peut-être lui épargnerons-nous une douloureuse vieillesse, tout en nous ménageant des jours pleins et heureux...

Heureux!... Mais pourquoi cette horreur involontaire en écoutant un raisonnement si logique? Pourquoi l'animal jouit-il sans remords de la vie qui lui est donnée, tandis que l'homme souffre intérieurement des actions les plus naturelles? Un tigre se jette sur sa victime, la déchire, s'en repaît et s'endort plus calme; il n'est pas un animal qui ne satisfasse ses appétits sensuels sans s'embarrasser des suites et des résultats. Pourquoi ce remords chez l'homme? Est-ce un défaut de son organisation faible ou maladive? L'animal a des instincts, des appétits, des sens; il en use et il jouit; l'homme a des instincts aussi développés, des appétits plus nobles, des sens plus parfaits; il en use et il souffre... Il y a là-dessous un impénétrable mystère.

Un mystère! mais le raisonnement seul ne nous dit-il pas que cette souffrance est le résultat d'un principe d'équité que nous portons dans notre cœur; que la violation de ce principe, de cette loi de la nature, entraîne des reproches amers qu'un sentiment intime élève en nous, contre nous et malgré nous. L'âme souffre parce qu'elle est sortie de l'ordre et qu'une voix plus forte encore que celle des passions lui crie d'y rentrer.

L'homme, entraîné par les sens, peut rester sourd à cette voix intérieure; mais l'ivresse passée, il souffre; il se méprise de sa lâcheté. Il a eu un instant de plaisir, il a répudié des années de bonheur, de ce bonheur que l'âme seule peut offrir, et s'il a laissé prendre à ses sens un empire trop grand, sa vie entière s'écoule entre les déceptions et les remords.

La nature est admirable : depuis le ciron jusqu'à la baleine, depuis le grain de sable jusqu'aux mondes innombrables qui

entourent notre globe et aux innombrables soleils qui les éclairent, tout chante la gloire du Créateur, mais rien, dans cette nature *matérielle*, n'indique ce principe qui porte avec lui l'idée de devoir, de sacrifice et d'immortalité.

Au milieu de cette nature qu'il voit, qu'il sent, qu'il touche, l'homme se reconnaît seul responsable de ses actes. Tout ce qui l'entoure naît, vit et meurt en vertu d'une loi fatale ; lui seul est libre ; il peut faire le bien ou le mal, perdre son âme ou la sauver ; la perdre par la jouissance, la sauver par le sacrifice. Le sacrifice est donc la loi morale, la loi gravée au fond de la conscience.

Le bonheur n'est donc pas dans les sens, dans la jeunesse, dans l'ivresse de l'amour humain ; il est dans le *sacrifice* que le corps repousse, que l'âme éclairée recherche et que Dieu bénit...

Le sacrifice, disons-nous, est ordonné et béni de Dieu ; l'âme généreuse, l'âme purifiée, qui se sent capable de ce sublime effort trouve dans ce besoin de l'infini une existence plus complète, un sentiment de la vie plus pénétrant, une jouissance plus douce et plus vive que celle dont la terre pourrait être la source pour elle.

N'allons pas cependant, abusant de cette pensée, nous isoler de la terre où Dieu nous a placés pour y vivre, y subir l'épreuve commune. Soyons y pauvre ou riche, infime ou puissant, soyons fils, père, époux, ami ; aimons, puisque c'est une loi de notre nature, mais aimons d'un amour pur ; élevons, glorifions l'âme dans toutes les phases de la vie qui nous est faite et sur cette terre nous trouverons déjà le ciel. Au lieu du passager, du périssable, du borné, nous trouverons l'infini ; au lieu de l'égoïsme, l'amour ; au lieu de l'intérêt et du désordre nous trouverons l'ordre et le devoir ; au lieu du temps, l'éternité ! Tout change ; tout s'élève ; la nature prend un autre langage, les devoirs une autre importance ; l'Évangile a trouvé dans notre cœur un écho pour lui répondre.

— Il faut marcher dans la voie du sacrifice, et fixer le but; tout le reste n'est rien, que *moyen,* pour arriver au Ciel. Il faut s'en servir comme d'un pont jeté sur le torrent de la vie... Le rivage, le port, c'est Dieu, Dieu seul ! (Le P. de Ravignan).

— Pour que la vie soit toujours et parfaitement belle, il faut que le dévouement et le sacrifice soient au nombre de ses joies, que l'immensité du but réagisse sur chaque point de l'espace qui doit être parcouru et que nos efforts sur nous-mêmes, les prodiges de la grâce, les illusions détruites, les vrais biens appréciés, viennent composer une réalité de douceurs inconnues au monde et qui n'ont été à l'usage que des âmes qui peuplent les parvis célestes. (Mme Swetchine).

— Toute la société repose sur le sacrifice ; voilà pourquoi dans les sociétés chrétiennes les emplois prirent le nom de *charges*. Aujourd'hui nous avons celui de *sinécures*. Il y a des mots qui marquent toute une situation. (Reboul).

Sagacité. — Pénétration d'esprit, perspicacité qui fait découvrir promptement ce qu'il y a de plus caché et de plus difficile dans la science ou les affaires, c'est, dans ce sens, presqu'un synonyme de finesse et de discernement. La différence de la sagacité à la pénétration, c'est que la dernière plonge plus profondément et que l'autre démêle avec justesse.

— La sagacité est le tact de l'esprit, la délicatesse le tact de l'âme. (Marmontel).

Sagesse. — On peut définir la sagesse : la raison, éclairée par la science. Elle suppose dans l'esprit des lumières naturelles ou acquises. Son objet est de diriger l'homme par les meilleures voies.

La philosophie, ainsi que l'indique son nom, n'était autrefois que l'amour de la sagesse, mais elle a perdu cette voie et cette dénomination, depuis qu'elle s'est lancée dans la scholastique et le vide des abstractions métaphysiques.

La vie d'un vrai sage s'écoule paisiblement dans l'exercice des vertus, au sein de la famille et de l'amitié. On le rencontre peu sur la route qui conduit aux faveurs, aucune ambition ne l'agite. Il se dévoue au service du pays quand le pays a besoin de sa tête ou de son bras, mais il revient ensuite sans peine au foyer domestique.

La modération, le sentiment des convenances, l'amour du vrai et du bien sont les principales qualités qui distinguent l'homme vraiment sage.

— Heureux l'homme qui peut, ne fût-ce que dans sa vieillesse, parvenir à être sage et à penser sainement. (Platon).

— Qu'y a-t-il de plus désirable que la sagesse? Qu'y a-t-il de meilleur, de plus utile aux hommes et qui soit plus digne d'eux? On donne le nom de philosophes à ceux qui la recherchent : et ce mot *Philosophie* veut dire précisément *amour de la sagesse.* Or, la sagesse est la connaissance des choses divines et humaines et de ce qui constitue leur nature. Un homme qui mépriserait cette étude, je ne vois pas ce qu'il peut estimer; car elle tend à nous rendre gens de bien et heureux. (Cicéron).

— La sagesse n'est pas encore la vertu, mais elle en est la route. Si nous avions une vie sage et régulière, nous aurions rarement besoin d'appeler la vertu à notre secours. Des penchants faciles à surmonter nous entraînent sans résistance ; nous cédons à des tentations légères dont nous méprisons le danger. Insensiblement nous tombons dans des situations périlleuses dont nous pourrions aisément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer sans des efforts héroïques qui nous effrayent et nous sombrons enfin dans l'abîme en disant à Dieu : Pourquoi m'avez-vous fait si faible? mais notre conscience nous répond : Dieu t'a fait si faible pour sortir du gouffre, parce qu'il t'avait fait assez fort pour n'y pas tomber. (J.-J. Rousseau).

— La prospérité est la plus forte épreuve de la sagesse.
(La Harpe).

Santé. — La santé est l'ordre dans le corps.

La maladie provient de bien des causes qu'il est en notre pouvoir d'éloigner, et cela est d'autant plus important que l'état du corps influe puissamment sur l'état de l'âme.

Les organes ont été donnés à l'homme pour en user dans une certaine mesure qu'il ne doit pas dépasser : s'il laisse son cerveau dans l'inaction, il s'abrutit ; s'il le fatigue, l'intelligence lui fait défaut; enfin, s'il le surexcite par des causes physiques ou morales, l'exaltation arrive et puis la folie. S'il surcharge l'esto-

mac, il perd la netteté de ses idées ; les humeurs s'accumulent et produisent des maladies ; s'il le laisse sans aliments, l'énergie manque... Il lui faut donc une nourriture réglée selon sa capacité et ses forces.

Ainsi de la vue ; ainsi de tous les organes, de tous les membres : l'usage réglé et pas d'excès. Les maladies sont presque toujours la suite des infractions aux lois générales dont l'homme a l'intuition, comme les animaux. Si elles arrivent, malgré notre prudence, par suite des infirmités léguées par nos pères, la sobriété, l'exercice ou la diète suffisent le plus souvent pour les guérir.

Gardons-nous cependant, là aussi, de l'excès : les soins perpétuels qu'on prend pour sa santé, dit Bacon avec raison, dégradent souvent l'âme en l'assujétissant trop au corps.

Scandale. — Éclat que fait une action honteuse.

L'un des symptômes de démoralisation d'un peuple ou d'un homme est l'indifférence pour le scandale, qui devient alors un simple aliment de curiosité.

Les diverses circonstances qui accompagnent le scandale augmentent la gravité de la faute : plus un homme est obligé par son rang, son âge, sa dignité ou la sainteté de son état à donner un bon exemple, plus le scandale est criminel. « Il y a, dit Nicole, des personnes dont la conversation est scandaleuse, sans qu'elles y pensent ; ce sont celles qui se laissent aller à des propos relâchés dans la société. » Souvent, elles ne font pas ce qu'elles disent, mais les auditeurs croient pouvoir se permettre dans la vie, ce qu'elles se permettent dans des causeries intimes et c'est là qu'est le danger, car l'esprit a, en général, plus de pente à se relâcher que de dispositions à profiter du bon exemple.

Scepticisme. — Le scepticisme est cet état de doute où se trouve l'esprit quand, après avoir examiné une question philosophique, il se sent encore indécis sur ce qu'il est bon de croire.

La vérité absolue ne peut être vue par l'intelligence bornée de l'homme. De là, le scepticisme qui ne conduit pas nécessairement

à la négation, s'il allait jusque là, ce ne serait plus le scepticisme.

Le scepticisme ancien, celui de Pyrrhon surtout, niait la certitude des notions qui nous sont transmises par les sens ; les sceptiques modernes s'attachent à révoquer en doute que nous percevions réellement tout ce que nous croyons percevoir.

Parmi ces derniers, on distingue deux genres de scepticisme : celui de Bayle, sorte de scepticisme critique composé d'arguments contradictoires que ce philosophe produit dans les questions les plus importantes, pour en attaquer la certitude. Celui de Hume basé sur ce principe : que les idées ne sont que des sensations transformées et affaiblies.

Les encyclopédistes et les philosophes du XVIIIe siècle ont fait du scepticisme un moyen : doutant de tout, même de la morale, ils se croient tout permis.

Schisme. — Division en matière religieuse, provenant du refus d'un certain nombre d'individus ou de corps religieux de rester dans la communion à laquelle ils appartiennent. — Rupture de l'unité de l'Église.

Il y a beaucoup de schismes. On compte parmi les principaux ceux des ariens, des novatiens et des donatistes. Le plus long schisme de l'Église est connu sous le nom de *Schisme d'Occident* qui dura pendant 39 ans : de 1378 à 1417.

Les schismes des Grecs et des Luthériens durent encore.

L'appréciation de ces différents schismes appartient plus directement à un ouvrage de théologie ou d'histoire qu'à un dictionnaire de philosophie morale.

Science. — Il y a à notre époque deux opinions contradictoires qui divisent le monde savant et le monde religieux : l'une donne *tout* à la science, l'autre *tout* à la foi.

C'est une des folies de notre temps de tout attendre de la science et de méconnaître les vues de Dieu et ses bienfaits, mais ce serait une autre folie, folie rétrograde, que de prétendre diriger la société actuelle en dehors de la science.

A toutes les époques, l'intelligence, unie au caractère, a gouverné le monde ; seulement, l'étude de la nature a fait depuis

cent ans d'incontestables progrès ; l'histoire aussi a réalisé des prodiges de sagacité pour surprendre les progrès du passé ; connaissant mieux l'univers, se connaissant mieux elle-même, l'humanité est en droit de beaucoup compter sur l'essor intellectuel pour les porter plus loin encore ; mais la science a beau élargir indéfiniment le champ de l'observation, si loin qu'elle arrive, elle s'arrête fatalement devant l'infini qui est au-delà de l'atôme, qui est au-delà de l'espace, l'infini qui est en nous et qui est hors de nous. Sur le bord de ce gouffre insondable, frère de l'Éternité, autre abîme sans fond, la science recule impuissante, éperdue. Elle ne peut rien pénétrer, elle ne peut rien connaître des secrets de la création ; elle n'a rien à offrir à l'homme pour le soutenir dans ses douleurs et ses épreuves terrestres, en face du double mystère de l'Éternel et de l'Infini.

Alors, à ce point extrême où la science finit son œuvre, la foi commence la sienne. La foi arrive les mains pleines de consolations et d'espérances ; elle apporte les croyances fortifiantes ; elle ranime les courages défaillants ; elle panse les blessures du cœur et de l'âme ; elle affirme, elle définit cette cause première que la science n'a pu découvrir et elle l'appelle Dieu.

Dieu, c'est-à-dire la source de la vie éternelle, le créateur de tout ce qui est, le père bienfaisant, la providence de tous les êtres, le soutien de tous ceux qui faiblissent, le protecteur de tous ceux qui sont opprimés, le juge équitable de tous les mortels ; elle fait entrevoir, au-delà de la tombe, une vie nouvelle, où seront redressées les erreurs et les iniquités de ce monde.

Voilà les grandes et saintes espérances dont le matérialisme voudrait priver l'humanité. Il n'y parviendra point. En vain quelques savants, ne pouvant saisir les causes premières, ni les causes finales, écartent purement et simplement l'idée de Dieu, comme un problème importun qu'ils ne sauraient résoudre, l'idée de Dieu les envahit et les domine malgré eux.

Scrupule. — Inquiétude de conscience qui fait considérer comme une faute ce qui n'en est pas une, ou pour une grande faute ce qui n'en est qu'une légère.

Le scrupule est un sentiment honnête, mais l'excès est insupportable à soi-même et aux autres. L'homme qui en est atteint

se tourmente sans cesse et s'alarme de tout. Ce travers a sa source dans l'ignorance, la faiblesse d'esprit et le défaut de confiance en Dieu.

Dans une autre acception, on nomme scrupule une grande exactitude à remplir ses devoirs, à observer une règle morale; il n'est point alors un défaut, mais une qualité.

Sécheresse. — La sécheresse du cœur tient plus du tempérament que de la morale. Cependant la réflexion et l'étude de la religion peuvent influer sur nos sentiments et nous rendre cette pitié pour les malheureux et cette charité si douce aux nobles cœurs. Mais malheureusement, la sécheresse est un état de l'âme dans lequel on tire rarement des consolations, même dans la pratique des exercices de piété.

Sénèque. — Philosophe romain né l'an II, sous le règne d'Auguste, mort à Rome en 65.

Aucun personnage de l'antiquité n'a été l'objet de plus de jugements contradictoires. Il est malheureusement certain qu'il a mérité autant de blâmes que d'éloges. La vie de Néron, son élève, suffirait seule pour l'accuser; mais son talent et l'usage qu'il en a fait dans ses écrits excusent jusqu'à un certain point ses défauts. Ils attestent un génie facile, perfectionné par l'étude des sciences morales et physiques. Il avait approfondi le cœur humain jusque dans ses derniers replis. Ses ouvrages contiennent une véritable richesse d'observations. Stoïque, mais ecclectique, le ressort qu'il emploie le plus souvent pour porter l'homme au bien est l'orgueil; triste mobile qu'on lui a justement reproché.

« Il y a, dit avec raison un de ses biographes, il y a dans Sénèque deux hommes qui ont passé leur vie à s'infliger les plus tristes démentis : l'un est le pythagoricien exalté qui se refuse le nécessaire et incline à l'ascétisme; l'autre, l'ambitieux qui recherche les succès, la réputation, les honneurs, les richesses et l'amitié des grands ; l'un qui remplit ses écrits des plus pures maximes, l'autre qui fait l'apologie du parricide ; l'un qui enseigne le mépris des biens, l'autre qui possède une fortune énorme et... prête à usure ! l'un est enthousiaste de la vertu, l'autre vit

dans une cour où les vices, les crimes et les infamies s'étalent au grand jour ; chez l'un, toutes les élévations de l'âme trouvent leur expression, chez l'autre se rencontrent toutes les faiblesses d'une vie mal ordonnée et mal conduite... » Triste amalgame chez un moraliste ! c'est qu'il lui manque toujours de savoir mettre d'accord ses principes et sa conduite ; Sénèque eût toute sa vie l'amour du bien, mais cet amour était trop platonique. Il le sentait du reste, et s'en occupait quelquefois, en ajoutant : « Quand je le pourrai, je vivrai comme il faut vivre... » Il a peu vécu *comme il faut vivre*, mais lorsqu'il reçut l'ordre de s'ouvrir les veines, il mourut comme il faut mourir avec courage et résignation. Sans être aussi belle que celle de Socrate, cette mort lui ressemble par quelques côtés.

La morale de Sénèque est douce, humaine, élevée, la tendresse de l'accent lui manque seule ; il résume lui-même cette morale en une phrase :

« La philosophie nous apprend à adorer Dieu, à aimer les hommes et à penser qu'ils forment une seule famille... C'est peu d'être homme de bien selon la loi ; que de devoirs obligent l'homme, qui ne sont pas écrits dans les codes ! »

Enfin, Sénèque semble conseiller à chacun de faire tous les soirs son examen de conscience, de repasser sa journée et de se juger au tribunal de son for intérieur.

Ceux des ouvrages de Sénèque qui se rapportent le plus à notre œuvre sont *Les Lettres*, dans lesquelles il disserte sur toutes les parties de la morale, *de la Sérénité de l'âme*, *de la Constance du sage*, *de la Manière de vivre heureux*, etc. Nous ne citerons pas, dans le nombre, *l'Apologie du suicide*, bien que ce fut dans l'esprit philosophique des Romains de son époque.

Sens commun. — D'après Aristote, le sens commun est la faculté qui réunit nos sensations, c'est un sens général dans lequel viennent se confondre nos sens particuliers.

Fénelon ne l'entend pas ainsi : d'après lui, le sens commun est la notion que tous les hommes ont des mêmes choses ; il prévient l'examen et le rend inutile, il réduit l'homme à ne pouvoir douter, malgré ses efforts, il se montre au premier coup d'œil... Cette définition, qu'on pourrait appliquer au bon sens, est à peu près

celle des philosophes les plus modernes et chacun aime à se l'appliquer, même les sceptiques.

Sens (Bon). — Le bon sens ressemble beaucoup au sens commun, mais n'en est pas cependant un synonyme : le sens commun, c'est le fait; ce sont les jugements spontanés et tout formés, les notions claires, les principes évidents par eux-mêmes. Le bon sens, c'est la faculté de juger et de raisonner, conformément aux notions reçues.

Entre la science des philosophes et le bon sens qui dirige les hommes dans les affaires de la vie, il n'y a pas de différence de nature, elle est toute dans le degré. Si la science surpasse le bon sens, c'est que le philosophe a, pour apprendre, des procédés qui manquent au vulgaire.

— Le bon sens est une faible lumière qui éclaire un horizon borné et qui suffit pour conduire celui qui n'étend pas plus loin sa vue. (Marmontel).

Sensibilité. — La sensibilité est, en philosophie, la faculté de sentir.

Au point de vue moral, c'est le sentiment qui nous porte à ressentir plus vivement les impressions de l'amour, de la tendresse et nous rend plus humains pour les misères d'autrui.

L'amitié, le respect, l'estime, la pitié, l'amour paternel ou filial ne dépendent pas des qualités physiques, des objets ou des impressions que nous recevons par les sens; ce qui excite ces sentiments dans notre âme, ce n'est rien de corporel, mais quelque chose qui est imprimé dans notre conscience. Ainsi, chez l'enfant, la jeune mère voit déjà toute les qualités qui répondent à sa tendresse.

La sensibilité est bien souvent indépendante de nos sensations physiques : nos sens ne sont pas affectés de la même manière quand notre esprit est libre et quand il est dominé par une grande préoccupation : un homme est malade, supposez-le en proie à de vives souffrances... Qu'on lui annonce la mort d'un être qu'il aime, la perte de sa fortune, vous verrez la douleur morale faire oublier au même instant la douleur physique. J'ai

vu souvent, chez les femmes surtout, une conversation intéressante produire des résultats semblables. Quelle est l'explication de ces faits ? — C'est que l'attention, sans laquelle il n'y a pas de conscience, ni de véritable sensation, a passé d'un objet à un autre.

D'après M. de Gérando (1), « la sensibilité est un principe secret, caché au plus profond de notre cœur, que souvent nous n'y soupçonnons pas et qu'il faut aller y découvrir. Elle ne se fait jour que dans le recueillement : elle a besoin de se replier sur elle-même, de se nourrir de ses propres émotions, de s'y arrêter, de s'y reposer en liberté. De là vient qu'elle se complaît dans la retraite et le silence. C'est une plante délicate qui veut naître à l'écart et à l'ombre. C'est un parfum suave qui s'évapore s'il est exposé au grand air. »

De toutes les distractions les plus fatales à la sensibilité sont celles qu'entraîne une excessive préoccupation des affaires, des affaires matérielles surtout, qui ramènent constamment à la distinction du tien et du mien. La sensibilité redoute en général tout ce qui présente l'apparence d'un calcul.

C'est dans le sein des affections de famille que la sensibilité semble destinée à naître, à croître, à se fortifier ; aussi se défie-t-on avec raison de ces sentiments exaltés qu'affectent certaines personnes, hors de leur propre intérieur. En général, on ne conserve cette précieuse faculté de cœur que lorsqu'on est dans le vrai et qu'on se garantit de tout ce qui est exagéré, affecté, factice.

Quelquefois, se faisant illusion à elle-même, la sensibilité semble se complaire dans une sorte d'immobilité voluptueuse. Cet état a pour elle un attrait trompeur ; elle se perdrait dans un repos trop prolongé, elle se perfectionne dans l'exercice de la charité.

— Une grande sensibilité est souvent la cause d'une grande souffrance. (Mme Guizot).

(1) *Du perfectionnement moral.*

Sensualisme. — Doctrine philosophique opposée au spiritualisme ou à l'idéalisme ; elle fait dériver nos idées des sens et donne pour unique but à notre existence les jouissances sensuelles. Le plus souvent elle s'allie au matérialisme, à l'athéisme ou au scepticisme. Si toute idée se résout dans une sensation, il nous est impossible de rien découvrir de la nature des êtres, nous ne savons point s'il y a quelque chose en dehors de nos sens.

Les chefs de l'école sensualiste sont Aristippe, Épicure, Lucrèce, Hobbes, Helvétius, Condillac, Gassendi et la plupart des encyclopédistes du XVIII[e] siècle. (V. Spiritualisme).

Sentiment. — Faculté que nous avons de connaître, de comprendre, d'apprécier certaines choses sans le secours du raisonnement, de l'observation ou de l'expérience et qui est en nous une sorte d'instinct naturel.

Dans une autre acception, le sentiment est presque synonyme d'affection, passion, mouvement de l'âme.

Transportée dans la sphère intellectuelle et morale, la sensibilité devient le sentiment.

Le sentiment est la vie de l'âme. Il se mêle toujours à l'action de nos autres facultés. L'intelligence et la volonté peuvent difficilement se soustraire à l'influence de ce puissant mobile. Les stoïciens ont en vain essayé de le nier ou de l'annuler. Il jouera toujours un rôle important dans la morale où il devance parfois les conseils de la raison.

On a souvent comparé la morale du sentiment à celle de l'intérêt. Examinons-les de près : les sentiments tiennent à la sensibilité et lui empruntent quelque chose de sa nature relative et changeante. Il y a des natures grossières et des natures d'élite : l'état de l'atmosphère, la santé, la maladie émoussent ou ravivent notre sensibilité morale ; le monde, le bruit, l'entraînement, l'habitude, l'étourdissent. L'esprit souffle à son heure, le courage lui-même a ses intermittences, l'humeur ses vicissitudes, qui influent sur nos sentiments les plus intimes. Est-ce dans ces fluctuations du sentiment que nous pouvons asseoir une législation égale pour tous ? — Évidemment non : la morale du sentiment, quoique bien supérieure à celle de l'intérêt, est encore

insuffisante. « La règle, dit Cousin, est trop mobile pour être obligatoire. »

Cela est vrai jusqu'à un certain point, mais ces sentiments, dans leur mobilité même, sont d'heureux auxiliaires de la vertu et du bonheur. Le sentiment est une sorte de grâce naturelle qui nous a été donnée pour suppléer à la lumière incertaine de la raison et secourir la volonté chancelante, en présence d'un devoir obscur et pénible. Dieu a mis dans notre âme, à côté de la loi sévère du devoir, la douce et aimable force du sentiment ; il a attaché le bonheur à la vertu, et, pour les exceptions, au terme de la route il a placé l'espérance.

Silvio-Pellico. — Homme de lettres et moraliste italien, né à Saluces en 1789, mort en 1834.

Silvio-Pellico était à 21 ans professeur de langue française à Milan, où il se lia avec Ugo-Foscolo, Monti et Pindemonte, qui le présentèrent au comte Lamberthenghi. Il devint plus tard précepteur de ses enfants et se trouva en relation avec beaucoup d'étrangers de distinction, notamment Schlegel, Byron, Mme de Staël et lord Brougham.

Après avoir composé plusieurs ouvrages de littérature, il fonda un journal politique qui motiva son arrestation en 1820, au moment où éclatèrent les troubles du Piémont.

Détenu d'abord dans la prison de *Santa Margherita,* il fut mis plus tard sous *les plombs* de Venise. Cette peine fut commuée en quinze années de *Carcere duro* au Spielberg.

Cette détention l'a rendu longtemps martyr, mais elle a contribué à sa gloire en lui donnant l'idée de composer deux beaux ouvrages de philosophie morale : *I doveri degli uomini* et *le mie prigioni.*

Réduit à une nourriture insuffisante, dans un lieu malsain, sous un climat humide, privé des meubles les plus nécessaires et des relations d'amitié que son cœur aimant regrettait plus encore que la liberté, Pellico supporta cette infortune morale et matérielle avec une résignation douce qui avait sa principale source dans les sentiments religieux.

Le courage de Pellico fut soutenu par le travail : son premier livre, qui n'est que la relation de sa captivité, fut accueilli avec

enthousiasme en Italie et en France. On y cherchait des paroles acerbes contre ses tyrans, on n'y trouva que la mansuétude d'un chrétien martyr.

Gràcié en 1830, Pellico rentra au sein de sa famille et reprit ses travaux littéraires, mais aucun ne surpassa, n'égala même ces deux chefs-d'œuvre de morale que François de Sales et Fénelon n'eussent pas désavoués et qui sont maintenant traduits dans toutes les langues.

Simplicité. — La simplicité n'est pas de l'ignorance, elle s'allie, chez beaucoup de savants, à l'esprit et à l'instruction. L'homme vraiment simple s'occupe peu de ce qui se passe autour de lui. Si on s'étonne, si on admire, si on blâme, si on rit, peu lui importe, car il demeure aussi inaccessible à la vaine gloire qu'au blâme.

Se mettre en vue, faire auprès des autres un certain effet, attirer sur soi les regards des contemporains ou de la postérité, sont les mobiles les plus féconds de la plupart des hommes puissants : Alexandre, César, Napoléon, songeaient-ils au bonheur de leurs peuples en multipliant leurs conquêtes dans les régions les plus éloignées ? Non, ils obéissaient au besoin de poser en face du monde, et ce mobile, qu'ils entouraient de tant d'éclat, nous le découvrons tous les jours en des hommes moins grands par l'intelligence, mais pétris du même limon. Non que nous le reconnaissions en nous-mêmes, hélas ! car nous n'apercevons pas *la paille dans notre œil*, mais c'est un spectacle que nous donnons à toute heure du jour.

Le défaut de simplicité, ce besoin d'occuper de soi, qui se traduit en singularités, en manies, a été de tous les temps et de tous les peuples. C'est ainsi que nous voyons Cujas étudier étendu sur un tapis, seul moyen, selon lui, de le faire d'une manière fructueuse ; l'historien Mezeray, ne travailler qu'à la lueur de la chandelle, en plein jour ; Varillas s'emprisonner pendant trente ans dans sa chambre pour y méditer sur la grammaire et déshériter son neveu parce qu'il recevait de lui une lettre sans orthographe ; Bayle, au contraire, abandonner ses méditations au bruit du tambour qui lui annonçait un baladin ou des marionnettes et se poser au milieu du peuple étonné, après avoir fait le

coup de poing pour conquérir une meilleure place dans la foule, Maglabecchi manger, boire, dormir sur ses livres et ne sortir de cet excès d'étude que pour soigner des araignées...

Mais laissons cette nomenclature qui pourrait se prolonger à l'infini : ces excentricités sont une infirmité morale, non seulement en ce sens qu'elles ridiculisent l'homme qui en est atteint, mais encore en ce qu'elles dénotent en lui le besoin d'attirer l'attention, fut-ce au détriment de sa dignité. Nous pourrions citer des exemples plus forts, plus concluants, mais si nous n'aimons pas ces portraits qui font grimacer l'humanité, nous goûtons moins encore ceux qui la montrent dépravée ou hideuse.

Comment, après cela, ne pas apprécier cette simplicité qui nous fait agir et marcher sans craindre la médisance ou la calomnie, sans regarder autour de nous s'agiter la foule envieuse, sans rechercher l'éloge, la flatterie et les applaudissements.

La simplicité ne s'arrête point pour se composer avec art. Elle ne peut être que le fruit du détachement de soi-même. Le trop grand retour sur soi produit dans les âmes faibles un scrupule dangereux et dans les âmes fortes une sagesse présomptueuse. Tout cela est contraire à la simplicité qui est naïve, droite et généreuse.

Avec la vraie simplicité, avec la pureté de cœur qu'elle donne, on ne se met plus en peine de ce que les autres croiront de nous. On agit de son mieux, avec une attention douce, libre, gaie ; une âme ainsi formée n'a plus que sa candeur ; elle va toujours s'élargissant à l'infini, à mesure que son oubli d'elle-même augmente, et sa paix est profonde au milieu de ses peines.

— La simplicité est comme l'innocence : perdue, on ne la retrouve plus. Elle ne s'imite point ; qui veut se faire simple n'est que maladroit et accuse seulement une prétention de plus, en voulant déguiser les autres.

La simplicité est à la vertu ce que le bon sens est à la raison. Dans le langage, dans les manières, elle trouve dans le monde une juste approbation et y est considérée comme la compagne naturelle de ce qui est noble et distingué.

L'homme simple passe souvent inaperçu et s'en réjouit parce qu'il demeure plus libre. Quelle surprise n'excite-t-il pas quand

il vient à exécuter de grandes choses comme si elles lui étaient naturelles ! On a vécu avec lui sans le remarquer ; on l'avait dédaigné peut-être, on est contraint de l'admirer et on se demande où il a puisé des forces si merveilleuses. — Où il les a puisées ? — Dans cette simplicité même qui lui permettait de recueillir en silence toutes les facultés de son âme. Un cœur simple trouve dans la vertu l'aliment qui lui convient ; il se concentre dans le sentiment qu'elle inspire ; il s'y livre avec franchise et s'y repose avec sécurité. (De Gérando).

— La simplicité est un résultat de l'innocence et de la bonté. (Azaïs).

Sincérité. — La sincérité est l'enseigne de l'honnête homme ; elle est bannie des cours, où elle est regardée comme une marchandise dangereuse.

Sobriété. — La sobriété, dit Franklin, est le premier médecin de l'homme, ou, pour mieux dire, elle rend la science inutile.

Si l'habitude de boire des vins capiteux et de manger des mets succulents engendre la maladie, l'habitude de boire et de manger beaucoup rend l'homme brute et vicieux. C'est en ce sens que la sobriété a sur la morale une grande influence. Les anachorètes en étaient arrivés, par suite de cette croyance, à un degré d'abstinence vraiment incroyable.

La sobriété, au moral, s'appelle modération, discrétion et retenue. (V. ces mots).

— Combien est préjudiciable à l'esprit et au corps la réplétion des viandes, la diversité, l'exquis et artificiel apprêt. Chacun le peut sentir en soi-même ; la gourmandise et l'ivrognerie sont vices lâches et grossiers ; ils se décrient assez d'eux-mêmes par les gestes et contenances de ceux qui en sont atteints. Jamais homme aimant son ventre ne fit belle œuvre.

La sobriété étouffe les vices au berceau, c'est la meilleure et plus sûre médecine contre toute maladie. Tous les grands hommes ont été sobres, jusqu'à Épicure, le grand docteur de volupté !... (Charron).

Sociabilité. — L'homme a été fait pour vivre en société. Si l'intention de Dieu eût été qu'il vécut seul il lui aurait donné des aptitudes, des organes et des qualités afférentes à ce genre de vie solitaire. C'est le contraire qu'il a fait : ses inclinations, sa faiblesse, les besoins de son cœur en sont autant de preuves.

Comment, en effet, l'enfant eût-il pu vivre, se développer, se fortifier et s'instruire sans la famille ! Comment eût-il pu utiliser tous ses moyens intellectuels et moraux dans l'âge mûr et préserver sa vieillesse de l'atteinte des infirmités ? Le plus intelligent des animaux, réduit à l'isolement, en eût été le plus faible, et n'aurait même pu se défendre. A quoi lui eût servi la faculté de parler, de raisonner et d'étendre ses connaissances ? « Otez la sociabilité, dit Sénèque, vous détruisez l'union des familles et des peuples d'où dépendent la conservation et le bonheur de la vie. » Aussi lisons-nous dans l'*Écriture :* « Il n'est pas bon que l'homme soit seul... » Cela est tellement vrai que rien n'est étranger à l'homme (1), et qu'il vit de la vie de ses semblables : si quelqu'un nous aborde avec la joie peinte sur le visage, il excite un sentiment identique ; les larmes d'un ami, d'un inconnu même, nous touchent avant que nous en connaissions la cause ; les cris d'un être blessé ou en danger nous font courir à son secours par un mouvement de l'âme qui précède toute délibération. Il n'y a pas jusqu'à la diversité des aptitudes et des talents qui lient les hommes les uns aux autres ; aussi la sociabilité n'a-t-elle pas de plus grand ennemi que l'égoïsme.

Quelle conséquence entraîne ce principe ? Celle-ci : le bien commun doit être la règle suprême de notre conduite et nous ne devons jamais chercher notre avantage particulier, au préjudice de l'avantage public.

Toute une série de préceptes suit ce principe général : la bienveillance, la justice, l'amour du prochain, etc. Nous les retrouverons à chacun de ces mots en particulier.

— La sociabilité est un attrait réciproque, une affection mutuelle qui a pour objet le bien général. (Laboulaye).

(1) *Homo sum, et nihil a me alienum puto.* (Térence).

Socrate. — Nous devons à Socrate, le père de la philosophie morale, un examen plus complet que ceux dont les philosophes vulgaires sont l'objet.

Socrate est né en 470 avant J.-C. Il était fils d'un sculpteur ; il contracta dans l'atelier de son père des habitudes de simplicité et de frugalité qu'il n'a jamais abandonnées. Par contre, ne se sentant pas de goût pour les arts, il abandonna le ciseau pour se vouer aux sciences.

Un sens moral exquis, sa tempérance, l'application qu'il portait à l'étude et son esprit d'observation lui firent faire de rapides progrès dans la connaissance des sciences philosophiques. Ses principaux biographes racontent qu'il se croyait placé sous une influence particulière de la divinité et destiné à opérer la réforme morale de ses concitoyens. De là sa sévérité pour lui-même et l'attention qu'il portait aux moindres mouvements de son âme. Il commença par débarrasser la morale de cette métaphysique obscure et stérile, alors en honneur, et porta ensuite la philosophie sur une scène nouvelle, où Dieu et l'homme apparurent dans des rapports de bienfaisance et de gratitude, de protection et de confiance, de justice et de soumission incónnues à ses contemporains, encore sous la pression du polythéisme.

Cette doctrine, toute nouvelle, souleva contre lui un peuple de sophistes, d'ambitieux, d'épicuriens et *la jeunesse dorée* de son époque habituée aux jouissances de toute nature.

Socrate eut recours pour les combattre, à un moyen qu'on a appelé depuis la méthode socratique et qui consistait à avoir l'air de ne rien savoir et d'interroger ces docteurs dans le but de s'instruire. Il les amenait, de question en question, à se condamner par leurs propres réponses ; l'ironie était son arme familière, et il s'en servait avec un art infini. Mais, cette méthode et cette ironie, souvent mordante, devaient lui attirer de nombreux ennemis. « J'en étais affligé, avoue-t-il lui-même, mais je sentais que je devais préférer à toute chose la voix de Dieu (1). »

Quels que soient les prétextes donnés pour le mettre en jugement, l'accomplissement de la mission qu'il s'était donnée, la doctrine d'un Dieu unique et la forme de son enseignement furent

(1) Platon : *Théete*.

les principales causes de la condamnation qui vint le frapper. Il le savait et n'en persévéra pas moins jusqu'au dernier jour. Au moment de subir sa peine, il disait encore aux Athéniens : « je ne vous ai rien caché ni déguisé, quoique je n'ignore pas qu'en en agissant ainsi, je n'ai fait qu'envenimer la plaie ; c'est cela même qui doit vous prouver que je vous ai dit la vérité. » La force avec laquelle il s'attachait à cette intuition se manifestait souvent d'une manière qui pouvait faire croire à un état extatique. « Son âme, dit Gavorinus, semblait alors séparée de son corps. »

Socrate était laid ; sa figure ressemblait à celle de Silène ; aussi un physionomiste lui dit-il un jour qu'il devait être né avec le naturel le plus vicieux : « Il a raison, dit Socrate à ses élèves qui riaient de cette réponse, je suis né avec de fort mauvaises inclinations. » La vie entière de Socrate montre en effet une attention continuelle pour vaincre sa nature et ses passions. Le caractère de Xantippe, sa femme, contribua à cet exercice de la patience en la mettant très souvent à l'épreuve ; aussi, vers ses dernières années, sa douceur était-elle inaltérable. Sa moralité, bien que souvent attaquée par Aristophane, fut toujours irréprochable et les soupçons répandus sur ses relations avec de jeunes Athéniens d'assez mauvaise réputation sont réfutés par son existence entière, que notre cadre restreint ne nous permet pas de retracer. Aussi, quand, au moment de le juger, on l'invita à préparer sa défense, put-il répondre avec autant de vérité que de noblesse: « Je m'en suis occupé toute ma vie... la postérité jugera entre mes juges et moi ; si vous me renvoyez absous, à la condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai sans balancer : J'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous. »

Sur 556 votants, 281 le déclarèrent coupable.

« Mourir dès à présent, dit-il quand il connut la sentence, être délivré des soucis de cette vie, était ce qui me convenait le mieux, aussi n'ai-je aucun ressentiment envers ceux qui m'ont condamné. »

L'un de ses disciples, en lui annonçant la fatale nouvelle, le conjurait de sortir de sa prison dont les portes lui étaient ouvertes par ses soins et d'accepter une retraite en Thessalie ; Socrate lui demanda s'il connaissait un lieu où l'on ne mourut pas et, le voyant désespéré de ce refus, il s'engagea entr'eux un

entretien que Platon nous a conservé et dans lequel Socrate s'attache à prouver qu'en se dérobant à une peine légale, il se soustrairait à une obligation morale : celle d'obéir aux lois de son pays. Il conserva le même calme jusqu'au moment de prendre le poison.

Socrate, le premier en date et en renommée des philosophes anciens, n'eut point d'école et ne publia point de livres. Son enseignement fut une perpétuelle conversation qui avait lieu sur les places publiques, dans les gymnases, sous les portiques, partout où se trouvait le peuple. Il causait avec tout le monde et sur toute sorte de sujets, mais il excellait dans l'art de donner à la conversation un tour intéressant. Il aimait surtout les jeunes gens auxquels il enseignait une morale et une religion plus simples et plus pures que celles de la république. Il avait conquis à Athènes la sympathie générale : « C'est surtout à cette sympathie, dit Platon, que Socrate dût les merveilles de son enseignement. » Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de cette parole évanouie. Toutefois Xénophon nous a conservé quelque chose de sa grâce et de sa simplicité ; on sent que cette bonhomie devait toucher et conquérir les jeunes âmes. « Ses paroles, disait Alcibiade, m'agitent et font couler mes larmes. »

Le fond du génie de Socrate est le bon sens, mais un bon sens à la fois aiguisé et passionné, armé de l'ironie et échauffé par l'enthousiasme. Si on n'a rien trouvé écrit de sa main, en revanche on pourrait composer une bibliothèque de ce qui a été écrit sur lui. Contentons-nous d'indiquer les ouvrages de Xénophon, Platon, Plutarque, Diogène-Laërce, Tennemann, Ritter, Stoppfer, Cousin, Janet, etc.

Sommeil. — Le sommeil est-il du domaine de la philosophie morale ? — Nous répondrions *non,* s'il n'était que cet état de repos dont les animaux et les plantes ressentent le besoin comme l'homme. Mais sous le sommeil, il y a le rêve qui constitue un nouvel état de l'âme.

Il est des états de sommeil qui ne laissent après eux aucune trace. Il en est d'autres qui, non-seulement laissent un souvenir, mais un souvenir qui nous poursuit et influe sur nos détermina-

tions. Certains rêves offrent les mêmes éléments intellectuels que l'état de veille.

Nous ne pousserons pas plus loin ces investigations pour ne pas sortir de notre cadre. Il nous suffit d'avoir appelé l'attention et d'indiquer les sources où pourront puiser les lecteurs, curieux d'approfondir ce sujet intéressant.

Ces sources sont les suivantes : Aristote : *du sommeil et de la veille* ; Formey : *Essai sur les songes* ; Maine de Biran : *Considérations sur le sommeil et les songes ;* Jouffroy : *Mélanges philosophiques ;* Charma : *du Sommeil,* etc.

Sophisme. — Raisonnement spécieux dont on sent la fausseté, bien qu'on puisse être embarrassé de dire pourquoi il est faux et captieux.

L'étymologie de ce mot, qui dérive de *sagesse,* prouve qu'il n'a pas toujours eu le même sens. Les premiers sophistes étaient d'abord en effet les sages de la nation ; mais, avec le temps, leurs raisonnements dégénérèrent en arguments subtils, en vaine rhétorique, en discours pleins de mots et ayant un sens contraire à la vérité. De ce moment, le nom de sophiste, cessa d'être synonyme de sage.

Sophistes. — Le nom de *Sophiste* n'avait pas dans l'ancienne Grèce le sens défavorable qu'il a aujourd'hui. On nommait ainsi les maîtres de la sagesse et de l'éloquence ; mais quand on vit se répandre en Grèce des hommes se piquant de tout savoir et offrant de tout enseigner, rhéteurs habiles, mais qui mettaient leur éloquence au service de toutes les causes, dialecticiens subtils, mais qui soutenaient le pour et le contre, capables de tout nier, même l'évidence, et de tout affirmer, même l'absurde; hommes, avides d'ailleurs, affamés de richesses, de pouvoir, et de renommée et faisant servir indifféremment le vrai et le faux, le juste et l'injuste, aux intérêts de leur fortune ; en présence d'un tel abus de l'esprit et de la parole, la conscience publique s'alarma, le nom de sophiste commença à être suspect et finit par être injurieux.

Sottise. — L'académie définit ce mot : *Défaut d'esprit*

et de jugement. Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis :

Si la sottise exclut le jugement, elle n'exclut pas l'esprit ; loin de là : il n'y a pas de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. L'ignorant qui écoute et se tait, bien qu'un peu nul, est mille fois préférable en société. Du moins, il ne fait pas souffrir.

Parler à tort et à travers est, en général, le cachet de la sottise.

Souffrance. — Impression pénible qu'éprouve le corps ou l'âme.

La souffrance, d'après les Stoïciens, n'est pas un mal. Cette maxime pompeuse, qui a un moment séduit les philosophes, n'a pu séduire l'humanité et l'empêcher de gémir et de se plaindre. Il appartenait au Christ de la montrer sous son véritable jour. « Heureux ceux qui souffrent, a-t-il dit, parce que le royaume des cieux est à eux. » Cette maxime, soutenue par son exemple, a rendu bien des hommes capables, non seulement de souffrir sans faiblesse, mais d'en remercier Dieu, car les souffrances purifient l'âme et la rendent digne d'une récompense dans une autre vie.

Supportons donc nos souffrances avec douceur, avec résignation, mais ne les aggravons pas par des macérations cruelles ou des austérités *excessives* qui peuvent amener la mort. Rappelons-nous que si Dieu permet la souffrance et conseille l'abstinence, les veilles, le silence et d'autres austérités, il nous défend le suicide, qu'il soit lent ou instantané : la secte des *Flagellans* qui croyaient à ces macérations plus de vertu qu'aux sacrements a été réprouvée par l'Église.

— La souffrance acceptée n'est-elle pas la prière en action ?
(Schouvalov).

Soumission. — « Il faut toujours désirer de connaître la volonté de Dieu, dit Nicole (1), parce que notre ignorance nous la cache trop souvent. Il faut désirer de la suivre, parce

(1) *Œuvres philosophiques et morales.*

que notre concupiscence ne cesse pas de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime... » Mais il faut méditer sérieusement ce que c'est que suivre la volonté de Dieu et de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essentiel.

On a donné divers noms à l'expression de cette volonté :

La loi éternelle, qui défend de troubler l'ordre de la nature.

Les préceptes divins, qu'il faut avoir toujours devant les yeux et dans notre cœur.

La lumière intérieure qui éclaire les hommes qui veulent le bien.

Ces divers noms, ne sont en réalité, que la volonté de Dieu.

C'est en aimant cette volonté, en la désirant et la suivant que les hommes croissent en justice et en bonheur, c'est en s'en éloignant qu'ils sont injustes, corrompus et malheureux.

Dieu, en effet, n'a-t-il pas tout créé et tout disposé pour notre bonheur ? Si nous sommes malheureux c'est que nous ne comprenons pas ses vues et que nous ne nous conformons pas à la loi morale qu'il a gravée dans notre conscience.

Cette soumission, c'est pour nous qu'il la veut, elle est tout entière dans notre intérêt ; si nos fautes incessantes n'épaississaient pas les ombres autour de nous, les motifs d'une complète soumission ressortiraient de la raison même des choses. Comment la faiblesse ne se confierait-elle pas à la puissance, l'ignorance profonde à la sagesse, pour laquelle rien n'est caché !

Réfléchissons et soyons sincères : cette volonté, devant laquelle nous devons fléchir, nous impose-t-elle jamais rien de déraisonnable, d'impossible ? elle n'a jamais nié non plus les droits de la sensibilité humaine ; elle ne combat que *l'excès* d'une douleur légitime.

— Ne nous tourmentons jamais au sujet des malheurs et calamités qui surviennent. Laissons tout à la Providence. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient et pourvu que nous observions ses commandements, tout nous tournera à bien. Il faut avoir une grande égalité de cœur parmi la si grande inégalité des évènements. (Saint François de Sales).

Spinosa. — Célèbre philosophe hollandais, né à Amsterdam en 1632, mort à La Haye en 1677.

Issu d'une famille juive, Spinosa fut élevé dans la religion de ses pères, qu'il abandonna par conviction. Proscrit par ses corréligionnaires, il vécut dans une retraite profonde où l'étude fut sa seule consolation. Il avait à poine 45 ans, quand il mourut d'une phtysie.

La philosophie de Descartes a été longtemps sa seule nourriture intellectuelle ; plus tard, il pensa et médita pour son propre compte : « Tout est extraordinaire dans Spinosa, dit Saisset, sa personne, son style, sa philosophie ; mais ce qui est plus étrange encore, c'est la destinée de cette philosophie. Mal connu, méprisé de ses contemporains, Spinosa meurt dans l'obscurité et y demeure enseveli pendant un siècle. Tout à coup son nom reparaît avec éclat : on lit l'*Éthique* avec passion, on croit y découvrir des horizons inconnus à nos pères. Ce penseur inoffensif que Malebranche appelle un misérable paraît à l'Allemagne le plus religieux des hommes. Dans ce système si monstrueux, Jacobi voit le dernier mot du rationalisme et Schelling la véritable philosophie. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ces appréciations ?

Spinosa a inventé un système philosophique ou religieux, dans lequel il n'admettait qu'une substance infinie, Dieu, auquel il donnait deux attributs essentiels : l'étendue et la pensée. Les Êtres *finis* ne sont que des parties, des manifestations de cette substance, les corps n'étant que des modes de l'étendue et les esprits des modes de la pensée divine. Tout est l'effet d'une nécessité absolue ; il n'y a de liberté ni dans l'homme, ni en Dieu...

Tel est le résumé sec et succinct de cette doctrine qui a fait tant de bruit. Méritait-elle cette réputation ?

Dire que le monde est Dieu ; c'est n'admettre que le monde et c'est nier Dieu.

Donnez à cela le nom qu'il vous plaira, au fond c'est l'athéisme.

Spiritualisme. — Système de philosophie qui établit la supériorité de l'esprit sur le corps. C'est l'opposé du matérialisme qui donne tout aux sens et à la matière.

On entend, en philosophie, par spiritualisme la croyance à l'existence d'un être distinct du monde matériel et duquel tout émane.

Le spiritualisme commence avec Socrate et Platon ; Descartes l'a mis sous les formes sévères du génie moderne.

Son caractère est de tendre, par tous les moyens que la raison avoue, à élever et agrandir l'homme. Il enseigne la liberté et la responsabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité et, par de là les limites du monde, il montre un Dieu, qui, après avoir fait l'humanité pour une fin excellente, ne l'abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée.

Descartes, Locke et Leibnitz sont les représentants du spiritualisme moderne, mais Leibnitz est le seul qui ait tiré la conséquence de son principe. Le principe contraire a été soutenu avec conviction, sinon avec la même autorité, par Gassendi, Hobbes et Condillac. (V. ces noms).

Stoïcisme. — Système philosophique fondé par Zénon et développé par Épictète.

Le stoïcisme combine le matérialisme avec une morale sévère fondée sur la notion de la justice et du devoir. Il enseignait à être insensible à tous les maux. On lui reprochait de faire naître l'orgueil et la sécheresse de l'âme.

En effet, la vertu ayant une valeur *absolue* on doit la cultiver *pour elle-même* et non dans l'espoir d'une récompense, pas même celle du plaisir que donne une sage conduite. De là suit que tout ce qui n'est ni moral ni immoral est indifférent, comme la santé, la fortune, les honneurs, le plaisir, la douleur, la maladie, etc.

Cicéron, Sénèque et Marc-Aurèle penchaient vers cette doctrine, sans être précisément stoïciens, et chez nous, Montesquieu dit « que s'il n'était pas chétien, il ne pourrait s'empêcher de mettre la destruction de la secte de Zénon au nombre des malheurs du genre humain. » C'est faire beaucoup d'honneur au stoïcisme !

Subtilité. — Pénétration vive, finesse et promptitude de l'esprit.

Dans une acception philosophique, la subtilité est une distinction sans valeur qui échappe à l'intelligence. On en a fait un synonyme de paradoxe et de sophisme. « Toutes les subtilités de

la métaphysique, dit Rousseau, ne peuvent faire douter de l'immortalité de l'âme et d'une providence bienfaisante. »

« Les subtilités des dialecticiens, dit Bayle, ne peuvent rien contre les notions d'un esprit juste. »

Ce sont là des aveux à recueillir.

Suicide. — Le suicide est une horrible chose, puisqu'il amène la décomposition de ce qui avait mouvement, force et liberté d'action... Cependant le matérialiste l'admet, car il est aussi le terme de la souffrance : les stoïciens considéraient comme *une prérogative du sage* de sortir tranquillement de la vie quand il le voudrait, *comme on sort d'une chambre pleine de fumée* (1)...

Pour le spiritualiste, le suicide est un contre sens; pour le chrétien, c'est un crime.

Si, comme tout le prouve, l'âme est non seulement distincte du corps, mais supérieure à lui, le suicide est un bien terrible abus de sa domination : l'âme tue le corps cause de sa douleur, mais qui lui dit que, les organes détruits, l'âme *survivante* ne souffrira plus ? N'est-il de souffrance que la souffrance physique ? Si les nerfs, les muscles, le sang, la bile, les humeurs sont des causes de souffrance, l'imagination n'a-t-elle pas les siennes aussi ? A moins d'être matérialiste, peut-on avancer que c'est le cerveau qui est la cause de notre douleur?

Dira-t-on que le corps et l'âme sont une seule et même chose ? — Mais la volonté, la puissance qui tue peut-elle être la même que celle qui est tuée ?

Si l'âme et le corps étaient une même chose, comment explipliquer cette force, cette vivacité, cette jeunesse d'intelligence dont Théophraste, Fontenelle, Voltaire, De la Haye et de nos jours Thiers, Viennet, Guizot ont donné des preuves à l'âge de la décrépitude (2) ?

(1) Hobbes : *De la nature humaine.*

(2) Théophraste a écrit les *Caractères* à 99 ans; Fontenelle était centenaire; Voltaire faisait jouer *Irène*, sa dernière tragédie, à 84 ans; le voyageur De La Haye est mort à 120 ans, en écrivant ses voyages; Viennet composait et récitait le soir, de mémoire, des satires de 3 à 400 vers, étincelantes de verve et d'esprit, à 90 ans; enfin Guizot.

Pascal n'a-t-il pas été admirable de lucidité et de génie, au milieu de la précoce décomposition de ses organes ?

Il est de pauvres fous, spiritualistes peut-être, mais non chrétiens, qui, fatigués de rêves et de déceptions, se réfugient dans le suicide en disant : puisqu'il n'est pas de bonheur réel ici-bas, cherchons-le plus haut...

Ils supposent donc que ce bien supérieur et complet, que notre cœur cherche sans jamais le trouver, ils l'atteindront en se dépouillant de l'enveloppe qui retient l'âme captive. Mais est-ce en allant contre la volonté du Créateur, qui les a unis dans sa sagesse, qu'ils trouveront le bonheur qui les fuit ? Si Dieu a voulu l'épreuve, donnera-t-il le bonheur à celui qui la refuse ? — Pas plus que le général d'armée ne donnera la décoration à celui qui abandonne le champ de bataille.

S'il y a un Dieu, il y a une justice, et une justice qu'on peut violer impunément n'existe pas. Donc, puisqu'il y a une justice, il faut qu'elle s'exerce avant ou après la mort. Si notre liberté nous enlève les moyens de l'exercer *dans le temps*, nous la subirons *dans l'éternité*... Choisissez maintenant !

— L'absolue justice ne s'exerce pas dans cette vie. Elle laisse flotter les rênes du monde moral au gré de nos volontés. Il le faut, sans quoi nous ne serions pas libres et nous ne mériterions pas l'avenir réservé à la vertu par l'épreuve. (Aug. Nicolas).

— Il y a autant de courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sur la muraille d'une batterie ; se tuer pour se soustraire au chagrin, c'est *déserter*...

(Ordre du jour du général Bonaparte).

— Le suicide est la plus grave de toutes les maladies morales de l'époque. (Dr Ebrard) (1).

Superstition. — Altération ou corruption du sentiment religieux ; foi sans raison, croyance aveugle qui n'est basée sur aucun examen.

octogénaire, nous donnait chaque année un volume de morale religieuse, dernier et magnifique travail de sa vieillesse.

(1) Voir l'excellent ouvrage de ce docteur, médecin en chef de l'hôpital général de Nîmes (1870).

Rien n'est plus opposé à la véritable religion que la superstition, qui attribue à des causes surnaturelles les choses dont l'ignorance ne permet pas de se rendre compte.

A mesure que les lumières se répandent, le besoin d'une certitude raisonnée et raisonnable remplace les croyances superstitieuses.

L'homme religieux craint la justice de Dieu et cherche à calmer sa crainte en pratiquant la loi morale ; le superstitieux s'imagine apaiser le courroux céleste en ayant recours à des pratiques qui n'ont le plus souvent aucun rapport à cette loi.

La croyance aux présages, aux nombres, aux jours néfastes, aux accidents qui portent malheur, est répandue dans le peuple. Cela a-t-il une raison d'être ? qu'est-ce qui a pu donner lieu à ces superstitions ?

Dans l'enfance de la civilisation, l'homme éprouvait *déjà* le besoin de croire à l'existence *d'êtres supérieurs* auxquels il attribuait le gouvernement du monde et qu'il invoquait dans ses moments de crainte ou de danger. Il inventait alors un culte quelconque, qu'il croyait être agréable à ces êtres supérieurs, pour s'attirer leur bienveillance.

La superstition a pris un autre caractère avec le polythéisme, accepté même par les philosophes. La difficulté de concevoir le mécanisme du monde, la liaison des causes physiques avec leurs effets avait fait admettre, en Grèce et à Rome, des Dieux présidant à chaque acte de la nature ; peu à peu le sensualisme a rabaissé ces divinités au niveau de l'homme et cet état a duré jusqu'à la naissance du Christianisme qui a sa base dans la loi morale, dans le cœur et la conscience.

La superstition existe encore chez les nations que l'ignorance abrutit : on ne peut donc s'étonner de voir un paysan russe demander à saint Nicolas de protéger ses vols, un Italien faire bénir le poignard qui va lui servir à commettre un crime ou un bandit Espagnol, le mousquet à la main, forcer un prêtre à lui donner l'absolution... La religion chrétienne ne peut être solidaire de pareilles aberrations.

— La superstition naît du besoin de croire et de l'ignorance.
(Latena).

Susceptibilité. — Disposition à se blesser trop aisément.

Ce travers consiste à se fâcher sans raison d'un procédé quelconque. C'est une erreur ou un excès de délicatesse qui nous rend insupportables aux autres et enlève à la société tout son plaisir. C'est surtout dans les petites villes qu'elle se rencontre ; les hommes y sont trop en présence les uns des autres et en perpétuelle rivalité de naissance, de fortune, de position sociale. Ils s'observent, sont sur le *qui vive*, et tirent des inductions fâcheuses des moindres circonstances. Aussi la vie s'y écoule-t-elle en brouilleries et en raccomodements, ridicules aux yeux des gens sensés.

Dans les capitales, au contraire (où l'on trouve, il est vrai, d'autres défauts), il y a plus de largeur dans les idées et on y comprend moins la susceptibilité.

Chez un simple particulier, la susceptibilité n'est qu'un travers ; dans l'homme public elle devient un défaut grave.

Swetchine. — Anne-Sophie Sogmonof, née en Russie en 1782, morte à Paris en 1857, était la fille de l'un des fondateurs de l'Académie de Moscou, secrétaire de l'Impératrice Catherine. Elle était elle-même, à seize ans, dame d'honneur de l'Impératrice Marie.

Son éducation fut très soignée ; sa figure, sans être belle, était sympathique ; elle épousa, encore fort jeune, le général Swetchine qui avait 25 ans de plus qu'elle.

Un caprice de l'Empereur de Russie ayant éloigné Sogmonof de Moscou, ce dernier mourut de chagrin. M[me] Swetchine adorait son père, mais cette première épreuve, au lieu de l'abattre, éleva son âme à Dieu et dès ce moment elle appliqua toutes ses facultés à l'étude et à la religion, un peu négligées jusque-là.

Sa position élevée lui donna l'occasion de connaître plusieurs personnages de distinction et notamment le comte de Maistre dont la conversation influa beaucoup sur ses idées, sans la subjuguer cependant entièrement, car elle trouvait son dogmatisme trop absolu. Quand elle donna à ce vieil ami l'immense joie de son entrée dans l'église catholique, en 1815, elle y pénétra par d'autres voies que celles qu'il lui avait tracées.

L'Empereur Alexandre lui témoignait, malgré cette conversion au catholicisme romain, une estime toute particulière et trouvait un grand charme à s'entretenir avec elle.

Des circonstances politiques l'amenèrent à Paris en 1816 et elle s'y trouva naturellement placée au milieu de la société la plus distinguée. Le salon de la duchesse de Duras fut celui où on la trouvait le plus souvent et elle y fit la connaissance de Mme de Staël.

Après de longues péripéties dans son existence et les fréquents voyages qu'elles amenèrent, Mme Swetchine revint se fixer à Paris et y prit un appartement dans la rue Saint-Dominique. Son salon devint en 1825 l'un des centres littéraires les plus attrayants. L'ascendant qu'elle exerçait sur un grand nombre d'esprits d'élite était immense et l'attachait encore plus à cette résidence. C'est là qu'elle connut le comte de Falloux, à qui nous devons de connaître sa vie et l'abbé Lacordaire. Quand la faveur de demeurer en France fut retirée, en 1834, au général Swetchine, ce coup fut terrible pour elle ; elle partit pour Saint-Pétersbourg, vit l'Empereur et en obtint l'autorisation de rester à Paris ; mais, avec son organisation si impressionnable, sa santé avait reçu une secousse dont elle ne devait jamais se remettre. On vit alors dans cette âme d'élite un long combat entre le moral et le physique : les souffrances et les épreuves semblaient retremper son âme à mesure que son corps s'affaiblissait.

Le salon de la rue Saint-Dominique était rempli de visiteurs illustres qui semblaient venir s'instruire à ces leçons d'une âme d'élite, luttant avec la mort, et toujours douce, sereine et résignée. On remarquait parmi eux MM. de Montalembert, d'Eckstein, Auguste Nicolas, de Carné, Cazalès, de Champagny, de Corcelles, Rio, Turquetti, etc., etc.

C'est à cette époque qu'elle perdit le général, frappé, sous ses yeux, d'une apoplexie foudroyante à l'âge de 92 ans. La vie de la pauvre veuve devint dès lors plus retirée. Une dernière tristesse vint à cette époque s'ajouter à toutes les autres : la guerre qui éclata en 1856 entre la France et la Russie : « Pour tout le monde, disait-elle, c'est une guerre nationale, pour moi, c'est la guerre civile ; tous ceux qui tombent des deux côtés sont les miens. »

Mme Swetchine mourut comme une sainte, léguant ses biens à sa famille et ses manuscrits à M. de Falloux. Parmi ces manuscrits on remarque surtout sa correspondance avec le Père Lacordaire et ses pensées sublimes sur Dieu, l'âme, l'intelligence, le monde, le vieillesse et la résignation.

Sympathie. — Penchant instinctif qui attire deux personnes l'une vers l'autre. — Rapports d'inclination et de caractère. — Faculté que nous avons de participer aux peines et aux plaisirs les uns des autres.

La sympathie est ce doux lien des âmes qui nous fait vivre dans le cœur d'un ami, d'une épouse, d'un fils, qui soutient notre existence au milieu des ennuis de la vie.

— La sympathie est entée sur la bienveillance. C'est un plaisir exquis pour nous de voir les autres hommes sympathiser avec nos joies, nos chagrins, nos opinions, nos goûts et nos humeurs.

(Dugald-Stewart).

T

Tempérance. — Vertu morale qui règle, modère les passions et les désirs et, en particulier, les désirs sensuels. Aussi en a-t-on fait un synonyme de *sobriété ;* seulement cette dernière est plus spéciale et ne s'applique qu'à la table.

La tempérance est une vertu, en ce sens qu'elle est une résistance à nos instincts physiques et qu'elle maintient l'ordre et la régularité dans le jeu de nos organes, qu'elle assujétit la chair à l'esprit et assure en nous l'exercice du libre arbitre.

L'expérience nous prouve que l'usage immodéré des plaisirs accélère la destruction de nos organes, nous rend bientôt insipides ces plaisirs tant souhaités et que l'abus des jouissances innocentes nous conduit souvent à rechercher les plaisirs criminels.

— La tempérance est un milieu entre la débauche et l'insensibilité en fait de plaisirs, c'est une excellente disposition morale. Le propre de la tempérance est de savoir dompter, par la raison, le désir fougueux qui nous porte aux jouissances physiques.

(Aristote).

— Il y a une foule de vertus qui dépendent de la tempérance : ainsi l'abstinence, la sobriété, la retenue, la décence, la pudeur, la modestie, etc. Toutes ces qualités qui composent l'ensemble d'une vie chrétienne ont des nuances particulières qui en sont les fidèles compagnes.

Par opposition, on compte, parmi les vices qui lui sont contraires, l'abus ou l'excès en tout, le luxe immodéré dans la toilette, dans l'ameublement, les grands repas, les mets rares, les fruits exotiques, le nombre des vins qui les suivent et l'ivresse qui en est trop souvent la conséquence.

(Saint Thomas d'Aquin).

— Cicéron fait consister la tempérance dans l'ordre et la mesure qu'on doit garder dans tout ce que l'on fait et ce que l'on dit. Interprétée dans ce sens, la tempérance n'est plus seulement une vertu corporelle, elle est encore et surtout une vertu morale, puisqu'elle consiste à renfermer en de justes bornes nos sentiments, nos désirs et nos affections, et à régler tous nos actes d'après la loi de l'ordre. (C. Mallet).

— Tous les extrêmes nuisent, la tempérance régénère et améliore. (Virey).

Tentation. — Dans le monde, la tentation est cet attrait qu'ont les choses défendues et qui porte les hommes à s'en emparer ou à en jouir.

La morale religieuse et les livres saints lui donnent un autre sens : lorsqu'il est dit dans l'*Écriture* que Dieu tente les hommes, cela ne signifie point qu'il les séduit ou leur tend des pièges pour les faire pécher, mais qu'il met leur vertu à l'épreuve, soit par de grandes afflictions, soit par des commandements difficiles; lorsqu'il est dit dans la Genèse : « Dieu tenta Abraham » cela signifie qu'il mit son obéissance à la plus rude épreuve en lui ordonnant d'immoler son fils.

— Il faut veiller surtout au commencement de la tentation : on triomphe plus facilement de l'ennemi si on ne le laisse pas pénétrer dans l'âme et si on le repousse à l'instant même où il se présente. D'abord une simple pensée s'offre à l'esprit, puis le plaisir, ensuite le mouvement déréglé et enfin le consentement. Ainsi peu à peu, l'ennemi envahit l'âme lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement. (Imit. de J.-C.).

Théâtre. — Le mot théâtre doit-il avoir sa place dans un dictionnaire de philosophie morale ?

La tragédie est, il est vrai, une œuvre purement littéraire, mais la comédie n'est-elle pas la représentation sur la scène, de nos mœurs, de nos vices, de nos ridicules ? S'identifiant avec le pays, les hommes et l'époque, elle corrige, a-t-on dit les mœurs en riant... *castigat ridendo mores*. Cela peut être exact jusqu'à un certain point, mais ce rire n'est-il pas dangereux pour la morale ?

L'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs est également vraie ; nous n'en dirons pas autant de la comédie qui est plutôt le reflet des mœurs d'une époque que le principe moteur. Il est des exceptions, mais elles sont dues au génie. Qui nierait, par exemple, que Molière ait corrigé les ridicules et, dans une certaine mesure, modifié les mœurs de son siècle ?

Il faut convenir que ces mœurs élégantes, mais singulières, tranchées, originales, ont beaucoup aidé le peintre réformateur ; ses successeurs n'ont pas trouvé les mêmes ressources dans nos habitudes bourgeoises. Cette réflexion devient encore plus vraie si l'on entre dans la révolution, pendant laquelle une vulgarité révoltante se trouvait réunie à l'exercice de l'autorité. Aussi les pièces qui peignent cette époque sont-elles tristes, repoussantes et n'ont-elles produit aucun bien.

Il y a plus : Sous les monarchies absolues, le besoin de déguiser une censure hardie, de voiler une opinion nouvelle et le goût qu'il faut apporter dans ces différentes tournures, exigent une finesse d'esprit singulièrement délicate.

L'époque et le poète se prêtent un mutuel secours.

En résumé, si le génie d'un auteur comique peut influer sur les mœurs, et corriger en riant les vices ou les ridicules d'une

époque, les lois, les mœurs, la civilisation influent bien plus sur la comédie qui n'en est que le reflet.

Cela est si vrai qu'en supposant qu'un jour il ne nous restât plus d'autres annales des derniers siècles que les œuvres de nos auteurs comiques, on devinerait par ces œuvres, non certes les évènements, mais les différentes phases morales de chaque période. On verrait que le temps où parut *le Misanthrope* était celui de la politesse, de l'esprit et de l'élégance ; que la cour où l'on s'exprimait avec cette pureté de langage était à la fois spirituelle, digne et gracieuse et que le pays qui produisait et goûtait ces chefs-d'œuvre était parvenu à un haut degré de civilisation. On verrait que la religion était honorée, puisque les malhonnêtes gens se couvraient du masque de *Tartuffe* pour usurper l'estime publique; que les lettres étaient honorées, car le faux savoir même était un moyen de fortune ; que la noblesse était considérée, car tout bourgeois tendait à devenir ou à se faire croire gentilhomme... On verrait plus tard, et toujours par la comédie, cette même noblesse, oubliant ses mœurs et sa dignité, rougir des liens de famille les plus sacrés et se faire gloire de ses dettes et de ses folies ; on verrait la fortune publique livrée à des *Turcarets*, et, plus tard enfin, se montreraient des symptômes de décadence morale, religieuse et littéraire. L'édifice social, miné par une philosophie sensualiste, athée ou sceptique s'effondre et croule dans les saturnales de 1793...

Si on pousse jusqu'à nos jours, quels sont les personnages que nous voyons sur la scène ? Les manieurs d'argent et la courtisane, née des bénéfices scandaleux des premiers, s'y montrant de toute part et sous toutes les faces...

Théologie. — Science qui a pour objet les dogmes et les préceptes religieux.

La théologie a suivi les progrès du Christianisme ; elle s'est fortifiée de ses luttes et de ses revers et agrandie de ses triomphes.

Connaître Dieu dans tout ce que les hommes peuvent pénétrer de sa splendeur, de sa justice, de sa bonté ; le révéler à qui l'ignore, le rappeler à qui l'oublie, le faire toucher à l'incrédule, tel est le but de la théologie.

On croit, en général, que la théologie doit être exclusivement la science du clergé ; dans l'état actuel de notre civilisation, en présence d'opinions si diverses et si contradictoires, il importe à chacun de se rendre compte des principes et des sources de sa foi ; d'étudier les principales erreurs qui l'ont combattue de siècle en siècle et d'établir des preuves de sa croyance.

L'histoire des religions et en particulier de la religion chrétienne, a encore un autre attrait : au point de vue littéraire, l'étude des livres saints, celle des Pères de l'Église, offre des beautés qu'on ne retrouve pas ailleurs. Au point de vue philosophique et moral, l'histoire des religions n'est-elle pas un résumé de l'histoire de la civilisation ? n'offre-t-elle pas le tableau des égarements de l'esprit humain comme de ses plus sublimes aspirations ? ne prouve-t-elle pas que Dieu n'a cessé de se manifester à l'homme depuis les peuplades sauvages de l'Amérique jusqu'aux pays les plus éclairés de l'Europe, depuis le premier âge du monde jusqu'à nos jours ?

Théophraste. — Philosophe qui vivait au IVe siècle avant J.-C.

Théophraste n'est guère connu que par son livre *des Caractères* qui offre des traits d'une ingénieuse vérité, soit dans les portraits, soit dans les maximes. Il essaya de peindre les mœurs de son époque d'après *la morale* d'Aristote, son maître, et chercha à corriger les hommes, les uns par les autres, en leur présentant un miroir fidèle de leurs défauts et de leurs vices. Ses portraits sont un peu languissants et on désirerait plus d'énergie, de hardiesse et de vivacité. Ce livre, qui n'est connu que par la traduction de La Bruyère, est l'œuvre d'un vieillard plein d'expérience des hommes et de la vie, mais déjà usé, car il écrivait encore, dit-on, à 99 ans... Les anciens le prisaient beaucoup et Cicéron lui-même faisait ses délices de ses ouvrages qui, malheureusement, ne nous sont pas tous parvenus.

Thomas d'Aquin (St). — Célèbre théologien, né en 1227, dans le pays napolitain, mort en 1274.

Thomas d'Aquin était de grande naissance. Après avoir fait des études sérieuses, les entretiens qu'il eût avec quelques

religieux de Saint-Dominique le déterminèrent à entrer dans cet ordre.

A cette nouvelle, sa mère, la comtesse d'Aquin se rendit à Naples et toute sa famille se joignit à elle pour le faire changer de résolution : Prières, menaces, séductions, tout fut inutile.

Pendant son noviciat, on remarqua qu'il renfermait en lui-même ses connaissances et ses réflexions ; aussi ses condisciples l'appelaient-ils *le bœuf muet*, mais Albert le Grand leur répondit que les doctes mugissements de ce bœuf retentiraient un jour dans le monde entier.

Il fut bientôt ordonné prêtre et pendant tout le cours de sa vie, sa douceur et sa modération ne se démentirent pas. Il s'exprimait sur toutes les matières philosophiques et religieuses avec tant de précision et de clarté qu'il ne laissait aucune incertitude dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient : point de rhétorique, point de digressions, point de confusion ; il avait perfectionné et agrandi la méthode scholastique.

Reçu docteur à Paris, en 1257, il quitta cette ville pour se faire entendre dans les principales chaires d'Italie et revenait en France, quand une maladie l'emporta, à peine âgé de 48 ans.

Il fut canonisé sous le pontificat de Jean XII.

Saint Thomas a laissé de nombreux ouvrages, il n'est pas de problème que cet éminent théologien considère comme étranger à la philosophie. Parmi ceux qui se rapprochent plus particulièrement du sujet que nous traitons, nous citerons le *Traité de l'âme* et *la morale ;* mais son plus grand titre de gloire est le livre connu dans tout l'Occident sous le nom de *la Somme.*

Saint Thomas est un moraliste sévère : « Quel est, dit-il, le but de toute considération morale ? — La recherche du souverain bien, unique fin du désir moral, comme la science est la fin du désir intellectuel... Qu'est-ce que le bien absolu, si ce n'est Dieu lui-même ?— L'amour des créatures ne suffit pas à l'énergie de nos facultés affectives ; elles ne peuvent trouver qu'en Dieu cette satisfaction parfaite, cette plénitude de jouissances qui est le terme du désir. Le bonheur suprême n'est donc pas dans ce monde, mais dans les félicités de l'autre vie. Or, la raison nous

enseigne qu'elles ne peuvent être accordées gratuitement, nous devons donc travailler à les mériter. Ainsi, l'accomplissement du devoir a le bonheur pour but et pour récompense... »

« Mais si le souverain bien a le ciel pour patrie, il y a sur la terre un bien relatif : l'objet du devoir est de le rechercher et de fuir le mal. — Pour nous aider dans cette recherche, Dieu nous apprend à distinguer le bien du mal.

« Cependant les erreurs sont fréquentes ; dans notre liberté nous ne savons pas toujours nous conduire, trompés par des apparences, nous courons vers le mal, croyant que c'est le bien. Mais puisque Dieu, qui est notre juge nous a donné le secours de sa grâce, écoutons avec respect et soumission cette voix intérieure et règlons notre conduite sur ses conseils... »

Ce rapide résumé de *la morale* de saint Thomas n'est autre chose que la conscience éclairée par la doctrine chrétienne. Nous avons déjà développé ailleurs cette pensée.

(*V. Conscience*).

Timidité. — Sorte de crainte qui a sa source dans notre organisation, dans notre faiblesse ou dans l'ignorance des usages du monde.

La timidité fait souvent un sot d'un homme de mérite, en lui ôtant la confiance et la présence d'esprit nécessaires dans les salons. Elle suppose aussi la connaissance de nos défauts ; alors elle devient aimable et se rapproche de la modestie. D'autres fois, elle provient d'un défaut d'éducation. Ce sont autant de nuances qu'il faut savoir distinguer avant de repousser, de dédaigner ou de jeter le blâme sur un homme timide.

Tolérance. — Indulgence, condescendance qu'on a les uns pour les autres.

La tolérance grandit avec la civilisation : Dans la vieille Europe, elle s'est établie avec lenteur et difficulté ; dans la jeune Amérique, au contraire, elle a pris, dès l'abord, des racines profondes.

La raison humaine n'ayant pas une mesure précise et déterminée, ce qui est évident pour l'un est souvent obscur pour l'autre. Tel degré de lumière, suffisant pour convaincre l'un, est

insuffisant pour un autre dont l'esprit est moins vif ou différemment affecté ; d'où il suit que nul n'a droit de donner sa raison pour règle et moins encore d'asservir personne à ses opinions,

L'éducation, les préjugés, les objets qui nous environnent influent sur nos jugements et les modifient à l'infini. Les corps se ressemblent peu et les esprits moins encore que les corps. Qu'y a-t-il alors de plus naturel et de meilleur que de nous supporter mutuellement et de nous dire à nous-mêmes : « Pour quoi celui qui se trompe cesserait-il de m'être cher ? Combien de fois j'ai cru voir le vrai où dans la suite j'ai reconnu le faux ! Je n'ai que trop acquis le droit de me méfier de moi-même et je me garderai de haïr mon frère, parce qu'il pense autrement que moi. »

Ceci s'applique surtout aux opinions sociales et philosophiqnes; mais il n'en résulte pas qu'on doive considérer comme indifférents tous les systèmes religieux : Il n'y a pas deux morales ni deux vérités. Aussi ne parlons-nous (en ce qui touche les différents cultes) que d'une simple tolérance. Nous sommes dans le vrai, restons-y, mais ne forçons pas à croire ce que nous croyons nous-mêmes, celui qui n'a pas reçu les lumières nécessaires pour parvenir à la vérité.

L'intolérance et la violence des hommes ont toujours produit des résultats contraires à ceux que l'on attendait. L'histoire est là pour prouver que la persécution a centuplé le nombre des prosélytes d'une fausse religion, qui seraient probablement rentrés dans la bonne voie avec l'amour, la douceur et la tolérance.

— La persécution religieuse est le plus imbécile des crimes : Le Cirque romain, où l'on comptait tuer la religion chrétienne en jetant les croyants de la foi nouvelle en pâture aux bêtes féroces, n'a rien empêché ; la Saint-Barthélemy n'a pas éteint le protestantisme, et les massacres des juifs n'ont pas empêché la vieille foi judaïque de se maintenir à travers les égorgements. Si tant de sang versé, sans profit pour personne, tant de cruautés commises tour à tour par tous les fanatismes, si un si grand nombre de crimes, commis au nom d'une religion, nous avaient seulement affranchi de la possibilité de recommencer les sanguinaires sot-

tises d'autrefois, si nous en avions tiré un enseignement, on pourrait passer l'éponge sur le passé en songeant au résultat acquis. Mais rien ! On continue tranquillement à égorger de temps en temps des êtres qui n'ont pas choisi leur religion à leur venue au monde, et dont le seul crime est de persévérer dans la croyance de leur enfance. (Wolff).

Tradition. — Faits historiques ou religieux, qui nous ont été transmis d'âge en âge, et se sont conservés en passant de bouche en bouche, de générations en générations.

Avant l'invention de l'écriture, la tradition orale était le seul moyen de conserver le souvenir d'un évènement, mais c'était un moyen bien incomplet.

Les traditions anciennes étaient enveloppées de mythes et d'obscurités qui les rendent bien incertaines. De là les fables du paganisme altérées ou embellies par Hésiode, Homère, etc.

Les préceptes de Jésus-Christ ne sont point une tradition purement orale ; ils ont été écrits, recueillis par quatre Évangélistes contemporains du Christ et conservés dans l'Église.

Travail. — Le travail est la source de toute production de la richesse commune ; il peut s'élever jusqu'à la vertu et devient l'accomplissement d'un devoir universel ; c'est un tribut acquitté envers la société et un moyen d'éducation nécessaire à chacun de nous.

Une occupation fixe et régulière est indispensable à l'homme ; elle le soustrait au poids de l'ennui ; elle empêche ses forces de divaguer, de s'engourdir ; elle entretient l'activité en la réglant, en la garantissant des écarts. Avec les habitudes régulières et sérieuses qu'il fait contracter, l'homme a plus de sécurité, il est mieux défendu contre les passions ; sa faiblesse y trouve un refuge ; sa mollesse un remède ; il y puise la patience, et par la patience, la vigueur. Aussi les hommes laborieux éprouvent-ils ordinairement une fierté intérieure, paisible, silencieuse, que le monde ne soupçonne pas toujours. Il est de plus l'école de la résignation.

Chez les peuples de l'antiquité, l'esclave seul travaillait ; en Chine on voit encore les grands laisser croître leurs ongles en

signe de noblesse ; ils se mettent ainsi dans l'impossibilité physique de se livrer à un travail manuel et se font gloire de cette incapacité qui les élève aux yeux du vulgaire. En Turquie, le riche fume tout le jour, accroupi sur de moëlleux coussins, et laisse à l'esclave jusqu'au soin de garnir sa pipe et de chasser les mouches qui l'incommodent. Partout où il a pénétré, le Christianisme a réhabilité l'idée de travail que la société antique avait avilie en se corrompant; puis, il a fini par réhabiliter le travail lui-même, en l'affranchissant. Avant l'Ère chrétienne, le monde était partagé entre un petit nombre de privilégiés de la fortune et une multitude infinie d'esclaves condamnés par leur naissance aux plus rudes labeurs. Le Christianisme a d'abord jeté l'anathème à l'oisiveté ; puis, il a visité l'esclave, il l'a montré par son âme, l'égal du maître. Il n'a pas, tout à coup et violemment, brisé ses fers, mais il lui a appris à *être libre en les portant ;* il lui a dit que son abjection ne venait ni du travail, ni de la pauvreté, mais du vice et de la corruption, et que la grandeur et l'indépendance véritables ne consistaient ni dans l'oisiveté, ni dans les richesses, mais dans les vertus. Il a enseigné aux hommes qu'ils ne formaient qu'une même famille, que c'était une impiété des sociétés et des philosophies anciennes d'avoir cru que les uns étaient nés pour servir et les autres pour dominer; il a ensuite pris à tâche de relever et d'anoblir le travail.

Le travail réhabilité a rendu à l'homme sa dignité dans quelque position qu'il se trouve ; l'oisiveté, la paresse sont devenues des vices au lieu d'être des obligations pour certaines classes ; le cultivateur, l'artisan, le serviteur lui-même se sont élevés aux yeux de la société comme aux leurs, et la morale y a gagné. Le repos a été plus doux après le labeur, la famille plus unie; l'activité, l'ordre, la vigilance, la probité, inconnues à l'esclave abruti, sont devenus les vertus du cultivateur; content de sa journée, satisfait de soi, il goûte avec bonheur les joies de famille au lieu de maudire le maître, souvent impitoyable, qui inventait de nouvelles tortures pour obtenir plus de produit.

— Il est une joie ignorée de ceux à qui la vie n'a coûté que la peine de naître; c'est cette joie, puérile si l'on veut,

mais enivrante, que l'on éprouve à tenir dans sa main le premier argent qu'on a gagné par son labeur... Non, cette joie n'est pas puérile, car elle n'est autre chose que la conscience de notre valeur personnelle. La richesse créée par notre travail n'est-elle pas la plus légitime de toutes, celle dont nous sommes le plus légitimement fiers ? L'héritier qui compte son or est moins riche aux yeux de Dieu que l'ouvrier qui reçoit son salaire.

(J. Sandeau).

—Parmi les grands esprits de notre époque, il en est qui usent le meilleur de leur force et de leur temps à travailler à leur propre statue : au lieu de s'occuper à produire des œuvres dignes d'admiration, ils ne pensent qu'à se faire vanter pour des œuvres médiocres et s'enivrent au bruit qu'ils ont eux-mêmes préparé, croyant tromper les autres...

Quand les années ont donné l'expérience, quand la réflexion a fait connaître la vérité, comment peut-on courir après un vain bruit? La gloire elle-même perd son prix devant l'instabilité des choses de la terre : chercher la récompense de ce que l'on fait dans le suffrage des autres, c'est se préparer des mécomptes... La meilleure, la plus belle joie du travail est dans le travail lui-même, dans la réalisation de son œuvre, la création ! Est-ce que le plaisir de rendre son idée, de l'exprimer, de la propager, ne devrait pas suffire à l'écrivain et à l'artiste, comme il suffit au rosier de produire de belles roses ? Il remplit sa destinée, voilà tout, et celle de l'homme n'est-elle pas aussi de jeter incessamment autour de lui les fruits bienfaisants de son expérience et les inspirations salutaires de sa pensée ? (Virginie Ancelot).

— Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

(Vauvenargues).

— Le désœuvrement inspire un dégoût profond de toute chose.

(Lacordaire).

— Une existence vide, sans but, sans luttes, est une chose monstrueuse et devrait être une exception ; tout ce qui nous entoure n'a-t-il pas sa raison d'être, son utilité ? et l'être intelligent serait-il le seul à manquer à cette nécessité de tendre à un but, d'être utile ? Dieu ne nous a-t-il donné la vie que pour satisfaire de vains caprices et chercher d'égoïstes jouissances ? Oui, la loi du travail est inscrite en tout lieu, il nous a été

imposé comme moyen de régénération ; la vie humaine ne s'épanouit et ne trouve sa dignité que purifiée et fécondée par le travail. Quiconque se soustrait à cette loi universelle s'amoindrit comme une branche morte et inutile. A tous n'est pas réservé le travail manuel, mais tous doivent être utiles à leurs frères...

(Maryan).

Tribulation. — La vie est pleine de tribulations et l'un des mérites de l'homme est de les supporter avec calme et résignation, même quand elles deviennent de véritables chagrins. L'un des plus beaux exemples de tribulations et de chagrins profonds, subis avec une douce et pieuse résignation, est celui de Louis XVI au Temple, au milieu des tortures morales qu'il a supportées pendant un an, lui, souverain presqu'absolu de l'un des premiers royaumes de l'Europe.

— La terre est un lieu de tribulations pour une conscience troublée. (Fénelon).

Tristesse. — Abattement de l'âme causé par un accident fâcheux, par la mort d'un être qui nous est cher ou par la crainte de perdre un bien que l'on possède.

La tristesse peut provenir aussi d'une sorte de mélancolie de tempérament.

— La tristesse est un état pénible, mais, admis par la morale, s'il n'excède pas une certaine limite : lorsque la tristesse dégénère en une langueur mortelle, elle dégrade l'homme et montre la faiblesse de son esprit.

La tristesse est un découragement, une ennemie de notre repos qui flestrit notre âme si nous n'y prenons garde et nous ôte le moyen de pourvoir à nos affaires. Elle abâtardit l'homme et endort sa vertu.

Malheureusement elle se couvre de belles couleurs de nature, piété, bonté, et on en habille la sagesse, la vertu et la conscience. Mais cela n'est pas exact et elle est contre nature, puisque elle enlaidit et efface tout ce que nature a mis en nous d'aimable, qui se fond dans cette *passion* comme la beauté d'une perle dans le

vinaigre. C'est pitié, lors, de nous voyr : Nous nous en allons, la tête baissée, les yeux fichés en terre, la bouche sans paroles, et les yeux ne nous servant que pour pleurer. Or, elle n'est pas seulement ennemie de nature, mais de Dieu, car qu'est-elle autre chose qu'une plainte contre le Seigneur de l'univers.

(Charron).

Trouble. — Inquiétude, agitation de l'âme.

En morale, le trouble commence au moment où notre conscience nous reproche quelque chose.

En matière religieuse, le trouble est une peine intérieure, une sécheresse, un doute peut-être, éprouvé par les âmes pieuses... C'est, dit-on, l'épreuve la plus rude qu'ait éprouvée Mme de Chantal pendant son noviciat. La foi douce et candide des jeunes vierges qui se vouent au Seigneur, est plus exempte de trouble que celle des femmes qui ont connu le monde et vécu au milieu de ses plaisirs et de son scepticisme.

— Rien n'est plus propre que l'étude à dissiper les troubles du cœur. (Chateaubriand).

Turgot. — Philosophe et économiste, né à Paris en 1727, mort en 1781.

Destiné à l'état ecclésiastique, Turgot entra à Saint-Sulpice encore jeune ; mais son esprit positif fut effrayé de l'engagement éternel qu'il allait contracter et il se tourna du côté de la magistrature pour s'adonner plus tard, par suite des évènements, à l'administration. Nous ne le suivrons pas dans ces diverses carrières, nous dirons seulement qu'il les a toutes honorées par la pureté de ses mœurs, l'élévation de son esprit et la profondeur de son intelligence.

Malgré ces mérites divers, qui ont fait de Turgot l'un des hommes les plus illustres du XVIIIe siècle, nous n'en aurions pas parlé s'il n'avait laissé plusieurs écrits très recommandables, l'un sur les progrès de l'esprit humain, l'autre sur les avantages que le Christianisme a procurés au genre humain.

Dans le premier, il attaque l'opinion des hommes qui prétendent que la religion chrétienne n'est utile qu'en ce qui touche

à la vie future, et prouve que la vraie destinée de l'homme étant toute morale, la vie présente en est la préparation ; qu'en conséquence, l'influence toute morale du Christianisme est utile, dans la plus haute acception du mot : « En mettant l'homme sous les yeux d'un Dieu qui voit tout, dit-il expressément, il a donné aux passions le seul frein qui pût les contenir ; il a donné des lois intérieures et des mœurs plus fortes que les liens extérieurs des lois civiles ; les lois captivent, elles commandent... la religion chrétienne seule a pu affaiblir le despotisme ; ses limites sont celles de la douceur du gouvernement et de la félicité publique... »

Turgot, avait, dit-on, conçu le plan d'un grand ouvrage sur Dieu, sur l'âme, le monde, les sociétés et les droits des hommes. Il est à regretter qu'il n'ait pu l'écrire.

U

Ultramontanisme. — Doctrine de l'infaillibilité du Pape et de son pouvoir absolu. L'*ultramontanisme* est l'opposé du *Gallicanisme*, formulé par Bossuet.

Il ne m'appartient pas de discuter cette grave question, tout à fait en dehors de la philosophie morale. Je n'ai voulu que l'indiquer.

Unité. — La notion d'unité est l'une des plus nécessaires à notre raison, car elle est la condition de la pensée et se mêle à toutes ses opérations.

Percevoir, juger, classer, comparer, raisonner, méditer, c'est embrasser un seul acte, plus ou moins prolongé, au moyen de certains rapports, des idées, des faits, des jugements divers. Le mot *unité*, pris philosophiquement, appartient plus spécialement à la métaphysique. Disons seulement qu'en l'écrivant, notre esprit s'élève malgré nous à l'unité qui rayonne en tout sens, unité absolue qui réside en Dieu seul.

Urbanité. — Politesse que donne l'usage du monde.

L'urbanité des mœurs rend le commun des hommes plus doux et plus facile, mais malheureusement elle remplace trop souvent la franchise et la bonté réelle.

L'urbanité est plus que la *politesse* et *la civilité* ordinaires. Pour les Romains, elle était cette politesse élégante, exquise, qui ne se trouvait que dans la capitale et qui donnait une empreinte particulière aux habitudes sociales, plus de délicatesse et de finesse à l'esprit, plus de distinction et de grâce à l'expression de la pensée. L'urbanité est le contraire de la rusticité : *urbs*, en effet, signifie ville, et *rus,* campagne.

Usage. — Coutume, habitude, pratique, reçue chez un peuple.

Si l'homme *ondoyant* et *divers*, suivant l'expression de Charron, offre l'expression de sa nature, c'est surtout dans la diversité de ses usages. Ces derniers varient, en effet, selon les climats, les siècles, la religion et le degré de civilisation. Les innovations et les péripéties de la mode se transforment parfois en usages.

« L'usage est le mépris du sage, » dit un moraliste et, en effet, si l'on considère la multiplicité des usages enracinés dans chacune des nations du globe et faisant partie de ses mœurs, on ne peut avoir pour eux du respect qu'autant qu'ils sont conformes à la loi morale. Nous en citerons quelques-uns à l'appui de cette assertion :

Les anciens prenaient leurs repas couchés et nous avons peine à concevoir aujourd'hui que cette position presqu'horizontale pût être commode pour manger. — Ils saluaient les Grands en leur touchant le genou, tandis que, chez d'autres peuples, on tourne le dos à ceux qu'on salue. — Il en est où, « quand le roi crache, une dame d'honneur tend la main et si elle n'est pas assez adroite pour y recevoir cette marque d'honneur, elle ramasse à terre le crachat (1) » — Chez certains peuples les bagues se portent au nez, aux lèvres et aux pieds. — Chez d'autres, on fête la mort des vieillards ; on fait cuire et réduire en bouillie le corps des

(1) Montaigne : *Essais*.

défunts qu'on boit ensuite, en le mêlant au vin. — On a le droit de vendre à bas prix les femmes stériles ; on mange la chair fraîche et le poisson crûs ; on envoie de son sang en signe d'affection ; on tue les poux avec les dents ; on ne coupe, durant toute la vie, ni poils, ni ongles, ou bien on les rase d'un seul côté ; dans certains pays on mange non-seulement sans répugnance, mais avec plaisir, des araignées, des sauterelles, des lézards, des chauve-souris, des rats et des crapauds... « Ces exemples estrangiers, dit Montaigne, ne sont point estrangers, si l'on considère combien l'accoustumance hébète nos sens ; aussi notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. La vraie semence de la cruauté chez un enfant est de voir sa mère tordre, tranquillement et sans desgoût, le col à un poulet. »

La loi chrétienne a aboli tous les usages des juifs qui n'étaient plus en rapport soit avec l'état de la civilisation, soit avec l'accroissement de la population.

— S'il est puéril de se soumettre à tous les usages, il est ridicule et mauvais de ne se soumettre à aucun.

(A. Karr).

V

Valeur. — Synonyme de bravoure et de vaillance. — Sentiment né de l'amour de la gloire et qui, non content de faire affronter le danger, le fait désirer et chercher.

La valeur est ce délire de l'héroïsme que nous trouvons dans les chevaliers du moyen-âge et dans nos guerres de la révolution et de l'empire.

Bien différente de cette pointilleuse susceptibilité qui donne naissance aux duels, la vraie valeur est un germe heureux que la nature met en nous pour la défense de la patrie, et qui ne peut éclore, si l'éducation et les mœurs ne la fécondent.

Vanité. — La vanité procède de l'amour-propre et se confond souvent avec l'orgueil, dont elle diffère cependant en ce que ce dernier cherche son aliment dans les grandes choses, tandis que la vanité se nourrit de futilités et de misère. « La vanité, dit Théophraste, semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles un nom ou une distinction. »

La vanité est le cachet d'une âme rétrécie et qui n'a rien de solide. C'est dans ce sens que le sage s'écrie : *vanitas vanitatum, omnia vanitas*.

— L'orgueil est une haute opinion de son mérite et de sa supériorité, la vanité n'est que l'envie d'occuper les autres de soi. L'orgueilleux insulte aux autres hommes en se mettant au-dessus d'eux, le vaniteux les flatte, au contraire, puisqu'il les regarde comme ses juges et ambitionne leur suffrage.

La vanité est l'opposé de la fierté. Cette dernière grandit l'homme, l'autre le rapetisse. La fierté attire souvent l'admiration, la vanité rend ridicule ; elle est l'apanage de la médiocrité, le cachet de la sottise.

La vanité est, en général, une fausse opinion que l'homme prend des qualités dont il est dépourvu. L'orgueil heureux jouit de l'éclat de son rang, de l'illustration de ses aïeux, de l'étendue de son crédit ; l'homme vain jouit d'un titre acheté, de la déférence d'un subalterne, des compliments d'un parasite. Il se croit de l'esprit parce qu'il connaît des hommes de lettres. L'œil de la vanité est une loupe qui grossit les plus petits des objets. De tous les flatteurs, la vanité est celui qui trompe le plus.

(De Ségur).

— On se déshonore souvent à force de vouloir être honoré.

(V^ie^. Ancelot).

— Nous désirons estre loués après nostre mort ; quelle plus grande vanité ! Si cette louange de notre nom peut servir à nos enfants, bien ! soit ! il y a de l'utilité. Mais, désirer comme bien une chose qui ne nous touche point et dont nous ne sentirons rien, c'est pure vanité.

Quelle vanité aussi aux visites, salutations, harangues, céré-

monies, promesses, louanges ! combien d'hyperboles, de faussetés au vu et au sçu de tous, de qui les donne, les reçoit et les oyt ; tellement que c'est un marché faict ensemble de se moquer, et piper les uns les autres. Et faut que celuy-là qui sçait qu'on ment impudemment en dise grand merci ! et celuy-cy, qui sçait que l'autre ne le croit pas, tienne bonne mine, s'attendant et se guettant l'un l'autre qui finira, bien que tous deux voudraient estre retirés. L'on se feint, l'on se contrefait et déguise ; l'on trouble son repos pour ces vanités courtisannes et laisse-t-on des affaires de poids pour du vent... et le vent emporte le corps, tant que l'on est esclave de la vanité... de quoy que l'on parle, nous nous y mestons toujours avec quelque advantage, nous voulons qu'on nous trouve et nous sente partout et que l'on nous estime tout ce que nous nous estimons. (Charron).

— Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, la vanité nous agite toujours. Elle est si naturelle à l'homme que le plus souvent il ne la sent pas.

(La Rochefoucault).

— L'une des causes les plus communes de la vanité est la richesse. Quoiqu'elle n'ait rien de méprisable elle n'a rien non plus de glorieux en elle-même. Nous nous informons rarement de sa source, la seule chose qui pourrait nous rendre fiers en indiquant une grande capacité ; il suffit d'être riche pour être honoré et adulé. — En y réfléchissant nous verrions l'absurdité de ce sentiment : un homme riche n'a pas plus de droits qu'un autre à l'estime publique et il en a moins s'il fait un mauvais usage do la fortune que lui ont légué ses aïeux. En lui rendant hommage il risque d'encenser la fraude, la cupidité, l'infidélité, l'avarice ou le vol.

Une autre cause de la vanité est le luxe des appartements, des éqoipages, etc. ; qu'a de commun la considération avec cet appareil dû à un peu plus d'argent ? cependant cela est si commun que le riche fastueux, trompé par des adulations, se croit au-dessus de ses compatriotes et de ses égaux moins fortunés.

(X).

Vauvenargues. — Moraliste célèbre né à Aix en Provence en 1715, mort en 1745

Vauvenargues entra à 17 ans dans le régiment du Roi et fit ses premières armes en Italie dans la campagne de 1734 ; il prit part à celle de 1741, mais sa santé, trop faible pour le métier des armes, le força à donner sa démission. Après avoir essayé en vain d'entrer dans la diplomatie, il se tint dans une solitude absolue et c'est dans le recueillement et l'étude que son esprit s'éleva à cette hauteur de conceptions morales qui l'a placé à côté des La Bruyère et des Larochefoucault. Pauvre et toujours souffrant, il ne vécut dès lors que par la pensée et s'éteignit à trente ans.

Peu instruit en religion, cet écrivain, si convaincu de l'existence de Dieu, n'était pas persuadé de la vérité des doctrines chrétiennes. Il ne les attaqua dans aucun de ses écrits, mais il ne les affirma pas non plus. Sa religion était un pur *déisme ;* ses *maximes* sont la partie de ses écrits qui a obtenu le plus de succès. C'est là qu'il se montre tout entier. Le sentiment y tient la première place, sans exclure la raison. On le voit, en effet, se rapprocher sur certains points des doctrines du XVIIIe siècle, mais il s'en sépare souvent : ainsi il repousse de toutes ses forces l'épicuréisme ; il croit que le savoir, quand il n'est pas uni au bon sens et dirigé vers un noble but, a plus de dangers que l'ignorance.

L'une des plus belles maximes de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur » est le reflet de sa trop courte existence et de ses opinions en morale.

Véhémence. — Impétuosité, caractère de l'homme qui se porte avec ardeur à tout ce qu'il fait et à ce qu'il dit. Ce mot s'applique surtout aux orateurs. On dit *une éloquence véhémente*, mais l'on dit aussi des passions véhémentes.

La véhémence, qui aide souvent l'éloquence, la trahit quelquefois par l'excès.

Vénération. — Respect pour les choses saintes. — Estime respectueuse pour les vieillards, les hommes vertueux, les grands princes et les grands citoyens.

Vengeance. — Sentiment instinctif qui nous porte à

punir une injure et à rendre le mal pour le mal. « La vengeance est le plaisir des Dieux, » disaient les payens, et en cela ils se trompaient, car c'est l'instinct de l'animal, un peu agrandi chez l'homme par l'instruction.

Cette maxime payenne a été adoptée par la philosophie du xviiie siècle. Nous lisons dans l'Encyclopédie : « La vengeance est naturelle ; il est permis de repousser une injure pour se garantir des insultes, maintenir ses droits, punir les offenses. La vengeance est ainsi une espèce de justice. »

Cette morale fausse et contraire aux lois du Christianisme est fondée sur un abus des termes : Il est sans doute permis de repousser une injure, de nous garantir d'une insulte quand cela est en notre pouvoir, mais user de représailles ne sert qu'à aigrir un ennemi et à le rendre plus furieux. Dans un pays civilisé, policé, la vengeance est dans les lois qui punissent l'offenseur, le provocateur et l'homme méchant ou coupable. En effet, notre susceptibilité grandissant l'offense outre mesure, il ne nous appartient pas d'en apprécier la portée et de la punir. Animés, surexcités par la colère, nous tuerions souvent un homme pour une insulte légère. Cicéron, quoique payen, le sentait bien quand il disait : « Il n'y a rien de plus louable et de plus digne d'une âme honnête que de n'avoir pas de ressentiment et de conserver sa douceur après une insulte (1). » Socrate et Platon, bien supérieurs à leur siècle, avaient exprimé les mêmes sentiments, mais c'est dans les Évangiles qu'il faut chercher la condamnation de la vengeance : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent et vous calomnient (2). »

A mesure que la civilisation avance, la nécessité de la vengeance diminue. La loi punit les agresseurs et calme le ressentiment.

Véracité. — Il y a quelque chose d'aimable dans la sincérité et la franchise, quelque chose de très désagréable dans la duplicité, l'ambiguité et la fausseté.

Une disposition habituelle à mentir est un symptôme assuré de quelque mal plus profond, qui répand le désordre dans la consti-

(1) De officiis. L. Ier.
(2) Matthieu, c. 5, v. 41.

tution morale. Ce n'est qu'en découvrant et en extirpant ce défaut radical qu'on pourra détruire les conséquences funestes qui en découlent.

Ces remarques prouvent que chaque atteinte portée à la véracité indique quelque vice secret, quelqu'intention criminelle, qu'on rougit d'avouer, et de là cet attrait singulier qu'exerce la sincérité, parce qu'elle réunit en elle les charmes des autres qualités morales dont elle atteste l'existence.

Vérité. — Ce mot est assez difficile à définir. Schelling nous dit que c'est l'accord de nos représentations avec les choses représentées. D'après Balmez, « la vérité est, dans les choses, la réalité ; l'entendement, la connaissance des choses telles qu'elles sont. » Bacon n'essaye pas même de la définir : il en exprime, en quelques lignes, la grandeur et la beauté idéale. Voici ce qu'il dit : « La vérité, seule juge d'elle-même, nous apprend que la recherche, la connaissance et le sentiment de la vérité, qui en sont comme le désir, la vue et la puissance, forment le plus grand bien qui puisse être accordé à l'homme. Certes, tout mortel qui, animé du feu divin de la charité et reposant sur le sein de la Providence, n'a d'autre pôle et d'autre pivot que la vérité, a dès ce monde, un avant-goût de la béatitude céleste. »

Posséder la vérité, dit un autre philosophe (1), c'est voir les choses sans illusion, sans mélange d'erreur... Mais est-ce possible à l'homme ? nos connaissances sont imparfaites, notre vue est obscurcie par les passions.

La vérité pure, absolue, n'est ni dans la nature, ni dans l'intelligence ; elle suppose l'Être absolu ; Dieu, en effet, se montre partout où l'on découvre la vérité ; il en est la source première.

Il y a une vérité absolue en morale, en politique, dans les lettres et dans les arts, comme dans les sciences. Elle se nomme vérité mathématique quand elle s'applique au nombre, et vérité morale quand elle s'applique aux actions de l'humanité. L'homme la cherche dans l'enfance, dans l'âge mur, dans la vieillesse ; c'est en lui un besoin insatiable qui met en jeu toutes ses facultés ;

(1) Artaud.

mais sa nature bornée ne peut jamais la connaître tout entière. De là son développement intellectuel et moral. Celui qui en approche le plus s'élève au-dessus des autres, il est meilleur et plus heureux ; il rend aussi ceux qui l'entourent meilleurs et plus heureux. Socrate et Platon en sont des exemples frappants. Le bien immense qu'ils ont fait à l'humanité en est une preuve incontestable. La morale était connue avant eux, mais sous des noms qui la faisaient méconnaître : Zoroastre, Confucius, en consultant la nature et la raison, ont produit le bien, mais leurs successeurs ont bientôt altéré le dépôt précieux qu'ils avaient reçu. Socrate, Platon, Xénophon ont reconnu le vrai, en proclamant l'unité de Dieu, l'Évangile a achevé leur œuvre, en l'améliorant, et après cet enseignement divin, nous trouvons les mêmes doctrines dans saint Augustin, Descartes, Malebranche, Fénelon, Bossuet, Leibnitz, les maîtres de l'enseignement chrétien.

Cela dit, voyons comment nous pouvons connaître le vrai : trois choses sont surtout nécessaires, l'instruction, l'observation et la raison. Ces bases obtenues, consultons la conscience, que chacun de nous porte en soi, elle nous répondra. Y a-t-il un homme éclairé qui ne reconnaisse que le bien est le but auquel il doit tendre ; que la raison doit commander aux passions ; qu'il faut garder la foi jurée, en un mot éloigner le mal et propager le bien ? Les sens n'aperçoivent que les qualités des corps et des êtres, la conscience voit le mal et le bien ; elle se révolte et nous rend malheureux après une faute ; elle est tranquille et nous rend heureux après une bonne action.

D'où vient donc qu'il y a tant de mal dans le monde ? C'est que les passions nous aveuglent et nous font méconnaître en même temps le devoir et le bonheur qui en découle.

Le bonheur est l'union de l'âme avec Dieu et cette union se fait par la vérité et la vertu ; toute autre union est une chimère, un péril, quelquefois un crime (1).

Mais là encore l'erreur est funeste ; si, au lieu d'une religion sage et éclairée, c'est-à-dire vraie, on se livre à la superstition, à l'intolérance, on n'amène que le malheur de l'individu et de l'humanité, car on en arrive à des dérèglements ou à des

(1) V. Cousin : *Du vrai, du beau et du bien.*

cruautés. On a dépassé le but; la vérité a disparu devant la passion.

Vertu. — Le mot vertu a chez les anciens et les modernes la même acception : la vertu, dit le sage du *Portique*, n'est pas une action, mais un principe d'action : « Pour être vertueux, ajoute-t-il, mets le génie qui est en toi en harmonie avec le génie qui gouverne le monde. Alors tes actions, tes discours, tes pensées, dirigés vers un seul but, formeront un tout homogène et pur; tu seras un agent de la divinité, occupé sans cesse à la seconder dans ses vues d'ordre général. »

La même idée se retrouve dans le traité de Malebranche : « L'amour de l'ordre, dit ce philosophe, est la vertu fondamentale qui renferme toutes les autres. Affaibli par le péché, cet amour peut être ranimé en partie par nos propres forces et surtout par le secours de Dieu. »

La plupart des philosophes donnent de la vertu la même définition; la divergence est dans l'application.

« Il serait imprudent, dit Charron, de juger de la vertu d'un homme par ses actions : il faut sonder au-dedans quels ressorts causent ce mouvement et donnent le bransle. Les méchants font souvent de bonnes et belles choses, mais c'est le masque; il faut pénétrer au-dedans et savoir le motif qui fait jouer les cordes... La vraie vertu est masle, généreuse, riante et joyeuse, égale, uniforme et constante, allant toujours son train, sans regarder de coté, ni derrière, sans arrêter son pas et ses allures, par le vent, le temps, les occasions. »

« La vertu, dit-il ailleurs, ne cherche point un plus ample théâtre pour se faire voir, que sa propre conscience : plus elle est grande, moins elle cherche de gloire; le fruict des belles actions est de les avoir faites. La vertu ne saurait trouver hors de soy récompense digne d'elle (1). »

Tout cela est vrai, mais cette idée de la vertu se rattache un peu au stoïcisme.

— La vertu est la disposition la meilleure de l'âme. Bien

(1) *De la sagesse.*

vivre, c'est vivre en pratiquant la vertu. C'est la vraie fin de la vie, le bonheur et le bien suprême ; elle dépend de l'homme, elle est volontaire comme le vice. (Aristote).

— Ce n'est point honorer suffisamment ce que l'homme a de plus divin en lui ; ce n'est point faire de son âme une estime assez grande que de croire la relever par de la richesse ou du pouvoir, même par des connaissances intellectuelles. Le véritable culte que nous lui devons, c'est d'augmenter sans cesse la vertu, de la défendre contre l'orgueil et les plaisirs, contre la mollesse qui suit lâchement les peines, contre les craintes de la mort et les séductions même du beau qui ne doit jamais être préféré au bien. Ne pas s'attacher de toutes ses forces à ce qui est bien, c'est traiter son âme, cet être divin, de la manière la plus outrageante. (Platon).

— Plus la vertu s'élève d'un lieu bas, plus son mérite est grand. (Lacordaire).

Vice. — Défaut, imperfection, disposition au mal. L'ingratitude est un vice du cœur, l'ambition un vice de l'esprit. « Le vice, dit Sénèque, est infini dans ses variétés, mais uniforme dans son résultat qui est de se déplaire à soi-même et aux autres. »

« Qu'est-ce que le vice ? dit un écrivain, il est bien difficile de le définir. »

La définition n'est pas aussi difficile qu'elle le paraît : si la laideur provient au physique d'un vice de conformation, le vice, au moral, est un défaut d'intelligence, de conception, de raisonnement, un défaut de sentiment, de pureté, d'élévation, de droiture et, pour prendre des exemples, nous citerons la paresse (que la *Sagesse des nations* a nommée la mère de tous les vices) l'hypocrisie, la médisance, etc. Quelques philosophes ont soutenu qu'un vice de caractère, prenant sa source dans l'organisation physique, ne se corrige jamais entièrement. Ils étaient dans l'erreur : l'exemple de plusieurs saints comme François de Sales, qui avait une constitution portée à la colère et à la violence, prouve le contraire. Avec de la force, de la persévérance, l'homme vient à bout de se corriger complètement.

Vie. — L'homme a trois manières d'exister : ou il sacrifie

tout au corps et vit d'une vie animale, n'ayant d'autres plaisirs que les plaisirs des sens, d'autre crainte que celle de la maladie; ou il y a en lui lutte perpétuelle entre les besoins du corps et les besoins de l'âme ; ou, cette dernière l'emportant, il s'améliore et se purifie.

La première est celle d'Épicure : si les appétits sensuels absorbent tout, si la lutte ne s'est pas établie, l'homme-bête, mange, boit, dort et jouit. Rejetant l'idée de Dieu qui, de temps en temps, se réveille en lui comme un remords, il la prend comme une mauvaise pensée et la chasse, car elle trouble sa quiétude...

L'homme qui lutte, et c'est le plus grand nombre, a le sentiment de sa dignité, le sentiment de l'infini ; les besoins, les travaux, les contrariétés, les passions, les douleurs, arrêtent, troublent et dénaturent ces deux sentiments. Il combat et succombe pour se relever et succomber encore. Il s'en prend alors à ce qui l'entoure, ne comprenant pas qu'il ne dépend pas de lui que les personnes au milieu desquelles il vit, soient telles ou telles, qu'il n'a qu'une faible influence sur elles, qu'il ne peut les modifier ; il demande et n'obtient pas et jette sur autrui le tort qui lui appartient en entier, car c'est soi-même qu'il importe de changer et non les autres.

Nous nous croyons souvent forts parce que nous savons beaucoup, notre orgueil nous dit que nous n'avons pas besoin des secours de la religion pour nous conduire dans le difficile chemin de la vie ; mais pourquoi lorsque ce chemin nous semble raboteux et hérissé d'épines, levons-nous involontairement nos regards vers le ciel ? pourquoi laissons-nous de côté la science des philosophes et appelons-nous à notre aide la miséricorde divine ? C'est que, là seulement est la consolation, là est le bonheur réel et notre âme, tourmentée par les passions, voit la vérité et s'y attache, car la vérité a un attrait irrésistible et une grande puissance. Mais, dira-t-on, comment saurez-vous que c'est là la vérité ? A quel *criterium* la reconnaître quand tous les philosophes anciens et modernes soutiennent des systèmes opposés et proclament qu'elle n'existe pas hors de leur doctrine ?

Oh ! quand on est dans le vrai, ce n'est pas seulement notre raison qui le comprend, c'est notre cœur. Quand on est dans le vrai, on le sent au calme qu'on éprouve, à l'ordre qui s'éta-

blit partout, aux progrès que l'on fait, à la sûreté de la marche, à l'accord admirable qui s'établit entre le dehors et le dedans, entre les devoirs et la vie, entre les affections, les besoins, les plaisirs et le pressentiment de l'ordre invisible que la conscience nous révèle mieux et plus souvent... l'espérance alors est bien près de la réalité : ce que notre âme a désiré et entrevu, elle l'a autant qu'on peut l'avoir ici-bas, autant que le corps, auquel elle est liée, lui permet d'en jouir. Ils sont courts et peu fréquents ces moments où la vérité se montre à nous sans voile ; mais ils apportent avec eux une telle évidence, qu'il est impossible de les méconnaître.

Nous pouvons mourir alors si notre conscience éclairée ne nous reproche rien.

— La vie morale consiste tout entière dans les plaisirs et les peines que l'homme éprouve et dans le choix qu'il sait faire des uns et des autres. Le caractère moral est mauvais ou bon selon qu'on recherche ou qu'on fuit certains plaisirs ou certaines peines. (Aristote).

— La vie est la méditation de la mort. (Platon).

— Dans l'enfance, tout le monde se donne à nous ; dans la jeunesse, nous nous donnons aux autres ; dans la vieillesse, nous nous concentrons en nous-mêmes. Telle est la vie. (De Ségur).

— La vie est longue si elle est pleine. Qu'importe à un homme 80 années consommées dans l'inutilité ? ne mesurons pas la vie au temps, mais aux bonnes et sages actions. Proclamons heureux l'homme qui a bien employé le temps qu'il a vécu, si court qu'il soit. (Rendu).

Vie future. — C'est un fait acquis que des lois générales gouvernent les affaires humaines et que, même en ce monde, nous apercevons, entre la vertu et le bonheur, une connexion manifeste. Soit qu'on veuille reconnaître dans ce fait l'œuvre d'une intelligence souveraine, soit qu'on s'y refuse, aucun homme n'en peut nier la réalité. Or, pourquoi la nécessité ne prolongerait-elle pas une existence qui lui doit son origine ? Pourquoi le rapport établi entre la vertu et le bonheur ne subsisterait-il pas toujours ?

Parmi les preuves morales d'une autre vie, nous citerons celles-ci que nous trouvons dans un philosophe écossais : Dugald-Stewart :

« 1° Le désir inné en nous de l'immortalité et ces rêves de l'espérance qui prennent, dès cette vie, possession de l'avenir.

2° Les craintes qu'éprouve l'âme lorsqu'elle est sous l'influence du remords.

3° Les éléments d'un perfectionnement progressif et illimité, mis en réserve dans les principes de notre constitution.

4° La tendance des infirmités de la vieillesse et des douleurs de la maladie à fortifier et à confirmer nos habitudes morales et la difficulté, dans l'hypothèse de l'annihilation, de rendre compte de ces souffrances qui affligent une partie de la vie de l'homme.

5° Les désordres du monde moral, qui seraient inexplicables sans la compensation, dans un autre monde.

6° L'inconséquence qu'il y aurait à supposer que les lois morales qui règlent le cours des affaires humaines ne se rattachent à rien au-delà des limites de cette vie terrestre, en présence de l'enchaînement des rouages de l'univers. »

Il y a une chose certaine, c'est qu'à mesure que nos connaissances s'agrandissent, nos doutes, nos objections s'évanouissent et que de toute part rayonne une nouvelle lumière qui fait ressortir plus nettement l'ordre qui gouverne l'univers.

La religion est donc une sorte de loi souveraine, confirmée par la plus importante sanction et qui enveloppe dans sa dépendance nos pensées et nos actions. Chez les hommes des classes inférieures incapables de spéculations abstraites, si quelque chose garantit l'accomplissement des devoirs sociaux, c'est avant tout cette perspective religieuse, qui fait naître leurs craintes et leurs espérances, en les consolant, par l'avenir, du malheur présent.

Ajoutons enfin que le sentiment religieux entraîne nécessairement une résignation complète ; il nous prouve que tous les évènements, quelqu'affligeants qu'ils puissent être, ont une fin, que nous sommes incapables de concevoir, mais qui est bonne.

— La vie future est le couronnement de l'ordre moral ; elle

est nécessaire, car l'homme mérite et souffre. Le mérite et la souffrance, voilà ce qui nous fait immortels, voilà l'évidence devant laquelle pâlissent tous les fantômes de l'abstraction.

La souffrance humaine, celle qu'on accepte dans toute son horreur, celle qui arrive, non seulement imméritée, mais comme infligée au mérite, dans ces conflits de la vie où le bon droit succombe, voilà les gages de l'immortalité. Que d'existences qui contiennent à elles seules une infaillible promesse de la vie future ! N'allez pas dire que la vie future est un rêve, à cette jeune fille qui a donné à ce travail ingrat, dont elle meurt, chaque minute d'une existence déshéritée, dans un coin oublié d'une vaste et froide maison ; n'allez-pas le dire à ce pauvre infirme, sur ce grabat où la misère l'a jeté et où son âme poursuit l'espérance dans quelques mots divins... Ces douleurs, ces misères, ces cœurs glacés par une vie plus froide que la mort, ces courages trahis, tout cela forme un cri déchirant et sublime de l'humanité vers Dieu... Et qu'est-ce que tous nos théorèmes métaphysiques, nos abstractions laborieuses, nos efforts dialectiques, près de cette simple philosophie de la prière et de la douleur, de la résignation et de l'espérance ?

Dieu contemple ces pauvres créatures luttant et souffrant dans la vie. Lui ont-elles demandé l'existence ? Pourquoi leur a-t-il imposé cette lourde tâche de vivre en leur donnant l'intelligence pour en comprendre le poids ? Pourquoi a-t-il donné à notre cœur de si nobles désirs, pourquoi à notre raison un si vif élan vers le vrai ? Pourquoi a-t-il fait briller devant notre volonté un tel idéal de grandeur morale et de sainteté ? Tout cela donne à l'homme un droit, si Dieu existe... et comment n'existerait-il pas ? (E. Caro).

Vieillesse. — L'intelligence, dans la vieillesse, subit les mêmes altérations que l'organisation physique : les perceptions sont plus lentes, l'attention se fatigue plus aisément, l'imagination s'éteint, la mémoire devient infidèle... Mais, au milieu de cette décadence générale une faculté survit : le jugement. Le vieillard, en effet, possède ce qu'il a acquis par l'étude et ce à quoi rien ne supplée, l'expérience. Le jeune homme, quelle que soit d'ailleurs sa capacité, ne peut avoir cette sûreté de coup

d'œil et cette sagesse calme que donne le commerce long et habituel des hommes. Aussi si l'on comprend une limite d'âge pour les militaires et les hommes d'action, on la regarde comme une faute en ce qui concerne l'administration et la magistrature. Un magistrat peut rendre plus de services à 70 ans qu'à 25.

Une heureuse vieillesse est le fruit d'une jeunesse sage : moins on a abusé de ses facultés, plus on les conserve tard.

La gaîté de la jeunesse est légère, étourdie, bruyante ; elle fatigue par ses éclats ; celle de la vieillesse est le sourire d'une bienveillante expérience et d'une conscience pure.

Une belle vieillesse couronne une belle vie ; elle fait mieux, elle en expie souvent une mauvaise. Dans l'homme qui a bien vécu, tout est vénérable et noble ; le reflet de sa vertu se trouve dans sa chevelure blanche, dans la douce gravité de son maintien, dans la sérénité de son regard.

— L'âge le plus heureux de la vie est celui où, déjà sur le déclin, nous ne touchons pas encore à la tombe : parmi ses jouissances est surtout celle de n'en désirer aucune. Il est doux d'avoir lassé les passions, de les voir au loin derrière soi. Mais, dira-t-on, il est triste d'avoir la mort devant les yeux. — La mort! elle menace la jeunesse comme la vieillesse, elle ne fait pas l'appel par rang d'âge. Celui-là est heureux qui attend le lendemain sans inquiétnde...

Rien n'est plus honteux qu'un homme avancé en âge, qui, pour prouver qu'il a longtemps vécu, n'a d'autres témoins que ses années ; il vaut mieux mourir que de vivre comme si l'on était mort. Faire le bien est la vie du vieillard. (Sénèque).

— Quand l'homme vieillit, il est impuissant à se faire obéir ; il doit alors remplacer l'autorité par l'affection. Il lui sied mal de se faire craindre et quand même il le pourrait, il doit plutôt songer à se faire aimer et honorer. (Charron).

— Chaque âge a une qualité qui porte son caractère propre : la docilité caractérise l'enfance pour qui toute morale est renfermée dans le précepte de l'obéissance ; le dévouement caractérise la jeunesse ; la force, l'âge mur, la dignité, la vieillesse. C'est la statistique de la vie humaine.

Au premier aspect, la jeunesse a toute sorte d'avantages sur

la vieillesse, mais elle n'a pas la conscience de son bonheur; elle n'a la raison de rien de ce qu'on lui fait faire; de la valeur d'aucun moyen; elle obéit à la raison comme on obéit à la force; ses joies sont vives, mais ses peines le sont plus encore; c'est de l'insouciance, de la légèreté, ce n'est jamais du bonheur.

Le vieillard sait; et c'est bien quelque chose; avoir mesuré le néant que l'on quitte et entrevu les biens qu'on attend, n'est-ce pas aussi quelque chose? Le malheur découvre à la jeunesse le néant de la vie, il révèle à la vieillesse la félicité du ciel. Le vieillard est comme suspendu entre la terre et le ciel; il tient à l'une par ses devoirs, à l'autre par ses espérances...

« Le bonheur est quelque chose qu'on atteint plus aisément alors qu'on y a renoncé, » dit Mme de Staël. En général c'est dans ces dispositions que la vieillesse nous prend. Tout en souffrant de le perte des illusions, je n'ai jamais pu comprendre comment celui qui possède la vérité peut les regretter. La vieillesse est le dernier mot de la vérité sur cette terre; elle voit le néant de la richesse, des prospérités, de l'ambition, de tout ce qui ne se rattache pas aux promesses éternelles. Elle nous dit la sagesse des enseignements divins et comment Dieu seul est tout.....

Prise du côté du monde, la vieillesse est un malheur, et, comme tous les malheurs, elle doit être portée avec dignité. Elle est une dégradation successive et serait humiliante si, avec le déchet du corps, l'âme ne gagnait pas en dignité. (Mme Swetchine).

— Il n'y a de vieillesse paisible et sans amertume que pour les âmes d'élite, qui n'éprouvent ni les besoins inquiets de la vanité ni les ardeurs violentes de la passion et qui, satisfaites par le goût des arts et de l'étude, y trouvent une joie indépendante du succès. Ces bons et modestes esprits ne demandent à ce qu'ils produisent que le plaisir d'exprimer leurs idées et de faire un peu de bien par leurs ouvrages; ils se laissent oublier sans regret... Mais il y a une vieillesse plus heureuse encore, partage de l'homme de bien, sincère dans sa foi religieuse et croyant fermement à une vie meilleure, où nous sont comptés nos sacrifices, nos douleurs et nos vertus. (Virginie Ancelot).

— La vieillesse, si hideuse pour beaucoup de gens, qui l'ont atteinte sans s'en douter, n'est pour le sage qu'un port tran-

quille où, se trouvant à l'abri des orages et des périls, il aime à se reppeler ceux du voyage...

Une belle vieillesse, loin d'inspirer de l'effroi ou d'exciter le dégoût, commande le respect.

La vieillesse de l'homme qui a mal vécu est l'état le plus déplorable : le présent le tourmente, le passé l'importune, l'avenir l'effraie. Cette vieillesse renferme tous les maux et ne conserve pas même l'espérance. (De Ségur).

— Prétendre que la vieillesse n'est bonne à rien, c'est dire que le pilote est inutile dans un vaisseau, sous prétexte que les uns montent au haut des mats, les autres pompent à fond de cale, tandis que le pilote qui tient le gouvernail est tranquillement assis sur la pouppe. (Cicéron).

Vincent de Paul (St.). — Saint Vincent de Paul n'a rien écrit, mais l'homme qui a accompli tant d'œuvres morales ne pouvait être oublié ici. Sa vie entière est une œuvre autant au-dessus des livres, que la morale pratique est au-dessus de la théorie et que l'exemple est au-dessus des préceptes.

Vincent de Paul naquit le 24 avil 1576, dans un petit hameau près de Dax, qui porte aujourd'hui le nom du saint. Ses parents, pauvres laboureurs, le chargèrent de la garde de leur troupeau, mais son intelligence hors ligne le fit bientôt remarquer, et sa famille se décida à le faire entrer chez les Cordeliers de Dax pour finir ses études. Ses progrès furent si rapides qu'il put être choisi, dès l'âge de 16 ans, pour servir de précepteur aux enfants d'un magistrat du pays. Il reçut la tonsure en 1596 et se rendit à Toulouse pour suivre, d'après son désir ardent, un cours de théologie.

Tour à tour maître et disciple, recevant des leçons pour acquérir l'instruction nécessaire à un ecclésiastique et en donnant pour gagner sa vie , il arriva au sacerdoce dans la première année du XVIIe siècle.

Un de ses amis lui ayant légué 1500 livres, il partit pour recueillir cet héritage. A son retour, le bâtiment qui le portait fut attaqué par des pirates. Blessé et fait prisonnier, il fut vendu comme esclave, servit sous trois maîtres différents, convertit le dernier et s'enfuit avec lui. Le 28 juin 1607, il aborda à Aygues-

Mortes et se dirigea sur Rome, où il reçut une mission secrète pour Henri IV. Il avait alors trente ans. Cette mission accomplie, il devint le chapelain de Marguerite de Valois et plus tard curé de Clichy et précepteur des enfants du comte de Joigny.

Ce fut en 1616 qu'il eût la pensée de ses deux grandes congrégations. En 1618, il fondait à Châtillon la première confrérie des servantes et des gardes des pauvres, où il introduisit pour la première fois l'élément laïque.

Renonçant à la vie contemplative et ascétique qu'il avait rêvée pendant sa jeunesse, il se consacra à la charité pratique et mit sa religion au service de toutes les misères humaines.

Vincent de Paul visitait souvent les galériens détenus dans les prisons de Paris. Le changement qui s'opéra en eux fut si remarquable, que Louis XIII le nomma aumônier général des galères de France. On raconte à ce sujet que, touché du désespoir d'un forçat et ne pouvant réussir à le consoler, il demanda et (ce qui serait plus extraordinaire) obtint de prendre sa place, mais ce fait n'a pas été suffisamment prouvé. Ce qui est certain, c'est que la fondation d'un hôpital des galériens à Marseille est due à son zèle vraiment apostolique.

Il fonda, en 1625, la congrégation des *Lazaristes* ou prêtres de la mission, destinés à instruire le peuple des campagnes et à former des prêtres dans les séminaires.

Une œuvre, plus populaire encore, est celle *des enfants trouvés*; pendant dix ans cette œuvre, si excellente, vécut avec beaucoup de peine ; mais en 1648, il réunit les dames de charité et dans une de ces improvisations touchantes, dont il possédait le secret, il recommanda ses protégés d'une manière si vive que l'œuvre fut reprise, continuée et autorisée par le Roi, qui lui accorda à cet effet les bâtiments de Bicêtre. Le nombre des enfants trouvés, ainsi recueillis et assistés, s'élevait, sous Louis XVI, à plus de dix mille.

Vincent de Paul fonda plus tard, avec des secours inconnus, un hospice de 40 vieillards. A côté de ces œuvres, il faut encore mentionner ses essais en faveur des aliénés et enfin cette création, si respectable et si populaire, des *Filles de la Charité*.

L'importance des services rendus à l'humanité fut si bien

appréciée qu'une ordonnance Royale le mit, en 1751, à la tête de l'assistance publique.

Accablé d'infirmités, contractées dans cette vie d'abnégation, il trouva encore assez de force pour soutenir les travaux que lui imposèrent le rigoureux hiver de 1659 et l'effroyable misère qui en fut la suite. Il s'éteignit enfin à l'âge de 85 ans.

Une vie pareille vaut bien de longs volumes de morale.

Violence. — Défaut de caractère qu'on confond trop souvent avec la fermeté. — Force dont on use contre le droit commun, les lois ou les libertés publiques.

La *violence morale* a un tout autre sens : c'est celle qui agit sur l'imagination, par la crainte de voir réaliser des menaces qui nous sont faites.

Dans la langue du Christianisme, on nomme violence morale celle qu'on se fait à soi-même, ou que le moral fait au physique pour résister à une passion ou à un vice enraciné. — Saint François de Sales avoue qu'il se faisait une violence morale pour rester doux, patient et humble, en présence d'adversaires hautains, colères et provocateurs. Il y réussissait, mais souvent aux dépens de sa santé.

Volonté. — La volonté est ce pouvoir dont nous disposons, en vertu de la liberté que Dieu nous a laissée pour choisir entre le bien et le mal (V. le mot *liberté*). C'est cette énergie intelligente à laquelle notre esprit a consenti et avec laquelle nous nous portons vers un but que nous indiquent ou notre raison ou nos passions.

La volonté, disons-nous, est entièrement libre, et, en effet, si on peut nous contraindre à dire ou à faire ce que nous ne voulons pas, aucune puissance humaine ne peut nous contraindre à vouloir : les menaces, les tourments, les supplices, ne peuvent mettre en notre âme une croyance, un *vouloir* que nous n'avons pas. Tous ces mobiles n'ont de prise que sur nos actions extérieures, la faculté de vouloir ou de ne pas vouloir demeure invincible.

Dieu et les hommes peuvent agir sur nous par la persuasion,

par les exemples ; ils peuvent changer la direction de nos pensées et de nos volontés, mais ils ne les forcent pas. Le concile de Trente a corroboré cette opinion en disant : « Si quelqu'un affirme que le libre arbitre de l'homme n'opère rien en obéissant à Dieu, qu'il ne peut y résister s'il le veut, qu'il n'agit pas plus qu'un être inanimé et qu'il demeure purement passif... qu'il soit anathème. »

Nos fautes, en effet, ne seraient plus des fautes si elles n'étaient pas volontaires et si nous n'étions pas libres. On a pu discuter cette question à l'époque où la métaphysique et la scholastique discutaient tout, mais cela ne fait plus un doute aujourd'hui.

L'influence des passions sur notre volonté est une autre question : elles obscurcissent nos idées, font dévier notre imagination, faussent notre raison et nous font trop souvent *vouloir* ce qui nous était odieux auparavant. Cependant il dépend de nous de leur résister, de les maîtriser; et c'est à cette condition que l'homme reste un être moral. C'est cet empire de l'homme sur les passions qui le distingue surtout des animaux. Si, au lieu de leur résister, il y cède, il s'avilit et finit par s'abrutir.

— La volonté peut tout ! qui ne veut qu'à demi
Sort du sommeil, se lève et retombe endormi !
(Frédéric le Grand).

Voltaire. — Le règne de Louis XIV avait mis les lettres en honneur, mais, à l'époque où naquit Voltaire, un regard du souverain ne décidait plus de la destinée d'un grand écrivain ; il se faisait à lui-même son piédestal.

Au XVIIe siècle, Voltaire eût été illustre sans doute, mais son influence sur ses contemporains n'aurait pas été la même ; il eût été, non pas effacé, mais amoindri par Louis-le-Grand, qui ne permettait près de lui aucune puissance rivale.

Au XVIIIe, il trouva les armes sans éclat, la Cour sans dignité, l'État sans lois, la religion sans soutien, les mœurs dépravées et une philosophie érigeant en système le mépris du pouvoir ; il trouva enfin la liberté absolue de la pensée.

La royauté sentit un jour le tort immense que lui faisait un

pareil état de choses ; elle voulut le combattre, mais elle fut vaincue : l'opinion publique était contre elle.

Dès lors la licence n'eût plus de frein et *Philosophie* fut presque synonyme de *Matérialisme*.

Tel est le milieu dans lequel grandit Voltaire ; tel est le siècle dont il a été, pour ainsi dire, le représentant. Jamais homme, jamais écrivain ne fut en butte à plus de petites persécutions, et ne fut en même temps l'objet d'admirations plus ardentes et plus fanatiques. La vérité est au milieu. Les contemporains, aveuglés par des passions contradictoires, l'ont méconnue, la postérité peut la dire.

Si un talent hors ligne suffit pour obtenir l'immortalité, Voltaire vivra longtemps dans la mémoire des hommes ; mais si la dignité des caractères, l'austérité, la pureté des mœurs sont nécessaires à un écrivain pour devenir un grand homme dans toute l'acception du mot, il ne mérite pas ce titre : l'auteur de *Mérope*, de *Zaïre*, du *Siècle de Louis XIV*, est un illustre écrivain, mais de quel nom appeler celui qui n'a pas rougi d'écrire *La Pucelle* et de salir ainsi les pages de notre histoire nationale ? (1).

Il y a un certain courage aujourd'hui à soutenir cette thèse : « Voltaire ne mérite pas le titre de grand homme ! » Mais, puisqu'il faut des preuves multipliées et authentiques pour convaincre les hommes sérieux et sincères, n'hésitons pas à les donner.

Citons au hasard. On sait comment il caractérisait le Christianisme.

« J'embrasse les philosophes, disait-il, et je les prie d'inspirer pour l'INFAME toute l'horreur qu'on lui doit. » (8 mai 1761).

« Dès que j'ai un moment de relâche, je songe à porter le dernier coup à l'INFAME. » (1er juin 1764).

« Le temps viendra où nous mettrons les papes sur le théâtre, comme les Grecs y mettaient Atrée et Thieste, qu'ils voulaient

(1) Le titre de grand homme ne doit être donné qu'à la grandeur du caractère jointe au génie ; la véritable grandeur est dans l'âme et non dans le talent... (Lamartine).

rendre odieux... Le plaisir doit être le but universel ; qui l'attrape a fait son salut... Le mensonge est une grande vertu quand il fait du bien ; soyez donc plus vertueux que jamais : il faut mentir comme un diable, non pas timidement, mais hardiment et toujours. » (Œuvres générales, tome 52).

« *Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces mots : « Mets de l'argent dans ta poche et moque-toi du reste. » Cela n'est pas tragique, mais cela est fort sensé.* (Lettre au P. Menoux, juillet 1760).

Voici ce qu'il écrivait à d'Alembert le 8 août 1766.

« *Je mourrai bientôt et ce sera en* DÉTESTANT *le pays des singes et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt soixante et treize ans.*

« *Allez, mes Welches. Dieu vous bénisse !* VOUS ÊTES LES RÉSIDUS DU GENRE HUMAIN. *(Discours aux Welches).*

A Frédéric II roi de Prusse (mai 1775).

« *L'uniforme prussien ne doit servir qu'à* FAIRE METTRE A GENOUX LES WELCHES » (les Welches, ce sont les Français !)

Il écrivait à Damilaville le 19 mars 1766. « *Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être.* »

Au comte d'Argental (23 mai 1769) : « *J'édifie tous les habitants de mes terres et tous les voisins, en communiant. Je me fais lire publiquement l'histoire de l'Église et les sermons de Massillon...* »

Le 23 avril 1773 il écrivait à Mme Necker : « *Je n'ai point reçu cette fois-ci les Sacrements ; on s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie.* »

Voici ce que pensait de Voltaire, sa nièce, Mme Denis ; on lit dans une lettre qu'elle lui adressait de Paris en 1754 :

» L'avarice vous poignarde ; l'amour de l'argent vous tourmente, ne me forcez pas à vous haïr ; vous êtes le dernier des hommes. »

Quelques-uns de ses partisans fanatiques ont prétendu qu'il n'avait attaqué que la superstition et le fanatisme, et que c'est ce dernier qu'il appelait l'INFAME. Il sera facile de prouver le contraire, et sans citer les lettres innombrables dans lesquelles

il appelle le Christianisme le *polissonisme*, il suffira de reproduire celle qu'il écrivait à d'Alembert le 24 mai 1769, après une maladie dans laquelle il avait fait un simulacre de communion.

« Je reçois dans mon lit le Saint-Viatique, que me porte mon curé devant tous les coqs de ma paroisse ; je déclare, *ayant Dieu dans ma bouche,* que l'Évêque d'Annecy est un calomniateur... Cependant ce *polisson d'Évêque*, à qui je n'ai pas donné pour boire, jure qu'il me fera brûler dans ce monde ou dans l'autre. Je mets tout cela aux pieds de mon crucifix, et, pour n'être pas brûlé, je fais provision d'eau bénite. »

Il y a, on le voit, quelque chose de profondément triste dans l'étude de la vie de Voltaire. Sa correspondance est le reflet de sa vie : d'abord adulateur, puis frondeur et sarcastique, mais écrivant toujours avec cette clarté qui l'a rendu si populaire, il arriva à la vieillesse entouré d'une gloire immense et régna despotiquement sur les lettres qui, elles-mêmes, avaient pris le premier rang en France. Disons-le encore une fois, il est profondément regrettable que Voltaire n'ait pas senti combien il pouvait ennoblir une pareille position, en profitant des avantages qu'elle lui offrait et en suivant la conduite qu'elle semblait lui prescrire. On s'afflige que, se laissant entraîner au torrent d'un siècle dégradé qu'il pouvait conduire dans une meilleure voie, il se soit plongé dans un cynisme qui forme un contraste pénible avec ses cheveux blancs.

Après ces préliminaires, donnons quelques détails sur sa vie : François-Marie Arouët naquit à Châtenay, en 1694.

Son père était trésorier de la chambre des comptes. Il reçut une éducation soignée au collège des Jésuites ; le Père Porée et le Père Lejay furent ses professeurs.

Au sortir du collège, il retrouva, dans la maison paternelle, l'abbé de Châteauneuf, son parrain. Cet abbé, peu orthodoxe, comme il y en avait beaucoup à cette époque, fut son premier maître d'incrédulité. Il était très bien avec Ninon de Lenclos, il lui présenta son filleul. L'amitié de la célèbre courtisane valut à cet enfant un legs de 2000 fr. destiné à acheter des livres.

A cette époque, la cour de France, fatiguée de la sévérité des dernières années de Louis XIV, se laissait aller à la fougue des plaisirs et les sociétés plus brillantes portaient ce goût jusqu'à la licence. L'abbé de Châteauneuf introduisit Arouët dans ces sociétés; il vit là les Vendôme, les Richelieu et adopta leurs airs railleurs contre la religion, leur mépris pour les mœurs et leur goût pour le vice élégant. Il s'y préparait ainsi au rôle qu'il devait y jouer plus tard.

C'est à ce moment, que suivant un usage reçu, il prit le nom de Voltaire, tiré d'un domaine de sa famille.

Nous ne le suivrons pas dans les détails de sa longue vie. Il nous suffira d'en relater les épisodes qui se rattachent le plus à son caractère et à ses opinions sur la religion et la philosophie morale. Nous passerons donc sous silence ses premières compositions littéraires qui grandirent vite, trop vite peut-être, sa réputation, car cette réputation lui donna une confiance en lui-même et un orgueil qui ne se démentirent jamais et qui lui enlevèrent tout esprit religieux.

A peine arrivé à sa trentième année, il avait vu son importance s'accroître, et c'est au milieu de cette marche ascendante qu'il fut emprisonné, exilé, menacé... Ces évènements eurent sur ses idées et ses sentiments une influence fâcheuse : exaspéré par l'exil, par la condamnation de ses livres, en devenant une puissance dans l'opinion publique, il devint une puissance hostile. Ses voyages hors de France, l'accueil qu'il reçut des étrangers, lui donnèrent de l'humeur contre sa patrie ; il fut le premier qui professa dans ses écrits de l'admiration pour l'Angleterre, et louer l'Angleterre c'était blâmer la France.

Cette opposition continuelle donna plus de vivacité encore à un caractère déjà irascible et lui fit perdre la modération qui devrait toujours être la compagne du talent.

Les lettres sur les Anglais, reflet de ses conversations avec Swift, Colliot, Pope, Bolinbrocke et Warburton firent connaître à la France la philosophie, la littérature, les sectes de l'Angleterre; Newton, Locke, qui n'avaient été lus que par un petit nombre de philosophes, Bacon, Shakespeare, Addison, les *quakers*, l'esprit de liberté, tels furent les principaux sujets traités dans cet ouvrage, qui fit naître en France un goût très vif pour '-

philosophie et les lettres anglaises ; de nouvelles persécutions ne servirent qu'à l'irriter davantage. Au lieu de garder le silence, il composa la *Pucelle d'Orléans !* Le garde des sceaux, M. de Chauvelin, irrité de tant de cynisme, menaça l'auteur de le faire « jeter dans un cul de basse-fosse, s'il paraissait un seul fragment de cet ouvrage immonde. »

Pendant ces orages, le lieutenant de police, Hérault, disait à Voltaire : « Quoique vous écriviez, vous ne parviendrez pas à détruire la religion chrétienne. » — « C'est ce que nous verrons » répondit-il...

Ces détails expliquent la haine de Voltaire contre le Christianisme et il est impossible de les nier : c'est Voltaire lui-même qui les raconte à d'Alembert et qui s'en fait gloire (1) !

Nous ne raconterons pas les circonstances qui lièrent plus tard Voltaire au roi de Prusse, Frédéric II, et les conséquences de cette amitié mêlée de beaucoup d'orages, non plus que celle qu'eut pour lui Stanislas, deux fois élu roi de Pologne et retiré à Lunéville, nous ne parlerons que des travaux philosophiques qu'il accomplit pendant cette longue période de sa vie qui dura jusqu'après la mort de Louis XV.

Le premier ouvrage de Voltaire date de 1706. C'est une *Épître à Monseigneur fils de Louis XIV,* le dernier est de 1778, c'est *La prière du curé de Fresnes.* Il y a entre les deux un espace de 72 ans, pendant lesquels il n'a cessé d'écrire et son dernier mot est une profession de foi du plus pur déisme. A ce moment où Dieu va le rappeler, ignorant comme au premier jour des choses de la religion, il demande au Créateur de lui faire connaître la vérité et termine en exprimant la conviction que la raison *seule* doit nous guider, puisque Dieu nous l'a donnée pour cela, comme il a donné aux animaux l'instinct pour nourrir et sauvegarder leur corps.

Il serait fatiguant de suivre pas à pas cette longue marche de Voltaire dans les différents genres qu'il a embrassés et qui peuvent se décomposer ainsi :

Dans la poésie : les œuvres dramatiques, les épopées, les contes, satires, odes et épîtres.

(1) Lettre à d'Alembert du 20 juin 1760.

Dans la prose : l'histoire, les mémoires pour Calas, Sirven et Lally, le dictionnaire philosophique, le commentaire sur Corneille, enfin, la correspondance. Nous ne parlerons que des œuvres qui touchent à notre sujet spécial.

Dans le siècle de Louis XIV, Voltaire a entraîné l'opinion de son époque sur le souverain et son entourage et c'est au contraire son époque qui a dicté les pages de l'*Essai sur les mœurs*. On y sent l'influence des doctrines de d'Alembert, de Diderot, de tous les encyclopédistes et celle de Frédéric II, qui l'encourageait dans cette voie. C'est l'histoire de la société qu'il a prétendu faire, mais il n'envisage l'humanité que sous ses vilains côtés ; aussi, dit-il au comte d'Argental : « J'ai pris les deux hémisphères en ridicule ; c'est un coup sûr (1) ! » Et, en effet, il aggrave, il envenime tout ce qui a été dit contre le Christianisme, et présente le sacerdoce comme le mauvais génie de l'humanité ; il montre tous les malheurs et les crimes découlant de cette source (2). Son arme favorite est l'ironie, aussi écrit-il à d'Alembert : « le ridicule vient à bout de tout, c'est la plus forte des armes (3). » Une de ses lettres au marquis d'Argens est signée : *Christ-moque* (4)...

Que dirons nous de *Candide*, de *Zadig* et de ses contes ou romans ? la fable en est assez faible. Le plus célèbre est *Candide* : il part d'un principe faux, puisqu'il tend à établir que tout est mal en ce monde et que la main d'un Dien puissant et bon ne s'y montre nulle part... *Zadig* est une accusation contre la providence, un plaidoyer en faveur du fatalisme. Dans *Micromégas*, l'auteur ridiculise la petitesse de notre globe et de notre civilisation ; il injurie la nature et les hommes. *Memnon* ou la *sagesse* humaine, présente la même thèse que *Candide*... Voltaire, frondeur et léger, plus qu'observateur profond, ne voyait pas que lorsqu'une nation en est arrivée à saper tout ce qui existe, elle ne s'arrête pas dans son œuvre. Il préparait, sans le savoir, les saturnales de 1793.

(1) 15 octobre 1754.

(2) Cette *Histoire des mœurs* n'est qu'une longue injure au Christianisme. (Châteaubriand.)

(3) 26 juin 1766.

(4) 2 mars 1763.

Un mot encore avant de terminer le récit de cette vie si pleine.

Voltaire a-t-il eu, avant de mourir, quelques velléités de revenir à des sentiments chrétiens et de voir un ecclésiastique? Condorcet et les philosophes disent *non*, ses dernières lettres et sa profession de foi, données à l'abbé Gaultier, semblent dire : *oui*. Toujours est-il qu'il mourut avant d'avoir rempli aucun devoir religieux, qu'il ne put être inhumé à Paris et que son corps fut transporté à l'abbaye de Scellières dont l'abbé Mignot, son neveu, était commendataire.

En présence de ces éléments contradictoires nous nous abstiendrons de réflexions. Cette esquisse biographique, déjà trop longue pour un dictionnaire de morale, ne le comporte pas.

— Une chose m'étonne toujours quand je pense à Voltaire : avec un esprit supérieur, raisonnable, éclairé, il est resté complètement étranger au Christianisme. Jamais il n'a vu ce que chacun voit : Que l'établissement de l'Évangile, à ne considérer que la morale et le rapport humain, est la plus grande révolution qui se soit opérée sur la terre. Il est vrai de dire qu'au siècle de Voltaire, les théologiens défendaient le Christianisme comme une vérité fondée sur des lois émanées de l'*autorité* spirituelle et temporelle. Les philosophes l'attaquaient comme un abus venu des prêtres ; on n'allait pas plus loin que cela. Je ne doute pas que si on eût présenté à Voltaire l'autre côté de la question, son intelligence lucide et prompte n'en eût été frappée. On rougit de la manière mesquine et bornée dont il traitait un sujet qui n'embrasse rien moins que la transformation des peuples, l'introduction d'une morale supérieure, un principe nouveau de société, enfin le changement total de l'humanité. (Châteaubriand).

Volupté. — La volupté est le dernier degré, la quintessence du plaisir ou du bonheur.

Il y a deux sortes de voluptés : la volupté physique et la volupté morale. A en croire Aristippe et Épicure, la première est la seule vraie; mais la religion nous prouve que la seconde est autant au-dessus de la première que l'esprit et le cœur sont

au-dessus des sens. Le sceptique Montaigne lui-même partageait cette opinion.

— La rêverie est la volupté des âmes aimantes. (Alibert).

Z

Zèle. — Expression d'une volonté active et empressée. — Affection vive, ardente pour le succès de quelque chose ou les intérêts de quelqu'un. — Le zèle est trop souvent un excès nuisible ou indiscret.

En religion, le zèle conduit à la sainteté, lorsqu'il est sage et bien entendu. Quels effets ce sentiment n'a-t-il pas opéré dans le monde ? Cependant ce zèle, si fécond en bons résultats, a été blâmé par la plupart des philosophes, mais les faits sont là pour répondre à leurs assertions. Le zèle a parfois, il est vrai, dépassé les bornes dans les guerres de religion et nous convenons volontiers que les persécutions ne convertissent pas... mais nous parlons ici des peuples encore barbares et civilisés par nos missionnaires. Peut-on nier que partout où ils ont fait connaître l'Évangile, les esprits se sont éclairés, les mœurs se sont adoucies ?

Zénon. — Zénon, philosophe stoïcien, naquit dans l'Ile de Chypre 362 ans avant J.-C. Il avait 15 ans à la mort de Platon.

Ruiné dans des spéculations commerciales, il se promenait un jour dans les rue d'Athènes, quand il entendit un homme lisant des mémoires sur Socrate. Il s'arrêta, écouta cette lecture nouvelle pour lui et frappé de ces belles pages sur la tempérance, la volupté et la vertu, il demanda où l'on enseignait de telles doctrines. On lui enseigna l'école de Cratès et il suivit ses leçons.

Il avait alors trente ans.

L'enseignement de Cratès tournait alors au cynisme. Dégoûté

de cette doctrine, il fonda lui-même la secte stoïcienne. Devenu célèbre, il fut adulé du peuple d'Athènes et reçut les hommages de plusieurs souverains.

Ses principaux ouvrages de morale sont : *Du devoir* ; *De la vie selon la nature* ; *De la loi* ; *Des passions*.

Il reprochait à Platon son mysticisme et pour échapper à ses illusions poétiques, il se rapprocha du panthéisme. En logique, il s'éloignait peu d'Aristote dont il rendit l'argumentation plus serrée et plus sévère.

Juvénal a dit de lui qu'il ne différait de Diogène que par la tunique ; mais cette appréciation n'est pas juste puisqu'il prenait la morale pour guide, en l'exagérant. En effet son stoïcisme défendait la douleur et les regrets, même à la tendresse paternelle.

Zoroastre. — Législateur religieux des populations bactriennes et fondateur de la religion appelée *le Parsisme,* du nom des Perses qui l'adoptèrent. Platon l'a signalé le premier. Zoroastre vivait environ cinq siècles avant J.-C.

La doctrine de Zoroastre est fondée sur l'existence de deux principes : Ormuzd ou Oromaze, principe du bien, et Ahrimane principe du mal. Selon lui, « le premier doit l'emporter à la longue, car il est le créateur de la pureté. »

Ormuzd a créé toutes choses parfaites ; Ahrimane pénètre dans cette œuvre pour la bouleverser. Il y jette l'hiver, la paresse, les mauvaises pensées, la maladie, la mort, les animaux malfaisants, les plantes nuisibles, etc.

Zoroastre enseigne aux hommes comment ils peuvent combattre le mal et contribuer au bien. Il prescrit la prière, le travail, l'agriculture. « Après la lutte, dit-il, se trouvera le repos et la récompense dans la vie immortelle. »

FIN.

TABLE

D

E

F

G

H

I

V

Z

FIN DE LA TABLE

[illegible]



